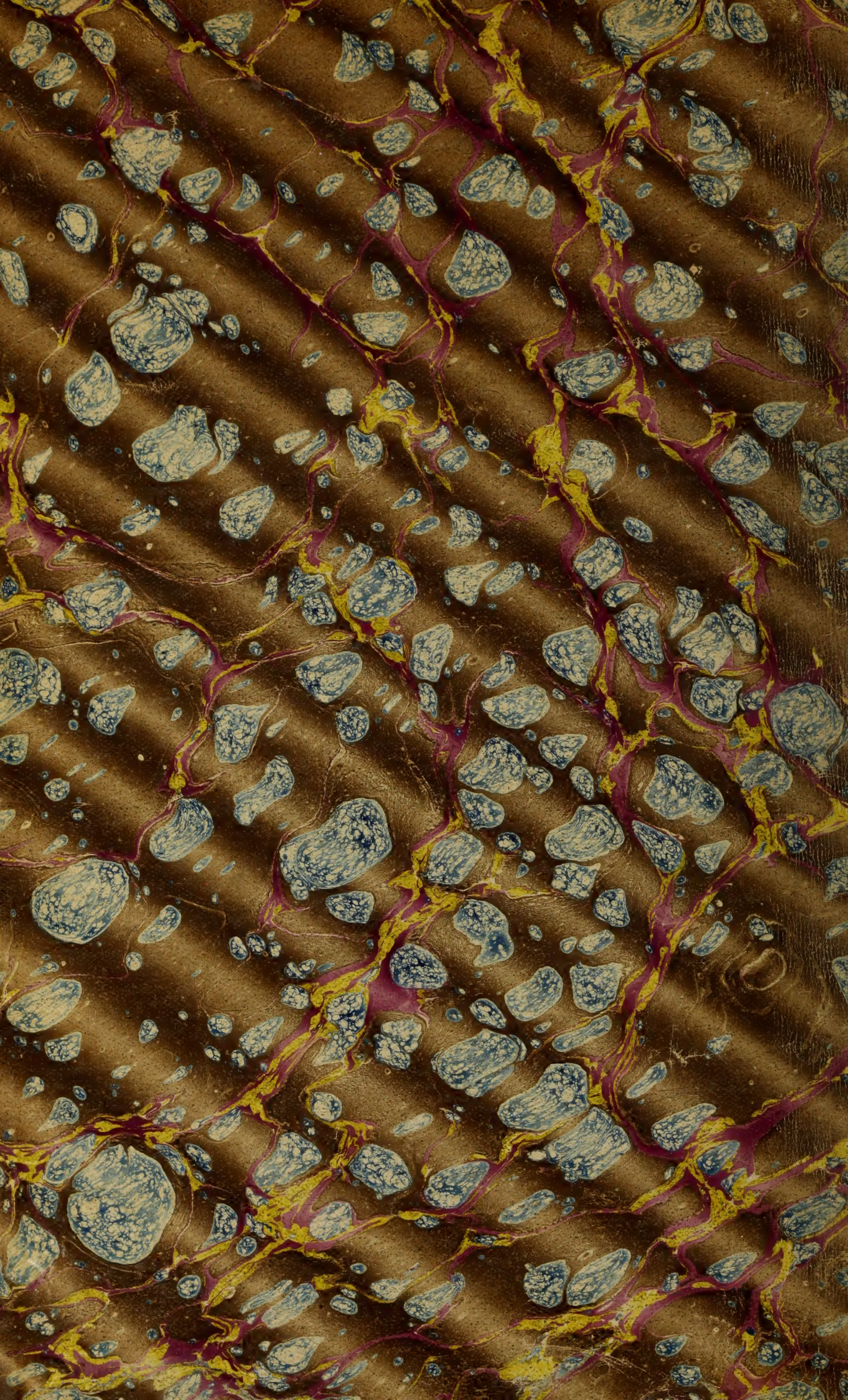






LA PÉNINSULE BALKANIQUE

JOVAN CVIJIĆ
Professeur à l'Université de Belgrade
Agréé à l'Université de Paris

LA PÉNINSULE BALKANIQUE

GÉOGRAPHIE HUMAINE

Avec *31 cartes et croquis* dans le texte
et *9 cartes hors texte*



LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1918

PRÉFACE

Avant les tragiques événements que nous traversons, je m'étais proposé de publier le résultat d'ensemble de mes recherches sur la Péninsule balkanique, en commençant par les problèmes de géographie physique auxquels j'avais consacré la plus grande partie de mon temps et de mon activité. Mais déjà les guerres balkaniques de 1912 et 1913 avaient forcément détourné mes préoccupations vers les questions de géographie politique et humaine. La guerre actuelle les a mises au premier plan, et c'est à elles que j'ai pensé tout d'abord lorsqu'on a bien voulu m'appeler à collaborer à l'enseignement de la géographie dans la vieille et illustre maison de Sorbonne.

Je dois avant tout cette faveur spéciale à deux hommes éminents dont la disparition a fait un grand vide dans la vie intellectuelle de la France et dans le cœur de leurs nombreux amis : M. Paul Vidal de la Blache, le maître des géographes français, qui s'intéressait avec tant de bienveillance à mes travaux, et M. Louis Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, le grand réformateur de l'enseignement supérieur en France. Le cours qu'ils désiraient me voir confier rentrait parfaitement dans la conception internationale qu'ils se faisaient du haut enseignement. Leur proposition rencontra la même bonne volonté auprès de M. Lucien Poincaré, alors Directeur de l'Enseignement supérieur, et reçut un cordial accueil parmi les membres de la Faculté des Lettres. Tous furent d'accord pour penser que dans les circonstances présentes je répondrais à l'attente du public et des étudiants en leur parlant des populations de la Péninsule, plus encore que de ses aspects physiques.

J'ai donc commencé mon enseignement à la Sorbonne par l'exposé de mes études de géographie humaine sur les pays balkaniques.

Ce sont ces cours, professés depuis janvier 1917 jusqu'à la fin de l'année scolaire 1917-1918, que je publie dans le présent volume.

J'avais, à plusieurs reprises, touché à ces questions dans mes leçons de l'Université de Belgrade, et plusieurs d'entre elles m'avaient longuement et passionnément préoccupé; mais jusqu'à présent je ne les avais pas envisagées d'ensemble. Il m'a donc fallu bien des réflexions encore pour présenter cette sorte de tableau de la géographie humaine de la Péninsule, pour grouper scientifiquement la multitude de faits qu'embrasse une discipline dont l'objet n'est pas encore établi de façon précise. Ce travail était d'autant plus difficile que ma conception de la géographie humaine diffère sur certains points de celle que Ratzel et M. Jean Brunhes ont exposée dans leurs remarquables ouvrages. J'ai toujours pensé qu'ils excluaient trop l'homme de la géographie humaine et ne faisaient pas une part assez large à des questions qui relèvent, si l'on veut, de la sociologie autant que de la géographie, mais dont la géographie ne peut pas se désintéresser.

On s'imagine aisément que ce travail de réflexion et de coordination a été souvent interrompu, parfois rendu impossible, par les événements et par les devoirs qui s'imposent à chacun de nous dans les circonstances actuelles. D'autre part, en quittant mon pays, je n'ai pu emporter que quelques carnets de voyages et les plus indispensables des cartes sur lesquelles j'avais figuré le résultat de mes recherches. Je n'ai pas eu le loisir de rassembler à Paris toutes les ressources de travail relatives à la Péninsule balkanique que j'avais sous la main à Belgrade. Il y a dans cet ouvrage des chapitres que j'ai dû écrire, en quelque sorte, de mémoire. Peut-être cependant mon livre y aura-t-il gagné de n'être pas surchargé de détails qui risqueraient d'en obscurcir les idées principales. Si cet ouvrage a l'honneur d'une seconde édition, je tâcherai d'y ajouter tout ce qui lui manque.

Je ne me dissimule pas qu'il est difficile, en ce moment, de parler de certaines questions en toute impartialité, j'ai fait effort pour rester toujours dans la vérité scientifique. Mes conclusions s'appuient d'ailleurs sur de nombreuses observations faites au cours de mes voyages, antérieurement aux événements actuels. Je les avais entrepris sans aucun parti pris, avec le seul souci de me rendre compte.

Il m'eût été difficile de mener à bonne fin l'œuvre entreprise sans l'aide de mon excellent collègue et ami M. Lucien Gallois, dont l'obligeance égale l'érudition. M. Gallois a corrigé, au point de vue de la langue, la plus grande partie du manuscrit, et m'a aidé ensuite à reviser les épreuves. Au cours des nombreuses heures que nous avons passées ensemble à ce travail, M. Gallois m'a suggéré souvent des réflexions utiles sur la rédaction de mon ouvrage, et j'ai appris, à cette occasion, à apprécier plus encore la clarté et la précision de l'esprit français. Je suis heureux de donner ici à M. Gallois, l'affectueux témoignage de ma gratitude.

Jovan CVIJIĆ.

Paris, mai 1918.

NOTE

SUR LA TRANSCRIPTION DES NOMS SERBO-CROATES

La langue serbo-croate possède certains sons particuliers qu'il n'est pas toujours facile de rendre exactement avec les lettres employées dans les langues occidentales. On a donc pris l'habitude, quand on se sert des caractères latins pour transcrire les mots serbo-croates, d'adopter certaines graphies qui sont entrées de plus en plus dans l'usage. L'avantage de ces graphies est évident. Vouloir donner aux sons serbes un équivalent dans les langues française, anglaise, italienne, etc..., c'est-à-dire les écrire comme ils devraient être prononcés dans ces différentes langues, c'est adopter pour chacun d'eux et dans chacune de ces langues une orthographe spéciale de telle façon qu'ils deviennent parfois méconnaissables pour un étranger. Il en serait de même si l'on voulait écrire en français les mots anglais en cherchant à tenir compte de leur prononciation vraie, ou, inversement, en anglais les mots français. J'ai donc adopté pour transcrire les noms serbo-croates les graphies et les signes usuels, d'ailleurs peu nombreux, dont voici la liste :

c = *ts* français et anglais. Exemple, en anglais *eats*.
č = *tch* français et *ch* anglais. Exemple, en anglais, *church*.
ć = à peu près la prononciation de *č*, mais plus douce. Exemple, en anglais, *nature*.
dj = *gi* italien. Exemple, *giorno*.
dž = *g* anglais. Exemple, *geographical*.
g = *g* dur français. Exemple, *guerre*.
j = *i* français et *y* anglais. Exemple, en anglais, *you*.
lj = *gli* italien, *lli* (*ll* mouillé) français.
nj = *gn* français.
š = *ch* français et *sh* anglais. Exemple, en anglais, *ship*.
ž = *j* français. Exemple, *jour*.

Certains mots serbo-croates s'écrivent avec une accumulation de consonnes qui n'existe pas dans d'autres langues. Exemple : *Krk*, *Vrh*, *Brda*, *Brsaci*, *Vrbnica*, *Crmnica*, etc.... Dans ce cas l'*r* qui figure presque toujours parmi ces consonnes a la valeur d'une voyelle. Il se prononce très fortement, en roulant l'*r*, et comme s'il était suivi de la voyelle *e* qu'on entendrait à peine.

TABLE DE CONCORDANCE

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

La plupart des noms géographiques des pays yougoslaves ne sont connus habituellement, en Europe occidentale, que sous une forme étrangère : turque, hongroise, allemande, grecque ou italienne. C'est la conséquence de ce fait qu'ils ont d'abord figuré dans des atlas ou des ouvrages étrangers. J'ai rétabli, dans cet ouvrage, comme je l'avais toujours fait dans mes publications précédentes, les véritables formes slaves, dont l'usage, même en Occident, commence d'ailleurs à se répandre de plus en plus. Ils sont inscrits sur les cartes qui accompagnent ce volume et j'ai donné souvent, entre parenthèses, les formes étrangères. Pour faciliter plus encore la lecture, je crois utile de donner ci-dessous une table alphabétique de concordance pour les principaux d'entre eux.

Abréviations : all. (allemand); t. (turc); h. (hongrois); g. (grec); it. (italien).

Bar = *Antivari* (it.).
Bela Crkva = *Weisskirchen* (all.), *Tchertemplon* (h.).
Beljak = *Villach* (all.).
Ber = *Verria* (g.), *Karaferria* (it.).
Bistrica = *Feistritz* (all.).
Bitolj = *Monastir* (t. et g.).
Boka = *Bocche di Cattaro* (it.). = *Bouches de Cattaro.*
Celj = *Cilli* (all.).
Celovec = *Klagenfurt* (all.).
Ćustendil = *Küştendil* (t.).
Debar = *Dibra* (t. et albanais.).
Demir Kapija = *Demir Kapou* (t.).
Djakovica = *Djakova* (albanais).
Djevdjeli ou Djevdlija = *Guevgueli* (t.).
Djur = *Györ* (h.).
Drač = *Durazzo* (it.).
Drava ou Drave = *Dráu* (all.).
Drim = *Drin* (t.).
Dubrovnik = *Ragusa* (it.).
Gorica = *Goricia* (it.), *Görz* (all.).
Kamnik = *Stein* (all.).
Karlovac = *Karlstadt* (all).
Kočevje = *Gottschee* (all.).
Kotor = *Cattaro* (it.).
Kranj = *Krainburg* (all.).
Krašovo = *Krussova* (h.)
Kupa = *Kulpa* (all.).
Labin = *Albona* (it.).
Lerin = *Florina* (g.).
Lješ = *Alessio* (it.).
Ljubljana = *Laibach* (all.).
Lož = *Laas* (all.).
Maribor = *Marburg* (all.).
Meglen = *Moglena* (t.).
Mohač = *Mohacz* (h.).
Moriš = *Maros* (h.).
Neretva = *Narenta* (all ı.
Njeguš = *Niausta* (g.)
Novi Sad = *Neusatz* (all.), *Ujvidek* (h.
Ohrid = *Ochrida* (t.).
Omiš = *Almissa* (it.).
Oršava = *Orsova* (h.).
Osek = *Esseg* (h.).
Osem = *Osma* (t.).
Pančevo = *Pancsova* (h.).
Pazar = *Janica* (g.), *Jenidje Varda r*(t.

Peć = *Ipek* (t.).
Pelješac = *Sabbioncello* (it.).
Pečuj = *Fünfkirchen* (all.).
Požarevac = *Passarevitz* (all.).
Piran = *Pirano* (it.)
Pirin = *Perim* (t. et g.).
Pleven = *Plevna* (t.).
Poreč = *Parenzo* (it.).
Prilep ou Prilip = *Perlepe* (t.).
Prizren = *Prizrend* (t.).
Ptuj = *Pettau* (all.).
Pulj. = *Pola* (all.).
Radovljica = *Radmansdorf* (all.).
Rijeka = *Fiume* (it.).
Rovinj. = *Rovigno* (it.).
Ruse = *Rusčuk* (t.).
Šarplanina = *Chardagh* (t.).
Senj = *Zengg* (all.).
Sibenik = *Sebenicco* (it.).
Sistov = *Svistovo* (t.).
Skadar = *Scutari* (it.), *Skodra* (albanais).
Skoplje = *Üsküb* (t.).
Smederevo = *Semendria* (all.).
Soča = *Isonzo* (it.).
Spljet = *Spalato* (it.).
Štip = *Istip* (t..
Subotica = *Maria Theresiopel* (all.), *Szabadka* (h.).
Tamiš = *Temes* (h.).
Temišvar = *Temesvar* (h.).
Tetovo = *Kalkandelen* (t.).
Tisa *Th*= *eiss* (all.).
Trbovlje = *Tüffel* (all.).
Trst = *Trieste* (it.).
Ulcinj = *Dulcigno* (it.).
Veles = *Köprili* (t.).
Voden = *Vodena* (g.).
Vršac = *Versecz* (h.).
Zadar = *Zara* (it.).
Zagorje = *Sagoř* (all.).
Zagreb = *Agram* (all.).
Zemun = *Semlin* (all.), *Zimony* (h.).

LA PÉNINSULE BALKANIQUE

INTRODUCTION

LE NOM — LES FRONTIÈRES SEPTENTRIONALES

Les différents noms de la péninsule. — La chaîne centrale, *Catena mundi*, *Catena del Mondo*. — La péninsule de l'Hæmus ou des Balkans. — Les vallées du Danube et de la Save, frontières septentrionales. — Le Karst et l'Istrie, dépendances de la Péninsule.

La Péninsule des Balkans a changé plusieurs fois de nom ; plus souvent qu'aucune des grandes unités géographiques de l'Europe. Ces noms ont été empruntés aux civilisations différentes qui s'y sont développées et aux grands empires qui s'y sont succédé. Ils correspondent aussi à une conception du relief de la Péninsule à l'époque classique.

Avant le XIXe siècle, on ne s'occupait guère que de l'histoire de l'antiquité et des anciennes civilisations de ces régions. Les gens instruits, étant sous l'impression profonde de la civilisation hellénique, c'est le nom de *Péninsule Hellénique* ou même de *Péninsule Grecque* qui prévalut. Les autres peuples, bien que plus nombreux, étaient à peu près ignorés, et, malgré leur nombre, les Hellènes les effaçaient presque complètement. On disait parfois aussi : *Péninsule Byzantine*, sous l'influence des études relatives à son histoire et à sa civilisation au Moyen-Age. Ceux qui s'occupaient d'études romaines l'appelèrent parfois *Péninsule Romaine* ou *Péninsule Illyrienne*, du nom de la province d'Illyricum et parce qu'on supposait que les Yougoslaves (Slaves du Sud) occidentaux sont les descendants des anciens Illyriens.

En même temps que de ces noms classiques ou tirés de l'antiquité, quelques géographes et cartographes de l'Occident se servirent de celui d'*Empire Ottoman d'Europe*, ou de *Turquie d'Europe*, ou encore d'*Empire du Grand Turc*. Au commencement du XIXe siècle, et jusqu'au Congrès de Berlin (1878), le nom de *Turquie d'Europe* l'em-

porta sur tous les autres. Il correspondait bien à la situation politique où s'était trouvée cette région jusqu'au commencement du XIXe siècle; presque toute la Péninsule appartenait alors à la Turquie. La Dalmatie, successivement vénitienne, autrichienne, française, puis de nouveau autrichienne, et le petit Monténégro, seul État indépendant de la Péninsule, comptaient pour bien peu. Mais, dès les premières décades du XIXe siècle, la Serbie et la Grèce apparaissent sur les cartes. Ces deux États, de création récente, dérangèrent les conceptions des cartographes. C'est avec une répugnance évidente, en l'absence d'un autre nom général, qu'on donna encore à toute la Péninsule le nom de Turquie d'Europe. Elle entrait cependant de plus en plus dans la sphère des intérêts européens et se pénétrait de la civilisation européenne. Les explorateurs du début du XIXe siècle reconnurent que les peuples yougoslaves y étaient les plus nombreux, qu'ils n'avaient aucune parenté ethnique ni avec les Hellènes, ni avec les Romains ou les Byzantins et qu'ils différaient des anciens Illyriens. Les premiers noms donnés à la Péninsule ne correspondaient guère à cette conception nouvelle. On comprit qu'il fallait renoncer aux noms classiques de Péninsule Hellénique, Byzantine, Romaine ou Illyrienne, et aussi au nom politique de Turquie.

C'est au commencement du XIXe siècle que, sous l'influence des idées géographiques de Humboldt et de Ritter, se manifesta la tendance à remplacer, dans l'étude des contrées de la Terre, les divisions politiques ou historiques par des divisions basées sur des faits naturels. On choisit des noms correspondant aux principaux caractères géographiques, surtout aux chaînes de montagnes. Mais, à cette époque, on connaissait mal le relief de la Péninsule. Dès l'antiquité et jusqu'au milieu du XIXe siècle, on en eut une idée très erronée. Au temps de Strabon et de Ptolémée, on dessina sur les cartes et on décrivit dans les ouvrages géographiques une chaîne de montagnes traversant la Péninsule sans solution de continuité de l'Est à l'Ouest, de la mer Noire jusqu'aux Alpes. On l'appela à l'époque de la Renaissance *Catena mundi* ou *Catena del Mondo*. Les explorateurs de la première moitié du XIXe siècle la désignaient sous le nom de *Chaîne centrale* (*Centralkette*). Elle séparait les pays balkaniques du Midi, Grèce, Macédoine, Thrace, des pays septentrionaux, contrées inhospitalières, froides, aux neiges abondantes et aux gelées excessives, habitées, disaient les Hellènes, par les Barbares. La Chaîne Centrale constituait une barrière formidable entre les contrées sauvages du Nord et les terres policées du Midi. On ne s'aventurait au delà qu'avec horreur. Cette notion classique du relief balkanique se perpétua sur la Table de Peutinger et sur les autres itinéraires de l'époque romaine, malgré la connaissance, qui devenait alors

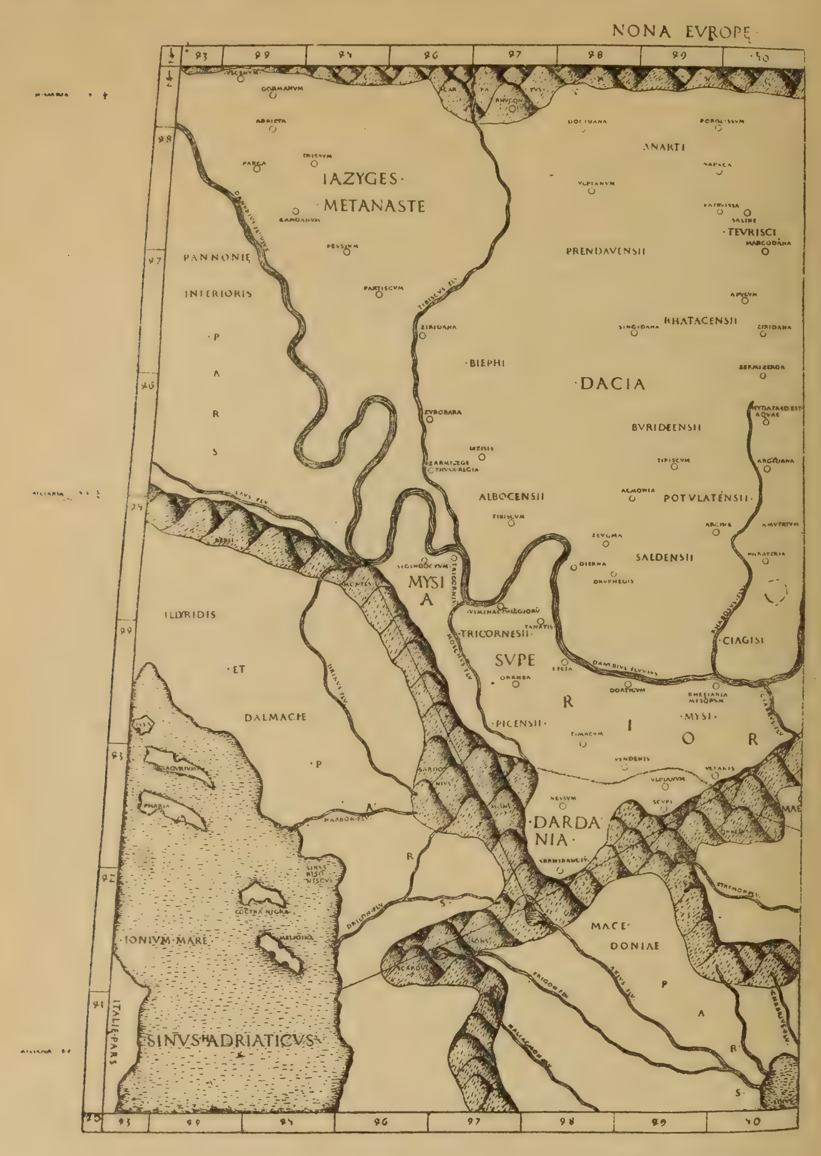
plus complète, de la partie septentrionale de la Péninsule. Elle se maintint dans les livres de géographie et sur les cartes du Moyen-Age et particulièrement sur celles de la Renaissance. Même plus tard, quand les grands traits du relief de toute l'Europe furent bien connus, quand la nomenclature classique fut remplacée par une nomenclature moderne ou nationale, on continua à dessiner une chaîne centrale sur les cartes de la Péninsule. Longtemps encore on conserva les vieux noms classiques pour en désigner les différents accidents de relief. Le nœud orographique central, la Šarplanina de la nomenclature nationale s'appela le *Scardus*. La chaîne qui va de là jusqu'à la mer Noire fut désignée sous les noms d'*Orbelus*, de *Rhodope* et d'*Hæmus*. Celle qui du Scardus va se rattacher aux Alpes porta les noms de *Rebii Montes*, *Albanus mons*, *Peone Alpes*. Toutefois ces noms diffèrent avec les cartes. Dès le XVIe siècle, les cartographes italiens commencent à les remplacer par la nomenclature nationale italianisée ou à les traduire en italien : *Monte Argentaro* (montagnes Srebrnica et Kopaonik), *Kostenazzo* (Kostenac, dans les Rhodopes), *Kunovizza* et d'autres encore.

Ce n'est qu'après les voyages d'exploration d'Ami Boué et de A. Viquesnel, dans la première moitié du XIXe siècle, qu'on commença à s'apercevoir que la grande chaîne centrale n'existait pas et qu'au contraire, la Péninsule est coupée, du Nord au Sud, non seulement par des gorges, mais plus particulièrement par la dépression Morava-Vardar, suivie aujourd'hui par le chemin de fer de Belgrade à Salonique. Il fallut un temps assez long pour que ces notions fussent généralement acceptées et utilisées par les cartographes. On rencontre jusqu'aux environs de 1870 des cartes géographiques portant encore la chaîne centrale.

C'est de cette conception erronée de chaîne centrale que provient le nom actuel de Péninsule des Balkans. La partie orientale de cette chaîne portait le nom d'Hæmus. Ce nom, appliqué à des montagnes peu éloignées de Constantinople, souvent mentionnées par les écrivains classiques et byzantins, était plus connu que ceux qu'on donnait aux autres sections. Les explorateurs du commencement du XIXe siècle apprirent que l'Hæmus classique s'appelle actuellement Balkan. En s'inspirant de la conception fausse de la chaîne centrale, le géographe A. Zeune donna, en 1808, à la Péninsule le nom de Péninsule des Balkans, *Balkanhalbinsel* ou *Hæmushalbinsel* (*Gea. Versuch einer wissenschaftlischen Erdbeschreibung*, Berlin, 1808).

Le nom de Balkan, au lieu d'Hæmus, n'est pas tout à fait exact. Ce nom signifie en turc *montagne*. La population turque de la partie orientale de la Péninsule appelle Balkan, même aujourd'hui, la partie

orientale de l'ancien Hæmus, la plus basse et la plus insignifiante. Il est très probable qu'Ami Boué et les autres explorateurs ont entendu



PTOLEMÆUS

LA CHAINE CENTRALE

le terme de Balkans appliqué par leur escorte turque même aux parties centrales et occidentales de cette chaîne de montagnes, parce que les

Turcs désignent chaque montagne sous cette appellation de Balkan, quand ils n'en connaissent pas le nom précis. Mais la population slave



D'APRÈS PTOLÉMÉE.

de ces contrées appelle ces parties de l'ancien Hæmus la Stara Planina (la Vieille Montagne). C'est le seul nom exact. Toutefois, le nom de

Balkans est aujourd'hui admis presque universellement comme nom de la chaîne entière, dans la littérature scientifique et sur les cartes.

Ainsi, le terme de Péninsule des Balkans est issu d'une conception erronée du relief de la Péninsule. Le nom de la chaîne de montagnes, qui n'aurait dû s'appliquer légitimement qu'à une section de la chaîne centrale, a servi à désigner abusivement la chaîne entière. Mais il est inutile de récriminer : le terme de Péninsule des Balkans est, ainsi que celui de montagnes des Balkans, entré aujourd'hui dans l'usage. Il laisse l'impression, juste jusqu'à un certain point, d'avoir été donné d'après le nom d'une des principales chaînes de la Péninsule. Les deux erreurs dont il provient ont leur origine dans l'antiquité et la période turque. Ces erreurs nous mettent en contact avec l'histoire mouvementée de la Péninsule; elles donnent à son nom un intérêt particulier. Il y a, de par le monde, pas mal de noms géographiques erronés; celui de la Péninsule des Balkans n'est pas unique. Pour ces raisons, il n'y a pas lieu de changer le nom de la Péninsule balkanique, comme le font quelques géographes allemands (Th. Fischer, H. Wagner, K. Oestreich, etc.), qui se servent du terme impersonnel de Péninsule européenne Sud-Orientale (*Südost-europäische Halbinsel*).

La Péninsule balkanique étant entourée à l'Est, au Sud et à l'Ouest par des mers, il ne reste à la délimiter qu'au Nord. Le Danube et la Save, dont les vallées entaillent le bord méridional du bassin pannonien, constituent de bonnes frontières au point de vue géographique. Mais dès le confluent de la Kupa avec la Save, vers l'Ouest, la limite septentrionale de la Péninsule est moins facile à déterminer. On admet, en général, que cette frontière suit le cours de la Kupa pour se prolonger ensuite en ligne droite à travers les chaînes dinariques dans la direction de Fiume (Rijeka), sur l'Adriatique. Cette limite est quelque peu factice. Elle ne coïncide ni avec le relief, puisqu'elle traverse les chaînes dinariques, ni avec les faits ethnographiques, puisqu'elle coupe en deux la masse du peuple serbo-croate, ni avec la frontière politique actuelle. Il est à remarquer pourtant qu'elle fut autrefois à peu près la frontière entre la Turquie et l'Autriche. Il est à supposer que ce fait ne fut pas sans influence sur les premières délimitations.

Il serait plus naturel de prolonger la limite septentrionale de la péninsule, même en amont du confluent de la Kupa, par la vallée de la Save et le bassin de Ljubljana (Laibach) jusqu'au point où le système des montagnes dinariques se rattache aux Alpes. Vers l'Ouest, la frontière est bien marquée par l'Isonzo (Soča).

Autour du bassin de Ljubljana et de la Save supérieure, les plis alpins des Karavanke, qui suivent la direction E.-O., se rencontrent

avec les plis dinariques orientés du N.-O. au S.-E. La cuvette de Ljubljana est un bassin d'effondrement qui sépare les Alpes du système dinarique. Cet ensemble montagneux, qui occupe toute la partie occidentale de la Péninsule, appartiendrait dans ce cas en entier, avec la Carniole, si caractéristique, et avec le Karst proprement dit, à la Péninsule balkanique. La petite presqu'île d'Istrie qui, par sa nature karstique et son articulation, n'en est qu'une presqu'île secondaire, serait ainsi englobée dans ses limites.

Quoique cette délimitation soit plus naturelle, la frontière septentrionale alpine de la Péninsule balkanique n'est pas pourtant aussi précise que celle des presqu'îles des Pyrénées ou des Apennins. En outre, l'autre section de la frontière septentrionale, celle de la Save et du Danube, jusqu'aux Portes de Fer, coupe un groupe ethnique homogène. Sur la rive gauche de ces deux cours d'eau, dans le bassin pannonique, en Croatie, en Slavonie, en Syrmie, dans la Bačka et le Banat, les Serbo-Croates constituent la majorité ou, tout au moins, une partie importante de la population. La Péninsule balkanique se soude donc complètement aux terres adjacentes d'Europe. Au Nord, elle participe aux palpitations des États voisins et des provinces habitées par les mêmes populations au delà de la frontière; bien des éléments nouveaux sont entrés par là dans sa substance et dans sa vie.

LIVRE PREMIER

LE MILIEU GÉOGRAPHIQUE
ET
L'HOMME

PRINCIPAUX CARACTÈRES GÉOGRAPHIQUES — RÉGIONS NATURELLES

INFLUENCES GÉOGRAPHIQUES ET INTERVENTION DES ÉLÉMENTS SOCIAUX

PRINCIPAUX FAITS ETHNOGRAPHIQUES ET SOCIOLOGIQUES

PREMIÈRE PARTIE

PRINCIPAUX CARACTÈRES GÉOGRAPHIQUES

Les diverses régions de la Terre se distinguent les unes des autres par des caractères géographiques spéciaux qui éveillent dans notre esprit l'idée d'unités géographiques ou naturelles. Parmi ces caractères, les premiers qui s'imposent à notre attention sont les caractères morphologiques. Aux distinctions morphologiques viennent s'en ajouter d'autres dues à des différences de latitude, de climat, de végétation, de fertilité du sol. Par une association d'idées toute naturelle, nous passons de ces caractères géographiques au rôle historique des contrées en question, à leurs civilisations successives et à leur état actuel. L'esprit cherche involontairement la connexion entre ces deux ordres de faits. L'association des traits géographiques et des faits historiques et sociologiques devient prépondérante et revêt un intérêt particulier si ces régions ont joué un rôle important dans l'histoire et dans le développement des civilisations, comme c'est le cas pour la Péninsule balkanique. Dans cet ordre d'idées la première question qui se pose, à propos de cette Péninsule, est la suivante : quelles sont les grandes lignes du relief qui déterminent son caractère distinct et qui, en la différenciant des pays voisins, ont exercé l'influence la plus importante sur la vie et l'évolution des peuples balkaniques?

C'est à ce point de vue, et en tant que facteurs de la géographie humaine et de l'ethnographie que nous envisagerons, dans cette étude, les principaux caractères géographiques de la Péninsule. Il ne s'agit

donc pas d'une étude spéciale des formes du terrain. Pour déterminer ces caractères géographiques, on doit s'inspirer des études morphologiques et géologiques qui les font le mieux ressortir ainsi que de toutes les études qui se rapportent aux sociétés humaines, en essayant de combiner les résultats de ces différentes recherches.

C'est dans cet esprit qu'est conçu l'exposé des principaux caractères géographiques de la Péninsule balkanique. Ils se divisent en trois groupes : les caractères eurasiatiques, les caractères d'union et de pénétration et ceux d'isolement et de séparation.

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES EURASIATIQUES
ET
ANCIENNES CIVILISATIONS

Liaison entre l'Europe et l'Asie. — Influence des civilisations de l'Asie antérieure. — Les civilisations égéenne, mycénienne et hellénique. — Caractère eurasiatique de la civilisation byzantine.

Si l'on considère à vol d'oiseau la Péninsule balkanique en tant qu'organisme géographique, on aperçoit une masse terrestre très large au Nord et liée au continent européen par deux systèmes de chaînes de montagnes : à l'Ouest, les chaînes dinariques qui se rattachent aux Alpes; à l'Est, l'arc carpatho-balkanique. La Péninsule se rétrécit au Sud, et se disperse en de nombreuses îles, alignées de l'Ouest à l'Est dans la direction de l'Asie antérieure. Il est démontré par l'étude des couches de terrain et des plissements que les principaux systèmes tectoniques de la Péninsule ont presque la même structure géologique que les chaînes de montagnes de l'Asie antérieure. Mais ces systèmes ne se prolongent pas dans les montagnes asiatiques sans solution de continuité. Un affaissement et un effondrement récent, d'âge pliocène et diluvien, ont provoqué l'écroulement du pont terrestre qui reliait la Péninsule balkanique à l'Asie antérieure. Les débris de ce pont sont les Sporades, les Cyclades, et les autres îles de la mer Égée. Toutefois une partie de cette liaison s'est conservée dans les environs des Détroits, du Bosphore et des Dardanelles, qui représentent les anciennes vallées antérieures à la formation de la mer Égée, vallées qui se sont affaissées, avec le terrain adjacent, et ont été envahies par la mer. La première impression qui résulte d'un examen d'ensemble correspond donc bien à la réalité. La Péninsule balkanique est un corps géogra-

phique et géologique intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, ayant pourtant quelques caractères spéciaux.

Elle ne forme pas la seule liaison terrestre entre l'Europe et l'Asie. Au contraire, par la plate-forme russe, l'Europe se prolonge en Asie sans interruption, sur une immense largeur. Mais, tandis que la plate-forme russe se prolonge en Sibérie et dans les déserts de l'Asie centrale, peu hospitaliers et en dehors des centres des anciennes civilisations, la Péninsule balkanique est intimement liée par la mer Égée, la plus hospitalière du globe, toute parsemée d'îles, à l'Asie antérieure, et par là aux Indes, même à l'Égypte, berceaux des plus anciennes civilisations. Tandis que, par la Russie, se sont écoulées exclusivement les migrations de peuples asiatiques restés étrangers à la civilisation supérieure, par l'Asie antérieure et par la mer Égée se sont propagés les grands courants civilisateurs. Quoique la Péninsule balkanique ne soit pas liée sans solution de continuité à l'Asie et à l'Égypte, elle est néanmoins plus étroitement unie à ces contrées que la Russie. La Péninsule balkanique était destinée à recevoir les anciennes civilisations qui s'y sont développées. C'est dans le cadre géographique des îles et des côtes égéennes et des contrées riveraines des Détroits, qui réunissent plus qu'ils ne les séparent l'Asie et l'Europe, que s'élaborèrent les premières civilisations européennes.

Le rôle important joué par la Péninsule balkanique dans l'évolution des civilisations découle donc, pour une forte part, de sa position et de la nature géographique des contrées et des îles égéennes, des caractères morphologiques que nous désignons sous le nom de eurasiatiques.

Signalons d'abord quelques influences importantes de la civilisation matérielle de l'Asie antérieure, d'ailleurs bien connues. Plus de la moitié des céréales et des graines nourricières de la région égéenne de la Péninsule sont originaires de l'Asie occidentale, comme le blé, l'orge, l'avoine, etc. ; de même les plantes textiles les plus répandues : le lin et le chanvre. La culture de la vigne et de l'olivier s'est particulièrement développée dans le bassin égéen. En outre, un genre de vie basé sur l'usage de l'huile et du vin combiné avec celui du blé et du pain, usage aujourd'hui proprement gréco-égéen, s'est formé et propagé dans l'Asie antérieure et la région égéenne. Un grand nombre des animaux domestiques de la Péninsule proviennent de l'Asie occidentale. C'est dans cette partie de l'Asie, spécialement en Mésopotamie, qu'apparaissent, même avant les grands empires de l'antiquité, un système d'agriculture fondé sur la charrue, dans lequel le bœuf est employé comme animal de trait, ainsi qu'un régime d'irrigation perfectionnée. Ils se sont propagés dès la plus haute antiquité dans la région égéenne et postérieurement dans les autres parties de la Péninsule bal-

kanique. Enfin nombre d'espèces d'arbres fruitiers proviennent de l'Asie antérieure, depuis une époque qu'il est difficile de déterminer. On a continué de les introduire au Moyen-Age par l'intermédiaire de Byzance. Mais ce furent particulièrement les Turcs, amateurs passionnés de fruits et de fleurs, qui les ont propagées en grand nombre dans la Péninsule.

La région égéenne n'a pas tiré seulement de l'Asie antérieure et de l'Égypte ces avantages matériels, elle s'est enrichie des produits de leur art et de leur industrie, plus encore de leurs idées.

Les îles et les côtes égéennes ont été les foyers des civilisations préhelléniques, de la civilisation égéenne et mycénienne, qui, étant en dehors de l'histoire proprement dite, ont été découvertes et reconstituées d'après les fouilles et les matériaux recueillis. Ces recherches, exécutées avec beaucoup d'ingéniosité en Crète, dans les Cyclades et sur l'emplacement de Troie, ainsi que sur différents points de la Grèce continentale (à Mycènes, à Tirynthe, dans le Péloponèse, en Attique et en Thessalie), sont un des titres de gloire du dix-neuvième siècle. Il en résulte que les contrées égéennes entretenaient des rapports multiples avec le grand empire africain (Memphis et Thèbes) et l'Asie antérieure; vice versa, on peut constater l'influence des civilisations préhelléniques en Égypte, en Palestine et en Syrie. Sur la base de la civilisation égéenne et mycénienne se développa, dans la région égéenne de la Péninsule, la brillante civilisation hellénique qui rayonna sur tous les pays et sur tous les temps.

Le rôle civilisateur de la contrée des Détroits et de la côte septentrionale de la mer Égée est postérieur; il remonte aux premiers temps du christianisme et au Moyen-Age. Dans ces contrées, particulièrement à Byzance et à Salonique, le christianisme, issu de la Palestine, jeta de profondes racines. On y construisit, en même temps qu'en Palestine et en Syrie, les premières églises chrétiennes, dont l'architecture fut imitée ailleurs; celles de Salonique, moins connues, comptent parmi les plus anciennes et les plus belles. De Byzance et de Salonique partirent les énergiques propagateurs du christianisme qui convertirent tant de peuples, surtout les peuples slaves. On connaît la grande influence du christianisme byzantin sur les peuples orthodoxes, en particulier sur le peuple européen le plus nombreux, le peuple russe. Byzance fut, au Moyen-Age, une puissance politique et civilisatrice de premier ordre, représentant à la fois Paris et Londres d'aujourd'hui et exerçant sur toute l'Europe occidentale, moins civilisée, une influence considérable. Pendant longtemps, tout ce qui répondait à un degré de vie supérieur, tout ce qui éveillait une idée de raffinement intellectuel et matériel, continua à émaner de Byzance. Mais le caractère de l'État

byzantin et de la civilisation byzantine étaient, de même que le christianisme, et pour une grande part, d'origine orientale; ses citoyens les plus remarquables provenaient, les uns de l'Asie antérieure, les autres de la Péninsule balkanique. Comme les civilisations antérieures du bassin égéen, la civilisation byzantine reflétait bien le caractère intermédiaire eurasiatique de ces contrées.

De l'Orient asiatique et africain sont sorties quelques-unes des plus profondes inspirations et des pensées les plus généreuses qui aient transformé l'humanité. Elles ont pris leur forme la plus parfaite et leur plein développement sur les côtes égéennes de la Péninsule balkanique.

CHAPITRE II

CARACTÈRES GÉOGRAPHIQUES D'UNION ET DE PÉNÉTRATION

Caractères de la pénétration périphérique. — Dépressions et routes longitudinales. — Échancrures et routes transversales.

Tandis que le caractère eurasiatique de la Péninsule dérive de la position géographique et de la configuration des côtes et des îles égéennes, c'est-à-dire du relief de ses parties périphériques et des régions de transition sud-orientales, d'autres traits géographiques importants se rattachent au bloc continental de la Péninsule balkanique situé au Nord de la région égéenne. Ces caractères ne sont pas moins accusés que les caractères eurasiatiques. Ils sont plus variés et plutôt continentaux que maritimes. Les liaisons et les influences qu'ils provoquent sont très complexes. La multitude des formes et des influences rend plus difficile le choix d'un fil conducteur et d'une classification qui réponde en tout point à ces caractères.

Si l'on considère une carte de la Péninsule, on remarque d'abord que sa frontière septentrionale est presque complètement ouverte vers le Nord et que les grands fleuves de cette frontière ont leur source presque au centre de l'Europe. Les côtes du bloc continental sont moins articulées que celles de la mer Égée. On est frappé des longues dépressions qui sillonnent la Péninsule dans la direction N.-S. et E.-O. Les échancrures, les cols et les vallées transversales rendent possibles les rapports de la côte adriatique avec l'intérieur. Entre ces dépressions et les lignes de communication s'élèvent comme de vastes îlots des massifs montagneux qui, tout en séparant de grandes régions naturelles, constituent eux-mêmes des régions isolées et individualisées. Ces massifs, ainsi que la plupart des grandes dépressions qu'ils isolent, se décomposent en un très grand nombre de petites unités, en « pays », ou *župa*. Les dépressions longitudinales aboutissent aux amples golfes de la région égéenne; par suite, quelques-unes de ces dépressions principales sont étroitement liées aux caractères eurasiatiques.

Ce relief du bloc continental est d'une importance prépondérante sur la distribution des types climatiques, des formes de la végétation et des espèces des plantes nutritives, même sur les genres de vie. Il a fortement influencé les aires de répartition des différentes civilisations anciennes ou récentes, balkaniques ou extérieures. Il a déterminé les directions des mouvements humains qui se propageaient du dehors, et aussi les migrations de groupes ethniques qui s'opéraient à l'intérieur de la Péninsule.

En considérant surtout ces dernières influences on peut classer ces caractères géographiques variés en deux groupes principaux : les uns sont les caractères géographiques d'union et de pénétration, les autres sont ceux d'isolement et de séparation.

Les caractères d'union et de pénétration facilitent la propagation de tous les phénomènes de mouvement, mouvements atmosphériques et biologiques, mouvements humains les plus variés. Ces derniers ont été particulièrement favorisés par les voies de communication qu'on n'a pas tardé à construire dans les grandes dépressions longitudinales et dans les vallées transversales, dès les premiers temps de la domination romaine, aux deux derniers siècles avant notre ère. Il y a trois groupes distincts de caractères géographiques d'union et de pénétration : caractères de la pénétration périphérique; dépressions et routes longitudinales; échancrures et routes transversales.

CARACTÈRES DE LA PÉNÉTRATION PÉRIPHÉRIQUE

Largement rattachée au continent européen, la Péninsule balkanique n'en est pas séparée par de hautes montagnes comme la Péninsule des Pyrénées et celle des Apennins. Elle se continue dans les vastes plaines pannoniques et roumaines ou pontiques. Elle est donc complètement ouverte au Nord. Mais la frontière septentrionale est divisée en deux parties par l'arc montagneux carpatho-balkanique. La partie orientale ou pontique est presque exclusivement exposée aux influences de la région pontique, soit de la Russie méridionale, soit de l'Asie antérieure, par l'intermédiaire de Constantinople et des Détroits. Des relations, surtout des mouvements humains, s'établirent là, par les plaines côtières, rarement par la mer Noire. L'autre partie au contraire, la section occidentale de la frontière, la partie pannonique, est en connexion étroite avec l'Europe centrale et, jusqu'à un certain point, avec l'Europe occidentale; ses liens sont encore plus intimes avec le bassin pannonique parce que la même population serbo-croate se prolonge au Nord de la Save et du Danube, comme nous l'avons signalé déjà précédemment.

En outre, les cours d'eau de la frontière balkanique septentrionale, la Save et le Danube, pénètrent jusqu'au centre de l'Europe et favorisent les relations extérieures de la Péninsule, particulièrement celles de la partie située à l'Ouest de l'arc carpatho-balkanique. La voie danubienne est une des voies-maîtresses de l'Europe. La voie ferrée de la vallée de la Save, prolongée par Ljubljana (Laibach) et Milan, est la plus courte qui unisse la Péninsule balkanique et les pays yougoslaves avec l'Europe occidentale. Enfin sur les frontières pannoniques s'opère une convergence fluviale remarquable : un système de grandes rivières se dirige vers Belgrade, Danube, Save, Theiss et Drave, et fait de cette ville et de ses environs un centre très important de navigation fluviale et de pénétration.

Les deux moitiés de la frontière septentrionale de la Péninsule sont donc plus ouvertes et plus accessibles à tous les phénomènes de mouvements, en particulier aux vagues de migrations et à la conquête des peuples qui viennent du Nord, que la Péninsule des Pyrénées et des Apennins. Mais, très accueillante au Nord, la Péninsule balkanique se rétrécit, se morcelle dans la direction du Sud, surtout dans sa partie occidentale, à l'Ouest de l'arc carpatho-balkanique. Plus les invasions s'avancent dans l'intérieur plus elles s'y égarent et s'y émiettent quelquefois. La frontière septentrionale si tentante a donc exercé une véritable attraction sur les peuples venus du Nord; mais plus ils ont pénétré vers le Sud, plus il est arrivé que la majorité d'entre eux n'a pu en sortir. Seuls les peuples nombreux et forts ont réussi à conserver leurs caractères ethniques et à s'y développer. Les autres ont disparu; mais ils ne laissent pas de se manifester encore à l'observateur dans les types anthropologiques et psychiques de la population balkanique actuelle.

La mer Ionienne et l'Adriatique, qui bornent la presqu'île du côté européen, sont des mers de très peu de largeur, très faciles à traverser. Elles ne sont en réalité qu'une ramification septentrionale, un golfe de la Méditerranée. Entre la côte d'Épire et l'Italie méridionale, existe un véritable étranglement, le canal d'Otrante qui, entre Valona et Otrante, n'a que 90 kilomètres de largeur, entre Valona et Brindisi, que 135 kilomètres. D'autre part, la côte dalmate et épirote est bordée de nombreuses îles qui se rapprochent de l'Italie. Les communications maritimes de la partie occidentale de la Péninsule balkanique avec tous les pays de la Méditerranée, particulièrement avec l'Italie, ont donc été singulièrement facilitées, même pour la navigation primitive. Mais l'articulation du littoral occidental diffère profondément de l'articulation égéenne. C'est, en général, une articulation menue, caractérisée par des formes réduites. Le littoral adriatique est caractérisé par ce parallélisme des formes continentales et marines alignées dans la direction dinarique N.-O.-S.-E. ou dans la direction pindéenne N.-S.

Les golfes n'y pénètrent pas aussi profondément dans les terres que les golfes égéens. Ils sont, pour la plupart, barrés en arrière par des chaînes de montagnes. Les phénomènes de mouvements restent plus ou moins limités à l'étroit littoral ou ne se propagent qu'au travers des échancrures et des vallées transversales que nous mentionnerons plus loin.

DÉPRESSIONS ET ROUTES LONGITUDINALES

L'intérieur de la Péninsule est d'abord coupé, dans la direction du Nord au Sud et au Sud-Est par les grandes vallées et dépressions qu'on peut désigner sous le nom de longitudinales. Elles renferment de nombreux points communs d'attraction et des centres de gravité pour les régions environnantes. Elles facilitent les communications entre les contrées danubiennes et dinariques et les contrées égéennes; elles lient en outre les uns aux autres les bassins intérieurs de la partie centrale et méridionale de la Péninsule. Les plus importantes de ces communications longitudinales sont celles de Morava-Marica et de Morava-Vardar, qui unissent Constantinople et Salonique avec Belgrade, au confluent de la Save et du Danube.

Plus accusée, en tant que dépression unique, est la vallée Morava-Vardar. La ligne de partage entre ces deux rivières n'est pas formée par une chaîne de montagnes. Elle est située dans les bassins de Preševo et de Kosovo, anciens fonds lacustres, où les cours d'eau se traînent paresseusement, si bien que l'on ne peut facilement reconnaître s'ils vont à la Morava ou au Vardar. Dans le bassin de Kosovo, la rivière Nerodimka bifurque et se déverse partie dans la Morava, partie dans le Vardar. Les vallées de la Morava et du Vardar ne sont donc pas séparées, mais réunies par leur ligne de partage. La construction du chemin de fer qui relie Belgrade à Salonique en a été singulièrement facilitée. Cette voie ferrée traverse les contrées moravo-vardariennes à peu près par leur centre. Elle a une influence unificatrice sur la population et sur le commerce; toutes les routes y convergent et la vie se concentre et se condense le long de cette artère principale. L'absence de ligne de partage permettrait de transformer la Morava et le Vardar en une voie fluviale continue entre le Danube et la mer Égée.

Mais sauf le fond de la vallée Morava-Vardar, les contrées macédoniennes au Sud de Skoplje, particulièrement celles qui sont à l'Est du Vardar, correspondent à une série d'effondrements tectoniques; les barrières qui les séparent sont coupées par des dépressions, parallèles à la vallée du Vardar. La plus accusée est la dépression Skoplje-Ovče Polje-

Štip-Radovište-Strumica, qui aboutit dans le golfe d'Orphano et celui de Salonique. La dépression longitudinale du Vardar est donc doublée. Quoiqu'il n'y ait pas là de voie ferrée, la communication Ovče Polje-Strumica a une grande importance régionale. Avant la construction du chemin de fer dans la vallée du Vardar, c'était la principale des communications entre les contrées méridionales et centrales de la Péninsule. On évitait par là les gorges du Vardar. Au Moyen-Age, elle fut presque la seule à relier les contrées byzantines avec le royaume de Serbie. Même au Nord de Skoplje, la route du Moyen-Age et de l'époque turque ne suivait pas étroitement la vallée de la Morava. Pour éviter la gorge de Grdelica, entre Niš et Vranje, l'ancienne route s'écartait de la vallée et se dirigeait de Niš par la vallée de la Toplica dans le bassin de Kosovo; une seconde variante partait de Leskovac et atteignait Vranje par la vallée de la Veternica.

A Niš, un second alignement se détache du précédent et conduit, par les vallées de la Nišava, de l'Iskar et de la Marica, à travers la Bulgarie, vers Constantinople. Il n'établit pas, dans toutes ses parties, une coupure aussi nette à travers la Péninsule que la dépression Morava-Vardar, puisque l'ancienne route de Constantinople et la voie ferrée actuelle ont à franchir trois lignes de partage, dont deux à une forte altitude : entre la Nišava et l'Iskar, et entre l'Iskar et la Marica; la ligne de partage entre l'Ergene et la mer de Marmara est au contraire basse et insignifiante.

Le terminus égéen de la communication Morava-Marica est Constantinople, dont nous avons fait ressortir, dans le chapitre précédent, la remarquable situation. Par suite de l'importance politique et civilisatrice de Constantinople ce fut la route principale de la Péninsule balkanique depuis l'époque de la domination romaine jusqu'à nos jours, la *via militaris* des itinéraires romains, large chaussée, avec ponts en pierre, jalonnée de villes où tenaient garnison des légions romaines, de nombreux abris (*mansiones*) ou de relais (*mutationes*) où l'on pouvait passer la nuit ou changer de chevaux. C'est le *carski put* (la route du tsar) des documents serbes. Elle devint plus tard la route principale de l'Empire turc en Europe et s'appela *Stambouljol*, la route de Constantinople. Elle est suivie aujourd'hui par la voie ferrée transcontinentale qui relie l'Europe, surtout l'Europe centrale à l'Asie antérieure. On sait la grande importance qu'a prise la route de Constantinople dans le plan de domination germanique sur la Presqu'île des Balkans, sur l'Asie antérieure et au delà.

Cependant, depuis les dernières décades, la ligne Morava-Vardar est devenue plus importante pour toutes les autres parties de la Péninsule à l'exception de la partie orientale. Le terminus égéen de la ligne Morava-

Vardar est le golfe de Salonique; mais le seul terminus danubien de ces deux lignes est Belgrade.

Le golfe de Salonique résulte d'effondrements tectoniques assez récents, qui ont entamé la masse de la Péninsule de telle manière que la distance Sud-Nord en est singulièrement raccourcie et que les côtes égéennes se trouvent ainsi rapprochées de la partie centrale et occidentale de la Péninsule. La dépression Morava-Vardar, aboutissant au golfe de Salonique, il prend par là une importance particulière, même pour les pays septentrionaux de la Péninsule. C'est aussi l'un des golfes les plus vastes et les plus profonds de la Méditerranée ; les lignes maritimes qui y aboutissent n'ont fait que rendre plus étroits les liens qu'il crée entre la Péninsule balkanique et l'Europe occidentale.

Au Nord, Belgrade occupe une position géographique d'union et de pénétration d'une importance exceptionnelle. Non seulement deux lignes longitudinales se réunissent à Belgrade, mais d'autres voies de communication principales se dirigent de cette ville vers Budapest, vers Fiume et Ljubljana (Laibach); c'est-à-dire en suivant le Danube, la vallée de la Save et au delà. Considérées par rapport à la Péninsule balkanique, elles ne représentent que le prolongement de la ligne balkanique longitudinale vers le Nord et vers l'Ouest. Elles unissent la Péninsule à l'Europe Centrale et Occidentale. Au point de vue géographique, Fiume est le port adriatique non seulement de la Croatie mais aussi de Belgrade. Nous avons signalé d'autre part l'importance très grande de Belgrade comme centre de navigation fluviale.

Parmi les autres routes longitudinales toutes de moindre valeur que les précédentes, deux sont à distinguer : la route de Bosnie, *bosanski put* et celle d'Épire. La première relie Skoplje et les bassins de Kosovo et de Metohija avec Sarajevo. C'était au Moyen-Age la voie de communication centrale du royaume serbe de Raška. A l'époque turque, elle constituait une route intérieure de premier ordre presque continuellement parcourue par des caravanes de chevaux. Son importance était renforcée par des routes transversales partant de l'Adriatique et surtout par celle de la Morava Occidentale et de l'Ibar qui débouchaient sur la route de Bosnie. L'autre, la route d'Épire, se dirige de Santi Quaranta, de Janina ou de Preveza vers Monastir. Elle acquiert ainsi une grande valeur pour l'Épire et la Macédoine du Sud-Ouest. Il faut mentionner aussi la vallée de la Struma rattachant le bassin de Sofia au littoral égéen et qui par là peut prendre une grande importance régionale.

ÉCHANCRURES ET ROUTES TRANSVERSALES

En dehors des communications longitudinales, il existe, dans la Péninsule, des échancrures, des cols, même des vallées qui facilitent les relations, soit du littoral adriatique avec l'intérieur de la Péninsule et la dépression Morava-Vardar, soit du Danube par les cols des Balkans avec le bassin de la Marica. Nous les désignerons sous le nom de communications transversales.

Les Balkans se composent de quelques chaînes de montagnes d'une altitude moyenne, entaillées par des vallées en général assez larges et souvent aux pentes douces. Même la chaîne centrale est coupée par l'Iskar et traversée par des cols profonds comme ceux de Ginci, de Šipka et plusieurs autres. Les communications transversales au travers des Balkans ne présentaient guère de difficultés insurmontables, même dans les temps passés.

Plus pénibles sont les communications transversales entre la mer Adriatique et l'intérieur. Elles coupent les chaînes dinariques plus nombreuses, plus serrées, karstiques en grande partie. Il existe une différence, d'importance d'ailleurs secondaire, entre la partie dalmate du littoral adriatique, située au Nord de Scutari et la partie épiro-albanaise au Sud de cette ville. Les vallées transversales sont rares sur le littoral dalmate karstique ; d'autre part elles sont courtes et, sauf la vallée de la Neretva, elles ne coupent que la chaîne littorale. Les vallées transversales du littoral épiro-albanais, coupent, au contraire un grand nombre de chaînes de montagnes et se prolongent presque jusqu'au centre de la Péninsule, particulièrement les vallées du Drim, de la Škumbija et du Devol ou Semeni. Ces difficultés ne sont cependant pas telles que nos ingénieurs modernes n'y puissent établir de bonnes routes et des voies ferrées.

La première route transversale, construite par les Romains, fut la *via Egnatia* qui conduisait de Durazzo et de ses environs par la vallée de la Škumbija et par Ohrid (Lichnidis) et Voden (Édesse) à Salonique ; de là elle se dirigeait le long du littoral égéen jusqu'à Constantinople. Elle fut à l'époque romaine la plus importante des lignes de communications entre Rome et l'Orient européen et asiatique. Plus tard, ce fut encore la route la plus courte qui unissait Byzance à ses provinces balkaniques occidentales et celles-ci à l'Italie méridionale. Suivie aujourd'hui par la voie ferrée entre Salonique et Monastir, elle a repris de ce fait une importance qu'elle n'avait jamais complètement perdue, et son prolongement, de Monastir à Elbasan, est resté jusqu'à

nos jours une des voies transversales les plus animées de la Péninsule. Une autre route transversale partant de Valona, sur la côte albanaise, aboutit par la vallée du Devol à Kostur (Castoria) et aux autres villes de la Macédoine méridionale.

De la côte dalmate, les routes de Raguse, de Cattaro et de Spljet qui eurent, elles aussi, une grande importance commerciale et civilisatrice soit à l'époque romaine, soit au Moyen-Age et même jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, menaient également vers l'intérieur. Gravissant les pentes très raides qui regardent l'Adriatique, descendant au contraire plus doucement vers l'Est, elles se prêtaient et elles se prêtent encore plus facilement aux rapports de l'intérieur avec la côte qu'à ceux qui s'établissent en sens contraire.

Il est toutefois une section du littoral adriatique plus favorisée pour les relations que les autres avec l'intérieur de la Péninsule. C'est l'angle du littoral le plus enfoncé vers l'Est, où se trouve le golfe de San Giovanni di Medua, qu'on peut appeler la porte de Scutari[1]. Le littoral adriatique subit en ce point une inflexion par suite d'un changement brusque de direction — la direction dalmate N.-O. S.-E., y passe au N.-S. par la côte albanaise. C'est dans l'angle d'inflexion que se trouve la porte de Scutari. Par suite de cette configuration particulière, ce littoral est plus rapproché des régions centrales et de la dépression Morava-Vardar que les autres fragments du littoral adriatique. De plus, de Scutari au Kosovo et à la vallée de la Morava, on rencontre une série de bassins d'effondrement, séparés par des barrières peu élevées; toute la contrée traversée par le cours du Drim est relativement déprimée. Cette série de dépressions fut suivie par la route romaine allant de Lyssus (Lješ) vers Ulpiana (Lipljan dans le Kosovo) et Naissus (Niš), puis par la route de Zeta, *zetski put* des documents serbes du Moyen-Age, *via de Zenta* des cartographes italiens, route qui reliait Scutari, la capitale du royaume serbe de Zeta, au Kosovo, et aboutissait à la route longitudinale Morava-Vardar et à la route de Constantinople. Par là des relations s'établirent entre Venise et le royaume serbe de Raška. De nos jours elle promet de devenir la route transversale la plus importante de la Péninsule, celle qui reliera à l'Adriatique le Danube et les grandes et fertiles plaines de la Roumanie et de la Russie méridionale. Déjà on a commencé à y installer la voie ferrée.

Au nord du littoral adriatique, partant du golfe de Quarnero, de celui de Trieste et de l'ancienne Aquilée, une série de dépressions karstiques, d'échancrures et de vallées unissent la mer aux bassins de la Save et du Danube. Des voies de commerce suivaient déjà cette ligne

1. M. Newbigin. *Geographical aspects of the Balkan Peninsula*. London, 1916.

aux temps préhistoriques, surtout pour le commerce de l'ambre. Elles furent utilisées à l'époque romaine et au Moyen-Age. A la fin du dix-huitième et au dix-neuvième siècle des routes carrossables rattachaient Trieste et Fiume à Zagreb. Une d'entre elles profitait des dépressions karstiques longitudinales, et conduisait de Ljubljana, par la porte de Carniole, à ces routes transversales. Elles sont actuellement remplacées par des voies ferrées, qui ont acquis une importance commerciale prépondérante pour une grande partie des pays dinariques et du bassin pannonique jusqu'à Belgrade et Budapest. D'autre part, par suite des communications maritimes, côtières et longitudinales de l'Adriatique, le commerce et les mouvements humains du littoral dalmate et de la partie septentrionale du littoral épiro-albanais se concentrent à Fiume et à Trieste; le rendement économique des routes transversales allant de l'Adriatique au Danube a, par là même, considérablement augmenté.

CHAPITRE III

CARACTÈRES D'ISOLEMENT ET DE SÉPARATION

Causes de séparation. — Remparts montagneux. — Morcellement du relief en pays ou župa.

Contrairement aux caractères d'union et de pénétration, ces caractères géographiques sont un obstacle à toutes les influences climatiques et biologiques, aux mouvements ethniques et à tous ceux qui résultent de l'activité humaine. Les régions d'isolement ont joué le rôle de barrières ou de remparts. Les mouvements ethniques qui sont parvenus à les franchir ont subi un émiettement; par là, ils se sont affaiblis et épuisés. Les groupes humains qui habitent les régions d'isolement sont restés comme enfermés et ont subi, jusqu'à un certain point, une évolution indépendante, différente du développement des autres groupes placés dans les contrées d'union et de pénétration.

Nombreux sont les faits géographiques qui produisent la séparation. Leurs effets sont différents. Même des fleuves insignifiants aux rives plates, mais marécageuses, ont empêché les mouvements humains et constituent encore aujourd'hui une limite entre certains groupes ethniques de la Péninsule; citons le cas du fleuve Lab dont le cours inférieur sépare la population dinarique de celle du Kosovo. Mais ce rôle appartient bien davantage aux fleuves dont les vallées sont profondes et encaissées, comme les cañons de la Tara et de la Piva séparant les tribus monténégrines. Une chaîne de montagnes ne constitue pas un obstacle insurmontable, surtout quand les deux versants sont habités par une population de pasteurs; les gorges profondes qui la coupent s'opposent bien plus efficacement aux communications patriarcales. C'est surtout quand elles sont couvertes de forêts étendues que les montagnes et les vallées marécageuses jouent le rôle de barrière, barrière plus ou moins efficace suivant les époques et les progrès des moyens de communication. Les routes du Moyen-Age dans la Péninsule, parcourues par des caravanes de chevaux, évitaient les dépressions marécageuses, souvent aussi les gorges profondes, et se tenaient sur les pentes, même sur les

crêtes des montagnes. La population balkanique à l'époque turque, abandonnée à elle-même, utilisait surtout les pentes et les lignes de partage pour construire des routes dont les tracés changeaient souvent. Les routes romaines, au contraire, évitaient moins les gorges et les fonds des vallées. Les voies ferrées et les routes modernes les utilisent fréquemment. La valeur séparatrice des faits géographiques varie donc avec le temps, et les exemples cités plus haut ne sont que des cas particuliers d'isolement et de séparation.

Les faits géographiques qui ont toujours constitué le plus grand obstacle aux mouvements humains et par là même ont été un facteur constant d'isolement et de séparation, sont les massifs montagneux composés de chaînes multiples et de plateaux élevés, séparés par des vallées encaissées ou par des dépressions karstiques profondes et fermées. Ce sont aussi les régions montagneuses morcelées en de nombreux bassins très isolés. Le maximum d'isolement et de séparation se produit lorsque ces deux types se combinent. Mais ces influences, quoique permanentes, ne sont pas absolues. L'obstacle est en rapport avec la puissance des mouvements humains qui tendent à le surmonter et ce rapport pourrait presque s'exprimer par une formule : plus un mouvement humain est puissant, plus il devient capable de surmonter même les plus grands obstacles.

Le massif dinarique et son morcellement n'ont pu empêcher les Serbo-Croates de le pénétrer et de le peupler tout entier. Les massifs montagneux s'opposent moins à la pénétration ethnique qu'aux mouvements qui résultent de l'activité humaine et aux courants de civilisation. Le Balkan central et la Srednja Gora n'ont pas empêché les Bulgares de passer d'un côté à l'autre, mais séparent les régions de régime patriarcal au Nord de celles de l'ancienne civilisation byzantine au Sud. D'autre part, en s'éloignant de son point de départ, un mouvement devient de plus en plus faible et peut être arrêté par un obstacle géographique insignifiant. Le courant de migration dinarique ou celui de Serbie, après la traversée de la Save et du Danube, n'a guère dépassé la Drave et la Moriš (Maros), même les collines sablonneuses qui sont au nord de Subotica (Szabatka), en Hongrie méridionale.

Dans l'exposé qui va suivre, nous ferons abstraction des facteurs secondaires d'isolement tels que les vallées marécageuses ou profondes, les petits massifs montagneux distincts, les forêts, etc..., pour ne considérer que les grands massifs ou remparts montagneux, et les reliefs morcelés en *župa*, qui sont les causes géographiques principales d'isolement et de séparation.

REMPARTS MONTAGNEUX

Au premier rang sont le massif des Rhodopes, les chaînes dinariques et celles du Pinde. Les Rhodopes sont les plus anciennes montagnes, le noyau de la Péninsule, dont les plissements datent de l'époque prépermienne et n'ont été affectés au Tertiaire que par des failles et des effondrements. Les chaînes dinarique et pindéenne sont plus jeunes : elles sont surtout le résultat des plissements de l'époque tertiaire. Ces trois remparts montagneux sont constitués par des roches distinctes; leur évolution morphologique n'a pas été la même et leur relief présente des différences considérables. Comme conséquence, leur rôle d'isolement et de séparation a été très différent, mais signalons d'abord leurs influences communes.

Ces remparts montagneux séparent les grandes unités régionales où se manifestent, par opposition, les caractères géographiques d'union et de pénétration. D'autre part, dans ces régions les moins accessibles de la Péninsule, la population demeura toujours plus ou moins isolée, et toutes les manifestations de l'activité humaine en furent affectées. C'étaient comme de vastes îles, autour desquelles venaient déferler les grandes vagues historiques et les courants de civilisation, des refuges silencieux et solitaires où vinrent s'abriter les populations fuyant devant le tumulte des invasions successives. Là se sont conservés ou même développés l'ancien élevage balkanique et la transhumance sous leur forme la plus accusée, la pratique d'anciens métiers, les types les plus nets de la vie patriarcale et d'organisation en tribus. Les vestiges des anciens peuples qui se sont conservés dans les remparts montagneux et disparaissent aujourd'hui sous nos yeux nous permettent de suivre les différentes phases d'assimilation ethnique qui se sont produites dans la Péninsule. Là, comme presque partout dans les contrées montagneuses, se sont perpétués les foyers les plus résistants d'autonomie et d'indépendance, de libre vie montagnarde. De là enfin sont presque constamment sortis les courants de populations qui sont allés occuper les régions à caractères géographiques d'union et de pénétration.

Toute la partie montagneuse de l'extrême Ouest de la Péninsule fut, pendant les derniers siècles, une zone d'isolement et de séparation entre les mers Adriatique et Ionienne d'un côté, et l'intérieur de la Péninsule de l'autre, parce que les routes transversales y étaient délaissées et obstruées. Le rempart dinarique est limité au Sud par le Drim, dans les environs de Scutari, et se prolonge au Nord jusque dans la Croatie sud-orientale. Il comprend au Sud les Prokletije ou les Alpes

albanaises et monténégrines et se termine au Nord avec le Velebit. A l'Ouest, il englobe la dernière chaîne adriatique, très abrupte, et atteint presque Sarajevo à l'Est. Moins élevé et moins massif que les Rhodopes, il doit son caractère d'isolement et de séparation à ses crêtes calcaires déchiquetées, surtout à ses vastes plateaux karstiques d'une altitude supérieure à 1200 mètres et aux bassins fermés. Les fleuves normaux y sont très rares; les plus puissants et les plus rapides sont encaissés dans des vallées et dans des gorges ayant jusqu'à 800 mètres de profondeur; ils sont plus difficiles à franchir que les chaînes les plus élevées. Mais le rempart dinarique ne constitue pas une barrière sans solution de continuité. Par des vallées transversales et par des échancrures que nous avons mentionnées, il est divisé en compartiments moins étendus, sillonnés chacun par des dépressions longitudinales, en particulier par des cuvettes karstiques. Ces dépressions facilitent les communications intérieures. Or, ce massif montagneux est habité en entier par les Serbo-Croates; il constitue, au point de vue ethnique, la contrée la plus pure de la Péninsule. L'ancienne population balkanique se retira devant l'invasion slave du côté adriatique ainsi que du côté de la Save et du Danube; elle ne fut complètement assimilée par les Serbo-Croates que dans les derniers siècles. Après l'invasion turque des XIV[e] et XV[e] siècles, ce furent les Serbes à leur tour qui se réfugièrent sur ce rempart dinarique, particulièrement ceux qui venaient des contrées voisines de l'ancienne Raška. Les Turcs n'y ont guère pénétré : c'étaient pour eux des contrées périphériques, très éloignées de Constantinople, et qui n'ont subi que fort peu leur influence. Certaines parties, comme le Monténégro karstique, véritable forteresse montagneuse, restèrent presque complètement isolées, et se comportèrent, au point de vue social, comme des îles.

Complètement abandonnées à elles-mêmes, les populations de ces pays perdirent en général ce qu'elles avaient acquis de civilisation matérielle dans l'ancien État serbe. Retournées à l'état patriarcal, elles tirèrent de leur propre fonds une civilisation originale. L'organisation en tribus qui avait presque disparu sous l'influence de l'État Serbe du Moyen-Age, réapparut ou se renforça, particulièrement dans l'Albanie septentrionale, dans le Monténégro et en Herzégovine. Les grandes communautés formées de familles parentes, habitant une même maison (la *zadruga*), se reformèrent rapidement. Il se produisit un véritable rajeunissement ethnique et social. C'est la *patriarcalité dinarique*, qui ne se rencontre sous une forme aussi pure dans aucune contrée balkanique. Mais ce n'est pas la patriarcalité des peuples primitifs (des *Naturvölker*). Seul le cadre extérieur de la *zadruga* et des tribus dinariques correspond dans une certaine mesure à la forme primitive.

L'esprit dans lequel était conçue cette société dinarique avait subi une évolution profonde. Les tribus et les *zadruga* dinariques étaient tout imprégnées des expériences d'une histoire vieille de plusieurs siècles. Là se sont conservés et élaborés des principes de haute moralité et des traditions nationales profondes. Cette forme spéciale de la patriarcalité



balkanique est donc une *patriarcalité perfectionnée et évoluée*. Elle est la caractéristique ethnique du rempart dinarique.

Les Rhodopes, qui s'étendent entre la Marica et la Struma, comprennent le Rhodope proprement dit, le Pirin avec le Bozdagh et le Rila. C'est le massif montagneux le plus compact de la Péninsule et, en tant qu'unité, le plus élevé. Contrairement au rempart dinarique, il est constitué principalement par le granit et les roches cristallines ; les phénomènes karstiques ne sont développés que dans les calcaires cristallins du Pirin et du Bozdagh. Comme une barrière formidable, il sépare la partie orientale de la Péninsule des régions centrales et de la dépres-

sion Vardar-Morava; il a constitué à plusieurs reprises une frontière politique naturelle. C'était le domaine de belliqueuses tribus thraces; les pasteurs koutzo-valaques qu'on y trouve sont vraisemblablement les descendants de ces Thraces et de la population demi-latinisée du Nord de la Péninsule qui s'y est réfugiée. Beaucoup d'entre eux ont été bulgarisés. Mais pendant l'invasion turque, les Rhodopes ont été occupés aussi par les tribus des pasteurs turcs, surtout par les Yourouks. Sous leur influence, les Bulgares se sont convertis à l'islamisme; ce sont les Pomaks actuels qui, avec les Turcs, constituent la majorité de la population des Rhodopes. Le rôle ethnique de ce rempart du Rhodope a donc été, jusqu'à un certain point, différent de celui du massif dinarique. Zone d'isolement, il abrita les tribus autochtones qui s'y réfugièrent; quelques groupes bulgares s'y conservèrent également. Mais par suite de sa position géographique, à proximité immédiate de Constantinople et de l'Asie Mineure et à cause de ses pâturages étendus, il attira les Yourouks et fut ainsi, jusqu'aux dernières décades, un massif montagneux plus spécialement turc et musulman qu'aucun autre de la Péninsule.

Les Balkans sont, comme nous l'avons indiqué déjà, des chaînes d'une altitude moyenne entaillées presque dans toute leur longueur par des cols profonds qui facilitent les communications entre la plate-forme danubienne et le bassin de la Marica. Ils constituent beaucoup moins un rempart et une barrière que les chaînes dinariques ou les massifs des Rhodopes. Seul le Balkan central avec la Srednja Gora au Sud, se distingue par ses caractères géographiques d'isolement. C'est là que se retirèrent, pendant le Moyen-Age, les Aromounes ou Valaques; ils se révoltèrent contre Byzance et formèrent un royaume vlaquo-bulgare. Mais pendant les siècles suivants ils se bulgarisèrent complètement; il n'est resté quelques traces de ces Vlaquo-bulgares que dans les types anthropologiques et dans les caractères psychiques de la population bulgare de cette contrée. Moins accessible que les autres parties des Balkans, la Srednja Gora et le Balkan central sont habités presque exclusivement par des Bulgares. Grâce aux services militaires rendus au Sultan, quelques villes et villages de ces contrées jouissaient d'une demi-autonomie. Abandonnées à elles-mêmes après l'invasion turque, ces populations retombèrent dans un état primitif semblable à celui des contrées dinariques. Mais elles n'ont pas retrouvé leur ancienne organisation sociale, en tribus et en *zadruga*.

Le dernier ensemble montagneux est constitué par le Pinde et les chaînes resserrées, de caractère pindéen, qui se prolongent depuis la Thessalie et l'Épire jusqu'à la Šarplanina en Serbie. Moins fermé que les remparts dinariques, il est situé trop au Sud pour que l'invasion yougoslave du commencement du Moyen-Age s'y soit établie au même

degré que dans les deux autres massifs. Il était en outre plus éloigné de Constantinople que le rempart rhodopien. Ces deux circonstances furent cause que les caractères d'isolement et de séparation du rempart pindéen prirent une grande importance. Là se retirèrent devant les Slaves envahisseurs les nombreuses populations autochtones, romanisées et byzantinisées. Les Aromounes y étaient si nombreux au Moyen-Age que la partie méridionale de ces montagnes, en Thessalie et en Épire, s'appelait la Grande et la Petite Valachie. Même de nos jours, les Aromounes les plus nombreux de la Péninsule habitent les chaînes pindéennes, quoiqu'ils se soient continuellement hellénisés dans les chaînes méridionales et slavisés dans les chaînes septentrionales. De nos jours encore on peut suivre le progrès de cette assimilation ethnique. Les Yougoslaves qui habitent les sections centrale et septentrionale du Pinde se distinguent de tous les autres Yougoslaves de la Péninsule par quelques traits archaïques, par des mœurs et des qualités probablement caractéristiques des premiers Slaves qui ont colonisé la Péninsule. Mais ce sont surtout les Albanais, l'ancienne population balkanique, antérieure à l'établissement des Yougoslaves, qui ont été le plus influencés par les caractères géographiques d'isolement et de séparation du rempart pindéen. Il les isolait et les séparait à l'Est des routes longitudinales de la Péninsule et, par là même, des influences civilisatrices dont les points de départ étaient Constantinople et Salonique. En outre, le littoral adriatique de l'Albanie, en grande partie marécageux et, sauf Valona, dépourvu de ports hospitaliers, n'attirait pas les courants civilisateurs qui pouvaient partir des rivages italiens. C'est une des causes principales du fait que les Albanais se sont conservés ethniquement et sont restés, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, presque dans un même état primitif.

Ajoutons encore que ces quatre remparts montagneux ont fortement influencé la distribution des différentes civilisations qui se sont développées dans la Péninsule ou qui y furent introduites. Cette influence nous occupera dans un chapitre spécial.

MORCELLEMENT DU RELIEF EN ŽUPA

On a trop souvent considéré le morcellement du relief comme une caractéristique exceptionnelle de la Péninsule balkanique. Par suite, on a cru trouver dans ce morcellement la cause principale d'un grand nombre de phénomènes ethniques et politiques qu'on y peut observer. Il résultera, semble-t-il, de l'exposé qui va suivre, que l'une et l'autre de ces opinions sont exagérées.

Le morcellement du relief est une caractéristique très accusée d'une grande partie de la Péninsule, mais cette caractéristique n'est ni spéciale, ni même prépondérante.

En général, toutes les contrées de l'Europe au Nord des Pyrénées, des Alpes et des Carpathes, les contrées de plissements et de mouvements tectoniques prétertiaires se distinguent par un relief plus uniforme et plus doux que les pays méditerranéens affectés par les récents mouvements tectoniques, tertiaires et postertiaires. Ces derniers sont caractérisés par une jeunesse de relief, causée surtout par des effondrements et des affaissements récents. Comme conséquence de cette jeunesse tectonique, les formes de l'érosion des contrées méditerranéennes sont en général plus arrêtées, les vallées surtout sont plus profondes et leurs pentes plus abruptes qu'au Nord des chaînes alpines de l'Europe. Il en résulte que, dans les régions méditerranéennes, les fleuves à bassin très étendu sont rares, et encore plus rares les bassins au relief doux et sans gorges profondes, tels qu'on les observe pour la Seine, les fleuves russes et même les rivières d'Allemagne. Les fleuves des contrées méditerranéennes traversent régulièrement divers bassins et passent souvent de l'un à l'autre par des gorges profondes.

La Péninsule balkanique appartient à cette zone européenne de relief plus morcelé et plus jeune. Des bassins tectoniques et fluviaux bien délimités s'y trouvent dispersés, soit dans les dépressions longitudinales, soit dans les massifs montagneux. Les premiers sont parcourus et réunis les uns aux autres par un grand cours d'eau. Dans les massifs montagneux, les bassins tectoniques sont placés au milieu d'un vaste ensemble de régions d'isolement et de séparation et contribuent à renforcer les diversités régionales de ces massifs. Ces deux groupes forment, dans le cadre des grandes unités géographiques, des régions naturelles moins étendues, les « pagi » ou les « pays » ou les *župa* yougoslaves.

Le morcellement du relief en *župa* est plus accusé dans les parties occidentales et centrales de la Péninsule que dans la partie orientale sauf dans le rempart des Rhodopes. La plate-forme danubienne, au Nord des Balkans, et la dépression de la Marica constituent de grandes unités géographiques qui, à vrai dire, ne sont pas complètement dépourvues de bassins tectoniques et fluviaux secondaires. Mais les *župa* sont plus nombreuses et mieux dessinées entre le Balkan central et la Srednja Gora; alignées de l'Ouest à l'Est, elles y forment une dépression allongée, la dépression subbalkanique. A l'Ouest de la Péninsule, la région de la Morava, au Nord de Niš, présente un modelé doux et tranquille, sans gorges profondes; les communications y sont faciles dans toutes les directions. Au contraire, le territoire drainé par

le Vardar et la Morava supérieure jusqu'à Niš et par leurs affluents est constitué par de nombreux bassins tectoniques, qui donnent à la grande dépression, située au centre de la Péninsule, l'aspect d'un échiquier. Les *župa* de la partie ouest de la Péninsule, celles surtout des remparts dinarique et pindéen, sont plus nombreuses et mieux délimitées par des barrières montagneuses, quoique en général plus petites que les précédentes.

L'influence isolatrice des *župa* provient des difficultés que les populations éprouvent à traverser les barrières montagneuses qui les entourent. Plus grandes sont les difficultés, plus la séparation des *župa* est complète. Quand elles sont reliées par des gorges praticables, les *župa* sont moins isolées les unes par rapport aux autres. Pour cette raison, celles qui sont situées dans les grandes dépressions longitudinales de la Péninsule sont, en général, moins isolées les unes des autres que celles des remparts montagneux. Mais les plus isolés sont les bassins karstiques, particulièrement nombreux dans le rempart dinarique. Encerclés de tous côtés par des barrières rocheuses aux pentes abruptes, couverts de lapiaz, ils ne peuvent guère, en général, être atteints que par des piétons ; les communications entre ces bassins sont parfois réduites au minimum. Outre ces influences isolatrices d'ordre morphologique, il y en a d'autres très efficaces. Les forêts qui couvrent les barrières montagneuses entre les *župa* contribuent à rendre les communications entre elles encore plus difficiles. Si les bassins sont remplis par des lacs, ces nappes d'eau, dans les conditions primitives, séparent très fortement la population des deux rives. Tous ces obstacles ont pour résultat qu'il reste entre deux *župa* une bande de terrain inhabitée, plus large et moins souvent parcourue dans les conditions patriarcales. C'est la cause de l'isolement plus ou moins complet des *župa*.

Le degré d'isolement des *župa* dépend aussi d'un facteur social : la prospérité et la civilisation du peuple, facteur sur lequel nous n'avons pas à insister ici. Il est cependant un fait que nous devons dès maintenant signaler.

Pendant la phase patriarcale des sociétés balkaniques, les communications entre les *župa* n'étaient cependant pas rares. La population patriarcale avait l'habitude de gravir les montagnes à pied, même en portant de lourds fardeaux sur les épaules. Elle n'était donc pas assujettie dans ses rapports avec ses voisins et pour l'échange de ses produits, à suivre les routes carrossables ou les voies ferrées qui d'ailleurs n'existaient pas. Il est possible de franchir les montagnes, même en dehors des cols, par une multitude de sentiers, quelquefois à peine indiqués. Les communications en ligne y sont remplacées par des com-

munications dispersées et en surface. D'autre part la population patriarcale s'occupe surtout d'élevage. En cherchant les pâturages, les pasteurs des *župa* avoisinantes se rencontraient sur les montagnes. Pratiquant la transhumance, ils parcouraient et habitaient temporairement les župa voisines et éloignées. Enfin c'est pendant la phase patriarcale que s'opérèrent les migrations les plus nombreuses dans la Péninsule balkanique; d'où résulta le mélange des populations des différentes *župa*. Ce ne fut pas la concentration des populations immigrantes dans les villes, mais une dispersion complète des émigrants d'une *župa* dans les villages d'une autre.

Les populations des *župa* ont, jusqu'à un certain point, subi une évolution différente; elles ont acquis quelques particularités de caractères psychiques, de dialectes, de costumes et même de mœurs. Le morcellement du relief, étant plus accusé au centre et à l'ouest de la Péninsule qu'à l'est, la diversité ethnographique est plus variée dans les contrées centrales et occidentales que dans la section orientale. Il semble donc que ce soit surtout le morcellement du relief qui ait produit les diversités ethnographiques régionales au sein d'un même peuple balkanique. C'est à l'ouest seulement que se sont conservées ou reconstituées les tribus serbes, dans les bassins karstiques fermés du Monténégro et de l'Herzégovine, dans les vallées encaissées du Lim, de la Morača et de la Zeta et dans les contrées comprises entre les cañons de la Tara et de la Piva, presque infranchissables ; les mêmes caractères d'isolement et de séparation se rencontrent dans les bassins de la Radika et de la Velika, en Macédoine occidentale, habités par les tribus serbes des Mijaci et des Brsjaci qui sont aujourd'hui désorganisées. Les tribus nombreuses ou les *fysses* de l'Albanie septentrionale se trouvent également dans des *župa* bien délimitées. La configuration du sol a exercé une influence réelle sur l'importance, au point de vue du nombre, des tribus dinariques. Les tribus du Monténégro karstique, habitant les petits bassins fermés, étaient et sont restées jusqu'aujourd'hui moins nombreuses que les tribus (Vasojevići, Drobnjaci, Kuči) avoisinantes qui occupent les vastes bassins fluviaux du Lim et de la Tara. La différence entre les *župa* karstiques et fluviales se reflète donc dans l'importance numérique des tribus.

Le morcellement du relief n'est pas la seule cause de ces diversités ethniques. Il y en a d'autres qui sont elles-mêmes d'ordre géographique, telles les particularités morphologiques et climatiques des différentes *župa*. D'autres encore sont d'ordre social et psychique.

CHAPITRE IV

CLIMAT, SOL ET VÉGÉTATION

Zones climatériques. — Relations entre la couverture du sol, le climat et le relief. — Différence de végétation des régions au Nord et au Sud du Balkan et du Kopaonik. — Couverture méditerranéenne karstique. — Zones de végétation.

La Péninsule balkanique est placée entre les contrées à climat continental de l'Europe centrale au Nord, celles de climat steppique à l'Est et celles de climat méditerranéen au Sud et à l'Ouest. Ces différents types climatiques se trouvent ainsi représentés dans les régions contiguës à la Péninsule. Leur distribution est beaucoup moins déterminée par la latitude que par les caractères morphologiques qui en favorisent ou en empêchent la pénétration. En outre, les grands remparts montagneux, en particulier les remparts occidentaux, se distinguent par quelques caractères climatiques rappelant ceux des Alpes.

Il existe dans la Péninsule une grande région de climat méditerranéen : la région gréco-égéenne dominée par les caractères proprement méditerranéens et eurasiatiques. Ce climat pénètre de là dans l'intérieur surtout par les vallées de la Marica et du Vardar, mais les barrières qui séparent les *župa* lui opposent un obstacle. Les influences méditerranéennes ne se font vraiment sentir que jusqu'à Veles, dans la vallée du Vardar, jusqu'à Philippopoli, dans celle de la Marica. Au delà, elles ne se manifestent plus que dans quelques espèces végétales. Il y a là comme des golfes où règne un climat méditerranéen atténué.

Même le climat du littoral thraco-macédonien a plutôt un caractère de transition entre le climat continental et le type climatique méditerranéen, à cause des montagnes élevées du bloc continental qui viennent ici, en plusieurs points, toucher le littoral.

La vaste masse continentale qui s'étend au nord de la région gréco-égéenne, échappe presque complètement à ces influences méditerranéennes, sauf le littoral très étroit de l'Adriatique, qui ne dépasse guère quelques kilomètres de largeur. Elles n'y pénètrent que par endroits, presque toujours dans les vallées et les échancrures que suivent les

routes transversales. C'est ainsi qu'au nord, en plein rempart dinarique, elles se manifestent tout particulièrement dans la vallée de la Narenta, où elles atteignent la barrière de l'Ivan qui sépare l'Herzégovine de la Bosnie. Les « golfes » les plus profonds de climat méditerranéen sont ceux du littoral épiro-albanais : ils s'avancent, dans le rempart du Pinde, presque jusqu'à la chaîne la plus élevée. Par la vallée du Drim, les influences méditerranéennes se propagent jusqu'au pont du Vizir (Vezirov Most), où se rencontrent des maquis et quelques plantes méditerranéennes. Par la vallée de la Mati, fermée en amont par des cols bas, elles dépassent la ligne de partage des eaux : on est surpris de trouver quelques maquis, des vignes et des châtaigniers jusque dans les environs de Debar (vallée du Drim noir). Moins profonds, mais plus larges sont les « golfes » formés par la vallée de la Škumbija et celle du Semeni. Dans la première, les oliviers prospèrent même aux environs d'Elbasan. La pénétration du climat méditerranéen est donc, jusque dans le détail, favorisée par les caractères d'union et de pénétration, combattue par ceux d'isolement et de séparation.

Sauf la région gréco-égéenne, l'étroit littoral adriatique et les « golfes » qui pénètrent au Sud et à l'Ouest, tout le reste de la Péninsule appartient au climat continental, au type climatique de l'Europe centrale, ou à celui des régions steppiques de la Russie méridionale. Celui-ci se fait sentir particulièrement en Dobrudja, sur la plate-forme bas-danubienne, jusque dans le Deli-Orman et dans la Thrace pontique. La plus grande partie de la Péninsule est soumise au climat de l'Europe centrale. Mais ces régions sont méridionales, situées à la latitude de la Lombardie, et par suite le climat de l'Europe centrale y est souvent modifié. Ce climat, en outre, n'est pas uniforme. Des différences existent entre les contrées situées à l'Est et à l'Ouest de l'arc carpatho-balkanique ainsi que des deux côtés des montagnes septentrionales appartenant au système des Rhodopes; ce sont surtout les influences du climat des régions pontiques qui se font sentir jusqu'au Balkan occidental et même dans le bassin du Timok, en Serbie. D'autres différences, moins accusées, se peuvent constater entre les *župa*, surtout les plus éloignées à l'Est et à l'Ouest de ces deux groupes montagneux. Quelques-unes, au centre de la Péninsule, bien abritées contre les vents du Nord et de l'Est, ont un climat plus doux : la vigne, les châtaigniers, les noyers et d'autres arbres fruitiers y prospèrent mieux que dans d'autres contrées de la Péninsule. Il en est ainsi, en Serbie, pour les bassins de la Župa au Sud du Kopaonik, de la Metohija, de Tetovo et d'autres encore; en Bulgarie, pour la série des bassins subbalkaniques; pour quelques *župa* du Lim dans la Raška; pour la région d'Ohrid et de Debar au Nord du lac d'Ohrid.

Bien que située à une latitude déjà méridionale, la partie septentrionale de la Péninsule des Balkans est donc soumise à un climat fortement influencé par celui des régions centro-européennes et pontiques. L'ouverture de la Péninsule dans ces deux directions, l'inclinaison des vallées très élargies vers la Save et le Danube, particulièrement celle de la Morava, les pentes plus douces qui vont vers le Nord sont les causes morphologiques de cette double influence.

La répartition géographique des matériaux meubles qui couvrent le sol, des argiles de décomposition surtout, est en relation étroite avec les types de climat. Le lœss n'est, il est vrai, que le produit d'un climat antérieur à celui de l'époque actuelle. On observe cependant dans la partie orientale de la Péninsule, en particulier à l'Est de l'arc carpatho-balkanique, des nuages de poussière soulevés par le vent; la surface des roches y est striée par les grains de sable ainsi transportés et ces dépôts s'y accumulent en couches fraîches de poussière. Il se forme donc encore aujourd'hui des couches semblables au lœss. Les sédiments apportés par les fleuves, les moraines et les cailloutis fluvio-glaciaires sont indubitablement un résultat du climat soit actuel, soit diluvial. Mais, dans toute la Péninsule, les dépôts d'origine lacustre, sables, graviers, argiles et marnes, même le calcaire d'eau douce, sans relation aucune avec le climat actuel, sont aussi très répandus. Toutefois leur décomposition différente et le fait qu'ils sont plus ou moins conservés dans une région que dans une autre sont dus à l'action des facteurs climatiques.

Dans le chapitre suivant, nous parlerons avec plus de détails, de la couverture du sol et de la végétation. Nous n'indiquerons ici que les traits les plus généraux de leur répartition géographique. Commençons par la répartition des matériaux meubles représentés sur les trois profils schématiques ci-joints.

On y distingue très nettement, au Nord du Kopaonik et du Balkan, les régions septentrionales constituées par de vastes plates-formes, d'où émergent des îlots montagneux. Ces plates-formes sont ensevelies sous des couches d'origine lacustre ou marine. Leur surface est recouverte d'une couche épaisse d'argile de décomposition et d'humus, qui recouvre aussi la plus grande partie des îlots montagneux. C'est dans les vallées, au profil transversal large et régulier et aux pentes douces, que les argiles de décomposition et l'humus, souvent mêlées aux dépôts fluviaux, atteignent la plus grande épaisseur. Ce sont les régions de la Péninsule balkanique où les roches dénudées sont le plus rares et où les matériaux meubles, surtout l'argile de décomposition, sont le plus répandus et le plus épais; telles sont surtout les régions de la Serbie moravienne au

Couverture du sol dans les régions septentrionales.

Caractère du relief : vastes plates-formes d'origine lacustre ou marine et îlots montagneux.

1. Plaines alluviales de la Save et du Danube.
2. La partie la plus étendue de la région. Au-dessus des roches se trouvent des couches horizontales d'origine lacustre, plus rarement d'origine marine. Elles sont recouvertes d'argile et d'humus. De larges vallées sont encaissées dans leur masse. Dans la plate-forme bas-danubienne, l'argile est souvent remplacée par du lœss.
3. Ilots montagneux qui s'élèvent au-dessus de la plate-forme lacustre, souvent entourés de terrasses lacustres et ensevelis sous l'argile de décomposition et l'humus.
4. Montagnes élevées du Sud (Balkans, Kopaonik, etc.) Dans leurs contreforts sont entaillées des terrasses lacustres. Elles sont elles-mêmes, par endroits, recouvertes d'argile de décomposition.

Couverture du sol dans les régions centrales et méridionales, au Sud de la Šarplanina et des Balkans.



Caractère du relief : Vastes bassins séparés par des massifs montagneux encore plus vastes.

Les roches nues (4) apparaissent plus souvent à la surface.

Les matériaux meubles, les sables (2) et les argiles (3) d'origine lacustre, ne se trouvent que dans le fond des bassins; rarement sur les terrasses lacustres.

Sur le bord des bassins se rencontrent souvent des cônes de déjection (1)

Couverture du sol sur le littoral adriatique



Caractère du relief : Plates-formes successives, constituées principalement par des calcaires (1).

Les formes dénudées dominent presque complètement.

Les matériaux meubles, surtout la *terra rossa* et les autres argiles, ne se trouvent que dans quelques dolines et dans les uvala, puis dans les polje karstiques (2 et 3). On rencontre parfois dans les polje karstiques même des couches lacustres.

4. Mer Adriatique.

Nord de Niš, de la Bulgarie au Nord des Balkans et de la Bosnie septentrionale.

Au Sud du Kopaonik et des Balkans, au centre de la Péninsule, par conséquent, s'étend une vaste région de transition, où les matériaux meubles sont moins répandus que dans la partie septentrionale, mais plus abondants et en général plus épais que dans les régions littorales. Contrairement aux pays septentrionaux, cette région est constituée par des bassins souvent vastes, séparés par des massifs montagneux encore plus vastes. Les roches y apparaissent souvent à nu. Les matériaux meubles, les sables et les diverses argiles d'origine lacustre, ne s'y rencontrent que dans le fond des bassins, rarement sur les pentes et presque exclusivement alors sur les terrasses. Les alluvions occupent de larges surfaces ; très caractéristiques sont les nombreux cônes de déjection que l'on rencontre en particulier sur le bord des bassins. Les argiles de décomposition en place sont rares : elles ont été transportées par l'érosion dans les bassins et le fond des vallées. Tel est le caractère de la couverture du sol dans la grande région comprise entre le Kopaonik, les Balkans, les montagnes albanaises à l'Ouest du lac d'Ohrid et le littoral thraco-macédonien, y compris les bassins de la Thessalie. Au contraire, dans l'Albanie proprement dite, cette couverture se rapproche plus par sa nature de celle des régions septentrionales.

Les régions égéennes au Sud de la Thessalie sont plus dénudées et appartiennent, au point de vue qui nous occupe, au type méditerranéen pur, bien connu. Les matériaux meubles sont moins répandus et moins épais, même dans les bassins et dans les vallées, et font presque complètement défaut sur les pentes des montagnes, sauf lorsque leur altitude dépasse la hauteur jusqu'à laquelle se fait sentir le régime méditerranéen.

Mais les régions les plus dénudées sont celles du littoral adriatique, de Fiume jusqu'aux Bouches de Cattaro. Elles appartiennent, au point de vue de la couverture du sol, au type méditerranéen karstique. Elles sont constituées par des plates-formes étagées depuis l'Adriatique jusqu'à la chaîne limitrophe de la Bosnie et sont surtout composées de calcaire. Leur nudité presque complète est due non seulement au climat méditerranéen, mais surtout au processus karstique. L'argile de décomposition et les matériaux meubles d'autre provenance s'acheminent par les fissures et les ponors (gouffres) dans l'intérieur du sol. C'est une perte totale qu'on ne constate que dans les régions de même constitution géologique. Les matériaux meubles, les argiles de décomposition, surtout la *terra rossa*, ne se trouvent que dans quelques dolines, dans les uvalas et dans les poljes karstiques, où l'on rencontre même parfois des couches lacustres.

Les zones de végétation, la répartition géographique des forêts, des vastes pâturages, des prairies, sont nettement en rapport avec les types de climat et coïncident à peu près avec les zones de distribution des matériaux meubles.

Aux quatre massifs montagneux correspondent les régions de forêts les plus étendues de la Péninsule, même les forêts de conifères, qu'on ne rencontre ailleurs que par exception. La zone alpine, la zone des *suvat* et des *katun*, est celle des plus vastes pâturages de la Péninsule. Dans ces deux zones se sont conservées quelques espèces végétales datant de l'époque glaciaire. Les remparts montagneux constituent les limites entre la zone de végétation méditerranéenne, d'une part, et la zone de végétation de l'Europe centrale et des steppes de l'autre.

La végétation méditerranéenne est arrêtée par les chaînes littorales dinariques, par les Balkans, la Srednja Gora et les Rhodopes. Toutefois, quelques-unes des espèces méditerranéennes pénètrent de l'Adriatique vers l'intérieur de la Péninsule, soit par les échancrures transversales, soit surtout par les dépressions longitudinales. Nous avons mentionné ces « golfes » de végétation méditerranéenne qui coïncident avec les « golfes » du climat méditerranéen modifié. Les plantes méditerranéennes qui s'adaptent le plus facilement au climat modifié ont pénétré jusqu'au centre de la Péninsule. Il y en a même qui, dépassant la ligne de partage entre le Vardar et la Morava, apparaissent aux environs de Vranje, dans la vallée de la Morava méridionale, dans la gorge de Kačanik, entre Skoplje et Kosovo et dans la série des dépressions situées au Sud des Balkans.

La limite la plus frappante, au point de vue de la végétation, passe par la Srednja Gora, par la ligne de partage entre la Marica et l'Iskar, par la Crna Gora de Skoplje et par la Šarplanina. Elle sépare la région verte du Nord des pays du Sud, plus ou moins déboisés et brûlés au cours de l'été. A la première de ces régions appartient une grande partie du pays épiro-albanais, de sorte que la limite entre les zones verte et dénudée se prolonge au Sud de la Šarplanina par le Korab et par le Perister, près de Bitolj. Le littoral adriatique, à l'Ouest de la chaîne dinarique littorale, est une autre région dénudée. Toutefois, les montagnes, très élevées, rompent l'unité de la zone dénudée parce qu'elles sont souvent couvertes de forêts et de vastes pâturages.

Au Nord seulement de cette limite, le sol est presque sans discontinuité couvert de verdure, de pâturages, de prairies succulentes et de vastes forêts à feuilles caduques. Toutefois, les régions situées à l'Ouest de l'arc carpatho-balkanique sont plus vertes que celles de l'Est. Parmi les premières, la Bosnie et la Serbie moravienne l'emportent sur les autres. Dans ces pays, la forêt prospère comme dans l'Europe centrale.

Elle se renouvelle très vite quand on l'a détruite. La région de Metohija, près du Kosovo, était très peuplée au Moyen-Age et encore à la fin du XVIIe siècle. Après la grande migration des Serbes, en 1690, la population de la Metohija devint très clairsemée. Les arbres poussèrent partout, même sur les anciennes routes, sur les ruines des villages et des anciennes églises : presque toute la région se couvrit de broussailles et de jeunes forêts, par endroits presque impénétrables. On observe le même phénomène dans quelques parties du Kosovo, qui furent déboisées à la même époque que la Metohija, et dont le déboisement se poursuivit jusqu'en 1880. Dès qu'un enclos quelconque y est protégé contre les influences dévastatrices, les arbres poussent et se développent rapidement.

Les forêts couvraient non seulement les montagnes, mais occupaient aussi les plates-formes les plus basses et le fond des vallées. Là s'est développée une forme particulière de la forêt touffue que l'on appelle le *lug*, et qui nous occupera dans le chapitre suivant. Les forêts des plaines marécageuses le long de la Save sont bien connues, surtout dans la Mačva et en Slavonie. Les formations forestières sont très intéressantes à l'est de la Péninsule, dans le Deli-Orman (mot turc qui signifie : la forêt folle) et dans la partie septentrionale de la Strandža. Ici, vers la limite du climat steppique, la forêt dégénère, les arbres sont mal venus, souvent tordus, enchevêtrés, formant une forêt touffue, peuplée pendant l'été de nombreux essaims d'insectes.

Ce n'est pas seulement la verdure des forêts, des pâturages et des prés qui distingue la région septentrionale; c'est aussi la présence des vergers plantés surtout de pruniers qui sont la caractéristique de la partie occidentale plus encore que de la partie orientale. Ces vergers et les champs de céréales couvrent dans cette région les plaines et le terrain ondulé jusqu'aux montagnes. Le maïs aux racines peu profondes et aux longues feuilles prospère mieux dans la région occidentale, dans la Serbie et la Bosnie, où les pluies estivales sont plus fréquentes que dans aucune autre région de la Péninsule.

On est frappé de l'aspect très différent du paysage au sud de la limite indiquée. Le contraste le plus immédiat et le plus brusque s'observe quand on passe de la Bosnie, forestière et verte, au littoral adriatique, pays triste et nu, aux roches grises ou blanchâtres. La transition est moins nette, quand on traverse la Péninsule du Nord au Sud, de Niš à Salonique, ou de la Srednja Gora vers le bassin de la Marica. Il y a là une zone de transition plus ou moins large, entre la région verte et le littoral égéen dénudé. Les forêts y manquent presque complètement, exception faite pour les montagnes très élevées; les pâturages et les prairies y sont rares. Mais les pentes des montagnes sont

couvertes par-ci par-là de bouquets de petits chênes — on appelle cette formation le *hrastalak* — et les arbres une fois détruits poussent plus difficilement. Les champs de céréales sont plus rares et leur rendement est moindre en général que dans la région septentrionale ; le maïs surtout devient chétif. Au contraire, d'autres plantes, rarement cultivées dans les pays septentrionaux, sont plus répandues au sud : la vigne surtout, le tabac, le pavot, le riz, le sésame (Sesamum orientale) et d'autres encore. Les mûriers occupent parfois des surfaces considérables. C'est par cette zone de transition que l'on arrive au littoral égéen, dont la végétation méditerranéenne est bien connue.

DEUXIÈME PARTIE

RÉGIONS NATURELLES

Les régions naturelles que nous venons de délimiter sont les principales régions géographiques de la Péninsule. Il en est d'autres, plus petites, constituées le plus souvent par les *župa*, que nous laisserons de côté pour le moment.

Divers facteurs interviennent pour déterminer une grande région naturelle. Il y a d'abord, sans aucun doute, comme on l'a pu voir par l'exposé qui précède, les caractères morphologiques : ce sont eux qui en constituent les traits essentiels. Ils dérivent, dans une large mesure, de l'évolution morphologique différente de ces régions. Mais il y a aussi le climat et les facteurs biologiques, surtout la végétation. Climat et végétation sont d'ailleurs largement influencés par la morphologie. Dans la partie gréco-égéenne d'un côté et la partie continentale de l'autre, les différents types climatiques et biologiques coïncident à peu près avec les grandes unités morphologiques. Mais d'autres régions naturelles, comme la dépression Morava-Vardar ou le bassin de la Marica ou encore la région dinarique et celle du Pinde, n'appartiennent pas à un type climatique et biologique unique. En divisant les grandes régions naturelles en unités d'ordre secondaire, il nous est parfois possible de tenir compte aussi des différences climatiques et biologiques. Mais, sauf ces cas particuliers, ces facteurs ne peuvent pas servir à délimiter des régions naturelles comme c'est le cas pour les caractères morphologiques.

La notion de région géographique, dans les pays qui ont un passé historique, est involontairement influencée par l'élément historique et social. Une région quelconque, si bien déterminée soit-elle au point de vue morphologique, ne réalise, pour ainsi dire, toute son unité que si l'activité humaine et les événements historiques viennent s'y superposer. Les sociétés humaines s'adaptent au milieu géographique régional. Elles développent les germes que la nature y a déposés. Il se forme dans les diverses régions naturelles un genre de vie spécial, accompagné souvent de mœurs différentes et d'une façon de penser et d'agir sensiblement distincte. Cette différenciation ethnique et sociale est complètement réalisée dans nombre de *župa* de la Péninsule. Elle y est plus

accentuée que dans les unités géographiques de même ordre en Europe occidentale. Au point de vue ethnique et social de même qu'au point de vue morphologique, les *župa* constituent des unités complètes. Mais une vie générale n'est parvenue qu'exceptionnellement à s'introduire à travers la diversité des grandes régions naturelles, et cela pour des causes diverses. Ces régions sont pour la plupart habitées par des peuples différents. En outre, la Péninsule balkanique se distingue par un manque de continuité du développement historique. Certes les peuples qui l'habitent, ont commencé, au Moyen-Age, par étendre leur domination sur les régions naturelles les plus accusées; ils ont réussi, au moins partiellement, à les pénétrer de leur vie nationale et de leur histoire. Mais, ce progrès fut interrompu par l'invasion turque. Sous la domination séculaire des Osmanlis, les peuples balkaniques n'ont pu continuer à imposer aux grandes régions naturelles un développement historique et national propre comme ce fut le cas dans l'Europe occidentale et centrale. Enfin les différentes civilisations qui se sont introduites dans une même région naturelle ont produit des diversités au sein du peuple qui l'habitait. Le bassin de la Marica est habité par des Bulgares, par des Turcs et par des Grecs. Presque jamais il n'a appartenu longtemps au même État. Les influences de la civilisation byzantine y ont largement pénétré, tandis que les pentes du bassin et les régions montagneuses continuaient d'appartenir au régime patriarcal. La dépression Morava-Vardar, quoique plus uniforme comme composition ethnique, se partage en contrées d'ancienne civilisation balkanique et contrées de régime patriarcal. La région dinarique seule présente moins de diversité.

Les grandes régions naturelles de la Péninsule balkanique ne correspondent pas, en général, autant que celles de l'Europe occidentale, à des unités historiques et sociales. Elles ne peuvent être déterminées rationnellement que par les caractères morphologiques, renforcés seulement çà et là par l'ethnographie et par l'histoire.

Il faut, tout d'abord, distinguer deux grandes régions naturelles, que les premiers observateurs ont déjà remarquées; nous les désignerons sous les noms de : région égéenne et bloc continental. La Péninsule balkanique, très large au Nord, se rétrécit vers le Sud, particulièrement au midi de la ligne qui relie le golfe d'Arta à celui de Salonique. Ce rétrécissement est un des traits morphologiques les plus frappants de la Péninsule. Les territoires, au Nord de la ligne Arta-Salonique, appartiennent au bloc continental; ceux du Sud constituent les pays égéens auxquels se rattache le littoral égéen oriental ou thraco-macédonien.

CHAPITRE V

RÉGION ÉGÉENNE

Territoires hélléniques et littoral thraco-macédonien.

Elle se distingue par une articulation particulièrement développée qu'on ne rencontre, sous cette forme typique, nulle part sur le globe. On peut la désigner par le terme d'articulation égéenne. Elle a été souvent décrite. On a signalé aussi, à plusieurs reprises, dans les ouvrages géographiques, historiques et archéologiques, l'influence de l'articulation égéenne sur le type de climat de la Grèce, sur les différenciations des populations helléniques et sur leur caractère particulariste. Il suffit, pour notre but, de faire ressortir deux caractères de l'articulation égéenne.

Chacun de ces éléments morphologiques, les presqu'îles, les séries d'îles, les golfes et les canaux sont orientés Nord-Ouest Sud-Est ; ils s'ouvrent ou se dirigent vers l'Asie Mineure ; en arrière, au contraire, les golfes sont souvent fermés, à une distance plus ou moins grande de la mer, par des montagnes élevées, difficiles à franchir. Toute la région égéenne est donc complètement ouverte vers la mer du même nom et vers l'Asie Mineure ; elle tourne, pour ainsi dire, le dos au bloc continental. D'autre part, les contrées qui débouchent sur un golfe, Volo, Chalkis, le Pirée, ou d'autres encore, sont de petites régions naturelles séparées par des montagnes et isolées les unes des autres. Jusqu'à nos jours, ces contrées n'ont communiqué entre elles presque exclusivement que par les voies maritimes.

Ces caractères morphologiques sont particulièrement bien accusés dans la partie hellénique qui englobe le Péloponèse, l'ancienne Hellade, la Thessalie avec l'île d'Eubée. Mais le littoral de la Macédoine et de la Thrace, tout en ayant les principaux caractères morphologiques de la région égéenne, se rattache aussi au bloc continental par les grandes vallées qui débouchent dans ses golfes. Par cette double attache, mer Égée et bloc continental, il se distingue sensiblement des contrées helléniques.

Enfin, les roches qui constituent le terrain et les matériaux meubles qui recouvrent ces roches ne sont pas identiques dans toute la région égéenne. Les calcaires sont plus largement représentés dans la composition des montagnes et des versants de la mer Ionienne que dans les régions hellénique et macédonienne. Celles-ci se composent surtout de schistes cristallins métamorphisés avec des intercalations de calcaires, également métamorphisés. En outre, dans le Péloponèse et au nord du golfe de Patras, la direction des couches est presque parallèle à la côte. Par suite, ces contrées sont plus fermées et leurs chaînes plus resserrées ; elles se distinguent par les phénomènes karstiques. Leurs bassins sont plus isolés les uns des autres, ainsi que de la mer, que ceux de la partie orientale. Mais les calcaires de la section ionienne sont moins purs que les calcaires dinariques qui constituent la côte dalmate. Pour cette raison, les phénomènes du Karst hellénique sont considérablement moins développés que ceux du Karst dinarique.

Il existe une différence marquée, dans la distribution des matériaux meubles qui forment la terre arable, entre les contrées égéennes et les contrées thraco-macédonniennes. Dans les premières, les matériaux meubles sont constitués surtout par la *terra rossa* et par les autres argiles qui proviennent de la décomposition des roches et qui sont d'une épaisseur moins considérable que dans le bloc continental. On ne trouve que, par-ci, par-là, en particulier en arrière des golfes, des alluvions fluviatiles, même des sables, des argiles et des conglomérats qui se sont déposés dans d'anciens lacs. Ces matériaux meubles se sont plus généralement déposés et ont été mieux conservés dans les bassins thessaliens, dans ceux de Trikala, de Larissa et surtout sur le littoral de Litochori et de Katherini, à l'est de l'Olympe; ils sont ici constitués par des sables et des argiles lacustres, par un calcaire d'eau douce, et en particulier par de puissantes masses de cailloux et de conglomérats fluviatiles qui dépassent 200 mètres d'épaisseur. Par-là, les bassins thessaliens se rattachent au littoral thraco-macédonien, caractérisé par un développement considérable des couches lacustres et fluviales, qui sont un des facteurs principaux de leur fertilité. Par ces caractères comme par les autres, les bassins du littoral thraco-macédonien se rapprochent du bloc continental.

Le littoral égéen est, en général, dominé par le climat méditerranéen, dont les caractères bien connus sont surtout accusés sur le littoral hellénique. La végétation et le genre de vie, intimement liés au climat, sont presque les mêmes que dans les autres régions de la Méditerranée européenne et asiatique. Mais, en s'éloignant du littoral, les caractères de climat et de végétation subissent un changement considérable à cause des montagnes massives qui s'élèvent à proximité de la

mer; le climat devient semblable à celui de l'Europe centrale, même à celui des Alpes; la végétation prend les mêmes aspects. Le littoral égéen, à l'est de l'Olympe, qui s'étend de la gorge de Tempé jusqu'à la plaine de Salonique, est couvert par des maquis méditerranéens, par endroits touffus et presque impénétrables. Au-dessus des maquis prospèrent des vignes et des arbres fruitiers méditerranéens. En remontant les pentes ou les vallées de l'Olympe, la végétation méditerranéenne est de plus en plus remplacée par les arbres, par les forêts à feuilles caduques, puis apparaissent les conifères dispersés, et, au-dessus d'eux, les pâturages de la zone alpine, enveloppée de brumes, même en été. Au lieu du genre de vie méditerranéen, l'élevage devient l'occupation principale de la population qui change elle-même : ce ne sont plus les Grecs, mais les Aromounes transhumants qui font paître leurs troupeaux sur l'Olympe.

Il y a aussi une différence entre le climat et la végétation des régions helléniques et du littoral thraco-macédonien. L'été, dans les régions helléniques, est caractérisé par un manque presque absolu de pluie, par une température élevée et une évaporation considérable. Les cours d'eau les moins importants restent à sec, les autres n'ont qu'un débit insignifiant. L'air est souvent alors saturé par l'humidité, qui provoque une abondante transpiration et amène un état d'énervement et d'agitation inquiète. Le printemps et l'automne, caractérisés par des pluies parfois torrentielles, sont doux et agréables, ainsi que l'hiver un peu plus froid. Le ciel reste clair pendant presque toute l'année. La mer, souvent calme, est d'un bleu intense. Les lignes du relief se dessinent nettement sur l'horizon, l'ensemble des formes est noyé dans une lumière douce aux couleurs changeantes. En contraste avec la chaleur humide, ces aspects produisent un sentiment d'apaisement, de douceur et d'harmonie. Au contraire, l'hiver du littoral thraco-macédonien est plus sévère; les neiges et les gelées ne sont pas aussi rares que dans la péninsule hellénique; les courants d'air qui se précipitent des hauts sommets du bloc continental y soufflent souvent en rafales; violents et très froids, ils ressemblent à la Bora de la côte dalmate; le plus froid et le plus connu est le *vardarac* (vent du Vardar), qui congèle parfois les rivages du golfe de Salonique. La forte humidité relative qui persiste tout l'hiver rend les mois froids pénibles à supporter. Le ciel, pendant la saison froide, reste d'une clarté parfaite. Le passage de l'hiver à l'été est quelquefois soudain. Les vents du Sud-Ouest prennent le dessus et sont accompagnés également d'une humidité relative; de là vient que les grandes chaleurs du littoral sont lourdes et accablantes. La pluie ne manque pas en été; la quantité en reste quelquefois notable, même en juillet et en août, ce qui n'est pas méditerranéen, non plus

que le chiffre assez élevé des jours de pluie à Salonique (95). Le climat du littoral thraco-macédonien a donc un caractère de transition entre le type continental et le type méditerranéen.

La végétation méditerranéenne donne à la région égéenne un aspect différent de celui du bloc continental. Les grandes forêts aux arbres élevés font défaut; elles sont remplacées par des maquis et par des buissons clairsemés, qui souvent ne couvrent qu'imparfaitement un paysage dénudé, quoique cette dénudation atteigne rarement la nudité désolante du littoral adriatique. On ne trouve plus là, en général, les champs de céréales si vastes du bloc continental; mais seulement de petits champs semblables à des nids de verdure, entourés de terrains rocheux et brûlés par un soleil ardent. Ils sont souvent d'une grande fertilité, particulièrement quand ils sont bien arrosés. Le blé y prospère, des légumes variés y croissent; leurs fruits succulents sont d'une qualité supérieure. Les pentes des collines, même le sol des bassins de la région égéenne sont couverts d'oliviers et de vignes dont les racines vont puiser profondément l'humidité qui leur permet de supporter la sécheresse estivale.

Contrairement à la région hellénique, le littoral thraco-macédonien est arrosé par des cours d'eau importants, tels que la Bistrica, le Vardar, la Struma, la Mesta, etc.; des lacs et des marécages s'y étalent. Par suite des mouvements tectoniques récents, les cours inférieurs de quelques fleuves sont accidentés par des cascades. Les plus importantes sont celles de Voden, de Niausta et de Karaferia. James Backer disait que leur force hydraulique suffirait pour alimenter toutes les fabriques de Manchester. Autour des fleuves, et en particulier autour des cascades, se trouvent les oasis les plus fraîches et les plus fertiles du littoral. Les champs de céréales deviennent plus vastes comme aussi dans les bassins de Thessalie. Mais le fond des bassins est parfois occupé par des champs de coton (environs de Seres et du lac Tahinos), par des rizières (partie occidentale de la Campania de Salonique et parties marécageuses du bassin de Seres), par des mûriers (environs de Voden), surtout par de vastes plantations de tabac (environs de Drama, Kavala, Djumuldžina, Jenidžé-Vardar). Les collines et les pentes du littoral sont couvertes par des vignes auxquelles s'ajoutent, plus rarement, les oliviers. Les vins les plus appréciés sont ceux de Niausta, de Gumendža et de Valandovo. Enfin, toutes ces plaines du littoral thraco-macédonien servent de pâturages d'hiver aux pasteurs transhumants des massif du Pinde et des Rhodopes. Ils y descendent en automne avec des dizaines de milliers de moutons et de brebis et remontent au printemps dans les montagnes. Nombre de ces pasteurs slaves, aromounes et albanais abandonnent

cependant l'élevage, surtout depuis un certain temps, pour s'installer dans les villes et les villages du littoral.

Sauf ces pâturages d'hiver, les prés verts et les pâturages étendus font complètement défaut dans la région égéenne; l'élevage n'y peut être pratiqué aussi largement que dans les pays du bloc continental. On remarque particulièrement l'absence de gros bétail. Le char traîné par des bœufs aux grandes cornes, sur lequel s'entassent en automne les gerbes et les autres produits du sol — caractéristique des transports dans le bloc continental — manque presque complètement au Sud. Il y est souvent remplacé par la charrette à deux roues, traînée par des bœufs de petite taille et par des mulets. Le mulet devient par excellence l'animal de petit transport dans la région égéenne.

Dans les contrées helléniques, tout ce qui se rapporte à la culture du sol est petit, même minuscule, les animaux comme les choses. Même le genre de vie des paysans a quelque chose d'étriqué. Les produits de la terre et les revenus d'élevage étant restreints, chacun sait ce que possède son voisin et tout ce qu'il peut acquérir. On se surveille mutuellement. La superficie de la terre cultivable et la somme des produits agricoles étant limitées, la concurrence devient aiguë, souvent acharnée. La jalousie et l'envie sont la règle. Cette étroitesse d'idées et de sentiments qu'on observe souvent dans la région égéenne, serait un trait caractéristique presque général de la population, si la mer, surtout la mer Égée, ne fournissait pas à l'homme des ressources variées, par la pêche, la navigation et le commerce, contribuant à élargir son horizon intellectuel et à développer sa finesse d'esprit.

La région égéenne étant habitée par les Grecs, abstraction faite des minorités d'autres nationalités, on peut la nommer, au point de vue ethnographique, région grecque. Nous avons exposé dans les pages précédentes que les nombreuses tribus slaves qui ont, au Moyen-Age, pénétré dans la région égéenne, se sont presque complètement hellénisées; l'assimilation des nombreux Albanais qui s'y sont installés, même dans les derniers siècles, est moins avancée. L'assimilation n'a pas eu seulement pour cause la présence de Grecs plus nombreux ou encore la civilisation et l'église grecques, mais la nature des contrées gréco-égéennes, son climat, ses produits et particulièrement son genre de vie exercent ici une influence prépondérante. Au contraire, les Grecs qui se sont aventurés au cours des siècles, et jusqu'à nos jours, dans les pays du bloc continental se sont slavisés. Le littoral thraco-macédonien se distingue même à ce point de vue par un double caractère : il est habité par des Grecs et par des Slaves; aucun des deux groupes n'a pu réussir à assimiler l'autre. Depuis les dernières dizaines

d'années, les Slaves affluent de plus en plus dans les villes et deviennent une partie importante de la population.

Enfin, le rôle historique de la Grèce et du littoral thraco-macédonien a été différent. La civilisation hellénique s'est développée dans les contrées méridionales de la région égéenne; elle s'est répandue de là le long du littoral thraco-macédonien, comme dans les autres contrées de colonisation hellénique. Au contraire, le théâtre de la civilisation byzantine était le littoral thraco-macédonien avec Constantinople comme centre principal.

CHAPITRE VI

BLOC CONTINENTAL

Région orientale ou balkanique. — Plate-forme bas-danubienne et bassin de la Marica.
Région centrale ou moravo-vardarienne. — Région moravienne ou Šumadija. Région centrale ou Raška. Région du Vardar ou Macédoine.
Région pindo-dinarique. — Région dinarique, Planina, Zagora et Primorje. Région du Pinde.

En opposition à la région égéenne, de dimensions relativement restreintes, méditerranéenne et eurasiatique, dans laquelle la mer pénètre profondément, chaque contrée devenant ainsi une contrée maritime, ou au moins dominée par la mer, chacune des grandes régions que renferme le bloc est plus massive, plus continentale. La mer Noire et l'Adriatique, par lesquelles il est entouré à l'Est et à l'Ouest, ne pénètrent nulle part aussi profondément dans la masse continentale que la mer Égée. De plus, l'une et l'autre sont des mers intérieures qui ne communiquent que par des détroits avec la Méditerranée. Le bloc continental fut toujours dans une dépendance plus étroite des voies terrestres de communication que la région égéenne. Il n'a jamais eu de relations intimes avec la partie hellénique; ces deux grandes régions d'une même Péninsule sont restées presque étrangères l'une à l'autre; les rapports étaient moins intimes entre elles qu'avec les pays situés en dehors de la Péninsule. Il a été, il est seulement, et pour une part, en relation étroite avec le littoral thraco-macédonien. En général, le bloc continental est plus renfermé, plus solitaire, plus taciturne, si j'ose m'exprimer ainsi, et les influences du dehors, surtout les influences maritimes, s'y propagent plus péniblement que dans la région égéenne.

Ajoutons que le bloc continental est peuplé en majeure partie par les Serbes et les Bulgares, abstraction faite des Albanais qui habitent les contreforts du rempart du Pinde et des îlots de population turque, situés à l'Est et au Sud de la Péninsule. A l'inverse de la région égéenne, le bloc continental est particulièrement favorable à l'agriculture. Les Yougoslaves qui l'habitent sont de vrais agriculteurs, des peuples de

charrue. Leur manière de se nourrir, de se loger, de gagner sa vie est complètement différente de celle de la population gréco-égéenne.

Les caractères d'union et de pénétration ainsi que ceux d'isolement et de séparation, décrits dans les chapitres précédents, appartiennent en propre au bloc continental. D'après ces caractères, il se divise en trois régions naturelles :

Région orientale ou balkanique, proprement dite ;
Région centrale ou moravo-vardarienne;
Région occidentale ou pindo-dinarique.

RÉGION ORIENTALE OU BALKANIQUE

(PLATE-FORME BAS-DANUBIENNE ET BASSIN DE LA MARICA)

Elle est séparée des autres régions du bloc continental par des montagnes massives et élevées : les Carpathes, qui se relient aux Balkans pour former un arc montagneux; plus au Sud, le rempart des Rhodopes, qui s'interpose entre le bassin de la Marica et ceux de la Mesta et de la Struma. Là seulement, contrairement aux autres régions balkaniques, les plissements, les chaînes de montagnes et les bassins ont une direction Est-Ouest. La région orientale est divisée par les Balkans en deux régions naturelles, la *plate-forme bas-danubienne* qui est comprise entre les Balkans et le bas Danube, et le *bassin de la Marica*, reliées entre elles par les cols des Balkans, particulièrement par ceux du bas Balkan oriental. Au bassin de la Marica appartiennent aussi les pentes septentrionales des Rhodopes. Elles sont séparées des pentes et des vallées méridionales de ce massif par une vaste région élevée et inhabitée. Entre ces deux régions principales est intercalée la *dépression subbalkanique*, limitée au Nord par les Balkans, au Sud, par la plate-forme de la Srednja Gora. Elle se compose d'une série de bassins tectoniques depuis le bassin de Zlatica à l'Ouest jusqu'à Burgas, sur le littoral de la mer Noire : au centre de la dépression subbalkanique se trouvent le bassin de Kazanlik et celui de Sliven, les plus étendus et les plus fertiles. La dépression subbalkanique est drainée par différents affluents de la Marica; elle s'oriente, au point de vue économique, surtout vers la voie ferrée Sofia-Constantinople, et ne constitue en réalité qu'une partie du bassin de la Marica dont elle diffère seulement par quelques particularités.

La plate-forme bas-danubienne ou bulgare est tout d'une pièce : c'est une unité géographique presque parfaite. Le plan qui préside à sa constitution tectonique est plus évident et plus simple que dans les autres

grandes régions du bloc continental. Les traits morphologiques sont uniformes, presque d'une régularité absolue. Elle est à peu près dominée par un type climatique. Elle se distingue par l'uniformité des productions : c'est le pays des céréales, surtout du blé. Sa population, soit bulgare, soit turque, est plus exclusivement agricole qu'aucune autre de la Péninsule.

Le Balkan central, ainsi qu'une grande partie du Balkan occidental à l'Ouest de la gorge de l'Iskar sont constitués presque exclusivement par des schistes et par du granit. Ils sont limités au Sud par des failles ; c'est pourquoi le Balkan central tombe au Sud par des escarpements de quelques centaines de mètres sur la dépression subbalkanique. Cet abaissement abrupt se signale par des phénomènes d'érosion très remarquables. Au Nord de la chaîne centrale on trouve une série de chaînes de plissements de plus en plus basses au fur et à mesure qu'on approche du pays tabulaire. Au-delà, ces plissements cessent brusquement et après un abrupt moins élevé que les escarpements subbalkaniques, on arrive à la plate-forme bas-danubienne constituée par des couches crétaciques et tertiaires presque horizontales, exceptionnellement disloquées par des failles de direction Nord-Sud.

A l'exception de la chaîne centrale qui n'est coupée que par la gorge de l'Iskar, toutes les autres chaînes de plissements ainsi que la plate-forme bas-danubienne sont disséquées par un système de vallées parallèles, qui se dirigent du Sud au Nord et dont les eaux vont au Danube. Les parties de ces vallées traversant la plate-forme suivent souvent des failles et sont asymétriques : les rives droites sont plus élevées que les rives gauches. Les bassins d'effondrement sont rares même dans les chaînes de plissements; ceux qui existent sont de dimensions insignifiantes comme le bassin d'Orhanije à l'Ouest, parcouru par le Berbeš, affluent de l'Iskar. Le réseau fluvial de la Jantra, au centre de la plate-forme, est le plus ramifié et le plus important. Il faut mettre à part les fleuves du Balkan oriental : la Kamčija et la Provadija, vallées longitudinales, orientées d'Ouest en Est, caractérisées par des gorges épigénétiques; ils aboutissent à la mer Noire. L'embouchure de la Provadija est un liman, le lac de Devna. C'est un des nombreux caractères géologiques et morphologiques par lesquels la partie orientale de la plate-forme bulgare se rattache à la Russie méridionale. A l'Est de la Jantra, les fleuves sont plus rares et ceux qui existent ont un débit insignifiant à cause du climat steppique qui prévaut. Ces bassins fluviaux divisent la plate-forme bulgare en compartiments ou *župa*, mieux délimités dans les chaînes de plissements que dans la plate-forme.

Presque toute la plate-forme bas-danubienne est couverte de lœss et déboisée jusqu'à l'escarpement septentrional des Balkans. C'est la région

de lœss la plus étendue de la Péninsule. Les vallées sont encaissées dans le lœss et entaillent au-dessous les couches tertiaires et même mésozoïques qui affleurent sur leurs pentes. La couverture de lœss ensevelit souvent les terrasses d'origine lacustre, qui, par suite, ne jouent pas le même rôle que dans la région moravo-vardarienne. La plate-forme est un pays agricole d'une grande fertilité où l'on cultive surtout le blé, moins le maïs; c'est un des plus vastes greniers de la Péninsule. Mais par suite des inégalités d'un climat continental excessif, les moissons peuvent varier d'une année à l'autre dans des proportions considérables. Pendant les chaleurs de l'été, la majeure partie de la plate-forme, située au-dessus du sol des vallées, est brûlée; les prés et les pâturages font presque défaut. Elle est en outre à ce point dénudée, que nombre de villages utilisent le fumier comme moyen de chauffage. Cet aspect monotone est interrompu par les traînées de verdure qui apparaissent au fond des vallées creusées presque jusqu'à la nappe d'eau souterraine. Les arbres fruitiers sont rares. Cette région n'a presque pas de mines.

Lorsqu'on franchit l'escarpement septentrional des Balkans, et qu'on se dirige vers le Sud, le relief devient plus varié. L'agriculture reste l'occupation principale de la population. Les habitants des environs de Trnovo, surtout du village de Ljaskovec, étaient réputés jusqu'à ces derniers temps comme jardiniers et maraîchers dans beaucoup de contrées même en dehors de la Péninsule. Dans sa partie occidentale, ils sont aujourd'hui remplacés par la population indigène et par les Serbes du Banat et de la Bačka. Les arbres fruitiers sont en quantité plus grande. Les forêts deviennent plus étendues, quand on se rapproche de la chaîne centrale. Des forêts touffues aux arbres bas, dont le développement semble arrêté par le climat steppique, apparaissent surtout dans le Balkan oriental, dans le bassin de la Kamčija et dans la contrée de Deli-Orman (la « forêt folle »). L'élevage devient une ressource plus importante de l'existence, surtout autour du Balkan central, où les pâturages étendus du Vežen, de Kadimlija et de Jumrukčal avec la Čafadarica ainsi que ceux du Balkan occidental attirent même les pasteurs aromounes transhumants.

La plate-forme bas-danubienne se différencie des autres régions de la Péninsule par ses relations extérieures, par le rôle historique qu'elle a joué et par sa composition ethnique. A tous ces points de vue, elle revêt un caractère pontique. Située à la périphérie orientale de la Péninsule et limitée à l'Ouest par le grand arc montagneux carpatho-balkanique, elle s'ouvre largement vers le Danube inférieur vers la Roumanie, vers la mer Noire et la Russie méridionale. Au Sud, par les cols des Balkans, elle a toujours entretenu des relations avec la Thrace et

Constantinople. La proximité de cette grande ville, d'une importance exceptionnelle, a particulièrement attiré et influencé les peuples qui s'installèrent sur la plate-forme bas-danubienne. Dans la partie orientale de cette plate-forme se développa au Moyen-Age un état vigoureux résultant de la fusion des éléments bulgare et slave. C'est à Drstar (Silistrie), Aboba, Preslav et Trnovo que les Bulgares établirent successivement leurs capitales et leurs forteresses. Aucune région balkanique n'a été au même degré influencée par les peuples touraniens venus de l'Asie et de la Russie méridionale.

Le bassin de la Marica, qui s'étend jusqu'aux environs de Constantinople et qui, jusqu'à l'invasion turque, portait le nom de Thrace, est l'unité géographique la plus complète de la Péninsule, particulièrement dans ses parties supérieure et moyenne. C'est un grand bassin d'affaissement limité au Sud par le granit et les schistes cristallins des Rhodopes, au Nord par les schistes et les roches mésozoïques de la Srendja Gora et des Balkans. Dans la partie orientale apparaissent le grès et le calcaire paléogène dont les couches sont presque horizontales. C'est le plus vaste et l'un des plus anciens bassins tectoniques de la Péninsule. Son sol est rarement constitué par des couches néogènes, mais presque exclusivement par les alluvions des rivières balkaniques et rhodopiennes. Le lœss n'apparaît plus au Sud des Balkans.

Le climat et les productions sont plus variés que sur la plate-forme bas-danubienne. Lorsqu'on descend par les cols balkaniques ou la porte de Trajan à l'Ouest dans la plaine de Marica, on remarque dans la végétation, dès Tatar-Pazardžik, et plus encore à Philippopoli, les influences climatiques méditerranéennes. Le long de la Marica et de ses affluents apparaissent de vastes champs de blé et de maïs, puis des cultures de tabac, des poivriers et de nombreuses rizières. Les vignes prospèrent sur les collines et sur les pentes des montagnes. On y trouve aussi des mûriers servant à l'élevage du ver à soie et des arbres fruitiers variés.

Cependant, dans la partie orientale du bassin, prédominent les influences du climat steppique. C'est là, en particulier dans les environs de Stara Zagora, de Jambol, de Karnabad et d'Ajtos, que sont les champs de blé les plus étendus. A l'exception des plateaux secs et brûlés de la Strandža et du territoire de même nature que traverse la rivière Ergéné, toute la région est d'une grande fertilité. Parmi les petits bassins de la dépression subbalkanique, c'est le Tulovsko Polje de Kazanlik qui l'emporte par ses vastes roseraies, dont on tire l'essence de rose. Les petits bassins de Zlatica et de Pirdop, avec leurs arbres fruitiers, surtout des pruniers, rappellent les vallées de la Šumadija.

Séparé par les Balkans de la plate-forme bulgare et par les Rhodopes de la Macédoine, le bassin de la Marica s'ouvre vers Constantinople. Il s'ouvre aussi vers le littoral de la Thrace, en particulier vers les ports de Dédéagatch et d'Enos par le coude que fait le fleuve en amont d'Andrinople. Il reste séparé par la Strandža des côtes abruptes, aux falaises peu découpées et inhospitalières de la mer Noire; seul le golfe de Burgas a toujours eu une réelle importance économique pour une partie de la Thrace orientale.

La région de la Marica a été, dès les premiers jours de Byzance et jusqu'à la formation de la Bulgarie actuelle, dominée par Constantinople et pénétrée par la civilisation et les courants historiques et ethniques de Byzance. Au Moyen-Age, et jusqu'à l'invasion turque, la Thrace eut une population mixte, gréco-slave, à laquelle s'ajoutèrent, surtout à partir du xve siècle, des îlots formés par les envahisseurs ottomans. C'est pendant la domination turque et en particulier depuis 1878, que les Bulgares laboureurs s'y installèrent en foule et y prédominèrent. A l'exception de la Macédoine, aucun autre pays de la Péninsule n'est à ce point pénétré par l'ancienne civilisation balkanique, civilisation byzantine transformée. Il est facile d'en reconnaître les traces encore très apparentes dans presque toutes les villes, dans nombre de villages, même dans ceux qui sont peuplés par les Bulgares. J'ai été surpris de les retrouver très loin à l'Ouest, dans la ville de Klisura, au Sud des Balkans. Cette civilisation ne dépasse les Balkans et la ligne de partage des eaux, entre la Marica et l'Iskar, que par de faibles avancées. Il existe une différence psychique très marquée entre la population de la Thrace et les Bulgares de la plate-forme danubienne. Enfin, le bassin de la Marica a subi, dans une assez forte proportion, les influences asiatiques. Il est intéressant de noter que c'est dans les environs d'Andrinople et de Philippopoli que surgit, au Moyen-Age, la secte religieuse très connue des Patarènes ou Bogomiles, qui y fut introduite de l'Asie par les Arméniens immigrés. Elle se répandit de là dans une grande partie de la Péninsule, en Italie et dans la France méridionale, où elle fut connue sous le nom d'hérésie albigeoise.

Le bassin supérieur de l'Iskar et la région qui va de Sofia jusqu'à la frontière serbe n'appartiennent ni à la plate-forme bas-danubienne, ni au bassin de la Marica. C'est une région à caractères géographiques spéciaux qui s'intercale entre les Balkans, au Nord, et le massif du Rhodope, au Sud et à l'Ouest. Presque en son centre s'élèvent les montagnes de Viskjar et Luljin, constituées par des roches éruptives et des couches mésozoïques, intercalées les unes dans les autres, plissées et orientées de l'Est à l'Ouest. De part et d'autre de ces montagnes,

s'alignent des crêtes calcaires : celles du Nord (Srbenica, Čepan, etc...) ont des formes arrondies ; celles du Sud, plus élevées, sont aiguës, parfois déchiquetées (Vlaška et Paramunjska Planina, etc...). Ces faisceaux de crêtes sont entaillés par les gorges profondes et sauvages de la Nišava et de ses affluents. Ils sont séparés par des bassins d'effondrement et des cuvettes karstiques et fluviales : bassins de Trn (Znepolje), de Ćustendil (Krajište) et de Pernik (Grahovo) au Sud, cuvettes de Dragoman, de Zabrdje et autres, au Nord. La route de Constantinople et la voie ferrée traversent dans cette région la ligne de partage des eaux de la Nišava et de l'Iskar. C'est une contrée presque complètement déboisée, cultivée seulement dans quelques bassins et cuvettes, où le rendement du sol est d'ailleurs insignifiant. L'élevage primitif y est très répandu. Les mines de charbon de Pernik n'occupent qu'une partie de la population ; aussi est-ce une des parties de la Péninsule où les moyens d'existence laissent le plus à désirer. Les Šopi ou Torlaques, qui l'habitent, ne gagnent leur vie qu'en allant, en grand nombre, travailler au dehors.

RÉGION CENTRALE OU MORAVO-VARDARIENNE

Contrairement à la région orientale ou balkanique, dont la position est périphérique, liée surtout à la Russie et à l'Asie Mineure, les contrées moravo-vardariennes se distinguent par une position centrale et des relations plus variées.

Située au centre de la Péninsule, autour des vallées de la Morava et du Vardar, suivant un axe longitudinal dirigé du Nord au Sud, cette région est bien limitée par l'arc carpatho-balkanique et par le rempart des Rhodopes à l'Est, par les remparts dinarique et pindéen à l'Ouest. Tous les systèmes de montagnes de la Péninsule y sont représentés. Ils y entrent en contact et parfois même s'y enchevêtrent : massif ancien des Rhodopes et chaînes plissées tertiaires, chaînes dinariques, pindéennes, balkaniques, celles enfin des Karpathes méridionales qui, dépassant les Portes de Fer, pénètrent dans la Serbie orientale entre la Morava et le Timok. Comme conséquence, la région centrale est constituée par toutes les roches de ces différents systèmes montagneux. C'est une des causes de la variété de ses aspects. Ajoutons qu'à la rencontre de ces différents systèmes de plissements de vastes masses de roches éruptives se sont fait jour : entre les chaînes dinariques et le Kopaonik, dans la vallée de l'Ibar ; entre les Karpathes et les Balkans dans le bassin de la Crna Reka ; dans la vallée de la Kriva et de la Bregalnica au Sud, près de Kumanovo.

Nous avons signalé les particularités climatériques de cette région centrale. Les cultures et les produits en sont aussi très variés. Nulle part, dans la Péninsule, on ne rencontre de telles différences, et par là s'imposent d'autres habitudes et d'autres manières de vivre.

La dépression Morava-Vardar forme une coupure très nette, dirigée du Nord au Sud, de Belgrade à Salonique, du bassin pannonien au littoral de la Thrace et de la Macédoine. Elle exerce une attraction considérable même en dehors des territoires appartenant aux bassins de ces deux rivières. Cette attraction s'étend jusqu'à Sarajevo, jusqu'au Monténégro oriental, jusqu'au confluent des deux Drim. S'il n'y avait pas à l'Ouest de frontières politiques bien fermées, elle atteindrait les côtes adriatiques. A l'Est, le bassin de la Struma est compris dans la même zone d'influence.

Les contrées moravo-vardariennes peuvent être divisées en trois régions naturelles : région moravienne ou Šumadija, contrées centrales ou Raška et région vardarienne ou Macédoine.

RÉGION MORAVIENNE OU ŠUMADIJA

Au Nord de Niš, plus exactement au Nord des monts Kopaonik et Jastrebac, cette région qui constitue la Serbie septentrionale, forme une unité complète; on peut l'appeler, d'après le pays qui en occupe le centre, *Šumadija*. C'est une plate-forme, inclinée du Sud au Nord, qui se termine aux bords de la Save et du Danube, en général par un escarpement d'une hauteur de 20 à 50 mètres, ou par des collines; l'autre rive de ces deux cours d'eau est basse et souvent marécageuse. Le territoire de la Šumadija correspond au fond ou aux parties bordières du lac pannonique néogène et se distingue par une série de terrasses lacustres qui s'abaissent peu à peu en se succédant du Sud au Nord : les plus hautes ont une altitude d'environ 760 à 800 mètres, les plus basses, au bord du Danube, n'atteignent guère que 100 mètres. On s'explique que la plate-forme de la Šumadija se compose de sables, d'argiles et de marnes d'origine lacustre ou marine. Ces dépôts sont régulièrement recouverts d'une couche d'humus souvent très épaisse. Le lœss est limité presque exclusivement aux bords du Danube.

A peu près au centre de la plate-forme s'encaisse la vallée de la Morava, qui se distingue par un fond large, par des pentes douces, sans gorges profondes. Un réseau très développé de vallées secondaires s'y rattache. Les communications sont possibles dans toutes les directions. A l'Ouest de la Morava, de vastes plaines ont été creusées et élargies dans le fond de l'ancien lac par la Kolubara, la Drina et la

Bosna, à l'Est par la Mlava et par le Pek ; en général, ces vallées ne sont séparées, dans leur cours inférieur, que par des plateaux bas, parfois formés ou recouverts de couches lacustres.

En contraste avec les vallées enfoncées, émergent de la plate-forme des montagnes isolées, d'une altitude allant jusqu'à 1500 mètres, et dont les racines plongent sous cette plate-forme. Elles apparaissent comme des îlots montagneux et c'étaient bien des îlots du lac panonnique. Elles sont entourées de terrasses lacustres qui atteignent quelquefois le sommet des montagnes les moins élevées (Avala, Kosmaj, Bukulja, Venčac) ; les terrasses sont souvent couvertes de dépôts lacustres. Même les parties des montagnes qui dominent les terrasses lacustres sont presque enveloppées d'un manteau d'argile provenant de la décomposition des roches. Rarement déboisées, ces montagnes forment de grandes taches de verdure avec leurs forêts de chênes et de hêtres, leurs prairies et leurs pâturages.

Le climat de la Šumadija se différencie, jusqu'à un certain point, du climat des pays avoisinants de l'Europe centrale. A l'exception de la partie septentrionale qui subit les influences du climat excessif du bassin panonnique, le reste de la région, particulièrement à l'Ouest de la Morava, se distingue par des précipitations atmosphériques plus abondantes, qui se répartissent dans toutes les saisons. Les hautes températures estivales sont souvent abaissées par des pluies et des averses. Ce qui caractérise surtout le climat de la Šumadija, c'est un long automne, se prolongeant souvent, après une courte période de froid, jusqu'en décembre ; climat doux et humide, très favorable à l'agriculture et à l'horticulture. La douceur un peu molle de l'automne s'harmonise admirablement avec les ondulations de la plate-forme et les grandes lignes de terrain qui vont se perdre au loin à l'horizon. Noyé dans les brumes tièdes et légères, le paysage, d'un ton bleu foncé, prend alors un aspect plus vague et plus indécis encore. Les formes des objets s'estompent dans une vapeur grisâtre. Mais au début et à la fin de l'hiver, parfois même déjà en automne, la *košava*, vent froid et sec, souvent d'une violence extrême, souffle pendant plusieurs jours, même pendant une ou deux semaines, et cause de grands dommages à la végétation, surtout aux arbres fruitiers. Ce vent est du type des courants d'air plongeants qui descendent de l'arc carpatho-balkanique. Il s'abat en rafales sur les parties septentrionales de la Šumadija. Comme vent local, il se fait aussi sentir plus au Sud, en particulier dans les environs de Niš.

Également favorisée par son sol de terres meubles et son climat favorable à la végétation, la Šumadija fut, jusqu'au premier tiers du XIX[e] siècle, en grande partie couverte de forêts, surtout de forêts de

chênes. Quelques éclaircies naturelles s'ouvraient entre de vastes surfaces boisées. Suivant les récits des voyageurs et d'après d'autres documents, cet aspect de la Šumadija était déjà le même au XVI[e] siècle. Les plates formes les plus basses et le fond des vallées, souvent occupées par des marécages, étaient également couverts de forêts, d'arbustes et de broussailles dans un enchevêtrement de plantes grimpantes. Cette végétation touffue, par endroits impénétrable, porte le nom de *lug*. Le sol, couvert de lugs, était le pourrissoir où se formait l'épaisse couche d'humus que nous avons mentionnée. Les villages et même les villes, rares d'ailleurs, et insignifiantes, s'y espaçaient dans les clairières et dans les terrains défrichés. Les plus anciens villages sont situés sur les pentes des vallées et sur les plates-formes, non sur le fond des vallées. La population clairsemée vivait de l'élevage plus que de l'agriculture. Les grandes forêts de chênes et de hêtres étaient particulièrement favorables à l'élevage des troupeaux de porcs; une variété y réussit, d'un grande fécondité et qui s'engraisse très rapidement.

Aujourd'hui, presque toute la plate-forme de la Šumadija est déboisée. On ne retrouve que par bouquets isolés quelques groupes de vieux chênes, quelquefois d'un diamètre énorme et qui peuvent donner une idée de ce que devaient être les anciennes forêts. Pendant le cours du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, la dure et rebutante tâche du défrichement fut poursuivie principalement par les immigrants dont les descendants constituent à peu près les huit dixièmes de la population actuelle. La plate-forme lacustre fut ainsi transformée en une région d'agriculture et d'horticulture. Toute cette plate-forme, même les terrasses lacustres des îlots montagneux, sont aujourd'hui en cultures. A côté des champs de blé, de seigle, d'orge et d'avoine, on y produit surtout du maïs qui y prospère mieux que dans toute autre région de la Péninsule, Entre les tiges de maïs on sème souvent des citrouilles et surtout des haricots grimpants.

Autour de chaque maison s'étendent partout de très grands vergers d'arbres fruitiers, surtout de pruniers qui cachent, au printemps et en été, les villages enfouis dans leur verdure. La Šumadija est tout spécialement, dans la Péninsule, le pays des pruniers. Les prunes s'exportent sèches ou en marmelade. On en fait encore une eau-de-vie appelée šljivovica (de *šljiva* : prune). On y rencontre aussi le poirier et le pommier, mais ces arbres sont plus répandus dans les vallées des affluents de la Morava et de la Drina, abritées du vent froid et desséchant de la košava. Pour l'élevage des porcs le maïs a remplacé les glands. Ces animaux constituaient, avant la guerre actuelle, un capital important. L'élevage, pratiqué jadis sur de vastes espaces, s'est restreint aux îlots montagneux et aux grandes montagnes de l'Est et du Sud : la Stara-Pla-

nina, le Kopaonik, le Zlatibor. La plate-forme nourrit, en grand nombre, les plus beaux représentants de la race bovine de toute la Péninsule. Ils se nourrissent pendant l'été des plantes succulentes des prés et des pâturages, plus savoureuses, semble-t-il, que celles des pays septentrionaux et alpins de l'Europe. Pendant l'hiver, on les enferme dans les étables. Enfin, il y a trois contrées où la population s'occupe presque exclusivement de viticulture, et qui fournissent les meilleurs raisins et le meilleur vin : les environs de Negotin, de Smederevo et la Zupa de Kruševac. Mais les vignes sont moins nombreuses que dans la région vardarienne et dans les bassins de la Morava méridionale, au sud de Niš.

Les moyens de subsistance sont donc en Šumadija plus variés que dans les autres régions de la Péninsule. L'émigration ne s'y produit pas, même dans les contrées où la densité de la population agricole atteint cent habitants par kilomètre carré. Elle semble faite pour absorber tout ce trop-plein.

Le bassin du Timok est séparé de la vallée de la Morava par des montagnes ne dépassant pas douze cents mètres d'altitude, coupées de vallées transversales et de nombreux cols. Les cols les plus bas sont ceux de Straža entre Paraćin et Zaječar et de Gramada entre Niš et Knjaževac. C'est par ce dernier que communiquaient jadis les lacs pliocènes des bassins de la Morava et du Timok. Le bassin du Timok est donc caractérisé par le même relief lacustre que le bassin de la Šumadija, bien que les sédiments lacustres et les terrasses élevées y correspondent plutôt aux sédiments pliocènes et aux terrasses de la Roumanie. Le territoire de la Crna Reka, constitué par des roches éruptives, surtout des andésites, est un des plus fertiles de la Serbie danubienne. La végétation, les productions du sol et le genre de vie sont les mêmes que dans la Šumadija. La population serbe, quoique habitant un bassin séparé, a acquis, au cours d'une longue vie commune et libre, les mêmes goûts et les mêmes idéals que ceux de la Šumadija. Si l'on veut s'en tenir au principe adopté dans cette étude de n'envisager que les grandes régions naturelles, on peut rattacher le bassin du Timok à la Šumadija.

La Bosnie septentrionale, au Nord de Sarajevo, est semblable à la Šumadija par son relief, son climat et ses productions. Les dépôts d'origine lacustre recouvrent une grande partie du pays et des terrasses de même origine s'élèvent, semble-t-il, jusqu'à huit cents mètres d'altitude. Ces dépôts s'étendent à l'Ouest au moins jusqu'au Vrbas.

Mais les montagnes élevées sont plus près de la Save et le relief, en général, est plus accentué. En outre les terrasses lacustres sont souvent disloquées, surtout dans la partie orientale de la Bosnie, entre la Bosna et la Drina. Les sommets qui émergent de cette couverture sont

plus boisés, ainsi que les montagnes qui la limitent au Sud. L'élevage est encore très répandu, bien que l'agriculture devienne prédominante. Les grands vergers de pruniers dépassent la Drina et se prolongent en Bosnie dans les plaines de la Save (Posavlje) et de la Drina (surtout dans le pays qui porte le nom de Semberija). Ils occupent aussi les terrasses lacustres. Après les régions moravienne et centrale, la Bosnie est la contrée la plus riche en mines. La même population habite des deux côtés de la Drina. Mais depuis l'occupation par l'Autriche-Hongrie, les liens commerciaux entre la Serbie et la Bosnie ont été complètement rompus. Commercialement, comme pour l'administration, la Bosnie s'est trouvée rattachée aux grands centres de la monarchie austro-hongroise. On peut la considérer comme partie intégrante de la Šumadija ou comme constituant la partie pannonique de la région dinarique.

RÉGION CENTRALE OU RAŠKA

Elle comprend les pays très élevés où se trouvent les lignes de partage des eaux qui vont à l'Adriatique, à la mer Égée et à la mer Noire. Ces lignes de partage ne sont généralement pas constituées par des chaînes de montagnes, mais par des plaines et des bassins élevés qui facilitent les communications entre les différentes contrées de la région centrale. Elle s'étend sur les territoires voisins de la dépression Morava-Vardar entre Niš et Veles (Köprili), sur ceux qui bordent la route longitudinale de Bosnie et sur les pays de l'Ibar supérieur et du Lim. De ces bassins et de ces vallées, on descend facilement vers la région moravienne au Nord, vers celle du Vardar au Sud. On est aussi rapproché du golfe de Salonique que du golfe de Scutari. Là se croisent les routes longitudinales, la route transversale de Zeta et celle de Deve Bair qui rejoint la route de Constantinople. C'est le carrefour le plus important de l'intérieur de la Péninsule.

Le relief est plus accidenté que dans la Šumadija. Les vallées supérieures de la Morava et du Vardar se composent de vastes bassins d'effondrement, bassins de Niš, de Leskovac, de Kosovo, de Metohija, de Skoplje, de Tetovo et d'autres encore, reliés entre eux par des gorges. La plupart sont entourés de schistes cristallins. La partie sud-orientale du bassin de Skoplje ainsi que les bassins de Novi-Pazar et la vallée de l'Ibar se distinguent par de grandes masses de roches éruptives d'âge tertiaire. Le bassin de Metohija est dominé à l'Ouest et au Nord-Ouest par des escarpements de 700 à 800 mètres de hauteur, constitués par des calcaires et des schistes triasiques de type alpin. La vallée du Lim est encaissée entre deux hautes plates-formes calcaires qui dépassent

1000 mètres d'altitude. Entre ces bassins et ces vallées se dressent des montagnes élevées et massives comme le Kopaonik, la Golija, le Šarplanina, les Prokletije, la Crna Gora de Skoplje et d'autres encore.

La plupart des bassins de la région centrale étaient remplis au pliocène par de grands lacs qui communiquèrent d'abord par des cols profonds et par d'anciennes vallées prélacustres, puis s'isolèrent à la fin du pliocène. Leur sol est donc constitué par des dépôts lacustres et souvent, sur les pentes, par des terrasses de même origine. Quelques-uns, entourés de montagnes très élevées, sont aussi caractérisés par la présence de puissants cônes de déjection (bassin de Tetovo), même de moraines diluviales et des cailloux fluvio-glaciaires (bassin de Metohija et de Rožaj). Les vallées larges, celle de la Toplica et la partie de la vallée de l'Ibar entre Mitrovica et Raška, sont tapissées localement par des dépôts lacustres, plus souvent par des alluvions fluviales. Mais la couche supérieure de tous ces matériaux d'origine différente est transformée par la végétation et par les influences climatiques en un humus et une argile noire qui atteignent, dans les bassins de Kosovo et de Metohija et dans la vallée de la Toplica, une épaisseur considérable.

Au point de vue climatique, les bassins de la Morava et du Vardar supérieur appartiennent presque au même type que la région de la Šumadija; toutefois, le bassin de Skoplje est caractérisé par un été plus chaud, et dans sa végétation se font sentir, plus qu'ailleurs, les influences du climat égéen. En outre, les bassins occidentaux, ceux de Kosovo, de Metohija, de Novi-Pazar et la vallée du Lim et de l'Ibar se distinguent par de plus fortes précipitations. On y observe aussi des modifications dans le type des saisons. Dans le bassin de Kosovo, par exemple, l'été est plus court que dans les régions moravienne et vardarienne. Les chaleurs n'y sont pas accablantes; même en juillet et août, les matinées et les soirées sont fraîches. Les pluies froides commencent au milieu d'août; le ciel est alors souvent chargé de nuages. Mais en septembre et dans la première moitié d'octobre, il redevient plus clair, d'un azur remarquable et parfois la température s'élève. Ses larges horizons, sa ceinture de hautes montagnes : Šarplanina, Prokletije, aux cimes hardies et déchiquetées, avec de nombreux cirques creusés par les anciens glaciers, Kopaonik, massif et vert, font du bassin de Kosovo une des plus belles régions de la Péninsule. L'hiver y est plus long que dans les bassins de la Morava et du Vardar.

Les bassins de Metohija, de Kosovo, de Tetovo, de Leskovac sont les plus fertiles. Sauf les céréales, qui sont la production principale, les autres cultures de ces régions sont un peu différentes de celles de la région moravienne. Les champs de poivrons y fournissent à la population une part importante de son alimentation. Dans le bassin de Les-

kovac prédomine la culture du chanvre. Sur les pentes abritées des bassins de Metohija et de Tetovo prospèrent tous les arbres fruitiers, en particulier les pommiers, les poiriers, les châtaigniers, donnant des fruits qui sont d'une qualité supérieure. Moins étendues, mais aussi fertiles, sont les vallées de la Toplica, les petits bassins d'érosion des vallées de l'Ibar et du Lim où l'on cultive les céréales, surtout le maïs.

La vallée de la Toplica, large, aux pentes adoucies, a été transformée par le travail de l'homme en un des plus beaux jardins de la Serbie. Novi Pazar et la vallée supérieure du Lim (Polimlje, entre Plav et Andrijevica, et Limska Župa, en amont de Prepolje) ont de très beaux arbres fruitiers. Sur les plates-formes élevées qui séparent ces vallées, s'étendent des prés et de vastes pâturages. On y circule en automne entre de nombreuses meules de foin, parmi des milliers de bêtes à cornes, de brebis et de moutons. Dans les hautes montagnes (Golija, Kopaonik, Šar, Prokletije) voisinent les troupeaux du pays et ceux des bergers transhumants. Les pâturages les plus riches et les plus odorants de la Péninsule sont ceux des pentes méridionales et occidentales de la montagne Rusulija, entre Peć et Rožaj.

Il existe un caractère commun à la région moravienne et à la Raška. L'agriculture et l'élevage n'y sont pas les seuls modes d'existence. On y trouve les mines les plus riches de la Péninsule. Elles furent exploitées par les Romains d'abord, puis par l'État serbe du Moyen-Age. A cette époque, les mineurs se recrutaient surtout parmi les *Sassi* (Saxons). Ce furent, en général, les Saxons qui dirigèrent les exploitations minières de la Péninsule au Moyen-Age. Les contrées minières les plus fameuses étaient celles de Novo Brdo (Monte Nuovo des documents italiens), aux environs de Kosovo, et le Kopaonik avec la Srebrnica (Monte Argentaro). Les Ragusains, en particulier, y achetèrent des mines dont ils transportèrent les produits en Italie. Nos connaissances actuelles nous permettent d'affirmer que la région moravienne renferme de la houille tertiaire, crétacique, jurassique et carbonifère et de riches filons de cuivre qu'on exploite sur une grande échelle dans la Serbie orientale, surtout dans le bassin du Timok (mines de Bor et Majdanpek). Cette région a commencé à approvisionner en houille et en cuivre les autres pays balkaniques; on en exporte le cuivre en dehors de la Péninsule. Très répandues sont aussi les mines d'antimoine et de galène argentifère. Les mines d'or qu'on a trouvées dans les contreforts des Carpathes, au Sud des Portes de Fer, ainsi que les mines de fer du Kopaonik, en sont au début de l'exploitation. Les anciennes mines de Novo Brdo et de Kratovo, par suite de la domination turque, sont restées presque intactes.

C'est dans cette contrée qu'au Moyen-Age se trouvait le centre de

l'État serbe, qui portait le nom de Raška, le royaume de Rascie (Racien) des documents occidentaux. Les capitales successives de ce royaume furent situées exclusivement dans la contrée centrale : Ras (près du Novipazar actuel), Priština, Prizren et Skoplje. Par suite de ce rôle historique, la population serbe de la région moravienne et de tous les autres pays de langue serbe, appelle cette contrée centrale *Vieille Serbie* (Stara Srbija).

La région moravienne a joué un rôle historique différent et postérieur à celui de la contrée centrale. Dès que l'invasion turque eut soumis la région vardarienne et la contrée centrale, le centre de l'État serbe, dès la fin du XIVe siècle, rétrograda au Nord du Kopaonik et du Jastrebac, dans le bassin moravien. Ses capitales successives furent : Kruševac, près de l'embouchure de la Morava occidentale et méridionale, puis Belgrade et Smederevo (Semendria), sur le Danube. Au commencement du XIXe siècle, la région moravienne joua un autre rôle historique. C'est dans cette contrée qu'éclata la révolution serbe de 1804 et que se constitua le nouvel État serbe, la Serbie moravienne.

RÉGION DU VARDAR OU MACÉDOINE

Elle se compose d'une série de bassins tectoniques situés le long du Vardar et de ses affluents et limités à l'Est par le rempart des Rhodopes, à l'Ouest par les chaînes du Pinde. La région de la Struma, à l'Est, et celle du Drim noir à l'Ouest, avec les grands lacs de la Macédoine occidentale, y sont intimement rattachées.

Au point de vue morphologique, il n'existe pas de différence marquée entre la région du Vardar et celle de la Raška. Elle est constituée à l'Est par les schistes cristallins et le granit du système des Rhodopes, à l'Ouest par les schistes, les grès, les serpentines et les calcaires du système du Pinde. C'est la partie la plus élevées : beaucoup de montagnes (Perister, Niče avec le Kajmakčalan, Stogovo, Jablanica, Korab, Bistra) y dépassent 2000 mètres. Les nombreux bassins de la région y occupent moins d'étendue que les montagnes qui les séparent. Aussi produit-elle l'impression d'une région montagneuse.

Il existe une différence marquée entre les bassins de la Macédoine occidentale, d'une part, et ceux du Vardar et de la Struma, de l'autre, séparés par les chaînes de Niče, avec le sommet du Kajmakčalan et par la chaîne de Babuna. Les premiers — grand bassin de Pelagonia avec Monastir (Bitolj), bassin fluvial de Morihovo, bassins de Prespa et d'Ohrid, de Debar et de la Radika — sont à un niveau plus élevé que ceux du Vardar et de la Struma. Celui de Prespa atteint 900 mètres

d'altitude. Ceux qui sont situés à l'Ouest de Monastir sont drainés par le Drim et le Devol qui se déversent dans l'Adriatique. Là se rencontrent les grands lacs, Prespa (54 mètres de profondeur), avec le Malo Jezero, le lac d'Ohrid (286 mètres de profondeur), qui exercent une influence très nette sur le genre de vie de la population. Les bassins occidentaux n'appartiennent plus au climat méditerranéen modifié, mais plus ou moins au type climatérique de la Raška. Ils se distinguent par des pluies et des neiges abondantes, par des étés plus frais, des hivers plus rigoureux, à l'exception toutefois du bassin de Debar où se font sentir les influences du climat adriatique. Les montagnes qui les encadrent sont parfois couvertes de forêts, contrairement aux sommets dénudés du Vardar et de la Struma.

Dans ces bassins élevés, la principale production est celle des céréales. Bien que les arbres fruitiers y fassent généralement défaut, ils prospèrent dans les coins abrités (environs de Debar), particulièrement dans les vallées au Nord du lac d'Ohrid (environs d'Ohrid et contrée de la Sateska, portant le nom de Debrca) et donnent même des fruits excellents. On y pratique aussi largement l'élevage. Situées à proximité des deux mers, des deux régions littorales adriatique et égéenne, où les pâturages ne manquent pas en hiver, les montagnes mentionnées plus haut sont, dans la Péninsule, le grand domaine de la transhumance. Les pasteurs, Aromounes, Serbes et Albanais, descendent pendant l'hiver avec leurs troupeaux dans les plaines de Musakija, sur le littoral adriatique, dans celle de Larissa et sur le littoral thraco-macédonien. Enfin, la pêche, dans les lacs de Malo Jezero, de Prespa, en particulier dans le lac d'Ohrid, riche en truites et en anguilles de très bonne qualité, fournit à la population un important appoint pour sa subsistance.

Contrairement à ces hauts bassins de l'Ouest, ceux de la vallée du Vardar ou de la région située plus à l'Est, ne sont pas séparés les uns des autres par des montagnes élevées. Tous sont reliés entre eux, depuis l'Ovče Polje au Nord, jusqu'à la vallée inférieure de la Struma et jusqu'à Djevdjeli au Sud, et constituent, en réalité, un grand bassin d'effondrement, le plus vaste de ceux qu'on rencontre au centre de la Péninsule. D'autre part, ils s'abaissent à mesure qu'on s'approche de la mer Égée et, par suite, se rattachent étroitement au littoral thraco-macédonien. Leur climat et leur végétation en sont fortement influencés. Ils appartiennent au type de climat méditerranéen modifié, avec les conséquences qu'il entraîne. Les pentes en sont complètement dénudées. Les vastes forêts font en général défaut, même sur les montagnes élevées qui les séparent. Les argiles de décomposition ne restent pas en place; la roche apparaît souvent à nu. A l'exception des prin-

cipaux cours d'eau, tels que le Vardar, la Struma, la Crna, les autres se dessèchent pendant l'été ou se perdent dans les alluvions sableuses. Par suite de la rareté des pluies d'été, les cultures ne peuvent prospérer sans irrigation. La pratique en est très ancienne et très répandue. D'origine byzantine et orientale, les canaux d'irrigation sont mentionnés dans les chartes des rois serbes du XIII[e] siécle sous le nom de *izvodi* (*aquæ ductus*). On les rencontre aujourd'hui construits sur le même plan que jadis, mais moins bien aménagés. Les canaux d'irrigation sont particulièrement nombreux dans le bassin de Meglen, au Nord de Voden, qui donne régulièrement deux récoltes. Il en résulte quelques différences dans les cultures alimentaires et le genre de vie de la population. Les territoires du Vardar, de la Struma inférieure et de leurs affluents sont par excellence les pays viticoles de la Péninsule. De vastes champs de pavots remplacent, dans quelques contrées, les céréales de la région moravienne. Dans le bassin de Kočane, les rizières prédominent. Les environs de Djevdjeli et la partie méridionale du bassin du Tikveš cultivent en grand le mûrier pour le ver à soie. Partout on rencontre de vastes jardins produisant des légumes et surtout le poivron.

Le genre de vie fait transition entre celui des bassins macédoniens occidentaux et de la région moravienne et celui du littoral thraco-macédonien.

Les destinées de la région du Vardar ont été fortement influencées par les caractères morphologiques. Elle s'incline pour une grande part vers la mer Égée, et les routes du Vardar, comme la voie ferrée d'aujourd'hui, ont toujours eu dans la Péninsule une importance de premier ordre. Sur elles venaient et viennent encore se greffer les routes transversales, comme la Via Egnatia et celles qui vont du bassin de Monastir, par Prilep et Rajac, vers la vallée du Vardar. Par ces voies de pénétration, la civilisation byzantine, partie du littoral thraco-macédonien, jeta dans toute la région de profondes racines. Par-là se propagèrent aussi, de Salonique, certaines influences purement orientales. A Salonique se réunissent aujourd'hui les différents courants de la civilisation méditerranéenne et occidentale. Transformés au contact de sa population levantine, juive et grecque, ils rayonnent de là dans la Macédoine.

Dans la grande région moravo-vardarienne, la région proprement dite du Vardar a donc été fortement modifiée par les influences thraco-macédoniennes, comme le bassin de la Marica, dans la partie orientale ou balkanique de la Péninsule. Moins fortes ont été les influences qui se sont propagées du Nord au Sud, de la région moravienne et de la Raška vers le Vardar. Elles se sont cependant constamment fait sentir au cours des siècles, grâce à la dépression Morava-Vardar, et plus nette-

ment depuis la construction du chemin de fer. Au contraire, la contrée montagneuse et abritée du lac Prespa, surtout la partie méridionale de cette contrée, cachée dans les montagnes, a servi de base et de point d'appui au royaume slavo-macédonien qui s'y forma à la fin du xe siècle.

Chacune des trois régions du bloc continental renferme donc une contrée de climat méditerranéen pur ou modifié. Et c'est là aussi, au Centre et à l'Est, que les traces de l'ancienne civilisation byzantine sont le mieux conservées. Au Nord-Ouest, dans la région dinarique, la plus déboisée et la plus dénudée de la Péninsule, — et par-là se marque encore l'empreinte du climat méditerranéen — se fait sentir l'influence des civilisations romaine et italienne, mélangées, surtout au Sud, à des survivances de la civilisation byzantine.

RÉGION PINDO-DINARIQUE

Ce n'est pas une unité géographique dans le même sens que la région centrale ou moravo-vardarienne ou encore que la région orientale ou balkanique proprement dite. On n'y trouve pas de dépression centrale, unificatrice, comme celle de Morava-Vardar, pas non plus de grandes unités géographiques comme la plate-forme bas-danubienne et le bassin de la Marica. Mais ces régions constituent une unité géologique et orographique complète. Le sol y est formé par des couches géologiques plus semblables à celles des Alpes que les couches géologiques des autres régions de la Péninsule. D'autre part, leur unité réside surtout dans la direction orographique : les chaînes de montagnes, les plateaux, les plates-formes élevées et les dépressions s'orientent parallèlement à la côte adriatique. Leurs formes de terrain sont différentes, surtout les formes karstiques de la région dinarique. Il y a donc là une unité montagneuse bien accusée. Enfin, située à proximité de la mer Adriatique et très élevée, la région pindo-dinarique se distingue par des précipitations atmosphériques plus abondantes, surtout dans sa partie dinarique. A Crkvice, dans les Bouches de Cattaro, elles atteignent 4640 millimètres. A partir de la région pindo-dinarique les précipitations atmosphériques diminuent constamment dans la direction de l'Est, pour passer au climat steppique dans la partie orientale de la plate-forme bas-danubienne; elles diminuent aussi rapidement en Grèce, au Sud de la région pindo-dinarique.

La région pindo-dinarique ne coïncide pas complètement avec les massifs dinarique et pindéen. Elle est limitée d'un côté par la mer Adriatique, de l'autre par une série de dépressions et d'accidents longitudinaux, qui commencent avec le golfe d'Arta et le lac de Janina au

Sud et se terminent dans le bassin de Ljubljana au Nord. Dès Janina, une série de petites dépressions et de cols que suit la route longitudinale d'Épire se prolonge jusqu'aux environs des grands lacs de la Macédoine occidentale. Après les lacs, c'est la vallée longitudinale du Drim Noir, correspondant à des failles, qui sert de limite orientale à la région pindéenne. Plus vers le Nord, cette série de dépressions de vallées et de cols se continue. Du grand bassin d'effondrement de Metohija, elle se prolonge par le col encaissé de Žleb et par les petits bassins d'effondrement de Berane et de Bijelo Polje, dans la vallée de la Tara, dans celles de la Narenta, de la Rama et du Vrbas et dans les vallées longitudinales vers Karlovac (Karlstadt) et Ljubljana. Toutefois, la limite orientale de la région dinarique n'est pas bien marquée par la nature. Elle se confond à l'Est avec la Šumadija et la Raška.

Il ne faut donc pas s'imaginer que, dans cette région montagneuse, les communications longitudinales, fassent complètement défaut. Elles se compliquent seulement de nombreux cols. Grâce à ces communications on passe facilement de Ljubljana à Karlovac et à Ogulin, dans la Croatie karstique, puis de là dans la Lika et la Krbava et dans les grands bassins karstiques de Grahovo, de Livno, de Duvno en Bosnie. Par la vallée inférieure de la Narenta aux pentes peu élevées, on pénètre aussi dans le bassin de Trebinje ou de Gacko, et de là, dans le bassin de Nikšić et dans la vallée de la Zeta, en Monténégro. D'autres routes, plus courtes encore, relient des bassins intérieurs et des vallées de la région dinarique, surtout les échancrures et les cols qu'on trouve presque régulièrement aux deux extrémités des uvalas et des poljes karstiques. C'est par ces communications longitudinales que la population dinarique s'est mélangée et a acquis un type physique et psychique presque uniforme et une langue unique, de Karlovac à Scutari. Il est curieux que la maison de type alpin se soit répandue de la Carniole dans le pays des Vasojevići, dans le Monténégro oriental. Les communications et les contacts des populations sont facilités dans la région dinarique surtout par le manque de vallées transversales profondément encaissées qui auraient opposé des difficultés presque insurmontables aux déplacements d'une population patriarcale. Au contraire, les nombreuses vallées transversales de la région pindéenne ont empêché le mélange de la population dans la direction longitudinale. C'est une des causes pour lesquelles la population albanaise de cette région n'est pas devenue uniforme comme la population serbe de la région dinarique.

De moindre importance pour l'unité géographique de la région pindo-dinarique sont les nombreuses routes transversales déjà mentionnées dans un chapitre précédent. Orientées suivant la direction Ouest-Est, elles divisent cette région en compartiments montagneux

isolés les uns des autres. Leur rôle principal a consisté, au cours des siècles, à rattacher la région moravo-vardarienne à la mer Adriatique. Nous avons montré que les communications transversales ont joué un rôle important au point de vue du commerce et de la civilisation dans les siècles passés. Delaissées surtout à l'époque turque et ensuite à cause des mauvaises délimitations politiques, elles n'ont pas cessé d'être des routes de migration pour la population dinarique qui divergea en courants puissants à l'Est et à l'Ouest du rempart dinarique. Quand ces routes transversales seront reconstruites — ce qui ne présente pas de difficulté pour la technique moderne — elles uniront étroitement la région moravo-vardarienne à la région pindo-dinarique. Mais cette dernière perdra alors beaucoup de son individualité actuelle.

Dans les environs de Scutari et autour du Drim les chaînes dinariques subissent un rebroussement ; la chaîne des Prokletije (Alpes monténégrines et albanaises) entre autres passe de la direction Nord-Ouest-Sud-Est à la direction Nord-Est. De même les chaînes pindéennes dévient du Nord-Sud au Nord-Est, dans la direction de la Šarplanina, du Koritnik et du Paštrik. Entre ces chaînes rebroussées se trouve une série de bassins d'effondrement, outre la zone affaissée autour du Drim. Par ces dépressions, que suivait la route de Zeta, la grande unité géographique de la partie occidentale de la Péninsule est divisée en région dinarique et en région pindéenne, qui se distinguent par certains traits morphologiques et géologiques, et qu'ont encore contribué à différencier l'ethnographie et l'histoire.

RÉGION DINARIQUE

(PLANINA, ZAGORA, PRIMORJE)

Cette région tout entière, de Scutari à Ljubljana, est caractérisée surtout par les phénomènes karstiques les plus développés du globe. Ce sont des *lapiaz* et des *dolines* qui ne dépassent que quelques dizaines de mètres de diamètre, des *uvalas*, cuvettes allongées dépassant un kilomètre de longueur et comprenant souvent une série de dolines, ou encore de grands bassins karstiques, les *polje* karstiques atteignant 60 kilomètres de longueur sur 10 à 15 kilomètres de largeur. Les vallées normales manquent presque complètement. Les quelques vallées qu'on rencontre, éloignées les unes des autres, encaissées dans les calcaires, en forme de cañon, réduites à la largeur de la rivière, se perdent dans les vastes plates-formes karstiques. D'autres cours d'eau plus nombreux, qui apparaissent au fond des polje karstiques et des uvalas, s'engouffrent dans les ponors (gouffres). Les sources sont très rares ;

celles qu'on trouve sortent souvent des grottes et ont le caractère de sources vauclusiennes. Mais de vastes contrées manquent de sources et de cours d'eau. Les hommes et le bétail, surtout pendant l'été, souffrent cruellement de cette absence d'eau fraîche.

Le karst dinarique, se divise en trois régions différentes : la région des planinas (montagnes, Alpes), celle du Primorje (littoral adriatique), et la Zagora (outre-monts), qui s'intercale entre les deux.

La région des planinas englobe les plates-formes dinariques les plus élevées, entre la ligne longitudinale qui limite à l'Est la région dinarique et les chaînes de montagnes maritimes qui constituent à peu près la frontière entre la Dalmatie et la Bosnie, entre l'Istrie et la Carniole. Elle se compose d'une série de plates-formes qui vont s'étageant de 800 à 2000 mètres. Au-dessus de la plus élevée se dressent les plus hauts sommets dinariques : ceux des Prokletije qui dépassent 2600 mètres, ceux du Durmitor, des Komovi, du Maglić et d'autres encore qui atteignent 2500 mètres d'altitude ou presque. Dans les plates-formes calcaires, se creusent les vastes polje karstiques de Planina, de Crkvice (en Carniole), de Lika et d'Otočac (en Croatie), de Livno, de Duvno, de Kupreš, de Glamoč, de Nevesinje, de Gacko (en Bosnie-Herzégovine) de Nikšić et de Cetinje (en Monténégro) et d'autres, dont le sol est souvent couvert de couches lacustres ou de grandes masses de *terra rossa* et autres argiles qui s'y accumulent. Des sommets les plus élevés, surtout dans la partie sud-orientale de la région, des glaciers sont autrefois descendus : ils ont poussé leurs moraines, formant parfois de véritables amphithéâtres, et étalé leurs sédiments sur les plates-formes, dans les dépressions karstiques et dans le fond des vallées. De nombreuses taches de neige se montrent jusqu'en été sur les montagnes les plus élevées, particulièrement dans les Prokletije et dans le Durmitor.

Le climat des planinas ressemble à celui des plateaux et des hautes vallées des Alpes orientales. Les neiges sont abondantes. Les communications entre les villages sont, en hiver, presque interrompues, surtout entre les villages et les chalets d'été ou *katun*. On utilise alors un *ski* d'une forme particulière appellé *krplje*. Les avalanches ne sont pas rares, surtout au début du printemps, saison la plus courte et la moins accusée. Brusquement, après la fonte des neiges, les arbres et les buissons reverdissent. Pendant l'été, presque toujours frais, les plates-formes, les sommets et les bassins karstiques sont partout ensoleillés; il n'y a presque pas de versants froids longtemps plongés dans l'ombre comme dans les vallées profondes des Alpes. Les vastes pâturages et les prés exposés au Midi, répandent au loin leur parfum. Les plates-formes, jusqu'aux sommets les plus élevés, se peuplent de *katun*, où vont estiver les bergers. La population des villages de l'un et de l'autre versant

monte dans les planinas. Sur les plates-formes paissent de nombreux troupeaux de moutons, peu de gros bétail. Mais l'été est considérablement raccourci par les brouillards qui déjà à la fin du mois d'août deviennent de plus en plus opaques; ils sont bientôt suivis par le froid et la neige.

Les planinas constituent donc *la zone verte* de la région dinarique, par opposition à *la zone dénudée* rocheuse et brûlée de la Zagora et du littoral dalmate. Les planinas sont couvertes de vastes forêts d'arbres à feuilles caduques et de conifères, particulièrement jusqu'à l'altitude de 1600-1700 mètres. Une des régions les plus boisées est le karst de la Carniole. Au-dessus de ces forêts s'étendent les pâturages et les prairies alpines, peuplées de *katun*, qui se trouvent en général à la limite supérieure des forêts. Autour des *katun*, on voit de petits champs de seigle, de sarrasin et de pommes de terre, quelquefois des petits jardins potagers. Les véritables champs de céréales ne se trouvent que sur le fond des polje karstiques et des uvala; au Monténégro et même en Herzégovine, le fond des dolines est presque toujours cultivé. Mais les produits de l'agriculture ne suffisent pas à nourrir la population dinarique. Elle vend le bétail et les produits de l'élevage pour acheter du blé, surtout du maïs, dans les contrées de la région moravienne et pannonique. On rencontre en automne de longues caravanes de chevaux, montant de la région moravienne vers la région dinarique, et portant dans de grands sacs du maïs et du blé. La population dinarique subit l'attraction économique des pays de la région moravienne et de la partie de la plaine pannonique peuplée de Serbo-Croates.

Malgré une constitution géologique assez semblable et l'analogie des formes karstiques, la *Zagora* et le *Primorje* diffèrent considérablement des plates-formes élevées ou planinas.

Le Primorje et la Zagora se composent d'une plate-forme basse, qu'on peut suivre depuis l'Istrie jusqu'aux Bouches de Cattaro. Assez large, par places, en particulier dans les environs de Skradin (Scardona), elle se rétrécit le long des versants maritimes du Velebit, du Biokovo, et dans les Bouches de Cattaro, où elle ne forme plus qu'une étroite terrasse. Elle se prolonge dans les îles dalmates et celles du Quarnero. Du côté des planinas dinariques, cette *plate-forme de Skradin* est limitée par un escarpement élevé et rocheux.

Sur cette plate-forme surgissent quelques îlots montagneux, comme la Promina, la Svilaja, la Bukovica. Quelques bassins affaissés, peu profonds, y sont inclus, tels que le Petrovo et le Kosovo Polje, le Sinjsko Polje, le Konavlje (Canali), dont le sol est constitué par des couches lacustres pliocènes ou par des argiles du karst. La partie dalmate est disséquée par les vallées de la Zrmanja, de la Krka, de la Cetina et de la

Narenta inférieure; celle d'Istrie par les vallées de la Raša (Arsa) et de la Mirna (Quieto). Ce sont des cañons peu profonds, encaissés dans le calcaire, à peu près jusqu'au niveau de la nappe d'eau souterraine.

La plate-forme de Skradin plonge sous l'Adriatique; c'est un type parfait de côte submergée. Les nombreux golfes qui l'indentent ne sont que les dépressions continentales — vallées et formes karstiques — envahies par la mer. Les îles de Dalmatie et du Quarnero correspondent aux parties élevées de l'ancienne surface, autour desquelles la mer a pénétré. Par suite de l'affaissement du sol, le Primorje adriatique est caractérisé par un alignement des formes littorales dans la direction dinarique N.-O.-S.-E, par une riche articulation et de fines ciselures. La combinaison de ces caractères se produit dans les Bouches de Cattaro, qui se distinguent par des ramifications très développées, d'une beauté impressionnante.

Les versants abrupts des planinas dinariques, qui limitent en arrière le littoral adriatique, séparent les contrées où règne le climat alpin ou de l'Europe centrale de celles du climat méditerranéen ou méditerranéen modifié. Ces versants sont souvent à proximité immédiate de la mer Adriatique; ceux du Velebit, du Biokovo, d'Orjen et du Lovćen ne sont pas éloignés de la mer de plus de quelques centaines de mètres, 2 à 3 kilomètres au maximum. La zone de climat méditerranéen est donc souvent très étroite. Le passage d'un type climatique à l'autre est le plus accentué qu'on puisse rencontrer sur le globe. Par suite de cette configuration du terrain, le climat méditerranéen adriatique a comme caractère distinctif la *bora*, courant atmosphérique plongeant, très froid, d'une violence extraordinaire, qui souffle en rafales des planina sur la Zagora et le littoral, surtout en hiver. La bora adriatique amène non seulement la gelée et la neige, mais elle dessèche les arbres fruitiers et parfois les déracine. Elle peut même renverser les maisons peu solides. Le vent du Sud, le *široko*, chaud et humide, est parfois aussi très violent. La végétation méditerranéenne ne peut prospérer que dans les parties du littoral abritées contre la bora. Ce sont des sortes d'oasis dans le littoral dénudé, rocheux, couvert de lapiaz, par endroits presque désertique. Telles sont surtout les contrées de Kastela (Sette Castelli, près de Trau), le littoral de Spalato et de Raguse, les pays au Sud des Bouches de Cattaro et d'autres encore. Dans ces fertiles oasis et dans les autres moins favorisées, on cultive en particulier la vigne et l'olivier. La population littorale trouve encore dans la pêche, dans la navigation et le commerce, les ressources nécessaires à son existence. Mais ces ressources sont loin d'être suffisantes, aussi émigre-t-elle aujourd'hui en masse, surtout en Amérique.

Le pays le plus pauvre de la Péninsule c'est la Zagora. Située entre le

littoral et les versants des planina, elle n'a ni les ressources marines du littoral, ni les forêts, ni les ressources d'élevage des planinas. Elle est complètement déboisée et dénudée. Constituée par des calcaires, nue, déchiquetée, couverte de lapiaz, elle est presque dépourvue de prairies et de pâturages. L'élevage y est insignifiant. La terre cultivable ne se trouve qu'au fond des petits bassins mentionnés plus haut, dans les dolines et sur quelques zones de flysch allongées dans la direction dinarique. On y rassemble la *terra rossa* derrière des murs construits en amphithéâtre sur les pentes des collines : c'est la culture en terrasses, telle qu'on la rencontre sur le littoral adriatique et presque dans toute la Méditerranée. Les produits de l'agriculture, dépassant à peine en importance ceux de l'élevage, presque toute la population masculine adulte de la Zagora émigre, elle aussi, en Amérique; trop souvent sans espoir de retour.

La Zagora et la région littoral, ne peuvent se développer qu'en utilisant leur position maritime et leurs ports comme débouchés de l'arrière-pays balkanique. Coupées presque entièrement de cet arrière-pays par les frontières politiques, comme c'est le cas aujourd'hui et comme ce fut le cas pendant la domination vénitienne, elles resteront des pays pauvres et sans importance. Ce ne sont pas les communications maritimes qui pourraient revivifier le littoral adriatique. Elles ont existé de tout temps et se sont largement développées pendant les dernières décades, surtout celles qui se sont établies entre les ports dalmates d'un côté, Fiume et Trieste de l'autre. Malgré ces communications côtières, la Zagora et le littoral n'ont pu prospérer.

Le rôle de ces pays ressort de leur position géographique occidentale et maritime. Le littoral adriatique, de Trieste à Scutari, est tourné vers l'Europe occidentale, surtout vers l'Italie. Ses ports paraissent destinés à favoriser l'échange des produits de l'Occident avec ceux du bloc continental de la Péninsule balkanique et la propagation de la civilisation occidentale. C'est une contrée médiatrice entre le bloc continental de la Péninsule et l'Italie. La voie ferrée la plus courte qui relie Belgrade et la vallée Morava-Vardar à l'Europe occidentale, traverse ou doit traverser le littoral de Trieste et la Carniole. Mais, pour que les autres ports adriatiques remplissent leur rôle, il est de toute nécessité de créer un réseau de routes transversales, surtout une voie ferrée de Spalato à la dépression Morava-Vardar.

Les territoires que traversaient les anciennes routes transversales de la Save et du Danube vers les ports adriatiques et que doivent suivre les nouvelles routes se distinguent par deux caractères : les montagnes dinariques descendent en pentes douces des planinas vers la Bosnie; au contraire, les versants tournés vers les ports adriatiques sont courts et

abrupts, pour les raisons précédemment indiquées. Il est donc plus facile de s'élever de l'intérieur de la Péninsule sur la chaîne maritime que de gravir les versants abrupts en partant des ports. Le relief est ici tout à l'avantage du transport des marchandises lourdes et encombrantes de l'intérieur vers les ports adriatiques. Au Moyen-Age il se prêtait très favorablement au transport par caravanes de chevaux. Les moyens de transport modernes rendraient plus facile la traversée des versants maritimes abrupts.

RÉGION DU PINDE

C'est la plus petite des grandes régions naturelles de la Péninsule. Elle s'étend du golfe de San Giovanni di Medua au golfe d'Arta. Sa limite orientale est marquée par la vallée longitudinale de la Bistrica (en Macédoine), par les bassins des grands lacs de la Macédoine occidentale et par la vallée du Drim. Elle embrasse donc l'Albanie et l'Épire, habitée presque exclusivement par des Albanais à demi hellénisés dans la partie méridionale, mêlés de Serbes albanisés dans la partie septentrionale de la région.

La région pindéenne diffère considérablement de la région dinarique. Elle est formée de schistes, de grès, de différentes roches éruptives verdâtres; ses parties maritimes sont souvent couvertes de couches néogènes d'origine marine. Les calcaires n'y jouent qu'un rôle insignifiant en comparaison de la région dinarique. A l'exception de l'Épire, les accidents karstiques y sont sporadiques, presque sans importance pour les formes du terrain. La direction des couches, du plissement et des chaînes de montagnes montre une divergence, encore insuffisamment étudiée, autour de la vallée du Semeni et du bassin pindéen de Kolonia. Au Nord de ces dépressions tous ces éléments s'orientent presque exactement vers le Nord, tandis qu'au Sud du Semeni ils se replient vers le Nord-Ouest, vers le golfe de Valona et se prolongent probablement de l'autre côté du canal d'Otrante en Apulie. Les chaînes de montagnes de l'un et l'autre groupe sont coupées par de nombreuses vallées transversales dont les eaux se déversent dans l'Adriatique. Ces fleuves très riches en sédiments ont formé, sur la côte adriatique, de nombreux deltas enfermant parfois de vastes lagunes. Par opposition à la côte dinarique de l'Adriatique, la côte pindéenne est, en général, marécageuse et sablonneuse. Elle est aussi moins articulée : sauf à Valona, elle n'est coupée par aucun golfe profond et abrité. Par ses vallées nombreuses, le climat méditerranéen modifié pénètre profondément dans l'intérieur; il se fait sentir par endroits jusqu'à la ligne de partage des eaux

qui se déversent dans les lacs macédoniens. La région pindéenne se distingue par ses grandes forêts, bien conservées, de chênes et de hêtres, ses prairies et ses pâturages. Autour de ses principaux fleuves s'étendent parfois des plaines fertiles. La région entière est verdoyante et plus favorable à l'agriculture et à l'élevage qu'on ne l'imagine en général. Ce qui l'a rendue entre toutes la plus inaccessible, la plus hostile et la plus arriérée de la Péninsule, c'est d'abord sa position périphérique; ce sont aussi les chaînes élevées qui la limitent à l'Est et les plaines marécageuses qui la séparent du littoral. Ajoutons-y la population albanaise si attardée qui a reçu l'empreinte de ce milieu géographique et les influences historiques et sociales résultant de l'invasion turque.

Pour toutes ces raisons, la région pindéenne a joué un rôle historique et civilisateur d'une importance beaucoup moindre qu'aucune région de la Péninsule, et ce rôle fut passif à travers les temps historiques. La région pindéenne tomba successivement sous l'influence de la Péninsule des Apennins ou celle des États du bloc continental de la Péninsule balkanique. Ces faits historiques sont en rapport avec deux particularités de sa position géographique.

A la latitude du golfe de Valona, le golfe le plus vaste de l'Adriatique, cette mer subit un rétrécissement, presque un étranglement : c'est le canal d'Otrante, le passage le plus court entre la Péninsule balkanique et celle des Apennins. Dès qu'un État conquérant se développe dans celle-ci, il a tendance à dominer le canal d'Otrante et à pénétrer dans la Péninsule balkanique, soit par Valona, soit par Durazzo. Ce fut le cas des Romains et, au Moyen-Age, celui de la maison d'Anjou. Seule la domination romaine eut une réelle importance civilisatrice. Les Romains construisirent la Via Egnatia, la grande route transversale qui, partant de Durazzo, traversait la région pindéenne presque en son centre et l'unissait à Salonique et à Byzance. Grâce à cette route, la région acquit une grande importance comme pays de transit. Nous avons indiqué déjà que c'est surtout de l'époque romaine que date l'introduction d'éléments latins dans la langue albanaise.

Un autre caractère géographique, ce sont les influences que les routes transversales de la région moravo-vardarienne exercèrent sur la région pindéenne périphérique. Deux surtout ont joué un rôle historique : la route de Zeta, qui se dirige des bassins élevés de la Raška par la vallée du Drim vers Scutari et Alessio ; l'autre, c'est le tronçon de la Via Egnatia, qui unit le lac d'Ohrid par la vallée de la Škumbija à Durazzo. Dès qu'un État puissant se forma dans la région centrale, il chercha à pénétrer par cette région périphérique jusqu'au littoral épiro-albanais. Byzance, la Serbie et la Bulgarie du Moyen-Age et la Turquie réussirent, tour à tour, à établir dans cette région leur domination;

ces dominations se révèlent encore par quelques traits ethniques et sociaux qui ont persisté jusqu'à nos jours. Byzance a laissé quelques vestiges de sa civilisation, surtout dans certaines villes et dans la population aromoune, qui commença à s'helléniser. Pendant la domination byzantine, le thème (la province militaire) de Durazzo joua un rôle important comme thème frontière et rempart byzantin contre le royaume serbe de Zeta. La partie septentrionale de la région pindéenne appartint, pendant des siècles, au royaume serbe, qui envahit au XIV[e] siècle la région, jusqu'au golfe d'Arta. De cette domination serbe, des traces nombreuses ont persisté dans la population et dans la nomenclature géographique. Mais ce fut pendant la domination turque que les contrées épiro-albanaises subirent les plus importantes transformations. La majorité de la population albanaise se convertit à l'islam. Au Nord de la Mati et jusqu'aux Prokletije, des tribus ou *fysses*, albanaises demeurèrent presque indépendantes de l'administration turque; elles se renforcèrent ou se formèrent derechef. Au Sud de la Mati, se perpétua le régime féodal du Moyen-Age, le régime des beys musulmans, qui se concentrèrent dans les villes : Tirana, Elbasan, Dibra, Argyrokastro. Dans la partie méridionale de la région, se fait sentir l'influence de l'église et du nationalisme grecs, soutenue en particulier par les Aromounes hellénisés. Ces derniers devinrent les commerçants les plus actifs de toute la région, dans les villes et dans les nombreux marchés provisoires qui se tiennent autour des gués et aux embouchures des rivières une fois par semaine ou seulement aux jours de fête. On retrouve enfin sur le littoral épiro-albanais des manifestations multiples, surtout commerciales et maritimes, de l'action exercée par l'Italie méridionale, moins policée pourtant que l'Italie septentrionale, qui a rayonné plus au Nord sur le littoral dinarique.

TROISIÈME PARTIE

INFLUENCES GÉOGRAPHIQUES ET INTERVENTION DES ÉLÉMENTS SOCIAUX

CHAPITRE VII

LES INFLUENCES GÉOGRAPHIQUES

Influences directes du milieu géographique. — Influences indirectes du milieu naturel. — Caractères géographiques déterminant les mouvements. — Variation des facteurs géographiques et de leurs influences.

Nous avons souvent indiqué dans les pages précédentes l'influence du milieu géographique sur les différents groupes ethniques de la Péninsule. Nous nous en occuperons plus encore dans les pages qui vont suivre. Mais, en classant toutes ces observations, il semble qu'on puisse dès maintenant discerner trois groupes d'influences géographiques : influences directes du milieu géographique; influences indirectes; caractères géographiques déterminant les mouvements des sociétés humaines.

Les influences directes du milieu géographique sont celles du terrain, du climat et des différents phénomènes atmosphériques (air et lumière) sur la physiologie et la psychologie de l'homme. Seules elles s'exercent directement sur lui, sans intermédiaire et sans intervention des facteurs sociaux.

Telles sont les impressions que font sur l'homme les hautes montagnes

et leurs cimes hardies, les grandes plates-formes aux larges horizons, la mer et ses immenses surfaces tranquilles ou agitées par les vagues, spectacles si éminemment inspirateurs de sentiments et de pensées; les vastes plaines fertiles qui mettent en joie le cœur du paysan; le karst avec ses grottes, les avens, les gouffres, les rivières, qui se perdent et réapparaissent et éveillent en nous le sentiment du mystérieux et de l'inconnu. Dans les régions fermées, dans les vallées profondes, c'est le sentiment d'isolement qui s'empare de l'homme. Bien différentes sont les impressions produites par un paysage de collines aux formes gracieuses, sillonné de vallées vertes et riantes à pentes douces. Chacun de ces paysages, avec sa physionomie particulière, façonne l'âme des hommes qui les contemplent chaque jour.

C'est le climat qui paraît agir le plus profondément; il exerce une action manifeste sur la vie physiologique, surtout sur les fonctions des muscles, du cœur et du poumon et par là sur les dispositions psychiques; plus difficiles à saisir sont les influences directes du climat sur la vie psychique, l'activité et les émotions.

Sans aucun doute les hommes sont fortement impressionnés par la transparence d'un ciel pur ou sillonné de légers nuages aux reflets lumineux, par les splendeurs des couchers et des levers de soleil, par les formes et les couleurs des nuages, par les nuances changeantes des fleuves, des lacs, des mers, par le courant du fleuve déroulant ses méandres à travers les champs et les cultures. Ils sont impressionnés aussi par les aspects si divers que prend la nature avec les saisons, par la variété et la richesse des fleurs, par la forêt tantôt d'arbres à feuilles caduques aux larges frondaisons, tantôt de conifères toujours verts d'une architecture plus régulière et plus fine avec leurs cimes dressées vers le ciel, tantôt d'arbres méditerranéens aux branches tordues et rabougries. De ces aspects, les uns inquiètent et troublent les hommes, d'autres les réjouissent, d'autres suscitent chez eux des sentiments élevés. Tous provoquent des émotions qui contribuent à former le fond du sentiment, du goût et de la pensée humaine.

On sait l'impression que font sur l'imagination humaine les tremblements de terre et les volcans, et les phénomènes climatériques excessifs : orages et tempêtes accompagnés de bourrasques de neige, pluies torrentielles, grêle, violents et terribles débordements des fleuves.

Infiniment variées sont les influences des phénomènes climatériques sur la vie de chaque jour : composition différente des couches atmosphériques, humidité, fraîcheur ou chaleur accablante. On dirait que l'atmosphère est elle-même douée de sensibilité; comment n'aurait-elle pas une action sur la sensibilité humaine? Bien connus sont les sentiments d'abandon et de détresse infinie ou encore ceux de satisfaction et

de confiance qui s'emparent parfois des hommes, mais ces sentiments varient avec chacun de nous, et ainsi apparaît la difficulté, presque l'impossibilité de discerner nettement la part qui revient aux influences atmosphériques, à nos sentiments ou à nos dispositions organiques.

Les influences indirectes du milieu naturel s'exercent très fortement sur la vie matérielle de l'homme et par là agissent indirectement sur nombre de phénomènes psychologiques. Elles sont plus faciles à saisir que les influences directes; mais elles se compliquent d'influences sociales dont il est souvent très difficile de les séparer.

Dans cet ensemble de phénomènes il s'agit surtout de l'utilité que nous tirons du milieu où nous sommes appelés à vivre, de la richesse du sol ou de ses ressources souterraines, des terres arables et des plantes nutritives, des forêts, des pâturages, des produits des mers, des lacs et des rivières et de leur navigabilité, des facilités que le terrain offre aux communications, des matériaux de construction, des combustibles, etc. Ces facteurs naturels règlent la vie matérielle de l'homme jusque dans ses détails. Ils se font sentir sur les types d'habitat, sur les matériaux de construction, sur les occupations, les formes de l'économie, les genres de vie; sur la nourriture et le vêtement; sur les communications locales et régionales; sur les relations entre les hommes, car il n'est pas indifférent pour les relations sociales qu'ils restent enfermés dans leurs demeures, ou vivent au grand air, dans la rue ou sur les places publiques.

Ce qui détermine les mouvements des peuples et leurs relations, ce sont surtout les caractères d'union et de pénétration, ou au contraire, d'isolement et de séparation, particuliers aux pays qu'ils habitent. Ces caractères dictent à un peuple le choix de telle ou telle région pour y exercer son activité ou y fonder un État. Ils marquent la direction dans laquelle se développera sa puissance territoriale, sa tendance à déborder sur les régions voisines, et dessinent les futurs courants d'émigration et de colonisation. Ils règlent enfin la distribution des civilisations, soit indigènes, soit importées du dehors. Ils correspondent en somme au cadre géographique qui pèse de tous les côtés sur l'homme et détermine les grandes lignes de son évolution politique et sociale. Par-là, ils transforment souvent aussi les sentiments, les pensées, le mode d'action, en un mot l'esprit et les traditions nationales. Ce sont ces caractères géographiques qui influencent le plus directement les mouvements historiques.

Ces trois modes d'influence des facteurs géographiques sur l'homme sont exposés au changement parce que le milieu physique se modifie lui-même, soit par le fait de la nature, soit par l'intervention de l'homme, mais jamais très profondément au cours d'une époque historique. Les influences indirectes nous apparaissent déjà sujettes aux variations. Des forêts ont été exterminées; telle végétation se développe sur d'autres terrains; la couche de matériaux meubles qui recouvre le sol a subi parfois des modifications importantes; des plaines marécageuses ont été desséchées. Nous avons donné des exemples de ces transformations en Šumadija au cours des deux derniers siècles, et nous aurons souvent l'occasion d'en citer d'autres. Mais ce sont surtout les caractères géographiques d'union et de pénétration, d'isolement et de séparation qui subissent les plus grands changements. Dans les dépressions, de nombreuses routes et des voies ferrées ont été construites; de nouvelles lignes de navigation ont été ouvertes sur la Save et sur le Danube. Par suite de la formation de nouveaux États, les relations entre les groupes ethniques ont été modifiées et les générations nouvelles ont dû s'habituer à de nouveaux contacts sociaux. La création ou le déplacement de centres de civilisation en dehors de la Péninsule ont aussi fortement agi sur les forces naturelles d'union et de dispersion.

Il faut compter enfin avec l'intervention des facteurs sociaux, qui souvent ont atténué ou fortifié l'importance des caractères géographiques d'union et de pénétration. Ils ont aussi diminué ou renforcé le rôle de barrière joué par les massifs montagneux et la division naturelle du terrain en zupa. Ces influences sociales se sont manifestées plus ou moins fortement selon la puissance des États balkaniques et la valeur de leurs populations. Elles ont dépendu aussi des courants qui se sont développés au sein de ces États et aussi de l'influence des personnalités puissantes qui ont pu par moment changer le cours des événements historiques. Citons quelques exemples.

Comme on l'a vu, les deux dépressions Morava-Vardar et Morava-Marica forment de réelles unités géographiques, qui englobent la plus grande partie de la Péninsule . Elles auraient fourni un cadre géographique favorable au développement d'un puissant État balkanique à la condition qu'un groupement de ce genre eût pu s'y constituer, les exploiter et les vivifier. Mais la Péninsule balkanique n'a été occupée que par des petits peuples bien différents au point de vue ethnique. Les populations slaves, presque homogènes au début. qui seules auraient pu former une nation forte, se sont divisées par suite de la pénétration des Bulgares, d'origine ougro-finnoise; ainsi se sont constituées les nationalités historiques serbe et bulgare. Contre les Byzantins et les Grecs qui leur avaient succédé, Serbes et Bulgares luttèrent pour la

possession des parties centrales et méridionales des deux dépressions longitudinales; ils luttèrent aussi entre eux pour la suprématie : ils se combattent encore aujourd'hui. Par le fait que des peuples différents ont occupé une même unité territoriale, ils ont affaibli ses caractères géographiques d'union et de pénétration et sont devenus à leur tour une cause d'isolement et de séparation.

Voici un cas contraire. Après l'époque romaine, les routes transversales de l'Adriatique vers l'intérieur de la Péninsule cessèrent de jouer leur rôle civilisateur. Mais dès que la république de Venise et la république serbe de Dubrovnik (Raguse) se constituèrent, on vit de nouveau sur ces routes des caravanes de chevaux chargés de marchandises, surtout à partir du XIIe siècle. Elles reprirent alors toute leur importance, une importance presque égale à celle des grandes voies de communication longitudinales de la Péninsule. Le rempart dinarique ne fut pour ainsi dire plus un obstacle, une cause de séparation.

Autre cas où se manifestent des changements plus variés. Après la chute des républiques de Venise et de Dubrovnik, à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, les routes transversales furent délaissées et de nouveau les influences occidentales cessèrent de pénétrer dans la Péninsule. Elle fut alors tout entière sous la domination turque, sauf le Monténégro et la Serbie moravienne. Les routes longitudinales furent même coupées par de nouvelles frontières politiques. Les dépressions Morava-Vardar et Morava-Marica ne furent plus qu'une voie de pénétration insignifiante, elles ne gardèrent plus qu'une importance locale, en réunissant les compartiments qui se succédaient le long de ces routes. La vallée de la Morava surtout n'eut plus que des relations intermittentes avec son prolongement vers le Sud. Le commerce et toutes les communications de la Serbie se firent presque exclusivement avec l'Europe centrale, avec l'Autriche-Hongrie.

Nombreux sont les cas où une intervention sociale vient aussi modifier les conditions géographiques. Nous nous en occuperons encore dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES

Influences générales des facteurs géographiques. — Les grandes invasions; changements ethniques, formations des États au Moyen-Age. — La question balkanique; formation des nouveaux États.

En dehors des influences géographiques, trois groupes de facteurs sociaux ont largement contribué à déterminer les phénomènes ethnographiques et anthropogéographiques dans la Péninsule. Ce sont les événements historiques, les migrations des peuples qui en résultèrent et les zones de civilisation. Toutefois ces trois facteurs eux-mêmes dépendent plus ou moins des caractères géographiques.

Ce sont en grande partie les facilités de pénétration qu'offrait cette région qui ont déterminé les événements historiques. D'autres conditions géographiques, résultant du caractère eurasiatique de la Péninsule ont influencé son développement. Largement ouverte au nord sur les plaines de l'Europe centrale, sur la mer du côté de la Russie méridionale, séparée de l'Italie par une mer étroite qui l'en rapprochait plutôt, unie enfin à l'Asie Mineure par les détroits et les côtes de l'Archipel, elle offrait sur tout son pourtour des voies de pénétration remarquables. D'un autre côté, les grandes dépressions et les routes longitudinales ou transversales et aussi les vallées de la Save et du Danube exerçaient une action unificatrice et permettaient les communications avec l'Europe centrale et occidentale.

Tous ces caractères ont plus ou moins influencé la distribution des civilisations et les événements historiques de la Péninsule. Signalons d'abord quelques conséquences générales qui s'en dégagent.

CONSÉQUENCES GÉNÉRALES

Les principales voies maritimes, fluviales et continentales de la Péninsule furent suivies déjà par les civilisations préhistoriques, qui remontèrent le Danube, de son embouchure jusqu'à l'Europe centrale. Elles se propagèrent dans la Méditerranée, d'une île à l'autre, et passèrent en Italie; elles utilisèrent, en outre, les routes transversales qui vont de l'Adriatique septentrionale au bassin du Danube.

La civilisation hellénique se répandit ainsi sur presque toutes les côtes balkaniques et dans toute la Méditerranée, en utilisant les routes maritimes, presque à l'exclusion des routes fluviales et continentales. Elle ne pénétra guère dans le bloc continental de la Péninsule, au nord de la « Chaîne centrale ».

Les Romains utilisèrent toutes les dépressions et les principaux cols; ils construisirent les premières routes longitudinales et transversales. Par ces deux voies, la civilisation romaine s'infiltra dans presque toute la Péninsule; elle suivit aussi la Save et le Danube.

La civilisation byzantine utilisa largement les routes continentales, surtout les routes longitudinales. Très répandue dans les pays méridionaux et centraux à l'époque médiévale, elle se conserva et se propagea, quoique dégénérée, pendant la domination turque, dans les pays septentrionaux de la Péninsule, le long des routes longitudinales; elle pénétra même au delà du Danube, jusqu'à Budapest et Vienne.

Les civilisations romaine et byzantine se sont surtout établies dans les dépressions longitudinales; c'est là, le long des routes qui suivent ces dépressions que se trouvaient les villes les plus importantes de la Péninsule, celles qui existent encore aujourd'hui comme celles qui ont disparu; là aussi se sont déroulés les principaux événements de l'histoire balkanique. D'ailleurs tous les États conquérants ont toujours montré une tendance à s'emparer des dépressions et des routes longitudinales.

L'importance relative des routes longitudinales et transversales a changé suivant la situation du centre principal de civilisation. Les premières l'emportèrent à l'époque où Byzance était toute-puissante. La prépondérance passa ensuite à l'une des routes transversales : la *Via Egnatia*. Mais pendant les derniers siècles du Moyen-Age et après la chute de Constantinople, les républiques urbaines d'Italie, en particulier Venise, et la république serbe de Raguse, devinrent de grands centres commerciaux et civilisateurs. Cette dernière, surtout, fut l'intermé-

diaire commercial entre l'Italie et la Péninsule des Balkans dont elle exportait en Italie les produits agricoles, le bétail et les minerais. En retour, elle importait les produits de l'industrie italienne. Après avoir suivi les voies transversales, les Ragusains atteignirent les routes longitudinales et fondèrent des colonies et des maisons de commerce dans les villes importantes de l'intérieur et jusqu'à la mer Noire. Par suite, les routes transversales de l'Adriatique vers l'intérieur de la Péninsule balkanique prirent une importance qu'elles n'avaient pas eue avant cette époque et qu'elles n'ont pas retrouvée depuis : toutefois, le rôle des routes longitudinales ne fut pas effacé pour cela.

Les autres rapports de la Péninsule avec l'Europe occidentale, quoique éphémères, datent de l'époque des croisades et de la domination des Francs et des Latins dans les régions égéennes. Le contact se fit surtout par les voies maritimes, par la dépression Morava-Marica et par la *Via Egnatia*.

Des derniers siècles de la domination turque jusqu'à nos jours, la Péninsule subit un changement profond. Les civilisations précédentes s'éteignirent ou dégénérèrent. La civilisation européenne moderne pénétra bien dans la Péninsule, surtout après la libération de quelques pays balkaniques; mais tandis que les influences occidentales n'atteignaient guère que les villes des côtes balkaniques, celles de l'Europe centrale se firent sentir plus loin dans l'intérieur par les routes longitudinales, suivant une direction inverse de celle qu'avaient prises les civilisations précédentes. Toutes les voies transversales restèrent sans valeur pour le commerce et la pénétration.

Entre ces deux époques se produisit un phénomène particulier qui s'est continué jusqu'à nos jours. Le commerce s'éloigna quelquefois même des routes longitudinales par suite de la création de nombreuses foires dans les villes les plus actives, surtout à l'intérieur de la Péninsule. Les marchandises de l'Europe centrale, ainsi que celles de Constantinople et d'autres provenances balkaniques, arrivèrent alors dans les villes de foire par des caravanes de chevaux. Ce genre de commerce s'affaiblit ou disparut complètement après la construction des voies ferrées dans les dépressions longitudinales.

Les civilisations qui utilisaient exclusivement les routes transversales ne purent pénétrer toute la Péninsule. Leur domaine resta limité à l'étroit littoral adriatique. Ce fut le cas de Venise. La civilisation romaine elle-même, bien que les Romains aient dominé la majeure partie de la Péninsule, subit l'influence du relief. En s'adaptant au cadre géographique, elle a produit une civilisation originale dont les traces se retrouvent le long du littoral adriatique et dans les plaines de la Save et

du Danube; dans l'intérieur ce fut plutôt une organisation militaire qu'une civilisation proprement dite.

Les principales invasions dans la Péninsule eurent lieu par les frontières ouvertes du Nord ou par la liaison eurasiatique du Sud, en suivant surtout les dépressions longitudinales. Ce sont les seuls envahisseurs qui aient réussi à s'installer dans la région et à lui donner un nouvel aspect ethnique. Les invasions et les conquêtes qui vinrent de l'autre côté de la mer Adriatique et ne se répandirent que par les routes transversales n'ont guère laissé de traces dans le peuplement balkanique.

GRANDES INVASIONS, CHANGEMENTS ETHNIQUES, FORMATION DES ÉTATS AU MOYEN-AGE

Les premiers conquérants vraiment puissants furent les Romains. Après avoir traversé l'Adriatique, suivi les routes transversales de la Dalmatie et occupé les routes longitudinales ainsi que celles de la Save et du Danube, ils envahirent la majeure partie de la Péninsule. Mais ils ne s'établirent jamais en grand nombre que sur le littoral adriatique, surtout dans les villes de la Dalmatie actuelle et au delà des chaînes dinariques, le long du Danube. De l'Adriatique, les colons romains pénétrèrent par la vallée de la Narenta jusqu'à Stolac, en Herzégovine, et par la vallée de la Morača, jusqu'à Doclea, près de Podgorica, en Monténégro. Des contrées danubiennes, ils remontèrent la vallée de la Morava par Viminatium et Horreum Margi jusqu'à Naissus et Remesiana (Bela Palanka entre Niš et Pirot), et même jusqu'à Scupi (Skoplje). L'intérieur des pays balkaniques, entre l'Adriatique d'un côté, le Danube et la Morava de l'autre, était habité par des tribus illyriennes qui furent à demi latinisées. La langue latine était la langue officielle dans la partie nord-ouest de la Péninsule, au nord d'une ligne qui relie Alessio (Lješ) sur l'Adriatique, Naissus et Remesiana avec Ratiaria sur le Danube[1]. Au sud de cette ligne la langue officielle était la langue grecque, et les tribus thraces et macédoniennes furent jusqu'à un certain point grécisées. Il semble certain que, sans les nombreuses invasions barbares, le nord de la Péninsule serait devenu latin, le sud grec. Mais pendant ces invasions, les Romains périrent ou se retirèrent dans deux régions : les villes du littoral dalmate et la Roumanie actuelle. Les Romains des villes dalmates se maintinrent encore au Moyen-Age sous les noms de Romani, Latini, Dalmatini; la dernière famille qui ait parlé un dialecte

1. K. Jireček. *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*. Denkschriften KK. Akad. Wiss. Wien, 1912.

latin s'est éteinte dans l'île Veglia, il y a quelques dizaines d'années. De la population à demi latinisée de l'intérieur, une partie resta sur place; l'autre se retira, semble-t-il, dans les pays du centre et du sud.

De cette domination romaine, de nombreuses traces sont restées dans l'intérieur de la Péninsule : routes, forteresses, murailles des villes et des colonies fondées par les vétérans. La nomenclature géographique rappelle ces origines : Durmitor, Visitor, Korona, Kunora, Skoplje (Skopi), Lipljan (Ulpiana) et d'autres encore. Nombre de mots latins qui ont passé dans la langue serbo-croate ont la même provenance. Il est probable que la population à demi latinisée, en s'assimilant aux Serbo-Croates, a influé, en outre, sur leurs caractères physiques et psychiques. Mais les Romains disparurent presque entièrement de la Péninsule en tant que nation. Les conquêtes postérieures, celles des Vénitiens et de la Maison d'Anjou, moins prolongées, ne purent pas plus que les conquêtes romaines laisser de traces ethniques. Une population partiellement vénitienne s'est seulement conservée dans la partie occidentale de l'Istrie et à Trieste.

Les plus grands changements ethniques s'opérèrent au début et à la fin du Moyen-Age. Ils commencèrent avec l'immigration slave, à la fin du VIe siècle, se continuèrent par l'invasion bulgare, d'origine ougro-finnoise, en 659 et 660, et finirent par l'invasion turque au XIVe siècle. Les deux premiers de ces peuples pénétrèrent par la frontière septentrionale, largement ouverte et facilement accessible; les Turcs mirent à profit les caractères eurasiatiques de la région des Détroits. Les uns et les autres se répandirent dans la Péninsule, surtout par les routes longitudinales et par les vallées de direction nord-sud.

Les Slaves, les Yougoslaves d'aujourd'hui, se répandirent dans la Péninsule par infiltration sourde ou par invasion, en assimilant ou refoulant la population autochtone, c'est-à-dire les nombreuses tribus thraces de l'est, les tribus illyriennes et peut-être les Celtes demeurés à l'ouest de la Péninsule. Ils poussèrent même jusqu'au Péloponèse; une partie importante de l'Albanie actuelle fut également envahie. L'intérieur de la Péninsule s'appela, à partir du VIIe siècle, Sclavenia, Sclavonia, Sclavinica. La population grecque ne resta pure que dans les îles égéennes et, jusqu'à un certain point, sur le littoral de l'Archipel et dans la Thrace, en particulier autour de Byzance. La composition ethnique de la Péninsule balkanique fut donc profondément modifiée.

On a peu de renseignements sur les populations slaves, originaires des vastes plates-formes transkarpathiques, de la Galicie, de la Podolie, de la Volynie et du Polesje, qui pénétrèrent alors dans la Péninsule. Y avait-il des différences ethniques importantes entre les Slaves qui

s'installèrent sur la plate-forme bas-danubienne et le bassin de la Marica, dans les parties méridionales ou macédoniennes, ou encore dans les régions centrales et dinariques? L'hypothèse la plus vraisemblable est que ces populations slaves ne différaient, au début, que par des particularités de tribus et de dialectes (V. Iagić). Mais elles trouvèrent, dans la Péninsule un relief et un climat qui n'étaient pas les mêmes que ceux de leur pays d'origine, et différaient encore suivant les régions.

Elles durent s'adapter à un nouveau milieu géographique, changer leurs occupations, leur genre de vie, et ces conditions nouvelles amenèrent chez elles, des différenciations importantes. Ces différenciations furent d'ailleurs elles-mêmes influencées par l'assimilation des tribus autochtones, où l'on distinguait les Illyriens à l'ouest, les tribus thraces à l'est, macédoniennes au centre. Les linguistes cherchant la cause des différences qui existent entre les langues serbo-croate et bulgare ont souvent pensé à cette assimilation des divers peuples autochtones. Cette assimilation s'est poursuivie au cours du Moyen-Age, et même de nos jours, dans certaines parties de la Macéédoine occidentale. Il faut ajouter que les Aromounes, descendants de l'ancienne population à demi latinisée, avaient adopté la civilisation byzantine au cours du Moyen-Age; ils avaient acquis ainsi quelques caractères particuliers qu'ils transmirent aux Slaves en s'assimilant à eux. Dans nombre de régions de la Péninsule ainsi qu'en Roumanie, les Slaves et les Aromounes se mêlèrent étroitement et formèrent des groupes slaves ou roumains, selon que prédominait l'un ou l'autre élément. Une semblable assimilation s'opérait entre les Albanais, descendants des Illyriens, et les Slaves dans les régions pindo-dinariques.

Un changement ethnique qu'on peut connaître exactement et suivre dans ses conséquences, c'est l'assimilation des Bulgares ougro-finnois par les Slaves de la plate-forme bas-danubienne, entre le fleuve Iskar et la mer Noire. Cet amalgame slavo-bulgare fut encore modifié au XIe siècle par les influences mongoles des Petchénègues et des Koumanes. Il accentua une différenciation qu'avaient déjà favorisée les caractères morphologiques de la plate-forme danubienne, entre les Slavo-Bulgares du Danube et de la Marica et les autres Slaves qui peuplaient les contrées centrales et occidentales de la Péninsule.

La plate-forme bas-danubienne, d'une seule pièce, en tout cas moins morcelée qu'aucune autre région de la Péninsule, offrait les conditions les plus favorables à la formation d'un État. En outre, abritée du côté de Byzance, par les chaînes des Balkans, elle était ouverte au nord et au nord-est où les Bulgares ougro-finnois trouvèrent un appui et un refuge chez les tribus parentes. Ces Bulgares touraniens donnèrent une solide organisation militaire aux Slaves bas-danubiens, qui constituaient, ainsi

que tous les Slaves de la Péninsule, une masse sans cohésion. Par suite, c'est sur la plate-forme bas-danubienne que se forma le premier État qu'on voit apparaître après l'invasion slave et bulgare : l'État slavo-bulgare, fondé à la fin du VIIe siècle, sous le Khan Asparouch. L'histoire territoriale de cet État bulgare au cours du Moyen-Age est caractérisée d'abord par la prise de possession des cols balkaniques conduisant dans la vallée de la Marica; puis, par l'occupation du bassin supérieur et moyen de ce cours d'eau; enfin par le désir, qui ne put jamais se réaliser, de prendre Constantinople. A l'époque de sa plus grande puissance, l'État bulgare franchit même le rempart montagneux des Rhodopes et l'arc carpatho-balkanique, et pénétra provisoirement dans la dépression Morava-Vardar et même au delà.

La grande masse yougoslave, à l'ouest de l'arc carpatho-balkanique et des Rhodopes, dépourvue de tout ferment militaire mongol, resta beaucoup plus longtemps dispersée en tribus : la configuration du terrain plus morcelé que la plate-forme bas-danubienne favorisait cette dispersion. Le seul espace naturellement favorable à la formation d'un État viable, la dépression Morava-Vardar, était occupé par les forces militaires byzantines, concentrées dans les grandes villes de Tessalonica, Stobi, Ulpiana, Naissus et d'autres encore. C'est donc en dehors des grandes dépressions et des routes longitudinales, dans les contrées dinariques, que se cristallisèrent les premiers États serbes, la Zeta et la Raška (Rascia ou Rascie des documents occidentaux). Le premier se constitua autour des rivières Zeta, Morača et Drim, avec Scutari comme capitale; c'était un État adriatique. La Raška, plus vaste, se développa sur les plateaux dinariques et dans les vallées fertiles de la Tara, du Lim, de la Morava occidentale et de l'Ibar, avec sa capitale Ras, aux environs de la ville actuelle de Novi-Pazar; c'était un État continental. Ces deux États ne se réunirent qu'au XIIe siècle; ils s'étendirent bientôt vers les contrées centrales de la Péninsule, le Kosovo, la Morava méridionale avec Niš, et le Vardar supérieur avec Skoplje. La tendance territoriale de l'État serbe fut de sortir de ces contrées centrales de la Péninsule et d'occuper la vallée inférieure du Vardar, donc toute la dépression Morava-Vardar. Il y réussit au cours des XIIIe et XIVe siècles. Il occupa longtemps l'Albanie; à l'époque de sa plus grande puissance, au XIVe siècle, il envahit même pour un temps l'Épire et la Thessalie.

Le troisième groupe des Yougoslaves occidentaux s'installa au nord-ouest de la Péninsule, dans le bassin pannonique et dans quelques vallées alpines; il réussit, lui aussi, à former un État indépendant qu'on nomma, d'après la tribu principale, l'État croate, et dont le centre fut la Dalmatie septentrionale; il domina les routes transversales conduisant de l'Adriatique au bassin pannonique. L'État croate se joignit à la Hon-

grie dès 1102 et lui resta désormais lié. Enfin, les tribus slovènes, qui s'installèrent dans l'extrême Nord-Ouest dinarique et dans les Alpes orientales très éloignées de la masse yougoslave principale, furent rapidement soumises aux influences allemandes et ne réussirent que temporairement à former un État particulier. Croates et Slovènes acceptèrent le catholicisme. Unis à l'Europe centrale, ils montrèrent une grande vitalité, se maintinrent et purent manifester leurs facultés créatrices, particulièrement au cours du XIXe siècle.

Les États serbe et bulgare furent formés dans des contrées appartenant à Byzance; mais Byzance n'essaya pas sérieusement d'empêcher leur formation, d'autant plus qu'ils se constituaient au nord de l'Haemus et du Scardus, tandis que les vrais pays byzantins, ceux qu'elle dominait directement, étaient situés au sud des Balkans et de la Šarplanina : bassin de la Marica avec la côte de la mer Noire, régions égéennes et Macédoine avec le littoral de l'Albanie. Avec la ville de Byzance et ses dépendances asiatiques, ces pays constituèrent la zone où la civilisation byzantine s'implanta le plus profondément.

La ville de Byzance, centre incontesté de cette civilisation, fut en même temps la capitale politique de cette partie du monde. Son histoire, pendant tout le Moyen-Age, est celle de la moitié de l'Europe. Ce fut même la ville la plus riche et la plus civilisée du continent. « A un moment où l'Europe était encore barbare, où des villes de boue naissaient à peine dans les clairières des forêts allemandes, où la vie française tenait presque entière dans les guerres de château à château, Byzance avait des artistes et des poètes, écoutait de savants professeurs et des prédicateurs en vogue, se passionnait pour le cirque et pour le théâtre, se plaisait à des raffinements de bien-être, de luxe, de modes, de toilette, de galanterie[1]. » Byzance était en même temps le centre religieux de la plus grande partie de la Péninsule.

Au contact de Byzance, les Serbes et les Bulgares adoptèrent le christianisme et les premiers éléments de la civilisation byzantine. La vie matérielle et intellectuelle, surtout dans les classes supérieures, fut entièrement pénétrée des idées et des sentiments propres à Byzance. Il en fut de même de la littérature. Mais sous cette impulsion, se développa chez les Serbes une civilisation originale qui devait se manifester dans l'architecture, dans la littérature et dans la jurisprudence. Du XIIe siècle jusqu'au milieu du XVe, les rois serbes construisirent des églises très remarquables : Studenica, Gračanica, Dečani, Banjska, Sopoćani et d'autres encore ; quelques-unes d'entre elles peuvent être compa

1. A. Rambaud. *Études sur l'histoire byzantine*. Paris, 1912, in-8.

rées aux plus beaux édifices occidentaux de la même époque[1]. Le grand Code de l'empereur Dušan, rédigé dans la première moitié du XIVe siècle, est un des ouvrages juridiques les plus originaux de cette époque. Mais d'autre part la position géographique de l'État serbe, qui atteignit les côtes adriatiques et commanda presque toutes les routes transversales, l'ouvrit largement[2] à la civilisation occidentale. La République serbe de Raguse fut l'intermédiaire entre cet État et la civilisation venue de l'Ouest. Plus tard, les groupes serbo-croates occidentaux, installés sur le littoral adriatique, subirent l'influence de la Renaissance italienne; mais celle-ci ne se fit aucunement sentir sur les autres peuples balkaniques, plus éloignés de Florence et de Venise. En Dalmatie, particulièrement à Raguse, se développa une importante littérature serbo-croate; les sciences physiques et mathématiques même y furent cultivées. Mais les Serbes ne purent développer pleinement leurs facultés créatrices, car cette évolution fut brusquement arrêtée par l'invasion ottomane du XIVe et du XVe siècle.

Ce grand événement, en relation étroite avec la situation géographique de la Péninsule qui la mettait en rapports constants avec l'Asie, modifia du tout au tout ses destinées. Non seulement l'évolution de la civilisation balkanique se trouva brusquement arrêtée, mais encore le peuplement de la Péninsule subit un nouveau changement par l'introduction de l'élément ottoman. En outre, quelques groupes de chrétiens balkaniques furent convertis à l'Islam. Du XVe au XIXe siècle, la Péninsule prit ainsi un aspect plutôt asiatique qu'européen. Avec les derniers réfugiés grecs qui, après la prise de Constantinople (1453),

1. Gabriel Millet. L'ancien art serbe. *Revue d'art ancien et moderne des deux Mondes*, Paris, 1917. « L'art serbe dépassait celui de Byzance par la hardiesse des conceptions, par le nombre et la magnificence des monuments. De quelque côté qu'ils tirent leur plan ou leur technique, ils font œuvre originale. Le Serbe rompt l'équilibre savant et robuste de Byzance. Il veut des nefs plus longues, des voûtes plus hautes, des membres plus dégagés, des articulations plus souples, des combinaisons variées et des effets imprévus. Avant tout il sera lui-même, il met dans l'édifice ce qu'il sent dans son âme, de la hardiesse et de la fierté. »

Sur la peinture serbe de cette époque, G. Millet dit : « Rien ne sort du néant, les plus grands ont eu des maîtres. Ici les Serbes ont reçu, ils ont créé. L'œuvre du peintre de Nagoričino peut soutenir la comparaison avec les Siennois. »

2. Le meilleur historien des Yougoslaves. K. Jireček (Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien, I-III. *Denkschriften KK. Akad. der Wiss.* Wien, 1912-1914), donne la caractéristique suivante de l'État serbe :

« Quant à la richesse nationale, la Serbie, surtout à l'époque qui s'étend de 1282 à 1355, l'emportait sur ses voisins, l'empire byzantin et bulgare.

« La Serbie du Moyen-Age n'était pas un État conservateur. Au contraire, elle introduit un progrès et des nouveautés dans la jurisprudence, l'administration et dans l'économie nationale. L'organisation de l'État et de la justice fut originale, surtout au début, et se rapprocha plutôt des institutions des États de l'Europe centrale et septentrionale que de celles de Byzance. » [I. p. 3.]

gagnèrent l'Europe occidentale, cessa l'influence civilisatrice séculaire que la Péninsule avait exercée sur l'Europe.

L'invasion turque du XIVe siècle s'opéra par les Détroits et se répandit dans l'intérieur en suivant les grandes routes longitudinales Marica-Morava et Vardar-Morava. Les groupes principaux de la population ottomane ne se fixèrent que dans les vallées du Vardar et de la Marica, dans la Bulgarie orientale et dans la Thrace, sans pouvoir pénétrer dans la vallée de la Morava et dans le système dinarique à l'ouest de la Péninsule, sauf dans les villes.

La principale résistance que rencontrèrent les Turcs, en pénétrant dans l'intérieur par les routes longitudinales, fut celle de la nation et de l'État serbes, qui occupait la plus grande partie de ces routes. Il livra aux Turcs trois batailles sur des terrains dont la nature avait fait des positions d'une importance capitale : dans la vallée de la Marica, à l'ouest d'Andrinople (bataille de Črnomen), dans la vallée de Toplica (bataille de Pločnik, à l'ouest de Niš) et dans le Kosovo pour protéger la vallée de la Morava et les pays dinariques. Après la bataille de Kosovo, en 1389, l'État serbe diminué recula dans la direction du Nord et continua à occuper la vallée de la Morava jusqu'en 1459. Vers la fin du XVe siècle, les Turcs envahirent les pays serbes septentrionaux, et atteignirent la Save et le Danube. Ils franchirent même ces deux cours d'eau, pénétrèrent dans la Hongrie et arrivèrent sous les murs de Vienne à la fin du XVIIe siècle; mais ils furent refoulés et durent s'arrêter sur la rive droite du Danube. Belgrade devint alors la forteresse principale à la frontière septentrionale de l'empire turc. Dans ces conditions, le bassin pannonique demeurait toujours ouvert à l'invasion turque.

Pour protéger l'Europe centrale, l'Autriche créa les Confins Militaires, sorte de rempart vivant constitué par les Serbo-Croates de la Hongrie méridionale et de la Croatie, qui arrêta la poussée turque vers le Nord. Les Confins Militaires nous amèneront à parler, dans un chapitre suivant, d'un des déplacements ethniques les plus importants dont ces régions aient été le théâtre, à savoir les migrations des Yougoslaves provoquées par la poussée turque et dirigées vers le Nord et vers l'Ouest, migrations qui se sont accommodées au relief et aux exigences géographiques.

LA QUESTION BALKANIQUE — FORMATION DES NOUVEAUX ÉTATS

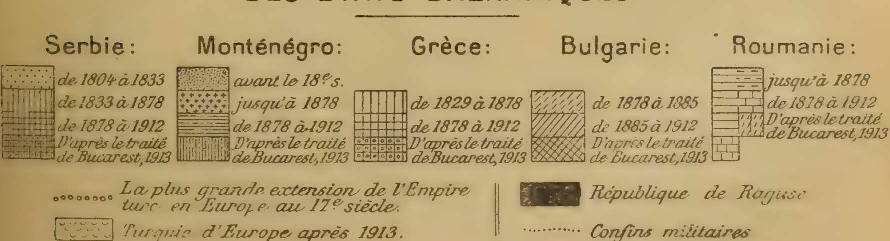
Dépourvue de centres civilisateurs, la Péninsule acquit à l'époque turque une grande importance politique : elle devint l'objet principal de la « question d'Orient ». Déjà en germe au temps des Croisades, la question d'Orient a pris un caractère d'actualité aiguë pendant les deux derniers siècles. Le fond géographique de cette question, en tant que question balkanique, tient à la position eurasiatique de la Péninsule, à ses caractères géographiques d'union et de pénétration, et à la distribution des peuples balkaniques.

Comme la Turquie était en pleine décadence, ce fut d'abord l'Europe centrale, représentée par l'Autriche-Hongrie, qui chercha à profiter de sa position favorable pour s'emparer des contrées centrales et occidentales de la Péninsule. Sa frontière septentrionale, complètement ouverte, était exposée à l'invasion venue du Nord par la voie Morava-Vardar et par les vallées des affluents de la Save et du Danube. Les pays balkaniques, comme auparavant l'Italie, devaient exercer sur les empires de l'Europe centrale, une irrésistible attraction. La fertilité des régions du Nord, la douceur du climat de la région égéenne, l'ampleur du golfe de Salonique, ouvert sur la mer Égée, et par elle sur la Méditerranée, enfin les possibilités immenses que la Péninsule ouvrait sur l'Asie antérieure à un conquérant, tout cela devait tenter les Puissances centrales. Il semble que cette poussée vers l'Orient fut stimulée et renforcée par les caractères matérialistes et techniques de la nouvelle culture de l'Europe centrale.

De son côté la Russie, vaste pays presque dépourvu de toute communication maritime régulière, subit très fortement l'attraction de Constantinople et des Détroits. Là se tenait de temps immémorial le marché où s'échangeaient les produits agricoles russes, les produits méditerranéens et les objets manufacturés de l'Occident.

Au début du XIX[e] siècle, les peuples balkaniques, qui jusqu'alors étaient comme endormis sous l'esclavage turc, se réveillèrent et peu à peu cherchèrent à former des États indépendants. Le peuple serbe, qui avait succombé le dernier, donna le premier le signal de l'affranchissement et réussit après une lutte de onze ans (1804-1815) à former un noyau d'État national dans le bassin de la Morava. Cet État une fois constitué tendit, comme l'État serbe du Moyen-Age, à s'emparer de la dépression Morava-Vardar et à créer un État solide et viable dans les limites de cette unité géographique. La Serbie moravienne, dans ses conquêtes successives (1833, 1878 et 1913), s'étendit constamment vers

LIBÉRATION ET AGRANDISSEMENTS SUCCESSIFS DES ÉTATS BALKANIQUES



le Sud, vers la vallée du Vardar. Pendant ce temps le petit État serbe qu'était le Monténégro s'agrandit lui aussi au cours de luttes incessantes avec la Turquie ; il occupa même une petite zone du littoral adriatique, avec les golfes de Bar et d'Ulcinj (Antivari et Dulcigno). Vers 1829 se forma l'État grec avec l'aide de la France, de la Russie et de l'Angleterre. Deux agrandissements successifs, en 1878 et 1913, firent de la Grèce un véritable État égéen. Enfin dans sa poussée vers Constantinople et sous l'influence de l'idée slave, la Russie libéra la Bulgarie actuelle qui devint, d'un coup, le plus vaste État balkanique, englobant la plate-forme bas-danubienne et le bassin de la Marica. Après les guerres balkaniques de 1912 et 1913 la Bulgarie occupa une partie de la Macédoine orientale et quelques ports du littoral égéen.

Les Turcs une fois expulsés des principales régions de la Péninsule, un problème devait se poser : « A qui allait appartenir la vallée du Vardar? » Cette question provoqua des luttes intestines entre les États balkaniques, surtout entre la Serbie et la Bulgarie. Nous avons souligné l'importance capitale de cette vallée pour la Serbie. Sa possession présente au contraire un intérêt bien moindre pour la partie orientale ou bulgare de la Péninsule, qui en est séparée par les montagnes du Rila, des Rhodopes et de l'Osogov, les plus hautes de la Péninsule. En outre, la vallée du Vardar est extérieure à la Bulgarie dont elle n'attire pas les grands courants économiques et commerciaux ; ceux-ci se dirigent tous en effet vers la mer Noire ou vers les ports de la Thrace égéenne. La Bulgarie et la vallée du Vardar ne constituent pas une unité géographique, ils ne peuvent former un État que par un concours de circonstances qui ne sauraient se prolonger. Mais la Bulgarie, jusqu'à ces derniers temps, fut favorisée par sa position géographique. Elle avait les sympathies de quelques cercles russes très influents; l'Angleterre la considérait comme l'obstacle nécessaire à l'expansion russe vers Constantinople et, pour l'Europe centrale enfin, elle fournissait un moyen d'affaiblir la Serbie. Car la position géographique de celle-ci était des plus gênantes. En occupant la dépression Morava-Vardar, elle empêchait la pénétration de l'Europe centrale vers Salonique et l'Asie Mineure. Elle était destinée à jouer contre la poussée austro-germanique un rôle de barrière identique à celui qu'elle avait joué pendant l'invasion turque, aussi devait-elle être pendant ces dernières années continuellement aux prises avec l'Autriche-Hongrie dont elle contrecarrait résolument les desseins. Ce sont des publicistes français très informés qui les premiers en Occident ont compris l'importance de la situation géographique de la Serbie et qui ont mis en relief l'intérêt européen de cette situation. Le problème se trouvait encore compliqué par le fait que l'Autriche-Hongrie méridionale et le littoral adriatique de Trieste à

Scutari étaient habités par des Serbes et d'autres Yougoslaves qui voulaient s'unir à la Serbie et s'opposer comme elle à l'expansion de l'Europe centrale vers la mer Adriatique.

Tels sont les facteurs géographiques et ethnographiques qui ont créé la question d'Orient, qui ont déterminé les nombreuses guerres austro-turque, russo-turque et balkaniques, et qui furent une des causes de la grande guerre actuelle.

Toute la politique des monarques austro-hongrois fut d'empêcher, au cours du XIXe siècle et depuis lors, la formation des grandes unités nationales, notamment de l'unité serbe. Cette politique a empêché les grandes unités géographiques et ethnographiques de se réaliser en États : les caractères d'union et de pénétration n'ont pu influer sur le développement national et économique des peuples balkaniques. Ainsi l'action des facteurs géographiques et ethnographiques peut être elle-même modifiée par des arrangements artificiels. C'est là une des causes principales des troubles intérieurs et des guerres qui se sont succédé dans la Péninsule. Pour arriver à une solution garantissant la paix, il faudra s'inspirer des réalités géographiques, ethnographiques et économiques de la Péninsule, et renoncer aux petites combinaisons artificielles.

CHAPITRE IX

ZONES DE CIVILISATION

Caractéristique générale. — Zone de civilisation byzantine modifiée. — Influences turco-orientales. — Zone de civilisation occidentale. — Régime patriarcal. — Conception des historiens sur les zones de civilisation dans la Péninsule.

Aucun phénomène historique ne montre une adaptation aussi complète aux conditions géographiques que la distribution des anciennes civilisations dans la Péninsule balkanique. Après des alternatives d'avance et de recul, causées par des événements historiques extraordinaires, parfois sans rapport avec les conditions géographiques, l'extension d'une civilisation est généralement arrêtée par des barrières naturelles. Même les civilisations qui se sont propagées dans presque toute la Péninsule ont fini par voir ainsi leur zone d'influence se rétrécir. Ils s'est opéré un ajustement, une adaptation parfaite aux conditions géographiques. Ainsi se sont formées des zones de civilisation différentes en rapport étroit avec les principaux caractères géographiques, surtout avec ceux que nous avons appelés caractères d'union et de pénétration. Sans doute, on trouve parfois plusieurs civilisations superposées comme des couches géologiques, on les rencontre plus souvent enchevêtrées. On peut néanmoins distinguer des contrées où telle civilisation a laissé plus de traces qu'une autre. Les plus récentes se montrent elles-mêmes déjà adaptées au milieu géographique et limitées à des régions déterminées.

Toutes les civilisations qui se sont développées ou qui ont été importées dans la Péninsule n'ont pas laissé de traces également nettes dans la population balkanique. Celles qui étaient antérieures à l'établissement des Yougoslaves et des Turcs n'ont pas eu d'action sur le gros de la population actuelle de la Péninsule. La civilisation hellénique ne fut conservée ni par les Grecs, ni par les survivants des anciennes populations illyrienne et thrace, les Albanais et les Aromounes d'aujourd'hui. La civilisation romaine laissa des vestiges nombreux dans une grande partie de la Péninsule, surtout sur le littoral adriatique, et contribua à la naissance des civilisations postérieures méditerranéenne et italienne.

Les dialectes des Albanais et des Aromounes furent modifiés sous l'influence latine, et le sang romain se mêla, semble-t-il, à celui de cette ancienne population balkanique. Les Celtes qui pénétrèrent par le Nord dans la Péninsule et se répandirent jusqu'à la mer Égée n'ont laissé aucune trace saisissable de leur civilisation.

L'absence de continuité des influences civilisatrices est une caractéristique de la Péninsule balkanique, contrairement à ce qui s'est passé dans l'Europe occidentale et centrale.

Les civilisations postérieures à l'établissement des Yougoslaves, celle de Byzance surtout, bien qu'elle se soit exercée sur tous les peuples balkaniques actuels, furent souvent fortement altérées, dans quelques régions même oblitérées par l'invasion des Turcs. La civilisation vénitienne s'est conservée sur le littoral adriatique, mais modifiée par les traditions romaines et byzantines, et surtout par la réaction de l'esprit national. Enfin la Péninsule balkanique a subi l'influence décisive des populations yougoslaves où domine le régime patriarcal, des envahisseurs turcs et de l'Occident.

L'aire de répartition de ces civilisations, particulièrement des civilisations byzantine et vénitienne, subit aussi des changements lors des grandes migrations des peuples balkaniques à l'époque turque. Cette perturbation a été due surtout aux migrations des Dinariques vers la Dalmatie et des Balkaniques dans les pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie. Les civilisations propres à la Péninsule s'étendirent pour cette raison vers le Nord, de l'autre côté de la Save et du Danube, ainsi qu'en Dalmatie.

La distribution des différentes civilisations est devenue elle-même un facteur très important dans l'économie de la Péninsule et une cause déterminante des caractères psychiques de sa population.

Nous allons indiquer dans ce chapitre l'aire de répartition des différentes civilisations, en réservant pour les chapitres suivants l'exposé des phénomènes multiples où l'on saisit leur influence. Nous ne caractériserons que celles qui sont propres à la Péninsule ou ont été modifiées par les circonstances balkaniques spéciales.

ZONE DE CIVILISATION BYZANTINE MODIFIÉE

La Péninsule balkanique a perdu aujourd'hui à peu près les meilleurs fruits de la civilisation byzantine, d'abord la culture intellectuelle et littéraire, puis la prospérité matérielle qui permit le développement du luxe chez les classes supérieures. On n'y trouve que des restes de la civilisation des classes moyennes et inférieures ; encore apparaissent-ils

sous une forme altérée. Bien que la civilisation byzantine se fût assimilée dès le Moyen-Age des éléments des civilisations orientales, elle en fut encore plus pénétrée à l'époque turque. Elle a subi aussi les influences levantines. Ainsi modifiée, elle s'est répandue à l'époque de la domination byzantine et de la domination turque dans la plus grande partie de la Péninsule, même dans des régions qui sont aujourd'hui en dehors de sa zone d'extension. Elle est devenue ainsi la civilisation balkanique par excellence, le balkanisme.

Le balkanisme n'est donc pas l'Orient, et ne peut être identifié avec l'Orient proche, *the Nearer East*, comme on le dit souvent. Cette confusion est due à l'impression que firent sur les esprits l'introduction de l'Islam, l'établissement des Turcs dans les Balkans, les relations que les pays méridionaux entretenaient depuis des siècles avec l'Asie Mineure et l'Afrique septentrionale. Les influences turco-orientales ont certainement laissé de nombreuses traces dans la Péninsule, elles ont souvent modifié la vieille civilisation balkanique; mais ce sont surtout les influences de l'ancienne civilisation byzantine qui se font sentir dans la vie matérielle comme dans les conceptions morales les plus subtiles.

Les Grecs, les « Romains » byzantins du Moyen-Age, étaient et sont restés les vrais représentants de l'ancienne civilisation balkanique. Viennent ensuite les Aromounes ou Koutzovalaques qui furent pénétrés de cette civilisation. Les classes supérieures turques elles-mêmes l'ont adoptée bien que l'islamisme avec le Coran et la vie domestique fermée, en ait entravé l'infiltration. Les Yougoslaves balkaniques y ont été gagnés lors de leur installation dans l'empire byzantin et surtout lors de leur conversion au christianisme. La civilisation byzantine continua à se propager dans les États serbe et bulgare du Moyen-Age. Les historiens et les archéologues y ont constaté l'influence incontestable, souvent prépondérante, de cette civilisation dans l'architecture, dans l'administration, dans l'organisation religieuse, ainsi que dans la législation, la littérature et même dans la vie matérielle. Toutefois, et nous avons indiqué cette différence, l'État bulgare fut plus complètement soumis à ces influences que l'État serbe qui subit aussi l'influence de l'Occident et dont l'histoire accuse, en outre, une évolution originale.

Au cours de la domination turque, la civilisation matérielle et les idées morales venues de Byzance, de Stamboul, continuèrent à se propager dans la Péninsule. Les anciennes frontières, qui entravaient la pénétration de la civilisation byzantine, avaient disparu et les moyens de diffusion restaient aussi efficaces, sinon plus. L'Église byzantine ou grecque envahit, comme l'État turc, presque toute la Péninsule avec un nombreux clergé et des communautés qui se multipliaient. Les Grecs et les Aromounes grécisés devinrent les premiers commerçants de la

Péninsule, en particulier dans les régions centrales. Dans les villes ou le long des routes principales, ils s'installèrent comme artisans, mercantis, *handži* (aubergistes), *bakals* (épiciers). Avec les émigrants serbes, ils passèrent le Danube et la Save et se dispersèrent dans les villes et dans les grands villages de la Syrmie, du Banat, de la Bačka, etc., où chaque *bakal* était encore appelé récemment le « Grec », même quand il n'était pas de nationalité grecque. La civilisation byzantine fut en particulier la civilisation des villes et des grandes routes longitudinales : Constantinople-Belgrade et Salonique-Belgrade. Le régime turc la protégeait. Elle disparut rapidement au fur et à mesure que les régions de la Péninsule se libérèrent de la domination turque.

Le domaine actuel de l'ancienne civilisation byzantine est à peu près le suivant. Son influence la plus forte se fait sentir au Sud des Balkans et de la Šarplanina, surtout en Thrace, en Macédoine et en Grèce, moins en Épire et dans l'Albanie méridionale. Quoique ses frontières septentrionales soient, en général, les Balkans et la Šarplanina, elle a pénétré par la vallée de la Morava jusqu'à Niš et au delà jusqu'à la Save et le Danube. Nous avons vu plus haut qu'elle a même franchi ces fleuves et s'est étendue jusqu'à Budapest et Vienne. Mais cette pointe avancée au nord de Niš, dans la vallée de la Morava et au delà, a presque complètement disparu dans ces dernières dizaines d'années. Les traces de l'ancienne civilisation balkanique se sont mieux conservées sur le littoral de la mer Noire et en Bulgarie, au nord des Balkans.

La civilisation byzantine ne s'est pas étendue sans solution de continuité dans les régions méridionales de la Péninsule. De nombreux îlots où domine le régime patriarcal se rencontrent dans toutes les contrées situées en dehors des dépressions longitudinales. Les mieux conservés sont, dans la Macédoine occidentale, les pays de Prespa, Morihovo, Poreč, Kičevo, Debar et Radika. On en trouve aussi dans la Macédoine orientale : massifs d'Osogov, pays de Maleš et Pijanec. Un autre s'est maintenu dans le bassin de la Marica : Srednja Gora, au sud des Balkans. Il en reste enfin des traces à l'Ouest de la Grèce centrale, à l'intérieur du Péloponèse et dans l'île de Crète. Toutefois le régime patriarcal diffère sensiblement ici de celui des régions dinariques, car il a subi jusqu'à un certain point l'influence de l'ancienne civilisation balkanique.

Les grandes masses rurales de population turque dans la Bulgarie orientale, dans la Thrace, sur la rive gauche du Vardar et entre Kajlar et Ostrovo, en Macédoine, n'ont guère été affectées par les influences byzantines. Le mélange de la culture balkanique et du régime patriarcal, des influences méditerranéennes et levantines propagées le long du littoral égéen et des influences turques, fait de la Macédoine une sorte d'échiquier; les limites des différentes civilisations sont d'autant plus

frappantes qu'elles coïncident parfois avec les frontières des nationalités. Nulle part le contraste n'apparaît plus net qu'en passant du bassin de Korica dans celui de Prespa[1].

L'empreinte de la vieille civilisation balkanique est encore très sensible dans les phénomènes sociologiques et dans les caractères ethnographiques. Elle s'oppose au régime patriarcal dans la vie économique comme dans la vie psychique. Bien des difficultés et des luttes intestines sont nées de ces différences; ce sont elles qui ont aggravé souvent l'antagonisme des peuples balkaniques.

Les agglomérations urbaines sont plus nombreuses et en général plus importantes dans la zone de civilisation byzantine que dans les pays septentrionaux de la Péninsule. Leur aspect, particulièrement celui du marché (*čaršija*), la forme même des maisons diffèrent comme on le verra dans un chapitre suivant. Certains anciens métiers sont caractéristiques : ceux par exemple qui se rattachent aux caravanes de chevaux, mode de transport médiéval qui s'est conservé jusqu'à nos jours; de même l'industrie des costumes féminins souvent brodés d'argent et d'or comme des icones. Les costumes de ville des femmes ont souvent aussi des noms grecs et la mode en est d'origine byzantine. Les fabriques d'objets en filigrane, très répandues dans la Péninsule, sont de même origine, de même encore le travail des fourrures. La cuisine aussi est spéciale, les mets, les manières de les préparer et de les servir. Les noms même des plats sont grecs ou aromounes. Le vieux balkanique aime la vie aisée et policée, et ce goût a été introduit dans la population slave par les Grecs et les Aromounes. Toutes ces survivances byzantines sont pénétrées d'éléments orientaux, et il est aujourd'hui impossible de discerner sans études spéciales les éléments antérieurs à l'invasion turque de ceux qui leur sont postérieurs.

L'esprit des *čaršija* et même de la population en général, les idées sur la manière de gagner sa vie et les conceptions morales ont été empruntées aux Aromounes grécisés et aux Grecs. La vie des citadins, même le savoir-vivre sont réglés semble-t-il, par quelques normes fixes, par quelques préceptes qui rappellent souvent une ancienne littérature didactique. Les corps de métiers fermés, les corporations (*esnafi*), aux règlements rigides, dans lesquelles tous les cas sont prévus témoignent de leur ancienne origine. Tous, Slaves, Aromounes, ou Grecs, se distinguent par une bigoterie particulière sur laquelle nous aurons à revenir. Les murs de leurs maisons sont couverts d'inscriptions pieuses. Mais cela ne les empêche pas d'exploiter leur prochain. Le sentiment du devoir, de la responsabilité et de la solidarité est en général fai-

1. J. Cvijić. *Les problèmes anthropogéographiques de la Péninsule balkanique.* (*Naselja*, p. XXVII, 1902. *Académie des Sciences.* Belgrade.)

blement développé chez eux. Ils ont surtout le désir de gagner et tous les moyens leur sont bons pour y arriver. De là un égoïsme extrême qui rend difficile toute action en vue des intérêts communs.

De même qu'à Byzance, l'empire reposait moins sur la nationalité que sur la religion, ainsi dans les régions de civilisation byzantine, la foi orthodoxe fut longtemps au-dessus des nationalités. Les peuples avaient presque perdu tout sentiment national. La religion orthodoxe a d'ailleurs ici un esprit très particulier, comme on le verra plus loin. Il est curieux que non seulement les citadins, mais les paysans eux-mêmes, aient un penchant tout à fait byzantin pour les querelles religieuses. Les discussions sur la discipline et sur le dogme ont souvent engendré chez eux des luttes acharnées. Il semble que les difficultés religieuses entre les Slaves et les Grecs vers le milieu du XIX[e] siècle, aient trouvé dans ce goût byzantin un terrain particulièrement propice.

INFLUENCES TURCO-ORIENTALES

Par suite des caractères eurasiatiques de la partie sud-orientale de la Péninsule balkanique, les influences turco-orientales s'y sont exercées avant l'invasion turque, en particulier par l'intermédiaire de Byzance. D'ailleurs les Grecs, installés dans les Cyclades et sur les côtes de l'Asie Mineure, ne sont-ils pas un peuple de l'Asie antérieure presque autant que de la Péninsule balkanique? Peuple marin ne sont-ils pas restés à travers les siècles en relations étroites avec l'Asie et l'Afrique du Nord? Nous avons mentionné, dans le chapitre *Caractères eurasiatiques et anciennes civilisations*, nombre d'emprunts d'ordre matériel qui ont été faits à ces pays depuis les temps les plus reculés (les diverses sortes de blé, les arbres fruitiers, les fleurs, les modes d'irrigation, etc.). La civilisation byzantine était elle-même pénétrée d'éléments orientaux qui ont été transmis à tous les peuples balkaniques. On a constaté des influences orientales dans la littérature serbe, bulgare et grecque du Moyen-Age et on rencontre des motifs orientaux très anciens dans le folklore balkanique, surtout dans les chants populaires, ainsi que dans l'art décoratif.

Mais c'est surtout à l'époque de la domination turque que les influences turco-orientales se sont répandues dans la Péninsule. Elles sont naturellement plus fortes chez les populations turques qui se sont installées dans le Sud-Est et le Centre; mais elles ont pénétré aussi parmi les islamisés et les Albanais qui sont en majorité un peuple musulman. Nombreux sont les Serbes islamisés surtout dans la Bosnie et l'Herzégovine et les Pomaks bulgares dans les Rhodopes. Ces Musul-

mans ont beaucoup contribué à la diffusion des influences turco-orientales, non seulement en les adoptant eux-mêmes, mais encore en les propageant parmi les populations chrétiennes de même langue. Les influences turco-orientales se sont d'ailleurs enracinées au cours de la longue domination turque chez tous les peuples balkaniques et même, par suite des migrations, dans les pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie qui n'ont pas subi la domination turque. On les retrouve partout : dans la forme du harnachement et des armes, comme dans le type des villes et des maisons ; dans l'indolence et la paresse, le *javašluk* oriental ; dans l'attitude caractéristique de l'artisan accroupi, dans les préjugés orientaux, dans la bonté et l'honnêteté particulières comme dans les accès de brutalité propres à certaines populations de l'Asie antérieure.

La domination séculaire des Turcs a eu une autre influence. Elle a imprimé aux peuples balkaniques les traits de la « raya », les caractères d'une classe opprimée ; elle a engendré par là nombre de caractères psychiques spéciaux.

Comme la civilisation byzantine, l'influence turco-orientale domine dans le Sud-Est de la Péninsule, c'est-à-dire dans la région à caractères eurasiatiques. Elle est aussi très enracinée le long des routes longitudinales Marica Morava et Vardar-Morava jusqu'à Niš, précisément dans la région où la population yougoslave a le plus nettement les caractères de la *raya*. Ce fait a été la cause d'une importante erreur ethnographique. Le nom de Bulgare fut identifié à l'époque turque avec celui de raya ; il a même fini par s'appliquer avec ce sens général aux populations serbes des régions méridionales. Au Nord de Niš et dans les régions dinariques, les influences turco-orientales se font moins sentir, excepté chez les islamisés de la Bosnie. Elles sont insignifiantes dans l'ancienne population yougoslave de l'Autriche-Hongrie, beaucoup plus sensibles chez les immigrés dinariques de ces régions. Les populations yougoslaves les moins atteintes sont les Slovènes et les Croates de la « Croatie civile » (départements de Zagreb, de Varaždin et de Križevac).

ZONE DE CIVILISATION OCCIDENTALE

Nous avons signalé dans les pages précédentes les traces de la civilisation romaine dans la Péninsule. Il s'établit de nouveaux contacts entre l'Occident et le monde balkanique à l'époque des croisades, puis au cours de la domination de la maison d'Anjou en Albanie, enfin lors de l'établissement des Francs et des Latins sur le littoral égéen et à Constantinople. Plus importante fut l'influence des républiques urbaines de l'Italie, surtout de Venise et de Gênes, qui s'étendirent de l'Adria-

tique jusqu'à la mer Noire. Et de nouveau l'action de l'Occident s'est exercée au cours du XIXe siècle. Toutes ces influences peuvent être groupées sous le nom de civilisations méditerranéennes occidentales et opposées à la civilisation de l'Europe centrale dont l'action, quoique récente, devient de plus en plus importante.

Les voies de pénétration et la distribution géographique de ces deux groupes sont différentes.

Les civilisations occidentales gagnèrent la Péninsule balkanique surtout par des voies maritimes et pénétrèrent dans l'intérieur par les routes transversales qui partaient de l'Adriatique. Bien que la civilisation romaine et même celle de Venise se soient infiltrées profondément dans la Péninsule, leur extension a fini par être contrariée par le relief, et leur domaine est aujourd'hui limité à l'étroit littoral balkanique, surtout au littoral adriatique. Dès qu'on sort des villes de l'Adriatique, les influences occidentales disparaissent presque et le régime patriarcal domine.

L'influence des civilisations méditerranéennes est plus ou moins accusée sur tout le littoral balkanique, de Trieste à Constantinople. Au fond, c'est la même civilisation qu'on rencontre sur toutes les côtes européennes de la Méditerranée, modifiée jusqu'à un certain point par les nations différentes qui occupent les côtes balkaniques. Elle a un caractère plutôt levantin et grec à Constantinople (surtout parmi les habitants de Pera), et aussi sur le littoral de la Marmara et de la mer Égée. Sur le littoral albanais c'est un mélange d'influences italiennes, grecques, orientales et même patriarcales. Sur le littoral adriatique, les agglomérations urbaines, le type des maisons et le genre de vie portent le cachet méditerranéen sur un fond serbo-croate. Le souvenir de la domination vénitienne s'y est conservé dans les ruines des forteresses et les édifices aux armoiries de Saint-Marc; la mentalité des citadins est parfois marquée de l'esprit de la République.

L'intérieur de la Péninsule balkanique n'échappe pas tout à fait, même aujourd'hui, aux influences occidentales. La civilisation romaine a laissé des traces dans la population autochtone, dans les tribus illyriennes et thraces qui furent à demi latinisées. Cette ancienne population servit d'intermédiaire entre les Romains et les Serbo-Croates auxquels elle s'assimila. Un groupe serbe important dans les montagnes dinariques, celui que nous désignerons plus loin sous le nom d'*Era*, ressemble beaucoup aux peuples latins de l'Europe occidentale. Des mots d'origine latine ont été introduits dans la langue serbo-croate, probablement par l'ancienne population balkanique à demi latinisée.

Les relations que la République de Venise entretenait au Moyen-Age avec le royaume serbe de Raška se laissent encore deviner dans l'inté-

rieur de la Péninsule. On sait quelles ont été les influences occidentales dans l'architecture des églises serbes depuis le XIIe jusqu'au milieu du XVe siècle. Armes et étoffes d'origine vénitienne sont souvent mentionnées dans les chants populaires serbes. Il y a dans la langue serbe des mots d'origine italienne qui datent probablement de cette époque (*piaca, pogača, bisage*, etc.). Les régions dinariques, même la Serbie moravienne, ont entretenu des relations commerciales avec l'Italie par la route de Raguse, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (exportation du bétail). La farine fine de Jakin (Ancone) et les pâtes d'origine italienne pénétraient encore dans la Metohija dans les premières années du XIXe siècle. On les trouvait même dans la Bulgarie orientale, introduites probablement par les commerçants de Gênes. J'ai été surpris de rencontrer à Karlovo, dans la dépression subbalkanique, d'anciennes maisons et des magasins de type italien.

La manifestation la plus importante des influences occidentales dans la Péninsule, est la religion catholique et l'alphabet latin qui l'accompagne. Mais ici on doit faire une distinction. C'est seulement sur le littoral adriatique que le catholicisme fut en connexion constante avec la civilisation occidentale. Dans la Bosnie et les autres pays yougoslaves situés en dehors de la Péninsule il a toujours eu des attaches plus étroites avec la civilisation de l'Europe centrale.

L'Europe centrale n'a presque pas fait sentir son influence dans la Péninsule balkanique avant la fin du XVIIIe siècle. L'occupation provisoire de quelques régions par la Hongrie au Moyen-Age n'a pas laissé de traces. Après les guerres austro-turques et les grandes migrations des Serbes vers les pays méridionaux de l'Autriche-Hongrie, le commerce des régions septentrionales de la Péninsule se dirigea vers l'Autriche. Les relations avec ce pays se sont multipliées jusqu'à nos jours. Depuis un certain temps, l'influence allemande a commencé, elle aussi, à gagner du terrain.

La population hongroise de la plaine de l'Alföld n'a pas contribué à la pénétration de la civilisation de l'Europe centrale dans la Péninsule. Presque aucun balkanique ne parle le hongrois. La vaste plaine de la Hongrie est considérée comme un espace qu'on doit traverser aussi vite que possible pour atteindre l'Europe centrale, mais où l'on ne s'arrête pas. Les Hongrois, pour empêcher le rapprochement entre la Serbie et les Yougoslaves du royaume, ont réduit autant que possible les relations avec la Péninsule balkanique sur les deux voies ferrées Belgrade-Fiume et Belgrade-Vienne. Et ainsi, un bassin prédestiné par la nature à servir de lien entre les peuples et à faciliter la propagation de la civilisation est resté plutôt comme un obstacle entre les contacts et les échanges d'influences.

Néanmoins, la civilisation de l'Europe centrale a pénétré par les vallées et les routes longitudinales dans la Serbie, dans la Bosnie, et même dans la Bulgarie, plus éloignée, et a atteint par là Salonique et Constantinople. Elle a gagné nombre de villes, même de villages dans les vallées suivies par des voies ferrées ou de bonnes routes. Elle s'y superpose à la civilisation byzantine et au régime patriarcal. Son action est surtout visible dans le domaine de la vie matérielle et de plus en plus dans les goûts de la population urbaine. Mais elle n'a pu qu'agir faiblement sur l'esprit des populations balkaniques, surtout des États libres. Beaucoup de Serbes ont fait leurs études dans l'Europe occidentale, en particulier en France, d'autres ont adopté les idées occidentales. Les institutions, bien que fondées sur la tradition et l'esprit national, se rapprochent plus de celles de l'Europe occidentale que de celles de l'Europe centrale. Il y a dans ces États et surtout en Serbie, une tendance bien marquée à réaliser par la combinaison des diverses influences civilisatrices et de l'esprit national une civilisation originale.

Il n'en est pas tout à fait de même en Bosnie et surtout en Croatie-Slavonie, où la domination étrangère nuit considérablement, dans les grandes villes, au maintien de la tradition nationale.

RÉGIME PATRIARCAL

Dans les contrées de la Péninsule situées au Nord de la Šarplanina et des Balkans, domine, en général, le régime patriarcal, exception faite de l'étroit littoral adriatique et des plaines septentrionales de la Serbie. Au Sud de cette limite, le régime patriarcal forme encore de vastes îlots dans les remparts montagneux de la Srednja Gora, des Rhodopes, du Pinde, ainsi que dans une grande partie de l'Albanie.

On ne doit pas considérer le régime patriarcal de la Péninsule comme un état inférieur de civilisation ; au contraire, on trouve chez ces populations des conceptions morales d'une grande élévation, une manière originale de comprendre la vie, une organisation sociale et économique, des institutions éprouvées, un art et une poésie d'une valeur incontestable.

Chez les Yougolasves, le fond patriarcal date de leur installation dans la Péninsule balkanique au début du Moyen-Age. L'organisation en tribus et en *zadruga* s'affaiblit ou disparut sous l'influence de l'administration et de la civilisation byzantine et sous le régime des États yougoslaves du Moyen-Age. Mais à l'époque de la domination turque, les Yougoslaves habitant les régions situées hors de la zone des anciennes civilisations retournèrent au régime patriarcal. Il y eut alors une sorte de rajeunissement ethnographique : d'anciennes organisations sociales

et des coutumes presque disparues se réveillèrent ou se renforcèrent. Ce nouveau régime patriarcal diffère d'ailleurs de l'ancien. Les expériences séculaires faites par des populations yougoslaves, au cours du Moyen-Age, ont laissé dans leur conscience des traces plus ou moins profondes. Abandonnées à elles-mêmes, les populations patriarcales les plus vigoureuses ont tiré de ces expériences des idées originales et des sentiments moraux qui pénètrent leur folklore et guident leurs actions. Elles ont pu se transformer plus librement et plus complètement que les populations yougoslaves restées soumises aux influences germaniques.

Dans l'ensemble des régions soumises au régime patriarcal, on rencontre des variétés de civilisation. Les différences les plus nettes apparaissent dans l'organisation sociale. Les tribus, *pleme* (pl. *plemena*) en yougoslave, *fysse* en albanais, ne se rencontrent que dans le Monténégro, dans les pays de l'ancienne Raška et dans l'Albanie septentrionale, chez les Serbes et chez les Albanais. Au contraire la *zadruga* existe dans tout l'ouest et dans le centre de la Péninsule, de la mer Adriatique jusqu'au fleuve Iskar en Bulgarie, surtout chez les Serbes, moins chez les Albanais. Elle disparaît au Sud dès qu'on s'approche de la population grecque du littoral égéen. Elle n'existe nulle part chez les Bulgares et chez les Turcs. Mais presque toutes les populations qui vivent sous le régime patriarcal ont subi les influences turco-orientales.

La *zadruga* est encore répandue dans les pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie, surtout dans la Zagora dalmate, dans la Lika, en Croatie et en Syrmie, et ce régime fut encore renforcé par les émigrants dinariques au cours de la domination turque.

A cette organisation sociale en tribus et en *zadruga* sont étroitement liés des faits de la vie matérielle et des caractères psychologiques, qui nous occuperont dans les chapitres suivants.

Les historiens constatent dans la Péninsule une séparation très nette entre les zones d'influence de Rome et de Constantinople. Cette séparation se serait manifestée après la division de l'empire romain en empire d'Occident et empire d'Orient, sous Théodose, en l'an 395 de notre ère. Le Nord-Ouest de la Péninsule, favorisé par sa position et les facilités de pénétration qu'il offrait aux Occidentaux se serait alors rattaché à leur civilisation, tandis que la majeure partie du reste acceptait celle de Byzance. Les résultats de ces différentes influences peuvent, dit-on, être encore actuellement constatés. Les signes les plus frappants en sont, d'une part, la religion catholique et l'emploi de l'alphabet latin, d'autre part, la religion orthodoxe et l'emploi des caractères cyrilliques.

La distribution actuelle des différentes civilisations dans la Péninsule ne correspond que jusqu'à un certain point à cette opinion très répan-

due. A la suite des migrations de l'époque turque et du rajeunissement ethnographique que nous avons mentionné, les influences civilisatrices soit occidentales, soit byzantines, ont presque disparu dans les régions au Nord de la Šarplanina. La séparation la plus nette n'est pas celle qui existe entre la civilisation occidentale et la civilisation byzantine, mais celle qu'on trouve entre le régime patriarcal et la civilisation byzantine.

En outre, le balkanisme, c'est-à-dire la combinaison de l'influence turco-orientale et de la vieille civilisation balkanique apparaît de plus en plus à mesure qu'on s'avance de l'Adriatique dalmate vers la mer Noire ou vers Salonique et la Thrace. C'est en suivant la même direction que nous voyons la mentalité balkanique s'accuser de plus en plus, ainsi que les passions nationales qui agitent le monde balkanique.

Il faut noter aussi l'apparition d'îlots de population catholique à l'Ouest du fleuve Bosna, au milieu d'orthodoxes et de serbes islamisés, mais ces îlots catholiques appartiennent eux-mêmes au régime patriarcal. D'autre part, en tant que catholique, cette population se rattache plutôt à l'Europe centrale qu'à l'Europe occidentale.

Le fond ethnique de la population patriarcale est identique chez les Yougoslaves catholiques et les Serbes orthodoxes. Ils sont entremêlés au Nord de la Save aussi bien qu'à l'Ouest de la Bosnie. Les migrations qui se sont produites à l'époque turque ont amené de nombreux Serbes orthodoxes dans la Croatie-Slavonie, où ils forment aujourd'hui un tiers de la population slave. Les catholiques descendent eux-mêmes, pour une part, des orthodoxes qui se sont convertis au cours des derniers siècles. Les caractères cyrilliques n'ont pas été exclusivement employés par les orthodoxes. Nombre d'écrivains catholiques ont écrit avec ces caractères. Les orthodoxes se servent de plus en plus des caractères latins.

La seule contrée où se manifestent presque sans interruption les influences occidentales est le littoral adriatique, surtout la Dalmatie. Mais, même sur ce littoral, la civilisation byzantine avait jeté, après celle de Rome, de profondes racines. La civilisation vénitienne, qui pénétra ensuite dans cette région, ne fut à l'origine qu'une variété de la civilisation byzantine. Enfin, une nombreuse population serbe, vivant sous le régime patriarcal, immigra en Dalmatie pendant la domination turque et s'installa même dans les villes. Le réveil du nationalisme serbo-croate et le développement d'une civilisation propre ont donné de plus en plus aux villes une empreinte nationale. Toutefois, nombre d'hommes instruits continuent à s'inspirer du génie latin. La langue italienne est restée la *lingua franca* du littoral.

CHAPITRE X

MOUVEMENTS MÉTANASTASIQUES

Importance des migrations à l'époque turque. — Leur caractère spécial et le terme *métanastasique*. — Recherches détaillées publiées dans les *Naselja*. — Courants métanastasiques. — Régions dinariques et centrales : Courant dinarique. — Courant de Kosovo. — Courant vardarien ou méridional. — Courants franchissant la Save et le Danube. — Plate-forme bas-danubienne : Migration intérieure. — Mouvements métanastasiques des Balkandžis. — Migrations extérieures. — Région épiro-albanaise : Courant malisore. — Courant de Dukadjin. — Courant de Škumbija. — Courant des Tosques. — Région égéenne : Migrations commerciales des Grecs et des Aromounes. — Migrations des Musulmans et des Muhadžiri. — Nouveau courant inverse.

Des événements historiques brièvement exposés dans un précédent chapitre, résultèrent les grandes migrations des peuples balkaniques, qui à leur tour influencèrent fortement nombre de phénomènes ethnographiques et sociologiques.

La grande invasion des tribus slaves, au début du Moyen-Age, est le point de départ de la distribution et de la formation des peuples des Balkans. Elle joua là le même rôle que la grande invasion des Barbares dans l'Europe centrale et occidentale. En comparaison, les migrations des peuples balkaniques provoquées par l'agrandissement des États qu'ils fondèrent au cours du Moyen-Age furent d'une importance secondaire. Mais la Péninsule balkanique connut une seconde invasion, celle des Turcs à la fin du xive siècle. Elle en fut bouleversée : et il en résulta de nombreuses migrations qui, tantôt restèrent dans le cadre de la Péninsule, et tantôt le débordèrent, principalement du côté du Nord. Ces migrations se produisirent pendant toute la durée de la domination turque, c'est-à-dire pendant plus de quatre siècles. Elles commencèrent à la fin du xive siècle et ne cessèrent pas après la libération des pays balkaniques; elles reprirent au contraire, surtout après l'affranchissement de la Serbie, au début du xixe siècle. Elles affectèrent toute la population balkanique, mais surtout celle des régions dinariques et centrales.

On peut distinguer les grandes migrations, comprenant plusieurs

dizaines de mille d'émigrants, et les petites qui se faisaient par familles. Ces dernières étaient continues. De nouveaux venus, parfois d'une autre langue et d'une autre nationalité, s'installaient à la place de ceux qui étaient partis. Les pays de population très dense se transformèrent, par l'émigration, en pays de population clairsemée; il arriva même que les églises et les villages abandonnés furent envahis par des forêts et des broussailles. Quelquefois, les migrations se rassemblèrent et se concentrèrent : il se forma alors des courants puissants qui franchirent les frontières de la Péninsule et de l'empire turc pour se déverser sur les pays chrétiens avoisinants. Le plus grand nombre de ces migrations se dirigea vers les pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie et vers la Dalmatie; les autres, moins puissantes et moins nombreuses, aboutirent en Transylvanie et dans la Russie méridionale. Quelques courants serbo-croates et albanais traversèrent l'Adriatique et s'installèrent en Italie. Depuis un siècle et demi, la plupart de ces migrations se sont dirigées vers la Serbie moravienne, qui constitue ainsi, avec la Croatie, la Dalmatie et la Hongrie méridionale, une région de colonisation récente. Dans chacun de ces pays, une grande partie de la population, souvent plus de la moitié, est venue du Sud et de l'Ouest. En Serbie, l'ancienne population n'entre que pour une part insignifiante dans le total de la population d'aujourd'hui.

Pour caractériser les migrations dont je parle, pour les différencier, d'une part des invasions et des grandes migrations du début du Moyen-Age, de l'autre des migrations qui s'opérèrent au cours des conquêtes et de l'agrandissement territorial des États balkaniques entre le IX[e] siècle et l'invasion turque, et pour en mieux faire ressortir le caractère et la grande importance ethnique, je les désignerai d'un nom spécial : mouvements métanastasiques (du mot grec μετανάστασις, qui signifie changement d'habitat).

Au cours de mes voyages d'études dans la Péninsule, j'ai constaté la grande importance de ces mouvements métanastasiques pour l'ethnographie balkanique et pour la composition des groupes ethniques au sein d'un même peuple. Il est clair qu'aucune étude sur l'homme et les groupes ethniques (géographie humaine, anthropologie, ethnographie, dialectes) ne peut être entreprise avec fruit sans une connaissance préalable des origines de la population. Les documents historiques ne fournissent sur ces migrations que des renseignements insuffisants. Mais les traditions sur l'origine de la population sont encore partout très vivantes. En remontant à quelques générations, on connaît très bien ses aïeux, leur origine et leurs déplacements. Il existe même des livrets de famille (*čitulja*), où sont inscrits les noms des ancêtres et notés les

événements importants de leur vie. C'est dans les pays où s'est maintenu le régime patriarcal de la tribu et de la *zadruga* (communauté de famille) que ces traditions se sont le mieux conservées. On a pu compléter les renseignements ainsi fournis par ceux qui résultent de l'étude de la *slava* (la fête du patron des familles), des prénoms, des dialectes, des coutumes, etc.... Ces recherches ont été poursuivies et organisées, en connexion avec d'autres études de géographie humaine et d'ethnographie, à l'Institut de Géographie de l'Université de Belgrade. De nombreux collaborateurs ont fait des enquêtes en Serbie, en Herzégovine, au Monténégro, en Bosnie, en Macédoine, dans les pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie. On s'est proposé de faire le « levé » des changements d'habitats, comme on fait un levé topographique ou géologique. Cette grande enquête s'est continuée pendant vingt années, de sorte que nous connaissons aujourd'hui l'origine de la plupart des familles des régions centrales et occidentales de la Péninsule[1]. Une carte a été dressée à l'échelle du 1/200 000[2] montrant l'origine de chaque famille dans presque tous les villages de la Serbie.

Par ces études sur place, nous avons rassemblé les données les plus complètes nous permettant de figurer les courants de migration ou courants métanastasiques. En les complétant par les études historiques, nous essaierons de fixer les causes de ces divers mouvements. Nous étudierons ensuite les conséquences des migrations, c'est-à-dire les influences que les nouveaux-venus exercèrent sur l'ancienne population et les changements qu'imposèrent aux premiers les influences diverses du nouveau milieu géographique et social.

Les déplacements et les changements d'habitat les plus nombreux qui se soient produits dans la Péninsule ont eu lieu vers le Nord et le Nord-Est, par les routes transversales plutôt que par les routes longitudinales. Ces routes, parcourues par de nombreux essaims d'émigrants, se transformèrent parfois, à l'époque turque, en véritables voies de migrations. On connaît les vallées et les cols « métanastasiques » par où se déversèrent vers le Nord-Est et l'Ouest les populations des régions centrales et dinariques. Ces voies dessinent les courants de migrations. Mais les émigrants se dirigeaient rarement d'une seule traite des pays d'origine ou pays-ruches, d'où la population essaimait comme d'une ruche, vers ceux où ils voulaient s'installer, vers les pays de colonisation. Pour des causes multiples, ils s'arrêtaient un ou deux ans, parfois une dizaine d'années dans quelque contrée intermédiaire, près des

1. Publié dans les dix tomes de *Naselja*, édités par l'Académie des Sciences de Belgrade, de 1902 à 1914.

2. Cette carte est restée dans une ville de la Serbie envahie.

routes transversales, ou même un peu à l'écart de celles-ci : c'étaient des pays de séjour temporaire. Telles furent les contrées de Sjenica, de Stari Vlah, d'Užice et de l'Ibar supérieur (région de Kolašin) pour les émigrants des pays dinariques ou ceux de Kosovo qui se dirigeaient vers la Serbie moravienne. Cette partie de la Serbie, le pachalik de Belgrade, fut, d'autre part, une étape pour ceux qui passaient la Save et le Danube.

RÉGIONS DINARIQUES ET CENTRALES

Dans les pays occidentaux et centraux de la Péninsule, on peut distinguer quatre principaux courants de migrations.

1° **Le courant dinarique**, le plus puissant de tous. Il prenait naissance dans les pays dinariques. Son origine était, en général, dans les territoires de la Raška et de la Zeta du Moyen-Age ; mais les régions d'émigration les plus actives, les vrais pays-ruches, étaient l'Herzégovine, le Monténégro et la contrée de Sjenica. Le courant dinarique se ramifiait en trois branches. La principale se dirigeait vers la Serbie moravienne par les routes transversales et se déversait dans ce pays par les cols et les portes métanastasiques de Mokra Gora, de Kokin Brod, de Javor et Raška. De moindre importance étaient les passages de la Drina, ceux de Rača, de Šepak, de Zvornik et de Bajina Bašta, parce que la traversée de ce fleuve puissant et rapide était difficile. Ce sont surtout ces émigrants dinariques qui ont peuplé la Šumadija, le pays entre la Morava et la Drina. Ce pays, de relief peu accusé, mais assez varié, un des plus fertiles de la Péninsule, était couvert de grandes forêts de chênes et de hêtres (voir chapitre VI). On le nomma, pour cette raison, Šumadija (*šuma*, forêt). Il fut moins opprimé à cause de sa position excentrique, éloignée de Constantinople, à cause aussi de sa population ardente et vigoureuse, quoique clairsemée. Les Turcs, très rares, ne se trouvaient là que dans les villes. A la fin du XVIIIe siècle, le pachalik de Belgrade jouissait même d'une sorte d'autonomie. De nombreux immigrants s'installèrent dans les clairières de la Šumadija. Ce fut, dans la Péninsule, le premier pays qui se libéra de la domination des Turcs. Au début du XIXe siècle, il attira presque tous les courants de migration du bloc continental. Le courant dinarique ne peupla, au début, que fort peu la vaste plaine de la Morava; cette contrée, en partie marécageuse, ne convenait pas à ces montagnards : elle fut plutôt occupée par d'autres courants de migration. En général, les Dinariques franchirent la plaine de la Morava sans s'y arrêter et se dis-

persèrent dans quelques régions montagneuses de la Serbie orientale, entre la Morava et le Timok. Mais, s'étant adaptés au milieu physique de la Šumadija, les descendants des Dinariques immigrés ont peuplé la vallée de la Morava en grand nombre, au cours des dernières décades.

Une autre branche du courant dinarique, presque aussi puissante que celle qui aboutissait en Serbie, longea les vallées longitudinales de la Serbie moravienne et de la Bosnie, franchit la Save, se déversa dans la Croatie-Slavonie et partiellement dans la Syrmie. Elle atteignit Žumberak aux frontières de la Croatie et de la Carniole, puis Ptuj (Pettau) et même les environs de Ljubljana (Laibach) en Carniole, où ces émigrants isolés se convertirent à la religion catholique, comme d'ailleurs beaucoup d'autres en Croatie et en Dalmatie. Les descendants de ces émigrants dinariques forment aujourd'hui plus de la moitié de la population de la Croatie-Slavonie. Les anciens habitants slaves de la Slavonie et de la Croatie actuelles se retirèrent en partie dans la Carniole. Les autres, avec les émigrants dinariques, franchirent la Drave, se dispersèrent dans la Hongrie occidentale, atteignirent même les environs de Vienne et pénétrèrent jusqu'en Moravie.

Une troisième branche, moins importante que les précédentes, se dirigea vers l'Ouest, sur la Dalmatie, en utilisant les routes transversales, les cols et les portes métanastasiques de Prolog, de la Neretva (Narenta), de Krstac et d'autres encore. Elle atteignit les îles de l'Adriatique et l'Istrie. Presque toute la population des Bouches de Cattaro provient des émigrants du Monténégro et de l'Herzégovine; celle des environs de Dubrovnik et de la ville même est, en grande partie, d'origine herzégovinienne, celle de Makarska d'origine bošnjake et herzégovinienne, etc. Favorisés par les Vénitiens, qui avaient besoin de ces *uskoks* (réfugiés) pour protéger leurs frontières dalmates contre les Turcs, ces émigrants renforcèrent considérablement la population serbo-croate de Dalmatie et furent un réservoir de force et de vitalité. Plus tard, des Serbo-Croates pénétrèrent dans les villes et s'assimilèrent les derniers groupes de population vénitienne ou slave superficiellement italianisées.

Enfin, une branche très faible du courant dinarique se dirigea par la route de Bosnie, ainsi que par les cols et les vallées transversales de Žleb, de Bistrica, de Peć et de Dečani, vers les grands bassins de Metohija et de Kosovo, d'où avait émigré la majeure partie des Serbes.

2° Ce fut dans ces contrées que se forma le **courant métanastasique de Kosovo**, un des plus anciens de la Péninsule.

Ce que nous appelons courant métanastasique de Kosovo embrasse les migrations de toute la région comprise entre Scutari et le Kopaonik,

c'est-à-dire celle de l'ancienne population serbe de la Zeta inférieure, de la Metohija, des environs de Prizren et de Kosovo. Ce courant, jusqu'à la vallée de la Morava, suivit exclusivement les routes transversales, surtout la route de la Zeta. Il pénétra dans la Serbie moravienne par de nombreux cols situés entre la vallée de l'Ibar et celle de la Morava méridionale, surtout ceux de Pilatovica et de Blaževo, dans le Kopaonik, de Prepolac et de Mrdare, qui unissent les vallées du Lab et de la Toplica, le col de Lisice, d'autres encore. Les émigrants d'une partie de la Metohija (la contrée de Pogdor) s'écartèrent de cette direction principale en franchissant les cols de la Mokragora et en s'arrêtant dans le pays de Kolašin (Ibar supérieur), région montagneuse, à l'écart des communications, bien abritée et habitée par une vigoureuse population dinarique. De là, ils passèrent les cols de la montagne Rogozna, pour éviter le groupe de population islamisée de la vallée de l'Ibar, en aval de Mitrovica, et atteignirent Raška sur l'Ibar ou les cols du Kopaonik. Avant que les Albanais ne se fussent installés dans la vallée du Lab (en 1878), le principal courant de migration suivait cette vallée et la vallée supérieure de la Toplica. Là, il se ramifiait en deux branches. La principale rejoignait les courants des cols du Kopaonik en formant un courant puissant qui a peuplé une série de bassins de la Serbie moravienne : la contrée de Župa du Kopaonik, celles de Temnić et de Levač et, jusqu'à un certain point, la vallée de la Morava. Ce dernier fleuve fut lui-même franchi par les émigrants qui s'installèrent dans la vallée de Resava et dans tous les bassins de la Serbie orientale, au Nord de la montagne Rtanj. Au contraire des émigrants dinariques, ceux de Kosovo, n'occupèrent que les plaines et les pentes des bassins et ne pénétrèrent que rarement dans les hautes vallées des montagnes. Ce courant puissant a donné encore quelques dérivations insignifiantes qui se dispersèrent dans la Šumadija et jusqu'à la Drina.

Les émigrants de Kosovo, qui se séparèrent des précédents et furent renforcés par ceux qui traversèrent les autres cols au Sud du Lab, ne formèrent pas, à proprement parler, un courant spécial. Ils se dispersèrent dans les vallées des affluents de la Morava méridionale (Toplica, Jablanica, Pusta Reka, Veternica) et près de ce fleuve, en particulier entre Leskovac et Vranje. Ils franchirent même le fleuve et s'installèrent aux environs de Niš, surtout au Sud-Est, dans le bassin de Zaplanje.

3° Le courant de Kosovo se confondait, dans la vallée de la Morava, avec le **courant vardarien ou méridional**, qui était formé par des émigrants du bassin du Vardar, au nord de Djevdjelija [Guevguéli] (au sud la population resta presque fixée au sol), mais surtout par des émigrants de la Macédoine occidentale, originaires de Prilep, de

Monastir, d'Ohrid, de Debar[1]. On y trouve associés des réfugiés serbes d'Albanie, qui s'étaient installés dans ce pays à l'époque de l'invasion slave et pendant la domination serbe, surtout au xiv[e] siècle. Ceux de Skadar (Scutari) se sont dispersés en Macédoine et en Vieille-Serbie dans les bassins de Tetovo, de Poreč et de Bitolj, dans la vallée supérieure de la Pčinja, etc.) et dans le Podrinje, en Serbie (environs de Pecka, au sud de Loznica); les autres Serbes de l'Albanie, ceux de la vallée du Mati, des régions de Mokra, de Čermenika, de Bulčizi, etc., se sont installés surtout dans la Macédoine occidentale (environs de Debar, région de Mijaci, de Mavrovo et d'autres encore). Enfin, le courant méridional comprend aussi une grande partie de l'ancienne population de la Morava méridionale.

Il suivit en général la route Vardar-Morava, mais à l'inverse des courants précédents, il ne se propagea, sauf quelques exceptions insignifiantes, que par des mouvements lents. Les émigrants ne se composaient ordinairement que de quelques familles qui changeaient d'habitat en s'avançant toujours vers le Nord, jusqu'à Belgrade — où ils forment encore aujourd'hui la majorité de la population du faubourg de Palilula, — Smederevo[2], Grocka et Gradište sur le Danube. Ils ne s'éloignèrent que rarement de la vallée de la Morava.

4° **Les courants franchissant la Save et le Danube.** — Les deux courants de Kosovo et du Vardar formèrent avec l'ancienne population de la Serbie moravienne (surtout avec celle de l'Ibar et de la Morava occidentale, avec la population de Smederevo et Požarevac et de toute la région à l'ouest de la Morava), de nouveaux courants très puissants qui franchirent la Save et le Danube et se déversèrent dans la Hongrie méridionale parmi l'ancienne population serbo-croate établie dans cette région depuis le temps des grandes invasions et renforcée au Moyen-Age par quelques migrations serbes insignifiantes.

Les documents historiques mentionnent huit migrations principales depuis la fin du xiv[e] siècle jusqu'à la fin du xviii[e]. Toutefois, la migration la plus importante de la fin du xvii[e] siècle, qui se composait de 37 000 familles, se forma sur le territoire de Metohija et de Kosovo: mais, en traversant la vallée de l'Ibar et la Serbie moravienne, elle entraîna, avec une partie de l'ancienne population, celle qui provenait des nouveaux courants métanastasiques, même du courant dinarique. Ce sont ces migrations qui ont peuplé le Banat, la Bačka, la Syrmie et une partie de la Slavonie. A l'est de la Hongrie, ces émigrants traver-

1. *Dibra* en turc et en albanais.
2. La *Semendria* de la littérature historique.

sèrent même le fleuve Moriš[1] et s'installèrent dans les environs d'Arad, de Vilagoš, de Batanja, de Pecka, etc... à Lugoš et Karanscbeš. Un groupe très ancien d'émigrants serbes, originaires de la Crna Reka en Serbie, s'est conservé jusqu'à nos jours à Krašovo, dans le Banat oriental. Au nord de la Hongrie, les émigrants se fixèrent non seulement à Budapest et sur l'île de Czepel, mais encore à Sant Andrea, au nord de Budapest et à Komorn. Le premier chef civil des Serbes émigrés, nommé par l'empereur d'Autriche (11 avril 1691), fut un Serbe de Komoran, originaire de Monastir en Macédoine. De la fin du XVI[e] jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, on désigna ces contrées de la Hongrie sous le nom de Rascia, Raška, pour indiquer l'origine de leur population[2].

Il y a donc eu deux courants, différents jusqu'à un certain point, qui ont peuplé les pays situés au delà de la Save et du Danube. Dans le Banat, la Bačka et la Syrmie, se sont principalement installés les émigrants des courants de Kosovo et du Vardar, et ceux qui appartenaient à l'ancienne population de la Serbie; parmi ceux-là il faut compter un grand nombre de Dinariques; de même la population de la Bosnie et aussi de la Dalmatie émigra partiellement en Syrmie. D'autre part, en Slavonie, en Croatie et dans la partie méridionale de la Carniole, pénétrèrent surtout, sans passer par la Serbie moravienne, les Dinariques de la Bosnie et de l'Herzégovine. Mais ces courants métanastasiques n'étaient pas rigoureusement séparés. Des émigrants de la Serbie moravienne s'établirent même dans la Slavonie occidentale, tandis que les Dinariques de Bosnie-Herzégovine et ceux qui venaient de la Lika, pénétrèrent dans les plaines de Syrmie, de la Bačka et du Banat. Un groupe important d'émigrants catholiques de l'Herzégovine, de la vallée de la Buna et des autres régions, les *Bunjevci*, s'est fixé dans la Bačka septentrionale, aux environs de Sombor, de Baja et de Subotica[3]. Il forme, avec les Serbes orthodoxes la majorité de la population dans cette dernière ville.

En abandonnant les contrées où s'étaient déroulés les faits les plus glorieux de l'histoire serbe pour passer dans la Hongrie méridionale, ces émigrants conservèrent leurs traditions historiques, un sentiment national très vif et une haine profonde des Turcs. C'est avec eux et l'ancienne population serbo-croate que l'Autriche forma les Confins militaires.

Il est intéressant de noter que, de 1750 à 1752, de nombreuses familles serbes du Banat émigrèrent dans la Russie méridionale, surtout dans les gouvernements de Kherson et de Jekaterinoslav. On appela

1. *Maros* en magyar.
2. CZŒRNIG. *Ethnographie der Œsterreichischen Monarchie*. Wien, 1857, t. II, p. 151.
3. *Szabadka* en magyar, *Maria-Theresiopol* dans les atlas français de jadis.

ces contrées la Serbie nouvelle et la Slavo-Serbie. Une partie insignifiante de ces émigrés retourna dans la Serbie orientale.

Depuis la libération de la Serbie moravienne jusqu'à nos jours, une immigration en sens contraire s'est opérée : un certain nombre de familles serbes de la Hongrie méridionale et de la Croatie retournèrent en Serbie. De même un grand nombre de familles, surtout catholiques, de la Dalmatie, de la Lika et même de la Slavonie émigrèrent et s'installèrent en Bosnie et Herzégovine. C'est le courant de migration inverse de notre carte.

Il faut noter enfin, parmi les courants de migration intérieurs qui ne débordèrent pas les frontières de la Serbie, les déplacements de la population serbe du Timok et du Pek vers la vallée de la Morava inférieure, ainsi que les déplacements des Šopi ou Torlaci vers la vallée de la Morava méridionale et de ses affluents. De même aux groupes des migrations intérieures appartiennent celles qui s'opérèrent dans les dernières décades, du Banat et de la Bačka vers la Syrmie et affectèrent surtout la population serbe.

PLATE-FORME BAS-DANUBIENNE ET BASSIN DE LA MARICA

Les courants métanastasiques dans la partie orientale de la Péninsule ne sont pas suffisamment étudiés. D'après ce que nous en connaissons, ils furent moins importants, presque insignifiants en comparaison des migrations venues de la partie occidentale et centrale. Les grandes dépressions et les grandes routes du pays bulgare qu'elles pouvaient suivre se dirigent vers la Thrace et Constantinople, à travers des contrées habitées par une importante population turque et grecque, et placée, par suite de la proximité du Gouvernement central, sous l'étroite influence de l'Administration turque. Au Nord, sur la rive gauche du Danube, il n'existait pas de population bulgare pour accueillir facilement les nouveaux-venus, et ces pays, étaient d'ailleurs aussi sous la domination turque. Enfin, la partie orientale de la Bulgarie actuelle était habitée par les masses compactes de la population ottomane, qui se trouvaient, en outre, disséminées dans presque toute la Bulgarie. Il n'y avait pas, dans cette partie orientale, de vaste région sans population turque et abritée par des forêts, comme la Šumadija du pays Serbe. Enfin les villages et les villes de la Srendja Gora et du Balkan central qui jouissaient de quelque liberté ne pouvaient cependant attirer une population très nombreuse par suite de leur altitude et de l'insuffisance des moyens d'existence. Il faut ajouter aussi à ces causes les considérations suivantes. Les Bulgares sont en général moins mobiles que

les Serbes. Ils furent la population de la Péninsule la plus soumise au régime turc, les plus complets *čifčije*, les laboureurs des terres appartenant aux beys, liés à la terre, sans liberté d'action. Avant le XIXe siècle, les Bulgares ne fomentaient pas, contre le régime turc, ces révoltes qui furent souvent la cause des migrations serbes.

Les migrations les plus caractéristiques du pays bulgare furent les **migrations intérieures**, d'un vilayet à un autre et d'un village à un autre, pour chercher de meilleures conditions économiques.

En outre, les Balkandžis, les habitants des Balkans et de la Srendja Gora descendaient sur la plate-forme bas-danubienne, sur le littoral de la mer Noire et dans le bassin de la Marica, et ce **mouvement métanastasique des Balkandžis** n'a pas cessé même de nos jours Nous connaissons bien les migrations des Balkandžis de Trnovo dans les plaines du Danube, surtout dans les environs de Ruse (Ruščuk); celles des pasteurs de Kotel vers la Dobrudja; les migrations de la population de Stara Zagora et de Čirpan dans la plaine de la Marica, en particulier autour d'Andrinople et de Kavakli, ainsi que dans la région comprise entre Jambol et Burgas. Même tendance à l'émigration chez la population de la petite ville de Koprivštica dans la Srednja Gora.

Au cours du XIXe siècle, on a vu se produire une migration importante se dirigeant du bassin de la Marica et de la plate-forme bas-danubienne vers la Thrace, et c'est grâce à cette migration que se sont formés des îlots de population bulgare en Thrace. Les voyageurs du XVIIIe siècle ne les mentionnent pas.

Après la libération de la Serbie, un certain nombre de familles des Šopi de Teteven ont émigré dans le bassin du Timok en Serbie et ont formé un quartier dans la ville de Zaječar et dans les villages de Veliki Isvor, Grljan et Vratarnica. Plus nombreuses furent les migrations des Šopi dans l'arrondissement de Smederevo (bassin de la Jasenica). D'autres migrations ont déterminé l'installation des jardiniers bulgares çà et là dans la vallée de la Morava. Au contraire, on trouve des familles originaires de la Serbie moravienne dispersées jusqu'à la ville d'Ihtiman et jusqu'à Srpsko Selo dans la Rila; de plus, un certain nombre de familles serbes du bassin de Metohija furent transplantées dans la Thrace, aux environs de Kešan et de Malgara (groupes de Bajramič et de Karadžagora).

On a constaté l'existence d'une migration bulgare vers la Transylvanie au XIIIe siècle. Il est probable que de petits groupes bulgares ont franchi le Danube dans les siècles suivants. Mais les **migrations extérieures** de quelque importance s'opérèrent surtout à partir du début du XVIIIe siècle et ne cessèrent qu'avec l'occupation russe de la Bulgarie en 1878. Presque toutes ces migrations furent la conséquence des

guerres russo-turques et se dirigèrent vers le Banat, la Roumanie, et surtout dans la Bessarabie, la Russie méridionale et la Dobrudža.

De la libération de la Bulgarie (1878) jusqu'à nos jours, se développent deux courants métanastasiques qui se dirigent de la Bessarabie, de la Thrace, des régions macédoniennes et de la Dobrudža vers la Bulgarie. On peut observer dans la partie orientale de la Péninsule le même mode de peuplement qu'en Serbie après la libération, mais sur une moindre échelle.

RÉGIONS ÉPIRO-ALBANAISES

A l'inverse des Bulgares, les tribus albanaises opérèrent des mouvements métanastasiques de grande envergure pendant la domination turque. Après l'invasion slave des VIe et VIIe siècles, les Albanais se retirèrent dans les montagnes et sur le littoral de l'Albanie; ils y restèrent isolés, sans aucune manifestation de vie propre. A cette époque, ils ne franchissaient que par endroits la vallée du Crni Drim[1] à l'Est, et la frontière septentrionale de l'Épire au Sud. Même dans l'Albanie, ainsi limitée, s'infiltrèrent de nombreux immigrants serbes; ils s'y installèrent (surtout dans l'Albanie du Nord) durant la longue domination serbe. Mais, à l'époque turque, les Albanais manifestèrent presque soudain une force d'expansion considérable. Je ne puis qu'indiquer ici les causes principales de cet intéressant phénomène. Tout d'abord, on remarque chez les peuples balkaniques le fait suivant : aux époques où ils restent à l'écart de la civilisation et où ils se replient sur eux-mêmes, ils deviennent plus prolifiques. Ce fut le cas des Albanais, qui restèrent plusieurs siècles sans relations avec l'extérieur. En outre, dès le début de la suzeraineté turque, la majorité des Albanais se convertit à l'Islam. Seuls musulmans parmi les Balkaniques, ils acquirent une liberté absolue et devinrent dominateurs et oppresseurs. Ces deux causes, fécondité et islamisme, expliquent la force d'expansion des Albanais. Il s'y ajoute aussi des causes économiques.

Les Serbes d'Albanie furent albanisés, excepté ceux du pays de Golobrdo sur la rive gauche du Drim noir et ceux qui se réfugièrent dans l'intérieur de la Péninsule. En même temps commencèrent les grandes migrations albanaises. On y peut distinguer quatre courants principaux :

1° **Le courant malissore** embrassant les tribus malissores d'origine

1. Le *Drin Noir* des cartes françaises. Les Turcs et les Grecs disent *Drin*, mais les Serbes *Drim*.

mixte serbo-albanaise qui habitent les vallées des Prokletije entre Scutari et le bassin de Metohija. Ce courant se ramifia en deux branches, dont l'une se dirigea vers les plaines de Metohija où la population serbe, à la suite de l'émigration vers la Serbie moravienne et vers la Hongrie, était clairsemée. L'autre branche passa par les cols des Prokletije dans la vallée de l'Ibar supérieur entre Rožaj et Ribarić : de là, elle se dispersa à l'ouest de Novi-Pazar et de Sjenica et s'assimila à la population serbe. Quelques groupes de Malissores de religion catholique se convertirent à l'Islam ; mais mêlés avec les Serbes islamisés, ils adoptèrent la langue serbe, qui d'ailleurs ne leur était pas inconnue. Seuls les Klimenti de Pešter, qui s'y installèrent vers 1700 et se convertirent à l'Islam, parlent encore albanais et serbe.

2° Plus important fut le courant de **Dukadjin** qui embrassait la population albanaise du Drim, avec les Mirdites, et celle des contrées de Mati et de Lurja. Ce courant, suivant les routes transversales, surtout la *Via di Zenta*, pénétra dans la contrée de la Ljuma, et partiellement dans les autres vallées de la Šarplanina, dans les environs de Prizren, dans la Metohija et vers Kosovo. Presque tous les émigrants de ce courant ont dû passer par deux ponts, le Vezirov Most sur le Drim et le Ljumski Most près de Ljum-Kula. Dans les pays ainsi colonisés, la plupart des Mirdites catholiques se convertirent à l'islam. Suivant les migrations serbes un courant albanais se dirigea de ces régions vers la Syrmie. Il fut massacré par les Turcs au cours de cet exode ; un certain nombre seulement de familles albanaises réussirent à franchir la Save et à s'installer dans les villages de Hrtkovce et Nikince en Syrmie où elles ont été complètement assimilées par les Croates.

3° Le **Courant de Skumbija** embrassait la population de l'Albanie centrale et pénétra par l'ancienne voie romaine, la *Via Egnatia*, dans la Macédoine occidentale. Mais ici, les Albanais trouvèrent une population plus dense et des contrées moins fertiles qui n'exercèrent sur eux qu'une faible attraction. En dehors de la *Via Egnatia*, au Nord de Struga et d'Ohrid, les pasteurs albanais franchirent le Drim noir et les montagnes élevées et prirent possession de quelques contrées montagneuses autour de Debar en expulsant et en assimilant les Serbes qui s'y trouvaient. Ils passèrent dans le bassin de Tetovo et dans les environs de Skoplje, et en groupes dispersés jusqu'au Vardar.

4° Enfin, le **Courant des Tosques**, qui comprenait en particulier les Albanais orthodoxes de l'Albanie méridionale et de l'Épire, se dirigea par la route longitudinale de l'Épire vers la Grèce centrale et même

vers le Péloponèse. Il semble avoir été le plus puissant courant de migration albanaise.

RÉGION ÉGÉENNE

Les populations des régions de climat méditerranéen et steppique, vouées à un genre de vie original n'ont participé que dans une mesure insignifiante aux mouvements métanastasiques du bloc continental. Seules quelques familles isolées formant de petits groupes de population égéenne se sont hasardées dans le bloc continental. Plus importantes furent des migrations qui se dirigèrent du bloc continental vers les régions égéennes; sauf le courant des Tosques, mentionné plus haut, ce furent surtout les pasteurs transhumants et les *pečalbari* (gens qui émigraient temporairement pour gagner leur vie) Slaves, Albanais et Aromounes, qui s'installèrent dans la zone égéenne, entre Salonique et Dedeagač.

Ces migrations mises à part, les régions égéennes se comportèrent plutôt comme une partie de la Méditerranée orientale que de la Péninsule balkanique. Les échanges de populations les plus importants s'opérèrent entre elles et l'Asie Mineure ou par des mouvements intérieurs.

Au Sud de l'Olympe, dans la Grèce proprement dite, les Grecs restèrent presque immobiles au cours de l'époque turque, ou se mêlèrent à la population des îles et de l'Asie Mineure et réciproquement. C'est alors surtout que se sont assimilées les différentes populations qui ont presque submergé la Grèce pendant et après le Moyen-Age : Slaves, Albanais, Aromounes, petits groupes de population d'origine latine.

A l'époque turque se produisirent les **migrations commerciales** des Grecs de la région égéenne vers la Méditerranée tout entière, et hors de la Méditerranée. Il semble qu'après les migrations des Hellènes de l'époque classique et la fondation des colonies, ç'aient été leurs déplacements les plus importants. Conjointement avec les Aromounes plus ou moins grécisés, ils renforcèrent alors les restes de leurs anciennes colonies sur le littoral pontique et albanais. Les principales de ces migrations commerciales furent, semble-t-il, celles des Grecs et des Aromounes le long des routes longitudinales de la Péninsule balkanique. Ils s'y installèrent dans toutes les villes, dans les villages propres au négoce, pénétrèrent jusqu'au Danube et franchirent même le fleuve.

C'est aux mêmes régions de la Péninsule balkanique que se limitèrent les migrations des Turcs qui s'opérèrent du Sud au Nord au début de

l'invasion turque pour changer de direction dans les deux derniers siècles.

Sauf les anciens groupements de la Bulgarie orientale, de la région de Deli-Orman en particulier, la population turque n'est installée dans la Péninsule balkanique que depuis l'invasion ottomane au XIVe siècle. Dans les premiers siècles seulement de leur domination les Ottomans s'introduisirent en colonies compactes dans la Péninsule. Ces migrations se limitèrent aux régions orientales et sud-orientales à climat steppique et méditerranéen : Thrace, Bulgarie orientale, contrée dénudée de la rive gauche du Vardar et région comprise entre Ostrovo et Kajlar en Macédoine. Outre ces grandes invasions, les Ottomans affluèrent presque continuellement par petits groupes de l'Asie Mineure et comblèrent les vides que les guerres et les épidémies creusaient dans les rangs de leurs compatriotes. Les guerres terminées, de nombreux Turcs restèrent dans la Péninsule, surtout dans les villes. Les beys s'installèrent dans les villages qui leur appartenaient et surtout dans les villes, où, avec les fonctionnaires et la garnison turque, ils renforcèrent la population ottomane; c'est ainsi qu'ils se dispersèrent dans toute la Péninsule ; ils formèrent la majorité de la population dans nombre de villes, particulièrement sur la plate-forme bas-danubienne, dans le bassin de la Marica et dans la région moravo-vardarienne.

A la fin du XVIIe et au cours du XVIIIe siècle commença un mouvement en sens contraire du Sud au Nord. Dès qu'une région était libérée de la domination des Turcs, ceux-ci se retiraient avec l'armée. Ces migrations n'ont pas cessé de se continuer de nos jours. Après la libération de la Hongrie, la population turque dispersée se retira dans la Bosnie et la Serbie. La Serbie, libérée et successivement agrandie, la population turque, dispersée dans les villes, émigra dans la Bosnie, dans la Vieille Serbie, dans la Macédoine, surtout dans les villes; les Turcs, partis de Belgrade, fondèrent dans les environs de Constantinople, le village du même nom. Des migrations du même sens s'accomplirent après l'occupation de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie dans la population serbe islamisée. Celle-ci s'installa, non seulement dans les parties centrales de la Péninsule, mais aussi en Asie Mineure, surtout dans les environs de Brousse et de Jeni-Cheher. C'est après la libération de la Bulgarie que s'opérèrent les migrations turques les plus importantes parce que la population turque y était la plus nombreuse, non seulement sur la plate-forme bas-danubienne, mais aussi dans le bassin de la Marica. Elle se réfugia surtout dans la Thrace, la Macédoine et l'Asie Mineure. Les Turcs quittèrent aussi la Grèce, en particulier la Thessalie où ils étaient en nombre. Ces déplacements continuèrent pendant et après les guerres balkaniques de 1913. De plus en

plus, les Turcs retournèrent en Asie Mineure. Les Turcs émigrés s'appelant les *Muhadžiri*, ces courants de retour peuvent être désignées sous le nom de **migrations des Muhadžiri**.

Un nouveau courant inverse. — Bien que toutes les migrations accomplies pendant et après l'époque turque se soient dirigées vers les États balkaniques libérés et vers les pays slaves de l'Autriche-Hongrie, donc en général vers le Nord, il commença à se dessiner dans les dernières décades un courant inverse, dirigé vers le Sud, qui tend à devenir le courant métanastasique le plus puissant.

Il se manifesta d'abord par les migrations des particuliers et des familles serbes du Banat, de la Bačka et de la Croatie, vers la Serbie moravienne. Puis, les États balkaniques étant devenus plus peuplés et la terre arable ayant renchéri, les familles pauvres allèrent plus loin vers le Sud dans les régions nouvellement acquises. Après les guerres balkaniques de 1913 et même au cours de ces guerres, un courant se dirigea de la Serbie moravienne et du Monténégro vers le Kosovo, la Metohija et les régions vardariennes. C'était souvent l'ancienne population émigrée qui retournait dans son pays-ruche. De la Bulgarie d'avant 1912, des migrations se dirigèrent vers les régions de la Macédoine et de la Thrace qui venaient d'être conquises. Ces courants inverses ont été interrompus par la grande guerre actuelle.

CHAPITRE XI

CAUSES DES MOUVEMENTS MÉTANASTASIQUES

Causes historiques. — Migrations causées par l'invasion turque. — Influence des janissaires sur les migrations. — Migrations causées par la répression des révoltes. — Migrations provoquées par les guerres austro-turques. — Les hordes des Krdžalis, cause de migrations. — Migrations à la suite des guerres de l'indépendance.

Causes économiques. — Migrations naturelles et constantes. — Migrations par étapes. — Points d'arrêt et de surpeuplement. — Mauvaises récoltes, la famine, les épizooties. — Le régime des kmets ou des čifčije. — Migrations intérieures. — Pečalba, argatovanje et transhumance. — Causes diverses.

La plupart des grandes migrations que nous venons d'indiquer coïncident avec l'invasion ottomane et la conquête successive des États balkaniques par les Turcs. La domination turque a créé des conditions favorables aux migrations des chrétiens, de même que la libération des États balkaniques a donné l'impulsion à la migration des Muhadžiri. Elles peuvent donc être désignées pour la plupart sous le nom de migrations historiques, parce qu'elles ont pour origine des événements historiques. Mais leurs causes véritables sont très variées. La plus importante est la révolte qu'éprouve une population à supporter le joug de l'étranger, surtout quand elle a une conscience nationale; c'est ensuite l'oppression, la violence, l'insécurité des biens et des personnes, compagnes inséparables de la domination turque : ces causes économiques déterminèrent en réalité nombre d'émigrations soi-disant historiques. Si l'on fait abstraction des mobiles moins importants, tous les autres mouvements métanastasiques de la Péninsule ont donc des causes soit historiques, soit économiques.

Ces deux types de migrations ont quelques caractères communs. Elles s'opérèrent, en général, lentement, même lorsque des causes historiques les provoquaient; seuls font exception quelques mouvements qui suivirent immédiatement les révoltes ; mais, même en ce cas, le gros de la population émigra plus tard. Jamais, à l'époque turque, migration ne fut aussi précipitée que la désastreuse retraite de l'armée

et d'une partie du peuple serbe à travers l'Albanie à la fin de 1915. Les premiers mouvements métanastasiques issus d'une région comprenaient surtout la population aisée, les suivants plutôt les familles pauvres. En voyageant dans la Péninsule, j'ai souvent rencontré de longues théories se dirigeant du Monténégro ou de la région de Novi Pazar et de Sjenica vers la Serbie. C'étaient toujours des familles possédant peu ou pas de terres en propre. Suivant une vieille coutume, un membre de la *zadruga* restait avec sa famille dans l'ancien foyer ; on lui laissait les immeubles et les meubles grossiers qu'on ne pouvait pas transporter. Les autres étaient portés par les chevaux qui marchaient en colonne en avant de la troupe. A cette caravane se mêlaient quelques brebis, des veaux et des vaches mais presque jamais les bœufs de labour. Chaque grande migration était précédée par quelques éclaireurs qui choisissaient des contrées de colonisation et y séjournaient parfois quelques années avant le départ définitif. Des moines, des prêtres, qui avaient parcouru les pays orthodoxes de la Péninsule et de l'étranger, déterminèrent aussi, grâce à leurs renseignements, la direction de certains mouvements et le choix du pays de colonisation. Les groupes émigrants faisaient-ils partie d'une tribu ou de grandes zadrugas apparentées, ils installaient alors quelques-uns de leurs membres à proximité des cols et des gués qui servaient de passages; et ces « maisons » bien connues, souvent réputées, accueillaient et hospitalisaient les nouveaux venus pendant plusieurs générations; ainsi se trouvait assurée la sécurité de la région et des troupes d'émigrants. Il y avait là tout un système de précautions prises en vue des migrations.

CAUSES HISTORIQUES

Si, aux causes historiques se mêlent le plus souvent des causes économiques, il existe néanmoins des migrations qui se sont opérées presque sans l'intervention de ces dernières.

Au début de l'invasion turque, on voit se dessiner nettement une retraite générale de la population balkanique des plaines et des bassins vers les montagnes, des pays riches vers les pays pauvres. Les Grecs et les Aroumounes émigrent dans les montagnes occidentales de la région égéenne, dans celles du Péloponèse et surtout dans les îles de la mer Égée. Une population bulgare assez nombreuse se retire dans le Balkan central et dans la Srendja Gora. Les Serbes des bassins fertiles de la Raška montent dans les régions du karst dinarique, surtout dans le Monténégro karstique et dans la Dalmatie, pays pauvres, souvent sans eau, presque dépourvus de ressources.

Les autres migrations historiques se firent en sens inverse. Signalons quelques-unes des plus importantes avec leurs causes.

Migrations causées par l'invasion turque. — La poussée turque venait du Sud. Le centre de l'État serbe reculait lentement vers le Nord en entraînant une partie de la population des régions méridionales. Ces migrations furent d'autant plus faciles que les pays septentrionaux n'avaient encore qu'une population clairsemée.

Après la bataille de Črnomen sur la Marica (1371 ; première bataille importante entre les Serbes et les Turcs), presque toute la partie du royaume serbe située au Sud de la Šarplanina fut envahie par les Turcs. La capitale, qui s'était déjà transportée de Skoplje à Prizren, fut transférée à Kruševac, près du confluent de la Morava occidentale et de la Morava méridionale. Beaucoup d'émigrants, nobles et riches des régions méridionales surtout, s'installèrent dans les régions au Nord de la Šarplanina. Un fils du roi Vukašin, avec de nombreux Serbes, émigra même à Arad en Hongrie, au Nord du Moriš.

Plus importantes furent les migrations qui suivirent la bataille de Kosovo (1389). Quoique cette bataille ait été la plus décisive, le royaume de Serbie dura encore soixante-dix ans, jusqu'en 1459. La capitale fut alors transportée à Belgrade, puis à Smederevo sur le Danube. L'État serbe opposa aux Turcs une résistance acharnée, et par suite attira la population des régions méridionales. Les habitants des contrées de Skoplje, de Prizren, du Kosovo, de la Metohija, émigrèrent d'une part dans la Serbie moravienne, d'autre part dans la Zeta, l'Herzégovine, la Bosnie et au delà de la Save et du Danube, dans les pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie. Après la conquête de Smederevo et de la Serbie moravienne par les Turcs (1459), de nombreux émigrants des régions de Kruševac, de Belgrade et de Smederevo s'installèrent dans les pays dinariques, en particulier en Bosnie. D'autres, encore plus nombreux, se fixèrent dans le Banat, la Bačka, la Syrmie et la Slavonie, surtout sur les domaines que les *despotes* et la noblesse serbe y possédaient.

Aux envahissements successifs de la Bosnie (1463), de l'Herzégovine (1482) et de la Zeta (1499), succédèrent de grandes migrations dinariques qui se dirigeaient vers la Croatie-Slavonie et la Syrmie, vers la Dalmatie et vers la forteresse karstique du Monténégro.

En 1557, fut rétabli le patriarcat serbe de Peć. L'organisation religieuse du peuple se fixa. Il semble qu'on assiste alors à une accalmie relative et provisoire des mouvements métanastasiques.

Influence des Janissaires sur les migrations. — L'institution des janissaires a provoqué des migrations chez toutes les populations chrétiennes de la Péninsule.

Le corps des janissaires, unique dans l'histoire du monde, fut créé par le sultan Orkan et développé par Mourad I[er]. Les chrétiens de la Péninsule balkanique étaient soumis à l'impôt du sang comme aux autres impôts. Tous les quatre ans, les agents des Sultans parcouraient les villages balkaniques et enlevaient un cinquième des enfants chrétiens, âgés de six à neuf ans, choisissant avec soin les mieux constitués. On les considérait comme les esclaves du Sultan ; on les islamisait ; on les séparait complètement de leurs parents et de leurs compatriotes. Puis, on les enrôlait dans une des 165 ortes de janissaires. Les janissaires (du nom de *Jení Ceri*, les nouveaux soldats, qui leur fut donné par Hadži Bektaš, le fondateur d'une secte de derviches) étaient presque un ordre religieux autant que militaire; composé d'hommes sains et forts qui renonçaient au mariage, il était plus complètement séparé du monde qu'aucun ordre monastique. Ce fut la plus formidable armée qu'un tyran ait jamais eue sous ses ordres.

Cet impôt, qui ne fut aboli qu'en 1676, fut un fléau pour les chrétiens balkaniques. A l'approche de la date d'enlèvement des enfants, beaucoup de chrétiens s'enfuyaient pleins d'angoisse dans les montagnes où ils erraient avec leurs enfants. Il en résulta de nombreuses migrations dispersées qui peuplèrent les forêts des régions montagneuses. Ceux qui étaient plus proches des pays yougoslaves de l'Autriche franchissaient les frontières et s'installaient au delà. L'enlèvement des enfants provoqua, pendant deux siècles et demi, les mêmes effets qu'une migration qui se serait reproduite tous les quatre ans.

Pour éviter l'islamisme qui, au cours des siècles, se répandit parmi les chrétiens balkaniques, des familles ou des particuliers en grand nombre émigrèrent loin de leur pays d'origine[1].

Migrations causées par la répression des révoltes. — A la fin du XVI[e] siècle, les Serbes commencèrent à se révolter contre le régime turc. Ces révoltes furent étouffées, mais les survivants durent se réfugier dans les montagnes; les relations entre Serbes et Turcs restant tendues, ce fut le point de départ de nouvelles migrations, dirigées, elles aussi, vers la Šumadija, le Monténégro, la Dalmatie vénitienne et les pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie. Les montagnes de l'an-

1. Il y a, en Bosnie-Herzégovine, des familles de même origine et qui appartiennent aux religions orthodoxe, catholique et musulmane. Le cas le plus intéressant est celui de la famille orthodoxe de Lušan, originaire des environs de Zvornik en Bosnie. On a voulu l'islamiser au XVI[e] siècle. Ceux qui restèrent furent islamisés. Les autres émigrèrent en Carniole, dans les environs de Ljubljana (au village de Lok), adoptèrent la religion catholique et au cours du XVII[e] et XVIII[e] siècle se germanisèrent. M. LUSCHAN, professeur d'Anthropologie à l'Université de Berlin et directeur du Musée ethnographique de Berlin, appartient à cette souche de la famille Lušan catholique et germanisée. Le savant professeur de Berlin m'a raconté lui-même l'odyssée de sa famille et son origine serbe.

cienne Raška se peuplèrent de bandes de *hajduk* qui pénétrèrent jusqu'à Soltija ; il en fut de même pour les forêts de la Šumadija et les montagnes dinariques, sur la frontière de la Bosnie et de la Dalmatie.

Le signal de ces tentatives d'affranchissement fut donné par les Serbes du Banat et de Peć, qui se soulevèrent en 1594, et presque en même temps (1595) par les tribus du Monténégro et de l'Herzégovine. Plus importante fut l'insurrection qui eut lieu sous le vojvode Grdan en Herzégovine (1597). Vers 1608, le patriarche de Peć, Iovan, organisait une vaste conspiration qui englobait les Serbes de l'Herzégovine, des environs de Skadar (Scutari) et quelques tribus du Monténégro et de l'Albanie septentrionale. A la fin du XVII[e] siècle, les révoltes recommencèrent en Lika, en Monténégro, en Herzégovine, surtout celle de Bajo Pivljanin, qui succomba en 1685.

Migrations provoquées par les guerres austro-turques. — A la fin du XVII[e] siècle, les entreprises de l'Autriche sur la rive droite de la Save et du Danube éveillèrent de vives espérances chez les peuples chrétiens des Balkans, surtout chez les Serbes. En 1689, l'armée autrichienne, composée en très grande partie de volontaires serbes partant du Nord s'empara de Skoplje, de Prizren, de Kosovo et de Peć. La population de ces régions se révolta et fit cause commune avec les Autrichiens. Mais ceux-ci se retirèrent bientôt sur l'autre rive de la Save et du Danube, et les Serbes de Kosovo et de Metohija, compromis, n'attendirent pas la vengeance turque. Les uns se dispersèrent dans les montagnes ; les plus nombreux (35 à 40 000 familles) émigrèrent avec le patriarche de Peć, Arsenije Čarnojević, en Syrmie, Banat, Bačka, etc... : c'est la grande migration des Serbes que nous avons mentionnée. Elle était constituée surtout par la population urbaine, par les artisans et les commerçants qui envahirent bientôt les villes de la Hongrie méridionale et pénétrèrent jusqu'à Budapest, Djur (Györ) et Komorn.

Au cours de nouvelles guerres, l'Autriche réussit à occuper provisoirement une partie de la Bosnie septentrionale et la Šumadija jusqu'à la Morava occidentale. Au début de cette occupation, qui dura vingt ans (1718-1739), beaucoup d'émigrants des régions restées sous la domination turque s'installèrent dans la Šumadija ; mais ne pouvant supporter le régime autrichien, ils retournèrent en Turquie. Le patriarche serbe de Peć, qui fut compromis à cette époque, partit avec une partie de la population et rejoignit les anciens émigrants serbes de la Syrmie, de la Bačka, du Banat.... La Turquie abolit en 1766 le patriarcat de Peć, e les Serbes, après avoir perdu leur organisation ecclésiastique, furen soumis au patriarcat grec de Constantinople.

Ce fut le signal de la recrudescence des mouvements de *hajduk*,

particulièrement nombreux dans la Šumadija. Elles se joignirent à l'armée autrichienne qui, vers 1788, pénétra encore une fois dans la Šumadija. Les insurgés serbes arrivèrent jusqu'à Kruševac, dans la vallée de l'Ibar et de la Studenica. Après la retraite des Autrichiens nombre d'entre eux émigrèrent en Syrmie.

Hordes des Krdžalis, causes des migrations. — C'est surtout à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle que se formèrent en Turquie d'Europe de nombreuses hordes de Krdžalis — c'est le nom par lequel on désignait en langue turque ces bandes de pillards. Les plus connues sont celles qui entouraient Ali-pacha de Janina et Pazvan-Oglu de Vidin. Il y en eut d'autres nombreuses, moins connues. Elles étaient composées d'hommes de nationalités diverses mais surtout d'Albanais. Sans foi ni loi, les Krdžalis vécurent aux dépens de la population chrétienne et furent ses oppresseurs les plus redoutés, dévastant des villages et des régions entières surtout dans la zone des Šopi et dans les parties centrales et pindéennes de la Péninsule balkanique. La population fuyait devant eux, se dispersant dans toutes les directions. Les Šopi entre Vraca et Vidin s'enfuirent vers les Balkans, les autres franchirent le Danube et émigrèrent dans la Valachie, la Bessarabie et le Banat; la ville de Muskopolje, dans l'Albanie méridionale, fut abandonnée après des pillages répétés, et ses habitants allèrent jusqu'au Danube. La colonie d'Arbanasi près de Trnovo en Bulgarie se dispersa en 1798. Presque en même temps et pour les mêmes raisons, on vit émigrer une partie de la population de Niauste (Njegoš) près de Salonique. Signalons enfin l'émigration de Stanimaka, de Rakovo, Panadjurište, Koprivštica, en Bulgarie.

Migrations à la suite des guerres de l'indépendance. — C'est au cours de la révolte de la Šumadija, sous Karageorges (1804-1813) et sous Miloš Obrenović (1813-1815) et après la libération, que la Serbie moravienne absorba presque toutes les migrations des Serbes balkaniques. Au premier signal, ils accoururent de toutes les régions d'Ohrid, de Debar, de Prizren, de Monténégro, de la Bosnie et de l'Herzégovine.

A la suite de la conquête par les insurgés de Šumadija des régions situées hors du Vilajet de Belgrade, de puissants mouvements se produisirent. Les plus importants sont ceux de 1809, qui partirent de deux points différents : les gens des régions de Sjenica et de Novi-Pazar s'établirent au centre de la Šumadija (Gruža, Iasenica, Podibar), et ceux des régions de Niš et de Prokuplje (Dobrič) s'installèrent surtout aux environs de Belgrade et de Grocka. Lorsqu'en 1813 les armées turques envahirent de nouveau la Serbie à peine libérée, une grande partie de

la population s'enfuit en Syrmie. La plupart de ces émigrants regagnèrent la Serbie en 1815 et plus tard; ceux qui restèrent en Syrmie se fixèrent de préférence le long de la Save.

Le succès de la révolte de Šumadija poussa la population des régions avoisinantes à s'unir aux révoltés de Serbie. Au cours d'une insurrection étouffée, dans les environs de Niš, en 1841, 10 000 personnes environ émigrèrent en Serbie. Mais c'est en Herzégovine et en Bosnie que les révoltes éclatèrent presque continuellement. La première fut celle du pope Jovica de Derventa en Bosnie[1] qui, cruellement réprimée, fut la cause d'une émigration vers la Slavonie. Les nombreux émigrants de la Krajina de Banjaluka, impatients de secouer le joug de leurs beys, s'installèrent dans les régions serbes de la Drina (Losnica, Šabac). En 1858 commencèrent en Herzégovine des insurrections, qui se renouvelèrent en 1861 sous le vojvode Luka Vukalovič; elles prirent une grande extension dans les environs de Pljevlja en 1875, et sont connues sous le nom *Babinska Razura* (la révolte des Babinje). Leur répression détermina une émigration importante vers les régions d'Užice, de Valjevo et de Podrinje, en Serbie. Vers 1875 éclata l'insurrection de Nevesinje en Herzégovine qui fut une des causes de la guerre serbo-turque en 1876. Au cours de cette période et plus tard jusqu'en 1911, de nombreuses révoltes se produisirent dans les environs de Berane, dans le territoire de la tribu des Vasojevici; après chacune d'elles, de nombreux Vasojevici émigrèrent, soit en Serbie, soit en Monténégro.

Chacun des agrandissements territoriaux de la Serbie, en 1833, en 1878 et en 1912, fut suivi de migrations : la population des régions restées sous la domination turque quitta le pays et vint s'installer surtout dans les territoires nouvellement rattachés à la Serbie.

CAUSES ÉCONOMIQUES

Les migrations provoquées par des causes économiques s'effectuèrent avant, pendant et après la domination turque; mais par suite de circonstances particulières, elles eurent lieu surtout au cours de l'époque turque. Si elles comprenaient moins d'émigrants que les grandes migrations historiques, elles acquirent, en se reproduisant continuellement, une grande importance dans le déplacement des peuples balkaniques. En étudiant ces migrations on constate une différence très nette entre le pays-ruche, qui est en même temps une région de ressources médiocres, et le pays de colonisation, qui se dis-

1. St. Stanojević. *Histoire Serbe*. Belgrade, 1912 (en serbe), p. 313,

tingue toujours par une grande fertilité. Les plus puissantes migrations économiques de la Péninsule sont sorties des régions dinariques, montagneuses et karstiques. Elles se sont déversées, soit dans les régions à ressources variées comme la Šumadija, soit dans les fertiles plaines du Banat, de la Bačka, de la Slavonie... Les conditions historiques et sociales favorisaient d'ailleurs, comme nous l'avons dit, l'aboutissement des migrations historiques dans ces mêmes régions. A l'Est de la Péninsule, les *balkandži*, habitants des vallées des Balkans, sont descendus et descendent encore sur la plate-forme bas-danubienne et dans les plaines de la Marica; mais ces migrations furent moins importantes parce que la différence de ressources entre le pays-ruche et celui de colonisation est moindre qu'entre les régions dinariques ou karstiques et leurs pays de colonisation. En Grèce, en Thessalie surtout, on observe un contraste particulièrement net entre les pays-ruches, régions montagneuses, et les pays de colonisation formés par les plaines qui absorbent constamment le surplus de la population montagnarde.

Il y a là une *migration naturelle et constante*, dont j'ai étudié les différentes phases dans les pays dinariques. Chaque migration puissante est précédée d'un accroissement de population tel qu'il aboutit au surpeuplement de la montagne; les moyens de subsistance deviennent alors insuffisants. Les installations humaines s'élèvent des vallées sur les plates-formes; les *katun* (ou habitations temporaires des pasteurs) se transforment en villages; la zone de transhumance monte, elle aussi. La tribu monténégrine des Drobnjaci, qui n'habitait encore à la fin du xviiie siècle que les vallées au sud de Durmitor, s'est installée, surtout au début du xixe siècle, sur la plate-forme de Jezera, haute de 1 400 à 1 600 mètres et a transformé ses katuns de jadis en villages. Même phénomène chez les tribus des Kuči, dont les villages se sont constamment élevés vers les montagnes Komovi et Žijovo, et aussi dans la Piva et dans les Banjani, en Monténégro, etc... C'est dans les premières décades du xixe siècle que commença dans ces régions une migration très importante vers la Šumadija. On y émigra aussi de la Bosnie supérieure, de l'Herzégovine, de l'ancienne Raška; on prit peu à peu l'habitude de se déplacer, qu'on a gardée même de nos jours. Selon la force d'expansion des différents groupes ethniques, on voit des régions fournir des courants métanastasiques plus puissants que d'autres. Il y a aussi des populations plus ou moins mobiles. La mobilité est parfois favorisée par un trait psychique spécial; par exemple, la population de la basse Herzégovine, plus avide de bien-être et de richesse, se décide plus facilement à l'exode.

Les Dinariques descendirent et s'installèrent provisoirement dans la basse Šumadija; mais avant d'arriver dans la Šumadija proprement

dite, ils s'arrêtèrent et s'établirent dans la région du Stari Vlah, au sud d'Užice et dans le Podrinje supérieur jusqu'à Loznica. Ces pays de séjour temporaire, ainsi que la contrée de Sjenica, furent la première étape d'adaptation des émigrants dinariques au nouveau milieu géographique et social; mais ils y furent bientôt trop à l'étroit. L'ancienne population et les premiers émigrants se trouvèrent gênés par les nouveaux venus, car tous s'occupaient d'élevage et d'agriculture extensive et avaient besoin de vastes espaces. Les tiraillements bien connus qui en résultèrent, ont été notés dans un grand nombre d'anecdotes populaires. Après un séjour plus ou moins prolongé, les nouveaux venus se mirent derechef en mouvement et entraînèrent même une partie de la population déjà stabilisée. Ils s'installèrent dans la Šumadija. L'ancienne population de cette région et les anciens immigrants, parfois même les familles de ces nouveaux venus, descendirent encore plus bas dans les plaines septentrionales et dans la vallée marécageuse de la Morava, où ils s'établirent et défrichèrent les *lug*. Ainsi furent fondés les villages les plus récents de la Šumadija. Depuis les régions dinariques les plus élevées jusqu'à la plaine de la Morava s'accomplissaient ainsi des migrations successives ou migrations par étapes qui purent se poursuivre sans obstacle parce que les nouveaux venus occupaient sans indemnité une terre qui n'appartenait à personne.

Les mauvaises récoltes, la famine, les épizooties accélérèrent le cours normal des migrations économiques. Les régions karstiques, en effet, souffrent de la sécheresse d'été plus que tout autre terrain : la végétation est rapidement brûlée et la population privée de récoltes et de foin pour le bétail. La disette s'aggravait par le manque de communications qui empêchait le blé d'arriver en quantité suffisante; la raya était presque toujours incapable d'en fournir et l'administration turque ne se préoccupait pas de la détresse des chrétiens. Les *kaludjeri*, les moines des couvents dinariques, ont parfois noté, dans leurs annales, ces années de famine, et les grandes migrations qui en résultèrent, notamment celles des régions de Pljevlja, de Sjenica, de Drobnjaci, etc. Le même phénomène se produit encore de nos jours : vers 1890, plus de dix mille habitants du Monténégro karstique émigrèrent en Serbie par suite de la famine, et de nombreux Herzégoviniens quittèrent leur pays. Dans le Tikveš, en Macédoine méridionale, la sécheresse d'été provoque souvent, par suite de la constitution particulière du terrain (sables et grès), des migrations dirigées vers le littoral égéen, même vers l'Asie Mineure; j'ai vu en 1900 des villages turcs de la rive gauche du Vardar délaissés et presque complètement ruinés par la sécheresse d'été et la disette qui en résulta. Dans l'Albanie septentrionale, au nord du fleuve Mati, pays montagneux qui, même dans les meilleures années, ne pos-

sède que des ressources insuffisantes, on rencontre souvent des hommes et des femmes presque nus et affamés, par exemple dans la tribu des Mirdites et chez les Malisores. De ces régions partaient autrefois vers les bassins de Metohija et de Kosovo des courants métanastasiques continus qui devenaient très puissants dans les années de mauvaises récoltes.

Une cause de migrations continuelles à l'époque turque résidait en outre dans les conditions économiques nées du régime féodal : la terre appartenait aux beys ou spahis; la raya (traduction exacte du mot turc : le bétail) ou les chrétiens, ne possédant pas de terre en propre, formaient la classe des *kmet* ou des *čifčije* qui cultivaient les terres des beys. Les *kmet* quittaient les beys pour d'autres et émigraient d'une région à une autre, afin de trouver des conditions économiques meilleures. Ainsi s'ébranlaient de nombreuses *migrations intérieures* qui parfois ne dépassaient pas les limites des vilajets. Quoique ces migrations aient affecté toutes les régions de l'Empire turc, elles furent surtout nombreuses dans les pays de la plate-forme bas-danubienne, dans le bassin de la Marica et dans les régions de la Morava méridionale et du Vardar, où le régime féodal était le plus enraciné et le plus dur. Après la libération de la Serbie, au début du XIXe siècle, les *čifčije* de toutes les régions à régime féodal oppressif, apprenant qu'on pouvait y posséder des terres en propre et vivre en homme libre, commencèrent à émigrer par familles entières des régions du Vardar et de la Morava méridionale et à s'installer dans la Serbie moravienne, surtout dans les vallées de la Morava et de ses affluents. Ces migrations firent baisser le rendement des terres dans les pays-ruches.

Mais, au cours du XIXe siècle, sous l'influence des idées modernes, les *kmet* qui essayaient d'améliorer leurs méthodes de travail, s'aperçurent que le rendement plus élevé de la terre ne les rendait pas plus heureux. Ils préférèrent aller travailler à l'étranger : ainsi s'établit la *pečalba*, qui souvent engendra l'émigration définitive.

Les déplacements d'ouvriers agricoles (*argatovanje*) et la transhumance pastorale furent aussi des causes de migrations économiques. Tandis que la *pečalba* désigne le gagne-pain à l'étranger par le commerce, les divers métiers, le travail en fabriques, presque jamais par le travail agricole, l'*argatovanje* désigne la besogne de ceux qui s'en vont à l'étranger gagner leur vie par le travail agricole et qui s'appellent les *argati* : à ce groupe appartiennent aussi les *baštovani*, les jardiniers des régions du Balkan central. La transhumance pastorale est la même que dans les pays méditerranéens de l'Europe. Nous n'en parlerons ici que pour en faire ressortir les effets au point de vue métanastasique. Il arrive que les *argati* et les pasteurs s'installent définitive-

ment dans le pays d'émigration temporaire auquel ils se sont accoutumés. Ce sont des pays libres, à ressources riches et variées : la Šumadija, les plaines du bassin pannonique habitées par les Yougoslaves, et depuis quelques dizaines d'années la Bosnie septentrionale et la Bulgarie.

Pour compléter l'énumération des causes de migrations à caractère économique, on peut en ajouter d'autres, fréquentes en Europe occidentale, mais qui ne font que se dessiner dans les pays balkaniques : l'affluence de la population vers les centres de développement commercial et industriel, vers les centres miniers et les voies ferrées. On observe aussi le phénomène inverse : la population abandonne les environs des voies ferrées à cause du renchérissement de la terre pour retourner dans les régions plus éloignées.

D'autres causes, d'ailleurs plus rares et moins importantes, ne peuvent être classées dans le groupe des migrations historiques et économiques. Dans les régions dinariques et celles du Morava-Vardar, la *vendetta* causa des migrations de particuliers et de familles. Après avoir tué un oppresseur pour venger son parent, le meurtrier dut abandonner son pays d'origine; ses parents, responsables selon l'usage, furent aussi contraints d'émigrer à leur tour. Ils s'établirent toujours loin de leur pays d'origine, changeant leur *slava* et parfois leur prénom pour qu'on ne les reconnût pas. La peste et le choléra furent aussi la cause du déplacement de certains villages. Parfois, la superstition même provoqua des migrations. Je citerai les cas suivants. De grandes *zadruga* ont abandonné leurs domaines parce que leurs membres y avaient entendu des bruits, des grondements souterrains et cru voir des esprits. Ce sont là des superstitions très répandues dans les régions karstiques. On a vu à l'époque turque des villages entiers se déplacer pour des raisons semblables : il arriva un jour qu'un aigle survolant l'*oro*, tandis que les jeunes gens dansaient, laissa tomber un morceau de viande; on considéra le fait comme un mauvais présage, annonçant de prochains carnages, et les paysans se décidèrent à changer l'emplacement du village.

CHAPITRE XII

CONSÉQUENCES DES MIGRATIONS

Influences exercées par les immigrants. — Adaptation des immigrants aux nouveaux milieux géographiques et sociaux : différences de conditions entre les « pays-ruches » et les pays de colonisation; choix du terrain d'installation; modes et processus d'adaptation sociale; adaptation sociale de différents groupes de population; formation de groupes, de variétés et de types psychiques nouveaux. — L'émigration et la société anarchique albanaise.

Nous n'avons pas l'intention d'insister dans ce chapitre sur toutes les conséquences qui résultèrent, pour les peuples balkaniques, des mouvements métanastasiques. L'une des principales — la nouvelle distribution géographique de ces peuples et de leurs groupes ethniques — sera indiquée dans un chapitre suivant. Nous exposerons ici les principales influences du milieu géographique et social sur les nouveaux venus, ainsi que les influences mutuelles résultant du contact entre ces nouveaux venus et l'ancienne population. Nous examinerons aussi les conséquences bio-sociologiques résultant du croisement des immigrants avec l'ancienne population et du croisement des nouveaux venus, originaires de régions différentes.

Il résulte de l'exposé qui précède que les mouvements métanastasiques furent plus puissants au sein des Yougoslaves qu'au sein des autres peuples balkaniques, plus étendus et plus variés parmi les Yougoslaves occidentaux que parmi les Bulgares. Mais, parmi les premiers, les Serbes se prêtèrent à des mouvements métanastasiques plus vastes que les Croates et les Slovènes : l'odyssée du peuple serbe, pleine de péripéties, qui commença au début de l'époque turque, n'est pas encore terminée. Elle s'est poursuivie sous nos yeux presque jusqu'aux événements actuels. C'est donc dans ce milieu serbe que les conséquences de la transplantation des populations d'une région à l'autre pourront être le mieux étudiées; aussi lui emprunterai-je les exemples les plus probants.

Les régions les plus actives, c'est-à-dire celles d'où sont sortis les

courants métanastasiques les plus puissants, sont les régions dinariques, surtout le territoire de l'ancien royaume de Raška, l'Herzégovine et le Monténégro, puis les régions situées entre Skadar (Scutari) et le Kopaonik, et enfin les régions de la Morava méridionale et du Vardar supérieur. A l'Est de la Péninsule, ce furent les régions du Balkan central et occidental, la contrée de la plate-forme bas-danubienne comprise entre les rivières Jantra et Vit et la Srednja Gora. Tous les autres pays furent en général des pays passifs absorbant les courants venus d'ailleurs : Serbie moravienne, Bosnie septentrionale, Macédoine au sud de Demir-Kapou et pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie.

INFLUENCES EXERCÉES PAR LES IMMIGRANTS

Les grands courants métanastasiques, qui aboutirent au cours de quatre siècles dans la Šumadija et dans les pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie, changèrent de fond en comble la composition de leur population. La population balkanique fut transplantée sur l'autre rive du Danube dans les régions pannoniques (Banat, Bačka, Syrmie, Croatie-Slavonie, Carniole), envahit la Dalmatie, s'infiltra dans les îles de l'Adriatique et de l'Istrie, et la Péninsule balkanique fut comme prolongée surtout vers le Nord, au point de vue de l'ethnographie et et de la civilisation.

Il en résulta un enchevêtrement complet des groupes ethniques et des religions. C'est à partir de cette époque que catholiques et orthodoxes, à l'ouest du fleuve Bosna, se mêlèrent et se pénétrèrent. Il n'y eut plus, jusqu'à la frontière de la Carniole, une vaste région appartenant exclusivement, soit à la religion catholique, soit à la religion orthodoxe. Nombre de Serbes orthodoxes, convertis au catholicisme ou devenus uniates, n'ont fait que contribuer à modifier l'ancienne population et à souder encore plus Serbes, Croates et Slovènes; cette dernière influence s'opéra par l'immigration des Croates et même des Serbes dans les régions slovènes. Devant la poussée des Serbes orthodoxes vers l'Ouest et le Nord, l'ancienne population yougoslave ne s'est conservée que dans les régions abritées : dans les îles Adriatiques, en Istrie, en quelques points de la Bosnie et de la Dalmatie, dans le Zagorje, près de Zagreb et en Carniole.

Il en résulta aussi un déplacement des dialectes des régions dinariques et du centre de la Péninsule vers le Nord et l'Ouest. Le dialecte de Kosovo, se propageant avec le courant métanastasique du même nom, donna son empreinte au parler des régions de Župa, Levać, Temnič, Resava, à une grande partie de la Serbie orientale, ainsi qu'à la population du Banat,

de la Bačka et de la Syrmie. Les dialectes dinariques, surtout celui de l'Herzégovine (dialecte de *što*), se répandirent dans de vastes régions. Toute la Slavonie parlait, avant les migrations des Dinariques, le dialecte de *kaj* considéré par les linguistes comme le dialecte slovène. Il disparut presque complètement après l'invasion des Dinariques. On ne le rencontre plus que dans la Croatie civile, c'est-à-dire dans les districts de Zagreb, de Varaždin, et de Križevac. Le dialecte de *čaj*, le dialecte croate, limité aux régions croates occidentales, disparut plus complètement encore sous l'influence des migrations dinariques. Il semble que la frontière entre le dialecte de *čaj* et celui de *što* — avant les migrations dinariques, — ait à peu près correspondu aux rivières Bosna et Cetina; aujourd'hui le premier ne s'est conservé que dans les îles Adriatiques et dans quelques *župa* isolées du littoral de Quarnero, ainsi que dans l'Istrie centrale et occidentale.

Avec le dialecte, les immigrants dinariques communiquèrent à l'ancienne population leurs mœurs, leur folklore, ils lui apprirent surtout les chants nationaux d'origine serbe. L'ancienne population des régions yougoslaves de l'Autriche-Hongrie en fut comme rajeunie. Les Dinariques renforcèrent l'organisation patriarcale des *zadruga* déjà existante; les Serbes y apportèrent leurs traditions historiques et une conscience nationale développée qui s'était élaborée au cours des siècles dans les pays balkaniques.

Ce brassage de groupes ethniques permit aux Serbes, aux Croates et aux Slovènes de se mieux connaître. Ils luttèrent ensemble contre les Turcs, et, malgré les tiraillements religieux qui survinrent surtout au début de l'installation des Serbes, ils s'habituèrent, non seulement à vivre les uns auprès des autres, mais encore à agir en commun. Ces migrations créèrent des conditions favorables au mouvement d'union nationale des Yougoslaves occidentaux qui se développa surtout au cours du XIXe siècle.

ADAPTATION DES IMMIGRANTS AUX NOUVEAUX MILIEUX GÉOGRAPHIQUES ET SOCIAUX

Plus variée dans ses effets fut l'influence du nouveau milieu géographique et social sur les différents groupes d'immigrants qui s'installèrent parmi l'ancienne population de la Serbie moravienne ou parmi celle des pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie.

Différence de conditions des pays-ruches et des pays de colonisation. — On peut étudier d'abord le cas des groupes de popu-

lation dinarique descendus des hauts plateaux élevés de 1000 et de 1500 mètres, et des vallées dinariques encaissées, vers les plates-formes de la Šumadija ne dépassant pas 100 ou 150 mètres, ou dans les plaines basses et souvent marécageuses du bassin pannonique. Ils abandonnaient de pauvres plateaux karstiques, presque sans cours d'eau, favorables surtout à l'élevage, pour s'installer dans les pays agricoles bas et fertiles de la Šumadija, parcourus par des rivières et de nombreux ruisseaux. Le climat, la pression atmosphérique étaient tout autres. Ils durent changer d'occupations, vivre désormais, surtout en Šumadija, d'agriculture et d'horticulture, de l'élevage des porcs et des plantations de pruniers. Cette transformation (surtout chez les pasteurs du Monténégro et de Sjenica) ne s'accomplit généralement pas sans un effort pénible qui apparaît nettement lorsqu'on feuillette les dossiers relatifs à leur établissement. Ils changèrent aussi de nourriture, d'habitat, de costume. Ils durent s'adapter à des régions où les moyens de communication, le commerce et les relations extérieures différaient totalement de ceux de leur pays d'origine. Les membres des tribus dinariques qui vinrent s'installer dans la Šumadija, où cette organisation en tribus n'existait pas, durent renoncer à la plupart de leurs conceptions fondamentales.

Les immigrants du courant vardarien eurent aussi à se plier à de nouveaux modes de vie et de travail, à de nouvelles habitudes sociales. La plupart d'entre eux appartenaient à la zone de l'ancienne civilisation balkanique et au régime économique des *čiflik*; en s'installant dans une région à régime patriarcal et libre, ils durent modifier souvent leurs conceptions morales.

Les immigrants qu'apporta le courant de Kosovo subirent des changements moindres, car leur région, par ses conditions climatériques, ses modes d'occupations, ses plantes nourricières, ressemble beaucoup à la Šumadija. Ils eurent plutôt à s'adapter aux institutions et à l'esprit de l'État, profondément différents de ce qu'ils laissaient en Turquie.

L'influence du milieu géographique sur la population balkanique immigrée fut dominatrice, par suite du manque de civilisation technique des immigrants.

Choix du terrain d'installation. — Les émigrants se sont en général installés dans les régions ou sur les terres qui leur convenaient le mieux. Ceci reste vrai jusqu'à un certain point, même lorsqu'il s'agit d'émigrations forcées, comme celles qui, par exemple, furent provoquées par des causes historiques. Les immigrants purent choisir sinon la région, du moins les terres selon leur goût.

Comme nous l'avons déjà indiqué, les montagnards dinariques, avant de s'arrêter dans les plaines de la Drina et de la Save (dans la Mačva et dans le Podrinje) ou dans celles de la Morava, s'établirent d'abord dans les régions montagneuses de la Serbie moravienne, dans le Stari Vlah ou dans la haute Šumadija; le plus souvent ce fut la seconde génération qui descendit dans les plaines, et les pays de séjour temporaire furent des régions d'adaptation préalable au nouveau milieu géographique et social.

En s'installant définitivement dans la Šumadija, les Dinariques cherchèrent souvent les contrées et les emplacements rappelant leur pays d'origine. Les terrains karstiques quoique rares dans la région située entre la Morava et la Drina sont régulièrement occupés par les immigrants originaires du pays karstique de l'Ouest. Dans le karst de Tršić et de Korenita, dans la région de la Drina, près de Loznica, se sont fixés les Drobnjaci, originaires de la plate-forme karstique du Durmitor, ou les autres Herzégoviniens. Quoique les sources et les ruisseaux ne manquent pas dans cette contrée, ils ont néanmoins bouché les fissures au fond des [illegible] et les ont transformées en petits lacs qui leur servent à abreuver le bétail, à laver le linge, à rouir le chanvre, etc., selon la coutume de leur pays d'origine.

Les émigrants de Kosovo et de Metohija évitent les plates-formes ouvertes de la Šumadija et s'installent dans les bassins de la Serbie orientale et méridionale. Dans ces régions, et particulièrement dans les bassins de Lebane et de [illegible], ils cohabitent avec les émigrants venus du Monténégro et occupent régulièrement les fonds et les pentes des bassins, tandis que les Monténégrins se sont établis sur les hauteurs.

Les Dinariques qui ont franchi la Save et le Danube se sont installés principalement dans la Slavonie [illegible] et ondulée. Moins avantageuse fut l'immigration des populations de Kosovo et de la Serbie moravienne dans les plaines particulièrement marécageuses de la Syrmie, du Banat et de la Bačka. La première génération a beaucoup souffert des maladies, mais les générations suivantes se sont complètement adaptées, tandis que les Ličani, les habitants de la Croatie karstique, qui s'y aventurèrent, n'y sont restés qu'exceptionnellement : « l'air les étouffe et les maladies les déciment, » disent-ils.

Les populations turques qui ont pu s'établir à leur gré dans la Péninsule occupent surtout les régions de climat steppique ou à peu près. Les Albanais ne prospèrent que dans les régions sèches et déboisées voisines du Vardar et leur migration se dirige vers les bassins septentrionaux, couverts de verdure (bassins de Tetovo, de Metohija et de Kosovo). Les Aroumounes, en quittant l'Épire et la Macédoine occiden-

tale, vont de préférence dans les villes de la Péninsule ou dans les régions montagneuses, où ils fondent de grands villages très élevés, aux maisons agglomérées, de même type que dans leur pays d'origine.

Modes et processus d'adaptation sociale. — Les nouveaux venus s'adaptent aux mœurs des *starinci* qui représentent soit les populations indigènes, soit les immigrants très anciens, complètement adaptés les uns et les autres au milieu géographique. Ils n'ont qu'à profiter de leur expérience. Les *starinci*, se sentant chez eux, se considérant comme supérieurs aux nouveaux arrivants, attendent les avances de ceux-ci.

Les *starinci* sont-ils rares, on modèle alors ses habitudes sur celles du groupe d'immigrés le plus nombreux; mais l'influence indigène se fait sentir, même dans ce cas, et d'autant plus que les nouveaux venus, en subissant l'influence du milieu géographique, se rapprochent par cela même des indigènes.

Dans l'un et l'autre cas, le degré d'adaptation est différent et dépend du chiffre de l'ancienne population et de sa capacité d'assimilation; du nombre des nouveaux venus et de leurs qualités, différentes selon le pays-ruche dont ils sont originaires; de l'époque de la colonisation ou du temps passé par les nouveaux venus dans leur nouvel habitat; enfin, de la distance plus ou moins grande qui sépare le pays-ruche du pays de colonisation.

Les nouveaux venus imitent les *starinci* et adoptent leurs costumes, leur dialecte (en l'altérant toutefois), une partie de leurs mœurs et leur conduite. Ils ont souvent leurs protecteurs, un *starinac* ou un ancien émigrant (ce dernier est souvent leur compatriote, ou un parent originaire de la même région), qui présentent le nouveau venu sous un jour favorable, répondent de ses qualités et de ses actes, le renseignent, le dirigent et réussissent à le faire accepter par la communauté comme un égal. Les *starinci* préfèrent les nouveaux venus modestes, laborieux, paisibles, mais ils sont longs à s'habituer aux émigrants possédant des caractères psychiques très accusés et différents des leurs. C'est, par exemple, le cas des émigrants du Monténégro karstique qui se distinguent par une conscience d'eux-mêmes très prononcée et qui n'abandonnent leur manière de penser et de sentir qu'après bien des tiraillements et des conflits. Ceux des émigrants qui, par l'indépendance de leur caractère, ne réussissent pas à s'entendre avec les *starinci*, sont contraints d'émigrer dans un autre village ou dans une autre région. De toutes façons, les nouveaux émigrés n'acquièrent qu'au bout d'un certain temps droit de cité dans le village.

Dans le phénomène d'adaptation, il faut tenir compte du rôle important que jouent certains hommes ou certaines familles qui se distinguent particulièrement par leur sagesse, leur bonté, une conduite irréprochable. Ils jouissent d'une grande autorité sur les autres paysans, qui ont recours à eux dans les circonstances difficiles, leur demandent conseil, se recommandent d'eux et les appellent naïvement dans certaines régions : « les nôtres ». Les nouveaux venus les plus récalcitrants ne peuvent se soustraire à l'emprise de ces hommes et de ces familles ; ils se rattachent souvent à elles et modifient peu à peu les traits les plus accusés de leur caractère.

Si les nouveaux venus ne s'adaptent pas de plein gré, on se moque de leurs habitudes : leurs façons de faire, leur conduite soulèvent l'hilarité générale ; on leur donne souvent des sobriquets tirés de leur caractère. Ces critiques ne manquent pas de produire un certain effet sur ces étrangers ; ils restent la risée du village ou de la région, s'ils n'en tiennent pas compte. Toutefois, si l'adaptation est, de ce fait, accélérée, les caractères saillants ne disparaissent parfois qu'après plusieurs générations, et, quoique atténués, les paysans les distinguent et les sentent très bien.

Le croisement par mariages des indigènes avec les nouveaux venus et de ceux-ci entre eux est un puissant moyen d'assimilation. Les familles d'origine différente se rapprochent en raison de la parenté, s'estiment et s'imitent davantage. Les descendants issus de ces mariages héritent souvent d'un caractère mixte, et ce procédé contribue beaucoup à la formation d'un type psychique nouveau dans une région où sont mêlés des *starinci* et des émigrants originaires de différents pays. On remarque nettement, dans une région quelconque, qu'à une certaine époque, sont apparus quelques traits psychiques spéciaux, mais on ne sait s'il faut attribuer ce fait uniquement à l'esprit d'imitation ou aussi au croisement. Il semble que ces caractères se fixent par hérédité.

Dans les sociétés patriarcales balkaniques, les mariages se font par une véritable sélection. Les parents ont une grande influence dans le choix d'une épouse pour leur fils. Les avantages matériels ne jouent presque aucun rôle. Ce sont la santé, les prévisions de fécondité future, les qualités morales qui décident l'union. On prête surtout attention aux qualités qui sont particulièrement appréciées dans la région, et d'eux-mêmes les jeunes gens et les jeunes filles les recherchent dans celui ou celle qu'ils choisissent.

Par l'étude des familles au cours des générations, nous avons pu constater les brusques changements qui jouent souvent un si grand rôle dans l'évolution psychique des groupes ethniques. Dans une famille

apparaissent parfois subitement un ou plusieurs membres à caractères psychiques très accusés, parfois presque nouveaux, ou bien pourvus de qualités si exceptionnelles qu'ils semblent sans attaches avec leurs ascendants et leurs descendants. On croirait que certaines qualités psychiques existent, dans les familles, à l'état latent ou d'incubation, et n'apparaissent ou ne se développent que sous l'impulsion de circonstances extérieures très favorables. C'est, par exemple, le cas de la famille des Grbovići qui a émigré de la Župa de Nikšić en Monténégro au XVIIIe siècle et s'est installée dans les environs de Valjevo en Serbie. Au début du XIXe siècle, elle a produit deux vojvodes d'une grande valeur morale, puis elle s'est longtemps endormie et n'a recommencé à produire des hommes remarquables que dans la dernière décade. La même évolution interrompue se présente dans les familles historiques des Nenadovići et des Birčani, qui habitent la même région. Ces fortes personnalités exercent une influence exceptionnelle sur tout leur groupe régional et sont parfois capables d'imprimer une direction nouvelle à son évolution. C'est ainsi que de nos jours, on a pu constater la grande influence morale exercée sur la tribu des Kuči en Monténégro par le vojvode Marko Miljanov, héroïque et noble personnage. Même après sa mort, ses qualités servirent d'exemple à toute la tribu qui acquit par là quelques traits de caractère solides et une réputation méritée.

Les organisations différentes des États, leurs institutions variées, les événements historiques et politiques qui s'y sont produits et, en général, leur esprit ont influencé aussi les nouveaux venus ; mais ces influences furent naturellement différentes en Šumadija, en Dalmatie, et dans les autres pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie.

Adaptation sociale de différents groupes de population. — C'est surtout dans la Šumadija, peuplée par les différents courants métanastasiques, qu'on peut nettement observer l'adaptation sociale des diverses populations émigrées.

Les émigrants des courants de Kosovo et de Metohija s'adaptèrent très rapidement : les premiers, qui représentent en général, en Šumadija, les anciens immigrants du XVIe au XVIIIe siècle, s'assimilèrent complètement aux *starinci* parce qu'ils étaient peu différents de ceux-ci et moins nombreux que les Dinariques. Ces Kosovci et Skadrani (de Scutari), dans le Podrinje (la région de la Drina), se sont identifiés aux *starinci* et, formant bloc, ont influencé les émigrants dinariques. Les émigrants du courant vardarien se caractérisent par une capacité d'adaptation exceptionnelle. Ils s'efforcent plus que tous les autres d'imiter les *starinci* et les émigrants dinariques et s'assimilent très vite.

De tous leurs caractères ils retiennent longtemps certains traits psychiques et quelques particularités de dialecte, surtout l'accent. La première génération émigrée ne peut se débarrasser complètement de l'habitude prise sous le régime turc, d'une timidité, d'une circonspection extrême, d'une grande dissimulation, ainsi que d'une avarice très prononcée.

Dans la basse Šumadija, on trouve des émigrants récemment arrivés de Veles, de Bitolj, et même de Katranica et de Gramatik, près de l'Olympe; ils ont été amenés, tout enfants, il y a quarante ou cinquante ans, et il est aujourd'hui impossible, d'après leur apparence, leurs occupations et leur genre de vie, de les distinguer des autres Šumadiens. Mais à cause des caractères psychiques mentionnés plus haut, et qui se maintiennent, les Dinariques immigrés les appellent les Cincares ou Cincarevići, ce qui signifie à peu près les avaricieux. Les anciens émigrants de Tetovo et du Vardar supérieur, qui se sont installés à l'Est de la montagne Jastrebac en Serbie, ont subi une assimilation psychique complète. Il n'existe aucune différence sensible entre eux et l'ancienne population. Il n'y a que quelques vieillards qui sachent que leurs pères ou grands-pères ont émigré de la région de Tetovo. Ils ont apporté avec eux une espèce de pomme, la *tetovka*, ou pomme de Tetovo, qu'on ne rencontre dans aucune autre région de la Serbie. C'est seulement par ces souvenirs presque effacés et par ces indices qu'on peut retrouver leur pays d'origine.

L'adaptation des Šopi est plus lente. Il existe deux îlots de Šopi, l'un dans le bassin de la Lepenica, près de Kragujevac (Sipić, Crni Kao, etc.); l'autre dans les environs de Belgrade (Mokri Lug, Rakovica, Banjica, etc.). Ils s'y sont établis au début du XIXe siècle. Ce sont eux qui ont le plus longtemps conservé leur dialecte et leur accent, ainsi que les costumes féminins et quelques mœurs particulières.

Nous avons dit que la population la plus réfractaire à l'adaptation est celle du Monténégro karstique, tandis que la population des Brda (régions non karstiques du Monténégro) et de l'Herzégovine monténégrine s'adapte très rapidement. La première émigra en masse à cause de la famine, et fut favorisée par le gouvernement serbe. Ne pouvant s'habituer immédiatement à l'agriculture, elle échangea, au début, les terres fertiles des plaines qu'on lui avait concédées, contre des terres situées dans les montagnes et propres seulement à l'élevage. Ne sachant pas soigner les bœufs de labour, elle les vendait pour acheter des chèvres et des brebis. Longtemps ces populations conservèrent leur costume pittoresque, malgré les grandes difficultés qu'elles avaient à se les procurer. Il y a encore en Šumadija des familles d'origine monténégrine que l'on appelle les *Strukari*, parce qu'ils ont longtemps porté une

pièce de costume particulière, la *struka*, le *toga* monténégrin. Ils n'abandonnèrent aussi que difficilement les conceptions et les mœurs spéciales à la tribu. Ils ne comprenaient surtout pas la responsabilité individuelle. En présence de certains actes de leurs concitoyens ou des autorités qu'ils considéraient comme des injustices, ils concevaient comme un devoir, pour eux Monténégrins membres d'une tribu ou d'une fraternité (*brastvo*), de les réparer ou de les venger ; ils tenaient pour responsable toute la famille du malfaiteur présumé, même les fonctionnaires. Ce fut une source de conflits avec l'autorité; une autre cause fut leur fierté très grande, leur vanité extrême et un vif désir d'obtenir l'approbation de leurs concitoyens. Ce n'est guère qu'à la seconde génération que l'adaptation se fait plus complète, qu'ils abandonnent les traits de leur caractère correspondant mal au nouveau milieu social. Il est intéressant de noter que l'adaptation fut plus rapide et plus complète à l'époque turque qu'après la création de l'État serbe dont les réglementations plus nombreuses les gênaient. Mais une fois adaptés aux occupations qu'exigeait le nouveau milieu, les traits de caractère dont nous parlions plus haut, caractéristiques de la société guerrière du Monténégro, se transformèrent en un désir d'être riches, considérés, de voir leur *zadruga* bien organisée et considérée comme modèle, de posséder les terres les mieux cultivées, etc. Comprenant que ce n'est pas seulement l'héroïsme, mais aussi l'instruction et la sagesse qu'on appréciait dans le nouveau milieu social, ils s'empressèrent de faire instruire leurs enfants. Ils déployèrent toute leur énergie latente. J'ai constaté que nombre de familles monténégrines, immigrées depuis longtemps, sont souvent devenues les plus riches ou les plus considérées dans les différentes contrées de la Šumadija. Beaucoup de vojvodes de la révolution de 1804 et des temps postérieurs sont d'origine monténégrine. Mais malgré cette évolution, les Šumadiens d'origine monténégrine ont souvent conservé une tendance autocratique, caractéristique bien connue des familles des *vojvodes* et des *glavari*, des chefs de tribus et de fraternités ; les maires et les fonctionnaires les plus autoritaires de la Serbie étaient en général membres d'anciennes familles d'origine monténégrine.

A ces populations du Monténégro karstique, il est intéressant d'opposer celles qui s'assimilent le plus rapidement, l'emportant même sur les immigrants de Kosovo et du Vardar. Ce sont des populations habitant les régions de transition, d'une altitude moyenne, qui n'ont pas d'occupations exclusives (élevage de troupeaux ou agriculture), mais s'adonnent à des travaux divers, dont le pays enfin, sans être privé de ressources, n'est pas riche et ne permet pas à l'homme de bien diriger son activité. Ces populations vivent souvent autour des anciennes routes

commerciales ou à proximité des anciens centres commerciaux et ont acquis le goût de la richesse. Elles émigrent pour acquérir des biens et s'adaptent vite et complètement au nouveau milieu social.

Tels sont les habitants d'Užice et de ses environs, en Serbie, les Užičani, qui descendent continuellement dans les régions plus basses et plus fertiles de Podrinje et de la Šumadija ; comme ces « pauvres diables » se plient à toutes les occupations et adoptent les habitudes du nouveau milieu social, ils finissent bientôt par s'identifier complètement avec lui. On les a vus apparaître, surtout dans les dernières décades, sur les routes commerciales de ces régions et dans les villes (Loznica, Valjevo, Šabac, Belgrade, etc.), comme aubergistes, épiciers, petits commerçants, ainsi que dans les campagnes où ils ont parfois acquis de riches terres.

Le cas est le même pour les habitants de Koprivštica, dans la Srednja Gora en Bulgarie. Même avant la libération de la Bulgarie, ils sont descendus dans les villes du bassin de la Marica, et, comme marchands de bétail et de produits d'élevage, ils ont parcouru toute la moitié orientale de la Péninsule. Mais c'est surtout après la libération du pays et l'émigration des Turcs et des Grecs qu'ils se sont installés dans nombre de villes (à Zlatica, Pirdop, Kazanlik, Stara et Nova Zagora, Plovdiv, etc.) et se sont complètement accommodés au nouveau genre de vie et d'occupations.

Le cas des Osaćani, habitants de la région d'Osat, sur la rive gauche de la Drina en Bosnie, est très intéressant. Presque tous s'occupent de maçonnerie. Dispersés dans la Šumadija et dans la Bosnie, ils ont bâti des maisons de campagne d'un type bien connu et qu'on appelle l'*osaćanka*. Beaucoup se sont installés dans la région et, changeant d'occupations, se sont transformés en agriculteurs ou en marchands de bétail et de pruneaux ; ils se sont, dès la première génération, entièrement adaptés au nouveau milieu social.

Les autres, les Herzégoviniens de l'Herzégovine karstique, des environs de Trebinje, de Šume et de Površ, près de Raguse, placés sur la route commerciale conduisant de Raguse vers l'intérieur de la Péninsule, se distinguent des populations dinariques environnantes par un goût très développé pour le commerce. Contrairement à ces populations héroïques, qui n'appréciaient guère la richesse, ces Herzégoviniens considèrent la pauvreté comme une honte. Ils émigrent dans toutes les directions pour s'enrichir. Occupés de la culture des vignes et du tabac, ainsi que d'élevage dans leur pays d'origine, ils changent tous d'occupation dans les pays de colonisation et deviennent presque exclusivement des commerçants, souvent de gros négociants. Ils ont accaparé une partie du commerce en Dalmatie, en Bosnie et en Serbie, et pour

pouvoir mieux prospérer, ils ont adopté les mœurs, les opinions du nouveau milieu social et s'y sont identifiés le plus rapidement possible.

Au même type appartiennent, parmi les Albanais, les habitants de Djakovica en Metohija, que l'on rencontre dans les villes de la région centrale de la Péninsule et même jusque dans le bassin de Sérès et de Drama.

Formation de groupes, de variétés et de types psychiques nouveaux. — Par suite des adaptations et des croisements, les nouveaux venus ont modifié nombre de leurs caractères psychiques et acquis des qualités nouvelles. les caractères mêmes de l'ancienne population furent, jusqu'à un certain point, modifiés par les immigrants très nombreux. Ainsi se formèrent, dans les régions de colonisation intense, de nouveaux groupes, de nouvelles variétés et même un nouveau type psychique de population. Ces changements sont, en général, d'autant plus accusés que le pays de colonisation est plus éloigné et mieux séparé du pays-ruche.

L'adaptation et la transformation des immigrants fut particulièrement facile dans la Serbie moravienne, primitivement constituée par les seuls paysans libres où régnait la liberté et l'égalité et qui ne comprenait ni noblesse, ni population étrangère, ni classes sociales. Les nouveaux venus purent, jusqu'au milieu du XIXe siècle, occuper les terres gratuitement en défrichant les forêts, changer d'habitat et s'installer là où il leur plaisait. Ajoutez à cela la joie de vivre à l'aise, d'acquérir des biens, de s'instruire, et la certitude de pouvoir se développer dans son sens propre, conditions et phénomènes réalisés dans un État, le premier et le seul libre, à cette époque, dans la Péninsule balkanique.

En déterminant l'origine et l'âge des populations différentes qui ont peuplé la Šumadija, j'ai été souvent surpris par la promptitude avec laquelle s'est accomplie l'adaptation des nouveaux venus et par la différenciation complète qui s'établit entre deux groupes d'une même population, l'un resté dans le pays-ruche, l'autre émigré. Comme un liquide s'adapte au récipient qui le contient, comme le courant d'une rivière s'accommode à son lit et se brise toujours de même manière aux saillies de la rive, les différents courants métanastasiques se heurtent et s'adaptent rapidement dans la Šumadija au nouveau milieu géographique et social, et c'est dans cette région que l'adaptation se fait le plus vite et le plus complètement. Aussi s'est-il formé là une variété psychique nouvelle de population, celle de la Šumadija.

Les changements psychiques ont été beaucoup plus considérables chez les émigrants qui ont franchi la Save et le Danube, portés soit par le

courant dinarique ou par celui de Kosovo, soit par le courant de l'ancienne population de la Šumadija, ou par le courant dinarique dont les émigrants s'étaient déjà transformés en Serbie. Très éloignés de leur pays-ruche, dont ils se trouvaient séparés par de grands fleuves et surtout des frontières politiques, ces émigrants durent s'habituer non seulement à des conditions d'existence tout à fait différentes, mais encore s'adapter à l'esprit national et au milieu social d'un État étranger. Ils ont formé un type psychique particulier.

L'ÉMIGRATION ET LA SOCIÉTÉ ANARCHIQUE ALBANAISE

Un type psychique spécial fut créé par les Albanais émigrés de l'Albanie septentrionale dans les bassins de Kosovo, de Metohija et de Podrima (environs de Prizren et de Djakovica).

Les Albanais organisés en fysses habitent la région située à l'Ouest de Prizren, au Nord et surtout au Sud du Drim, jusque vers Scutari. Ils ont toutes les conceptions morales et les façons de penser et d'agir des hommes des tribus en Monténégro, sauf les traditions historiques et la profonde conscience nationale de ceux-ci. Cette société patriarcale est fondée sur la *besa*, la parole donnée, et sur la *vendetta*. Le sentiment de l'honneur y est très développé au sens patriarcal du mot. C'est la population la plus pauvre de la Péninsule balkanique, et presque chaque année elle souffre de la famine. A partir de la Ljum-kula vers le Has et la région des Mirdites, on rencontre souvent des hommes et des femmes à demi-nus.

Chassés par le manque de ressources de l'Albanie septentrionale, ils descendirent dès le Moyen-Age vers les plaines fertiles de la Metohija et de Podrima sans atteindre Kosovo où ils s'installèrent seulement après l'émigration des Serbes aux XVIIe et XVIIIe siècles. Ces Albanais ne se mirent que très difficilement à une agriculture primitive. Ils continuèrent à s'occuper d'élevage, ne réussissant pas à introduire d'autres espèces bovines que les espèces naines des montagnes albanaises. Plus laborieux que dans leur pays d'origine, ils commencèrent à s'enrichir. Leurs maisons, les *kula*, se transformèrent en grands bâtiments de deux ou trois étages.

Nombre de catholiques albanais adoptèrent l'islamisme, de leur plein gré, pour jouir des avantages de la classe dominante. Ces nouveaux venus chassèrent de leurs terres de nombreux Serbes restés dans ces régions après les grandes migrations; les autres devinrent *čifčije*. Mais ils furent contraints de rester toujours sur la défensive à cause de la résistance de la Serbie affranchie et du Monténégro libre qui soutenait

et vengeait les Serbes. Ils vécurent dans la crainte continuelle d'être chassés des terres qu'ils occupaient par la force, et d'être punis. Presque sauvages, ils détruisirent les petites églises serbes ou les transformèrent en mosquées; ils respectèrent seulement les cathédrales et les grands monastères qui les impressionnaient.

Ces Albanais immigrés étaient d'origine différente. Beaucoup appartenaient aux tribus de Has, de Krasnići, de Dukadjin, aux Malisores, aux Mirdites, qui se combattaient dans leur pays-ruche et continuèrent à se combattre dans le pays de colonisation. Il arriva aussi qu'en émigrant par petits groupes ils perdirent leur organisation en tribus et ne réussirent pas à en former d'autres. Le reste de la population albanaise était composé de Serbes islamisés et albanisés, depuis le xve siècle jusqu'à une époque récente, mais surtout à la fin du xviiie siècle et au cours du xixe (Serbes albanisés des régions de l'Opolje, de la Gora, des environs de Djakovica et des Reke). Toutes ces causes contribuèrent largement à faire des Albanais une société déséquilibrée dont les Turcs ne réussirent qu'à augmenter l'anarchie. Il était de tradition, chez les sultans, d'envoyer au cours des fêtes du Ramadan de nombreux softas, prêtres musulmans, chargés de développer le fanatisme islamique des Albanais et leur haine des étrangers. Ces softas s'efforcèrent d'abolir chez les Serbes islamisés certaines mœurs rappelant l'époque préislamique, celles des *gledanice* par exemple, qui s'étaient conservées dans la région de la Gora : les jeunes filles s'y promenaient le visage découvert, et se rassemblaient aux jours de fête sur une place du village avec les jeunes gens pour se laisser voir. Les softas engagèrent aussi les Albanais à manquer à la *besa*, à la parole donnée, vis à vis des Serbes habitant la même région. Ils excitèrent le prosélytisme religieux. Les terres et les biens, au dire des softas, ne devaient appartenir qu'aux fidèles. On s'empara, surtout dans les villes, de tous les biens de la population serbe, et on réussit, en particulier à Djakovica et à Priština, à les réduire aux métiers considérés comme vils. Les luttes sanglantes ne cessaient pas entre Albanais et Serbes, ces derniers aidés par les *četa* des *hajduk* venus du Monténégro et de la Serbie. Cet état de choses s'aggrava à l'époque du régime des Jeunes Turcs qui, considérant les Albanais comme les alliés du Sultan, les persécutèrent sans merci. Pendant mon séjour à Prizren, en septembre 1910, on pouvait voir chaque matin, sur le marché, quelques Albanais pendus au cours de la nuit. A cela s'ajoutait l'intervention de l'Autriche-Hongrie, qui excitait ces populations les unes contre les autres, Albanais contre Serbes, Albanais catholiques contre Albanais musulmans. On peut dire qu'en aucune autre région du globe l'insécurité pour les personnes et pour les biens ne fut telle, au cours des siècles, qu'en Kosovo et en

Metohija. Les Albanais, dépourvus de conscience nationale et de toute organisation, n'étaient liés par aucun intérêt commun. Chaque homme vivant pour soi, devenait brigand. Si on ne le respectait pas, il tuait, de même qu'il pouvait être tué par son adversaire à la première occasion favorable. Seule cette crainte réciproque a pu faire durer la société anarchique albanaise du Kosovo et de la Metohija.

QUATRIÈME PARTIE

PRINCIPAUX FAITS ETHNOGRAPHIQUES ET SOCIOLOGIQUES

Nous nous occuperons dans cette partie de la répartition géographique des peuples balkaniques, des formes qu'affecte chez eux la propriété rurale, des genres de vie et d'occupations, de la localisation géographique des agglomérations, de leurs types, de celui des maisons, des différenciations sociales et psychiques.

Tous ces faits ont été fortement affectés par les milieux géographiques et aussi par les groupes de phénomènes précédemment étudiés : événements historiques, influences civilisatrices, mouvements métanastasiques. Ces différents facteurs sont en partie déterminés par les causes géographiques, mais à leur tour ils peuvent agir plus fortement que les causes géographiques sur les faits ethnographiques et sociaux. Alors, ils deviennent les causes essentielles de ces faits.

CHAPITRE XIII

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES PEUPLES BALKANIQUES

Population des régions égéennes. — Grecs. — Turcs. — Albanais. — Aromounes. — Populations du bloc continental. — Yougoslaves.

C'est dans la répartition des peuples balkaniques qu'on constate le plus nettement les influences des facteurs géographiques et des trois causes anthropogéographiques essentielles. Il est évident que le relief, les événements historiques du Moyen-Age, les migrations de l'époque turque, et celles qui se produisirent postérieurement à cette époque ont considérablement influé sur la distribution géographique des peuples balkaniques. Les zones de civilisation n'ont affecté cette répartition géographique qu'en favorisant les assimilations, en élargissant ou en diminuant ainsi l'aire de distribution des différents peuples. Mais ces zones ont influencé très fortement nombre de caractères ethnographiques et psychiques des populations. Il semble parfois que les effets des deux autres facteurs anthropogéographiques essentiels se soient concentrés et se trouvent spécialement exprimés dans les influences des différentes zones de civilisation.

Ces effets ont été fréquemment indiqués dans les pages précédentes; nous n'avons qu'à les résumer et à retracer la répartition actuelle des peuples balkaniques.

Cette répartition correspond à peu près aux grandes régions naturelles. Les habitants de la région égéenne sont surtout les Grecs. Ceux de la région du Pinde et de son littoral, du littoral épiro-albanais, sont en général d'origine albanaise ou aromoune. La population du bloc continental et du littoral adriatique est yougoslave. Elle est divisée en deux groupes : les Yougoslaves orientaux ou Bulgares occupant la plate-forme bas-danubienne, la plus grande partie du bassin de la Marica et les vallées des Rhodopes; les Yougoslaves occidentaux, les Serbo-Croates et les Slovènes, habitant les régions centrales et occidentales de la Péninsule. Ces Yougoslaves occupent aussi, en dehors de la Péninsule, une

partie du bassin pannonique et quelques vallées des Alpes orientales. Enfin, certaines parties des régions arides pontiques et égéennes sont habitées par les Ottomans.

Les peuples des régions égéennes et pindéennes, les Grecs, les Albanais et les Aromounes sont les plus anciens, leurs ancêtres se sont installés dans la Péninsule avant le début de son histoire. Ils peuvent donc, en ce sens, être considérés comme des autochtones. Les autres ne se sont établis dans la Péninsule qu'au cours du Moyen-Age, les Yougoslaves au début, les Turcs, à la fin de cette époque.

POPULATIONS DES RÉGIONS ÉGÉENNES ET PINDÉENNES

Grecs. — Leur aire de peuplement est limitée aux régions égéennes et pindéennes à caractères eurasiatiques et se rattache étroitement, au point de vue ethnographique et historique, aux contrées égéennes de l'Asie Mineure. Ils ont habité ces régions à l'époque historique la plus reculée et n'ont pas changé d'habitat jusqu'à nos jours, quoique leur composition ethnique ait été profondément modifiée. Malgré cette transformation et les vicissitudes historiques, ils sont restés un peuple marin, à genre de vie méditerranéen.

Les Grecs sont peut-être d'origine plus mélangée qu'aucun autre peuple balkanique. Les descendants ethniques des anciens Hellènes ne se sont conservés que dans quelques îles égéennes, moins sur le littoral. De nombreux « Romains » d'origine slave et asiatique s'infiltrèrent dans la population grecque de la Thrace et de la Macédoine à l'époque byzantine, et cette transformation s'est continuée au cours de l'époque turque. Aux Grecs de la Grèce s'est assimilée une nombreuse population slave qui pénétra au début du Moyen-Age dans l'Épire, en Thessalie, dans l'Hellade et le Péloponèse et dont les derniers restes ne furent grécisés qu'après le xve siècle. Les Grecs ont aussi absorbé des masses importantes de l'ancienne population traco-illyrienne, en Épire, en Macédoine, en Thrace. La Thessalie s'appela, du xiie au xve siècle, la grande Valachie, et les Aromounes en constituèrent la population principale; ils ont été décrits au xiie siècle par le voyageur juif Benjamin de Tudela. A la même époque, l'Étolie portait le nom de petite Valachie. La plus grande partie de ces Aromounes fut grécisée. Cette hellénisation se continue de nos jours en Thessalie, en Macédoine méridionale et nous aurons souvent l'occasion de la mentionner. A partir du xive siècle, la transformation la plus importante fut l'hellénisation des Albanais en Péloponèse, dans l'Hellade, en Épire, dans l'Albânie méridionale. Ces Albanais étaient surtout des Tosques qui étaient descendus vers le Sud.

Actuellement encore, d'après A. Philippson, il y a en Grèce, dans les limites des frontières antérieures à 1912, 250 000 Albanais qui ne sont grécisés que superficiellement.

Dans cet amalgame ethnique trop chargé d'éléments étrangers, la langue grecque et, apparemment, les traits principaux de la psychologie grecque, ont cependant prédominé. On a des raisons de croire que ce résultat a rarement pour cause la supériorité numérique des anciens Grecs; l'influence du milieu géographique et surtout du genre de vie y ont pour beaucoup contribué. Tous les peuples immigrés, Slaves, Albanais, Aromounes, durent s'adapter dans les régions égéennes au genre de vie gréco-méditerranéen. Ils imitèrent les mœurs, les habitudes grecques et, en adoptant sa langue, s'assimilèrent à la population grecque.

La frontière septentrionale du peuple grec, surtout entre Salonique et Constantinople, a été fixée d'une façon approximative vers le début du XIX[e] siècle, par les premiers explorateurs, en particulier par le Français Ami Boué. Sur cette frontière, aussi bien que sur celle moins bien connue qui va de Salonique à Kostur (Castoria), les Grecs se heurtent aux Slaves. C'est une limite de langues, de types physiques, de caractères psychiques et de genres de vie différents. Ce fut au cours des siècles la plus stable des frontières ethnographiques de la Péninsule.

Toutefois elle ne demeura pas sans changement, surtout dans le bassin de la Marica et sur le littoral de la mer Noire. Avant la formation de l'État bulgare, en 1878, les Grecs habitaient en masses compactes la vallée de la Marica jusqu'à Andrinople et au delà, ainsi que les coins abrités au Nord des Rhodopes, où ils ne se sont maintenus actuellement qu'à Stanimaka. Ils prédominaient aussi sur le littoral pontique du Bosphore jusqu'au delta du Danube. Au cours des trente ou quarante dernières années, la population grecque a émigré ou a été expulsée en masse de la Bulgarie et il n'en reste actuellement que des groupes insignifiants. Même sur le littoral thraco-macédonien, la population grecque n'est pas compacte; elle s'y trouve fragmentée par de grandes masses d'Ottomans, par des îlots de population bulgare, et même par deux îlots de population serbe, ceux de Bajramić et Karadža Alil, dont la majorité émigra au début de 1913 dans les environs de Skoplje.

Entre Salonique et la mer Adriatique, la frontière septentrionale de la population grecque fut moins stable qu'entre Salonique et la vallée de la Marica. C'est là surtout que l'hellénisation s'est produite, par l'assimilation des Tosques et de nombreux Aromounes. L'influence de l'Église grecque, de la langue et du commerce grecs se font sentir même en dehors de la zone grécisée, chez les Tosques de l'Albanie méridionale.

Il m'est possible de fixer avec plus d'exactitude la frontière ethnographique entre les Grecs et les Slaves en Macédoine méridionale. Si l'on part de l'Épire et de l'Albanie méridionale, en suivant la route Janina-Ljaskovec-Korica, pour gagner le col de Prevtis et la montagne d'Ivan (au Sud du lac de Prespa), on ne rencontre pas de Slaves, exception faite de trois villages du bassin de Korica, dont la population parle un dialecte slave archaïque. Ce col et cette montagne constituent une frontière bien marquée entre les Tosques plus ou moins grécisés et les Slaves. Plus loin vers l'Est, en s'avançant du bassin de la Bistrica par Castoria vers la Macédoine, la population slave s'étend plus au Sud. Castoria a le caractère d'une ville grecque, avec une minorité turque et des Slaves à demi hellénisés. Mais dans les environs de Castoria prévaut la population slave, dont une partie importante, dans la région de Nesram, est islamisée. A côté des villages slaves se trouvent des villages à population grecque, aromoune, turque et albanaise. Dans les environs du lac d'Ostrovo, dans la région de Saridjol, la frontière sépare les Grecs et les Turcs qui habitent les environs de Kajlar. Elle coïncide à peu près avec l'axe longitudinal du lac d'Ostrovo bien que, même au Nord du lac, existent des groupes de population turque. Il y a, en outre, dans la partie septentrionale de Saridjol quelques villages slaves, notamment les grands villages de Patelik, Vrbeni (Ekšisu) et Sororičevo, se rattachant à la masse slave compacte qui commence au Nord du col de Malka Niče, dans le bassin de Bitolj.

Turcs. — Il y a une différence considérable entre la distribution des Ottomans, avant le début du recul turc à la fin du XVII[e] siècle, et leur répartition actuelle dans la Péninsule.

Au cours de la première période, du XIV[e] au XVII[e] siècle, les Turcs furent en majorité dans presque toutes les villes de la Péninsule situées autour des grandes routes longitudinales. En dehors de celles-ci, ils formaient une partie importante de la population de chaque ville, excepté en Dalmatie. Ils étaient nombreux en dehors de la Péninsule, dans les villes de Hongrie. En outre, sans compter ceux qui vivaient dans les campagnes du sud-est de la Péninsule, ils avaient commencé à fonder des villages dans les autres régions. Nombreuse fut la population des pasteurs turcs, des Yourouks, originaires de l'Asie Mineure, qui s'installèrent avec leur bétail dans les Balkans central et oriental, dans les Rhodopes et le Pirin, dans les montagnes de la Macédoine. La nomenclature topographique de ces régions montagneuses est turque; c'est la seule trace laissée par ces Yourouks qui ont disparu ainsi que la population turque des villes septentrionales.

Les grandes masses de population turque vivant dans la campagne

furent toujours limitées aux régions thraco-macédoniennes, à caractères eurasiatiques, et à la région pontique, toutes deux de climat aride, rappelant aux Turcs leurs contrées d'origine en Asie Mineure. Ces grands îlots de population diminuèrent eux-mêmes constamment, surtout à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, malgré l'affluence des *muhadžiri*. Constituant seuls la *natio militans*, ils s'épuisèrent dans leurs guerres perpétuelles; d'autre part, l'armée et les villes furent souvent décimées par les épidémies.

Les grands îlots de population turque sont aujourd'hui les suivants : 1° celui de la Bulgarie orientale; 2° celui de la Thrace, depuis Constantinople jusqu'au lac Tahino, près de Seres; 3° celui du Vardar qui s'étend en une bande presque ininterrompue du golfe d'Orphano, le long de la rive gauche du Vardar jusqu'à Skoplje; 4° l'îlot de Kajlar, où les Ottomans habitent deux petites villes, Kajlar et Džuma, et à peu près cent petits villages; parmi ces derniers, ceux qui sont situés sur le bord du fertile bassin de Budžak se distinguent par une très grande prospérité, chose rare parmi la population rurale des Ottomans de la Péninsule.

Dans la Macédoine orientale, entre Seres et Drama, existe une population de Turcs orthodoxes (4500 habitants), adhérents du patriarcat grec; ces Turcs possèdent des écoles grecques et parlent souvent turc et grec. Leur centre est la bourgade de Ziljahovo (2800 habitants).

Indépendamment de ces îlots principaux et des autres plus petits que nous avons figurés sur la carte ethnographique, les Turcs forment encore une partie importante de la population dans toutes les villes situées en dehors des frontières de 1912 des États libres de la Péninsule.

Albanais. — Contrairement aux Grecs, les Albanais, bien qu'ils occupent le littoral épiro-albanais depuis l'antiquité la plus reculée, n'ont pas profité de la mer. Ils ne sont pas marins, ni même pêcheurs. Ils n'entretiennent presque aucune communication maritime le long de leurs côtes, ni avec les pays situés de l'autre côté de la mer. La zone méditerranéenne de climat et de végétation est assez large sur tout ce littoral; les Albanais ne s'adonnent néanmoins que très peu au genre de vie et d'occupations méditerranéen. Ils se sont éloignés du littoral, souvent marécageux, pour vivre dans les collines voisines, dans les montagnes et les vallées intérieures; ils se livrent surtout à l'élevage, dans une proportion moindre à l'agriculture. Presque étrangers au littoral qui leur appartient, ils occupent donc surtout le rempart montagneux du Pinde et les versants méridionaux des Prokletije. Ceux qui habitent au Nord du fleuve Skumbija, les Guègues, se rattachent par leurs occupations et leur genre de vie aux populations du bloc conti-

nental. Même les Tosques, au Sud de la Škumbija, influencés par les Aromounes et effleurés par la civilisation grecque, sont aussi plus proches des populations continentales de la Péninsule que de celle des régions égéennes. La majorité des Albanais a adopté l'islamisme dès le début de la domination turque; ces islamisés furent le soutien du régime turc et les oppresseurs les plus redoutés. Les Albanais orthodoxes au Sud et les Albanais catholiques au Nord (quelques tribus des Malisores et les Mirdites) ne constituent qu'une minorité insignifiante.

On sait que les Albanais sont des anciens Illyriens, latinisés jusqu'à un certain point pendant la domination romaine, puis mélangés d'un certain nombre de Slaves, surtout au cours du Moyen-Age.

Les Illyriens occupaient, avant l'invasion yougoslave, la partie occidentale de la Péninsule, du Danube moyen jusque dans l'Épire et les régions centrales. Une puissante tribu illyrienne, les Libournes, habitait le littoral et les îles Adriatiques; une autre, les Dalmates, occupait la contrée située entre Spljet et Županjac, en Dalmatie et Bosnie. Les Labéates résidaient autour du lac de Skutari; leurs voisins, au Sud, s'appelaient les Prussites et s'occupaient de l'exploitation des mines. Dans les environs de Kroja, au milieu de l'Albanie actuelle, habitaient les Albanes. Au centre de la Péninsule, dans les environs de Niš, dans le Kosovo, la Metohija et autour du Vardar supérieur, se trouvaient les Dardanes; plus au Sud, les Péones. Le pays des Dassarètes était situé dans les environs du lac d'Ohrid. On ne sait que peu de choses sur ces populations illyriennes. Les tribus étaient presque indépendantes et se divisaient en nombreuses fraternités; les Dalmates, entre autres, en comprenaient 342. Guerriers redoutables, ils opposèrent à l'occupation romaine une résistance acharnée, comme le prouvent les luttes entre les Romains et la reine Teuta, et l'insurrection des Illyriens de la Dalmatie et de la Pannonie qui réunirent une armée de 200 000 fantassins et de 8000 cavaliers.

Toutes les tribus illyriennes, sauf celles de l'Albanie actuelle, furent slavisées pendant le cours du Moyen-Age. Une partie des populations illyriennes se retira, semble-t-il, des régions centrales et septentrionales de la Péninsule, dans l'Albanie. Mais même dans ce pays et en Épire, à la fin du x[e] et au début du xi[e] siècle, les vallées et les plaines étaient peuplées par les Slaves, tandis que les Albanais et les Aromounes n'habitaient que les régions montagneuses. Sous la domination de la maison d'Anjou (1250-1350), il y avait encore une population slave dans les plaines littorales et autour du Drim. Cette population fut considérablement renforcée (d'après les études de C. Jireček), par les immigrés serbes qui y pénétrèrent pendant la domination serbe, surtout au xiv[e] siècle. On rencontre encore aujourd'hui, au cœur de l'Albanie,

les derniers survivants de cette population serbe à demi albanisée. D'après les traditions des tribus de l'Albanie septentrionale, elles doivent être d'origine mixte, albano-serbe. Elles se considèrent comme apparentées avec les tribus serbes du Monténégro. On sait que le héros national des Albanais, Skanderbeg, était d'origine serbo-albanaise. Les Yougoslaves se sont assimilés un grand nombre d'Illyriens, depuis le Danube jusqu'en Macédoine méridionale ; ils furent eux-mêmes albanisés en Albanie, en particulier au cours de l'époque turque.

Par suite de cette assimilation, la frontière orientale des Albanais ou la limite ethnographique entre les Albanais et les Serbes a subi des déplacements importants qu'il est aisé de suivre.

Il existait, même à l'époque turque, à l'ouest du lac d'Ohrid, une population slave dispersée jusque dans les environs d'Elbasan. Tels étaient les Slaves aujourd'hui albanisés de la région de Mokra (à l'ouest du lac d'Ohrid). La contrée d'Opara, sur la rive gauche de Devol, était habitée par les Slaves au XVIe siècle : « *Il paese d'Opari ch'è habita dei Schiavoni*[1]. » On trouve des familles slaves émigrées de l'Opara dans le bassin de Monastir. Dans la Kozjačija, vallée supérieure de la Pčinja, au nord-est de Skoplje, se trouvent des familles serbes originaires des environs d'Elbasan. Le consul français Lejean a signalé de petits îlots de population serbe sur le littoral albanais près de l'embouchure de la Viosa (Vojuša), sur l'Arsen et au nord de Durazzo. A l'ouest de l'Opara et d'Elbasan, autour de l'embouchure du Semen, se trouve la région de Musakija, petite Musakija au sud de ce fleuve, grande Musakija au Nord, habitées par les Tosques appelés les Lapidi et les Faršerioti, population aromoune qui s'occupe d'agriculture et d'élevage. La nomenclature géographique de cette région, surtout de la petite Musakija, est slave. De nombreux pasteurs slaves de Debar y venaient hiverner il y a trente ans. C'est à eux ou à l'ancienne population slave que remonte cette nomenclature.

Tandis que la population slave à l'ouest du lac d'Ohrid a disparu, assimilée ou émigrée, elle s'est maintenue au nord de ce lac sur la rive gauche du Drim noir. Dans la région de Drimkol existent de grands villages serbes (Labunište, Vehčane, Borovac, Jablanica), ou des Serbes islamisés (Trebište). Albanais et Serbes s'enchevêtrent, surtout au nord de la gorge du Drim noir (gorge de Dabovljane). Le plus grand îlot de population serbe est celui de Golobrdo, population à caractère archaïque, partiellement islamisée. Au nord de Golobrdo, dans les régions de Čermenika, Bulčizi et la vallée de Mati, on rencontre de nombreux Albanais d'origine serbe ayant conservé les mœurs serbes et chrétiennes.

1. J. Mussachi. *Chroniques gréco-romaines* publiées par Charles Hopf. Berlin, 1873, p. 280.

Plusieurs familles serbes, sur l'autre rive du Drim, dans la Radika et Mala Reka, sont originaires de ces trois régions de l'Albanie. Elles entretiennent des relations avec leurs souches islamisées et albanisées, se visitent au cours des fêtes et pratiquent la *vendetta* de concert avec elles.

La région de Golobrdo sur la rive gauche et le monastère Saint Jean de Bigor (Jovan Bigorski), à droite du Drim, dans la vallée de la Radika, ont servi d'abri contre la pénétration albanaise. Au Sud et au Nord, les Albanais se sont avancés plus loin dans la Macédoine et la vieille Serbie (voir la carte ethnographique).

La ville de Debar est habitée par de nombreux beys d'origine turque et albanaise; ce sont les plus puissants de la Macédoine et des oppresseurs redoutés. Chaque *pečalbar* slave ou aromoune, est obligé de leur apporter des meubles, des objets de harnachement, des bagues, etc. Les plus durement traités sont les chrétiens de la ville et de toute la contrée. Il y a des Turcs même dans les villages, surtout dans la Župa de Debar. C'est par ces Turcs et les beys de Debar qu une partie de la tribu des Mijaci fut islamisée (les Torbeši); mais à l'encontre de tous les islamisés de ces régions, ils ne sont pas albanisés. Comme les islamisés de la Bosnie et de Novi-Pazar, ils parlent la langue serbe. Au Nord de leur pays on rencontre dans la gorge de la Radika une population curieuse de chrétiens, ne connaissant pas la langue serbe, mais seulement l'albanais, et pleine de haine pour les Albanais musulmans. La nomenclature géographique de leur région est souvent serbe, et leur langue albanaise contient un certain nombre de mots serbes. Cette population paraît présenter un amalgame serbo-aromoune ayant conservé la religion, mais oublié la langue, par suite du voisinage des Albanais et de quelques villages d'Albanais émigrés.

Au Nord de Piškopeja s'étend la région de la Ljuma qui va jusqu'à Ljum-Kula et la barrière de Žur, à l'Ouest de Prizren. La nomenclature géographique y est généralement serbe. Elle était habitée au XVII[e] siècle encore par une population serbe, dans laquelle pénétraient des Albanais venus d'Albanie et fut ainsi complètement albanisée. Dans l'Opolje, *župa* de la Šarplanina, l'albanisation ne s'accomplit qu'au cours du XVIII[e] et du XIX[e] siècle. L'albanisation la plus récente s'est opérée dans la *župa* de Gora dont la population parle encore serbe; il y existe des familles dont une partie est orthodoxe et serbe, l'autre musulmane et albanaise.

La région de la Péninsule qui a subi les plus grands changements ethniques est comprise entre Scutari et la Morava méridionale près de Leskovac. Dans le pays entre Scutari et Prizren, appelées alors Pilot et Reke, vivait au Moyen-Age une population mixte, serbo-albanaise.

Les Serbes prédominaient dans les bassins et dans les vallées, les Albanais dans les montagnes. Scutari et les plaines qui entourent la Bojana et le Drim (pays de Zadrim et Zabojana) étaient peuplés surtout par des Serbes, ainsi que la Metohija et le Kosovo. Après l'invasion turque, les Albanais descendirent des montagnes, une partie des Serbes émigra, une autre fut islamisée et albanisée. Les émigrés serbes, appelés Skadrani, se trouvent dispersés dans la région de la Drina en Serbie, dans la *župa* Sredska de Prizren, dans les villes de Kosovo et Metohija et dans celles de la Morava méridionale.

Après les grandes migrations serbes des régions de la Metohija, de Kosovo et de la Morava méridionale il se produisit une expansion prodigieuse des Albanais. Les îlots albanais les plus éloignés de leur pays-ruche (environ 200 km.) étaient ceux situés à l'Ouest de Leskovac, dans la région de Masurica, au Nord de Vranje et dans le Pešter près de Sjenica. Ils ont été figurés sur toutes les anciennes cartes ethnographiques. Ils existèrent jusqu'en 1878. A cette époque, la Serbie ayant occupé la région de la Morava méridionale, ces Albanais émigrèrent, surtout dans la vallée du Lab, dans le Kosovo, la Metohija, et y renforcèrent la population albanaise déjà existante. Les îlots albanais des environs de Leskovac et de Vranje n'existent plus, tandis que celui de Pešter a survécu à l'occupation de 1912. C'est vers 1700 que les Klimenti des environs du lac de Skutari s'y installèrent et passèrent de la religion catholique à l'islam. Ils parlent albanais et serbe.

Il est curieux de noter qu'en 1776 nombre de familles albanaises des environs de Skadar (Scutari) émigrèrent et s'installèrent dans Borgo Erizzo près de Zadar (Zara) en Dalmatie qui s'appelle dès cette époque *Arbanasi* (Albanais). En 1737, 300 familles d'Albanais catholiques émigrèrent des environs de Skoplje (Uskub) et s'installèrent dans les villages de Nikince et Hrtkovce en Syrmie. Ce sont les prêtres catholiques qui les décidèrent à émigrer. Les uns et les autres ne parlent aujourd'hui que le serbo-croate. De même, nombre d'Albanais dans le Monténégro Sud-Oriental (pays des Crmnica et des Kuči) ainsi qu'au Sud-Est des Bouches de Cattaro furent serbisés au cours des deux derniers siècles.

Aromounes. — C'est un peuple qui disparaît. Il n'y a pas plus aujourd'hui de 154 agglomérations aromounes comptant de 150 000 à 160 000 âmes disséminées surtout dans la partie méridionale du rempart du Pinde et dans les régions centrale et méridionale de la Péninsule en propre. C'est presque un peuple déraciné. Ils ne possèdent aucune région étendue. Là où ils sont groupés en petits îlots, ils n'exploitent pas la terre, ne sont pas agriculteurs, et ne se rattachent que par très peu de liens au milieu géographique qu'ils habitent. Ce sont, par excel-

lence, les pasteurs transhumants de la Péninsule, véritables nomades qui se déplacent des montagnes balkaniques les plus élevées vers le littoral, et inversement. Ceux qui s'installent dans les villages n'y séjournent que peu de temps. Autour de ces agglomérations il n'y a pas de terres cultivées, pas même de jardins potagers, pas de bétail, les villages ne sont que des abris pour les femmes et les enfants; les hommes s'en vont, se dispersent dans toutes les villes de la Péninsule pour gagner leur vie et approvisionner leur familles.

Les Aromounes sont les derniers descendants des anciennes populations balkaniques à demi latinisées, indubitablement plus latinisées que les Albanais. Ils me paraissent se différencier des Albanais surtout en ce qu'ils sont, avec les Grecs de la Thrace et de la Macédoine, le groupe le plus byzantinisé de la Péninsule.

Au Moyen-Age les Aromounes étaient encore très nombreux dans les montagnes et dans les régions abritées de la Péninsule. Ils formaient, comme nous l'avons indiqué, la majorité de la population en Thessalie, en Étolie, dans la grande et la petite Valachie. Il y avait une Valachie Blanche dans les Balkans et au Nord des Balkans, et ce sont ces Valaques qui ont fondé, avec les Bulgares, le royaume vlaquo-bulgare sous la dynastie d'Asen, au XIIe siècle. On mentionne à la même époque une Valachie Noire, à la place où se trouve la Moldavie actuelle. Au XIe siècle, les Aromounes habitaient une partie de la Dobrudja et les environs d'Anchialos. On les connaissait en Thrace au XIIIe siècle. Dans les documents serbes du Moyen-Age, les *Vlasi* (Valaques, Aromounes) sont souvent mentionnées dans les régions montagneuses au Sud-Ouest de la Šumadija, ainsi que dans les environs de Prizren ; toutefois, n'est pas toujours possible de décider si l'appellation de *Vlasi* s'appliquait aux véritables Aromounes ou aux pasteurs serbes; parce que à partir du Moyen-Age le nom de Valaque (en serbo-bulgare *Vlah*, pl. *Vlasi*), perdit sa signification ethnographique et désigna chaque pasteur sans égard à sa nationalité.

Les Aromounes se sont slavisés et grécisés, ils ont complètement disparu de villages ou de régions entières où on avait constaté leur présence, il y a un ou deux siècles. Nous aurons souvent l'occasion de mentionner cette disparition progressive des Aromounes, dans les pages qui suivront. Plusieurs explorateurs ont signalé qu'à la fin du XVIIIe siècle, le nombre des Aromounes dans les régions centrales et pindéennes de la Péninsule se maintenait entre 400 000 et 500 000. Chose curieuse ils ne s'islamisaient que très rarement. Tel est le cas des Aromounes du Meglen, dans la Macédoine orientale, qui se sont d'abord mélangés aux Petchénègues immigrés et se sont ensuite islamisés il y a 200 ou 220 ans.

Des 150 000 à 160 000 Aromounes qui se sont conservés jusqu'à présent, mais dont le nombre diminue continuellement, les uns sont pasteurs transhumants, s'occupant de l'élevage des brebis et des moutons, et logeant en été dans des habitations provisoires (*kalivas*). On les trouve dispersés dans les montagnes de la Péninsule, depuis la Stara-Planina, en Serbie et en Bulgarie, jusqu'aux montagnes du Péloponèse. Là, ils passent l'été, sans avoir à préparer de fourrage pour l'hiver, puisqu'ils descendent avec les bestiaux passer la saison rigoureuse, soit sur le littoral de la mer Égée, soit (en petit nombre) sur celui de l'Adriatique. Pour des raisons diverses, les pasteurs aromounes abandonnent l'élevage des bestiaux et vont grossir le nombre de ceux dont nous allons nous occuper.

D'autres vivent, depuis des siècles, dans de grandes agglomérations serrées, analogues aux villes, situées toujours dans des positions abritées et à des altitudes d'au moins 800 à 1000 mètres. Ceux-là surtout n'ont aucun rapport avec la terre où se trouvent leurs installations. Ils vont régulièrement dans les villes ou les villages des pays environnants gagner leur vie et s'enrichir. C'est la *pečalba* des Aromounes. Il est rare qu'ils sortent des limites de la presqu'île balkanique.

Enfin, une troisième catégorie d'Aromounes se sont établis définitivement dans les villes des régions centrales et orientales de la Péninsule, surtout le long des routes longitudinales, où ils vivent provisoirement en exerçant différents métiers, souvent celui d'aubergiste, ou en s'adonnant au commerce.

POPULATIONS DU BLOC CONTINENTAL

Les Yougoslaves habitent le bloc continental tout entier. Tandis que les peuples des régions égéenne et pindéenne ne sont que rarement agriculteurs, ces Yougoslaves du bloc continental sont de véritables agriculteurs, ils sont aussi horticulteurs. Toutefois, il y a des régions montagneuses où l'élevage du bétail l'emporte sur l'agriculture. Le groupe adriatique s'est adapté complètement aux occupations méditerranéennes et maritimes. Les Yougoslaves sont des paysans qui habitent principalement les villages.

Leur pays fait contraste avec les régions égéennes où les villes sont plus nombreuses, où les villages prennent souvent l'aspect de villes, où les différences entre la population urbaine et celle des campagnes sont bien moindres que dans le bloc continental.

Ils n'occupent pas seulement les territoires les plus vastes de la Péninsule, ils sont aussi très nombreux et comptent environ 16 mil-

lions d'individus avec leurs frères d'Autriche-Hongrie. Ce n'est pas une population compacte. Une différence s'est établie entre les Yougoslaves orientaux ou Bulgares, qui comptent aujourd'hui 4 à 5 millions d'âmes, et les Yougoslaves occidentaux dont le nombre dépasse 11 millions à peu près : 7 millions de Serbes, 4 millions de Croates et de Slovènes. La cause en est d'abord au relief, très différent à l'Est (plate-forme bas-danubienne, grand bassin uniforme de la Marica), au centre et surtout dans les régions occidentales dinariques et karstiques. Il convient d'y ajouter la composition ethnique. A l'Est se trouvaient, en particulier, les Thraces qui furent assimilés par les tribus slaves; à l'Ouest et au centre étaient les tribus illyriennes et peut-être les restes des Celtes, qui se fondirent avec les Slaves. Un événement très important fut l'invasion des Bulgares et l'assimilation de ces éléments ougro-finnois par les Slaves habitant la plate-forme bas-danubienne. Cet amalgame slavo bulgare s'assimila à son tour de nombreuses populations de Koumanes et de Petchenègues, eux aussi d'origine touranienne.

La différenciation des Yougoslaves s'accentua par suite de la formation des États serbe, croate et bulgare au cours du Moyen-Age. Elle tendit ensuite à s'effacer pendant la longue durée de la domination turque. Il se produisit, en outre, à cette époque, deux faits qui eurent une grande importance ethnique.

Après la bataille de Kosovo (1389) et l'anéantissement successif des États serbes, se forma une puissante conscience nationale serbe, qui, grâce surtout aux migrations, se répandit même en dehors des régions appartenant aux États serbes du Moyen-Age. Il semble que cette conscience nationale et ces buts nationaux précis se soient élaborés à la fin du XIVe et au cours du XVe siècle, dans la région s'étendant de Kosovo jusqu'à la Neretva (Narenta) au Nord, et de la mer Adriatique jusqu'aux limites orientales de la Šumadija. De là, elle se propagea dans les autres pays habités par les Serbes. Comme si c'eût été le résultat d'une éducation systématique, tous les Serbes furent pénétrés d'une morale nationale élevée et de l'obligation de lutter pour la liberté, la justice et la revendication de leur État indépendant. Par cette communauté de sentiments et de pensées, les Serbes se sentirent plus liés entre eux, semble-t-il, qu'ils ne l'avaient été jusque-là, et ardemment dévoués à leur idéal national. La religion orthodoxe et la nationalité serbe, dont la pénétration réciproque commença à l'époque de Saint Sava, à la fin du XIIe siècle, se confondirent complètement vers la fin du XVe siècle. La religion orthodoxe perdit presque son caractère dogmatique et ecclésiastique, et, revêtant un caractère plutôt ethnique, elle devint l' « église serbe ». Elle faisait partie intégrante du caractère national, presque de la même façon que le folklore. La religion orthodoxe trouva

un organe puissant dans le patriarcat serbe de Peć, qui fut rétabli en 1557 par le grand vizir Sokolović, un Serbe islamisé de Bosnie. Les popes, les prêtres s'identifièrent complètement au peuple. Ils ne portaient que le costume national, excepté au cours des services religieux. Ils ne se considéraient eux-mêmes que comme une fraction de la nation accomplissant les fonctions religieuses. Les évêques et leurs émissaires visitaient fréquemment toutes les régions appartenant au patriarcat de Peć, depuis la Save et le Danube jusqu'à Skoplje et Ćustendil, et contribuaient à exciter les espérances nationales. Autour des églises se fondèrent dès le xvie siècle, de nombreuses imprimeries. Le patriarcat rebâtit nombre d'églises et de monastères ruinés. Dans les réunions populaires, les *sabors*, qui se tenaient autour de ces églises, s'élaborèrent avec plus de précision la pensée nationale et le programme de l'avenir. La libération de la nation devint le but suprême de l' « église serbe ». La devise nationale s'exprima en quelques mots simples et clairs : « la lutte incessante pour la croix sacrée et pour la liberté nationale, *za krst časni i slobodu zlatnu* ».

En émigrant avec le peuple au delà de la Save et du Danube, vers l'Autriche-Hongrie, les popes emportaient à travers les montagnes les livres ecclésiastiques, les objets sacrés, non par zèle religieux, mais parce qu'ils considéraient ces objets comme leurs reliques nationales.

Grâce aux migrations, les Serbes ont transmis par contact cette morale hautement nationale à la population yougoslave vivant en dehors de la Péninsule et plus avancée d'ailleurs quant à la civilisation matérielle. Mais tous les courants métanastasiques s'étant dirigés vers le Nord, cette évolution avancée de la conscience nationale, accompagnée d'une évolution de la langue, n'a guère touché les régions méridionales de la Péninsule.

Un phénomène tout à fait contraire s'accomplissait chez les Bulgares, dans les régions de la plate-forme bas-danubienne et du bassin de la Marica. Au cours de la domination turque, les Bulgares courbèrent la tête, s'abandonnèrent complètement et devinrent la *raya* la plus soumise de la Péninsule. Abstraction faite de leurs caractères psychiques, cette soumission complète fut facilitée par ce fait que leurs régions étaient plus proches de Constantinople et que leur pays plat et déboisé était très favorable au développement du régime économique des fiefs, des *čiflik* des beys ottomans. C'était le pays de la Péninsule où le régime des *čiflik* était appliqué le plus durement. Tous les Bulgares devinrent la *raya*, les laboureurs des terres des beys. Le nom de bulgare perdit sa signification nationale et ne s'appliqua dans de vastes régions que dans le sens de *raya*, de laboureurs, de gens rustiques. Il est avéré que, même jusqu'au milieu du xixe siècle, les Bulgares un peu cultivés et les citadins avaient

honte de ce nom; ce n'est qu'après la création de l'exarchat (1870) et la libération de la Bulgarie (1878) que le nom de bulgare commença à revêtir le sens national qu'il a acquis aujourd'hui dans une grande partie de la Bulgarie actuelle.

Au cours de l'époque turque, le nom de bulgare, pris dans le sens de *raya* se répandit même en dehors des pays bulgares, parmi la population des *kmet*, de la *raya* qui cultive les terres des beys. La région où fleurissait ce régime économique très rigoureux s'étendait jusqu'à Skoplje (Uskub) et au delà. Le nom de bulgare fut appliqué par les fonctionnaires turcs et par les Grecs à toute cette population sans distinction de nationalité, c'est-à-dire même à la population du centre de l'État serbe des Nemanići, soumise tout entière au régime des čifliks. Dans ce sens, le nom de *bugar* fut employé dans les régions vardariennes et commença à pénétrer dans le Kosovo et la Metohija; un voyageur russe du xviie siècle appelait même les *kmet* des environs de Sarajevo en Bosnie, les Bulgares. A l'extrémité occidentale de la Péninsule, en Dalmatie et en Croatie, ainsi que dans la Serbie moravienne, le nom de bulgare n'avait aucune autre signification que celle de paysan et la population de ces régions appelle ses chants populaires les *bugarštice*, les chansons bulgares[1].

Sous ce dur régime économique et sous l'oppression des Turcs, la population serbe des contrées indiquées plus haut oublia presque complètement ses traditions historiques. Sa conscience nationale ne se développa point comme dans les pays dinariques. Deux régions surtout perdirent la conscience de leur nationalité, tout en conservant quelques traces des traditions historiques serbes : la Macédoine proprement dite et la région des Šopi qui, au point de vue ethnographique, forment la transition entre les Serbes et les Bulgares. Les Šopi d'une partie de la Bulgarie occidentale, surtout ceux des régions de Trn, Breznik et Kula, sont au point de vue ethnographique et linguistique plus proches des Serbes que des Bulgares, ainsi que la population de la Macédoine centrale. Je renvoie les lecteurs qui désirent plus de détails, aux chapitres traitant des caractères psychiques des Yougoslaves et à mes travaux antérieurs[2].

L'ancien nom ethnographique de bulgare perdit sa signification ethnographique à l'époque turque et ne désigna dans nombre de régions qu'une classe rustique soumise au plus dur régime des *čiflick*, des fiefs. C'est par suite de l'extension du nom de bulgare dans ce sens

1. Pour plus de détails, voir J. Cvijić. *Questions balkaniques*, Paris et Neuchâtel, Attinger, 1916, p. 64.

2. Plus spécialement : *Ethnographische Abgrenzung der Balkanvölker*. (*Peterm Mitteilungen*, 1913.)

qu'un certain nombre d'anciens voyageurs et d'explorateurs, ignorant les conditions spéciales de la population, ont commis l'erreur de considérer le nom de bulgare comme un nom national. Les cartes ethnographiques de cette époque reculée faites d'après cette observation erronée, ont pour beaucoup contribué à embrouiller la principale question balkanique pendante entre les Serbes et les Bulgares, la question macédonienne.

Il est plus facile de déterminer les frontières entre les Yougoslaves et les peuples voisins du Nord, celles où ils touchent aux Italiens, aux Allemands, aux Hongrois et aux Roumains. Ces peuples sont si différents des Yougoslaves que la limitation n'aurait prêté à aucune équivoque, si l'on n'avait essayé de la compliquer par des questions accessoires; en outre, la statistique hongroise est souvent inexacte.

Nombre d'écrivains italiens se sont efforcés de démontrer, au cours de cette guerre, que les frontières naturelles de l'Italie vers l'Est ne sont pas les frontières bien connues de la Péninsule des Apennins. Elles empiètent, d'après eux, sur la Péninsule balkanique jusqu'à la ligne de partage des eaux entre la mer Adriatique et la Save, de telle façon qu'une grande partie de la région dinarique, jusqu'à la chaîne la plus élevée, appartiendrait, au point de vue géographique et naturel, à l'Italie, et formerait en même temps la frontière stratégique reconnue comme nécessaire à sa sécurité. Pour appuyer ces prétentions sur des faits ethnographiques, les écrivains italiens prétendent que le nombre des Italiens était plus grand de l'autre côté de l'Adriatique, il y a quelques dizaines d'années, et qu'ensuite ils ont été slavisés.

Il est presque inutile de répéter les conclusions d'études géographiques et géologiques bien fondées et très connues, à savoir que le karst et le système dinarique sont parties intégrantes de la Péninsule balkanique, que la frontière naturelle d'une Péninsule comme celle de l'Italie ne peut être que la mer Adriatique et ne doit pas être cherchée au delà. La sécurité stratégique de l'Italie, si elle est vraiment menacée du côté des Yougoslaves, est une question d'ordre politique et militaire qui n'a rien à faire avec les recherches scientifiques. Le seul argument équitable jusqu'à un certain point est que le nombre des habitants appartenant au parti italien en Dalmatie, dans le Quarnero et dans l'Istrie était plus grand il y a quelques dizaines d'années qu'actuellement. Or ce n'étaient pas des Italiens, mais des Slaves italianisés. Après le réveil serbo-croate, ils sont revenus à leur nationalité primitive. Sauf en Istrie occidentale et à Trieste, les Italiens n'existaient pas, même aux époques antérieures, en tant que nationalité, dans le littoral balkanique. Ils ne se sont établis là qu'individuellement, sauf à Zadar et à

Fiume, où ils forment une importante minorité; mais même ces minorités sont composées en grande partie par des Slaves italianisés[1].

Au Nord-Ouest, du côté des Allemands, ce sont les Slovènes qui forment la frontière et la barrière. Cette frontière se déplaça loin vers le Sud, au cours des siècles, et nombre de Slovènes furent germanisés, surtout grâce à l'aide que l'Église catholique prêta au germanisme. Les Slovènes furent complètement germanisés dans la partie sud-orientale de la Haute-Autriche, dans les régions de Salzburg et de Langau, dans la partie orientale du Pusterthal, dans les environs de Lienz, en Tyrol, dans la majeure partie de la Styrie et de la Carinthie, dont ils n'occupent aujourd'hui que les régions méridionales. La germanisation avait même commencé dans les villes de la Carniole, mais elle fut arrêtée, à partir du milieu du XIX[e] siècle, par le réveil national slovène, et ici comme en Dalmatie, de nombreux Slovènes à demi germanisés revinrent à leur nationalité primitive. A partir de cette époque, la limite entre les Slovènes et les Allemands en Styrie et en Carinthie est restée presque sans changements.

Le recul le plus considérable vers le Sud fut celui que subit pendant les deux derniers siècles la limite ethnographique des Serbo-Croates dans la Hongrie méridionale. Nombre de grands îlots serbes sur la rive droite du Moriš (Maros), ainsi que ceux de Komorn, Djur, Saint André, de Budapest et d'autres encore, furent magyarisés. La magyarisation se poursuivit dans la Baranja et dans les petits groupes croates dispersés plus au Nord. Élevée par l'État à la hauteur d'un principe, elle fit des progrès dans le Banat et surtout dans la Bačka. La propagande magyare s'exerça en particulier sur les Serbes catholiques, les *Bunjevci*, qui forment la majorité de la population à Subotica (Sabatka) et Baja, et sur ceux de Krašovo, dans le Banat oriental. Tous ces résultats de la magyarisation paraissent superficiels. Dès que ces régions seront libérées, les Serbo-Croates retourneront à leur nationalité, comme ce fut le cas en Dalmatie et dans les villes de la Carniole. On ne peut pas, sans faire des études sur place ou sans se servir au moins de la statistique du patriarcat serbe de Karlovci, fixer exactement, d'après la statistique hongroise, les régions de la Hongrie où les Serbes constituent la majorité ou la partie la plus importante de la population, souvent très mêlée. La statistique hongroise supprime des dizaines des milliers de Serbes, de même, d'ailleurs, qu'elle diminue le nombre de toutes les nationalités non hongroises.

Par suite de l'expansion naturelle des Roumains, les Serbes ont perdu

1. Les conseillers municipaux italiens de Zara s'appellent : Nakitch, Medovitch, Bozitsch, Ghiglianovitch, etc. Voir Comte de Vojinović. *La Dalmatie, l'Italie et l'unité yougoslave*. Genève, 1917, p. 18.

du terrain dans le Banat oriental, surtout, semble-t-il, dans le dernier tiers du XIXe siècle et depuis. D'abord, disparurent les îlots serbes de la vallée du Tamiš (Temes) supérieur, surtout celui de Lugoš et de Karansebeš, bien connus encore au début du XIXe siècle. Ensuite, les Roumains descendirent au cours des derniers siècles dans la plaine du Banat et s'infiltrèrent parmi les Serbes. L'îlot serbe de Krašovo s'est maintenu devant les Roumains, grâce à la religion catholique. La frontière ethnographique entre les régions où prédominent les Serbes et celles où les Roumains sont en majorité, passe à peu près près des villes de Vršac et de Bela Crkva.

CHAPITRE XIV

PROPRIÉTÉ RURALE — OCCUPATIONS ET GENRES DE VIE

Čifliks et terres libres. — Propriété collective. — Morcellement de la propriété. — Extension de l'agriculture et de l'élevage. — Vie pastorale et migrations. — Migrations descendantes. — Migrations ascendantes. — Causes des migrations pastorales. — Genres de vie.

PROPRIÉTÉ RURALE

Čifliks et terres libres. — Le régime économique de la Péninsule avant l'invasion turque au XIVe siècle est bien connu. La terre appartenait au souverain, à l'Église ou au clergé et à la noblesse. Cette organisation se maintint sous la domination turque. Les chrétiens propriétaires se virent dépossédés de leurs terres et de leurs revenus, à l'exception de ceux qui, renonçant à leur foi, embrassaient la religion musulmane et gardaient leurs terres en toute propriété. Les nouveaux grands propriétaires s'appelaient les *spahis, beys* ou *begs*. Les terres avec le village et les paysans qui y étaient attachés furent désignés sous le nom de *čiflik* ou *čitluk*, et les paysans qui cultivaient les terres du beg s'appelèrent en général les *čifčije*, et, dans le Nord-Ouest de la Péninsule, les *kmet*.

La campagne de la république libre de Raguse fut soumise, elle aussi, depuis le XIIIe siècle au régime de la *colonie*. Le *colon* de même que le *kmet* devait au propriétaire, c'est-à-dire au patriciat de Raguse, la moitié des produits des terres cultivées, exception faite pour les vergers (en serbe, cette redevance s'appelait *uviet*).

Ce régime économique a duré jusqu'à la libération des pays balkaniques. Dès qu'un peuple secouait le joug turc, les paysans devenaient propriétaires gratuitement ou par rachat des terres qu'ils cultivaient.

Ce profond changement économique s'opéra d'abord en Serbie et en Grèce; puis, plus récemment en Bulgarie. Le régime du *čiflik* subsiste encore dans les régions restées sous la domination turque et dans celles qui n'ont été affranchies qu'en 1912. Il y a, en outre, deux pays balka-

niques libérés où le régime du *čiflik* n'a pas disparu. Ce sont : la Thessalie et la Bosnie-Herzégovine. En Thessalie les *čiflik* des beys ottomans passèrent entre les mains des grands propriétaires qui les achetèrent ou des paysans grecs; le régime du *čiflik* en fut atténué. Dans la Bosnie, que l'Autriche-Hongrie occupe depuis 1878, 650 000 paysans étaient encore *kmet* en 1910. Les terres qu'ils cultivent appartiennent aux grands propriétaires musulmans, les *beys*, ou aux petits propriétaires, les *agas*. Enfin, il y a encore dans les environs de Raguse des restes de l'ancienne colonie adaptée aux conditions modernes et qui disparaît de jour en jour. En Croatie-Slavonie, où s'étendit au Moyen-Age le régime féodal germanique, la noblesse, parfois d'origine étrangère, détient encore une grande partie des terres labourables.

Le régime du *čiflik* n'était pourtant pas partout également rigoureux. Il existait une différence notable entre le régime économique de la Péninsule, au centre et à l'Est, et celui de la Grèce, du Pinde et des régions dinariques.

C'est dans les pays du Centre et de l'Est que le régime du *čiflik* était le plus dur. Presque tous les paysans étaient *čifčije*, particulièrement sur la plate-forme bas-danubienne, dans la vallée de la Marica, ainsi que dans tous les grands bassins de la région Morava-Vardar. Leur relief accidenté et leur sol complètement déboisé se prêtaient tout particulièrement à la formation des *čiflik*. Là, au milieu des terres se rencontrent des villages aux maisons serrées les unes contre les autres et disposées de telle sorte que le bey pouvait aisément surveiller les *čifčije*. C'étaient aussi les régions les plus proches de Constantinople et les seules de la Péninsule qu'habitait une nombreuse population turque.

La population qui supporta ainsi sans révolte le régime du *čiflik* devint la véritable « raya », le troupeau d'asservis dont le genre de vie et le caractère furent fortement marqués par plusieurs siècles de domination turque.

Le régime des *čiflik* existait aussi dans l'Ouest de la Péninsule. Mais le nombre de paysans libres, possédant leurs terres en propre y fut toujours assez considérable.

La Serbie moravienne, le Monténégro, l'Herzégovine, l'Albanie, la Grèce, se prêtaient moins facilement à l'établissement d'un régime économique aussi dur. Ces pays étaient plus éloignés de Constantinople. La population s'occupait d'élevage plutôt que d'agriculture. Ce n'est guère qu'au milieu du XIXe siècle que l'agriculture se développa dans la région pindo-dinarique, surtout dans la Serbie moravienne et la Bosnie septentrionale. Enfin le régime des *čiflik* ne convenait pas à la Šumadija, de relief ondulé et montagneux et couverte de forêts, autant qu'aux plaines déboisées de l'Est et du centre. Et quand il

existait, ce régime y était moins rigoureux, l'oppression et la violence ne manquant pas d'exciter des vengeances et des révoltes. Le type du village à maisons dispersées, souvent bâties sur lès terres défrichées, toujours éloignées les unes des autres, qui prédominait dans les régions dinariques, se prêtait mal à la surveillance du bey et celui-ci n'osait même les visiter que rarement.

Villages libres et propriété collective. — La liberté relative de ces régions tenait aussi à un caractère particulier de l'administration turque. Celle-ci laissa souvent ces villages et ces municipalités se développer à leur aise. Les chefs élus des villages, ou maires, furent les intermédiaires entre la population chrétienne et les autorités turques. La langue, les traditions familiales, les mœurs nationales se trouvèrent sauvegardées dans les campagnes. A la fin du XVIII[e] siècle, la Šumadija et certaines régions dinariques éloignées des principales voies de communication bénéficièrent même d'une autonomie plus ou moins complète. Et c'est dans ces contrées que se renforcèrent ou que reparurent les instincts ethniques profonds qui avaient failli s'étouffer pendant l'existence de l'État serbe du Moyen-Age, bien organisé, et parvenu à un degré avancé de civilisation. A l'époque turque, il se produisit donc dans les régions dinariques un retour aux mœurs primitives et aux usages nationaux, que la législation et l'administration du Moyen-Age avaient fait abandonner. Les mariages par rapt de la jeune fille devinrent plus fréquents, la *zadruga* se renforça, la *vendetta* reparut, l'inspiration folklore fut renouvelée. C'est alors que l'on revint même parfois aux formes économiques primitives, surtout après la libération de la Serbie au début du XIX[e] siècle. Les *čiflik-sahibi* (les propriétaires des *čiflik*) déjà rares, disparurent et chacun put occuper les terres à sa guise et s'établir où il lui convenait. Cet état de choses a duré à peu près jusqu'au milieu du XIX[e] siècle.

C'est surtout dans les régions dinariques qu'apparurent et se multiplièrent les formes de propriété collective, souvent liées étroitement à l'organisation patriarcale en tribus et en *zadruga*. Il est probable que quelques-unes de ces formes de propriété étaient analogues à celles des Yougoslaves établis au début du Moyen-Age dans la Péninsule balkanique. Là domine le régime du « bloc » : les terres du paysan se trouvent en grande partie groupées autour de la maison, formant un bloc rural. Généralement située sur une pente, elle est entourée d'une grande cour, avec un jardin potager ; par-derrière et au-dessus se trouve un enclos boisé, le *gaj* ou *zabran*. Devant la maison s'étend le verger qui renferme surtout des pruniers et des terres cultivables. Les autres champs sont plus ou moins éloignés de la maison, et situés

dans le fond des vallées. Ils constituent le *potes*, vaste ensemble de terres arables appartenant aux paysans d'un village ou d'une partie d'un village, et nettement limité par une clôture.

Le territoire tout entier d'un village s'appelle l'*atar*, le finage. Il embrasse aussi les forêts et les pâturages appartenant au village et ses limites, ou *sinor*, sont marquées par des signes particuliers, les *medjnici* ou *medjaši*, pierres, arbres, ou amas de terre en forme de petites buttes. Sauf l'enclos et le *potes*, les autres terres de l'*atar* sont propriété collective. Toutes les familles peuvent y envoyer leurs troupeaux au pâturage et au glandage, et y chercher le bois de chauffage. Les plus vastes terres communes sont situées entre les villages et s'appellent *oselina*. C'est là que s'installèrent les nouveaux venus dans les clairières ou dans les terres défrichées (*trebež* ou *krčevina*).

Dans tout le centre et l'Ouest de la Péninsule jusqu'à la limite indiquée sur la carte ci-jointe existaient et existent encore, quoique plus rarement, les *zadruga*, grandes familles habitant la même maison et composées de deux, trois et même quatre lignées de frères et cousins germains. Le chef de la *zadruga* est, en général, l'ancien. Les terres et les biens de la *zadruga* ne sont pas une propriété personnelle; ils constituent le patrimoine commun de la *zadruga*. Personne n'a le droit d'en aliéner une seule parcelle sans le consentement de tous les membres adultes. C'est une unité économique complète. La *zadruga* paie l'impôt, elle subvient aux frais de chaque mariage, baptême ou enterrement, à l'instruction de tous les enfants, à l'entretien de ses membres; elle est responsable des amendes de chacun d'eux, etc. Il arrive parfois qu'un membre de la *zadruga* pratique un métier spécial, tout en restant en famille; il devient par exemple charron, forgeron, tonnelier, charpentier; d'autres s'adonnent au commerce des porcs, des pruneaux, du blé. Ce qu'ils acquièrent n'est pas leur propriété personnelle, mais appartient aussi à la *zadruga* tout entière.

Si les membres de la *zadruga* consentent à partager leur domaine, si la *zadruga* se divise, la coutume dans quelques régions dinariques — coutume qui fut jadis, semble-t-il, plus répandue — veut qu'une partie des terres reste bien commun. Ce lopin de terre commune, indivisible s'appelle le *stožer*[1]. Or, quelques-uns de ceux qui ont collaboré aux *Naselja* (J. Erdeljanović dans le Dragačevo, en Serbie, Jovanović dans la contrée de Požega, Lj. Pavlović dans le district de Valjevo, etc.) ont constaté l'existence de forêts, de pâturages, et même de terres arables,

1. Voir V. Bogišić : *Zbornik pravnik obicaja u južnih Slovena* (*Recueil des usages juridiques yougoslaves*). Zagreb, 1874. Surtout aux mots : *stožer, korjenina, baština*. S. Jovanović m'a signalé que cette espèce de propriété inaliénable est même prévue dans la loi des Confins militaires du 7 mai 1850, par. 16.

communs à plusieurs familles habitant un *džemat*. Les *džemat* ou hameaux, sont, dans un village, des groupes distincts de maisons séparés des autres groupes semblables, et qui se sont formés à la suite du morcellement des *zadruga*. Les terres communes des *džemat*, les *zajednice* sont probablement les anciens *stožer*, les terres communes des *zadruga* antérieures au partage, d'autant plus que les *džemat*, étant composés de familles apparentées, correspondent aux « fraternités », *rod* ou *brastvo*. Il n'est pas invraisemblable que les terres communes de *džemat* se soient formées de la même façon que les terres communes des villages, puisque le *džemat* représente en réalité un petit village[1].

Les *zadruga* sont encore très répandues dans la population serbe et albanaise, même chez les Serbes et les Croates de l'Autriche-Hongrie. J'ai connu, dans le Jadar, en Serbie, des *zadruga* composées de 50 à 70 membres. Il y a aujourd'hui dans le Kosovo et la Metohija des *zadruga* serbes de 40 à 50 membres. Dans la région de Šopi, surtout dans les environs de Trn, Breznik, Ćustendil, les *zadruga* sont encore nombreuses et composées, d'après Gešov[2], de 20 à 40 personnes. Steinmetz mentionne dans le Dukadjin des *zadruga* albanaises de 50 membres. On rencontre moins de *zadruga* nombreuses dans les régions karstiques et chez les Monténégrins, où on les appelle souvent *velja kuća*, la grande famille. Chez les Bulgares, les Grecs, les Aromunes et les Ottomans, elles n'existent pas.

Dans le Monténégro et dans l'Albanie septentrionale, différentes tribus occupent des régions distinctes, délimitées et fortifiées par la nature. Les familles d'une tribu se sont établies où elles ont voulu et l'ensemble de leurs terres est groupé autour de la maison. Les habitants de ces régions sont restés ce qu'ils étaient autrefois, des pasteurs ; ils ont donc occupé relativement peu de terres, juste ce qui leur était nécessaire pour leurs maisons et pour la culture, d'ailleurs insignifiante. Le reste de la terre libre où ils faisaient paître leurs troupeaux, où ils récoltaient le foin, était devenu propriété commune de la tribu, *komunica* (suivant un terme d'origine latine).

Les *komunica* des tribus ont été partagées plus tard entre différents villages, qui, à leur tour, lorsque la population commença à augmenter, les répartirent entre les particuliers. Cet usage des *komunica* existe encore dans certaines tribus serbes : les Kuči, les Vasojevići, les Drobnjaci, etc., et, dans les tribus albanaises des Klimenti, des Hotti, des Grudi, etc.

A côté de ces vieilles *komunica*, certaines tribus en ont acquis de

1. C'est l'opinion de J. Erdeljanovic. *Naselja*, tome I.
2. *Zadruga-ta Zapadna Blgarija* (*Period. Spisanije*, Sofia 1888, tomes XXI et XXII.)

nouvelles par la conquête. Les Kuči, par exemple, ont deux *komunica* nouvellement acquises : les Hotska Korita et Velipolje. La première a été enlevée par eux à la tribu albanaise des Hotti. Il y a plus de cent ans, Velipolje qui appartenait à Gusinje fut pris par les Kuči, alliés aux Klimenti dans une querelle de tribus. Lorsqu'on a fixé après le Congrès de Berlin la frontière entre la Turquie et le Monténégro, le Velipolje s'est trouvé en territoire turc. Les Klimenti, sujets turcs, y font paître leurs troupeaux, mais ils paient aux Kuči un droit de pacage, *travnina*.

Lorsque les Drobnjaci furent devenus trop nombreux dans leur région primitive au Sud du Durmitor, ils attaquèrent une ancienne tribu, les Kriči, qui habitaient les Jezera à l'Est du Durmitor; ils les refoulèrent au delà de la Tara (dans la région actuelle de Kričak), et les Jezera devinrent dès lors la propriété commune de la tribu des Drobnjaci, pour être plus tard partagés entre leurs divers villages.

Morcellement de la propriété rurale. — Toutes ces formes de la propriété rurale ont subi depuis le milieu du XIX[e] siècle un changement continu. Les *čiflik* ont disparu presque complètement dans les limites des États balkaniques libres, sauf en Thessalie et en Bosnie. En outre, toutes les espèces de propriété collective disparaissent plus ou moins vite. La forme sociale de la *zadruga*, quoique encore assez répandue, disparaît de plus en plus devant la famille simple qui s'appelle *jedinština* quand elle est constituée par un frère marié et d'autres frères non-adultes, et *inokoština* quand elle n'est constituée que par un homme marié avec ses enfants non adultes.

Il résulte de toutes ces transformations économiques un émiettement de plus en plus complet de la propriété rurale. Le régime du *čiflik* aboli, de nombreux petits propriétaires sont devenus libres. Par suite du partage successif des *zadruga*, les familles simples, les *inokoština*, n'ont parfois gardé qu'un très petit lopin de terre. Certains paysans en possédaient si peu que le rendement agricole ne suffisait pas à l'entretien de la famille. Ils vendirent alors la terre et c'est de cette façon que commença à se former un prolétariat agricole d'autant plus dépourvu de ressources que l'industrie était complètement inexistante il y a vingt ou trente ans. La Serbie a à peu près mis fin à cet appauvrissement en garantissant par une loi un minimum de 8 hectares de champs à chaque membre mâle d'une famille. Il résulte de tout cela qu'il n'y a pas de grands propriétaires dans la Serbie moravienne, sauf dans la plaine de la Mačva, de la Morava intérieure et du Stig (vallées de la Mlava et du Pek). Ils sont plus nombreux en Bulgarie et en Thessalie.

Enfin, il est intéressant de noter le fait suivant. Plus une région est caractérisée par des formes karstiques, surtout par les dolines et uvala,

plus la propriété rurale est morcelée. Souvent, le fond d'une doline en Monténégro, en Herzégovine, en Dalmatie, est partagé entre plusieurs propriétaires. Le morcellement extrême de la propriété rurale domine aussi dans le littoral méditerranéen de la Péninsule.

Extension de l'agriculture et de l'élevage. — Nous ne pouvons pas suivre exactement l'extension de l'agriculture et de l'élevage dans la Péninsule avant l'époque turque. Mais, d'une façon générale, on peut constater que l'agriculture était plus répandue à la fin du Moyen-Age qu'à l'époque turque où l'élevage des troupeaux se développa même dans les régions qui s'adonnaient auparavant à l'agriculture. C'est alors que la vie pastorale à migrations temporaires prit une grande extension[1] Ce phénomène coïncida avec le retour au régime patriarcal et aux anciennes mœurs. Au début du XIX[e] siècle seulement, la vie pastorale s'affaiblit et disparut même dans quelques régions, tandis que l'agriculture prenait derechef une extension de plus en plus grande.

Les régions où domine l'élevage des troupeaux sont encore très vastes, et nous les avons indiquées sur la carte ci-jointe Toutefois, ces régions ne sont pas dépourvues d'agriculture ; et à mesure qu'elle s'y étend, la vie pastorale, surtout l'habitude des migrations, disparaît rapidement.

VIE PASTORALE ET TRANSHUMANCE BALKANIQUE

Tous les peuples montagnards de la Péninsule s'adonnent à l'élevage des troupeaux. Mais les véritables nomades ne sont représentés que par un groupe d'Aromounes, qui, seul, ne possède pas d'établissement sédentaire. Ils viennent pendant la saison chaude dans les montagnes, où ils habitent de petits chalets d'une forme particulière, les *calivas* ; chaque groupe de *calivas* s'appelle une *mandra*. On peut observer dans les régions méridionales de la Péninsule (dans les montagnes de Karataš et de Pajak, aux environs de Salonique particulièrement), la transformation des *mandras* en villages, et en même temps le passage des habitudes nomades aux habitudes sédentaires. En second lieu viennent les Serbes et les Albanais qui se vouent aux occupations pastorales plus que les Bulgares et les Turcs. Mais ce ne sont pas des pasteurs nomades. Tous sont installés dans des villages d'où ils partent

1. J. Cvijić. *Problèmes anthropogéographiques de la Péninsule balkanique* Naselja, I. Belgrade, 1902 (en serbe). — *Traits fondamentaux de la géographie et de la géologie de la Vieille-Serbie et de la Macédoine*, tomes I, II et III, 1906 et 1911, Belgrade (en serbe).

pour leurs migrations, soit dans les montagnes, soit vers les plaines et le littoral. Seuls, les pasteurs ottomans, les Yourouks, ne participent pas à ces migrations. Les pasteurs serbes habitent dans les montagnes des villages temporaires, le *katun* ou le *stan*. Ce dernier nom est slave, et le premier est emprunté probablement à la population autochtone, aux anciens Illyriens, quoique les Albanais appellent, eux aussi, leurs villages temporaires de montagnes la *mandra* et même le *stan*. Les Bulgares leur donnent le nom de *kolibi* (chalets).

Le problème capital de la vie pastorale consiste dans les migrations des pâtres et des troupeaux vers les pâturages. On peut distinguer deux sortes de migrations : les migrations descendantes, à grand rayon, dans lesquelles les pasteurs se dirigent avec leurs troupeaux des régions montagneuses vers les plaines au climat plus doux, et les migrations ascendantes, à parcours restreint, dans lesquelles les pasteurs se dirigent des régions basses ou moins élevées vers les hautes montagnes.

Migrations pastorales descendantes. — Les pasteurs des régions montagneuses, n'ayant pu mettre de côté assez de fourrage pour alimenter leurs nombreux troupeaux durant la saison froide, descendent en automne pour hiverner sur le littoral ou dans les bas pays. Ces pasteurs rentrent au début de mai dans leurs villages ou leurs *mandra*.

C'est dans les régions centrales et méridionales de la Péninsule, au sud de la Šarplanina et des Balkans, sur le rempart du Pinde, dans les montagnes de la Macédoine et dans les Rhodopes que les migrations descendantes sont aujourd'hui les plus importantes. Ces migrations sont surtout pratiquées par les pasteurs aromounes, moins par les Albanais, moins encore par les Slaves; seule la tribu serbe des Mijaci, dans les montagnes qui dominent la rivière Radika, affluent du Drim noir, participe aux grandes migrations descendantes. Tous ces pasteurs s'acheminent avec leurs troupeaux, à la fin d'octobre, vers les régions où les paturages ne font pas défaut en hiver. Les uns se dirigent soit vers le littoral adriatique d'Arta à Musakija, soit vers le littoral égéen depuis l'Olympe jusqu'aux Dardanelles; les autres émigrent vers les bassins intérieurs du centre de la Péninsule vers les bassins de Djevdjelija, de Seres, de Marica, vers les plaines subbalkaniques au climat plus doux, etc. Ils retournent dans les montagnes à la fin d'avril. Certains indices prouvent que ces migrations s'opéraient déjà au cours du Moyen-Age[1] et pendant toute la domination turque, mais elles n'ont été

1. Les migrations pastorales des Aromounes de Thrace sont mentionnées déjà en 1285 [Jireček. *Op. cit.*, p. 123], celles des Aromounes de Thessalie au xive siècle [W. Tomaschek. *Zur Kunde der Hæmushalbinsel*, I. p. 58].

nettement décrites, à ma connaissance, qu'au début du XIXe siècle par Henry Holland[1].

Sur la grande route d'Arta à Janina, Holland rencontra, conduits par leurs pasteurs, des troupeaux de moutons qui se suivaient sur une longueur de deux milles; ils descendaient des chaînes du Pinde pour hiverner sur le littoral d'Arta. Outre ces milliers de moutons, le troupeau comprenait environ mille chevaux groupés par vingtaines et attachés les uns aux autres. Les chevaux portaient les ustensiles de ménage et de campement et les enfants placés dans des corbeilles, tandis que les adultes, hommes et femmes, les accompagnaient à pied, ainsi que deux popes qui participaient à la migration avec leurs ouailles. Ils mirent huit à dix jours pour aller du Pinde à la plaine d'Arta.

J'ai étudié les migrations de ces pasteurs un siècle après H. Holland, et j'ai pu constater qu'elles ne se sont que fort peu modifiées. Le spectacle est toujours le même. Ceux des montagnes de Bistra et de Korab (au sud-ouest de la Šarplanina), les Serbes et les Albanais, descendent à la fin de septembre d'abord dans le bassin de Tetovo. Ils se dirigent ensuite pour hiverner vers les plaines de Djevdjelija et de Salonique par l'Ovče Polje, Radovište et Strumica, en suivant la route vardarienne du Moyen-Age, différente des routes actuelles qui passent par la vallée du Vardar. Au cours de ce voyage, qui dure de 20 à 30 jours, ils s'arrêtent dans les environs des villes et à Salonique pour vendre une grande partie de leurs bêtes: ils n'hivernent qu'avec la moitié à peu près de leurs troupeaux. Malgré cela, à la fin d'octobre, la campagne de Salonique est couverte de troupeaux venant de toutes les régions pindéennes et centrales de la Péninsule.

Au début de mai 1910, je les ai vu retourner dans les montagnes. Sur la route entre Voden et Pazar (Janica) j'ai rencontré 15 à 20 troupeaux comptant 50 à 60 000 moutons. Ils appartenaient aux Aroumounes qui après avoir hiverné dans la campagne de Salonique, revenaient dans le Pinde, le Perister, la Galičica et autres montagnes. Il y avait là des troupeaux de moutons de 1000 à 3000 têtes, précédés des *ćajas*, gardiens reconnaissables à leurs bâtons joliment ciselés (c'est d'ailleurs le même bâton, chez tous les pasteurs balkaniques); des chiens les encadraient. Chaque troupeau était suivi de nombreux chevaux, portant toute la richesse ambulante de ces pasteurs; ceux-ci et leurs femmes montaient des ânes et des chevaux, les enfants étaient placés dans des corbeilles de chaque côté de la selle. A l'approche de la nuit, ils dressaient les tentes tandis que les moutons et les chevaux paissaient aux environs.

1. *Travels in the Ionian Isles, Albania, Thessaly, Macedonia during the years 1812 and 1813.* London, 1815

A l'encontre de ce qui se passe dans les régions centrales et pindéennes, les grandes migrations pastorales, encore très importantes au début du XIXe siècle n'existent presque plus aujourd'hui dans les pays dinariques et les Balkans, sauf en Bosnie et Herzégovine. Le relief de la région dinarique est caractérisé par une série de plates-formes qui se succèdent jusqu'aux sommets les plus élevés, constituant la ligne de partage des eaux entre l'Adriatique et le bassin pannonique. Les pasteurs habitant les plateaux et les vallées du versant adriatique descendaient hiverner vers le littoral adriatique, ceux du versant pannonique descendaient par étapes vers les bas pays et les plaines de la Save et du Danube.

Toute la population pastorale du versant pannonique depuis la plate-forme de 900 à 1000 mètres d'altitude jusqu'à la ligne de partage pratiquait ces migrations pastorales. Elles s'étendaient des plateaux de Zlatibor dans la Serbie moravienne et de la montagne Rogozna entre Mitrovica et Novi-Pazar jusqu'à Lika en Croatie. Sur ces plateaux du versant pannonique situés au-dessus de 900 mètres, la population se livrait il y a quelques dizaines d'années presque exclusivement à l'élevage des troupeaux, cette occupation l'emporte encore à l'heure actuelle sur l'agriculture. Dans certaines régions l'on se rappelle encore l'époque où l'on ne semait ni le maïs ni le blé et où les plaines et les vallées les plus fertiles étaient couvertes de pâturages. Dans beaucoup de ces contrées montagneuses, très riches en bétail, la quantité de foin était insuffisante, et les pasteurs, avec leurs troupeaux, descendaient en automne vers les régions indiquées plus haut et ne rejoignaient leurs villages qu'au printemps. Dans les pays situés plus bas sur la Save et le Danube, ils pouvaient faire paître leur bétail souvent jusqu'à la Noël. Quand la neige recouvrait les prairies, ils achetaient du foin pour nourrir le bétail jusqu'à l'époque où la fonte des neiges permettait à l'herbe de repousser; ce qui arrive parfois dès le mois de mars. Mais la densité de la population s'étant accrue au cours du XIXe siècle dans les pays danubiens, les pâturages et les prés se trouvèrent diminués, les pasteurs des plates-formes dinariques ne purent passer tout l'hiver dans ce pays. Ils durent alors adopter le système de la migration double, la première en automne, la seconde au printemps. Pour économiser le fourrage, les pâtres émigrent en automne des hautes régions dinariques vers les plaines de la Save, du Danube, de la Morava, etc. Ils demeurent sur les pâturages jusqu'aux premières chutes de neige. Puis ils rentrent dans les villages. Au début de mars, ils entreprennent la seconde migration et reviennent à la fin d'avril. Les Užičani qui descendent encore aujourd'hui avec leurs troupeaux, surtout au printemps dans la Serbie moravienne sont bien connus.

Les populations serbes de Raška, surtout de Sjenica, des tribus de Vasojevići, Drobnjaci, Piva, Banjani, celles de Plav et de Guzinje, de Kuči et d'autres encore fournirent autrefois à la transhumance des contingents bien plus nombreux que les Užičani. Pendant l'insurrection de la Šumadija, au début du XIXe siècle, les insurgés confisquèrent souvent des milliers de moutons appartenant à ces pasteurs : l'armée serbe de Požarevac put s'approvisionner amplement avec les troupeaux capturés dans la Morava inférieure. Mais une fois les frontières fixées entre la Serbie et la Turquie, les migrations pastorales des plates-formes les plus élevées cessèrent. Elles se maintinrent en Bosnie-Herzégovine même après l'occupation de ces pays par l'Autriche-Hongrie (1878), car les plaines et les plateaux dinariques les plus élevés appartenaient au même État; mais elles ont diminué, car avant l'occupation de la Bosnie, les pasteurs de Plav et de Gusinje ainsi que ceux des tribus malisores descendaient pour hiverner. Il est intéressant de noter qu'on donnait à tous ces pasteurs le nom d'Arnauti (Albanais), même lorsqu'ils étaient d'origine serbe.

Les migrations pastorales se dirigeant des plates-formes dinariques vers le littoral adriatique eurent moins d'importance. Ces plates-formes sont moins vastes que celles situées du côté pannonique; aussi la vie pastorale n'y fut-elle jamais aussi développée. On sait que, déjà au Moyen-Age, les pasteurs dinariques, serbes et valaques, descendaient dans les plaines de la Narenta inférieure et sur la presqu'île de Pelješac (Sabbioncello). Les documents historiques mentionnent, en outre, que les pasteurs dinariques fréquentaient les environs de Spalato et de Trau pendant l'hiver avec des milliers de moutons. Il semble qu'à cette époque même les pasteurs habitant l'autre versant de la chaîne dinarique aient participé à ces migrations. Après l'occupation de la Dalmatie, d'abord par la Vénétie, ensuite par l'Autriche, ces migrations cessèrent à peu près complètement. Mais elles se maintiennent aujourd'hui encore sur le littoral adriatique entre Scutari et Valona.

Les pasteurs appartenant aux tribus malissores des versants méridionaux des Prokletije, ainsi que les Mirdites habitant les montagnes autour du Drim, descendent pour l'hiver sur le littoral, entre le lac de Scutari et Alessio, surtout sur les montagnes littorales de Mali Rencit et de Mali Kakaričit. On rencontre partout leurs *mandra* ou *stan*, parfois construits en pierres de taille et entourés de murs, surtout dans la plaine de la Bojana. Selon une habitude du pays, en les quittant pour l'été, ils les laissent ouverts, même s'il y reste des meubles. Parfois les pasteurs albanais demeurent pendant l'été dans le bas pays, cultivant la terre et les arbres fruitiers, qui ne prospèrent pas dans leurs régions

montagneuses. Nombre d'entre eux se sont, de cette façon, installés sur le littoral de Scutari.

Les migrations pastorales descendantes étaient assez développées dans la région des Balkans, de la Srednja Gora et du Rhodope; aujourd'hui encore, si elles sont plus rares, elles n'ont pas disparu. Les pasteurs bulgares et aromounes des villages balkaniques descendaient en automne avec leurs troupeaux sur la plate-forme bas-danubienne pour y hiverner, surtout dans la Dobrudja et dans les environs de Ruščuk et de Sistov (Svištovo). C'est ainsi que nombre de pasteurs originaires des environs de Kotel s'installèrent définitivement en Dobrudja. Les autres descendaient dans les plaines de la dépression subbalkanique, de meme que les pasteurs de la Srednja Gora. Mais ceux-ci hivernaient aussi dans la plaine de la Marica. Plus importantes furent les migrations des pasteurs du Rhodope, des Aromounes et des Bulgares, qui se dirigèrent, d'un côté vers la plaine de la Marica, de l'autre vers le littoral thraco-égéen.

Migrations pastorales ascendantes. — Dans toutes les régions où prédomine la vie pastorale, les troupeaux, qu'ils hivernent ou non dans les bas pays, montent en été dans les montagnes environnantes. Ce sont les migrations ascendantes à petites distances; les pasteurs ne s'éloignent pas des alentours des villages, sauf dans quelques régions karstiques. A la fin de l'été, ils y reviennent, le plus souvent par étapes, et c'est alors qu'ils commencent à se préparer pour les grandes migrations descendantes.

Ces migrations sont provoquées par le manque de pâturages d'été dans les environs des villages. Elles s'opèrent dans toutes les régions de la Péninsule voisines des hautes montagnes où se pratique l'élevage du bétail. Elles ne sont donc pas limitées exclusivement aux régions où la vie pastorale prédomine. Il y a 50 ou 60 ans, à une époque où l'élevage était plus répandu qu'aujourd'hui, on les pratiquait, même dans les régions basses et dans les plaines de la Péninsule, dans toute la basse Šumadija, ainsi que dans les plaines de la Save et du Danube.

Dans les régions où l'élevage du bétail a diminué d'importance, les paysans groupent pour les envoyer dans les hauts pâturages sous la garde d'un berger commun le petit nombre de bestiaux qu'ils possèdent; ils mettent aussi en commun le lait et en fabriquent des fromages qu'ils se partagent suivant le nombre de bêtes appartenant à chacun. En Serbie orientale, on appelle ces associations pastorales les *bačije* ou le *bačevanje*.

C'est dans les régions karstiques, celles surtout de climat méditerranéen, où les pâturages sont brûlés pendant l'été et où l'eau manque,

que ces migrations sont le plus développées. Les paysans sont contraints d'émigrer avec leur bétail dans les montagnes environnantes, même dans les montagnes plus éloignées. Les pasteurs de la basse Herzégovine, des régions de Humnina et Rudina, les *Humljaci*, sont ceux qui pratiquent les migrations les plus lointaines. Ils montent avec leurs troupeaux sur toutes les hautes montagnes de l'Herzégovine (Čvrsnica, Zelen-Gora, Treskavica, Volujak et Maglić, Prenj et Glogovo, etc.), même sur les monts Igman et Bjelašnica, près de Sarajevo, qu'ils n'atteignent qu'après trois ou quatre jours de marche. Les *Humljaci* partent au mois de juin et reviennent au début de septembre, demeurant dans leurs chalets, pendant deux mois et demi, à une altitude de 1400 à 1600 mètres. Les routes qu'ils suivent en descendant et en montant s'appellent les *routes des Humljaci*; elles sont semblables aux *drumuloilor* des Karpathes méridionales décrites par E. de Martonne[1]. Ces migrations, très anciennes, se sont affaiblies depuis que l'Autriche a occupé l'Herzégovine, et que les *Humljaci* doivent payer un droit de pâturage[2].

Ces migrations ont été récemment très bien décrites par J. Dedijer[3]. La transhumance se pratique sur tout le versant adriatique, depuis le Velebit, en Croatie, jusqu'à la plaine de Scutari. Les pâturages d'été couvrent les sommets des plus hautes montagnes de la Bosnie, du Nord de l'Herzégovine et du Monténégro. Les pâtres y demeurent deux ou trois mois, jusqu'au début de septembre, où il commence à pleuvoir dans la région basse et où les prairies reverdissent. Après leur retour des montagnes, pendant les neuf autres mois de l'année, les pâtres restent dans leurs villages.

Causes des migrations pastorales. — Les grandes migrations descendantes sont provoquées par la couverture de neige. Les pasteurs des régions montagneuses où les pâturages manquent au cours de la saison froide descendent des régions de climat continental vers le littoral verdoyant, vers les régions de climat méditerranéen ou méditerranéen modifié, ou bien vers les bas pays et les plaines de la Save et du Danube où la neige ne tombe que plus tard et où ils peuvent trouver, en outre, du fourrage pendant l'hiver. Mais la densité de la population s'étant accrue et les pays bas se transformant en pays complètement agricoles, les pasteurs dinariques n'y trouvent plus assez de pâturages et de fourrages pour pouvoir y passer tout l'hiver avec leurs

1. *La vie pastorale et la transhumance dans les Carpathes méridionales*, Paris, 1904, p. 227.
2. J. Cvijić. *Problèmes anthropogéographiques*. Belgrade, 1902
3. *La transhumance dans les pays dinariques*. Annales de Géographie, 1916, p. 347.

troupeaux ; ils descendent donc à deux reprises, à la fin de l'automne et au début du printemps, c'est-à-dire aux époques où il y a des pâturages dans les pays bas, tandis qu'ils n'existent pas dans les régions montagneuses.

Les migrations ascendantes à petites distances sont provoquées par la recherche de pâturages plus vastes pour l'été. Elles ne s'opèrent en grand que dans les régions karstiques à climat méditerranéen ou méditerranéen modifié, qui manquent presque absolument de pâturages d'été.

Les migrations pastorales diminuent chaque année par suite de l'évolution économique : les pasteurs deviennent cultivateurs, les Aromounes surtout s'installent dans les villes comme artisans et commerçants. D'autres causes très importantes s'ajoutent à celle-ci. Quand toute la Péninsule balkanique appartenait à la Turquie, les migrations les plus étendues pouvaient s'opérer sans encombre, puisque les États ne leur opposaient aucune frontière. Mais depuis l'affranchissement, les frontières formèrent obstacle : il fallut payer des droits de douane, des impôts sur le bétail, et les pasteurs furent traités comme des sujets d'un État étranger. Les grandes migrations descendantes furent ainsi presque complètement arrêtées. Ce fut le cas pour les migrations des pasteurs dinariques et des Aromounes vers la Serbie moravienne, des Aromunes dans les plaines d'Arta et de Thessalie en Grèce, des pasteurs du Rhodope dans le bassin de la Marica en Bulgarie. Pour se soustraire à ces difficultés, nombre d'Aromounes s'installèrent avec leurs troupeaux sur les montagnes, comme la Stara Planina en Serbie et en Bulgarie, le Kopaonik, le Vardenik, le Vidlič et d'autres encore, en Serbie. Ils restèrent ainsi cantonnés avec leurs troupeaux dans les limites de ces États. Seules se pratiquent encore aujourd'hui les petites migrations indiquées sur notre carte. J'ai assisté aux grands embarras des pasteurs de la tribu Mijaci qui, après les guerres balkaniques (quand de nouvelles frontières furent fixées entre la Serbie et la Grèce), ne purent passer dans la campagne de Salonique qu'après une intervention diplomatique, lente et coûteuse. D'autres causes, plutôt locales, comme par exemple la formation de compagnies de pillards albanais, au début du XIXe siècle, qui enlevaient le bétail aux pasteurs, seront indiquées plus loin.

LES GENRES DE VIE

Il serait difficile d'indiquer dans un aperçu général toutes les différences qui existent entre les genres de vie dans les différentes régions

de la Péninsule. Certaines particularités résultent des différences de relief et de climat, de la richesse du sol, des formes de propriété et d'occupation. En outre, le genre de vie diffère dans la Péninsule suivant la civilisation dominante et aussi suivant que les villages sont de type disséminé ou aggloméré. Il existe des différences bien compréhensibles entre le genre de vie des musulmans et celui des chrétiens. Laissant de côté ces particularités, nous nous bornerons à un exposé général à grands traits.

Le contraste le plus frappant existe entre le genre de vie du littoral à climat méditerranéen et celui du bloc continental. Il y a de plus entre les deux une zone de transition très marquée dans les régions centrales de la Péninsule et le bassin de la Marica. A l'intérieur de chaque zone apparaissent aussi des différences, par exemple entre le littoral adriatique et le littoral gréco-égéen ; surtout dans le bloc continental entre les régions appartenant à l'ancienne civilisation balkanique et les autres.

L'agriculture ne fait pas défaut dans les régions gréco-égéenne et adriatique ; mais n'utilisant guère que la pioche, elle semble bien peu développée en comparaison de celle du bloc continental. Si un petit nombre de plantes nourricières sont communes aux deux régions, surtout le blé et l'orge, les autres diffèrent plutôt. La population du littoral cultive surtout la vigne et l'olivier. Ici le pain, l'huile et le vin sont la partie essentielle de tout repas. Des légumes s'y ajoutent, plus variés que dans le bloc continental, et des fruits, surtout les figues et le raisin. Les poissons constituent en toute saison un aliment important de la population. On consomme, en général, moins de viande que dans le bloc continental et ce n'est régulièrement que de la viande de mouton, de chèvre, ou de la volaille. Le porc est rare quoiqu'il soit plus répandu sur le littoral adriatique que sur le littoral gréco-égéen. De même le lait et ses sous-produits ne tiennent qu'une place insignifiante dans l'alimentation habituelle. L'apiculture est plus répandue que dans le bloc continental, où, il y a quelques dizaines d'année, les moines et les vieillards seuls s'en occupaient. L'abeille était considérée comme un animal sacré, parce qu'elle donnait la cire des cierges de l'église et le miel utilisé plutôt comme remède que comme aliment.

Indépendamment de la propriété rurale privée qui est restreinte, la propriété collective des villages est aussi peu étendue. Elle se compose de maquis, où chaque famille a le droit de faire paître des chèvres, en nombre limité, de couper du bois à brûler et de préparer du charbon de bois. Les pâturages et les prairies étendues faisant défaut, les bœufs sont rares et de petite taille. En conséquence, les transports se font à l'aide de petites charrettes souvent à deux roues, traînées surtout

par des mulets et des ânes. Mais sur le littoral thraco-macédonien surtout apparaissent les buffles et, avec eux, le chariot à quatre roues.

Cette région manque de moyens de subsistance abondants; elle ne connaît pas l'aisance des agriculteurs du bloc continental. Pourtant la densité de la population sur le littoral est plus élevée qu'à l'intérieur. Les hommes sont plus dépendants les uns des autres, ils nouent des relations plus nombreuses. Grâce à la douceur du climat, ils passent plus de temps hors des maisons et des locaux fermés, dans les rues et sur les places publiques. La vie est en général plus animée que dans le bloc continental. Par la navigation et le commerce, certains éléments de la population s'enrichissent; les relations avec les autres pays, même les plus éloignés, sont plus nombreuses et plus variées, et les influences des civilisations extérieures s'y font sentir davantage.

Les occupations et le genre de vie méditerranéens cessent presque complètement dans l'arrière-pays adriatique, dans la Zagora, brusquement arrêtés par la première chaîne côtière comme le climat et la végétation. Au contraire, en allant du littoral égéen vers le Nord, on traverse une zone de transition très large, limitée au Nord par les Balkans et la Šarplanina. Sous un climat méditerranéen modifié, le sol est déboisé, les plantes nourricières sont différentes; le régime des *čiflik* et les traces de l'ancienne civilisation byzantine impriment leur cachet au genre de vie. L'agriculture est plus répandue que sur le littoral égéen, mais ce n'est pas encore la grande culture des pays septentrionaux. Les champs sont plus fréquemment ensemencés en blé et en maïs, mais leur rendement n'atteint pas celui des pays septentrionaux; le maïs surtout reste chétif. Les rizières apparaissent, même les cotonnières. De grandes surfaces sont semées de tabac, de poivron, d'opium, de sésame. L'irrigation des champs se pratique plus couramment que dans les pays septentrionaux de la Péninsule. La culture de la vigne est très importante sur les pentes des bassins. Les mûriers sont, par endroits, assez nombreux; là sont les véritables régions séricicoles de la Péninsule. La pêche, très active dans les nombreux lacs de la Macédoine, constitue une importante ressource. L'élevage tient plus de place que dans les pays littoraux. La transhumance fut et est encore très caractéristique dans la zone de transition.

Dans cette zone ainsi que dans les zones littorales, la société est plus différenciée que dans les pays agricoles du Nord. Il y a plus de commerçants et plus d'artisans. C'est la région de l'ancienne *pečalba*, et il existe même certains villages habités exclusivement par de riches *pečalbari*. Beaucoup de riches tenanciers des *čiflik* y sont chrétiens, plus fréquemment que dans le Nord de la Péninsule.

C'est au Nord de la Šarplanina et des Balkans que commence vrai-

ment la culture à la charrue. La population laboure avec joie la terre grasse, et toute la vie retentit des travaux agricoles. Souvent, surtout au cours des années fertiles, il y a des vivres en quantité suffisante et à la portée de chacun. Les paysans peuvent mener une vie sans inquiétude et sans souci du lendemain. La vie pastorale même est souvent plus large que dans les autres régions de la Péninsule. L'amour de la terre et des bœufs compagnons du labour donne une note poétique à la vie agricole, comme celle du pasteur, « qui, entre mille brebis, reconnaît chaque agneau d'après sa mère ».

Tous les champs sont couverts de céréales, principalement de maïs et de blé. On cultive plus de maïs que de blé, sauf dans la partie orientale de la plate-forte bas-danubienne, et là encore on préfère le pain de maïs; le blé est plutôt la céréale d'exportation. On sème le maïs surtout dans le fond des vallées qui, trop humides au printemps, ne permettent pas la culture d'autres céréales. La récolte du maïs est ordinairement plus abondante que celle des autres céréales; il n'est pas rare de voir sur une même tige trois ou quatre épis. Même avant la récolte, un champ de maïs donne une certaine quantité de fourrage vert (rejets inutiles, tiges adventices ou trop nombreuses). Les paysans du bloc continental considèrent le maïs comme plus nutritif et plus économique que le blé. Le grain de maïs sert en outre à engraisser les bœufs et surtout les porcs.

En plus du blé et du maïs, on cultive aussi l'avoine, l'orge, le seigle, moins le millet et le sarrasin. Dans les régions montagneuses, le pain de seigle, même celui de millet et de sarrasin ne sont pas rares. Les terrains occupés par la betterave et la luzerne augmentent constamment.

Les pays situés au Nord de la Šarplanina et des Balkans sont des pays où la verdure domine : prairies, pâturages, vergers et forêts. Ce sont aussi les contrées où se rencontrent les meilleures races bovines, porcines et chevalines; en comparaison, si l'on excepte les buffles, les races bovines et porcines du littoral et de la zone de transition sont petites, presque chétives.

Le porc, animal proscrit par le Koran, dont l'élevage, depuis les dernières années, est étroitement lié à la culture du maïs, était surtout répandu dans les pays septentrionaux. Au Sud de la Šarplanina et des Balkans, dans les régions des *čiflik* et de l'oppression turque, le porc était rare. Même au Nord, on n'a pu l'élever en grand nombre que dans les forêts de chênes et de hêtres de la Šumadija. On l'engraissait dans les forêts par le glandage, et, les forêts diminuant, par le maïs. Le porc de la Šumadija est une des richesses du pays. Chaque famille engraisse, en dehors des animaux destinés au commerce, deux ou trois porcs au moins pour ses besoins. Par croisement avec les races du Yorkshire et

du Berkshire, on obtient, d'après l'expérience des cultivateurs serbes, des métis possédant les mêmes qualités de résistance contre les épizooties, mais plus féconds et plus précoces que la race indigène.

L'élevage des autres bestiaux fut aussi une source de richesse nationale dans les régions situées à l'Ouest de l'arc carpatho-balkanique, moins développée toutefois sur la plate-forme bas-danubienne. L'agriculture prit de plus en plus d'essor, sans cependant porter préjudice à l'élevage. Les races bovines indigènes sont les meilleures en Serbie, surtout la race de la Kolubara, et elles s'améliorent encore depuis qu'on cultive les plantes fourragères. On a fait des essais de croisement avec diverses races étrangères et les produits issus du croisement avec la race de Simmenthal qui donne plus de lait, croissent et s'engraissent plus vite que la race indigène; ils sont plus aptes à la traction que la race pure de Simmenthal. Ceci est d'autant plus important que, dans tous les pays du bloc continental, le labourage et la traction des lourds fardeaux s'exécutent avec des bœufs.

Avec les porcs et les bœufs, les paysans des pays septentrionaux possèdent généralement des moutons, parfois aussi des chèvres, car leur entretien ne coûte pas cher et ils fournissent le lait, la viande et aussi la laine et le poil nécessaires à l'industrie domestique pour la fabrication des différents tissus, vêtements, sacs, etc. De plus, il n'y a pas de famille campagnarde du bloc continental qui n'élève de la volaille, non seulement pour sa consommation propre, mais encore pour la vente des œufs et des poulets.

Nous avons dit plus haut que les vergers de pruniers, de pommiers, de poiriers et de noyers sont très nombreux dans la Serbie moravienne, dans la Bosnie septentrionale et dans la dépression sub-balkanique, au Sud des Balkans; dans cette région méridionale, ce sont surtout les roseraies qui augmentent la richesse du pays. Mais les pruniers de la Serbie et des régions contiguës de la Bosnie ont acquis une grande valeur et constituent souvent une des ressources principales de la population. Les pruniers couvrent de grandes surfaces autour des maisons rurales, tandis que les autres arbres sont généralement plantés sporadiquement, sauf dans les régions abritées des vents froids comme nous l'avons déjà mentionné. Les fruits naturels, les pruneaux, les marmelades et l'eau-de-vie de prunes — la *šljivovica* — sont une grande ressource pour les paysans. Tandis que les trois premiers articles sont plutôt destinés à l'exportation, la *šljivovica* est surtout consommée dans le pays. A la fin de l'été et en automne, quand les prunes sont mûres, une grande partie de la population s'occupe de les cueillir, de les sécher au four, de fabriquer la marmelade et l'eau-de-vie, soit dans les chaudrons indigènes, soit dans des alambics perfectionnés. Nom-

breux sont les marchands de pruneaux et de marmelades qui parcourent alors le pays.

La population se nourrit des produits agricoles et des produits de l'élevage. Nous avons dit que, dans les régions situées au Nord de la Šarplanina et des Balkans, ainsi qu'en Albanie, prédomine le pain de maïs, alors que sur le littoral et dans la zone de transition domine le pain de blé. Le pain de maïs est bien cuit et ressemble à un grand gâteau que l'on appelle dans la plus grande partie des régions septentrionales, la *proja*. On ne consomme le maïs sous forme de *polenta* ou *mamaljuga* ou *kačamak*, bouillies ordinairement mal faites, que dans les régions danubiennes habitées par les Roumains. Avec la farine de maïs, des œufs et de la crème, on prépare, dans les régions dinariques, nombre de mets, surtout la *jajuša*.

On consomme en général plus de légumes, de lait et de produits lactés (fromage, crème, petit-lait) que de viande. Le légume préféré est le chou, et en hiver, la choucroute; puis viennent les haricots, surtout les haricots blancs, les oignons, avec les poivrons et les tomates que l'on conserve plutôt pour l'hiver. La pomme de terre, peu répandue il y a quelques dizaines d'années, devient de plus en plus un des aliments importants de la population. Dans les campagnes, on consomme rarement la viande des bovidés, destinés presque exclusivement au labourage, à la traction, et à la production du lait. Mais on prépare du bœuf fumé pour l'hiver, surtout dans la région de Starivlah, où on l'exporte sous le nom de *pršute*. On utilise davantage la viande des agneaux et des moutons, surtout à la fin de l'été et en automne, mais c'est la viande de porc et le lard fumé, très appréciés, qui constituent le fond de l'alimentation carnée. Dans la Serbie moravienne, chaque famille prépare de grandes quantités de viande de porc et de lard fumé pour l'hiver. Il semble que la population de la Šumadija et celle du Monténégro karstique consomment plus de viande qu'aucune autre de la Péninsule, surtout de viande fumée de mouton chez les Monténégrins.

Toutefois, il y a des différences. La principale nourriture de la population pastorale dinarique est constituée, en dehors du pain de maïs, par le lait et ses sous-produits, par la viande de mouton, moins par les légumes. La population pastorale des Balkans et de la Srednja Gora consomme, au contraire, beaucoup moins de viande. Contrairement à la population de l'Ouest de l'arc carpatho-balkanique, celle de la plate-forme bas-danubienne, très économe, consomme plus de pain et moins d'autres aliments; elle n'est d'ailleurs pas seule à se nourrir moins bien. Toute la population appartenant ou ayant appartenu au régime turc des *čiflik*, n'emploie, très fréquemment, pour ses repas que le

poivron et les tomates accompagnés de pain; le poivron fort, surtout, constitue une partie très importante de la nourriture. Les grands approvisionnements de poivron sont une caractéristique des marchés d'automne dans toutes les villes et les campagnes de la plate-forme bas-danubienne et des bassins du centre de la Péninsule. Les murs des maisons sont couverts en automne, de guirlandes de poivrons qu'on fait sécher et qu'on prépare ainsi pour l'hiver. Le poivron n'est pas une épice, c'est la nourriture de ces régions.

Dans tous les pays que nous avons signalés comme ayant subi l'influence de la civilisation byzantine, aucun mets n'est préparé sans être très fortement épicé. Au contraire, dans les régions dinariques de régime patriarcal, on n'emploie que rarement les épices. Dans les contrées qui ont été en contact avec la civilisation de l'Europe centrale, la population adopte de plus en plus le genre de vie de cette civilisation. En Serbie moravienne surtout, les habitants copient leurs compatriotes revenus d'Autriche-Hongrie.

L'influence de l'industrie, faiblement développée, ne s'exerce que dans les villes très peuplées, qui d'ailleurs sont rares.

CHAPITRE XV

EMPLACEMENTS ET TYPES DES INSTALLATIONS HUMAINES

LES AGGLOMÉRATIONS URBAINES

Emplacement des villes et des bourgs. — Types des villes. — Variété méditerranéenne dalmate. — Variété albanaise. — Variété grecque. — Type turco-byzantin ou type balkanique proprement dit. — Villes du régime patriarcal.

Emplacements des villes et des bourgs. — Au cours de toutes les époques, les caractères géographiques d'union et de pénétration, soit à l'intérieur de la péninsule, soit sur les côtes, ont plus que tous les autres, déterminé ces emplacements. Les dépressions longitudinales et transversales ont été suivies par les routes, et ce sont les extrémités de ces routes, leurs croisements, les golfes les mieux abrités où aboutissent les communications maritimes et continentales qui réunissent les conditions les plus favorables au développement des villes. Il en est qui ont perdu de leur importance par suite de la lutte pour l'existence qui s'engage entre les agglomérations urbaines, mais celles qui se trouvent placées dans les positions les plus favorables se sont conservées à travers les âges et les civilisations successives.

Les plus anciennes villes de la Péninsule ont été créées sur le littoral égéen, adriatique et pontique et se rattachent surtout à la civilisation ou à la colonisation hellénique, ou encore aux civilisations romaine et byzantine. Nombre d'entre elles ont péri; seules se sont maintenues Athènes avec le Pirée, Patras, Durazzo, Raguse, Spalato, et d'autres moins importantes, à cause de leurs emplacements favorables; Salonique, dans le golfe le plus vaste de la Péninsule, au point d'aboutissement de grandes routes continentales; Constantinople, sur les détroits, point terminus des routes continentales de l'Europe et de l'Asie.

Les temps modernes ont vu grandir de plus en plus l'influence des villes littorales où aboutissent les routes. La technique moderne se rend maîtresse de difficultés de terrain considérées autrefois comme insurmontables. Certaines villes situées dans des positions maritimes

médiocres, mais bien placées au terminus des communications continentales, n'ont grandi que de nos jours, telles Trieste et Fiume.

Les principales villes de l'intérieur, pour la plupart d'origine romaine et byzantine ou plus ancienne encore, sont situées dans les dépressions et sur les routes longitudinales : Belgrade, Niš, Sofia, Plovdiv, Andrinople, dans la dépression Morava-Marica; Skoplje, Veles et d'autres moins importantes, dans la vallée du Vardar. Les destinées de ces villes accusent avec évidence le manque de continuité des civilisations qui exercèrent leur influence dans la Péninsule. Au cours des invasions et des guerres, nombre d'entre elles furent réduites à l'état de bourgs insignifiants ou disparurent presque complètement pour se relever ensuite, et devenir même florissantes, dès qu'eurent changé les circonstances. Mais celles qui occupaient les positions géographiques les plus favorables se sont maintenues, quoique diminuées, même au cours des invasions barbares, au début du Moyen-Age, et à l'époque turque. Salonique et Constantinople, dont la position géographique est exceptionnelle appartiennent à cette catégorie. Dans le bloc continental, Belgrade, centre des routes continentales et fluviales européennes et balkaniques, n'a jamais complètement perdu son importance. De même Niš, au point de bifurcation des deux routes longitudinales et au croisement de la route transversale reliant la mer Adriatique aux routes longitudinales; Sofia, au croisement de la route longitudinale, de la route transversale des Balkans (col de Ginci) et de celle de la dépression subbalkanique; Plovdiv, dans la plus vaste et la plus fertile plaine de la Marica, au point de la route de Constantinople où aboutissent les routes des Rhodopes et de la dépression subbalkanique; Andrinople, au croisement de la route longitudinale et des routes transversales conduisant vers le littoral thraco-égéen et pontique; enfin Skoplje, au croisement de la route Morava-Vardar et des nombreuses routes qui se dirigent vers le bassin de Kosovo-Metohija et la Bosnie, vers le bassin de Tetovo et l'Albanie, ou encore vers la Macédoine orientale.

Le long des routes transversales les villes les plus importantes sont celles de la *via Egnatia* et de la *via de Zenta* (*Zetski put*). Sur la première se trouvent : Durazzo, Elbasan, Ohrid, Bitolj et Voden; sur la seconde : Scutari, Prizren et Djakovica. De second ordre furent les villes situées sur les routes transversales conduisant d'Antivari, de Cattaro, de Raguse et de Spalato vers l'intérieur de la Péninsule. Lorsque l'Italie, et surtout Venise, furent devenues le foyer de la civilisation et du commerce; plus tard, lorsque Dubrovnik (Raguse) eut acquis une importance commerciale prépondérante, le littoral adriatique de la Péninsule en devint à son tour la région civilisatrice. Cela commença

à peu près au XIe siècle et se continua au cours du Moyen-Age et de la période turque, jusqu'aux premières décades du XIXe siècle. Ce fut la belle époque pour toutes les villes adriatiques, de Durazzo jusqu'à Spalato. Puis le commerce de la Péninsule se détourna vers le Nord, vers l'Europe centrale, et ces villes perdirent de leur importance : tel fut le sort de Sarajevo, Užice, Novi-Pazar, Pljevja, situées sur les différentes routes transversales. Les autres se transformèrent en villages insignifiants, telles Danj et Drivast à l'Est de Scutari, qui étaient au Moyen-Age des marchés et des villes douanières. D'autres encore disparurent complètement, comme les villes minières de Brskovo, sur la rive droite de la Tara et de Novo Brdo (Monte Nuovo). Ont seules gardé une importance régionale les villes qui étaient situées dans de vastes bassins fertiles, telles que Prizren et Djakovica, ou encore celles qui sont devenues des centres politiques et administratifs, comme Sarajevo et Priština.

La frontière septentrionale de la Péninsule est marquée par de grands fleuves : le Danube, depuis son embouchure jusqu'à Belgrade, la Save et la Drave. Leurs rivages, qui offrent à l'homme des ressources variées, n'ont pas manqué d'attirer déjà la population préhistorique, qui s'y installa sur des palaffites, dans les plaines marécageuses de la Save, ou créa de grandes agglomérations de type urbain sur les terrasses de la rive droite du Danube. Mais ce furent les Celtes et surtout les Romains qui fondèrent, souvent sur des installations antérieures, les premières grandes villes de la Save et du Danube, Sirmium (près de Mitrovica en Syrmie), Singidumum (Belgrade), Viminatium, près de l'embouchure de la Morava, Artiaria (Lom Palanka, en Bulgarie) et d'autres encore. Les routes romaines du Danube et de la Save conduisant vers l'Italie septentrionale n'ont jamais complètement perdu leur importance. Elles sont maintenant remplacées par la voie ferrée de Belgrade à Fiume et par la voie navigable du Danube et de la Save, de Sisak à Belgrade. Depuis l'époque romaine, l'emplacement des agglomérations humaines a été déterminé non seulement par la fertilité des plaines environnantes, mais surtout par la navigabilité du Danube et de ses grands affluents; sur leurs rives se pressent bourgs et villes, dont beaucoup sont des centres d'exportation et d'importation. Toute une série de villes se succèdent de Ljubljana et Zagreb, dans le bassin de la Save supérieure, jusqu'à Ruščuk, Černa Voda et Galatz, sur le Danube inférieur. Toutes ont pris dans ces dernières années un essor considérable. D'autres sont situées dans la région des Portes de Fer, à l'endroit où la navigation du fleuve cesse ou devient difficile. D'autres encore tirent leur raison d'être de la pêche qui fournit d'abondantes ressources.

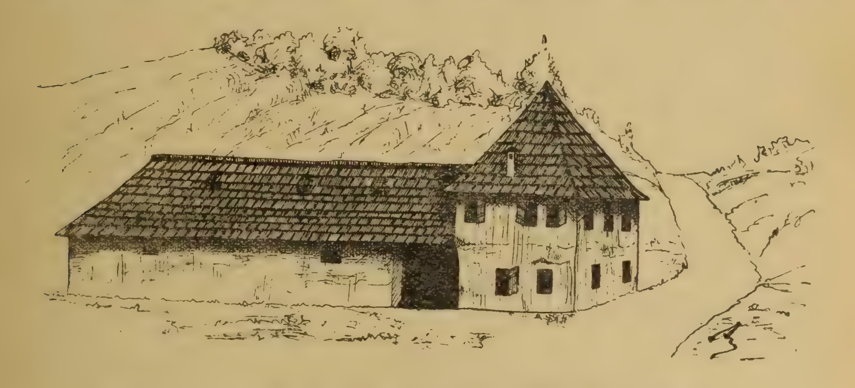
Les emplacements des agglomérations moins importantes sont déterminés par des causes économiques régionales. Telles sont les villes

situées dans les bassins et dans les vallées qui ne sont pas parcourus par les voies maîtresses continentales ou fluviales. Toutes les rivières du Nord des Balkans et de la Šarplanina, suivent une direction Nord-Sud, de même que la Struma et la Mesta au Sud des Rhodopes. De nombreuses séries de villes sont orientées suivant cette direction générale. C'est le cas des villes de la plate-forme bas-danubienne, des vallées de Timok, de l'Ibar et de la Kolubara, en Serbie et d'un grand nombre de villes de la Bosnie. Au Sud de Mitrovica, dans le Kosovo, ainsi qu'au Sud de Niš et des Balkans où prédomine le morcellement du relief, apparaissent des villes disséminées dans de nombreux bassins. Celles situées sur les lacs macédoniens sont, pour une grande part, dépendantes aussi de la pêche, souvent très abondante, telles Ohrid et Dojran. Au Nord de la Metohija les principales agglomérations sont situées dans les poljes karstiques, comme Cetinje, capitale du Monténégro, Nikšic, Gacko, Nevesinje, Trebinje, en Herzégovine; Ljubuško, Dvno, Livno, dans la Bosnie occidentale; Otočac, Gospić, dans la Croatie karstique; Ljubljana, Postojna ou Adelsberg et Planina, en Carniole. Comme les axes longitudinaux des poljés, ces villes karstiques sont alignées dans la direction N.-O.-S.-E.

La vie économique régionale ayant toujours dépendu de centres économiques régionaux, ces villes ont été souvent fondées sur l'emplacement d'anciennes villes romaines ou près de cet emplacement. Mais leur vie propre ne date que du Moyen-Age ou de l'époque turque. Le centre d'une *župa* au Moyen-Age était un bourg, une forteresse, placée sur une colline à pentes raides, et autour de laquelle se trouvait une agglomération urbaine, le *podgradje*. Le bourg et le *podgradje* étaient souvent situés dans les méandres du fleuve. En cas de danger, la population du *podgradje* se retirait dans la forteresse. Ce type des villes médiévales a presque disparu ou a été fortement modifié, mais on en rencontre les ruines dans toutes les régions balkaniques; on retrouve même parfois les traces des maisons du *podgradje* et d'une agglomération urbaine médiévale. Ces ruines souvent disséminées au milieu des forêts inspirent une certaine appréhension à la population actuelle qui les a entourées de fables et de souvenirs historiques ou légendaires. Telles sont les ruines de Svrljig, de Borač, de Maglić, en Serbie; celles de Kušlat, en Bosnie, et d'autres encore. Mais Trnovo, dans les méandres de la Jantra, Gabrovo, Kotel et Bracigovo, en Bulgarie; Prokuplje, Prizren, Ohrid en Serbie; Jajce, Olovo, Dobrun, Srebrnica, en Bosnie, etc., se sont maintenues jusqu'à nos jours quoique modifiées, d'abord à l'époque turque et depuis.

Quelques-unes des villes situées dans les bassins et dans les vallées ont acquis dès l'époque turque une grande importance, soit comme

relais de caravanes, soit comme centres de foires. Dans toute la Péninsule balkanique persista, jusqu'au milieu du XIXe siècle, la coutume médiévale du transport des produits indigènes et des marchandises d'origine étrangère à dos de cheval, de mulet, ou même de chameau. Ce mode de transport existe encore dans les régions montagneuses et dans la partie méridionale de la péninsule. J'ai rencontré, en 1901, des caravanes de chameaux transportant des marchandises de Salonique vers Dojran, Strumica et Petrič. Ces caravanes cheminent très lentement d'un *han* (auberge) à un autre. D'après les coutumes très anciennes des *kiridži* (conducteurs qui les accompagnent), ils doivent effectuer dans une journée, un trajet précis, d'ailleurs très court, et passer la nuit



Une ancienne auberge (*han*) de l'époque turque sur la *Rogozna*, environs de NOVI PAZAR.

Le bâtiment de gauche est destiné aux animaux, celui de droite aux voyageurs.

toujours dans les mêmes villes ou bourgs. Ces relais ont pris une certaine importance et sont devenus des villes animées de caravanes. Nombre de métiers et de petits commerces nécessaires aux *kiridži* et à leurs bêtes y ont pris naissance. A ce mode de transport se substitua de plus en plus dans les derniers siècles le transport des marchandises par chars. Les *kiridži* chargeaient sur ces chars tout ce qui leur était nécessaire : nourriture, fourrage, objets de literie; ils furent ainsi plus indépendants des *hans* que ne l'étaient les caravanes à chevaux et ne les fréquentèrent plus que lorsque le temps était mauvais. Ils passaient la nuit dans les champs, le long de la route, près des villes-relais. Ils disposaient leurs voitures en carré et allumaient du feu à l'intérieur ; les uns se couchaient auprès du foyer, les autres s'asseyaient les pieds croisés et passaient ainsi la nuit à deviser joyeusement, en fumant et en buvant du café turc. Après avoir franchi une montagne, les *kiridži* restaient deux ou trois jours à se reposer, eux et leurs bêtes, et à répa-

rer leur outillage de transport dans la première ville au pied de la montagne. Plusieurs villes de Bulgarie, situées immédiatement au Nord des Balkans durent leur fortune à cette position, durant l'époque turque; les populations de la plaine et de la montagne y venaient échanger leurs produits; mais elles devaient surtout leur animation au commerce des caravanes. Telle est la situation de Berkovica, Vraca, Orhanije, Teteven, Trojan, et d'autres encore.

Les caravanes étaient souvent attaquées par les pillards qui pouvaient d'autant plus aisément préparer leurs attaques, que la marche en était très lente. L'insécurité en Turquie balkanique fut souvent telle que les *kiridži* n'osaient plus se risquer sur les routes. Même pendant les époques de sécurité relative, le transport des marchandises par caravanes ne suffisait pas à approvisionner convenablement les villes. Il devenait tout à fait insuffisant aux époques troublées. C'est surtout pour surmonter les difficultés résultant de l'insécurité que se développèrent les foires à l'intérieur de la Péninsule, institution qui existait déjà au Moyen-Age, mais qui prit un essor plus considérable à l'époque turque. Pour favoriser le commerce, les autorités turques prirent la peine de garantir sur les routes, pendant une quinzaine de jours ou un mois, la sécurité des caravanes qui se dirigeaient vers la foire. Le choix des villes de foires fut généralement déterminé par les qualités commerciales et l'esprit d'entreprise de la population.

Les villes de foires sont devenues les centres les plus riches et les plus florissants de la péninsule. Constantinople et Salonique étant mis à part. Nous n'en signalerons que quelques-unes parmi les plus importantes. Muskopolje, sur le Devol, habitée exclusivement par les Aromounes, et qui comptait au XVIII[e] siècle 60 000 habitants, était alors le centre commercial de toutes les régions centrales et occidentales, la principale ville commerçante de l'intérieur. Dans toute la Péninsule, le commerce, les imprimeries et les écoles de Muskopolje étaient célèbres. Sa richesse attira les bandes pillardes d'Ali-pacha de Janina qui la détruisirent à la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle. Les foires de Seres étaient aussi très réputées; elles attiraient les caravanes et les commerçants de toute la Thrace, de la Macédoine et même de la vallée de la Morava (Jagodina, Niš, Pirot, Leskovac, en Serbie). Seres faisait concurrence à Muskopolje au XVIII[e] siècle. Après sa disparition, elle garda sa renommée jusqu'à l'époque où l'on commença à construire les voies ferrées. Celle de la Morava-Vardar porta le plus grand préjudice à son commerce. Cette voie ferrée et surtout celle de Bitolj-Salonique diminua aussi l'importance des foires de Prilep. A l'Est de la Péninsule, les foires les plus célèbres furent celles de Stara Zagora, dans la Bulgarie; au Sud, celle de Larissa; au Nord, dans la Serbie, les

foires d'Užice et de Valjevo. C'est dans ces villes de foires et dans d'autres encore que se faisait à l'époque turque l'échange des produits des populations balkaniques; c'est là aussi qu'on venait s'approvisionner en marchandises de toutes sortes.

La construction des voies ferrées et l'amélioration des routes marqua donc un tournant dans le développement du commerce de la Péninsule. Les villes de foires perdirent partout leur ancienne vitalité excepté en Albanie. Mais dans ce pays où la vie économique est peu développée, où la sécurité est presque inexistante, elles n'acquirent jamais une grande importance. Les foires ou les marchés périodiques se tiennent encore aujourd'hui dans cette région autour des gués et des ponts, ainsi qu'aux croisements des routes. La petite ville de Pekinje sur la Škumbija inférieure ne fut d'abord qu'un gué sur la rivière où se rencontraient les populations des deux rives pour échanger ou pour vendre leurs produits.

Au cours de la période nouvelle qui s'ouvrit dans les pays affranchis de la domination turque et qui fut accompagnée d'un accroissement de densité de la population, se développèrent de nombreux centres économiques régionaux. Nombre de villages placés dans une position géographique favorable se transformèrent en bourgs et en villes, surtout en Serbie, en Bulgarie et en Grèce, même dans les régions centrales de la Péninsule restées sous la domination turque. Très intéressant est le cas de Ferizović, dans le Kosovo. Il y a 50 ou 60 ans, ce n'était que le *han* d'un nommé Feriz, placé sur la route conduisant de Kosovo à Prizren. Après la construction de la voie ferrée Mitrovica-Skoplje, se développa rapidement autour de ce han une des villes de commerce les plus importantes de la région. Mitrovica, qui n'était à cette même époque qu'un village de chaumières, devint, après la construction de la voie ferrée dont elle était le point terminus septentrional, une ville de plusieurs milliers d'habitants, et le centre le plus animé de tout le pays.

Il y a enfin un phénomène étroitement lié aux zones de civilisation et jusqu'à un certain point, aux caractères des populations balkaniques. La population qui vit sous le régime patriarcal au Nord et au Nord-Ouest de Niš préfère les villages aux villes. Elle n'a commencé à fonder des villes dans toutes les situations favorables que dans les dernières décades. Au contraire, la population qui vit au Sud de Niš, plus ou moins pénétrée par l'ancienne civilisation balkanique, la civilisation byzantine, et plus affectée par les influences turco-orientales, a profité de toutes les situations favorables pour y construire des villes. C'est pour cette raison que les anciennes villes sont plus nombreuses au Sud qu'au Nord de Niš. Ces villes des régions centrales et méridionales sont aussi plus peuplées. Les Grecs, les Aromounes, les Turcs préfèrent la vie urbaine. Les Bul-

gares habitant le bassin de la Marica et la plate-forme bas-danubienne fortement atteints par les influences turco-orientales, eurent, pendant l'époque turque, plus de tendance à vivre dans les villes et à y exercer des métiers que les Serbes. Par suite, les villes furent, à l'époque turque, plus nombreuses en Bulgarie qu'en Serbie. Les villes d'artisans bulgares, comme Gabrovo, Selvijevo, même celles de montagnes comme Kotel, Žeravna et d'autres sont bien connues. Il semble que la population y soit d'origine bulgaro-aromoune, comme à Koprivštica et à Panadjurište dans la Srednja Gora.

LES TYPES DES VILLES

Ils sont en rapports étroits avec les zones de civilisation de la Péninsule. Les villes furent les premières pénétrées par les diverses civilisations qui s'y maintinrent le plus obstinément. Leurs influences s'y entremêlent; par suite, elles sont souvent d'un type mixte. Mais il faut aussi tenir compte de l'ethnographie.

Sur le littoral adriatique, ionien et égéen prédomine le *type des villes méditerranéennes*, bien connu. Il se différencie surtout suivant les peuples qui habitent ces rivages. On peut distinguer trois genres de villes de type méditerranéen : variétés dalmate, albanaise et grecque.

Variété méditerranéenne dalmate. — Ce sont les villes situées sur le littoral adriatique, depuis Trieste jusqu'à Bar (Antivari), en Monténégro. La variété dalmate ne pénètre vers l'intérieur que par certaines échancrures et dépressions, par la porte de Carniole jusqu'à Postojna (Adelsberg), en Carniole, par le col Prolog jusqu'à Livno, en Bosnie, et par la vallée de la Narenta jusqu'à Mostar, en Herzégovine. Les villes du littoral sont situées sur le bord de petites baies, les *draga*, sur les promontoires et surtout sur les isthmes étroits entourés de golfes des deux côtés (Zadar, Dubrovnik, Cavtat). Presque toujours se trouve, au-dessus des villes, sur une éminence calcaire, la forteresse, parfois en ruines, datant surtout de l'époque vénitienne. A ses pieds s'étale la ville serrée, incommode, avec son dédale de rues étroites, souvent abruptes : on escalade les pentes par des marches de pierre : aux carrefours se trouvent les *pijaca*, les marchés. Toutes les maisons sont construites en pierre et comportent ordinairement deux ou trois étages, avec un grand nombre de fenêtres. Quelques-unes de ces villes sont en décadence par suite de leurs communications difficiles avec l'arrière-pays karstique et donnent la même impression que leurs habitants, jadis riches, aujourd'hui appauvris, impression de *grandezza* déchue. Trieste

Fiume, qui ont des communications nombreuses par mer et avec l'intérieur font exception et s'accroissent rapidement.

La plupart des villes de la variété dalmate sont d'origine très ancienne. Mais c'est dans les derniers siècles du Moyen-Age et plus tard, jusqu'aux premières décades du XIXe siècle, qu'elles ont pris surtout leur développement. Le transport des marchandises par caravanes convenait bien à leurs rues étroites et aux communications difficiles avec l'intérieur. Elles ne peuvent plus aujourd'hui conserver leur type propre. Pour prospérer, elles doivent s'adapter aux conditions modernes. Cette adaptation est commencée en partie, et, de ce fait, les rues étroites disparaissent petit à petit et des quartiers modernes se construisent (Spljet, Zadar, Dubrovnik, Gruž).

Variété albanaise. — Les principales villes de cette variété sont : Skadar (Scutari), le port d'exportation et d'importation du Monténégro et de l'Albanie septentrionale; Drač (Durazzo) qui est la porte de l'Albanie centrale, et Valona, qui est celle de l'Albanie méridionale. Nous leur donnons le nom de variété albanaise uniquement à cause du pays et de la majorité de la population; autrement elles n'ont de spécifiquement albanais que le manque de sécurité. Les influences turco-orientales et méditerranéennes s'y mêlent l'une à l'autre ou y prédominent suivant les endroits. Au-dessus de chacune d'elles, il y a une forteresse, ou les ruines d'une forteresse, dont l'origine diffère suivant les villes. A Skadar, le marché est plutôt de type turco-oriental. Mais les constructions sont en pierre et non en bois. Les maisons à deux étages ou plus, du type méditerranéen y sont nombreuses. Lješ (Alesio) a l'aspect d'une ville complètement turco-orientale, tandis que le marché de Drač est plutôt turco-méditerranéen. A Valona prédominent les influences méditerranéennes.

Ces villes se sont sensiblement transformées pendant les dernières décades, et, grâce à ces transformations, elles ont commencé à se rapprocher de la variété dalmate. Le niveau de leur vie s'élève quoique les influences de l'Italie méridionale qui s'y font sentir ne soient pas toujours de nature à l'élever. Une particularité qui leur est spéciale, c'est l'existence de nombreuses missions catholiques et d'œuvres de propagande scolaire, italiennes et autrichiennes, qui, d'ailleurs, répandent toutes deux la langue italienne. A Skadar et à Drač se font sentir les influences de l'arrière-pays, de la Serbie et du Monténégro.

Variété grecque. — Cette variété n'est pas uniforme, mais la langue grecque, le genre de vie gréco-levantin, la mobilité et l'effervescence de sa population donnent partout le cachet grec. Les influences

maritimes sont aussi plus variées que dans les villes adriatiques où ne se font guère sentir que les influences italiennes et autrichiennes. Au contraire, les principales villes de la variété grecque sont en rapport avec toute la Méditerranée, européenne, asiatique, africaine. Les communications et les relations avec l'arrière-pays sont souvent plus étroites que celles des villes dalmates et albanaises.

Les villes des îles Ioniennes ressemblent aux villes dalmates. Elles subirent d'ailleurs longtemps, comme ces dernières, l'influence des Vénitiens. Patras ressemble aux villes ioniennes. Ses grandes maisons de pierre sont très serrées les unes contre les autres, et ses rues étroites gravissent les pentes des monticules couverts de vignes. Après Trieste, Salonique, le Pirée et Constanza, Patras est la ville commerciale la plus animée du littoral, grâce surtout au commerce des raisins secs, dits raisins de Corinthe. Toutefois, depuis la construction de la voie ferrée qui conduit à Athènes, la physionomie de la ville s'est modifiée : un quartier neuf s'est bâti dans la plaine.

Les villes du littoral thraco-macédonien sont différentes, telles Volo, Salonique, Cavalla, etc. Volo, de type tout à fait gréco-méditerranéen, est composé d'une partie littorale moderne et de l'ancienne ville dont les maisons gravissent les pentes abruptes et forment, avec les grands villages et bourgs avoisinants, une série d'agglomérations urbaines presque ininterrompues, s'élevant jusqu'à 7 à 800 mètres d'altitude. Les autres villes de ce littoral sont aussi du type gréco-méditerranéen, mais fortement mélangé d'influences turco-orientales et byzantines. Dans quelques unes ces caractères prédominent.

Salonique subit encore d'autres influences : la présence des Juifs d'Espagne s'y révèle dans le genre de vie et le caractère du commerce. Il y a, à Salonique, à côté de la ville commerciale, une ville nouvelle, Kalamaria, composée de villas à vastes jardins. C'est un quartier à part, spécifiquement levantin, analogue aux îles des Princes par rapport à Constantinople.

La ville de Cavalla a un arrière-pays beau et varié, formé par les dernières ramifications des Rhodopes que découpent du Nord au Sud de multiples ravins. Cavalla se compose d'une vieille et d'une nouvelle ville. Dans cette dernière se trouve le marché principal. De grandes maisons de pierre montent très haut sur les collines et donnent à la ville, comme à la plupart des villes méditerranéennes, l'aspect d'un amphithéâtre. Il y a peu de maisons en bois. Toutes ont de nombreuses fenêtres, caractéristique du type méditerranéen, surtout de la variété grecque. Les rues sont souvent tortueuses, parfois si escarpées qu'on les escalade par des gradins de pierre. Le marché est malpropre, indice de l'influence turque. Mais les influences grecques prédominent; le

commerce, surtout, est entre les mains des Grecs et, dans une certaine mesure, entre celles des Juifs espagnols ; les Turcs ne viennent qu'après eux.

Type turco byzantin ou type balkanique proprement dit. — Quoique les influences de l'ancienne civilisation balkanique, transformée par les Turcs, ne manquent pas dans les villes du littoral albanais et dans celles de la variété gréco-égéenne, elles ne se font complètement sentir qu'en dehors du littoral.

L'aspect général des villes du type balkanique est bien connu : elles se présentent, à première vue, comme un amas de boutiques et de maisons bordant des rues courtes, sinueuses et sales. Les grandes villes ont des marchés couverts, les *bezisten*, et de grands *bazars*; les boutiques, presque toutes en bois, fermées par des volets de bois plein, sont serrées les unes contre les autres. Une fois ces volets enlevés, ces boutiques se trouvent grandes ouvertes, et toutes les marchandises exposées. Sur le volet rabattu ou autour du brasero, *mangal*, le marchand s'accroupit les jambes croisées, attendant le client.

En dehors des marchés, toutes les maisons sont entourées de murs. Lorsqu'on s'engage dans l'une de ces rues tortueuses, on a l'impression de longer les murailles d'une forteresse. Il est presque impossible de rien apercevoir de ce qui se passe dans les cours. On n'a de vue que sur le ciel.

Les marchandises étalées dans les boutiques sont, pour la plupart, de la camelote européenne. Mais ce qui donne à ces villes une physionomie bien spéciale, ce sont les métiers qu'on y exerce et qu'on ne voit que rarement dans celles qui appartiennent à d'autres types de civilisation. Les principaux de ces métiers sont en rapport avec le mode de transport en usage, les caravanes de chevaux : maréchal ferrant, menuisier, fabricant de bâts, sellier ; puis viennent les orfèvres, les armuriers, les couteliers. Le climat méditerranéen modifié explique le grand nombre de marchands de charbon de bois; en effet, dans les magasins comme dans les maisons, il n'y a pour ainsi dire pas d'autre appareil de chauffage que le brasero qui ne comporte pas d'autre combustible.

En Europe, la vie des grandes villes a généralement une influence néfaste sur la population qui trop souvent s'abâtardit au bout de quelques générations. Bien que les villes du type turco-byzantin soient plus petites, ces influences néfastes et destructives y sont aussi fortes que dans les centres européens, tout en s'exerçant d'une façon différente. La population de ces villes dégénère indubitablement; on y voit souvent des figures courbées, pâles et souffreteuses qui portent les stigmates de

l'épuisement physique et de la décadence. Les raisons principales en sont : la densité excessive des maisons et l'absence de mesures hygiéniques, l'habitude de travailler assis et enfin le goût de divers raffinements. Ces raffinements, qui sont souvent les traits caractéristiques des vieilles civilisations à leur déclin, sont sans doute, dans les villes de ce type, en rapport avec la vieille civilisation byzantine. La fécondité s'épuise souvent ou se réduit rapidement à presque rien. Cela s'observe surtout chez les Turcs, les Grecs et les Aromounes, sauf, bien entendu, lorsque le sang se renouvelle par croisements. La population urbaine s'accroît, en général, par l'arrivée constante des Slaves; ils sont particulièrement féconds dans la première, parfois aussi dans la seconde génération ; c'est une des causes pour lesquelles presque toutes ces villes se slavisent de plus en plus. On peut suivre pas à pas cette slavisation, à Skoplje, à Štip, à Veles, etc. ; elle se manifeste, depuis quelque temps, même à Salonique[1].

La mentalité de cette population urbaine laisse singulièrement à désirer. On y pratique cette morale mesquine qui ne s'occupe que de soi-même. Le sentiment de la solidarité, surtout dans les dernières dizaines d'années est devenu très rare. Non seulement les relations sont très tendues entre musulmans et chrétiens, mais ceux-ci sont encore divisés suivant les nationalités. Il semble qu'il y ait plus de probité, plus d'honnêteté dans les affaires chez les musulmans, fonctionnaires mis à part. Il y a bien parmi les chrétiens des familles liées par l'amitié ou la parenté, mais en général c'est la méfiance qui règne et l'on ne sait le plus souvent sur qui s'appuyer. Une chose prime tout : l'amour du gain, et tous les moyens de gagner semblent permis. La tromperie est de règle dans les relations commerciales, surtout avec les paysans impitoyablement exploités.

En Épire, dans le Sud-Ouest de la Macédoine et dans l'Albanie méridionale, on rencontre des *agglomérations urbaines aromounes*. Les villages deviennent de plus en plus rares dans toutes ces régions, les Aromounes transformant toutes leurs agglomérations en véritables petites villes, dont la population vit, comme on l'a vu, des revenus gagnés hors de chez elle. Les Aromounes sont les *pečalbari* typiques de la Péninsule balkanique. La plupart reviennent au pays natal après une ou plusieurs années de travail, le gousset généralement bien garni. Ils vivent alors de leurs rentes dans ces villes typiques, les plus saines, peut-être, de toutes celles de l'intérieur de la Péninsule.

Ces villes aromounes sont toujours situées à de grandes altitudes. En

1. En dehors d'autres motifs, le manque de sécurité des campagnes a aussi poussé les paysans à s'établir dans les villes.

général, elles sont bâties sur les pentes abruptes des montagnes ou des collines; leurs rues sont parfois droites, mais le plus souvent escarpées et pavées de pierres grossières. Quiconque n'en a pas l'habitude éprouve de la peine à les gravir. Les maisons et les boutiques, très serrées les unes contre les autres, sont construites en pierres et souvent couvertes d'ardoises. On y trouve parfois des commodités que les Aromounes, vivant à l'étranger, ont empruntées à des civilisations différentes. Tout ceci ne se rapporte qu'aux villes purement aromounes; celles des Toskes, de Korča et de Leskovik (Épire), par exemple, présentent des aspects un peu différents dus à l'influence de l'élément tosque, moins policé.

Certaines villes ont une physionomie à part : ce sont celles où la population est diverse par ses origines ethnographiques ou par ses convictions religieuses. Ces unités ethnographiques ou religieuses y vivent souvent dans des quartiers différents, parfois fort dissemblables et bien éloignés les uns des autres, comme c'est le cas à Pazar (Jenidje-Vardar), près de Salonique. Presque toutes les villes des régions centrales et de la Turquie ont ainsi des quartiers spéciaux.

Quelques villes albanaises ont un aspect étrange, telle Djakovica. Les quartiers y sont nettement séparés les uns des autres et comme la coutume de la vendetta y règne, chaque quartier a son marché propre[1].

Villes de la zone à régime patriarcal. — Ce sont ou bien des villages transformés récemment en villes ou d'anciennes villes dont la classe des commerçants et des artisans a été renforcée par la population patriarcale. Ainsi fut créé un nouveau type de villes ou un type rajeuni. C'est donc la population paysanne devenue citadine qui a produit cette transformation en s'inspirant souvent des civilisations occidentales. Toutefois il y a des villes dans cette zone où se font encore sentir les influences turco-orientales et byzantines. Mais ces influences sont en recul évident, tandis que les influences occidentales, modifiées par la population patriarcale, sont continuellement en progrès.

1. C'étaient des localités où régnait l'anarchie pure. Au cours de l'époque turque, avant 1912, ces villes ne jouissaient que d'une sécurité relative et éphémère, due à l'énergie de quelques chefs qui réussissaient à établir un ordre plus ou moins supportable. Les quartiers avec leurs marchés à part sont les signes extérieurs de cette anarchie. Il m'est arrivé à Peć et à Djakovica, — sous le régime turc, — de ne pouvoir être accompagné d'un gendarme que jusqu'à la limite de son propre quartier, car il n'osait s'aventurer dans le quartier voisin. Là, un autre gendarme le remplaçait pour m'escorter à travers le sien. Le caractère principal de ces villes est d'avoir été des *villes armées* : chacun portait son fusil Martini ou Mauser et son revolver. Les plus petits incidents donnaient lieu à de véritables paniques; on tirait pour un rien, et souvent le sang coulait. Les chrétiens, surtout les Serbes, privés de toute sécurité, étaient assassinés ou rançonnés par les Albanais. Ce régime de violence permettait aux plus forts de s'emparer en plein jour et sans bourse délier, des marchandises d'un magasin. Il est arrivé souvent que des chrétiens aient été chassés de leurs propres maisons ou de leurs boutiques par des Albanais armés qui s'y installaient et y restaient sans être inquiétés.

Les villes où ce type est le mieux représenté se trouvent dans la Serbie moravienne, au Nord de Niš, en Monténégro, et par-ci par-là dans la Bosnie-Herzégovine et en Bulgarie. Après la libération de la Serbie au début du XIXe siècle, les Turcs qui constituaient la principale population d'un certain nombre de villes, émigrèrent. Les Grecs et les Aromounes, très rares en dehors de la vallée de la Morava, s'accommodèrent du nouvel état de choses. Les citadins serbes qui, en général, ne formaient que la minorité, furent rapidement renforcés par les paysans. Une partie des nouveaux venus s'adonna au commerce, les autres s'installèrent dans les faubourgs, où ils continuèrent à s'occuper d'agriculture tout en adoptant certaines formes du genre de vie des citadins. Les enfants de ces nouveaux venus fréquentèrent les écoles, même les écoles de commerce de l'étranger : c'est ainsi que les jeunes artisans firent leur apprentissage dans les villes d'Autriche-Hongrie. Beaucoup, parmi les nouveaux citadins, surtout les commerçants, voyagèrent; ils commencèrent, ainsi que les fonctionnaires, à transformer leurs villes d'après les modèles occidentaux, en s'inspirant du goût national et en s'accommodant aux circonstances. Ils furent grandement aidés par les artisans et les fonctionnaires d'origine serbe, venant d'Autriche-Hongrie. L'État favorisa ces tendances en faisant construire divers bâtiments d'après le goût moderne.

De nombreux villages et des centres d'attraction économique se transformèrent ainsi en villes dans les régions de régime patriarcal, surtout en Serbie. Ces centres économiques tendent à se former là où des genres de vie différents entrent en contact, en particulier la vie agricole et la vie pastorale. Ces villes nouvelles ne rappellent en rien l'ancien type vieux-balkanique, turco-oriental et byzantin. Elles sont d'un aspect tout à fait à part.

Ce sont en général de petites villes aux rues droites et très larges. Les maisons sont à un étage, entourées de jardins parfois très vastes où l'on cultive même le maïs. Toutes sont pourvues d'un jardin potager. Chaque citadin ou presque nourrit deux ou trois porcs pour les besoins de sa famille, des volailles et aussi une vache pour avoir du lait et du laitage. De larges rues aboutissent au marché, à la *pijaca*, toujours plus vaste que dans les villes des types méditerranéen et vieux-balkanique. C'est le centre du commerce; les jours de marché, une fois par semaine, le bétail s'y presse; on y centralise les produits de l'agriculture, de l'horticulture et de l'élevage. Ce commerce est plus important que celui des marchandises importées que l'on vend dans les boutiques situées autour de la *pijaca* Les petits boutiquiers ne s'enrichissent guère, et surtout, ils n'acquièrent la considération de leurs concitoyens que lorsqu'ils s'occupent aussi de la vente des produits du pays. Ces

commerçants sont souvent, avec les paysans instruits, les meilleurs pionniers du progrès. Ils vivent d'une vie large, dans des maisons bien construites, à grandes pièces où parfois ne manquent pas les raffinements du confort moderne. Il y a quelques dizaines d'années qu'ils ont commencé à introduire les diverses industries se rattachant aux productions du pays. Ainsi autour de ces villes se trouvent fréquemment des minoteries, des fabriques de sucre, des usines pour la fabrication de la bière, des filatures et des tissages, de grandes scieries (la plupart en dehors des villes), d'autres industries encore.

Le même type de villes a commencé à se développer en Bulgarie, le plus pur se rencontre dans la Srednja Gora (Koprivštica, Panadjurište), dans la dépression subbalkanique (surtout Zlatica, Pirdop, Karlovo, Kalofer), dans la région du Balkan (Kotel, Žeravna, Gabrovo, Orjahovica, etc.) et sur le Danube (surtout Ruščuk et Sistov). La population rurale y afflue, s'urbanise et a commencé à transformer ces villes qui perdent peu à peu leur aspect vieux-balkanique. Sofia surtout, depuis qu'elle est devenue capitale, s'est complètement transformée, à l'occidentale. Les anciens quartiers ont été rasés pour être remplacés par de longues rues à angle droit qui sont loin d'être encore partout garnies de maisons, avec des places, des monuments d'ailleurs médiocres, bien inférieurs comme valeur artistique aux vieilles mosquées à coupoles. Même transformation s'observe à Philippopoli. Mais la plupart des villes de la plate-forme bas-danubienne et du bassin de la Marica appartiennent à un type mixte où se mêlent les influences turco-orientales, byzantines et occidentales.

Une troisième variété est représentée par les villes de la Bosnie-Herzégovine et de l'ancienne Raška où l'on retrouve le même mélange des influences occidentales et turco-orientales. Ces dernières prédominent dans les quartiers habités par les Serbes islamisés; leur marché ressemble au marché turco-oriental, avec des rues tortueuses, des impasses, des volets et des constructions de bois. Elles sont plus pittoresques encore que celles du type turco-oriental.

Travnik correspond le mieux à cette variété. Presque toutes les maisons y sont en bois et couvertes en planches. Les pavillons (*divanhana*), les balcons en bois (*kamerija*, *londža*), les fenêtres avec leurs jalousies (*mušepci*) font un effet étrange au bord et presque au-dessus de la Lašva qui la traverse. En pleine ville, même dans le quartier du marché sont dispersés les nombreux mausolées (*tulbé*) des pachas, des vizirs et autres grands personnages. Ces villes sont en général riches en eau courante. Travnik l'emporte sur toutes les autres. Comme à Voden, à Ber ou à Njegoš, en Macédoine, l'eau y coule presque au travers de chaque cour et l'on entend partout son murmure. La vieille ville de Sarajevo, sur

la rive gauche de la Miljacka, a conservé encore tout son pittoresque. Très coquettes aussi, dans le même genre, sont Maglaj et Doboj. Pljevlja, Prijepolje, Nova Varoš, dans la Raška, se rapprochent plutôt des villes de la Šumadija, ainsi que Tuzla, Bjeljina, Brčko, et d'autres encore. En Bosnie occidentale et en basse Herzégovine, ont prédominé les influences dalmates et méditerranéennes.

Une dernière observation, tout à l'avantage de ces villes, et qui les distingue de celles du type turco-byzantin, c'est la grande confiance qui existe entre les commerçants et la probité qui règne dans la vie intérieure du marché.

CHAPITRE XVI

LES AGGLOMÉRATIONS RURALES

Deux groupes d'emplacements des villages. — Formes du terrain et localisation des villages. — Villages situés sur les plate-formes d'origine lacustre. — Villages situés sur les terrasses caillouteuses et les cônes de déjection. — Villages et katun sur les moraines et les autres formes topographiques d'origine glaciaire. — Localisation des villages dans les montagnes. — Type des villages. — Villages à maisons disséminées. — Type de Stari Vlah. — Type de la Šumadija. — Type de la Mačva. — Type karstique. — Type d'Ibar. — Villages à maisons concentrées. — Type de Timok. — Type de čiflik. — Type gréco-méditerranéen et turco-oriental. — Villages à types mixtes.

EMPLACEMENTS DES VILLAGES

Si l'on fait abstraction des conditions locales qui déterminent l'établissement des villages, et si l'on n'envisage que les grandes différences qui existent entre leurs emplacements, on distingue nettement deux groupes.

1. — Au premier, appartiennent les villages établis sur les hauteurs, sur les flancs des vallées, et sur les plates-formes jusqu'à l'altitude maximum de 1 600 mètres.

Les villages de ce type se trouvent dans la partie Nord-Ouest de la Péninsule, à partir du Kosovo, dans la Šumadija et la Bosnie-Herzégovine, jusqu'en Carniole, exception faite pour les régions karstiques. On les rencontre encore dans la région de la Radika, à l'Est du Drim noir, et disséminés dans certaines parties montagneuses de la Macédoine occidentale, en Albanie, en Épire et dans la Grèce occidentale. Tous les villages des Aromounes sont ainsi situés. Par contre, ce type n'est guère représenté, à l'Est de la Péninsule, que sur les Balkans, dans l'Arda supérieure (Rhodopes) et dans la région s'étendant d'Osogov jusqu'à Vlasina, en Serbie et en Bulgarie. Son aire de répartition coïncide assez exactement avec celle des villages à maisons disséminées (voir carte p. 214.)

Ces villages élevés se trouvent presque exclusivement dans les régions

forestières à pluies abondantes, dans celles aussi où prédominaient la vie pastorale et le régime patriarcal. Sans doute on y voit aussi des villages occuper le fond des vallées, mais ils sont peu nombreux et en général d'origine récente. Il est hors de doute que les fonds de vallées très humides de la Šumadija et de la Bosnie septentrionale, couverts de marais touffus, étaient peu favorables à l'installation primitive. Ce n'est qu'après les défrichements et dessèchements de la fin du XVIIIe siècle et du XIXe siècle que la plupart des agglomérations rurales s'y fondèrent.

Vus d'en bas, ces villages élevés semblent mal placés. Ce n'est là qu'une apparence, car les plates-formes qui les portent sont vastes, fertiles, à pentes douces. Ils concentrent la vie et la plus grande partie du travail agricole en permettant au paysan de grouper ses cultures autour de sa maison : il ne possède qu'exceptionnellement, dans le fond des vallées, des champs cultivés.

Les seules difficultés résident dans les transports et l'alimentation en eau. La première est plus apparente que réelle. L'important, pour le paysan, c'est, en effet, de transporter ses produits jusqu'à la ville, et la besogne lui est facilitée du fait que la route qui dessert le village aboutit, au fond de la vallée, à la grande route qui traverse toute la région; il n'a pour l'atteindre qu'à descendre. Quant aux produits qu'il doit se procurer au dehors, ce sont, en général, des objets peu pesants, dont le transport, même à la montée, ne nécessite pas un effort considérable. La difficulté qui subsiste, néanmoins, est celle de la rentrée des récoltes des champs éloignés, surtout ceux des vallées; mais ces récoltes sont insignifiantes en comparaison de celles de la plate-forme. La question de l'eau est plus délicate. Presque tous ces villages ont, il est vrai, plusieurs sources, mais comme celles-ci se trouvent souvent au pied de la plate-forme, il en résulte que certaines maisons en sont fort éloignées et que le ravitaillement en eau leur est pénible.

Les villages les plus élevés de la Péninsule balkanique sont ceux des Aromounes dans le Pinde, des Drobnjak dans la région de Jezera, à l'Est du Durmitor et certains villages des Rhodopes. Ils atteignent des altitudes de 1400 à 1500 mètres; les bourgs de Žabljak, à l'Est du Durmitor (1460 mètres), et de Čepelare, dans les Rhodopes (1477 mètres d'altitude), sont parmi les agglomérations humaines les plus élevées de la Péninsule. En Serbie, les plus hauts villages se trouvent dans la région de l'Ibar supérieur, où plusieurs approchent de 1200 mètres, et autour du massif de la Murtenica; dans cette dernière région est situé le village de Jasenova, le plus haut de toute la Serbie, dont certaines maisons atteignent une altitude de 1200 mètres. D'autres villages autour de la Murtenica sont à 1000 mètres. Sur le Zlatibor, on trouve des agglomérations jusqu'à l'altitude de 1120 mètres, tandis que dans le cours

supérieur de la Velika et de la Mala Kosanica, elles ne dépassent pas 900 mètres. La cime la plus élevée de la Serbie moravienne étant le Midžor (2 180), qui fait partie de la Stara Planina, on voit que les plus hauts villages ne se trouvent pas dans la région des plus hautes montagnes; c'est que toutes les agglomérations situées autour de la Stara Planina appartiennent à la seconde catégorie de villages, ceux des vallées.

Tous les villages de ce premier type semblent s'être établis dans des terrains défrichés. On en trouve encore aujourd'hui la preuve dans la physionomie de la haute Šumadija, autour du Rudnik, dans celle du Stari Vlah et de la Bosnie centrale et orientale, et surtout dans la vallée supérieure de la Neretva. De grandes masses forestières y sont encore continues, et l'on y rencontre des clairières défrichées, avec des maisons, des vergers, des champs et des prés, disposés et comme perdus au milieu des futaies. Quelquefois, comme dans la Neretva supérieure, les forêts sont si étendues que les clairières y occupent une place infime : c'est à peine si on les remarque.

Les villages situés dans les plaines ou dans les vallées des régions dont il est ici question ont également été bâtis dans les défrichements. Ils appartenaient, jusqu'à une époque récente, au type disséminé et occupent encore aujourd'hui de vastes espaces.

2. — Les villages du second groupe sont situés dans le fond des vallées ou même des ravins et dans les plaines. Les hauteurs entre les vallées sont en général inhabitées.

Ces villages appartiennent au type aggloméré, souvent au type des *čiflik* et, par suite, occupent un espace beaucoup plus restreint. Toutes les terres cultivées par les paysans se trouvent en dehors du village, contrairement au groupe des villages de hauteurs où les cultures sont autour des maisons. Ils sont souvent situés dans des régions sèches, parfois arides, sans forêts ou qui ont été défrichées à une époque très reculée. En outre, leur aire de distribution coïncide à peu près avec la zone de la civilisation byzantine et avec les régions où le régime des *čiflik* domina jusqu'à une époque récente, où il domine encore aujourd'hui. Appartiennent à ce type les villages de la plate-forme bas-danubienne, du bassin de la Marica et de la Thrace tout entière, de la région centrale de la Péninsule, la plupart aussi des villages de la Thessalie, plus nombreux sur le bord des bassins où jaillissent des sources, que dans les plaines, souvent très sèches au cours de l'été, beaucoup de villages de la Grèce orientale et presque tous ceux des régions karstiques (situés dans les dolines, les uvalas ou les poljes), depuis la Carniole karstique jusque dans les environs de Scutari.

LES FORMES DU TERRAIN ET LA LOCALISATION DES VILLAGES

En dehors de ces deux groupes, il existe aussi des conditions locales qui déterminent la localisation des villages. Tout ce qui, dans la topographie, fournit une étendue propice ou des moyens de subsistance à l'homme, favorise son installation ; telles sont l'existence de lopins de terres fertiles dans un terrain rocheux, les *piedmonts* des montagnes permettant à la population de s'occuper d'agriculture et d'élevage, les sources, etc. Il ne s'agit pas ici de faire une énumération complète de ces conditions nombreuses et variées. Nous ne signalerons que la relation qui existe entre quelques-unes des formes de terrain les plus caractéristiques et la localisation des villages.

Villages situés sur les plates-formes d'origine lacustre. — Le relief de la Šumadija, de la Bosnie septentrionale et de la basse Croatie jusqu'à Ogulin, est déterminé par les contours du rivage de l'ancien lac pannonique, par l'existence de terrasses et de vastes plates-formes d'origine lacustre. Elles sont échelonnées les unes au-dessus des autres à partir de la Save et du Danube ; la plus basse de ces plates-formes ne dépasse pas 110 à 120 mètres d'altitude, la plus élevée atteint 800 à 900 mètres. Des vallées jeunes et étroites les ont découpées, et c'est sur les plateaux ainsi délimités que sont placés les villages. En général, la densité de ceux-ci est plus grande sur les plates-formes basses que sur les plates-formes élevées, sauf le cas où des montagnes émergent de cette plate-forme ; alors de nombreux villages apparaissent au pied de la montagne et leurs habitants s'occupent aussi bien d'élevage que d'agriculture. Ce sont souvent les plus anciens villages de la région.

Sur la plate-forme bas-danubienne, les formes d'origine lacustre sont souvent ensevelies sous le *loess*. Très sèche en été, complètement déboisée, cette plate-forme est en outre balayée par les vents. Les villages sont, pour cette raison, le plus souvent situés dans le fond des vallées.

Les bassins tectoniques de la Morava méridionale, du Vardar et de la région égéenne ayant été occupés par des lacs à l'époque pliocène, ont aussi des terrasses d'origine lacustre, sur lesquelles sont souvent placés les villages et même les villes (Ber ou Veria, Niausta ou Njegoš, une partie de Dojran dans la Macédoine méridionale et d'autres encore).

Villages situés sur les terrasses caillouteuses et les cônes de déjection. — Ce sont surtout les anciennes terrasses d'origine

fluviale ou fluvio-glaciaire, couvertes d'argile de décomposition qui sont les plus favorables aux installations humaines. On évite les autres par suite de la sécheresse qui y règne et de l'absence de terres arables. Mais au contact de ces terrasses soit avec la plaine, soit avec la montagne, jaillissent des sources, souvent abondantes et autour desquelles sont concentrées deux sortes de groupements : les villages du bas dont la population s'occupe d'agriculture et ceux du bord supérieur de la terrasse dont la population s'occupe surtout d'élevage.

Une série de villages est située sur la terrasse fluvio-glaciaire couverte d'argile de décomposition de l'Iskar dans la Rila, ainsi que sur la terrasse de même origine dans la vallée du Lim au-dessous de Plav dans le Monténégro. Presque tous les villages des bassins de Pirot et de Bela Palanka en Serbie, ceux de la rive droite du Drim noir au Nord de Debar, ainsi que ceux de la rive droite du Lepenac au Nord de la Šarplanina et d'autres encore, sont groupés autour des sources sur les terrasses et surtout sur leurs bords inférieur et supérieur.

Les cônes de déjection sont souvent le site de prédilection des villages dans les pays montagneux, surtout dans les régions constituées par la serpentine, très ravinées et où manquent les emplacements favorables à l'installation de l'homme. Les cônes de déjection attirent en général les populations qui préfèrent s'installer dans le fond des vallées plutôt que sur les hauteurs. Les fleuves et les torrents détruisent souvent ces installations, mais les habitants les rebâtissent avec une inlassable patience.

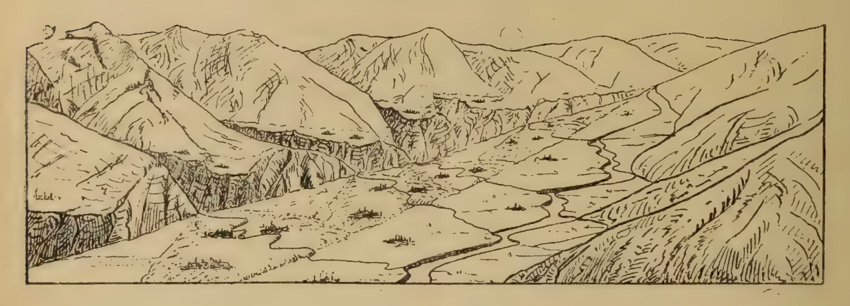
Les cônes de déjection jouent un rôle des plus importants, à ce point de vue, dans le bassin de Tetovo, au Sud de la Šarplanina. Les couches de schistes et de calcaires métamorphisés de la Šarplanina sont traversées au Sud-Est par une faille qui forme le bord du bassin de Tetovo. Les pentes de cette montagne, très abruptes, se terminant souvent par des facettes, sont coupées de profondes vallées, parcourues par des rivières rapides, qui ont formé, surtout après l'écoulement du lac de Tetovo, de nombreux et vastes cônes de déjection. Ils constituent sur le bord Nord-Ouest du bassin de Tetovo une zone ininterrompue de près de 30 kilomètres de longueur sur laquelle sont situés de nombreux villages, depuis celui de Vratnica au Nord-Est jusqu'à Tetovo et au Sud-Ouest de cette ville. Ils sont parfois si rapprochés les uns des autres qu'ils se touchent presque.

Les plus vastes cônes de déjection de la Péninsule sont ceux que l'on rencontre à l'Est de l'Olympe. Ils constituent une zone s'étendant sans solution de continuité de Platamon, au Sud, à Mavroneri, au Nord, et atteignent en quelques points le rivage de la mer Égée. Cette bande mesure à peu près 60 kilomètres de longueur sur 5 à

6 kilomètres de largeur. Un certain nombre de villages, depuis la gorge de Tempé jusqu'à Ékaterini au Nord sont situés sur ces cônes de déjection.

Villages et katun sur les moraines et les autres formes topographiques d'origine glaciaire. — Comme lieux d'établissement des villages et des *katun*, les formes glaciaires jouent un rôle important surtout dans les régions karstiques, aux vallées étroites, profondément entaillées dans les plates-formes couvertes fréquemment de lapiés, dépourvues de végétation et de sources. L'aspect désolé

Bordure de la Šarplanina.



Emplacement des villages dans le bassin de Tetovo (vallée du Vardar supérieur).

On distingue très bien : 1° les villages de la plaine basse, au voisinage du fleuve ; 2° ceux qui sont situés sur les cônes de déjection ; 3° ceux qui occupent les terrasses lacustres, ou les terrasses fluviatiles se raccordant avec celles-ci.

du paysage change subitement là où apparaissent les moraines, en particulier les moraines terminales, constituées par des sables et des argiles, imbibées d'eau et même occupées souvent par de petits lacs morainiques. Tous les *katun* et les villages, d'ailleurs rares, dans les hautes régions karstiques à l'Ouest de la Péninsule, sont situés ainsi sur les moraines ou autres formes glaciaires.

C'est sur la plate-forme de Jezera à l'Est du Durmitor en Monténégro haute de 1400 à 1600 mètres, que se marque le mieux la relation entre les agglomérations humaines et le sol constitué par des moraines. Là se soudaient les nombreux glaciers descendus du Durmitor, qui composaient un glacier de *piedmont*. La surface de la plate-forme est recouverte par de nombreux et courts remparts morainiques, constitués surtout par des moraines de fond. Sur ces terrains, occupant à peu près 140 kilomètres carrés, se développa une vie pastorale très intense. De nombreux *katun* de la tribu serbe des Drobnjaci y prirent naissance

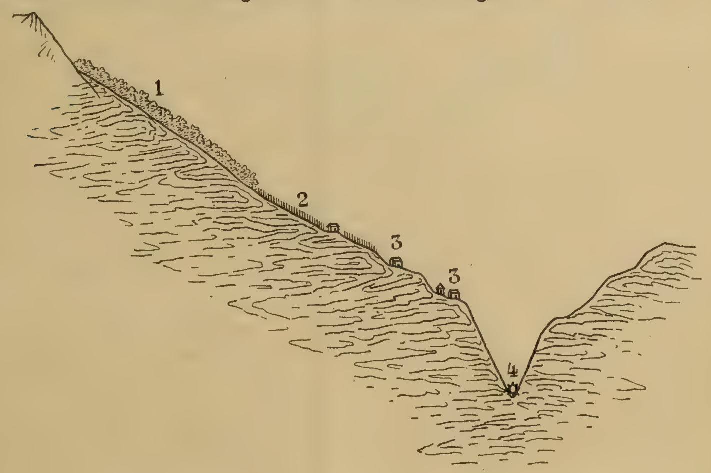
puis se transformèrent au cours du XIXe siècle en villages, même en une petite ville, Zabljak.

Les bassins terminaux des anciens glaciers forment dans les régions karstiques des îlots de verdure entourés de pentes rocheuses sans aucune végétation. Ce sont les emplacements favoris des villages, les cuvettes les plus peuplées des hautes régions karstiques. Le plus important est le bassin terminal de Plav dans les Prokletije dans lequel, sur les moraines et autour d'un lac d'origine glaciaire, sont situées les petites villes de Plav et Gusinje, et de nombreux villages situés à une altitude de 1000 à 1200 mètres.

Les vallées qu'ont occupées les anciens glaciers ont aujourd'hui des formes en auges plus larges que celles qui n'ont pas été façonnées par les glaces. Elles sont parsemées de maisons appartenant aux villages du type disséminé et de *katun* que l'on rencontre aussi sur les épaulements des auges.

Les *katun* sont situés aussi autour des moraines stadiaires, plus élevées que les précédentes et même dans les cirques bien abrités des vents et sur les terrasses des cirques[1].

Localisation des villages dans les montagnes. — Il s'agit ici des



Villages au-dessus de la gorge de Kačanik (Vieille-Serbie).

1. Zone des forêts.
2. Pentes douces cultivées ou réservées aux prairies.
3. Terrasses avec maisons.
4. Moulin.

villages situés dans les montagnes non karstiques, constituées par des

1. J. Cvijić. *L'époque glaciaire dans la Péninsule balkanique.* Annales de Géographie, tome XXVI, 1917.

roches imperméables. Beaucoup d'entre eux y occupent encore des positions qui se rencontrent ailleurs, tels les cônes de déjection, les terrasses fluviales et fluvio-glaciaires, les moraines, etc.; mais ces montagnes ont d'autres sites favorables.

Au-dessus des plates-formes d'origine lacustre, se trouvent d'autres plates-formes d'origine complexe, souvent fluviatile, qui sont séparées les unes des autres par des ruptures de pente. Sur le bord inférieur de ces ruptures de pente sont établis des villages, souvent très élevés, dont la population s'occupe plutôt d'élevage que d'agriculture.

Ces plates-formes ne sont parfois que d'étroites terrasses entaillées dans les roches, dominant le cours d'eau et la vallée profonde située au-dessous d'elles. Au-dessus apparaissent souvent des pentes douces (voir le profil p. 213). Sur ces terrasses couvertes d'argile de décomposition, favorable à la culture des céréales, des maisons appartenant à des villages de type disséminé se sont construites. Il y a parfois des maisons même sur les pentes douces régulièrement cultivées ou réservées aux prairies ou aux pâturages. On y voit, par-ci par-là, quelques bouquets d'arbres, puis au-dessus des pentes douces, commence la zone des forêts qui se prolonge jusqu'à la région alpine. Dans le fond des vallées, sur les cours d'eau, sont établis les moulins. En s'installant sur la terrasse, le paysan a donc autour et au-dessus de sa maison, des champs à cultiver, des pâturages et des forêts, et au-dessous, la force motrice des eaux courantes, parfois aussi la route principale au fond de la vallée.

Villages du karst. — Au premier abord, c'est la densité différente des agglomérations humaines qui frappe dans les régions karstiques. Aux territoires déserts, sans aucune habitation, d'autres font suite où les villages sont nombreux et proches les uns des autres : ils occupent les poljes karstiques, les uvalas et les dolines et aussi les environs des sources vauclusiennes. Mais les habitations ne sont presque jamais installées dans le fond de ces dépressions. On n'a pas voulu livrer à l'habitat les terres cultivables si rares dans le karst. On évite en outre le fond des poljes à cause des inondations périodiques auxquelles ils sont sujets. C'est donc surtout sur les bords de ces dépressions que l'on rencontre les villages, soit agglomérés, soit disséminés, ou bien sur les pentes des buttes isolées, des *hums*, qui surgissent parfois du fond de ces cuvettes.

LES TYPES DE VILLAGES

Le terme village n'a pas la même signification dans toute la Péninsule balkanique. Elle est surtout très différente dans les régions de régime patriarcal et dans celles d'anciennes civilisations.

Dans la haute Neretva, dans les régions de Borač et Župa, on donne le nom de *selo*, qui signifie village, à une seule maison ou à un groupe de deux, trois ou quatre maisons, disséminées à travers des défrichements. Ces groupements correspondent à une ou plusieurs *zadruga*. Ils portent le nom patronymique de l'une d'elles ou un nom topographique. *Selo*, c'est donc l'établissement en général, le *naselje*[1]. Vuk Karadžić (1837) a signalé que dans certaines *nahija* (départements du Monténégro), il n'y avait pas de villages, au sens véritable, car il n'y avait ni noms pour les désigner, ni limites pour les séparer. Les gens disaient : « Je suis de telle ou telle *nahija*[2]. »

Au début du XVIIIe siècle, les villages de la Serbie moravienne étaient de petites unités économiques, où étaient installées une ou plusieurs *zadruga* qui ne dépassaient qu'exceptionnellement le nombre de vingt maisons[3]. Ils prenaient souvent le nom d'une *zadruga*, nom qui se terminait en *ići*, *ći* ou *će* comme les noms serbes. Leurs habitants, unis par les liens de la parenté, pratiquaient dans une large mesure l'entr'aide économique : la *moba*, ou travail en commun, pour la récolte; la *pozajmica*, main-d'œuvre qu'on se prête réciproquement; le *spreg*, ou prêt mutuel des bœufs pour le labourage. Tout le village était responsable d'un crime commis dans ses limites. Après l'affranchissement de la Serbie (début du XIXe siècle) ces petits *selo* se sont souvent réunis en unités plus grandes. Le nom de l'un d'eux l'a emporté sur les autres qui sont devenus les *kraj* ou *zaselak* ou *džemat*, les hameaux. C'est ainsi que le nom de *selo* a pris son sens actuel dans

1. Par le terme *naselje*, on désigne chez les Serbes, l'installation dans une nouvelle maison, et la solennité qui est liée à cette installation. V. Jagić m'a appris que dans le Zagorje croate, on désigne la maison et ce qui entoure la maison par le terme *selišće*. *Selišće* signifie dans les vieux documents serbes l'emplacement où se trouvent les maisons du village. (Novaković, *Selo*, p. 151.) La signification actuelle est différente : *selište*, c'est l'emplacement d'un village disparu. Dans son compte-rendu de l'ouvrage de Novaković, Jagić dit nettement que *selište* a signifié : *eine Bauernhufe* (*Archiv. für Slav. Philologie*, Band XV, p. 113).

2. *Montenegro und die Montenegriner*, p. 45.

3. On trouve la confirmation de ce fait dans l'inventaire de l'exarque Ratković (publié par Vitković, Glasnik, *Učenog Duštva*, 56, Belgrade) ainsi que dans d'autres documents du temps de l'occupation autrichienne. Consulter la publication de Langer : *Serbien unter d. Kais. Regierung*, 1717-1739. *Mitth. d. Kriegsarchiv*. Neue Folge, III Band, p. 244 et suivantes.

la Serbie; tandis qu'autrefois, il signifiait en Serbie, ainsi que dans la haute Neretva, l'établissement en général, parfois même une maison. Ce sens a maintenant presque complètement disparu.

Il en a été de même dans tous les pays de régime patriarcal, en Bosnie-Herzégovine, en Zagora dalmate, dans la Slavonie, dans les pays albanais, dans le Balkan central et dans l'Osogov.

Au contraire, dans les régions d'anciennes civilisations, dans celles où domine en même temps le régime des *čiflik*, le souvenir même de ce *selo* primitif a disparu. D'après les études de Stojan Novaković, les régions de Kosovo, Metohija et d'autres, au sud de la Šarplanina, étaient les plus peuplées dans l'État serbe du XIIe au XIVe siècle et déjà leurs villages étaient analogues aux véritables villages d'aujourd'hui. Néanmoins Novaković a pu constater à cette époque l'existence de petits villages de quelques maisons correspondant à la notion primitive du *selo*. Dans toutes ces régions, le mot *čiflik* est plutôt employé pour désigner les agglomérations rurales que le mot *selo*, qui n'a commencé à revivre que dans les contrées où le régime économique médiéval est aboli.

Si l'on jette un coup d'œil sur les agglomérations rurales de toute la Péninsule balkanique, on aperçoit deux types distincts : les villages à maisons disséminées dont l'aire de répartition coïncide avec celle du *selo* primitif, et les villages à maisons agglomérées.

VILLAGES A MAISONS DISSÉMINÉES

Le trait commun à tous ces types, c'est que les maisons sont éloignées les unes des autres, parfois même disséminées sans aucun ordre. Elles sont, en général, situées au-dessus du fond des vallées et presque toutes dans les terrains défrichés; les dépendances, les bâtiments accessoires, le grenier à céréales, les greniers à maïs, une ou deux remises, la laiterie, etc., même les terres du paysan, le verger, la forêt, sont groupés autour de la maison. Le tout forme un bloc économique. Ce type de village est en somme constitué par un certain nombre de fermes groupées les unes auprès des autres. Leurs habitants ont de la lumière, de l'air, de l'horizon. Loin d'être uniformes, ces villages présentent parfois entre eux de grandes différences. Leur principale aire de répartition est le système dinarique; on les rencontre aussi dans le Balkan, la Srednja Gora et une partie des Rhodopes. Par suite de l'accroissement de population, la zone habitée de ces régions se prolonge, soit vers les montagnes, où les *katun*, villages provisoires des pasteurs, se transforment en villages permanents, soit vers le fond humide des

vallées, où se forment de nouveaux villages, grâce aux travaux de dessèchement et de défrichement.

Type de Stari Vlah. — C'est le plus caractéristique des villages disséminés. On le rencontre à partir d'Užice, en Serbie, dans toute la Bosnie et l'Herzégovine et jusqu'en Carniole; mais surtout dans la région de Stari Vlah au Sud d'Užice, d'où son nom.

Ces villages s'étendent parfois sur une longueur de 7 à 8 kilomètres; les hameaux qui le composent, *kraj* ou *zasclak*, sont parfois éloignés les uns des autres de 2 à 3 kilomètres, et leurs maisons, disposées sans aucun ordre, sont séparées par des distances d'un kilomètre et plus. Il n'est pas rare que deux maisons appartenant à deux villages distincts soient plus rapprochées l'une de l'autre que celles d'un même village. Aussi, est-il rarement situé sur une seule plate-forme entre deux vallées, le plus souvent, il en occupe plusieurs. Il possède parfois plusieurs cimetières.

Les villages de Stari Vlah croissent de deux manières : 1° entre les maisons existantes viennent s'en intercaler de nouvelles, généralement par le partage de la *zadruga*, rarement par l'immigration; certaines maisons viennent même s'intercaler entre celles de deux *kraj* ou hameaux, dont les limites perdent ainsi leur précision. Mais cela ne va pas jusqu'à faire perdre au village sa forme disséminée; car l'émigration commence. Dans le cas seulement où ces villages se transforment en bourgs, les maisons se rapprochent et se groupent.

2° Les membres sortants des *zadruga* ou les nouveaux venus s'installent un peu à l'écart du village, dans son rayon, et ainsi se forment des *raselica* ou des *polesica*, maisons isolées qui se groupent plus tard en *kraj*. C'est un mode d'accroissement extérieur par rapport au précédent qui est un accroissement intérieur.

Type de la Šumadija. — Presque tous les villages de la Šumadija ont appartenu jusqu'aux premières décades du XIXe siècle au type de Stari Vlah. Mais les maisons, grâce aux deux modes d'accroissement, y sont devenues si nombreuses et si proches les unes des autres, qu'un nouveau type de villages s'est formé, celui de la Šumadija. Là, les *kraj*, les hameaux, sont devenus si grands que nombre d'eux se sont transformés en véritables villages; ailleurs, leur développement les a rapprochés au point que l'espace vide qui les séparait ayant disparu, leur réunion a constitué de gros villages. Quelques-uns se sont développés en *villages de routes* dont presque toutes les maisons sont alignées le long de la route principale, et dont les autres, disséminées, se tiennent à l'écart, au milieu des propriétés, mais avec leur façade toujours

tournée vers la route. Certains villages de la Šumadija ont des maisons plus rapprochées, sans être cependant serrées; c'est la transition vers le type des villages à maisons agglomérées. Tels sont surtout ceux qui sont situés à proximité des villes.

Dans quelques villages de la variété šumadienne, beaucoup de maisons se serrent et se groupent autour de l'église, de l'école, de la mairie ou de l'auberge; cette disposition s'impose surtout quand l'agglomération est traversée par une route importante.

Type de la Mačva. — Les villages des plaines de la Mačva (entre la Drina et la Save, en Serbie), de la Morava inférieure, de la Save et du Danube étaient jusque dans la première moitié du XIXe siècle du type espacé de Stari Vlah, puis de celui de la Šumadija, ils devinrent ensuite de plus en plus serrés. Les maisons sont disposées comme dans les villages de la Syrmie et du Banat ou dans certains bourgs de la Serbie; elles sont alignées régulièrement des deux côtés de la route ou d'un chemin rural plus ou moins important. Ces villages sont donc, de par la disposition des maisons, des *villages de route* dont les maisons ne longent pas immédiatement la rue, car elles sont bâties au milieu des vergers. Ils se différencient du type semblable de la Šumadija par le fait que les maisons sont en général plus proches les unes des autres.

Signalons une différence entre la variété de la Mačva et celle de la Jasenica. Dans la première, qui s'étend jusqu'à la Pocerina de Šabac, deux routes principales se rencontrent à angle droit et donnent au village la forme d'une croix; parfois, il y a encore plusieurs rues secondaires parallèles aux rues principales. Au carrefour où se coupent les deux rues principales se trouve une grande croix de bois, semblable à celles des cimetières : c'est le lieu de réunion où l'on danse le *kolo*; autour sont réunies l'école, la mairie, l'auberge, les magasins, la forge et quelques maisons de meilleure apparence. Dans le type de Jasenica, les rues se croisent à angle aigu, donnant au village un aspect étoilé et les maisons sont plus rapprochées que dans le type de la Mačva.

Ces villages diffèrent de ceux du type serré en ce que leurs rues sont régulières et leurs maisons encore disséminées, éloignées les unes des autres. Dans la Pocerina de Šabac, elles sont presque aussi espacées que dans les villages de même variété en Šumadija.

Le type de Stari Vlah est donc le type fondamental et primitif. Les types de la Šumadija et de la Mačva sont des types postérieurs et dérivés. Ils se sont ainsi constitués par suite de l'accroissement de densité des populations dans les régions plus basses et plus fertiles, par imitation des villages de la Syrmie et du Banat, et aussi sous la pression des autorités qui préfèrent ces villages à maisons agglomérées, plus faciles

à surveiller, non seulement au point de vue politique, mais encore pour y assurer la police. Au contraire, deux types de villages : le type karstique et le type d'Ibar, procèdent encore directement du type de Stari Vlah, mais leur évolution a été déterminée par des formes de relief particulières.

Type karstique. — Les agglomérations rurales des régions karstiques se distinguent du type de Stari Vlah par leur emplacement. Elles ne sont pas sur les hauteurs mais dans les dépressions (dolines, uvalas, polje). C'étaient, au début, des villages à maisons disséminées comme il est aisé de le constater dans les régions des Kuči, des Bratonožići et même dans la Katunska Nahija, en Monténégro. Mais, d'une part, l'accroissement de population était assez notable; d'autre part, l'étendue des terres labourables et des emplacements propices à l'installation était limitée; force fut donc de continuer à construire dans les mêmes dépressions : ainsi se formèrent des groupes de maisons rapprochées, mais rarement autant que dans les régions à villages du type aggloméré dont nous venons de nous occuper. Les maisons au bord des poljes karstiques sont souvent alignées en files presque ininterrompues de 2 à 3 kilomètres de longueur. Les plus rapprochées les unes des autres sont celles des islamisés. Plus on se rapproche du littoral de l'Adriatique, plus les maisons sont serrées. Elles sont tout à fait agglomérées sur l'étroit littoral qui subit l'influence des civilisations méditerranéennes.

Type d'Ibar. — Nous lui donnons ce nom d'après la rivière Ibar, dans la Serbie sud-occidentale, car c'est dans son bassin qu'il se rencontre à l'état le plus pur. On peut avec raison le nommer aussi type des *džemat*.

Le village d'Ibar, de même que le village de Stari Vlah, couvre une très grande superficie et s'étend sur plusieurs croupes ou collines, car il n'est presque jamais dans les vallées. Il est divisé en *džemat*, dont chacun occupe à lui seul au moins une hauteur ou une colline. Les maisons d'un *džemat* appartiennent généralement à une seule famille, bien rarement à plusieurs. Contrairement aux *kraj* des villages de Stari Vlah, les maisons des *džemat* sont assez rapprochées; mais les *džemat* sont généralement plus éloignés les uns des autres que les *kraj* des villages de Stari Vlah.

Ce type est avant tout en rapport avec le relief. Il n'apparaît que dans les terrains formés surtout de serpentine, de granit, de schistes cristallins, déchiquetés par de nombreuses vallées et de nombreux ravins atteignant régulièrement une profondeur de 300 à 400 mètres, à pentes

abruptes, à fond étroit, dont les cours d'eau rapides subissent des crues considérables. Entre les vallées s'élèvent des croupes souvent aplaties, sur le sommet ou les pentes adoucies desquelles la population est contrainte de s'installer. Mieux que les vallées, ces croupes se prêtent à l'agriculture et à l'élevage du bétail; chaque famille s'installe sur l'une d'elles et sur une seule, car ce serait une très grande perte de temps que d'avoir à descendre jusqu'au fond des vallées profondes pour remonter sur l'autre versant par des pentes abruptes. L'aller et le retour demanderaient au moins une demi-journée. Aussi, quand la famille, ou la *zadruga*, se multiplie et que le partage s'impose, les membres sortants vont s'installer sur une hauteur voisine et y commencent une nouvelle exploitation[1].

En dehors des bassins de l'Ibar et de la Raška, ce type prédomine dans les Rhodopes et dans l'Osogov, ainsi que dans le Poreč et le Kičevo, dans le bassin du Vardar.

VILLAGES A MAISONS AGGLOMÉRÉES

Ils occupent de vastes régions à l'Est, au centre et au Sud de la Péninsule. Ils sont situés dans les plaines, dans le fond des vallées et des ravins, sur les terrasses fluviales, sur les cônes de déjection, rarement sur les pentes des vallées. Il est tout à fait rare qu'ils se trouvent sur les montagnes, et, dans ce cas, ils occupent toujours une dépression.

Les maisons se touchent et s'appuient souvent les unes sur les autres, plus serrées parfois (comme dans la Crna Gora de Skoplje) que dans les villes. Ce sont, avec les villages et villes aromounes et les marchés turco-byzantins, les agglomérations les plus compactes de la Péninsule balkanique. Aussi n'y voit-on guère de véritables *okućnica*, de vergers, champs, jardins, entourant les habitations; là où il y en a, ils sont de très petites dimensions. Il n'y a qu'un seul cimetière pour tout le village, sauf dans le cas où celui-ci est constitué par des populations de religions différentes. Ces villages s'accroissent pour la plupart à l'extérieur, par l'adjonction de nouvelles maisons, par l'agglomération; lorsque l'espace vient à manquer, on fonde alors un autre village, généralement dans une position plus élevée, sur l'emplacement des installations pastorales.

1. Dans la région des villages de ce type, il y a bien plus de *zadruga* que dans les villages serrés qui se trouvent dans leur voisinage immédiat habités par la même population. C'est ce mode de culture et d'exploitation des unités géographiques indépendantes qui facilite le développement et la conservation des *zadruga*.

En dehors des influences du terrain, d'ailleurs moins importantes que dans les villages à maisons disséminées, l'ancienne organisation en *čiflik*, l'ancienne civilisation balkanique, turco-orientale et gréco-méditerranéenne, se font également sentir. Dans certaines régions, ces influences diverses empiètent les unes sur les autres. Il en résulte de nombreux types dont voici les principaux.

Type du Timok. — Nous l'avons nommé ainsi d'après le bassin du Timok, en Serbie, où il se trouve le mieux représenté. Il occupe une zone sans solution de continuité depuis le Danube jusqu'à la plaine de Skoplje. On y trouve en général de grands villages du type serré, dont l'origine remonte parfois aux *čiflik*. Avec le type gréco-méditerranéen, ce sont presque les seuls villages à maisons agglomérées qui se soient formés sans influences artificielles, plus librement que les autres.

Considérés dans leur ensemble, ces villages ont des formes rondes, ovales, parfois irrégulières.

Les maisons se serrent les unes à côté des autres, sans aucun ordre; les rues sont tortueuses et empêchent tout alignement régulier. Le plus souvent, au milieu du village, à la bifurcation de ruelles compliquées, se trouve une place un peu plus vaste; c'est la place de l'église, du puits, de l'auberge; elle porte le nom de *sredselo*, centre du village; c'est là que les paysans dansent l'*oro* ou le *kolo* et que se concentre toute la vie publique. Mais dans les villages les plus serrés, il se trouve aussi des groupes de maisons apparentées, des *mahala*, qui portent des noms de familles, et d'autres, véritables *mahala* topographiques, séparées par de petits espaces vides, souvent par des torrents; elles portent fréquemment les noms de *gornja* (haute), *srednja* (moyenne) *donja* (basse) *mahala*. Les villages les plus serrés sont ceux de la Crna Gora de Skoplje, puis ceux des župa Sredska et Sirinić, dans la Šarplanina et de Homolje en Serbie. Par contre les villages dont les maisons sont les moins serrées, ceux où les *mahala* se distinguent avec le plus de netteté, laissant entre elles le plus d'espace vide, sont ceux de la Morava et de la région de Soko Banja, en Serbie.

Il est intéressant de noter que les villages du type du Timok se sont dédoublés au nord de la montagne de Rtanj, dans la Serbie orientale. Il y a seulement quelques dizaines d'années, la population s'y occupait d'élevage plutôt que d'agriculture. Les petits villages serrés, situés dans le fond des vallées, étaient entourés de pâturages et de prairies qui suffisaient aux besoins de la population pastorale. Mais celle-ci augmenta et commença à s'occuper de plus en plus d'agriculture. Les pâturages qui entouraient les villages furent transformés en terres arables. Afin de pouvoir faire pâturer leur bétail, les paysans construisirent

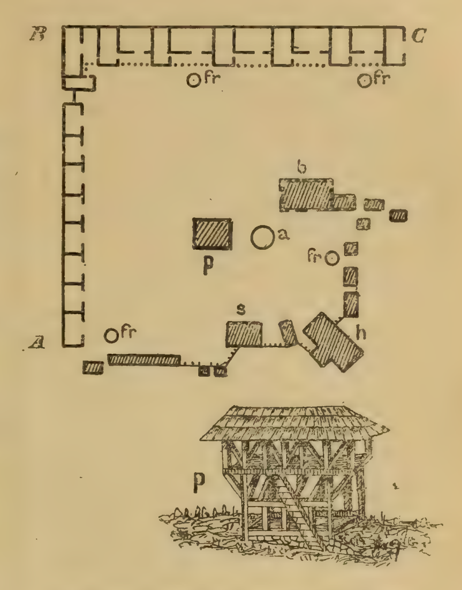
des *pojata*, des chalets dans les montagnes, et y passèrent presque toute la saison chaude. Les montagnes n'étant pas très hautes, on s'y occupa aussi d'agriculture. Peu à peu, autour de la *pojata*, les maisons se multiplièrent et finirent par former de véritables villages. Beaucoup de paysans s'y installèrent définitivement, tandis que d'autres s'occupant d'élevage et d'agriculture, y passaient la majeure partie de l'année. Les villages du bas restèrent presque déserts, surtout au cours de l'été. On n'y descendait que pour cultiver les petits champs entourant les maisons, pour participer aux fêtes villageoises et pour prendre contact avec les autorités. Les villages du haut répondaient mieux aux occupations mixtes de la population. En beaucoup d'endroits, celle-ci ayant augmenté et les environs s'étant transformés en champs labourés, les paysans durent monter plus haut avec leur bétail et construire de nouvelles *pojata*. Mais elles sont moins nombreuses que celles du niveau inférieur et plus clairsemées.

Type du Čiflik. — Ce sont des types artificiels de villages qui ont existé dans la Péninsule balkanique au Moyen-Age, mais ont pris leur forme actuelle sous l'influence des Ottomans.

Quoique les villages *čiflik* aient été répandus jusqu'au début du XIX[e] siècle dans toute la Péninsule, sauf dans la Dalmatie, le Monténégro karstique et la Serbie moravienne où ils étaient très rares, leurs véritables aires de répartition sont ou étaient les régions au sud de Niš, toute la plate-forme bas-danubienne, le bassin de la Marica, les régions du Vardar avec le Kosovo et la Metohija, la Thessalie, une grande partie de l'Albanie centrale et méridionale. Les villages *čiflik* de la Bosnie-Herzégovine ne diffèrent presque pas des villages libres. Même dans les régions mentionnées plus haut, les types purs des *čiflik* ne se trouvent que dans les plaines et dans les fonds de bassins et de vallées fertiles. On en distingue deux formes différentes :

1° Le village *čiflik* en forme de carré ou composé de plusieurs carrés. Les côtés du carré sont formés par les logements des *čifči*, petits et misérables taudis qui ne comportent qu'une seule pièce. A l'intérieur et presque toujours dans un coin du groupe se trouve l'habitation du maître (bey), le *selamlik* pour les hommes et le *haremlik* pour les femmes. Souvent, dans l'espace libre qu'entourent les cases, il y a un pavillon en bois, le *čardak*, d'assez belle apparence, où le bey et les siens passent l'été en surveillant les rayas qui travaillent. En général, à côté du pavillon se trouve l'aire. Il existe aussi des villages de *čiflik* serrés, sans murs ; les meilleurs types de ce genre que j'aie vus sont ceux de Bardovce, dans le bassin de Skoplje, et de Tolos, dans le bassin de Seres.

2° Le *čiflik* est entouré d'un mur, ordinairement construit en briques non cuites ou en pisé, rarement en pierres, et couvert de tuiles. Il ressemble à une petite forteresse où l'on ne pénètre que par un portail et une petite porte. Dans cet enclos sont distribuées les maisons des *čifči* et du bey; ces *čiflik* ne sont presque jamais isolés, et leur groupement forme un village.



Čiflik de Tolos dans le bassin de Seres.

A. B. C., Maisons d'une seule pièce, sous le même toit, habitées par les čifči.

p,	pavillon du bey;	s,	sélamlik;
a,	aire;	h,	haremlik;
fr,	four;	b.	boutique.

Les autres bâtiments appartiennent au bey.

Types gréco-méditerranéen et turco-oriental. — Le premier est presque identique au type méditerranéen souvent décrit et bien connu. Les villages, situés dans les plaines ou juchés sur les hauteurs, souvent dans des positions pittoresques, ont des maisons très serrées, en pierres ou en briques non cuites, couvertes d'ardoises ou de tuiles. Coupés de rues souvent pavées, avec un marché, ils ne diffèrent que très peu des petites villes gréco-égéennes. Par endroits s'y font sentir les traces des influences turco-orientales, surtout sur le littoral thraco-macédonien. Là, comme en Thessalie et en Épire, ce type se mêle parfois aux *čiflik* et aux dérivés de ceux-ci sous l'influence d'un régime économique libre.

Les villages des Aromounes, toujours situés très haut au-dessus du fond des vallées, appartiennent tous au type gréco-méditerranéen. Ce sont les plus grands villages de la Péninsule. Ils diffèrent de tous les autres par le genre de vie spécial que nous avons décrit. C'est dans le type des maisons, dans l'arrangement et l'ameublement des pièces que se font sentir les influences de la civilisation byzantine. Il est curieux de remarquer qu'un certain nombre de villages serbes appartenant aux Mijaci, dans la région de la Mala Reka (Galičnik, Lazaropolje, Osoj, etc.), sont de ce type.

Les villages des Ottomans, limités aux quatre îlots de population turque, sont toujours du type très aggloméré. Ils sont souvent entourés

de murs en briques ou en pierre et les maisons sont bâties au milieu des jardins; si, par hasard, elles donnent sur la rue, ce n'est pas par la façade, mais par un mur sans fenêtres.

Villages de types mixtes. — Au Sud de Niš, sur la plate-forme bas-danubienne et dans le bassin de la Marica, presque tous les villages ont appartenu, jusqu'à une époque récente, au type des *čiflik*. Dans les villages libres, d'ailleurs très rares, se faisaient sentir les influences des types gréco-méditerranéen et turco-oriental. Les villages-*čiflik* de la Bulgarie sont maintenant en pleine transformation. Affranchis du régime du fief, les *čiflik* et les villages-*čiflik* se transforment en villages libres, avec une tendance très prononcée à se rapprocher du type des villages du Timok et même de la Mačva. D'autres se rapprochent, dans leur nouvelle évolution, du type de la Šumadija et du type de *džemat*. Dans cette apparition de types mixtes et nouveaux, il n'y a, semble-t-il, qu'un fait à retenir : dans toutes ces vastes régions prédominent les villages à maisons agglomérées, sans rues droites ni régulières.

CHAPITRE XVII

LES TYPES DES MAISONS

La *kuća* et sa forme primitive. — Maison dinarique. — Type moderne. — Dépendances de ces deux types. — Maison karso-méditerranéenne. — Maison moravienne et vardarienne. — Maison gréco-méditerranéenne. — Maisons de type turco-oriental et *kula*. — Maison des *čifčis*. — Maisons de types mixtes.

LA NOTION DU MOT KUĆA ET SA FORME PRIMITIVE

Il semble que la *kuća*, la maison primitive de la population yougoslave appartenant au régime patriarcal, n'ait compris au début qu'une seule pièce, c'est-à-dire le minimum d'espace couvert dont on ait besoin. C'était d'ailleurs souvent la maison des immigrés avant qu'ils fussent à même d'en bâtir une plus confortable. Ce furent les maisons des *zbeg*, des réfugiés dans les forêts, à l'époque turque. Certaines populations balkaniques, ont conservé avec ce sens du mot *kuća* les formes mêmes de la maison primitive; mais elle ne sert plus que de hutte pour les bergers.

Le véritable sens populaire du mot *kuća*, maison, est celui de pièce où se trouve le foyer et où l'on entre tout d'abord en venant du dehors. C'est la *kuća* dans le sens le plus étroit et probablement le plus ancien du mot. Ses synonymes sont *dim*, fumée, et *ognjište*, foyer, tous deux se rapportant au feu qu'on n'allume que dans cette pièce. Les Musulmans de Bosnie et d'Herzégovine emploient quelquefois dans le même sens le mot *odžak*, âtre. Chez les *Vasojevići*, les maisons ont souvent deux étages : le foyer se trouve à l'étage inférieur, au rez-de-chaussée, qui est seul appelé, pour cette raison, *kuća*[1], tandis que l'étage supérieur est réservé aux chambres.

De part et d'autre de cette pièce principale, la maison s'est étendue par des annexes et par des additions, soit horizontalement, soit en hau-

1. « Lorsqu'on est dans la chambre, on dit : Va à la *kuća* et apporte-moi de l'eau. » [Pope Ilija Zalević : *Naselja* II.]

teur. Toutes ces annexes ont leur nom propre et aucune ne s'appelle *kuća*. Il semble que la première de ces additions soit la réserve, *ostava*, pièce où l'on conserve différents objets, surtout les costumes. Elle s'appelle parfois d'un nom grec : *ćiler*, ou de noms qui sont probablement d'origine turque : *suldrma*, *hudžera*. Des chambres à coucher s'y sont ajoutées, en dehors de la *kuća*, comme de petites maisons particulières, en bois. Elles sont encore maintenant très répandues, surtout en Šumadija. Ce sont les *vajat*. Chaque membre marié de la *zadruga* a son propre *vajat*.

Plus tard on annexa à la maison même des pièces devant servir de logement pour la nuit. On ne dort donc pas seulement dans la *kuća*, autour du feu, ou dans le *vajat*. Ces pièces portent les noms de *soba* ou *odaja*, chambre.

Plus les annexes sont devenues nombreuses, plus le sens du mot *kuća* s'est élargi : il désigne aujourd'hui l'ensemble de la maison proprement dite avec ses annexes, les *soba* et les *ostava*. Il existe même une signification plus large du mot *kuća*, qui désigne alors non seulement la pièce principale et ses annexes, mais aussi toutes les constructions qui l'entourent.

Enfin, la *kuća* s'identifie avec la famille ou *zadruga*. Les synonymes de *kuća*, en particulier le mot *odžak*, ont aussi les mêmes significations élargies. On comprend donc que certains villages des islamisés de Bosnie-Herzégovine, issus des *zadruga*, s'appellent *odžaci*. Les noms *Kućići* ou *Odžakovići*, désignent les descendants d'une famille importante, correspondant à ce sens élargi.

Tout semble indiquer que la maison primitive d'une seule pièce avait une forme à peu près identique chez tous les Slaves balkaniques. Dans bien des régions, on se souvient encore de cette ancienne forme, qui ne s'est conservée que dans les pays montagneux. Telles sont en général les maisons qui s'appellent : *sibara*, *lubara*, etc. J'en ai vu dans les régions de la Raška et de l'Ibar, sur le Mučanj et dans la *župa* Sirinić dans la Šarplanina. Toutes sont identiques : à l'intérieur d'un cercle de 2 mètres de diamètre tout au plus, on enfonce des pieux assez longs, les *siba*, qu'on incline de façon que leurs extrémités se rapprochent sans se toucher; il faut en effet réserver dans le toit un passage à la fumée. Ces pieux sont recouverts de chaume, de feuilles de hêtre, de fougère et de paille. On emploie aussi quelquefois le gazon, et le tout est maintenu par des pièces de bois couvrant la *sibara* au dehors. Outre l'issue réservée à la fumée, une petite porte basse est pratiquée au ras du sol. La *sibara* est donc de forme conique : à l'intérieur au milieu de l'espace circulaire, on allume le feu. Aucune fenêtre ; pas de plafond, ni de plancher, le sol battu en tient lieu. Quelques-unes

de ces constructions, les plus vieilles, sont en forme de prisme, parfois couvertes d'écorce, notamment de conifères et de tilleul, *lub*, d'où est dérivé le nom de *lubara*. Ces maisons n'existent plus aujourd'hui dans les villages. Elles servent surtout dans la montagne de huttes pour les bergers. Une habitude veut que les vieilles maisons, lors qu'elles sont remplacées par de nouvelles, subsistent cependant; elles servent alors de dépôts ou de dépendances (*zgrade, staje*). Notons que les huttes de bergers dans les Brda du Monténégro (surtout chez les *Vasojevići* et les *Drobnjaci*), ainsi que le long du Lim (Polimlje) et de la Tara (Potarje, où on les appelle *dubirog* ou *savardak*), sont analogues aux maisons du type de *sibara*. Les maisons primitives du Monténégro et de l'Herzégovine karstique, à une pièce, appelées *kljetara*, sont en général bâties par rangées de pierres juxtaposées, sans mortier, et sont couvertes de paille [1].



Savardak des pasteurs dinariques (environs de PRIJEPOLJE).

1. Dans certaines régions, il y a eu à l'époque turque des maisons creusées dans le travertin (calcaire d'eau douce) et dans le *loess*. J'ai vu de ces demeures en forme de cavernes à la Dubrava, dans les environs du village de Klisura, sur la route de Bela Palanka à Pirot. On y voit maintenant plus de 20 cavernes artificielles, taillées dans le travertin et en forme de chambres carrées ou rondes avec des compartiments dissimulés pour la garde des vivres ou objets d'une certaine valeur; ces compartiments dissimulés sont creusés dans le « sol » de la caverne et l'on n'y pénètre que par une ouverture étroite, à peine suffisante pour le passage d'un homme. Les ouvertures sont recouvertes de dalles. Dans le voisinage de cette localité de Dubrava se trouvait autrefois la ville de Kuriésma ou Stara Klisura, souvent mentionnée par les voyageurs des XVIe et XVIIe siècles, composée de plus de 40 boutiques d'artisans et de commerçants, surtout de maréchaux-ferrants. A la suite des violences des Turcs, les habitants de Stara Klisura dûrent se disperser comme ce fut d'ailleurs le cas pour bien des localités situées le long de la route de Constantinople. Dix de ces familles de Stara Klisura se sont installées à Dubrava, où elles se sont creusé des cavernes. Elles y ont vécu, ainsi que leurs descendants, pendant presque un siècle, et ne les ont quittées qu'après 1880 pour aller s'installer dans le village actuel de Klisura. J'ai vu des cavernes analogues, taillées dans le travertin, au-dessus du monastère de Sveti Stevan (environs d'Alexinac, en Serbie); ces logements sont souvent, dans la vallée de la Neretva, taillées dans le conglomérat. J'en ai vu encore sur le chemin de Stolac au polje karstique de Dabar en Herzégovine, dans la vallée de la Bregava, également dans le conglomérat. En Bulgarie, entre Rahovo, Lompalanka et Vidin, il y a des villages avec des logements souterrains creusés dans le loess. On les appelle « *burdelj* ». L'un de ces villages, aux environs de Lompalanka, a été décrit en détail par F. TOULA. Dans quelques villages de la Šumadija (p. ex. à Sipić), il y a des endroits appelés *Burdeljina*, et l'on raconte que les hommes y ont habité des cavernes creusées dans le limon. Ces habitations souterraines sont différentes des abris dans les cavernes naturelles, où la population allait se réfugier provisoirement aux moments de grands dangers.

La *kuća* s'est différenciée, grâce à l'emploi des différents matériaux de construction, par suite du climat, des conditions économiques et sociales, et des influences des diverses civilisations. C'est ainsi que se sont constitués des types particuliers aux différentes régions : types dinarique, moravien, vardarien, types de Srednja Gora, des *čifči*, et des types mixtes, auprès des types des anciennes civilisations, dans le littoral égéen et adriatique et auprès des maisons soumises aux influences turco-orientales.

LA MAISON DINARIQUE

Il y a cinquante ou soixante ans, dans tous les villages dinariques dominaient les maisons en bois, à côté des maisons mi-bois, mi-torchis, même entièrement en torchis. Si l'on néglige les différences régionales, d'ailleurs insignifiantes, elles étaient composées des mêmes pièces et leur ameublement intérieur était presque le même. Toutefois, elles se sont différenciées dans les dernières décades. Lorsqu'on parcourt aujourd'hui les vallées dinariques du Nord au Sud à partir de la Save, on remarque nettement qu'aux maisons en maçonnerie couvertes de briques ou de tuiles succèdent les maisons en torchis, moitié torchis et moitié bois, et, dans les hautes vallées, les maisons en bois avec un haut toit en bardeaux, qui fut la maison primitive, la *brvnara*, et prédomine encore dans les plus hautes régions dinariques.

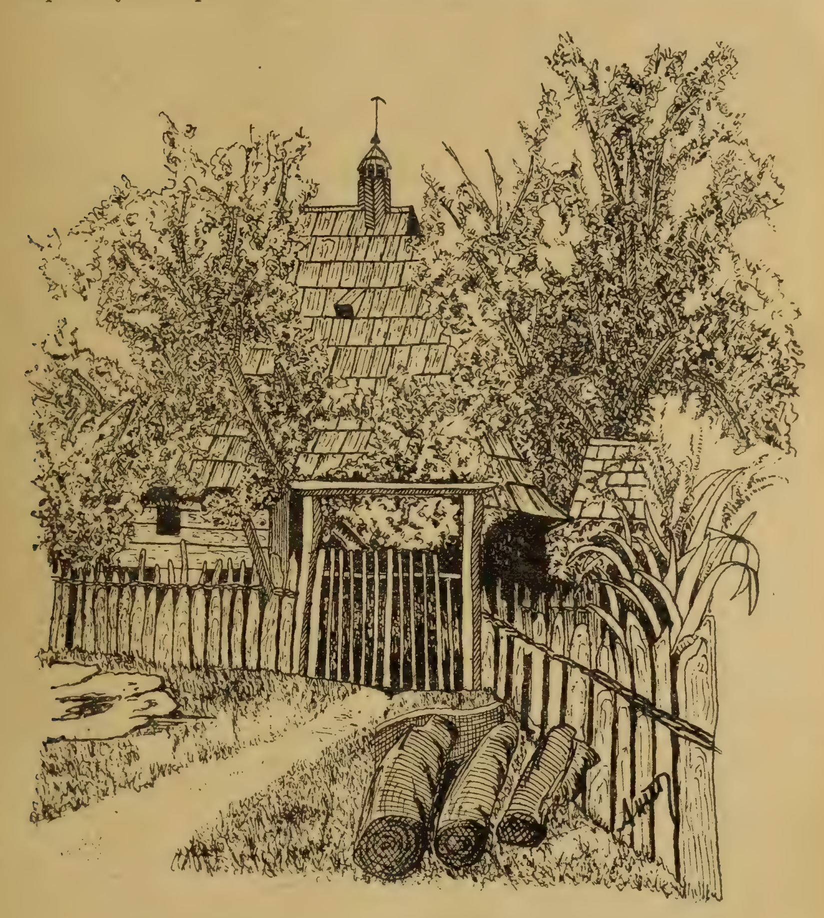


Maison dinarique en bois avec son appendice le *čiler* (à gauche). Environs de Prijepolje.

Ces *brvnara*, charpentées de poutres, couvertes en bardeaux, quelquefois à l'échandole (*na klis*), d'un toit très haut et très raide, avec de nombreux raccords en étages, étaient parfois dépourvues de fondations et se transportaient d'un endroit à un autre, voire d'un village à un autre[1]. Entre les poutres est pratiquée une petite ouverture qu'on peut fermer par une planchette ou par un volet. La fumée s'échappe par le toit et par cette ouverture. Plus tard ont apparu des *badža*, trous à fumée, de formes diverses, puis la cheminée en bois, *kapić*, recouverte d'un chapeau cylindrique (*kapa*), également en bois. Cette cheminée

1. J'ai souvent entendu parler dans mon enfance de maisons de ce genre à Jadar en Serbie. Selon Novaković, il y en a eu même dans la Mačva (*Selo*, p. 140).

caractéristique s'est conservée jusqu'à nos jours. Ces maisons se trouvant au milieu de vergers plantés de nombreux pruniers, on les voit à peine, sauf le *kapić* qu'on distingue à travers la verdure. Sur son chapeau cylindrique s'élève très haut une lance avec une ou deux pommes



Maison dinarique en bois (environs de Čačak (Serbie occidentale).

Toit en bardeaux de dix rangs superposés, surmonté du *kapić* (cheminée). — Autour de la maison, le verger avec la porte typique de la *Šumadija*.

en bois, surmontées d'une aigrette. La cheminée (*kapić*) est souvent ornée de dessins de bois.

Plus tard, on construisit ces chalets (*brvnara*) sur des fondations en maçonnerie; c'est le seul type de *brvnara* qu'on rencontre aujourd'hui dans les pays dinariques. Le toit en bardeaux et les deux portes opposées ainsi que le *kapić* se sont conservés. Lorsque les paysans construisent

de nouvelles maisons, ces *brvnara* deviennent les « anciennes maisons », ou sont transformées en dépôts.

Les *brvnara* des régions dinariques eurent bientôt des annexes servant de dépôts et portant le nom d'*ostava* ou de *ćiler*. La maison comprit alors deux pièces. Toutefois on dormait encore dans la *kuća*, autour du feu et dans le *vajat*. La chambre apparut ensuite. Puis la maison se transforme et d'autres matériaux sont employés : on la fait moitié en bois, moitié en torchis. La *kuća* est toujours en bois (solives, poutres), tandis que la chambre est en torchis ou en planches (*čatma*). Qu'il y ait une ou deux pièces, la pièce principale, la *kuća* est celle où brûle le feu; la chambre n'est utilisée que pendant l'hiver, et il est rare qu'on y pénètre en été. Le foyer est généralement placé près d'un mur de la *kuća*, rarement au milieu. Au-dessus du foyer se trouve une tablette, le *pločevlje*, où l'on range les *crepulja* (les ustensiles pour cuire le pain), ou sur laquelle on s'assied autour du feu; il y a encore le cendrier, *pepeljak*, pour recueillir la cendre. Sur l'âtre sont deux pierres appelées *prekladi* (figurant les chenêts) et, quelquefois, entre ces deux une troisième plus basse appelée *glavnja*, terme qui signifie aussi d'ailleurs tison, qu'on pose sur les *prekladi*. Au-dessus de l'âtre se trouve un treillage en bois appelé *čeren*, sur lequel on fait sècher le maïs. La pièce n'est pas entièrement plafonnée et tout semble indiquer que le *čeren* est l'embryon du plafond qui n'apparaît que plus tard.

De la *kuća*, on allume le poêle de terre engagé dans le mur de la pièce contiguë qu'il sert à chauffer. Tandis que la *kuća* n'a en fait de enêtres qu'une ou deux petites ouvertures carrées, fermées par un volet, la chambre a toujours des fenêtres.

Les maisons en bois ont été construites dans la Bosnie orientale et la Serbie dinarique surtout, par les Osaćani, habitants de la région d'Osat en Bosnie; dans les autres régions dinariques, par les paysans eux-mêmes.

Pour donner un exemple d'une des *brvnara* les plus typiques, je vais décrire celle de Miloš Obrenović, qui, avant de devenir prince de Serbie, était un paysan de la Šumadija et habitait une *brvnara* dans le village de Gornje Crnuće, au pied du Rudnik. Cette *brvnara*, construite par les Osaćani dans les premières années du XIX[e] siècle, est encore bien conservée.

Elle se trouve à 100 ou 120 mètres au-dessus de l'Osjačka Reka sur une pente abrupte, au milieu d'un verger. Elle comprend la *kuća*, la chambre, et le pavillon (*čardak*), ajouté dans la suite. Au-dessous de la chambre, il y a une cave en maçonnerie. La maison est en bois (poutres), le toit comprend huit rangées de bardeaux. Sur la partie supérieure du toit est pratiquée une ouverture, *kalkan*, qui donne accès sur le plafond.

La cheminée est un *kapić*, avec ses lances surmontées de deux pommes en bois. La maison a deux portes situées l'une en face de l'autre[1]. Leurs parties supérieures sont arrondies. Sauf les clous, toute la maison est donc en bois, y compris même les verrous. A l'intérieur on voit des soubassements maçonnés sur lesquels reposent les poutres en saillie; sur ces saillies en forme de bancs, sont de larges solives où l'on place les ustensiles; ce banc s'appelle *atula*, mot d'origine étrangère. Au-dessus de l'âtre et devant le trou du poële de la chambre est placée la *gramada*, rayon en pierre sur lequel on met la vaisselle, etc. Autour de l'âtre deux grandes pierres *prekladi*, figurent les chenêts. Le sol est dallé. Il n'y a pas de séchoir (*čeren*) ni de plafond. Entre les poutres, on a pratiqué des ouvertures étroites semblables à des meurtrières[2]. L'aspect de la chambre est celui que nous connaissons, avec plafond et poële de terre; le sol battu tient lieu de plancher; les fenêtres qui ferment par des volets sont constituées par de nombreux croisillons de bois (*toplija*) renflés à chacun de leurs croisements; du papier est collé sur ces châssis. Le pavillon, comme la *divanhana* tout en bois, sert principalement de lieu de divertissement.

La *kuća* avec une chambre devient le type habituel. Il est rare qu'il y ait deux chambres. Mais par contre, on voit apparaître devant la maison un abri couvert, entouré ou non d'une palissade basse en bois; c'est une sorte d'auvent ou de balcon (*trem*, *ajat*, *doksat*). L'auvent fait de l'habitation une maison à trois pièces; il existe surtout dans les nouvelles maisons en torchis, *pletara*, couvertes de tuiles.

La première tuile (*céramida*) a été introduite dans la Šumadija par des tuiliers de la région de Pirot et de Niš, dans les premières années du XIX[e] siècle. Aujourd'hui encore, il est rare de trouver dans la Šumadija une tuilerie, *ćerana*, où il n'y ait pas, comme ouvriers des *pečalbari* de la région de Niš ou du pays de Torlak. Dans les maisons en question, à la cheminée en bois fait place la cheminée en maçonnerie. Les fenêtres se font plus nombreuses et les carreaux remplacent souvent le papier.



Maison dinarique influencée par le type alpin (environs de Sarajevo).

1. Ces portes servent à divers usages dans la maison. Il n'est pas probable qu'elles aient été pratiquées pour pouvoir plus facilement fuir les Turcs.
2. Les mêmes meurtrières se trouvent sur le vajat qui est de la même date.

Ce n'est pas seulement le plan intérieur et le matériel de construction qui se sont modifiés. Les ustensiles et les meubles ont subi le même sort. En général, les deux genres de modifications vont de pair. Les changements dans l'éclairage sont très intéressants[1].

Cette maison dinarique a moins subi que les autres l'influence des régions voisines. Au Nord-Ouest, elle rappelle par certains côtés la maison alpine, celles des Alpes Orientales (p. 231). Cette ressemblance est manifeste dans la Carniole, au Nord de Ljubljana, dans la Croatie proprement dite, dans la Lika, par-ci par-là dans la Bosnie et même jusqu'au pays des Vasojevići. A l'imitation de la maison méditerranéenne elle s'est élevée d'un étage en Herzégovine, et d'abord dans les villes. Ce type de maison élevée se rencontre même en Bosnie méridionale et dans la Serbie dinarique chez les paysans riches, surtout ceux qui s'occupent de commerce; le rez-de-chaussée sert alors de magasin, et l'étage supérieur d'habitation privée. Les beys musulmans et les autres islamisés riches ont souvent construit des maisons rappelant le modèle turco-oriental dont il sera question plus loin. Toutes ces influences sont en voie de disparition. Mais de plus en plus dans les plaines et les vallées dinariques, même dans les régions montagneuses, c'est la maison moderne qui prédomine.

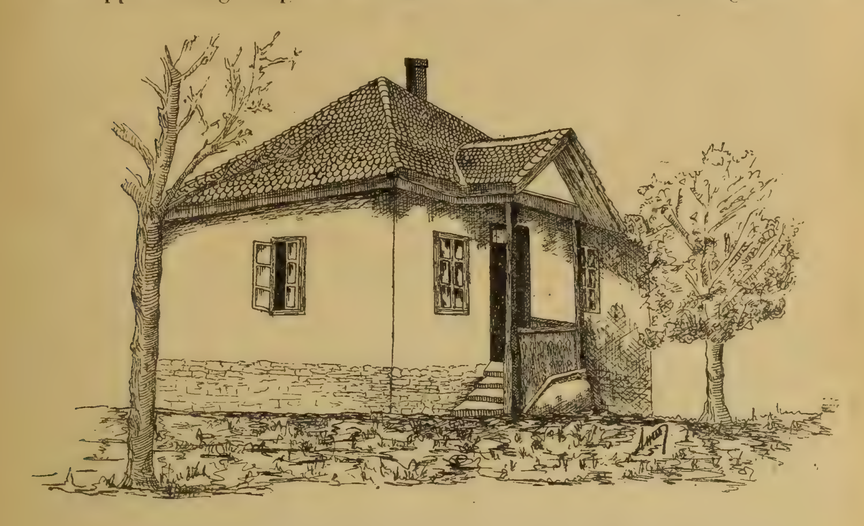
LE TYPE MODERNE

Ce sont des maisons à fondations en pierre, souvent en pierre taillée, maçonnées en briques cuites ou non, couvertes de briques ou de tuiles, rarement plancheiées. La véritable *kuća* disparaît pour faire place à un corridor, à la cuisine et aux chambres. Auprès d'elle s'est conservée souvent la vieille maison, la *kuća*, appartenant à l'un des genres précédemment décrits. Plus il y a de membres mariés dans une famille, plus grandes sont ces maisons nouvelles, les *vajat* disparaissent lentement, chaque membre marié ayant sa chambre propre. Le plus souvent, la maison est composée de trois pièces : la pièce principale où se trouve le foyer; la seconde, qui est destinée au chef de la famille (les autres membres habitent la « vieille maison » ou les *vajat*); la troisième réservée aux hôtes.

Les maisons serbes de la Syrmie et du Banat, celles aussi des villes de la Serbie ont souvent servi de modèle dans la campagne mais en

1. C'est d'abord, d'après S. Trojanović, une branche de pin (*luč*), puis la veilleuse (*žižak*), et la chandelle de suif. Les lanternes (*fenjer*) sont de très vieille date ; des villes, elles ont passé à la campagne. La *zublja* (flambeau) est plus ancienne encore que la lanterne. On l'employait lorsqu'on allait la nuit surveiller le bétail.

s'accommodant aux besoins et aux goûts des paysans. Les types qui se répandent de plus en plus en Serbie moravienne et en Bosnie septentrionale sont ceux que construisent les paysans-maçons qui ont fait leur apprentissage auprès des Italiens travaillant dans ces régions. Les



Maison du type moderne (Serbie, environs de Valjevo).

autres sont l'œuvre des *pečalbari* de la Serbie méridionale, surtout de Mavrovo et des environs de Debar; et aussi de Knjaževac, de Pirot, Leskovac, Vranje. Les nouvelles maisons tirent leur nom des régions ou des villages où elles ont été construites abord : *bogatinka, tamnavka, šumadinka* par exemple[1] :

Les dépendances de ces deux types. — Les maisons de ces deux types (celles surtout du type dinarique) groupent autour d'elles un grand nombre de constructions dont certaines sont tout aussi importantes au point de vue de la géographie humaine que la maison elle-même. Lorsque la *zadruga* est très grande, la maison constitue avec les constructions secondaires toute une agglomération qui semble être un village indépendant. Comme exemple, je citerai l'ensemble des constructions de la *zadruga* des Prošići, dans le village de Korenita, région de Jadar, en Serbie. Ces Prošići ont émigré il y a 140 ans de Bijela Rjeka, en Herzégovine.

Au milieu d'un vaste verger de pruniers se trouve la cour entourée de palissades (*plot*). Dans la cour il y a deux maisons : la vieille, en bois,

1. Ljuba Pavlović. *Naselja*, tome IV et VIII, Belgrade, 1907 et 1912.

et l'autre, la nouvelle, construite en briques et couverte de tuiles. Autour de ces maisons se trouvent quatre *vajat* dont le plus grand (*veliki vajat*) est aussi vaste que la maison principale. Il y a encore deux bâtiments pour le lait (*mlekar*), trois greniers pour le maïs non égréné (*koš*), un grenier à céréales (*ambar*), deux compartiments à alambics pour la distillation de l'eau-de-vie, une grande remise pour les tonneaux à eau-de-vie (*kačara*), deux séchoirs à pruneaux (*pušnica*), un magasin pour la conservation des prunes sèches, un hangar (*suvotnik*) pour les



Aspect d'une maison primitive en *Polimlje* (*Starivlah*, environs de PRIJEPOLJE).

enclos pour le bétail et le kućer — maison — grenier à maïs — ruchers
écurie — laiterie — four
poulailler

chars, une étable (*naslonice*) pour les bestiaux, enfin un four de boulanger. Au milieu de la cour, sous un tilleul se trouve une grande table (*sovra*) où l'on prend les repas en été, surtout lors des fêtes qui terminent la moisson. Cette *zadruga* a donc près d'une vingtaine de constructions et son aspect est assez imposant.

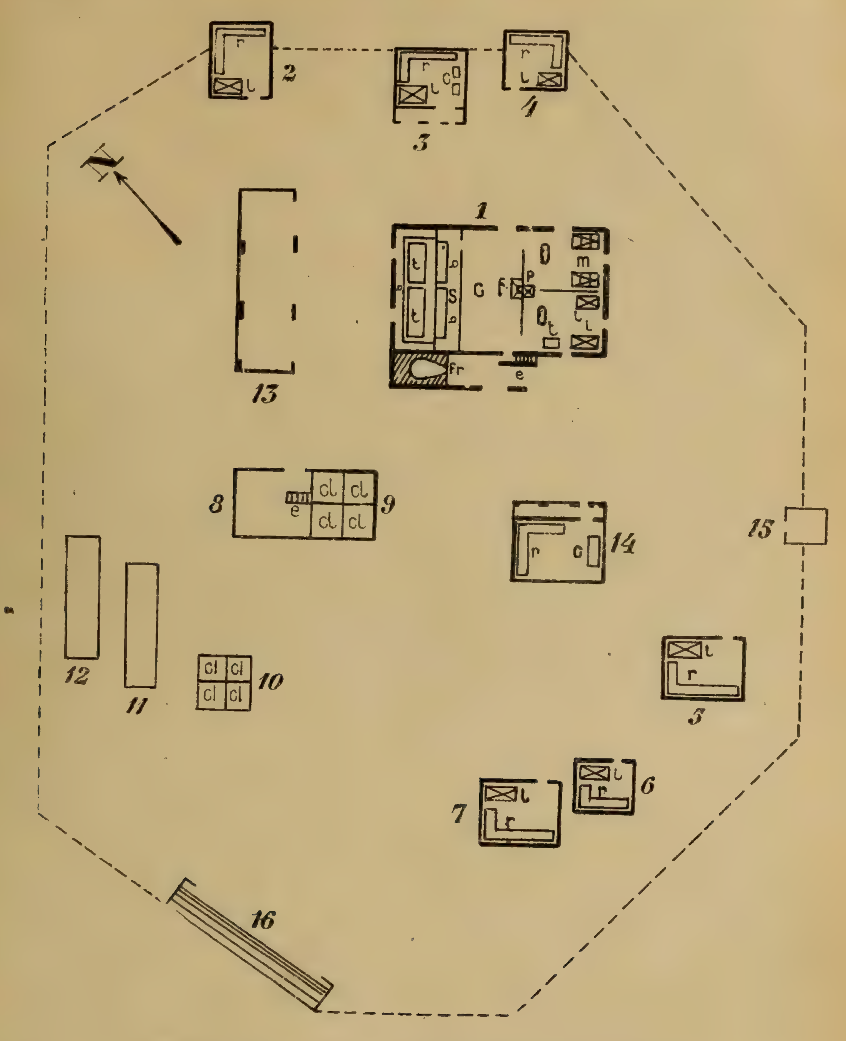
Le croquis ci-joint représente la maison et les dépendances d'un paysan du village Gornja Dobrinja, dans la région d'Užice, en Serbie.

Parmi toutes ces dépendances, les plus caractéristiques des régions dinariques sont le *vajat*, la maison des hôtes (*gostinska kuća*), la laiterie (*mlekar*) et les *sobrašice*[1].

Le *vajat* joue aussi le rôle de chambre et de dépôt. C'est la construction destinée aux jeunes mariés, aux jeunes filles, et à laquelle sont liés

1. Les régions à pruniers ont des constructions spéciales : les séchoirs (*pušnice*), les magasins et les alambics.

les plus chers souvenirs de la vie paysanne. C'est toujours une petite bâ-



Répartition des bâtiments autour de la maison d'un paysan, dans le village de *Gornja Dobrinja* (environs d'Užice, Serbie).

1, *maison habitée ;*
- **c**, chambre ;
- **f**, foyer ;
- **o**, petites chambres ;
- **l**, lits ;
- **t**, table ;
- **p**, fourneau ;
- **m**, métier à tisser ;
- **s**, salle à manger d'hiver ;
- **b**, bancs ;
- **fr**, four ;
- **e**, escaliers.

2, 3, 4, 5, 6, 7, *vajat ;*
- **l**, lits (1m,40 × 2m) ;
- **r**, rayons ;
- **c**, caisses à linge.

8, *magasin ;*
- **e**, escaliers.

9, 10, *greniers ;*
- **cl**, cloisons à grains.

11, 12, *greniers à maïs ;*

13, *suldrma* (dépôt pour voitures et outillages d'agriculture).

14, *laiterie ;*
- **r**, rayons pour auges à lait et pour cuveaux à fromages ;
- **c**, caisse.

15 et 16, portes.

tisse en poutres, recouverte de planches, composée d'une seule pièce et

où l'on n'allume jamais de feu. On comprend que les romanciers qui ont décrit la vie populaire de ces régions s'en soient si souvent occupés.

Le *mlekar* est aussi construit en bois, généralement en poutres, rarement en torchis; il est souvent surélevé d'un mètre au-dessus du



Le *vajat* en bois (type de *Šumadija*).

sol et repose sur des montants. Il est couvert de bardeaux. C'est la pièce la plus propre de ces régions. Comme il se rapporte à l'élevage des bestiaux et à la préparation du beurre, on le voit dans toutes les régions dinariques.

Les maisons pour les hôtes (*gostinska kuća*), existent surtout en Podrinje, à Valjevo, en Šumadija; elles sont moins nombreuses en Stari-Vlah et en Bosnie-Herzégovine.

Les *sobrašice* et les *čardačići* sont spéciales à la Serbie nord-ouest et n'existent qu'autour des églises et des monastères. Elles sont en bois et garnies au milieu de grandes tables entourées de bancs. Il y en a parfois un si grand nombre qu'elles ressemblent à un village entier. Ce sont des constructions destinées aux réunions et aux fêtes populaires. Chaque paysan plus ou moins aisé possède auprès de l'église ou du monastère une de ces baraques (*sobrašica*), et c'est là qu'il reçoit ses parents et ses amis lors des fêtes de l'église.

Le *kućer* est une maisonnette en bois, qui peut se déplacer; caractéristique de toutes les régions dinariques montagneuses, elle est assez grande pour qu'un homme puisse s'y étendre. C'est l'abri des pâtres qu'on trouve constamment auprès de l'enclos (*tor*); et qui change de place avec eux.

En Herzégovine et surtout dans le Monténégro (à l'exception de la Brda), ce qu'il y a de plus remarquable c'est l'aire, ou *gumno*. Elle est



Sobrašice dans la *Šumadija* (Breznica, près de Čačak).

entourée d'un mur haut de 1 mètre à 1 m. 20, construit avec la meilleure pierre de taille; l'aire elle-même est pavée des plus belles dalles qu'on puisse trouver, et possède en son milieu une petite colonne en pierre. Elle est donc toute différente des aires des autres régions avec lesquelles elle n'a de commun que la forme. Elle coûte cher, parfois plus cher qu'une maison. Cette aire sert pour les fêtes, les réunions et les danses populaires; on pourrait presque dire qu'elle ne sert qu'accessoirement à battre le blé.

Toute l'Herzégovine, les Brda monténégrins (la partie non karstique) et les régions sud-est de la Bosnie ont une construction qui leur est propre : c'est la *klanica*, en bois ou en maçonnerie, toujours à deux étages (comme les maisons herzégoviniennes), dont la partie inférieure est réservée au bétail et la partie supérieure au fourrage.

Presque toutes les régions dinariques possèdent des cabanes de pâtres de forme pyramidale, où l'on enferme aussi les bestiaux. Ces

cabanes s'appellent *dubirozi* ou *savardaci*; comme on l'a dit plus haut, elles ressemblent par la forme et les matériaux de construction aux maisons primitives[1].

LA MAISON KARSO-MÉDITERRANÉENNE

C'est une maison en pierres, élevée parfois de deux étages. Elle domine sur le littoral, dans le karst, c'est-à-dire en Istrie et dans le karst de Trieste jusqu'à Postojna (Adelsberg) et sur tout le littoral adriatique jusqu'à Scutari. Les maisons en pierres pénètrent en quelques endroits dans le Gorski Kotar près de Fiume, elles couvrent l'Herzégovine et le Monténégro karstiques. Elles dépassent donc la limite du climat méditerranéen et leur aire de distribution s'arrête là où commencent les régions forestières. Dès que l'approvisionnement en bois devient difficile, les maisons en pierres apparaissent même en dehors des régions karstiques. Par imitation, elles pénètrent, dans les régions forestières, comme dans les pays des Vasojevići et des Drobnjaci.



Maison du type karstique en pierre; toit en paille (*Drobnjaci*, Monténégro).

Il existe différentes formes de maisons en pierres. Nous n'étudierons que les deux plus répandues. La première, c'est la maison à un étage, la *prizemljuša*, composée d'une seule pièce, sans cloisons intérieures ni annexes, et correspondant à la *kuća* dinarique, à une pièce. La seule différence qu'elle présente avec celle-ci est qu'elle est construite en pierres et couverte de paille de seigle, rarement de planches, d'ardoises ou de tuiles. Pas de plancher : rien que le sol ou la terre battue. Ces maisons ont une ou deux portes ; dans ce dernier cas, celles-ci se font face. Elles n'ont, pour la plupart, pas de cheminée; si le toit est formé de dalles, on en soulève légèrement deux ou trois pour donner une issue à la fumée. La partie la plus importante de ces maisons est l'âtre (foyer), qui est toujours assez rapproché d'un des murs, il est construit en pisé, le plus souvent en terre karstique rouge, *terra rossa*. Dans les maisons herzégoviniennes de ce type se trouvent sou-

1. Les *pivnica* (caves) sont les dépendances caractéristiques des régions vinicoles. Il y en a un grand nombre à Krajina et à Zupa de Kopaonik; à Zupa leurs groupes s'appellent *poljana*.

vent de chaque côté de l'âtre des lits, construits également en pisé; élevé des deux ou trois décimètres, au-dessus du sol, ils se trouvent ainsi à la même hauteur que l'âtre, c'est là qu'on s'assied autour du feu, et qu'on passe la nuit. Parfois ces lits sont construits en pierres taillées et ornés de lambris dans les coins. Derrière l'âtre et les lits, on voit une tablette, le *prieklad* ou la *pikulj*, construite en pisé ou en pierre et haute d'un mètre. On s'en sert pour y déposer des objets; par sa forme et son usage le *prieklad* diffère des chenets dinariques. Entre lui et l'âtre, il y a le *kut*, trou pour la cendre. Au-dessus de l'âtre et des lits se trouve une sorte de plafond, le *čeren*, pour sécher le blé comme dans les maisons dinariques. On appelle *banak* (banc), une partie avancée du mur qui, à l'intérieur de la maison et dans sa partie inférieure sert de dépôt aux ustensiles et répond à l'*atula* de la maison de la Šumadija. Par *atula* on désigne ici la partie supérieure du mur de la maison, là où commence le toit.

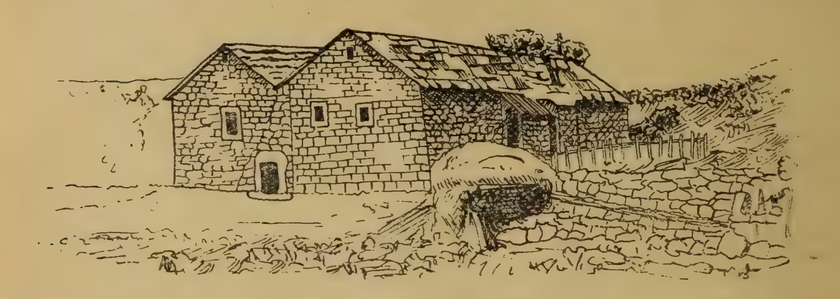
Dans les murs, sont pratiquées de petites ouvertures carrées, fermées par des volets. Parfois la partie de devant où se trouve la porte est séparée de la *kuća* par une cloison en treillage qui s'appelle *pretkuće*; on y attache quelquefois les bestiaux. Plus souvent, séparé de la maison par un treillage, il y a un abri spécial qui a servi d'abord de dépôt et qu'on appelle *ostava*; il s'est parfois transformé plus tard en *kamara* (chambre) sans poêle ni cheminée. Si la *zadruga* est nombreuse, la maison est partagée en deux parties qui ne sont que deux *kuća* avec foyer. Dans la tribu des Kuči on construit souvent des maisons doubles, afin que les membres d'une *zadruga* partagée aient immédiatement leur abri propre[1] (voir p. 240). Ces maisons se composent dans ces différents cas de deux pièces. Mais elles comprennent souvent aussi trois parties : *pretkuće*, *kuća* et *kamara*; elles représentent donc le type à trois pièces. La maison spéciale de ce type, mieux construite et couverte d'ardoises, sert aussi de maison d'hôtes et s'appelle *polača* (*palazzo*).

Les maisons à deux étages ne sont pas rares. Dans certaines régions, surtout sur le littoral et en Monténégro karstique (par exemple en Crmnica en Ceklin, en Sutorina et en Konavli, etc.), elles sont plus nombreuses que les maisons à un étage. Quelquefois, une seule partie de la maison, celle qui se trouve du côté de la vallée, est à deux étages (*na ćelici*). Dans ce cas, la partie tournée vers la colline composée de plusieurs pièces, constitue la maison véritable; la partie au-dessous, c'est l'*izba*, appelée aussi en certains endroits *konoba* ou *magaza*. C'est là qu'on enferme les bestiaux; quelquefois, une palissade ou un mur la par

1. I. Erdeljanović. Kuči. *Naselja*, tome III.

tage en différents compartiments pour les diverses sortes de bétail. A l'étage supérieur se trouvent une ou plusieurs chambres, ou *kamara*. Quand toute la maison est à deux étages, le rez-de-chaussée est la *konoba*, tandis que l'étage qui renferme les chambres est régulièrement divisé, comme la maison à un seul étage en trois pièces. Toutes ces habitations sont couvertes de dalles ou de tuiles et ont des ouvertures pour la fumée; elles ont des fenêtres garnies de vitres, fermées par des volets comme dans les villes dalmates. Les maisons en pierres à deux étages, grandes et bien construites, s'appellent en Monténégro des *kula*, des tours[1].

Dans ce type uniforme se distingue la variété des *maisons des Vaso-*



Double-maison du type karstique en pierre, toit en ardoises (Kuči dans le Monténégro).

jevići, qui marque la transition entre le type karso-méditerranéen et les maisons dinariques en bois.

Contrairement aux maisons Karso-méditérannéennes, celles des Vasojevići sont entourées de tous côtés par des vergers plantés de pruniers, de pommiers, de poiriers, de cerisiers, etc. Elles sont toujours de construction mixte : pierre et bois; le toit est recouvert de bois ou de paille de seigle. Mais elles ont le plus souvent deux étages; ici aussi l'étage inférieur, l'*izba*, est partiellement en sous-sol; les murs sont en pierres; l'étage supérieur construit en solives, constitue la véritable maison, la maison sur l'*isba*. Elles ont deux portes : une grande et une petite. Devant la grande porte, comme en Šumadija, il existe sur toute la longueur de la maison un abri (*ajat*) qui, dans certaines maisons, soutenu par des poteaux, couvre l'*isba*. Le séchoir, ou *čeren*, est disposé comme dans la maison de la Šumadija. Ces maisons n'ont pas, autour de l'âtre, les lits qui caractérisent les maisons en

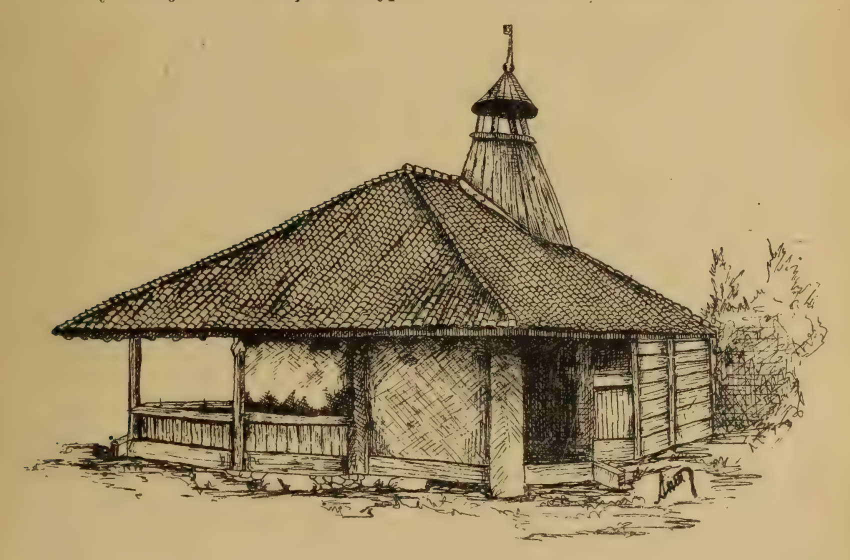
1. Les Monténégrins aiment à avoir de belles maisons. S. Tomić écrit : « Il y a des cas où les paysans dépensent toute leur fortune dans la construction de leur maison, puis restent sans rien ». *Naselja*, I, Belgrade, 1902.

pierres de l'Herzégovine karstique. Les chenets, *preklad*, sont pareils à ceux de Serbie, et destinés au même usage[1].

MAISONS MORAVIENNE ET VARDARIENNE

Dans les régions moravienne et vardarienne, comme dans les régions adriatiques, la maison en bois ne se rencontre plus que très rarement et seulement, par-ci par-là, dans la montagne, après y avoir prédominé, au début du XIXe siècle. Elle a disparu dès que les forêts ont été défrichées.

Il n'y a aujourd'hui qu'un type de maison moravienne se prolon-



La maison du type moravien avec la cheminée *kapić* (environs de BELGRADE).

geant dans le bassin du Vardar, où apparaît aussi un type de maison différent, à deux étages.

La maison moravienne est souvent carrée, grossière, construite en torchis ou en briques non cuites, couverte de tuiles ou de chaume. La cheminée en bois, de très grandes dimensions, est tout à fait caractéristique; elle n'est généralement pas couverte, aussi l'appelle-t-on *nu-tête* (*gologlavi*); dans les rares cas où elle est couverte de tuiles, elle s'appelle *komin*, la cheminée.

1. A la partie upérieure, du foyer, dans les deux coins, sont deux grosses pierres; dans les maisons riches le *preklad* est en fer et ses deux extrémités se terminent par une tête de lion, de lévrier ou d'un autre animal.

Les maisons moraviennes ont, en règle générale, trois pièces : *ajat* (auvent), *kuća, soba*; mais parfois, les deux dernières seules existent. L'intérieur ne se différencie pas de celui de la maison dinarique. La maison moravienne se rencontre exclusivement dans les villages de type aggloméré, tandis que la maison dinarique se voit surtout dans ceux de type disséminé. Tandis que cette dernière est entourée d'une grande cour et d'un grand nombre de dépendances, on ne voit autour de la maison moravienne qu'une toute petite cour et deux ou trois dépendances tout au plus, plus petites et moins bien bâties.

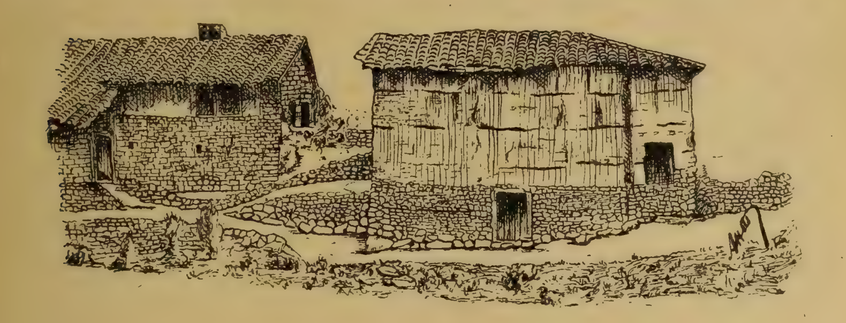
Ce ne sont pas les Osaćani, les maçons d'Osat, en Bosnie qui ont construit ces maisons mais les paysans eux-mêmes ou des maçons de Vranje, de Pirot et de Knjaževac (notamment les Darkovčani, les Crnotravci, ou les paysans de Žlna, etc.). Dans les derniers temps, comme toutes celles des régions centrales de la Péninsule, elles ont été construites par des maçons de la vieille Serbie et de la Macédoine.

Le domaine de la maison moravienne s'est rétréci dans les dernières décades, surtout au Nord. Dans la basse vallée de la Morava, ces maisons se modifient et subissent les influences des maisons urbaines; en bien des endroits, ces dernières prédominemt déjà. Dans le Podunavlje (le long du Danube), elles subissent l'influence de celles du Banat, en briques non cuites ou en pisé. Dans nombre de villages, les maisons des deux types sont mélangées, mais celles du type moravien disparaissent bien vite lorsqu'on se dirige vers la Šumadija; c'est ainsi qu'à Begaljica, il y en a des deux types, et que déjà à Mala Ivanča, les maisons šumadiennes du type moderne prédominent.

L'existence de la *pojata* est étroitement liée à celle de la maison moravienne; ce fut d'abord exclusivement la maison des pâtres, surtout de la région Nord-Ouest de la Serbie. Les familles de cette région où les villages sont du type serré passent environ la moitié de l'année dans les *pojata*; dans certains villages même, les habitants y vivent constamment et ne descendent chez eux, dans le village, qu'aux jours de fêtes ou sur l'invitation des autorités. La maison du village est donc ici une sorte de maison de fête, tandis que la vraie maison du paysan est la *pojata*. Ailleurs, enfin, la plupart des habitants ne possèdent pas de maison, mais seulement des *pojata*, par exemple, le village de Tanda à Poreč, en Serbie. La *pojata* ne sert d'habitation permanente que dans la région qui va au sud jusqu'à la montagne de Rtanj et, même dans ce pays, son importance diminue à mesure qu'on s'avance du nord vers le sud.

Au même type appartient la maison vardarienne à un étage, moins bien construite en général et se rapprochant du type de maison des *čifči*. La maison vardarienne a deux pièces, l'une, *pondilo*, est la pièce

d'entrée où sont en général les bestiaux; dans l'autre, la *kuća*, se trouve le foyer. Ces deux compartiments sont séparés par un mur ou par une cloison treillagée, haute de 1 mètre 50 à peu près. Dans la *kuća*, à côté des ustensiles de cuisine, on garde aussi le blé. Au milieu se trouve un grand âtre et la partie sur laquelle on cuit le pain s'appelle *srednopol*; d'un côté dû foyer couchent les personnes âgées, et de l'autre les jeunes. En général, il n'y a dans les murs que quelques trous qu'on ferme avec des volets. Si la maison a deux portes, l'une est grande (*golema*), l'autre petite (*mala*). On trouve rarement une chambre à part, à côté de la maison (*odaja*, *odajče*); cependant, dans la région d'Ohrid et dans le Drimkol de Debar, il y a souvent une chambre pour les hôtes (*prijatelska odaja*). Il n'est pas fréquent non plus de ren-



Maison du type vardarien (Crna Gora, près de Skoplje).

contrer à côté du *pondilo* un petit espace séparé qui figure l'*isba* et où l'on garde les tonneaux et les provisions. Devant les grandes portes on voit parfois un auvent (*trem*).

Plus caractéristiques de la région vardarienne sont les maisons à deux étages. Ces maisons et leurs dépendances sont en général couvertes en tuiles et entourées de murs construits en pierres — dans les villages agricoles de la plaine — rarement en pierres taillées. Ils coûtent souvent plus cher que les maisons elles-mêmes et semblent être de véritables forteresses lorsqu'on les compare aux matériaux légers avec lesquels sont construits les murs des maisons des *čifči*. En entrant, par la grande ou par la petite porte, on trouve dans une cour assez vaste la maison, rarement blanchie à la chaux, la grange, les dépendances où se conserve le grain (*ambar*, construction en bois) et le maïs en épis (*koš*, construction en branches tressées). La maison est presque toujours à deux étages. Le rez-de-chaussée n'a pas de plancher; c'est là que brûle le feu et qu'on fait la cuisine. Des cloisons en planches forment des compartiments pour le logement du bétail, parqué à l'intérieur de la

maison, et soustrait ainsi aux vols possibles. A côté des ustensiles usuels, il y a souvent, dans la maison vardarienne, une baratte (*bućka*) pour faire le beurre. L'étage supérieur est composé du *krevet* (auvent) et de chambres dont le nombre est proportionné à celui des membres de la *zadruga*. Le *krevet* est l'équivalent du *doksat* de la maison moravienne; mais il est ici entouré de planches épaisses ou de poutres. L'été, les femmes passent leur temps dans ce compartiment, qui sert aussi de séchoir pour le linge et pour les poivrons. On y trouve parfois un coffre appelé *ambar* dont un compartiment sert de huche et l'autre sert à conserver la farine. Les chambres n'ont ni plancher ni lits; la place où l'on dort est entourée de planches, et toute la pièce est recouverte de paille.

Le nombre des chambres dépend de celui des membres dela *zadruga*; il y en a souvent trois: les maisons des grandes *zadruga*, composées de plus de 30 membres en ont un nombre encore plus grand. Tout ce qui a une certaine valeur, le costume des femmes, les tapis, etc., est enfermé dans des coffres ou pendu contre les murs. Il n'y a nulle part de lit. Il semble que la maison vardarienne soit apparentée aux maisons seigneuriales du XIVe siècle, telles qu'elles sont décrites dans les poèmes nationaux serbes. Toutes les maisons (*konak*) situées autour des monastères de la Péninsule ont cette forme.

MAISONS GRÉCO-MÉDITERRANÉENNES

La maison vardarienne à deux étages conduit au type gréco-méditerranéen qui a le plus souvent deux étages. Comme il prédomine actuellement dans la Thrace et sur le littoral macédonien, il est vraisemblable qu'il provient des anciennes maisons byzantines.

Mais en dehors de ces influences byzantines, cette maison s'est aussi adaptée au genre de vie gréco-égéen. On la rencontre aussi dans tous les villages des Aromounes, même dans ceux de climat continental, ainsi que chez les populations slaves de Mijaci et de Mavrovci au centre de la Péninsule.

La maison gréco-méditerranéenne ne se différencie que très peu de la maison vardarienne, dont elle constitue le prototype. Elle est bâtie en pierres, couverte d'ardoises ou de tuiles et presque toujours blanchie à la chaux. Le rez-de-chaussée sert rarement d'étable pour le bétail, plus souvent de dépôt. A l'étage supérieur sont les chambres, dont une est bien meublée, pourvue d'une cheminée où l'on n'allume de feu qu'au cours de la saison très froide. A l'ordinaire, c'est le brasero qui joue le rôle de poêle. La maison est entourée d'une cour, presque

toujours pavée; dans un coin de cette cour se trouve un petit jardin. La façade, percée de nombreuses fenêtres, donne sur la rue.

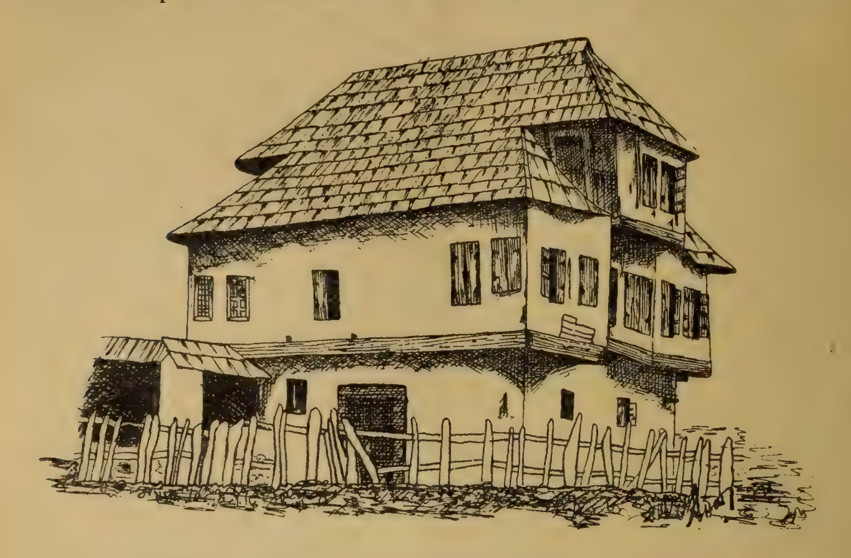
Dans les villages aromounes et ceux des *pečalbari* slaves de la région de Debar, les maisons ont subi de petites modifications imperceptibles en rapport avec le climat continental et les occupations des habitants. Le village de Galičnik surtout fait une singulière impression avec ses maisons, 700 à peu près, toutes en pierres et couvertes d'ardoises. On dirait autant de tours (*kula*). Quelques-unes ont une vaste terrasse le long de la façade, c'est le *čardak*, où l'on se repose et d'où l'on jouit de la vue. Ces maisons ont de petites fenêtres et ne sont entourées d'aucune dépendance. Le rez-de-chaussée est destiné aux bêtes de somme, chevaux et ânes, les moutons et les chèvres passant l'été sur les pâturages et l'hiver hors du village. Certaines d'entre elles sont entourées d'un mur en pierre, mais la plupart n'ont aucune clôture. En général, il n'y a pas un arbre aux alentours. Les jardins, lorsqu'il y en a, sont si petits qu'on ne peut y cultiver assez de légumes pour la consommation d'une famille pendant un été. Ceux qui existent sont plantés de salades et de choux. Aucune activité, presque pas de mouvement. De loin, on croirait une ville endormie par quelque sorcier.

Le même type de maison se rencontre dans les villages slaves, à l'Ouest de Bitolj, dans les vallées du Dragor et de la Šemnica (Brusnik, Bukovo, Čapari, etc.). La physionomie des villages y est la même que dans les agglomérations aromounes; les maisons, en pierres, et couvertes de tuiles demi-cylindriques, ont deux, très rarement trois étages. A l'intérieur, on voit d'abord une pièce très vaste servant d'antichambre, tapissée et garnie de larges bancs avec des coussins. Il y a toujours une chambre de réception, avec une table couverte d'un tapis, des chaises et de larges bancs couverts d'étoffes le long des murs. Le tout est d'une propreté irréprochable.

MAISONS DE TYPE TURCO-ORIENTAL ET KULA

Les maisons des paysans ottomans ou islamisés ne se différencient qu'insensiblement des maisons de paysans chrétiens; elles comprennent presque toujours une chambre particulière pour les femmes. Seuls les grands propriétaires turcs, les beys et autres, ont construit, peut-être d'après le type byzantin, une grande maison seigneuriale à deux étages, très différente des autres maisons de la Péninsule. Ce sont, en particulier, ces Ottomans et ces islamisés qui ont élevé les *kula*, ou maisons-forteresses, que l'on rencontre aussi chez les Serbes orthodoxes du Monténégro et de l'Herzégovine.

A l'encontre des autres types, les maisons des musulmans n'ont pas d'aire de répartition bien limitée. On les rencontre dans les quatre



Maison villageoise des beys islamisés (environs de SARAJEVO).

grands îlots où se concentrent les populations ottomanes et surtout chez les Serbes islamisés de la Bosnie et de l'Herzégovine, ainsi que chez les Albanais islamisés. Dispersées dans une grande partie de la Péninsule, elles diffèrent assez souvent les unes des autres. Sans vouloir entrer ici dans les détails, nous indiquons leurs caractères communs.



Maison des Bosniaques islamisés influencée par le type turco-oriental (JAJCE en Bosnie).

Leurs cours sont, pour la plupart, entourées de hautes murailles (p. 248). Les portes rondes sont grandes et restent presque toujours fermées. Les murs ne sont pas en *suho-medjina*, grosses pierres sans mortier, mais généralement en pierre taillée. Ces maisons sont toujours blanchies à la chaux, les toitures sont en tuiles. Il y a deux étages,

mais la partie inférieure ne sert pas aux bestiaux; elle est transformée en greniers et *ćiler*. Les chambres occupent l'étage supérieur. Devant la maison est le *hajat*, abri pavé de dalles. Au-dessus du *hajat* est la *divanhana*, ou balcon. Les fenêtres des chambres sont presque toujours garnies de vitres. L'une des chambres, la pièce d'angle et qui fait saillie à l'extérieur, s'appelle *ćoška*; elle est destinée aux hôtes et aux divertissements. Presque toutes les pièces ont une cheminée qui se termine très élégamment sur le toit. Le long des murs, à l'intérieur, courent des banquettes de bois recouvertes de coussins et de tapis. Chaque maison a au moins une salle de bains : le *hamamdjik*. Dans une des chambres se trouve une cheminée spéciale pour préparer le café et autour de laquelle s'asseoient les hôtes masculins.

Les chambres des femmes sont souvent dans la même maison, parfois aussi dans une maison distincte : c'est le *haremluk*, opposé au *selamluk* ou *konak* de Bosnie.

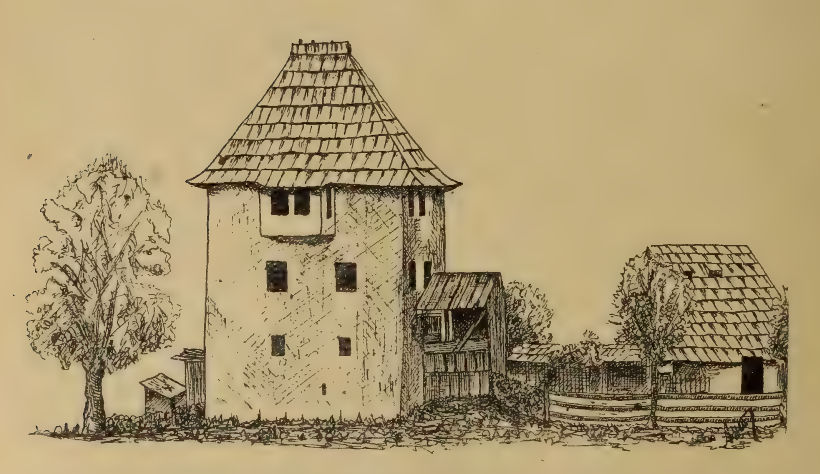
En outre, les beys ont sur leurs terres, dans le *ćiflik*, des pavillons et des maisons où ils viennent, pendant l'été, pour surveiller les travaux champêtres.

Les *kula*, ou maisons-forteresses, n'apparaissent que dans la partie occidentale de la Péninsule. Elles sont entourées de murs en pierre taillée ou clôturées par des haies ou des branchages secs et épineux. Les fondations des *kula* ont la forme d'un carré ou d'un parallélogramme. Elles sont bâties avec de grandes pierres bien taillées, qui forment des murs épais souvent d'un mètre. Ce sont de grandes et hautes bâtisses d'au moins deux étages, sans fenêtres pour la plupart, et garnies seulement de meurtrières. En bas sont la cuisine et la chambre des serviteurs et des gardiens; quelques-unes de ces tours, appartenant à de riches musulmans, comportent des maisons particulières pour les femmes (*harem*); celles-là ont de petites fenêtres. Certaines chambres ont des cheminées; les toits, couverts de dalles, sont surmontés de cheminées souvent peintes de couleurs variées. Au-dessus de la tour ou dans les angles sont placés les donjons, les *karaula*, dont les meurtrières alternent avec de petites fenêtres d'où l'on peut surveiller les approches de l'ennemi.

Il ressort de ce qu'on vient de dire que ces *kula* sont plutôt des forteresses que des maisons d'habitation; on y peut soutenir des sièges; c'est dans les régions de la Péninsule balkanique où ont régné la plus grande violence et la plus grande anarchie que se rencontrent les plus solides et aussi les plus nombreuses *kula*, surtout en Albanie, dans la Metohija et dans la Drenica, près du Kosovo. De vraies batailles se sont souvent livrées autour de quelques-unes des *kula* du Monténégro, qui ont ainsi acquis une grande réputation.



Type de la maison karstique, en pierre, influencée par le type turco-oriental (Bileca en Herzégovine).



Type des *kula* bosniaques (environs de Sarajevo).

MAISONS DES ČIFČIS

Spéciales aux villages-*čiflik*, ces maisons se sont répandues dans toutes les régions qui ont subi la domination turque. Dans la Serbie et la Grèce d'avant 1912, elles ont complètement disparu, excepté dans les environs de Vranje et les plaines de la Thessalie. Leur véritable aire de distribution s'étendit toujours dans les régions situées au sud de la montagne de



Maison des *čifči* (environs de Vranje).

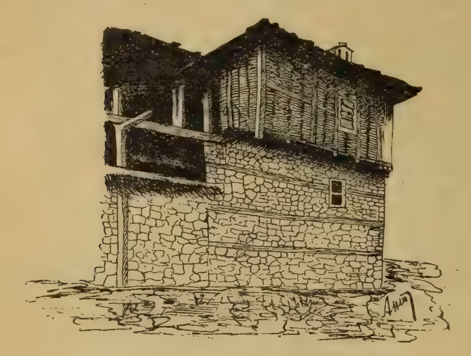
Rogosna, la Metohija, le Kosovo, dans les contrées vardariennes et thraco-égéennes, sur la plate-forme bas-danubienne et dans le bassin de la Marica. Mais, même ici, c'est surtout dans les plaines qu'on rencontre encore aujourd'hui le *čiflik* et les maisons des *čifči*, construites par les beys pour les laboureurs de leurs terres.

Ce sont des amas noirâtres de petits taudis en torchis ou en briques non cuites, jamais badigeonnées, couverts de paille, rarement de tuiles comprenant une pièce, parfois deux, la *kuća* et la chambre. Construites soit par les beys, soit par la raya, elles constituent juste l'abri indispensable, sans que le goût et la volonté des paysans aient pu intervenir. C'est grâce à un rude travail que les *čifči* pourvoient à leur existence, et ils ne songent pas à meubler l'intérieur de leurs maisons, qui sont presque vides et souvent malpropres. Dans le Nord, on ne trouve qu'en

Kosovo des maisons de *čifči* bien tenues; les chambres y sont garnies de lits et de coffres en bois où l'on conserve de jolis costumes féminins, seul luxe de ces malheureux. Les *čifči* grecs de Thrace et du littoral macédonien ont aussi des maisons mieux conditionnées, propres et souvent bien meublées.

MAISONS DE TYPES MIXTES

Elles prédominent surtout sur la plate-forme bas-danubienne et dans le bassin de la Marica. Je ne les ai pas étudiées à fond; mais au cours de mes voyages en Bulgarie, consacrés aux études morphologiques et géologiques, j'ai souvent remarqué que les maisons y subissent une transformation rapide. C'est un résultat de l'affranchissement bulgare et d'une évolution économique vigoureuse.

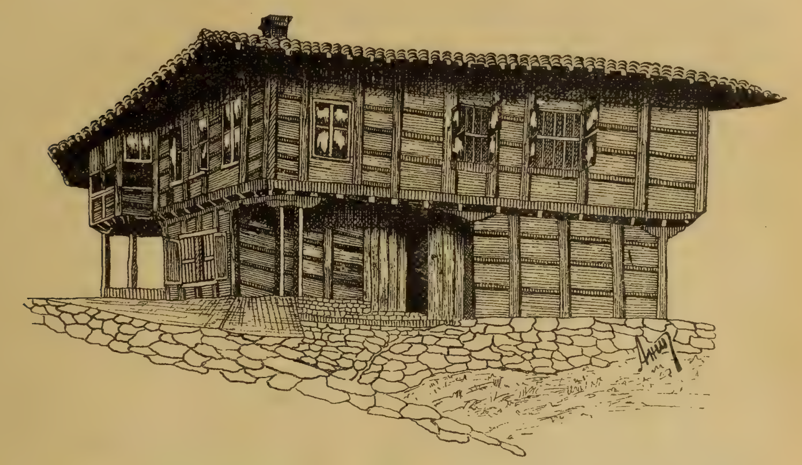


Maison pomaque influencée par le type turco-oriental (RHODOPES).

Avant cette époque, la plupart des maisons bulgares appartenaient au type *čiflik*. Il s'y ajoutait des influences turco-orientales que l'on remarque encore dans nombre de maisons, même dans celles construites entièrement en bois. Dans le Balkan et sur les bords du bassin de la Marica, surtout dans les vallées des Rhodopes, apparaissent de grandes maisons à deux étages, aux influences gréco-méditerranéennes et byzantines. En contraste avec celles-ci, on rencontre, dans la partie septentrionale de la plate-forme, des maisons basses, dont les fondations et la partie inférieure sont en *loess*, de telle sorte que la partie de la maison émergeant du sol atteint à peine 1 mètre de hauteur. Au milieu de toutes ces maisons, produits des diverses civilisations, apparaît l'habitation des paysans libres, surtout dans la Srednja Gora. C'est cette maison qui correspond le mieux au goût de tous les paysans, car elle s'est fort répandue après l'époque turque. La maison de Srednja Gora est basse, bâtie en briques non cuites ou en torchis, couverte de tuiles, avec une cheminée basse en briques non cuites. Devant la porte principale, le toit dépasse la maison et couvre un abri souvent vaste, l'*ajat*. La maison comprend la *kšta* (*kuća*) où l'on allume le feu, et une ou deux chambres. On a commencé à la badigeonner en blanc et à lui

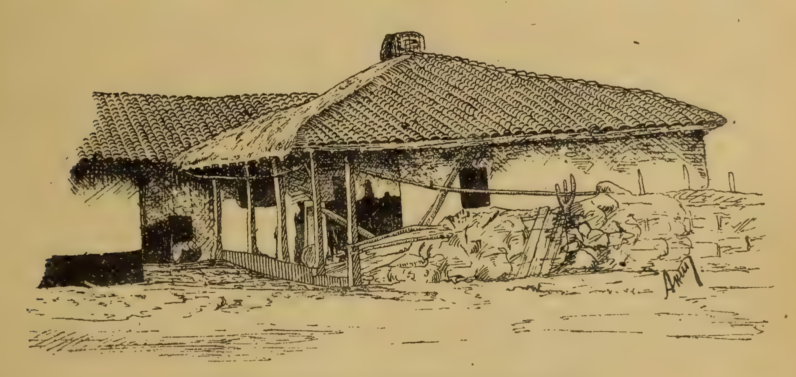
donner une forme qui la rapproche de plus en plus de la maison moravienne.

On rencontre donc en Bulgarie un mélange extraordinaire de formes



Maison en bois influencée par le type turco-oriental (PRESLAV en Bulgarie).

d'anciennes maisons ; cette diversité s'accroît encore par l'apparition



Maison du type de SREDNJA GORA (Bulgarie).

des maisons nouvelles, qui ne sont que les maisons des villes, transformées selon le goût de la population rurale.

CHAPITRE XVIII

DIFFÉRENCIATION SOCIALE ET PSYCHIQUE

La société balkanique à l'époque turque. — Formation de nouvelles sociétés par l'émigration. — Civilisation des villes et transformation de la vie rurale en vie urbaine. — Société démocratique des États balkaniques affranchis.

Sous ce titre nous nous proposons de faire un bref exposé des faits et des phénomènes sociaux qui se rattachent étroitement à l'évolution historique de la Péninsule et aux conditions de sa vie matérielle, pendant ou depuis l'époque turque. Cet exposé servira d'introduction à l'étude des problèmes sociaux et psychiques qui nous occuperont dans le second livre de cet ouvrage.

LA SOCIÉTÉ BALKANIQUE A L'ÉPOQUE TURQUE

L'évolution des peuples balkaniques à la fin du Moyen-Age et dans la suite fut différente de celle des populations de l'Europe occidentale et centrale. L'invasion turque interrompit cette évolution en faisant disparaître les institutions antérieures et les classes supérieures de la société. Les spahis ou les beys ottomans ou islamisés, remplaçant les princes et les nobles indigènes, devinrent les grands propriétaires du sol. Les biens de l'Église furent souvent séquestrés au profit des *vakuf*, propriétés appartenant au culte musulman. Le clergé, indépendant et national avant l'invasion turque, fut soumis désormais au patriarcat grec de Constantinople, sauf dans les régions qui, durant deux siècles (1557-1768), dépendirent du patriarcat serbe de Peć. Le peuple, qui déjà avant l'invasion turque n'était que partiellement libre, devint la *raya*, c'est-à-dire une classe de serfs soumis aux vexations des beys habitant le village et de l'administration turque d'autant plus tyrannique qu'elle était étrangère.

Il n'existe donc pas plus de continuité dans la Péninsule dans le développement social que dans les influences civilisatrices. La masse

populaire s'est conservée matériellement; elle s'est perpétuée, comme un être vivant qui s'accroît, se multiplie et transmet par l'hérédité ses caractères physiques et psychiques d'une génération à l'autre. Mais c'est seulement dans les régions dinarique et moravo-vardarienne que se sont conservés les liens spirituels qui rattachent cette masse populaire à la société du Moyen-Age. Ce sont les chants populaires, les couvents et les églises qui ont gardé intactes les traditions nationales et qui rappellent aux Serbes leur ancienne histoire.

La société chrétienne de l'époque turque était déjà nettement divisée.

Les phanariotes de Constantinople et de la Thrace se distinguaient de la masse du peuple grec. Ces familles riches qui possédaient des *čiflik* comme les Ottomans entrèrent comme eux dans l'administration turque; profondément attachés au patriarcat grec de Constantinople, ils le dirigeaient presque, puisque c'est surtout dans leurs rangs que se recrutaient les évêques de la Péninsule. Les phanariotes furent les plus habiles exploiteurs des peuples balkaniques à l'époque turque. Leur influence fut très grande; elle s'étendit sur toute la Péninsule jusqu'en Roumanie, où ils forment encore aujourd'hui nombre de riches familles. Signalons aussi les commerçants grecs et aromounes qui tenaient entre leurs mains tout le commerce de la Péninsule. Plus habiles et plus souples que les Slaves, ils purent souvent éviter les violences des oppresseurs turcs et acquirent une grande considération, même dans les milieux ottomans.

Dans le bassin de la Marica et sur la plate-forme bas-danubienne se multiplièrent, à l'époque turque, auprès des phanariotes et des commerçants grecs, les *čorbadži* bulgares, c'est-à-dire les usuriers. C'étaient des gens sans foi ni loi. Propriétaires de vastes *čiflik*, ils étaient étroitement liés aux Turcs, parfois presque assimilés. Tandis que les phanariotes, même les plus corrompus, gardaient encore des sentiments patriotiques, les *čorbadži* bulgares étaient souvent des espions qui dénonçaient aux Turcs les projets de soulèvements chrétiens. Au-dessous des *čorbadži* existait dans les villes une classe d'artisans et de petits commerçants, souvent d'origine bulgare, classe nombreuse et laborieuse qui s'y était développée sous l'influence de l'ancienne civilisation balkanique. On pouvait l'observer il y a 15 ou 20 ans et même plus récemment encore à Gabrovo, à Trnovo, à Loveč, etc., quoiqu'elle se soit fortement transformée sous l'influence de la vie moderne. La classe inférieure était constituée par les *čifči*, par la vraie raya.

L'organisation sociale des chrétiens des régions dinariques, moraviennes, et de tout l'ouest de la Péninsule était assez différente, en particulier chez les Serbes. A la place des grands propriétaires et des oppresseurs ottomans et autres, régnait une oligarchie indigène, formée

par l'ancienne noblesse islamisée qui dominait surtout en Bosnie et en Albanie. Le régime des čiflik y était moins répandu et moins dur qu'à l'est de la Péninsule. On n'y rencontrait que très rarement les phanariotes, le clergé grec et les chrétiens riches et corrompus du type des *čorbadži*. Les paysans étaient plus libres. La société était plus nationale et plus originale.

On y distinguait les groupes ethniques organisés en tribus du Monténégro, de l'Herzégovine et de l'Albanie septentrionale et centrale jusqu'à la rivière Škumba. Leur zone d'extension s'est rétrécie de nos jours. C'était une société guerrière. Chaque tribu constituait une armée à peu près permanente, obéissant à son chef ou *vojvoda* ou bien au chef du *brastvo*, de la « fraternité » au *glavar*, celui qu'on appelle chez les Albanais, d'un mot turc, le *barjaktar* (celui qui porte la bannière, le *barjak*). Ces tribus étaient presque toujours autonomes, les Turcs ne réussirent que par intervalles à y installer une apparence de souveraineté. La principauté du Monténégro n'était à l'époque turque que la confédération des tribus serbes avec lesquelles les tribus albanaises avoisinantes faisaient parfois cause commune. On rencontrait à cette époque la même organisation en tribus, mais moins nettement prononcée en Épire, dans la Grèce occidentale et dans le Péloponèse.

Les autres populations des régions dinariques et moraviennes ainsi que celles des Šopi étaient organisées en grandes *zadruga*; la famille simple, *inokoština*, n'existait que rarement. Beaucoup de régions habitées par ces *zadruga* correspondaient à des unités géographiques, les *župa*, et elles acquirent parfois une certaine autonomie. On les appelait les *knežina*, les principautés. Elles étaient présidées par le *knez*, chef élu ou qui s'était imposé à la population et aux autorités turques par sa conduite indépendante, par sa sagesse et son courage. Souvent quand ils appartenaient à une famille remarquable, ils réussirent à se rendre héréditaires. C'étaient eux qui percevaient les impôts et en versaient le produit aux autorités turques. Les maires des villages virent eux aussi leurs fonctions devenir héréditaires dans certaines familles. La Šumadija jouissait, surtout à la fin du XVIIIe siècle, d'une autonomie de ce genre, et, de même avant elle et plus tard, le Stari Vlah au sud d'Užice, la Krajina entre le Danube et le Timok, certaines *knežina* d'Herzégovine et de Bosnie, etc. Même en dehors des *knežina*, dans les régions qui ne bénéficiaient pas de cette autonomie, les villages étaient plus ou moins indépendants. Les familles des *knez* et des *vojvode* s'y élevaient au-dessus de la masse populaire. Elles jouèrent le rôle le plus important dans les guerres d'affranchissement qui éclatèrent dans les régions dinariques au début du XIXe siècle. Après elles, la classe la plus considérée était celle des popes et des moines, d'origine nationale : quelques-uns,

chefs militaires de valeur, acquirent au cours des guerres de l'indépendance la dignité de *vojvode*.

A l'est de la Péninsule, dans la Srednja Gora et dans quelques villages du Balkan central la population qui avait rendu des services au sultan en fut récompensée par une autonomie à peu près complète. Elle forma les *vojniška sela*, les villages de soldats. Cette autonomie dura plus de 300 ans et se prolongea jusqu'au XIXe siècle. Les citadins et les paysans de ces régions (Koprivštica, Panadjurište, Kotel, Žeravna, etc.) eurent le droit de porter les armes. Ils jouissaient d'une grande réputation dans la population bulgare.

Un des traits caractéristiques de la société chrétienne sous la domination turque, c'est l'existence de bandes (*četa*) de *hajduk* et *cleftas*, qui habitaient les montagnes boisées de la Péninsule, surtout dans la région dinarique et dans la Grèce occidentale. A ces bandes venaient se joindre les *uskok* (transfuges) de la Dalmatie de Senj et de Klis (Clissa), ainsi que des autres pays yougoslaves soumis à l'Autriche ou à Venise. Les hadjuk se groupaient de préférence par bandes de trente. Ils attaquaient les beys dans leurs *kula*, les fonctionnaires turcs, et même l'armée ottomane pour venger leurs frères des vexations qu'ils supportaient. C'était une lutte cruelle, sans merci, qui dégénérera parfois en pillage et en brigandage. Les chefs des hadjuk, les *harambaša*, redoutés des Turcs et traqués par eux, étaient au contraire très aimés des paysans, qu'ils protégeaient : par eux ils étaient avertis des moindres desseins de leurs ennemis et l'hiver ils trouvaient un abri sûr dans leurs maisons. Les plus chevaleresques, fidèles à la tradition héroïque du Moyen-Age, provoquaient les guerriers turcs les plus fameux mais prenaient soin de leurs femmes et de leurs enfants, comme s'ils avaient été des chrétiens. Par leurs luttes incessantes les *hajduk*, comme les tribus guerrières du Monténégro et de l'Herzégovine, préparèrent le grand mouvement de l'Indépendance.

FORMATION DE NOUVELLES SOCIÉTÉS PAR L'ÉMIGRATION

Nous avons indiqué les déplacements successifs du centre politique et religieux du peuple serbe : sous la poussée turque il se rapprocha du Nord, passant ainsi de Skoplje à Prizren, de Prizren à Kruševac et ensuite à Belgrade et Smederevo, sur le Danube. Enfin, avec les grandes migrations du XVIIe siècle, il passa sur la rive gauche de la Save et du Danube. Le patriarcat serbe de Peć fut transféré à Karlovce; Novi Sad (Neusatz), devint le centre de la vie intellectuelle et littéraire, Temišvar fut la capitale du Duché serbe, de la *Vojvodina*.

Cette société serbe de la Bačka du Banat et de la Syrmie était constituée par l'ancienne population indigène et par les nouveaux venus des Balkans. Les éléments essentiels de la masse urbaine furent dès lors, à côté des anciens occupants, les émigrants venus de Kosovo et de Metohija. Les commerçants et les artisans immigrés constituèrent très rapidement une classe bourgeoise qui s'enrichit et devint très puissante, surtout au cours du XVIII[e] siècle. Leur église, presque indépendante et profondément nationale, encouragea le développement intellectuel de la nation. Enrichie par les dotations des despotes, ou de la noblesse serbe, elle accrut encore ses vastes domaines par des achats. En Syrmie surtout, dans la Fruška Gora, on construisit de nombreux monastères serbes, où furent transportés les ossements des rois serbes de la Péninsule. La Fruška Gora devint un sanctuaire national. L'église serbe et les commerçants y fondèrent de nombreuses écoles. L'instruction se répandit. Une classe intellectuelle se forma, qui servit d'intermédiaire entre le monde balkanique et l'Europe occidentale. Au début du XIX[e] siècle, elle fournit à la Serbie affranchie tout un personnel d'hommes instruits.

Une grande partie des territoires habités par les Serbo-Croates fut organisée par l'Autriche en Confins militaires, où des corps de soldats furent recrutés ; une mentalité spéciale qui n'a pas encore disparu s'y développa.

En même temps et un peu plus tard se créa à Zagreb un autre centre politique et intellectuel du peuple serbo-croate, en dehors également des territoires historiques de l'ancien État croate. Son développement fut plus constant et plus intense grâce à l'acquisition de l'autonomie politique. Zagreb devint bientôt un centre de civilisation d'une grande importance pour l'élaboration et la propagation de la pensée unitaire yougoslave. Toutefois l'évolution de Zagreb et de la Croatie-Slavonie ne fut pas aussi influencée par les immigrants balkaniques, que la région située plus à l'Est.

Les Bulgares émigrés ne réussirent pas à former une société nationale. Plus tard, au cours du XIX[e] siècle, ils fondèrent des comités de propagande à Odessa, à Bucarest, à Belgrade, etc. ; c'est dans ces associations que se recrutèrent les premiers intellectuels qui constituèrent la classe instruite. Ils jouèrent un grand rôle dans la Bulgarie affranchie après 1878.

C'est aussi en dehors de la Grèce balkanique que s'est formée la classe dirigeante qui s'est imposée à la Grèce libérée. Constituée par des gens instruits et de riches commerçants, elle avait pris naissance dans les colonies grecques dispersées dans toute la Méditerranée et dans toute l'Europe, parmi les phanariotes de Constantinople et dans les hétairies, sociétés secrètes de propagande nationale fondées surtout en Roumanie et à Odessa.

Il est curieux de noter que les Albanais seuls n'ont pas réussi à former une classe nationale instruite. Il ont eu à l'étranger des compatriotes instruits enrichis par le commerce, mais ceux-ci n'ont pas été inspirés par la pensée de l'indépendance et n'ont contribué en rien à fonder une civilisation nationale. Ils se sont mis presque sans exception au service des États extrabalkaniques conquérants sans se rattacher à leur patrie par les sentiments et par la pensée.

SLAVISATION DES VILLES

Les Yougoslaves n'avaient au Moyen-Age aucun penchant pour la vie urbaine et ne fondèrent aucune ville importante. On sait qu'ils s'occupaient d'élevage et d'agriculture et bâtissaient de grands et de beaux villages. Le goût de la vie urbaine ne se développa chez eux qu'au cours des deux derniers siècles, sauf sur le littoral adriatique, surtout en Dalmatie. Les Yougoslaves vinrent s'installer en masse dans les villes de la Péninsule et celles de l'Autriche-Hongrie qui furent slavisées souvent très rapidement.

Au XVIIIe siècle encore presque toutes les villes du bloc continental de la Péninsule étaient habitées par une majorité, souvent écrasante, de Turcs et de Gréco-Aromounes; celles des pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie, par une majorité allemande ou italienne. Mais à la campagne et jusque dans les faubourgs les Yougoslaves prédominaient. A la fin du XVIIIe siècle et au cours du XIXe la tendance au bien-être et le désir d'une position sociale plus élevée firent naître chez eux des tendances nouvelles. Leur nombre devenait de plus en plus considérable dans les campagnes, et d'autre part, par suite de l'essor économique général qui se manifestait en Europe, les villes eurent alors besoin d'une main-d'œuvre plus abondante. C'est ainsi qu'ils furent amenés à s'y installer.

A ces causes générales s'ajoutait dans le bloc continental une cause particulière : il y avait plus de sécurité pour les biens et les personnes dans les villes que dans les campagnes.

Dans les pays yougoslaves, en dehors de la Péninsule, les communications devenaient plus faciles, les villes grandissaient rapidement, elles commençaient même à s'industrialiser; la main-d'œuvre yougoslave, devenue nécessaire, était moins coûteuse que la main-d'œuvre allemande ou italienne. Les Yougoslaves arrivant en masse cessèrent de se germaniser et de s'italianiser. Ils prirent conscience d'eux-mêmes, surtout après le réveil national du début du XIXe siècle. Ils devinrent artisans, commerçants, même banquiers et industriels. Les hommes instruits furent de plus en plus nombreux parmi eux. Des institutions

yougoslaves économiques, scolaires, scientifiques se fondèrent partout. Ainsi s'opéra une slavisation plus ou moins complète des villes.

L'évolution ethnographique des villes du littoral adriatique, surtout celles de la Dalmatie, fut différente parce qu'elles étaient dejà plus ou moins slavisées à la fin du Moyen-Age. La population d'origine romaine, les *Romani*, ou *Latini*, ou *Dalmati*, était presque complètement assimilée par les masses yougoslaves qui affluaient dans les villes. Le littoral dalmate n'a pas subi la domination turque mais fut soumis à Venise. L'arrière-pays, la Zagora, jouait le rôle des Confins militaires. Une grande partie de la population fut donc soustraite à la vie tourmentée et misérable des populations balkaniques et participa à la vie civilisée de l'Europe occidentale. L'ancienne autonomie municipale d'origine romaine fut conservée. La classe urbaine ne cessa de se développer, mais elle fut, jusqu'à un certain point, italianisée, c'est-à-dire qu'elle adopta dans la vie extérieure le dialecte vénitien; elle s'allia même au parti italien. Mais, pour les causes que nous avons exposées, les villes du littoral adriatiques reprirent conscience de leur nationalité slave du XIXe siècle.

Cependant, une ville de la Dalmatie méridionale subit une évolution spéciale. C'est Raguse (Dubrovnik). Elle resta indépendante ou complètement autonome jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Au milieu des ténèbres ottomanes qui couvraient la Péninsule, Raguse devint un foyer rayonnant de civilisation. Le commerce, qu'elle avait entretenu avec les États balkaniques du Moyen-Age, continua à faire des progrès à l'époque turque. Bien qu'étant d'origine romaine, Raguse accueillit nombre de colons et de fugitifs serbes de l'arrière-pays : par cette immigration, elle perdit sa physionomie primitive exclusivement latine. « Le serbe, qui, au début, n'avait été que le patois des classes inférieures et des femmes, avait pénétré ensuite dans les milieux aristocratiques; il était devenu la langue familière des riches marchands, des nobles et des comtes qui, chez eux, parlaient *naški*, notre langue. Bien qu'ils manient l'italien avec la même aisance que leur dialecte natal, s'ils goûtent pleinement la majesté divine et la grâce souveraine d'une langue que Dante et Pétrarque ont assouplie et ennoblie, ils lui préfèrent le serbe, qu'ils ont recueilli des lèvres de leur mère. » (Comte de Vojinović : *La Monarchie française dans l'Adriatique*, Paris, 1918, Préface d'Ernest Denis.) La transformation s'acheva complètement au cours de l'époque turque par l'immigration continuelle des Serbes originaires d'Herzégovine, de Bosnie et de l'ancienne Raška. Raguse devint ainsi plus slave qu'aucune autre ville de la Péninsule et des pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie.

Raguse était une république aristocratique, gouvernée par un patri-

ciat avec lequel collaboraient les riches marchands et les armateurs qui furent eux-mêmes anoblis. Littérature, art, sciences y furent en honneur. Le peuple, les *pučani*, formait la classe inférieure qui, elle-même, subit l'influence de cette civilisation avancée. Il y eut une mentalité ragusaine : elle est encore sensible aujourd'hui malgré les grandes transformations sociales et politiques. On y retrouve, avec une culture plus ou moins latine, la fierté ragusaine, la fierté de l'ancienne république aristocratique.

Par suite de sa position périphérique à l'écart des autres pays yougoslaves encore soumis à la domination turque, Raguse ne put influencer sensiblement les autres populations serbo-croates qu'à partir du XIXe siècle, c'est-à-dire après qu'elle eut cessé d'être une république. Il a fallu la formation de nouveaux centres intellectuels parmi les Yougoslaves pour favoriser la diffusion de la littérature ragusaine. C'est à Zagreb et plus tard à Belgrade qu'elles ont été surtout étudiées et approfondies.

SOCIÉTÉS DÉMOCRATIQUES DES ÉTATS BALKANIQUES AFFRANCHIS

En conquérant leur liberté, les peuples balkaniques s'affranchirent en même temps du régime féodal et de la domination des spahis et autres maîtres d'origine étrangère, laïques ou ecclésiastiques. La révolution nationale fut aussi une révolution économique et sociale. Dans les nouveaux États, les paysans formèrent la presque totalité de la population; devant eux disparut la minorité insignifiante des vojvodes et des *knez* serbes, des *čorbadži* bulgares, des phanariotes et des commerçants d'origine grecque et aromoune. Il se constitua ainsi une société uniforme, égalitaire, une société de paysans qui possédaient des terres en propre. Après un long régime d'injustices et de souffrances, ce fut surtout de ce sentiment de justice que s'inspira l'esprit démocratique des populations.

C'était une société démocratique naturelle, non pas une démocratie proprement dite, car il lui manquait les institutions, les idées et le gouvernement démocratiques. Cette société se distinguait, en outre, par l'habitude patriarcale d'accepter et de reconnaître l'autorité des chefs, parfois même par une soumission volontaire acquise au cours de la domination turque. Le régime autocratique put donc s'installer, du moins provisoirement, dans chaque État balkanique; un autocrate, puissant et habile, put régner, souvent soutenu par une Assemblée Nationale. La plupart des hommes populaires n'étaient d'ailleurs que des démagogues et des autocrates déguisés. Aujourd'hui encore, l'auto-

cratie est puissante en Bulgarie. Néanmoins, l'évolution s'opère dans le sens démocratique, surtout en Serbie et en Grèce, puissamment favorisée par l'égalité économique et sociale.

L'affranchissement des personnes produisit des merveilles. Chacun se sentit affermi dans sa dignité personnelle. Le résultat fut un effort considérable vers une vie meilleure et plus moderne. Le *standard of life* s'éleva rapidement. La société qui commençait à se former fut ébranlée dans ses habitudes, sa façon d'envisager les choses, ses caractères psychiques les plus profonds. Il en résulta une rénovation des sociétés balkaniques libérées. La société uniforme, constituée par les paysans, commença à se différencier. Dans chaque État apparurent la cour, la bureaucratie, les classes riches, les partis politiques, les intellectuels, les organisations économiques, sociales, scientifiques. Des poussées diverses se firent jour, qui s'expliquaient par les caractères psychiques différents des populations balkaniques et les tendances de leur histoire antérieure.

LIVRE SECOND

CARACTÈRES PSYCHIQUES DES YOUGOSLAVES

REMARQUES GÉNÉRALES — UNITÉ ETHNIQUE ET TYPES PSYCHIQUES

TYPE DINARIQUE — TYPE CENTRAL

TYPE BALKANIQUE ORIENTAL — TYPE PANNONIQUE

REMARQUES GÉNÉRALES

Buts et méthodes de ces recherches. — Leur rapport avec les classifications linguistiques et anthropologiques. — Importance des études psycho-physiologiques.

Le milieu géographique exerce une influence, non seulement sur la marche générale de l'histoire, la distribution des différentes civilisations, les migrations, la répartition ethnographique, l'emplacement et le type des agglomérations et des habitations, mais aussi, directement ou indirectement, sur les caractères psychiques des populations. Nous considérons donc comme un but important de la géographie humaine de fixer les caractères psychiques des populations dans les différentes régions naturelles et de signaler la part qu'ont eues les causes géographiques dans la formation de ces caractères psychiques. Mais la géographie humaine ne doit pas négliger les autres causes, historiques, ethniques et sociales, qui contribuent à former la mentalité des peuples et s'enchevêtrent avec les causes géographiques.

Les recherches de cette sorte supposent une connaissance approfondie des peuples et de leurs groupements ethniques. Aussi me bornerai-je à donner une classification des seuls Yougoslaves. De tous les groupes ethniques de la Péninsule balkanique dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent, ce sont les Yougoslaves que je connais le mieux. De 1887 à 1915, chaque année, j'ai parcouru les pays qu'ils habitent; je les ai étudiés; j'y ai connu des paysans et des gens instruits; j'ai vécu parmi eux et, parlant leur langue ou leurs dialectes, j'ai pu ainsi comprendre leur vie sociale et suivre l'évolution de leur mentalité.

Le problème présente toutefois des difficultés exceptionnelles, d'aucuns diraient insurmontables. L'âme d'autrui n'est-elle pas souvent pour nous une énigme absolue? L'homme n'est-il pas pour l'homme le plus impénétrable des secrets? Les idées et les mobiles des groupes humains se dérobent souvent à une étude précise. Ils sont comme un

fluide qui glisserait entre nos doigts. D'autre part, dans ce domaine plus que dans aucun autre, nombre d'observateurs sont exposés à exercer une pression sur les faits, afin d'en tirer certaines conclusions. Ils remplacent souvent par des raisonnements et des spéculations les recherches minutieuses et précises. L'homme n'a que trop de tendances à surestimer ses compatriotes, surtout ceux de sa région natale. Il est des observateurs très avertis qui n'aperçoivent que certains caractères psychiques, tandis qu'ils demeurent aveugles à l'égard de certains autres. D'autres perçoivent bien, à la manière d'une plaque photographique, la psychologie des masses populaires, mais n'en savent pas apprécier les valeurs comparatives. Tout dépend ici des qualités de l'observateur, surtout de sa justesse d'esprit. Les jugements portés par des hommes de générations différentes risquent d'être très différents. Chacun est plus ou moins dominé par l'esprit, les passions et les préjugés de son temps, si bien qu'il est presque impossible d'être rigoureusement impartial.

Bien des opinions émises sur les caractères intellectuels et moraux des différents peuples se sont souvent trouvées fausses. Aussi les esprits scientifiques se montrent-ils, en cette matière, d'un scepticisme généralement justifié. Et cependant, malgré les difficultés de la tâche, il n'est pas possible de se désintéresser de ces études qui peuvent jeter une si vive lumière sur les mœurs et la conduite des peuples et de leurs différents groupes ethniques. On peut d'ailleurs diminuer les chances d'erreur et se rapprocher de la vérité, l'atteindre peut-être en limitant ses observations à l'unité ethnique qu'on connaît le mieux et en appliquant à cette étude des méthodes de recherche appropriées.

C'est par l'observation et par l'expérience que j'ai acquis la plupart des résultats exposés dans cette étude. *L'observation directe*, l'observation faite sur place, donne plus de résultats et des résultats plus exacts dans les régions balkaniques et yougoslaves que dans l'Europe occidentale, car la population yougoslave n'a pas été travaillée, modifiée et rendue presque uniforme par les influences des civilisations. Ses caractères psychiques sont plus simples et plus évidents. On peut donc les saisir plus sûrement, surtout les caractères psychiques très expressifs des groupes ethniques vivant sous le régime patriarcal. D'ailleurs, nombre d'observateurs n'ont pas manqué de faire sur ces populations des remarques essentielles. La tâche est donc facilitée par la nature moins complexe du sujet.

La région habitée par les Yougoslaves est très vaste ; elle s'étend de Celovac (Klagenfurt) et de Ljubljana (Laibach) à Salonique, et de la mer Adriatique à la mer Noire. Peuplée de seize millions d'habitants, elle

est partagée entre plusieurs États et provinces. On y rencontre des groupes ethniques et psychiques très variés qui excitent la curiosité de l'observateur. Or il est plus facile de déterminer avec exactitude les caractères psychiques d'un groupe ethnique si on les connaît tous que si l'on se borne à l'étude d'un groupe unique très limité. De plus, on apprécie mieux toute la portée d'une remarque sur les caractères psychiques d'un peuple si l'on considère la répartition géographique de ces caractères dans la région habitée par ce peuple. En connaissant l'ensemble d'une population, on remarque plus clairement la connexion qui existe entre les qualités des différents groupes qui la constituent, et c'est ainsi qu'on arrive à apprécier la valeur relative de ses caractères psychiques et à déterminer les causes qui les font apparaître.

Outre ces méthodes générales d'observation, j'ai souvent appliqué à l'étude des caractères psychiques deux méthodes spéciales. La première est la méthode des « *coupes psychiques* » ou ethno-psychiques, qui ont quelque ressemblance avec les coupes géologiques.

Il y a dans chaque région une direction déterminée suivant laquelle les changements de caractères psychiques des différents groupes ethniques qu'on traverse apparaissent avec plus d'évidence. Dans la région pindo-dinarique et dans la région moravo-vardarienne, les meilleures « coupes psychiques » sont celles qu'on peut faire de l'Ouest à l'Est, de l'Adriatique vers la vallée Morava-Vardar et au delà ; dans la région balkanique proprement dite, ce sont celles qu'on peut faire dans une direction Nord Sud.

En suivant une de ces directions, le voyageur apercevra d'autant mieux les différences qui existent entre ces populations qu'il s'éloignera davantage de son point de départ. Parvenu à l'extrémité de la « coupe », il réussira beaucoup mieux à saisir et à classer les différences psychiques des populations intermédiaires, différences qui pouvaient tout d'abord lui échapper au cours de son déplacement. En général, plus deux groupes ethniques situés sur un même profil sont éloignés l'un de l'autre, plus les différences de leurs caractères psychiques sont apparentes. Sur une « coupe psychique » de l'Adriatique aux Balkans, on aperçoit très nettement les différences qui existent entre la population des Bouches de Cattaro et celle des Šopi dans les environs de Pirot et de Sofia. Mais entre ces points extrêmes existent aussi des différences moins sensibles, par exemple, entre la population des Bouches de Cattaro et les tribus monténégrines, entre celles-ci et les populations des Brda, de la Raška, de la Šumadija, etc. Toutefois, le choix d'un profil psychique suppose des connaissances préalables assez étendues sur les populations des différentes régions. Si l'on parcourt les régions pindo-dinarique ou moravo-vardarienne dans la direction longitudinale, c'est-

à-dire du Nord au Sud, et la région balkanique ou bulgare dans la direction Ouest-Est, on ne rencontre que des différences psychiques peu sensibles. Même les profils transversaux eux-mêmes ne sont pas tous également révélateurs.

L'autre méthode consiste surtout à noter les différences qui existent entre la population d'un « *pays-ruche* » et la population d'un *pays de colonisation* provenant de la même souche. C'est ce qu'on peut observer notamment chez les populations dinariques qui, des plates-formes s'élevant à 1000 ou 1500 mètres, sont descendues et se sont établies dans les plaines et sur les plates-formes lacustres de la Šumadija, qui ne dépassent pas 100 à 500 mètres.

En comparant les caractères psychiques et l'organisation sociale de la population demeurée sur son territoire primitif et de la population émigrée, on saisit l'influence du milieu géographique et social sur l'évolution des caractères psychiques. Ces déplacements constituent donc une série d'expériences anthropogéographiques qui peuvent nous renseigner exactement sur les transformations des caractères psychiques.

La méthode de l'*observation indirecte* n'est pas absolument distincte de celle de l'observation directe. En général même, toutes deux se confondent. Les caractères psychiques notés par l'observation directe ne le sont souvent que partiellement; on les a déduits d'autres signes qu'on a observés au contact des individus et des groupes ethniques. Au contraire, par les méthodes de l'observation indirecte, on peut déduire les caractères psychiques, même sans contact avec les masses populaires, par les données ethnographiques et anthropogéographiques d'un côté, les données historiques de l'autre.

Pour fixer les caractères psychiques des Yougoslaves, j'ai souvent utilisé les données de l'ethnographie, surtout celles qui nous sont fournies par les costumes, les dialectes et même par les conceptions populaires sur le sens et la valeur de la vie humaine. En particulier, le changement de costume et de dialecte est régulièrement le premier signe extérieur indiquant une transformation dans les caractères psychiques de la population d'une contrée. D'autres signes extérieurs de ce changement consistent dans la forme différente des maisons, des bâtiments accessoires, la diversité de la vie quotidienne, etc. ; bien que provoqués par des causes extérieures, surtout par le milieu géographique, ils sont presque toujours en rapport avec les caractères psychiques de la population. Mais le signe le plus révélateur est le *folklore*.

Après les observations directes, c'est par l'étude du folklore qu'on peut le mieux fixer le caractère, la pensée, la conscience des groupes ethniques yougoslaves. Les chants nationaux et les contes populaires

du peuple serbe ont été recueillis au commencement du XIXe siècle par Vuk Karadžić. C'est le plus beau et le plus complet de tous les cycles yougoslaves. Fixées avant que les nouveaux courants civilisateurs aient pu pénétrer dans la masse populaire et n'ayant pas été altérées par les influences modernes, ces créations donnent des renseignements précieux sur les caractères fondamentaux du peuple serbe. Nous avons consulté, en outre, les autres cycles du folklore, moins bien fixés et appartenant à une époque postérieure, mais qui nous éclairent, eux aussi, sur les qualités des différentes populations yougoslaves et sur leurs transformations. De plus, tels groupes yougoslaves chantent beaucoup moins que d'autres et, parmi ceux-ci, il en est qui chantent mieux. D'autre part, suivant les époques, les mêmes groupes ethniques ont chanté plus ou moins. Il existe des différences de mélodies qui révèlent la sensibilité particulière d'une population. Enfin, la plupart des romanciers yougoslaves ont, pour ainsi dire, photographié la vie populaire. Les plus doués d'entre eux ont fait des observations profondes sur le caractère de quelques groupes ethniques. Ils seront aussi utilisés.

La méthode historique est également très propre à mettre en lumière le caractère et les qualités intellectuelles d'un peuple, surtout quand on entend par histoire non seulement le récit des événements, mais aussi l'étude de toutes les créations, soit intellectuelles, soit artistiques, et des institutions politiques et religieuses. Toutefois, les Yougoslaves ne sont pas un peuple aussi avancé que les Français, les Anglais, les Italiens. La méthode historique ne peut donner avec eux des résultats aussi sûrs. Mais l'histoire des Serbes a été souvent liée aux grandes idées et aux grands événements historiques qui ont ému l'humanité. Puis les Serbes ont connu une période féconde d'organisation et de créations artistiques, sous la dynastie des Nemanić (du XIIe au XIVe siècle). Ils ont construit des églises et des monastères qui sont les types les plus importants de l'architecture slave du Moyen-Age. Ils ont laissé un code remarquable, le *Code de Dušan* (XIVe siècle). Ils ont fondé à la fin du XIIe siècle une église indépendante. Aux temps modernes, ils ont créé deux États indépendants. Ils ont eu au Moyen-Age une littérature remarquable. La littérature de Raguse, du XVIe au XVIIe siècle, est aussi très importante. Enfin, la nouvelle histoire de tous les Yougoslaves au XIXe siècle est très instructive. En ce sens, on ne doit donc pas négliger l'histoire des Yougoslaves, mais elle ne fournit pas de moyens suffisants pour déterminer et apprécier les qualités collectives et encore moins les caractères de leurs groupes ethniques. Il y a des positions géographiques et des situations internationales qui peuvent empêcher, même au cours des siècles, l'épanouissement des qualités créatrices d'un peuple, encore plus d'un petit peuple qui fut toujours divisé entre plusieurs États. Tel

a été le cas des Yougoslaves placés dans la position géographique la plus dangereuse qui soit, ayant à résister à la poussée turque d'un côté, à la poussée allemande et magyare de l'autre. La majorité des Yougoslaves fut, pendant près de cinq siècles, sous la domination turque ; les Croates et les Slovènes sont, depuis plus longtemps encore, sous la domination allemande et magyare. On ne participe pas efficacement à la création civilisatrice sous une domination étrangère. Si révélatrices que soient leur résistance à cette domination et les œuvres qu'ils ont pu créer dans la servitude, elles n'expriment pas tout leur génie.

Dans quelle mesure les résultats des études linguistiques et anthropologiques peuvent-ils nous faire mieux saisir des différences entre les groupes ethniques des Yougoslaves? Les caractères linguistiques sont incontestablement très instructifs, surtout les dialectes. Nous les utiliserons souvent pour mieux faire ressortir les différences entre les groupes ethniques. Mais ils ne sont qu'un signe parmi d'autres très nombreux qui caractérisent le type psychique d'une population. La classification des Yougoslaves que nous voulons essayer ne sera pas une classification linguistique. Elle doit se baser sur l'ensemble des caractères psychiques. En beaucoup de cas, des groupes ethniques de dialecte différent constituent une unité au point de vue psychique. Tel est le cas de la population de la Šumadija prise dans ses limites les plus larges. Au contraire, une population de même dialecte montre parfois des différences psychiques considérables qui permettent de distinguer dans son sein des groupes psychiques bien accusés.

Les recherches anthropologiques n'ont, en réalité, aucun rapport avec les études ayant pour but de fixer les caractères psychiques, sauf que certains faits particulièrement frappants peuvent éveiller l'attention de l'observateur. Ces recherches ne peuvent être utilisées qu'en ce qui concerne les causes des caractères psychiques. Même ainsi limitées, leurs données sont rarement utilisables.

C'est un fait bien connu que les races, prises au sens anthropologique du mot, et les groupes ethniques ne coïncident pas. Il y a dans chaque groupe ethnique des individus de caractères anthropologiques différents (forme du crâne dolichocéphale ou brachycéphale, indice céphalique, taille, complexion etc...)[1]. On a écarté avec raison les théories d'après lesquelles un peuple tout entier appartiendrait à une race anthropologique et qui feraient découler les qualités psychiques des caractères anthropologiques, de telle façon qu'il y aurait même des peuples supérieurs (dolichocéphales) et des peuples inférieurs (brachy-

1. Voir J. Deniker ; William Z. Ripley : *The Races of Europe* (London, 1900) et Jean Finot : *Le préjugé des races* (Paris, 1908, 3e édit.).

céphales) (théories de Gobineau, de Vacher de Lapouge et de Chamberlain).

Mais sans accepter ces conclusions *a priori* et par trop schématiques, nous ne pouvons pas non plus admettre que les caractères anthropologiques soient sans aucune influence sur les qualités psychiques. Il est hors de doute que les peuples d'Europe sont d'origine mixte au point de vue ethnique et anthropologique. Cette composition mixte a indubitablement exercé une influence souvent considérable sur leurs caractères psychiques. En dehors des influences du milieu géographique, du développement historique et des civilisations, il existe entre les peuples certaines différences psychiques qui dépendent directement de leur composition ethnique. Plus un amalgame ethnique est jeune, moins il a été travaillé par les civilisations, mieux on peut discerner les qualités originales et les traits psychiques de ses composantes. La différence de composition ethnique exerce déjà une influence importante sur les caractères psychiques des Français, des Anglais, des Italiens, des Allemands, qui ont été façonnés par une civilisation séculaire. A plus forte raison les influences de la composition ethnique doivent-elles se faire sentir chez les Yougoslaves, moins modifiés par la civilisation et, aujourd'hui encore, exposés à des assimilations ethniques différentes. L'histoire ne peut nous renseigner que jusqu'à un certain point sur les différentes modifications ethniques des Serbo-Croates et des Bulgares. D'autre part les changements préhistoriques ne peuvent être constatés que par les recherches anthropologiques. Mais, si elles veulent servir à ces études, les mensurations anthropologiques doivent être exécutées rationnellement et en nombre suffisant. Bien des mensurations anthropologiques exécutées sur les Yougoslaves ne tiennent pas compte des migrations nombreuses qui se sont accomplies dans les derniers siècles. En faisant des mensurations anthropologiques sur n'importe quel individu, on introduit entre les Yougoslaves des différences anthropologiques qui ne peuvent qu'être erronées. En outre, la quantité des faits anthropologiques recueillis jusqu'à présent est insuffisante pour la plupart des groupes yougoslaves.

Enfin, les peuples ou les groupes ethniques se différencient par des nuances presque imperceptibles dans le fonctionnement de la vie physiologique. Ces nuances déterminent, semble-t-il, un certain nombre de changements intérieurs qui sont à la base des différents sentiments et des diverses tendances psychiques ; ces sentiments, presque inconscients, sont souvent la cause des différentes manières de penser et d'agir. On n'a pas réussi, jusqu'à présent, à saisir ces nuances avec une précision suffisante. Peut-être y réussira-t-on en développant les méthodes physiologiques et chimiques dans les recherches sur l'organisme humain.

Il semble toutefois que les résultats de ces recherches seraient à même de fournir des renseignements sur les différences innées des peuples, peut-être aussi importants que ceux des mensurations anthropologiques.

Mais avant d'aborder la question de la classification psychique des Yougoslaves, il nous faut montrer leur unité ethnique et leurs caractères psychiques communs.

PREMIÈRE PARTIE

UNITÉ ETHNIQUE ET TYPES PSYCHIQUES

Unité ethnique. — Manifestations de l'unité nationale. — Différences entre les Yougoslaves occidentaux et les Bulgares. — Types, variétés et groupes psychiques.

Depuis longtemps les observateurs ont reconnu un fond ethnique commun chez les Serbo-Croates, les Slovènes et les Bulgares. Ils ont constaté que les langues parlées de Ljubljana à Salonique, et de l'Isonzo jusqu'à la mer Noire ne présentent que des différences imperceptibles. Ce sont des linguistes slaves qui, les premiers, ont groupé ces peuples sous le nom commun de Yougoslaves, par opposition aux autres peuples slaves, aux Slaves orientaux et aux Slaves occidentaux. De même que les langues sont identiques ou très semblables, de même les mœurs primitives et les conceptions populaires, moins affectées par l'évolution postérieure, constituent une partie du patrimoine commun des Yougoslaves, quoique ces peuples habitent, dans la Péninsule et en dehors, des contrées de conditions géographiques très variées.

Ces similitudes sont d'autant plus frappantes que l'histoire de ces peuples a été différente et le développement de chacun d'eux indépendant : les Bulgares, à l'extrême Est, n'ont eu aucun rapport avec les Croates et les Slovènes de l'Ouest. Les conditions sociales et toutes les formes ethniques d'assimilation qui transforment un peuple étaient différentes à l'Est et à l'Ouest. Il est donc bien probable que les caractères communs de tous ces peuples ne se sont pas développés après leur installation dans la Péninsule. Ils ont dû être apportés d'une ancienne patrie transcarpathique où les Yougoslaves ont probablement formé une unité ethnique encore plus intime que celle d'aujourd'hui.

Toutefois, il y a des différences linguistiques et ethnographiques entre leurs divers groupes. La différence la plus marquée est celle qui

existe entre les Yougoslaves occidentaux et orientaux, entre les Serbo-Croates (avec les Slovènes), d'un côté, et les Bulgares de l'autre.

Les Serbo-Croates parlent une langue qui frappe par son uniformité, de telle façon qu'un Serbe de Serbie n'éprouve aucune difficulté à se faire comprendre d'un Croate d'Istrie. D'après la forme de l'adverbe « quoi », on l'a divisée en dialectes de *što* et de *ča*, et on a considéré le dialecte de *što* comme caractérisant les Serbes, et le dialecte de *ča* comme propre aux Croates; il est avéré aujourd'hui qu'on ne peut pas les diviser de cette manière. Il y a des populations parlant le dialecte de *što* qui se disent Croates. Le dialecte de *ča*, qui, d'ailleurs, disparaît rapidement, est limité à quelques petits îlots dans la Dalmatie septentrionale et la Croatie méridionale, les îles adriatiques et certaines régions de l'Istrie. En dehors de ces contrées, où il a été préservé par l'isolement géographique, toute la population serbo-croate parle le dialecte de *što*. Les Slovènes parlent le dialecte de *kai* au lieu de *što* et de *ča*. Mais ce dialecte n'est pas propre seulement aux Slovènes. Les Croates de trois cercles limitrophes, ceux de Zagreb, de Varaždin et de Križevac, parlent le même dialecte de *kai* qui disparaît d'ailleurs lui-même devant le *što* envahissant, devenu la langue littéraire serbo-croate. Le dialecte de *kai* s'est bien conservé encore dans la Carniole, les environs de Trieste, dans la Styrie et la Carinthie. Le dialecte de *ča* est presque tombé au rang de patois.

Ainsi donc ces différences dialectiques sont insignifiantes; en outre, elles ne correspondent pas exactement à la division en Slovènes, Croates et Serbes.

En dehors de la langue, le fond psychique est le même chez les Serbo-Croates et les Slovènes. Il y a d'abord dans leur nature une finesse de pensée et de sentiment qui leur fait apercevoir et exprimer les nuances les plus délicates, souvent d'une manière artistique. Il y a en outre une tendresse émue faite de sympathie et de sensibilité, qui est au fond de l'âme populaire chez tous les Yougoslaves. Ces sentiments sont plus vifs, mais moins généraux que ceux des Russes, surtout des Grands-Russes. Ils passent souvent dans les passions et peuvent dégénérer en intolérance dans les luttes intérieures. Les Yougoslaves sont encore caractérisés par leur riche imagination, par leur emportement, par leur enthousiasme et par un penchant très prononcé à l'idéalisme.

Ces affinités linguistiques et psychiques et bien d'autres, qui dormaient chez les peuples yougoslaves, se sont manifestées un jour; ils les ont reconnues les uns chez les autres et ils ont commencé à sentir qu'ils constituaient une unité nationale, surtout à partir de l'invasion

turque du XVe siècle et par suite des migrations. Alors naquit la conscience d'une unité nationale.

Les Serbes, qui forment presque les deux tiers de la population yougoslave, ont pénétré dans la Croatie-Slavonie, dans la Dalmatie, dans la Carniole méridionale. Ils se sont mêlés intimement aux Croates et même, jusqu'à un certain point, aux Slovènes. Convertis partiellement au catholicisme et à la religion uniate, ils ont contribué à effacer les différences préexistantes et à rendre plus uniforme la population serbo-croate. Les différences de civilisation entre les deux groupes se sont atténuées ou ont disparu.

Ce qui a contribué à les unir plus encore et même à les confondre, ce sont les luttes contre les Turcs et les souffrances communes. Ils se sont pénétrés de telle façon qu'il est impossible de les séparer, même au point de vue géographique (voir la carte ethnographique). Cette pénétration aida aux manifestations littéraires, nationales et politiques communes qui se développèrent depuis.

Les Serbo-Croates eurent surtout à partir du début du XIXe siècle la même langue littéraire et la même littérature. Toutefois, les Slovènes et les Croates avaient eu déjà au XVIe siècle une littérature commune, d'un caractère religieux, à la suite du mouvement protestant qui se fit sentir jusque chez eux. Ils se servirent alors aussi des caractères cyrilliques, probablement pour attirer au protestantisme les Serbes immigrés. De nombreux écrivains catholiques de la Slavonie et de la Bosnie écrivirent eux aussi en caractères cyrilliques. La grande époque littéraire fut celle de Raguse (Dubrovnik) au XVIe et au XVIIe siècle. Il y eut là une littérature commune serbo-croate, écrite en dialecte de *što*, en dialecte d'Herzégovine, parce que la population ragusaine était formée et sans cesse accrue d'émigrants de l'Herzégovine et de la Raška. A part certaines formes archaïques, la langue de la littérature ragusaine est celle qui fut adoptée au XIXe siècle pour la littérature serbo-croate. Cette tendance s'était manifestée déjà à la fin du XVIIIe siècle. Un grand écrivain serbe, originaire du Banat, Dositej Obradović, dont la famille était issue des émigrants serbes des Balkans, s'était pénétré, par des études et des voyages en Europe, des idées occidentales. En parcourant les pays yougoslaves, il se rendit compte de l'assimilation et de l'unification qui s'étaient faites dans la population et proclama l'unité nationale des Serbo-Croates et des Slovènes; il s'efforça d'introduire comme langue littéraire la langue nationale au détriment des dialectes régionaux et de la langue littéraire serbe, où prédominaient alors des éléments russes. Cette réforme ne fut réalisée que par Vuk Karadžić, originaire de la Serbie, où ses ancêtres qui appartenaient à la tribu des Drobnjaks étaient venus de l'Herzégovine. Il employa comme langue littéraire serbe

la langue de la Serbie occidentale, celle de la région du Jadar (affluent de la Drina). C'était le même dialecte que celui de l'Herzégovine, le dialecte de *što*.

Vers l'année 1830, Ljudevit Gaj introduisit le dialecte de *što* dans la langue littéraire des Croates. Ljudevit Gaj était, comme beaucoup de ses collaborateurs, originaire du Zagorje, c'est-à-dire d'une région où l'on parle le dialecte de *kai*, le dialecte slovène. C'est à partir de cette époque que s'est réalisée l'unité de langue et de littérature des Serbo-Croates et que celles-ci commencèrent à se répandre chez les Slovènes. Mais Ljudevit Gaj se proposa en même temps un but plus élevé. Il considérait les noms de Serbo-Croates et de Slovènes comme les noms régionaux d'une même nation et, pour les éviter, il adopta pour désigner le peuple tout entier, le nom d'Illyriens. Il est probable qu'il s'est inspiré de la dénomination d'Illyrie que Napoléon et les administrateurs français avaient donnée aux régions conquises sur l'Autriche en 1809 et qui englobaient la Carniole, les parties slovènes de la Styrie et de la Carinthie, ainsi que Trieste, la Dalmatie et la Croatie occidentale.

Zagreb devint le centre du mouvement unitaire. Le nom d'illyrisme fut remplacé par celui de yougoslavisme, surtout grâce aux efforts de Strossmayer et de Rački qui fondèrent en 1867 l'Académie yougoslave des Sciences et des Beaux-Arts de Zagreb. Les liens littéraires avec l'Académie serbe de Belgrade et la *Matica Srpska* de Novi Sad se multiplièrent. Mais ce nom, employé seulement dans les cercles littéraires, scientifiques et artistiques, ne pénétra que lentement dans les masses populaires. Il ne commença à se répandre qu'au cours des dernières années, surtout à l'Ouest, chez les Slovènes.

En même temps, savants, écrivains, artistes, élaboraient le programme d'union nationale, s'inspirant du même idéal d'un État national indépendant.

Ainsi commença la dernière phase de cette évolution, la phase politique.

Toute la population immigrée n'avait jamais oublié ses compatriotes restés dans leurs « pays-ruches »; elle s'intéressait à tous les événements balkaniques; nombreux étaient les immigrés qui espéraient rentrer dans leur pays d'origine, quand ils seraient libérés de la domination turque. Un courant de sentiments et de pensées communes s'établissait de l'une à l'autre rive de la Save et du Danube. La libération de la Serbie (1804-1815) éveilla des espérances plus vastes.

Le nouvel État serbe ne se forma pas au centre de la Péninsule balkanique comme la Raška du Moyen-Age. Il se consolida loin du centre, sur la rive droite de la Save et du Danube autour de la rivière Morava, au

Nord de la Péninsule, à proximité immédiate des pays yougoslaves de l'Autriche. Il se rapprochait plus encore de ces pays par sa composition ethnique, parce qu'il comprenait les groupes serbes qui étaient allés peupler, au cours de l'époque turque, les pays yougoslaves de l'Autriche. Dès que la Serbie fut formée, les Serbes d'Autriche-Hongrie, puis tous les Yougoslaves éclairés, reconnurent en elle le pays chargé de la « mission nationale », le « Piémont des Balkans ». Nombre d'hommes instruits y accoururent pour faire de la Serbie une principauté forte, un État moderne, et « pour pouvoir respirer l'air libre de la Serbie » (Dositej Obradović). Les aspirations nationales se manifestèrent déjà à l'époque de l'illyrisme, surtout en 1848, lorsque les Croates et les Serbes de la Croatie-Slavonie, ainsi que les Serbes du Banat et de la Bačka, joints aux volontaires venus de Serbie, combattirent ensemble contre les Magyars. La diète croate de Zagreb et la *skupština* serbe de Karlovci proclamèrent l'unité nationale. Depuis, ces tendances n'ont cessé de se manifester à chaque occasion favorable. Elles devinrent le programme politique de la Serbie sous le règne du prince Michel Obrenović (1862-1868), qui, s'inspirant de la pensée du yougoslavisme, se proposa de fonder un État fédératif serbo-croate-bulgare (programme de Garašanin). Ces tendances et ces programmes furent dès lors très précis; quoique la véritable action n'ait commencé que dans ces vingt dernières années, surtout après 1903 (fondation du club yougoslave de Belgrade). Il fallait en effet que la Serbie devînt plus riche pour pouvoir entretenir une armée solide; qu'elle acquît de la considération par ses progrès économiques, par ses institutions démocratiques, par son Université et son Académie des Sciences, enfin par la naissance d'une littérature originale. Elle donnait ainsi des preuves de sa vitalité; elle montrait, en outre, qu'elle était capable de résister à la guerre économique que lui déclarait l'Autriche-Hongrie.

Les quinze dernières années virent enfin l'explosion des tendances unitaires dans les pays yougoslaves de la Double Monarchie. Le premier signe public en fut la formation de la coalition serbo-croate en Croatie, malgré tous les obstacles venus de Vienne et de Budapest. L'idée d'unité nationale avait fait son chemin chez les Serbo-Croates de l'Autriche-Hongrie et ils commençaient à coordonner leur action en refusant de servir d'instrument à une politique dynastique et cléricale. Leurs dirigeants déclaraient et répétaient : « Nous voulons former avec les Serbes une seule nation comme les grandes nations de l'Europe. » C'est sur le littoral de Fiume et en Dalmatie que ces aspirations s'affirmaient avec le plus de vivacité.

Les patriotes de la nouvelle génération fondèrent alors à Zagreb, à Spalato, à Ljubljana et même à Prague, un grand nombre de journaux

et de revues où cette pensée était commentée : « Nous sommes Yougoslaves ; les dénominations séparatistes doivent disparaître devant notre nom générique; nous prendrons alors celui de peuple yougoslave qui fera plus que tous les autres pour notre union nationale ».

Pendant les guerres balkaniques, pendant l'existence éphémère de l'Albanie autonome et même pendant la guerre actuelle, les populations yougoslaves n'ont cessé d'attaquer l'Autriche-Hongrie et d'exprimer ouvertement leur volonté inébranlable de former une unité politique avec le royaume de Serbie. Leurs procédés presque révolutionnaires inspiraient des craintes sérieuses aux hommes pacifiques de chez nous, parce que la Serbie souhaitait un repos bien gagné avant de voir éclater de nouveaux conflits.

La nouvelle génération a créé, sur le territoire de la Double Monarchie, un grand nombre de sociétés secrètes, d'où sont sortis les attentats trop connus de Sarajevo, de Zagreb et encore une fois, hélas! de Sarajevo. Les auteurs de ces événements devenus historiques s'inspiraient évidemment du Risorgimento.

Dès que la grande guerre éclata, la jeune génération yougoslave accourut de l'Autriche-Hongrie, autant qu'il était possible, pour aider la Serbie dans sa lutte inégale. Les autres passèrent en France ou en Angleterre et formèrent le Comité yougoslave pour contribuer par d'autres moyens à la réalisation de leurs vœux. Ceux qui sont restés en Autriche-Hongrie n'ont pas cessé d'affirmer, malgré les épreuves, qu'ils voulaient former un État national indépendant. L'unité yougoslave a été définitivement scellée dans cette guerre par les souffrances communes. On ne pourra ni la disloquer ni la détruire par des solutions artificielles.

En traversant la Péninsule des Balkans, de la mer Adriatique à la mer Noire, un observateur rencontrera des différences linguistiques et ethniques d'une grande importance, notamment en entrant dans les régions peuplées par les Bulgares. Au point de vue linguistique, il sera frappé surtout par l'apparition de l'article postpositif, placé comme un suffixe à la fin des substantifs; c'est un trait caractéristique du langage des régions à l'Est de l'Iskar; il n'existe dans aucune autre région slave. Il est accompagné de la disparition de la flexion dans les substantifs et de l'emploi de la préposition. Ce qui surprendra davantage au premier abord, ce sont les caractères anthropologiques de la population à l'Est du fleuve Iskar et de la ville d'Ihtiman, en Bulgarie; c'est la présence d'un grand nombre de types mongoloïdes qui s'accusent en général de plus en plus, à mesure qu'on s'avance vers la mer Noire. Les *zadruga* disparaissent complètement ainsi que la *slava*. On ne se sou-

vient plus que rarement de ses ancêtres lointains, chacun porte le nom de son père. Enfin, sous certaines ressemblances superficielles, apparaît un état d'âme propre aux Bulgares, qui différencie ces populations par quelques traits essentiels de tous les autres Yougoslaves à l'Ouest de l'Iskar. Ce fleuve et la ligne de partage des eaux entre l'Iskar et la Marica, à l'Est de Sofia, forment donc la limite principale qui coupe en deux grands tronçons l'ensemble des populations yougoslaves.

Les caractères linguistiques et ethnographiques que nous avons signalés comme appartenant aux Bulgares ne se manifestent pas subitement à l'Est de la limite indiquée ci-dessus. Il y a de vastes régions où les caractères serbe et bulgare se pénètrent et se confondent, comme dans la Macédoine proprement dite, au Sud de Veles et dans la région des Torlak ou Šopi entre le Timok et l'Iskar.

Mais même à l'Est de l'Iskar et surtout dans la Srednja Gora, apparaissent, par-ci par-là, des populations bulgares qui, par leurs caractères psychiques, se rapprochent des Serbes.

Les populations de l'Est ont formé au Moyen-Age un État bulgare qui n'a guère eu avec les Yougoslaves occidentaux, surtout avec les Serbes, d'autres contacts que la rivalité et les luttes. Mais ces rivalités furent complètement oubliées par les Serbes et les Bulgares au cours de la domination turque. La masse des populations serbe et bulgare labourant la terre, subissant les mêmes souffrances et ayant les mêmes ennemis, commença alors à se rapprocher, même à s'identifier, surtout dans les régions de transition. Après l'affranchissement de la Serbie, les Bulgares trouvaient asile en Serbie. C'est à cette époque que nombre de Bulgares reçurent l'enseignement supérieur à Belgrade et à Kragujevac. Les émigrés bulgares de Bucarest avaient conclu avec le prince Michel Obrenović un traité d'après lequel la Serbie et la Bulgarie devaient former un État. Le nouvel État bulgare né après les guerres serbo-turque et russo-turque de 1876-1878 s'est orienté dans un sens contraire. Après quelques hésitations, les Bulgares de la Bulgarie nouvelle ont adopté pour leur langue littéraire le dialecte qui les éloignait le plus des Serbes. Ils ont développé leur ambitieux programme impérialiste soutenu par le roi actuel et par les politiciens, popularisé par l'école et par les guerres contre les Serbes, et ce programme a pénétré jusqu'à un certain point, même dans les masses populaires.

Toutefois, des observations personnelles faites peu de temps avant la guerre nous donnent à croire que l'animosité contre les Serbes n'a pas pris de profondes racines chez les paysans bulgares.

On a manqué l'occasion favorable, avant 1878, de réunir les Bulgares aux autres Yougoslaves. Dans les circonstances actuelles, après les guerres de 1913 et de 1915, ce serait une impossibilité, une utopie.

Toutes les tentatives de ce genre sont condamnées à échouer. Il n'est pas impossible cependant que les Bulgares rejoignent les Yougoslaves occidentaux dans un avenir plus ou moins éloigné. Mais il faudrait pour cela une longue période de tranquillité et l'établissement d'un régime démocratique capable d'instruire et d'éclairer les classes populaires surtout en Bulgarie.

Le bloc continental et les pays austro-hongrois habités par les Yougoslaves sont situés entre l'Europe centrale et septentrionale, à climat continental et les régions gréco-égéennes à climat méditerranéen. Le genre de vie y est différent à la fois de celui des pays septentrionaux, occupés surtout par les Germains, et de celui des pays égéens, habités par le monde grec. Il faut noter en outre que dans la Péninsule balkanique, les Yougoslaves habitent des régions naturelles différentes, qui, avec bien d'autres influences (caractères eurasiatiques, caractères d'union et de pénétration, caractères d'isolement et de séparation), agissent également sur la population. D'autres causes ont aussi contribué à former le tempérament de ces peuples : assimilation des autochtones balkaniques, événements historiques, influences civilisatrices diverses. Dans beaucoup de régions se manifestent encore aujourd'hui des survivances psychiques des époques antérieures : le caractère de la *raya*, la mentalité de *hajduk*, les habitudes de la vie de tribu, etc. Les diversités psychiques ne manquent donc pas. Elles ont contribué à créer une vie régionale distincte, aux aspects très vivants et très variés. A travers cette diversité, on peut cependant discerner des traits psychiques fondamentaux communs permettant de distinguer dans ce vaste ensemble des *types*, des *variétés* et des *groupes*.

C'est ainsi que nous pouvons ranger les Yougoslaves sous quatre types : le *type dinarique*, qui occupe les régions dinariques et d'autres contrées où il a immigré et où il a marqué la population de son empreinte; le *type central*, englobant principalement la population de la Morava méridionale et du Vardar et se prolongeant par la zone des Šopi jusqu'au Danube; le *type balkanique oriental* auquel appartiennent les populations de l'Est des deux côtés des Balkans. Enfin, le *type pannonique* qui comprend la population yougoslave habitant en majorité en dehors de la Péninsule, dans la plaine pannonique. Ces types sont assez différents pour qu'on puisse les reconnaître au premier coup d'œil. Ils ne sont d'ailleurs pas séparés par des limites précises; ils passent de l'un à l'autre par des zones de transition dont la population peut souvent être attribuée à l'un aussi bien qu'à l'autre.

Nous étudierons successivement ces quatre types. Quant aux variétés et aux groupes nous nous attacherons plus particulièrement aux deux

types dinarique et central, ayant surtout pour but de donner une idée de la méthode que nous avons suivie.

Le tableau suivant résume la classification psychique, que nous proposons pour les Yougoslaves :

TYPE DINARIQUE

Variété de la Šumadija;
— d'Éra;
— bosniaque;
— des Islamisés;
— adriatique.

TYPE CENTRAL

Variété de Kosovo-Metohija;
— de la Macédoine occidentale;
— moravo-vardarienne;
— des Šopi ou Torlaci;
— de la Macédoine méridionale.

TYPE BALKANIQUE ORIENTAL

Variété de la plate-forme bas-danubienne;
— de Srednja Gora;
— de Roumélie-Thrace;
— des Pomaques.

TYPE PANNONIQUE

Variété de Slavonie;
— de Syrmie-Banat;
— slovène ou alpine.

DEUXIÈME PARTIE

TYPE DINARIQUE

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES GÉNÉRAUX

Répartition géographique. — Traits psychiques principaux. — Influence de la terre et de la nature. — Organisation sociale et économique. — Affection réciproque et entre-aide économique. — Sensibilité et sympathie. — Attachement aux ancêtres et mœurs de la *slava*. — Conscience nationale et mission nationale. — Vertus militaires. — Énergiques et Impulsifs. — La tristesse dinarique, la tristesse historique. — Logique mystique. — Facultés intellectuelles. — Variétés du type dinarique.

Le type dinarique est répandu non seulement dans toute la région dinarique, mais dans les pays avoisinants où il s'est étendu par migration. C'est lui qui prédomine dans la Serbie moravienne; il l'a faite ce qu'elle est et préside encore à son développement. Les immigrants dinariques se sont infiltrés dans l'ancienne population de Kosovo et de Metohija sans lui enlever ses caractères psychiques; mais ils l'ont fortement influencée. Aussi peut-on hésiter à ranger cette population dans le type central ou dans le type dinarique, car elle participe aux caractères de l'un et de l'autre. Enfin, les Slovènes du Karst que j'ai englobés dans le type dinarique en diffèrent cependant, à certains égards, surtout par leurs attaches séculaires avec la civilisation de l'Europe centrale; ils ont acquis des qualités spéciales par lesquelles ils se rapprochent du type pannonique. Toutes les autres régions indiquées sur notre carte appartiennent sans hésitation au type dinarique, les Serbes formant presque les trois quarts de cette population.

Traits psychiques principaux. — Toute cette population, orthodoxe, catholique ou islamisée, vit ou a vécu jusqu'à ces dernières années sous le régime patriarcal, et c'est en grande partie à ce mode de vie qu'elle doit sa physionomie caractéristique. Ceux qui ont suffisamment voyagé dans la Péninsule distinguent sans hésitation, dans une foule, les Dinariques des gens des autres groupes. Ce sont eux qui manifestent le mieux toutes les qualités des Yougoslaves occidentaux. Elles prennent chez eux un sens plus profond, plus national. Elles n'ont pas été entamées par les influences étrangères et par la civilisation moderne, comme elles l'ont été plus ou moins dans les autres régions, abstraction faite de quelques oasis isolées, surtout dans la partie orientale de la Péninsule. Le type dinarique a conservé ses caractères fondamentaux, quoique son territoire soit partagé entre plusieurs États.

Les Dinariques ont l'esprit vif, l'intelligence déliée. Doués d'une sensibilité vive et variée, ils suivent souvent leur imagination, si souple et si riche, et aussi leur premier mouvement d'enthousiasme ou de colère. Ils s'inspirent d'ordinaire, dans leurs actions, de mobiles d'ordre moral; les intérêts matériels ne jouent qu'un rôle secondaire. Ce qu'il faut toucher pour leur faire rendre le maximum d'effort, c'est leur sensibilité, leur sentiment de compassion, leur fierté individuelle et nationale; il faut faire appel à l'honneur ou à un idéal de justice ou de liberté. Telles sont les causes des passions qui agitent les Dinariques et des conflits qui naissent entre eux; de là provient le cours heureux ou malheureux de leur existence, bien plus, sans aucun doute, que de l'égoïsme ou de la cupidité. A toutes ces inspirations se mêle l'instinct de race, l'instinct de vivre, de se développer, de conquérir sa place dans le monde, de donner sa pleine mesure, instinct dont la force est immense. Le Dinarique ne croit guère à des obstacles qu'il ne pourrait surmonter. Sa foi est sans nuage, sa confiance absolue.

A cet idéalisme vigoureux se rattache un trait traditionaliste, un des traits essentiels de l'âme nationale. Le Dinarique a le désir ardent de venger Kosovo (la bataille de Kosovo de 1389), où sombra son indépendance, et de ressusciter l'empire serbe de jadis auquel il a sans cesse rêvé, même dans les circonstances les plus décourageantes où un homme de pure raison aurait désespéré. Trahi par les circonstances et les événements, abandonné de tous, il n'a jamais renoncé à son idéal national et social. Cette ténacité, cette foi absolue dans un idéal national est le fait essentiel de son histoire. Il se considère comme choisi par la Destinée pour accomplir la mission nationale. Cette préoccupation constante, il l'exprime dans ses contes, dans ses fables, même dans ses chants funèbres (*naricače*). Il y revient à chaque occasion : il la chante et la raconte à la maison, le soir, au coin du feu, après le travail quotidien, dans les

églises et monastères, en sortant des églises, dans chaque réunion ou *sabor*.

Par suite, l'esprit de sacrifice et d'abnégation est presque illimité : au cours de l'histoire, les Dinariques se sont sacrifiés jusqu'à l'épuisement du peuple tout entier. Les masses populaires ont consenti à supporter des souffrances indicibles pour leur idéal national et social.

Essayons d'exposer avec plus de détails leurs principaux caractères psychiques.

Influence de la terre et de la nature. — Les Dinariques sont très intimement liés à la terre et à la nature de leur région. Il n'y a pas chez eux de grandes villes, aucune n'atteint 100 000 habitants. Les petites villes de quelques milliers d'habitants, qui sont surtout des ruraux, prédominent. 90 pour 100 de la population dinarique vit de l'agriculture et de l'élevage. Le pourcentage de paysans est plus élevé dans le groupe dinarique que dans n'importe quel autre groupe yougoslave. La plus grande partie de la population dinarique vit donc dans un contact continuel avec la terre et la nature, avec les réalités de la vie. Elle est habituée à ces revers naturels qui proviennent des intempéries, des récoltes mauvaises, des maladies du bétail. Par suite, ses nerfs sont sains, elle est plus calme et supporte mieux les vicissitudes de la destinée.

Ce n'est pas un peuple « saturé de vie », mais jeune, de sang frais, doué de sens d'une extrême acuité. Le Dinarique perçoit par la vue, l'ouïe, l'odorat, les moindres phénomènes de la nature. Le sens d'orientation surtout est très développé chez lui : perdu la nuit dans une forêt profonde, il saura s'y retrouver. Il entend et sent les chuchotements de la nature, le murmure des feuilles, le bouillonnement des sources, jusqu'aux échos et aux bruits souterrains; cela produit ou excite chez lui des vagues de sentiments et de désir; les femmes surtout en sont tout émues. Dans leur manière de penser, d'imaginer ou de sentir se révèle l'influence de la nature qui les entoure. Hauts sommets, plateaux dénudés, rivières karstiques disparaissant dans le gouffre puis reparaissant à la lumière, forêts sombres, simples bouquets d'arbres, chênes solitaires, ils aiment ce milieu familier, ils en font le décor de leurs légendes qu'ils associent aux vieilles tours dont ils savent l'histoire tragique, aux fêtes que ramènent les saisons, à Noël, à Pâques, à la Saint-Georges, à la Saint-Ivan, à la Saint-Pierre, aux pèlerinages pour lesquels, une fois l'an, tel village, tel district se rend sur le sommet de la montagne: ces sommets sont hantés par les *villas*, fées qui sont parentes de celles des sources, des fleuves, des forêts, des nuages; on a vu sortir des lacs des dragons ailés (*zmaj*) étincelants d'or et de feu,

on connaît d'autres monstres redoutables au-dessus desquels trônent Dieu et le Destin qui règlent sans appel les choses de ce monde. Ces aspects de la nature ont façonné quelques-uns des traits les plus profonds de l'âme dinarique.

Organisation sociale et économique. — Les Dinariques habitent surtout des villages de type dispersé à maisons disséminées. Ils se groupaient, il y a 40 ou 50 ans, exceptionnellement par familles simples ou *inokoština*, plus souvent par *zadruga*. Cette institution qui existe encore, quoique plus rare et plus affaiblie, était le trait le plus caractéristique de l'organisation sociale des pays dinariques. Dans certaines régions (V. carte, p. 170) existe aussi une organisation en tribus, les *pleme*, se divisant en *brastvo* ou « fraternités » et en *koleno* (ou *trbuh*) « générations ».

Dans les *zadruga*, plusieurs descendants, issus d'un même ancêtre vivent en communauté. On se réunit et, d'un commun accord, on accepte comme chef un membre du groupe, le *starešina*, celui qui se distingue par ses qualités morales et intellectuelles, souvent le plus âgé. Contrairement aux habitudes de la tribu où l'on désigne pour chef le plus héroïque, le *glavar*, dans la *zadruga*, l'héroïsme n'est pas la qualité la plus importante qu'on exige du chef. Le *pleme* était, dans les pays dinariques, une institution guerrière, tandis que la *zadruga* fut toujours une institution faite plutôt pour la paix, une institution familiale, un groupement économique. Il semble que sous le régime patriarcal, où l'on pratique l'agriculture et l'élevage extensif, la *zadruga* représente l'organisation économique la mieux adaptée aux circonstances. Le grand nombre de ses membres permet à la communauté d'exploiter les ressources de la terre et de se procurer toutes les choses nécessaires à la vie. La division du travail est réglée d'après les capacités et l'âge de chacun par le *starešina*, avec le consentement des autres. Les adultes et les plus forts s'occupent des travaux les plus pénibles de l'agriculture et de l'élevage; les vieillards et les enfants accomplissent les tâches légères. Celui qui montre des aptitudes pour le commerce peut être autorisé par le *starešina* à s'y adonner. D'autres pratiquent, surtout pendant l'hiver, des métiers utiles à la communauté. Les femmes et les jeunes filles ne s'occupent, en général, que du ménage et des travaux féminins (tissage, broderies, vêtements, etc.) et sont déchargées des gros travaux. Les jeunes filles travaillent surtout à la confection de leur trousseau de mariage. On vivait ainsi aisément et avec un bien-être relatif. Chaque membre avait plus de loisirs, semble-t-il, que dans toute autre organisation sociale.

La *zadruga* n'était pas une organisation primitive. C'était un régime

patriarcal évolué. Il existe dans les régions dinariques une civilisation patriarcale très développée. Le côté matériel de cette civilisation n'est pas aussi arriéré qu'on se l'imagine d'ordinaire, en se méprenant sur le sens du mot patriarcal. C'était une civilisation matérielle très appropriée aux circonstances. Les notions morales élaborées représentaient un ensemble, presque un système moral bien établi. Chaque membre de la *zadruga* connaissait la « loi », la *zakon* orale, le code de ce qu'on doit et de ce qu'on ne doit pas faire. On avait précisé quelle devait être la manière de penser et d'agir de chacun d'eux. De plus, ils avaient assimilé les expériences séculaires de l'histoire serbe, et, dans leurs loisirs, ils avaient recueilli et élaboré dans l'intimité de la famille, les traditions nationales. Il est très probable que les *zadruga* ont été les centres principaux où sont nés les chants nationaux et le folklore en général. Pendant l'époque turque, la *zadruga* était, auprès de l'Eglise, une organisation sociale où l'esprit national se développait en restant fidèle à lui-même. Il semble que c'est surtout dans les *zadruga* qu'ont pu s'élever jusqu'au plus haut degré, les sentiments de solidarité, de sympathie, de compassion, et se manifester cette douceur de mœurs, cette tendresse de l'âme, plus caractéristique chez les Dinariques que chez les autres Yougoslaves.

Enfin, la guerre est évidemment plus facile, à une société formée de *zadruga* qu'à une société formée d'*inokoština*. Les soulèvements presque continuels des paysans dinariques à l'époque turque, et la guerre de libération de la Serbie qui a duré onze ans (1804-1815) ont été singulièrement facilitées par l'organisation en *zadruga*.

Quoique les biens de la *zadruga* soient communs à tous ses membres, elle n'est pas un type de communisme économique. Devenue trop nombreuse, la *zadruga* se divisait et chaque membre savait ce qui lui revenait comme propriété personnelle. Chacun avait conscience que, plus il travaillerait à conserver et à augmenter la propriété de la communauté, plus sa part serait grande. Nulle part on n'était à même de surveiller la propriété avec autant de soin que dans la *zadruga*, par suite du nombre de ses membres.

L'existence des *zadruga* pose un certain nombre de problèmes très controversés. Nous ne traiterons ici que ceux qui sont en rapport avec le but de cette étude et nous exposerons surtout les opinions que nous avons acquises au cours de nos voyages.

Le fait le plus révélateur est la répartition géographique des *zadruga*. Nous avons dit qu'on les rencontre dans les domaines de tous les types yougoslaves, excepté chez le balkanique oriental ou bulgare. Mais les *zadruga* étaient et sont encore aujourd'hui les plus nombreuses dans les régions du type dinarique. Il y en a aussi de diffé-

rentes formes, se distinguant par quelques nuances; les *zadruga* dinariques sont les plus typiques, surtout celles des villages de type dispersé. C'est dans ces *zadruga* dinariques que les caractères de la *zadruga* que nous indiquions plus haut sont le mieux accusés. C'est d'après elles qu'on a fixé le type de la *zadruga* yougoslave. Dans les *zadruga* dinariques elles-mêmes, les mieux organisées étaient et sont encore celles de la Serbie, surtout celles de l'ancienne population (antérieure aux grandes migrations) où les traits essentiels, affection réciproque des membres de la communauté et mœurs patriarcales étaient le plus marqués.

L'ancienne population de la Šumadija était installée dans les clairières et dans les régions défrichées; les habitations étaient isolées, éloignées les unes des autres. Les familles devaient être assez nombreuses pour pourvoir elles-mêmes à tous leurs moyens de subsistance, elles devaient être des unités économiques indépendantes. Seules, les nombreuses familles ont pu se bien protéger. Une part doit donc être faite à l'influence des forêts dans la répartition et le développement des *zadruga*. Nous avons signalé aussi l'influence du relief sur cette organisation sociale dans les villages du type d'Ibar.

Il est probable que la *zadruga* est très ancienne. Elle serait la forme sociale caractéristique des Yougoslaves à l'époque où ils colonisèrent la Péninsule balkanique. Elle n'était pas très répandue dans le royaume serbe du Moyen-Age, probablement parce qu'elle s'était désagrégée par suite des mesures fiscales, ni dans les régions vardariennes par suite de la pénétration de la civilisation byzantine. Mais les *zadruga* devinrent très nombreuses et très importantes à l'époque de la domination turque et elles représentèrent pendant des siècles la forme principale de la famille du type dinarique. C'est à l'époque turque que les paysans dinariques, abandonnés à eux-mêmes, revinrent aux vieilles formes sociales. Les *zadruga* comprenaient souvent 50 ou 60 membres, parfois 100 ou même davantage. En dehors de cette rénovation ethnographique, d'autres causes contribuèrent, dans une certaine mesure, à cet épanouissement. Les Turcs ne demandaient l'impôt qu'aux maisons; les paysans préféraient vivre dans les *zadruga* qui ne payaient l'impôt que pour une maison. De plus une *zadruga* composée de membres nombreux était plus respectée des Turcs et des autres ennemis, à cette époque d'insécurité. Même après la période de domination turque, quand la plus grande partie de la région dinarique fut administrée par la Serbie ou soumise à l'Autriche-Hongrie, les *zadruga* restèrent longtemps plus nombreuses que les *inokoština*. C'est vers 1876 seulement que commença la désagrégation rapide des *zadruga* en Serbie et vers 1880 en Bosnie-Herzégovine. Mais elles sont encore nombreuses aujourd'hui dans

la région dinarique, moins nombreuses cependant que les familles simples.

Affection réciproque et entr'aide économique. — L'affection et l'estime que les membres de la *zadruga* ont les uns pour les autres est touchante, ainsi que leur solidarité, même et surtout dans les circonstances les plus dangereuses; ils sont liés par une remarquable chaleur de sentiments; leurs relations sont pleines d'une cordialité très expansive. Là surtout règnent la pureté et la chasteté des mœurs dinariques. La jeune fille ou le jeune homme n'osent le plus souvent faire leurs confidences qu'à une femme très âgée et très estimée de la *zadruga*. Les chants nationaux lyriques, n'expriment l'amour qu'avec une très grande discrétion. Lorsqu'ils parlent de la femme, c'est avec une réserve particulièrement sensible dans la description de sa beauté; ils ne décrivent que les yeux, la démarche de l'aimée, la grâce de sa taille. Seuls les chants bosniaques sont plus hardis, étant d'inspiration orientale.

On chante les sentiments familiaux, maternels, ceux surtout dont est nourrie l'affection fraternelle, qui tient la première place dans les *pesme* ; outre l'affection maternelle, c'est la seule qu'ose exprimer la femme des *zadruga* dinariques; elle le fait avec beaucoup de variété et avec une tendresse profonde. Mais si riche est chez eux la source d'affection et de sensibilité, que l'affection créée par les liens du sang ne leur suffit pas. Ils la recherchent même en dehors de la *zadruga*, dans le lien qui unit jusqu'à la mort soit deux jeunes gens, les *pobratimi* (frères en Dieu), soit deux femmes, les *posestrime* (sœurs en Dieu).

Aucun autre groupe yougoslave ne possède autant de mots spéciaux pour désigner les différents degrés de parenté que les Dinariques. S'adressant à des compatriotes, même complètement inconnus d'eux, les paysans dinariques les appellent frère, cousin ou oncle, sœur ou tante.

Au même ordre de faits se rattache l'entr'aide dinarique, qui existe entre les différentes *inokoština* et les *zadruga*. Elle est pratiquée dans toutes les circonstances de la vie, surtout de la vie matérielle. Une femme restée seule avec ses enfants est toujours aidée pour les travaux des champs et les autres besognes difficiles. On se prête mutuellement les bœufs pour les labours : c'est la coutume du *spreg*; on se vient particulièrement en aide au moment des récoltes, qu'il faut accomplir rapidement: c'est la *moba*. En disparaissant sous l'influence de l'individualisme et de la civilisation moderne, la *zadruga* et ses habitudes d'entr'aide économique ont engendré des formes nouvelles du travail en commun et de l'affection réciproque. Elles ont facilité la création des

associations agricoles modernes qui étaient avant cette guerre plus répandues en Serbie que partout ailleurs dans la Péninsule. Un voyageur anglais, G. M. Travelyan, signalait récemment cette solidarité des paysans serbes[1].

Caractères émotionnels et sentiments de sympathie. — Il semble que l'esprit qui anime les *zadruga*, et en général l'entr'aide dinarique trouvent leur explication dans le caractère émotif, la disposition très vive à la sympathie de ces populations. A ce point de vue il existe un contraste évident entre les Dinariques et le type balkanique oriental ou bulgare.

Ce caractère émotif se montre dans tous les événements de la vie personnelle et commune. Une sympathie profonde s'exprime très vivement dans la joie comme dans la détresse et non pas seulement pour les seuls membres de la *zadruga* mais pour la nation tout entière, même pour les étrangers. Ces sentiments sont plus vifs encore dans le malheur que dans la joie ; ils se communiquent et se propagent avec une rapidité exceptionnelle. Ils se lisent sur les traits du visage, s'expriment par l'éclat des yeux, par les larmes, larmes de douleur ou de joie. Nombreux sont les héros endurcis par les combats qui ont pleuré sur les souffrances d'autrui ! Anta Bogićević, chef de l'armée assiégée de Loznica (Serbie), ne peut, dominé par sa douleur, exposer l'état pénible de son armée à un chef qui vient le secourir : il commence par pleurer. Un autre chef (Ivan Knežević de la Semberija, en Bosnie) ayant apporté la rançon pour libérer les femmes et les enfants enlevés par les Turcs, pleure devant la vision de leurs misères et s'évanouit par trois fois avant de pouvoir traiter. Ces exemples sont pris dans les luttes de 1804-1815 pour la libération de la Serbie. Mais les mêmes sentiments ont eu trop d'occasions de se manifester pendant les guerres balkaniques, pendant les offensives autrichiennes et au cours de l'expulsion des Autrichiens de Serbie (1914) ; surtout, pendant la retraite de l'armée et d'une partie de la population par l'Albanie, où chacun fut abandonné à son sort (1915). Sans l'entr'aide mutuelle, beaucoup n'auraient pu être sauvés, et ce furent les paysans qui se comportèrent le mieux.

De cette sensibilité profonde dérivent aussi leurs sentiments profonds de justice et de pitié, leur disposition au sacrifice et à l'abnégation. Les Dinariques sont serviables et capables d'une grande bonté. Certains

1. G. M. Travelyan (*Serbia revisited. The Contemporary Review*, mars 1915) : « The Serbian peasant understands the principe of mutual aid better perhaps than the inhabitants of Central and Western Europa who, knowing nothing about him, affect to think themselves so much his superior. »

traits, la grandeur d'âme, la compassion, une haute inspiration morale, que j'ai souvent remarqués chez les habitants de Jadar (Serbie), m'ont rappelé ceux que les écrivains russes attribuent aux meilleurs de leurs compatriotes. Ces gens s'oublient et oublient leurs propres souffrances devant celles plus grandes d'autrui. Les occasions ne sont pas rares où les Dinariques se décident aux conséquences extrêmes, sans égard pour l'intérêt, le profit, ou toute considération pratique, conscients des pires dangers qui les attendent et sachant que leur vie sera sacrifiée. Et le peuple tout entier est capable d'agir ainsi. Ils ont des noms particuliers pour les hommes de cœur et de conscience : *duševnici*, *savesnici*, datant du Code de Dušan, du Moyen-Age, pour ceux qui, d'après les *pesme*, défendent la justice contre l'injustice, la justice de Dieu, la justice absolue. En face d'une injustice « ils brûlent du feu sacré », et « les larmes coulent sans qu'ils le veulent ». Les Dinariques ont voulu expliquer la catastrophe serbe de Kosovo (1389), en disant dans leurs chants qu'ils ont préféré le royaume céleste à la domination sur la terre.

Ils discernent avec une délicatesse particulière ce qu'ils peuvent accepter de l'amabilité d'autrui. Ces qualités les placent au-dessus des paysans de beaucoup d'autres nations. La dignité personnelle, l'estime et le respect pour les vieillards, leur conduite à l'égard des enfants et des femmes, des amis et des ennemis, leur attitude dans les réunions populaires, les *sabor*, tout dénote dans leur manière de vivre et leurs sentiments une distinction particulière. Le sentiment de la chasteté et de la pudeur est surtout très développé chez les femmes.

Toutefois, ces qualités ont leur contre-partie. Ils ne placent pas toujours bien leur affection. Leur sensibilité les entraîne parfois à des actes irréfléchis. Quand ils manquent d'expérience, la chaleur du sentiment qui les anime les fait souvent paraître naïfs. Ils s'abandonnent trop souvent à un optimisme sentimental et imprudent. Leur extrême sensibilité devient souvent de la faiblesse ; leur générosité les fait manquer à l'équité. Ils demeurent parfois dans l'inaction par crainte de commettre quelque injustice.

Attachement aux ancêtres et mœurs de la slava. — Liés entre eux par l'affection mutuelle, les Dinariques ne sont pas moins attachés aux ancêtres ; nulle part ceux-ci ne sont mieux connus, parfois jusqu'à la dixième génération, surtout en Monténégro ; nulle part ils ne sont plus honorés, plus vivants dans la pensée. Plus que chez tous les autres Yougoslaves les anciens noms de famille, même les sobriquets, sont conservés pendant des générations, parfois pendant des siècles. La tradition transmet du père au fils les noms des ancêtres ; les descendants les retiennent ; ils savent leur lieu d'origine, les causes et les conditions de

leur émigration, leurs qualités les plus remarquables, les événements les plus importants de leur vie. Ils possèdent parfois des anciens livres de famille (*čitulja*), où leur généalogie est mentionnée. La *slava*, la fête du patron de la famille, est la plus grande fête après Noël et Pâques, mais beaucoup plus personnelle, car chaque famille a sa *slava*, la même qui fut célébrée par les ancêtres les plus lointains. La *slava* est avant tout la fête des ancêtres; elle commence par une cérémonie religieuse au cours de laquelle le prêtre évoque le souvenir des aïeux et prie pour eux; c'est la *prekada*. Ce sont là des coutumes révélatrices de l'âme dinarique. Le plus grand souci pour une famille est d'avoir un descendant pour la perpétuer et célébrer la *slava*; c'est une honte que d'être un *ougasnik*, un « éteigneur » sans enfants de sexe masculin. Au contraire, le Balkanique oriental ne garde pas le souvenir des ancêtres, il ne connaît pas la *slava*; seul le nom du père est porté par les descendants.

Outre cette union intime et toujours vivante avec ses ancêtres directs, l'homme du type dinarique se sent profondément lié à ses ancêtres nationaux; il se considère comme faisant partie d'une lignée encore plus vieille et plus célèbre : celle de ses rois ou *tsars*, de ses héros célèbres de l'époque de Nemanići et de Kosovo, des grands chevaliers, des *hajduk* et des *uskok* de l'époque turque qui ont vécu entre Kosovo (1389) et l'époque de Karageorge (1804). Leurs descendants directs n'existent pas. Il n'y a plus d'aristocratie : elle a été anéantie, après la bataille de Kosovo et pendant la domination turque. Mais chaque paysan dinarique considère comme ses propres ancêtres les héros de son histoire nationale : avec un profond sentiment national et humain, il s'associe par la pensée à leurs exploits et aux souffrances des *hajduk*, tels que les racontent les *pesme*. Il sait non seulement les noms des héros de Kosovo, mais aussi leurs qualités et leurs défauts; il est des contrées où il va presque jusqu'à souffrir de leurs blessures. Tuer beaucoup de Turcs est pour lui un moyen non seulement de venger ces ancêtres, mais d'apaiser leur douleur qu'il partage. Tel héros de jadis est vénéré spécialement par tel groupe particulier. Les Monténégrins de l'ancien Monténégro ont pour héros national Miloš Obilić qui tua le sultan Mourad sur le champ de bataille de Kosovo, au milieu de l'armée turque. Ils l'admirent : ils rêvent de lui. Après les batailles ils se demandent si Obilić aurait agi comme eux et s'ils se sont rapprochés de lui par leurs hauts faits. Au cours des combats les plus acharnés, les paysans de la Šumadija se souviennent des anciens héros, qui leur servent d'exemple; la pesma dit : *pomislite na stare junake*, rappelez-vous les anciens héros.

La conscience nationale et la mission nationale. — Il est remar-

quable que tous les Serbes dinariques, depuis ceux de la Croatie septentrionale, sur la frontière de Carniole, jusqu'à ceux du pays de Scutari, connaissent les faits les plus importants de l'histoire serbe qu'ils se transmettent de génération en génération par les chants nationaux et les contes. Les représentants des autres groupes, exception faite des Serbes du type pannonique et, jusqu'à un certain point, de ceux du type central, n'ont nulle part une plus haute idée de leur passé et de leur destinée nationale. Ils sont tous entièrement dévoués à la cause commune, prêts à tous les sacrifices. Cette ardeur patriotique ne leur vient ni de l'école, ni des livres; en Serbie seulement elle s'est développée et éclairée par l'école. Dans d'autres régions, au contraire, les écoles placées sous la domination étrangère essaient, d'ailleurs sans succès, d'éteindre ces traditions. Ils ont donc une conscience nationale très nette, une âme nationale. La morale et la pensée nationales sont l'héritage d'une longue histoire; elles se sont fixées comme des instincts qui déterminent automatiquement la conduite de chaque citoyen et du peuple entier. Dès que survient un événement quelconque, chaque Serbe dinarique sait ce qu'il doit faire, et le fait précisément; tous agissent dans la plus complète union, les paysans et tous ceux (d'ailleurs très rares) qui n'ont pas dégénéré par le fait des passions politiques ou d'autres influences. Les femmes se comportent comme les hommes. Pour l'intérêt de la nation, tous savent faire le sacrifice suprême. Les guerres balkaniques et la grande guerre ne sont qu'une des nombreuses preuves, la plus terrible toutefois, de la profondeur et de la noblesse de ce sentiment national.

Chaque Serbe est pénétré de quelques pensées claires comme le cristal : il veut la liberté et l'indépendance de toutes les contrées qu'il sait, d'après la tradition, avoir fait partie de son État, qui sont habitées par « la pauvre raya », par les hommes opprimés de sa race. Il comprend sous ce nom tous ceux de ses frères qui ne sont pas dans les limites de la Serbie, et, de ce fait, ne jouissent pas d'une pleine liberté morale et intellectuelle. Il doit les affranchir par son courage, par son sang. La faiblesse, les demi-mesures, le souci de l'opportunité, ne conviennent pas à un peuple fier. Il a accepté avec une reconnaissance profonde les secours intermittents de la grande et sainte Russie, mais il n'admet pas que l'affranchissement de ses compatriotes vienne du dehors. « *Notre espoir*, dit la *pesma*, *c'est le Bon Dieu et notre bras.* » Si jamais il est contraint à reculer devant une force supérieure, le Dinarique anéantira tout ce qu'il pourra ravir à l'envahisseur: « Le sultan Mehmed, dit la *pesma*, s'empara de la forteresse de Stalaé (en Serbie), mais il n'y trouva aucun des biens qu'il avait convoités, la femme du chef serbe, ses armes et son cheval. » Dans les moments

décisifs, nul ne fléchit, nul ne cède; pas de milieu, il n'y a qu'un mot d'ordre : « Se battre et verser son sang pour la liberté sainte et notre superbe nom national ». Ce sont les propres termes de la *pesma*.

On a vu plus haut que cette conscience nationale profonde n'est pas limitée aux territoires des États serbes du Moyen-Age, dont les centres étaient, surtout dans les deux derniers siècles de l'indépendance nationale, en dehors des régions dinariques, dans les contrées du type balkanique central (Prizren et Skoplje). Elle est très vive chez tous les Serbes dinariques jusqu'à la frontière de la Carniole, et même en dehors des régions dinariques. Cette conscience nationale si haute se développa plus encore à l'époque turque. Depuis la fin du XVe siècle, elle s'étendit du territoire de l'ancienne Raška, de l'Hum (Herzégovine) et du Monténégro, dans toutes les directions avec une énergie et une rapidité remarquables. Les chants nationaux serbes, créés dans ces régions, se répandirent même dans les contrées n'ayant pas appartenu à l'ancien État serbe. Nombre de ces *pesme*, surtout celles de Kraljević Marko, pénétrèrent chez les Croates, les Slovènes et les Bulgares. Il semble qu'une des causes principales de cette vaste extension se trouve dans les grandes migrations du peuple serbe à l'époque turque, dans les mouvements métanastasiques que nous avons décrits. Une autre cause importante fut la création du patriarcat serbe par le grand-vizir Sokolović (un Serbe islamisé), Église serbe bien organisée, dont le ressort s'étendait sur tous les territoires serbes, même sur ceux qu'avaient envahis les nouvelles migrations.

Vertus militaires. — Les vertus militaires des Dinariques se sont brillamment affirmées au cours de l'histoire : elles ont été pratiquées au plus haut point par les populations de la Serbie et du Monténégro, pays de la mission nationale. Tels sont les héros du Monténégro, resté presque toujours indépendant des Turcs; tels sont les nombreux chevaliers et *hajduk* de toutes les régions dinariques à l'époque turque. Par là s'expliquent encore les révoltes presque continuelles non seulement de la Serbie, mais encore de la Bosnie et de l'Herzégovine, et des territoires de l'ancienne Raška. Ces Dinariques guerroyèrent dans les armées de Venise, de l'Autriche-Hongrie, même dans celles de Napoléon et de la Russie. Ainsi s'est opérée une sélection de types fameux, depuis Miloš Obilić (le héros de Kosovo) jusqu'aux nombreux héros anonymes de 1912-1917. Toujours il y eut aussi parmi eux de grands chefs militaires, depuis Karageorge jusqu'aux contemporains.

Les énergiques et impulsifs. — Les Dinariques sont en général d'un tempérament vif considéré comme sanguin, parfois comme colé-

rique. Mais il est très difficile d'englober une population aussi variée composée de groupes ethniques aussi différents dans une seule catégorie. La division classique des tempéraments est trop schématique. Cependant, on peut constater, en général, que les réactions produites par les événements sur le type dinarique sont très vives et très intenses. Dans toutes les régions dinariques existent des tempéraments puissants, des hommes énergiques, mais sensibles et impulsifs au plus haut degré. Ils prennent fréquemment des décisions rapides. Ils craignent la réflexion : « Qui ajourne ses décisions, disent-ils, ne trouve pas les moyens les meilleurs et les combinaisons les plus appropriées. » Les directions dans lesquelles s'exercera leur action indomptable dépendent de leurs qualités morales et intellectuelles et de l'esprit du milieu; elles ont varié aux différentes époques. Mais les mieux doués (bien qu'ils gardent souvent la simplicité primitive) sont très audacieux; profondément émus par les événements, ils deviennent révolutionnaires, créent des mouvements d'idées et fomentent des révoltes. Indifférents à tout avantage matériel; ils sont capables de sacrifier leur vie, sans hésitation, pour la justice, la liberté, l'union nationale. Les événements militaires de ces dernières années ont pleinement justifié ces observations. Braves et désintéressés, ils entraînent leurs compagnons moins décidés. Le peuple dit, en parlant d'eux, qu'ils « sont justes et sans reproche comme Dieu ». D'autres peuvent haïr d'une haine féroce allant jusqu'à la furie ; leur devise est : *sveta osveta*, sainte vengeance. Mais ils savent aussi pardonner et oublier les offenses personnelles. Des événements qui ne produisent que peu d'émotion chez les autres excitent chez ces hommes énergiques et impulsifs un bouillonnement de honte, de douleur ou de fureur; les sentiments débordent et ils courent au combat et au péril. Par suite des circonstances, ce tempérament s'est surtout manifesté par l'action nationale et la lutte pour l'affranchissement des compatriotes asservis, de la « *sirotinja raya* ». Ils sont devenus les *hajduk*, les *uskok*, les vengeurs. C'est surtout sous la domination turque que s'est formé le tempérament de *hajduk*. Qu'il en soit résulté des instincts de violence, on ne peut le nier. On rencontre encore, surtout en Bosnie, en Herzégovine, en Serbie, ce type de *hajduk*, prêt à anéantir l'ennemi de sa nation par tous les moyens.

Si l'on observe les tempéraments puissants qui ont joué un rôle dans l'histoire, on remarque toujours qu'une période de très grande activité est suivie d'une autre où ils restent sans élan, comme épuisés. C'est le repos préparatoire à un grand sursaut d'énergie. Les caractères énergiques peuvent ainsi sommeiller aussi complètement que *Marko Kraljević*, qui, endormi au xve siècle, après une vie remplie d'exploits,

ne s'éveillera, d'après la légende populaire, qu'avec la nouvelle gloire du peuple serbe. C'est ainsi qu'on peut comprendre nombre d'événements de l'histoire et de l'activité du groupe dinarique. L'évolution de cette population est une suite de périodes d'exploits et de périodes de tranquillité, presque d'abandon. Mais les intervalles de répit disparurent de plus en plus, lorsque la Serbie réveilla et organisa les énergies nationales et ce sont les Dinariques qui ont montré, surtout dans ces dernières années, le plus d'obstination et de persévérance.

Les tempéraments puissants se rencontrent aussi chez les femmes, pleines d'énergie, de volonté, de passion.

La tristesse dinarique, la tristesse historique. — Ces traits ne sont pas propres à toute la masse des populations dinariques, mais on les rencontre souvent chez elles. Ils caractérisent leur histoire si triste et si sombre pendant les siècles de la domination turque. Les tons tristes dominent souvent dans leurs mélodies populaires; mais parfois, de la sentimentalité et de la tristesse, surgissent des notes énergiques, de plus en plus énergiques, rapides et passionnées. Seuls dans les Balkans, les Dinariques possèdent un instrument de musique spécial, la *gusla*, destinée à accompagner les chants populaires inspirés exclusivement par l'histoire nationale. C'est une sorte de viole à une corde qui ne peut pas servir à accompagner les danses ou les chants lyriques pour lesquels les Dinariques possèdent d'autres instruments (surtout la *svirala*). Les *gusle* ne rendent que des sons monotones et tristes qui s'accordent pleinement avec l'âme nationale quand elle évoque une histoire de souffrances et d'humiliations.

Après la catastrophe de la Serbie en 1915, beaucoup de Serbes ne purent supporter que la musique triste et monotone, mais apaisante des *gusle*, musique qui peut devenir énergique, même furieuse dans sa tristesse, sous la main d'un *guslar* dominé par l'émotion. En racontant les désastres qui se sont abattus sur son peuple, le *guslar* les accompagne de bourdonnements de plus en plus sonores, la colère s'empare de lui; il lui arrive de jeter et de briser son instrument pour exprimer les sentiments violents qu'inspire le désir ardent de réparer l'injustice. Les auditeurs sont émus jusqu'au plus profond de leur être, presque terrifiés. En assistant à une scène de ce genre dans les environs de Nevesnje, en Herzégovine, nous avons eu l'impression que ces Serbes dinariques ne peuvent être domptés par aucune puissance terrestre.

Telle est la caractéristique de la tristesse dinarique, tristesse historique, non résignée, à travers laquelle se manifestent la sensibilité et les sentiments d'honneur et de fierté personnelle et nationale. En entendant les récits du *guslar*, beaucoup de Dinariques, au cours des

siècles « ont pris immédiatement le fusil et s'en sont allés aux forêts » comme disent les *pesme*. En d'autres termes, ils sont devenus ces hajduk qui luttaient pour venger la triste destinée de leur peuple. Les Dinariques ont souvent une humeur rude et ne peuvent supporter aisément même les petites injustices. Des hommes et même des femmes aux traits empreints d'une noble tristesse, en apparence dominés par la douleur, peuvent devenir tout à coup furieux comme des lions. Cette tristesse ne demeure inerte et résignée que chez les femmes qui ont perdu leurs fils et dont la lignée est à jamais éteinte.

Tous les Yougoslaves des Balkans furent pendant ces derniers siècles exposés presque aux mêmes souffrances. Chez tous, on remarque plus ou moins, ces traits de tristesse dans le caractère. Mais la tristesse morale la plus profonde, la tristesse historique ne se perçoivent nettement que chez les Dinariques.

Logique mystique. — Il y a chez eux un fonds mystique, un goût du mystérieux qui créent, comme par une sorte de logique, des idéals lointains.

Ce fonds mystique primitif se montre plus ou moins chez de nombreux peuples. Le paysan dinarique prête attention aux phénomènes célestes, au vol des oiseaux, au bourdonnement des abeilles, à la voix des animaux et croit pouvoir par là prédire l'avenir. L' « eau intacte », c'est-à-dire l'eau apportée le matin dans une cruche et n'ayant pas encore été utilisée, sert également à ces prédictions comme elle sert de remède. Il y a des hommes qui ont le mauvais œil, d'autres sont possédés par les bons ou mauvais esprits, pour d'autres enfin, l'âme sort du corps pendant la nuit et va combattre les vents, les nuages et la tempête (*zduhač vetrogonja*).

Ceux qui ont le plus d'ascendant sur ces hommes du type dinarique, sont les chefs dont la conduite présente quelques traits mystérieux ou auxquels on en prête. Pour eux on ne peut être un homme supérieur sans posséder les qualités que donnent les forces mystérieuses, en particulier les *vila* (fées) et les bons esprits. Les Dinariques enveloppent les idéals nationaux comme d'un voile brillant de mysticisme. Le mysticisme, on l'a vu, joue un grand rôle dans la légende du héros Marko Kraljević.

Cette logique mystique s'empara surtout des Dinariques pendant les époques où la domination turque fut la plus dure. C'est alors que les prophètes de tout genre eurent la plus grande influence. On croyait aux forces mystérieuses qui semblent révéler la justice divine, et qui devaient apporter le salut au peuple martyr. C'est alors que les Dinariques imaginèrent des légendes comme celles des Églises serbes du Moyen-Age,

qui construites dans les plaines, « s'enfuirent », la nuit, sur les montagnes inaccessibles afin d'échapper à la destruction des Turcs.

Il y eut des cas historiques où la conduite du peuple fut déterminée par cette logique mystique. A la mort du roi Milutin, trois prétendants réclamaient le trône des rois serbes. Stefan Uroš III, qui était un enfant aveugle l'emporta sur les autres principalement à cause du bruit qui se répandit dans tout le pays que, par un miracle, il avait retrouvé la vue. On croit en réalité qu'il n'était pas tout à fait aveugle, mais qu'il avait feint de l'être pendant la vie du roi Milutin qui le persécutait. Autre exemple : en l'année 1554, un pasteur prétendit avoir découvert la sépulture du roi Uroš, le dernier Nemanić, dans la forteresse de Petrič, près de Prizren ; au début, on ne le prit pas au sérieux. Mais lentement, progressivement, un sentiment de vénération très forte pour ces reliques s'empara des Serbes dinariques et de ceux de Kosovo, et un monastère fut restauré où on transporta les ossements découverts. Un siècle et demi après, en 1705, les os du czar Uroš « sont allés d'eux-mêmes », sans intervention de personne, au monastère de Jazak, en Syrmie, ce qui était, d'après les prédictions des Dinariques, l'indice d'un redoublement de férocité de la part des Turcs. Les songes ont joué parfois un rôle important. Au XVIIIe siècle, le chef de la tribu monténégrine des Ozrinići vit en rêve l'ancêtre de la tribu, le vieil Ozra qui lui ordonna d'exterminer ses voisins passés à l'Islam, et ce signe d'en haut détermina les Ozrinići à se débarrasser des islamisés. Un imposteur, Stepan Mali, a pu par la coïncidence de circonstances favorables et mystiques se faire passer pendant trois ans par les Monténégrins pour Pierre III de Russie. Immédiatement avant les malheurs de 1813, la croyance s'était répandue en Serbie que le cercueil du « saint-roi » (du roi Nemanja), au monastère de Studenica, faisait entendre des craquements et qu'on devait le transporter ailleurs : on considérait ce fait comme le signe d'une catastrophe. Pendant l'attaque combinée des Austro-Allemands et des Bulgares sur la Serbie en 1915, nous avons rencontré beaucoup de paysans et de paysannes des hauts villages du Kopaonik qui descendaient visiter le monastère de Studenica construit par Nemanja, au XIIe siècle. Ils venaient, disaient-ils, prier les saints de la Studenica de sauver la Serbie. Ils trouvèrent une jeune fille assise sur une pierre, au bord de la route, qui leur demanda où ils allaient et qui leur dit : « Vous pouvez aller, puisque vous l'avez décidé, au monastère de Studenica, mais vous n'y trouverez plus les saints : tous sont partis pour sauver l'armée serbe. »

En rapport avec cette logique mystique, les Dinariques ont parfois l'esprit divinateur : ils pressentent les grands événements, surtout pour leur nation, ils les prédisent presque et s'y préparent en s'exaltant avec

une force prodigieuse. Une prédiction de cette sorte se répandit en Serbie avant la résurrection de 1804 : « le moment est arrivé de se soulever et de vaincre, » dit la *pesma*.

Facultés intellectuelles. — D'après ce qui précède, il apparaît que les Dinariques sont doués d'une vive imagination. Elle implique le sens de la poésie et celui de l'art qui se manifestent par les *pesme* bien connues aujourd'hui et regardées comme les meilleurs chants populaires des Slaves. Leskien range certaines fables serbes parmi les plus belles qui existent dans la littérature. Mizkievitz considère les Serbes, à cause de ces *pesme*, comme les poètes de la race slave. Ce sont des chants isolés ou des cycles complets comme ceux de Kosovo, de Marko Kraljević, de la révolution de 1804-1815. Dans une langue pleine d'images, les Dinariques ont réussi à exprimer leurs sentiments les plus profonds, leurs exploits et leurs catastrophes, leur amour de la liberté, de la justice et de l'indépendance, leur pensée nationale et leur fierté, leurs vues d'ensemble sur la destinée humaine. C'est dans ces chants que s'est exprimée la morale nationale, surtout dans ceux qui se rapportent à l'histoire serbe du temps des Nemanići et de Kosovo. On a souvent dit avec raison que le Kraljević Marko des *pesme* personnifie le caractère de la nation serbe, du moins les traits essentiels de ce caractère, ceux qui n'ont pas évolué.

L'imagination créatrice et le goût se manifestent aussi dans des œuvres moins connues de l'art populaire, dans la sculpture sur bois, la tapisserie, la broderie, — les ornements, par exemple, des chemises de mariée — qui sont souvent d'un bel effet artistique. Cet art populaire symbolise des sentiments de joie, de douceur et d'enthousiasme. Il semble que les formes géométriques de cet art soient les plus anciennes.

La vivacité d'esprit est un trait caractéristique des Dinariques. Chez eux, on ne rencontre pour ainsi dire pas de faibles d'esprit ou d'intelligences nébuleuses. Leur faculté d'observation est évidente. D'après les observations faites sur les paysans et sur les jeunes gens, j'ai pu constater que les Dinariques saisissent souvent les impressions presque aussi exactement qu'une plaque photographique et d'autant plus que leur intelligence est moins encombrée de traditions politiques ou religieuses. L'esprit ouvert des paysans dinariques est capable de comprendre les choses les plus difficiles pourvu qu'on leur donne les explications nécessaires. Ils paraissent posséder des dispositions innées pour les sciences, la littérature, pour les arts, cela par suite de leur faculté d'observation, de leur imagination vive et souvent créatrice, de leur élan et de leur enthousiasme. Les esprits inventifs et originaux ne sont

pas rares parmi eux. Mais il est difficile d'apprécier l'étendue de ces facultés intellectuelles, le peuple n'ayant pas eu l'occasion de les élaborer suffisamment.

Toutefois, un certain nombre de créations les plus importantes des Yougoslaves sont l'œuvre des Dinariques : l'épopée serbe, l'Église nationale de Saint-Sava, les manifestations les plus originales de la science, de la littérature et de l'art yougoslaves. Leur histoire moderne nous montre une suite de personnalités, depuis ces autodidactes qui ont réalisé de si grandes choses (Vuk Karadžić, Njeguš, Miloš Obrenović) jusqu'aux représentants de la plus haute culture. Les commerçants les plus entreprenants parmi les Yougoslaves sont originaires des régions dinariques. Beaucoup d'entreprises dinariques font preuve d'un esprit d'initiative très remarquable en même temps qu'elles s'inspirent de pensées larges et généreuses.

Mais beaucoup de gens instruits, quoique doués par la nature, n'arrivent trop souvent, en définitive, qu'à de médiocres résultats; ils ne vont pas jusqu'au bout de leur tâche : imaginer une entreprise, pour quelques-uns, c'est déjà l'achever.

Variétés du type dinarique. — Dans la vaste région dinarique, la limite intérieure la plus marquée est celle qui coïncide à peu près avec la ligne de partage des eaux, vers la Save et le Danube d'un côté, vers l'Adriatique de l'autre. Elle passe par le col de Vetrenik qui sépare les tribus monténégrines des *Brda* (des monts) de celles de l'ancien Monténégro karstique; plus au Nord-Ouest, par le col de Planinica, barrière karstique qui s'interpose entre le bassin de Nikšić et la vallée de la Zeta, par le col Ivan entre la Bosnie et la basse Herzégovine autour de la Narenta inférieure; par la montagne Dinara et le col Prolog, qui séparent la haute Bosnie de la Dalmatie; enfin par les monts Velebit et Snežnik au Nord.

Au Nord-Est de cette limite, la région drainée par les affluents du Danube, est la *zone verte* des planinas et des plaines dinariques; celle où dominent les grandes forêts, les pâturages étendus, surtout les vastes champs cultivés, et où règne le climat de l'Europe centrale; c'est la région des agriculteurs et des éleveurs de troupeaux. L'autre est la région adriatique, la *zone dénudée karstique et rocheuse* où les moyens de subsistance, abondants dans la zone verte, sont très limités : la terre arable, les forêts, les pâturages n'y tiennent qu'une place insignifiante. Les cours d'eaux, très abondants dans la zone verte, y sont rares ou font complètement défaut. La zone adriatique dénudée appartient au climat méditerranéen, dont les influences se font sentir en arrière, par-ci par-là, même jusqu'à la ligne de partage. La végétation et quel-

ques-unes des plantes nourricières sont différentes. Le genre de vie méditerranéenne apparaît surtout sur le littoral. Au lieu des villages dispersés et des maisons en bois de la zone verte apparaissent les villages agglomérés et les maisons de pierre.

De même que le milieu géographique, les caractères psychiques de la population dinarique diffèrent jusqu'à un certain point des deux côtés de la ligne de partage. La limite entre ces deux zones géographiques joue parfois un rôle important en tant que limite des variétés et des groupes psychiques. Nous nous occuperons de cette question dans les pages qui suivent. Il existe une *variété adriatique* du type dinarique.

D'autre part, dans la vaste région verte, les caractères psychiques de la population ont été modifiés par des influences multiples. Ces modifications prennent souvent autant d'importance, par rapport aux caractères dinariques communs, que ceux de la variété adriatique. Nous distinguerons ainsi dans la zone dinarique verte quatre variétés psychiques : celle de *la Šumadija*, *la variété d'Era*, celle *des Islamisés* et la *variété bosniaque*. Essayons de les caractériser.

CHAPITRE II

VARIÉTÉ DE LA ŠUMADIJA

Composition ethnique. — Changement du milieu géographique. — Unification des populations et transformation du milieu social. — Principaux caractères psychiques. — Sociabilité, sérénité, goût des chants. — Les sentiments démocratiques. — Caractéristique de l'État et conduite pendant les crises. — Facultés intellectuelles.

En faisant une « coupe » ethnopsychique à travers la masse populaire des Yougoslaves occidentaux dans la direction de l'est vers l'ouest, c'est la variété de la Šumadija qu'on rencontre d'abord à l'est; les autres se succèdent dans la direction de la mer Adriatique et leurs aires de répartition s'étendent du nord-ouest vers le sud-est comme les grandes lignes du relief.

La variété de la Šumadija occupe presque toute la Serbie moravienne englobant une population plus nombreuse que toute autre variété dinarique. Elle est constituée par les anciens groupes ethniques, antérieurs aux grandes migrations et par différents groupes ethniques immigrés : Dinariques descendus des régions montagneuses du sud, population de Kosovo et du Vardar et d'autres encore. Ces populations ont fait un grand effort commun pour se dégager de la Turquie et créer un État indépendant. Les immigrants ont eu aussi à s'adapter au nouveau milieu géographique et social. Tous se sont pénétrés et unifiés. Leur manière générale de penser et d'agir, leur idéal national et social sont les mêmes. Quoique les Dinariques soient en majorité dans la population de la Šumadija, il s'est formé là, par suite du mélange des immigrants et de l'ancienne population, un nouveau groupe ethnique qui ne possède pas les caractères dinariques purs. Il représente une combinaison ethnique vigoureuse dans laquelle les caractères psychiques dinariques sont largement influencés par ceux des autres groupes et souvent considérablement modifiés. D'autre part, c'est dans la région de la Šumadija qu'on constate, surtout au cours des deux derniers siècles, les plus grands changements dans le milieu géographique et social et dans les

occupations, changements qui ont à leur tour influencé la mentalité de la population. Avant de décrire les caractères psychiques de cette variété, indiquons quelques-uns de ces changements.

Changement du milieu géographique. — A l'époque de la libération, au début du XIXe siècle, la plus grande partie du pachalik de Belgrade ou la Šumadija était couverte de *lug* et de forêts, surtout de forêts de chênes et de hêtres. Les villages, situés dans les clairières, étaient éloignés les uns des autres, peu nombreux. La population s'occupait surtout de l'élevage des troupeaux, notamment de l'élevage des porcs, de préférence à l'agriculture et à l'horticulture. C'est particulièrement au cours du dernier siècle que s'accomplirent de grandes transformations dans l'aspect physique du pays.

Ce fut surtout une élaboration et une exploitation toujours croissantes du milieu naturel et une adaptation de plus en plus complète de la population à ce milieu. Il en résulta une utilisation plus rationnelle du terrain : on distingue aujourd'hui nettement les régions d'agriculture, celles d'horticulture et celles de viticulture. La série des transformations s'accomplit à peu près de la façon suivante.

Ce fut d'abord un défrichement progressif des *lug* et des forêts qui, dans l'état actuel, ne couvrent plus que la cinquième partie de la Šumadija; ce fut ensuite la disparition de nombreux marais qui se trouvaient dans le fond des vallées, surtout dans les *lug* touffus; les surfaces cultivables devinrent sept ou huit fois plus étendues. Les villages auparavant situés surtout sur les terrains ondulés et dans les montagnes descendirent de plus en plus dans le fond des vallées et devinrent plus considérables. La population changea d'occupation et se tourna vers la culture. Les pruniers surtout couvrirent une surface de plus en plus vaste. La viticulture moderne fit son apparition. Quelques parties de la basse Šumadija sont devenues de véritables jardins. Les porcs, qui pullulaient auparavant dans les forêts de chênes, s'engraissent maintenant dans des étables au moyen du maïs. Les meilleures races bovines indigènes se sont répandues dans le pays, ainsi que de nouvelles races, issues du croisement de la race indigène avec les meilleures races alpines. Les routes sont plus nombreuses et mieux entretenues, et l'ancien mode de transport par caravanes de chevaux, disparaît presque complètement. Mais le progrès fut accéléré surtout depuis la construction de la première voie ferrée (1885) et avec l'établissement d'impôts plus élevés sur les terrains. L'esprit d'entreprise augmenta. Les mines, exploitées jusqu'alors seulement par l'État, attirèrent de nombreux particuliers et des capitaux étrangers, surtout les mines de cuivre, de charbon, d'or et de plomb argentifère.

La plupart des petites villes, centres économiques des différentes régions sont d'origine récente. La Šumadija devient le pays le plus peuplé de la Péninsule balkanique : comme on l'a vu, la densité de la population y a atteint, dans certaines contrées, 100 habitants par kilomètre carré. C'est le résultat non seulement de la multiplication naturelle de la population, mais aussi de l'immigration.

A la suite des deux agrandissements successifs vers le sud, aux dépens de la Turquie, l'importance et les dangers de cette position géographique ont apparu et plus encore après l'achèvement de la voie ferrée Morava-Vardar. Devenue plus grande, mieux organisée et plus riche, entourée de tous côtés par une population de langue serbe, la Šumadija exerça une attraction naturelle sur les populations slaves placées sous la domination de la Turquie et de l'Autriche-Hongrie. Celle-ci surtout, en occupant la Bosnie-Herzégovine, encercla la Serbie et essaya de lui couper l'accès vers les marchés de l'Europe et vers la mer. Par ce moyen et par d'autres, l'Autriche-Hongrie provoqua, d'une manière détournée, de nombreuses crises en Serbie. La politique intérieure du pays en fut parfois troublée; la crise s'accentua du fait des influences de la civilisation et des institutions européennes pénétrant les anciennes civilisations balkaniques et s'enchevêtrant avec elles et avec les conceptions du régime patriarcal.

Unification des populations et transformations du milieu social. — Ces changements eurent comme conséquence une transformation du milieu social, surtout de la structure sociale. Nous avons indiqué précédemment les courants de migration qui affluèrent constamment vers la Šumadija ainsi que leurs causes. Jusqu'en 1842, les nouveaux venus purent défricher les forêts et la terre défrichée leur appartint sans aucune formalité. Même après 1842, les immigrants purent obtenir des terres dans les *oselina* ou s'installer dans les limites d'un village. Beaucoup, parmi les Yougoslaves de l'Autriche-Hongrie, furent attirés vers l'État libre où se parlait leur langue et où ils pouvaient acheter des terres à un prix peu élevé.

D'où qu'ils vinssent, ces immigrants ne se sont pas groupés suivant leur pays d'origine, sauf dans quelques parties de la Serbie occidentale. Leur mélange et leur amalgame avec l'ancienne population en furent d'autant plus étroits. Plus de la moitié de la population immigrée était composée d'éleveurs qui durent s'adapter à l'agriculture. Au fur et à mesure que le pays se défrichait, les immigrants devinrent tous laboureurs, non quelquefois sans efforts pénibles, comme nous l'avons vu à propos des Monténégrins. Les Dinariques transformés ont laissé, dans le caractère du Šumadien, avec les traces de la nonchalance pastorale,

un instinct d'indépendance et une vigueur rares chez les colons venus du sud. Les courants de Kosovo et du Vardar se composaient principalement d'agriculteurs, de *čifčis* opprimés, exception faite des immigrants audacieux et ardents de la Metohija. Ils apportèrent les traditions de la Serbie d'autrefois, ils avaient grandi à l'ombre de ses églises, de ses cloîtres, de ses châteaux. Sous les influences réciproques de ces immigrants et de l'ancienne population qui vivait dans les *zadruga* les plus développées, il se forma un type psychique nouveau qui, par son histoire déjà remplie et par ses créations, nous apparaît comme doué d'une grande force et peut-être supérieur au type balkanique pur.

Avec les changements apportés au milieu géographique, avec l'adaptation à ce milieu des différents immigrants et l'accroissement de la densité de la population, s'accomplit de plus en plus la transformation de cette société composée au début de paysans. Ceux-ci s'installent dans les villes, deviennent menuisiers et commerçants, commencent à s'urbaniser. La division ou la décomposition de la *zadruga* se produit continuellement. Les *inokoština* deviennent plus nombreuses. Au début, les enfants de vojvodes et des commerçants, surtout des gréco-aromounes serbisés, recevaient seuls un enseignement supérieur; plus tard les enfants des familles *inokoština*, plutôt que ceux des *zadruga*, s'instruisirent de plus en plus et devinrent fonctionnaires du nouvel État. On organisa et on développa l'armée et le corps des officiers. Les écoles se multiplièrent rapidement, une Université fut créée. Il se forma des institutions et des sociétés scientifiques et économiques ainsi que des partis politiques. La richesse augmenta dans le pays et la classe ploutocratique commenca à se développer.

Dès le début, ce peuple de paysans réussit à donner à l'État serbe une organisation différente de celle des États environnants, de la Turquie, de l'Autriche-Hongrie, de la Roumanie. Il accueillit les institutions de l'Occident, mais en les modifiant et en les adaptant à l'esprit national. En même temps apparut dans le nouvel État la grande figure de Vuk Karadžić qui, abandonnant l'ancienne langue littéraire slavo-russe, éleva la langue populaire au niveau d'une langue littéraire et créa un alphabet complètement phonétique. Une science nationale se forma qui, de son côté, donna des bases scientifiques à l'unité nationale. L'idée de sa mission nationale prit de plus en plus racine dans le peuple. Il comprit qu'il devait raffermir, discipliner, organiser son courage pour pouvoir accomplir ses destinées.

Au cours de cette évolution, la mentalité des Šumadiens a subi des changements, et il est aisé de fixer des époques où ces différences sont sensibles. Tel n'est pas notre but. Il nous suffit de constater qu'il s'est développé dans les masses populaires un esprit plus réfléchi. Le paysan

est arrivé à dominer de plus en plus ses farouches instincts démocratiques. Des facultés d'organisation ont apparu ainsi qu'un goût puissant pour l'action. Essayons de montrer quelle est la mentalité actuelle des Šumadiens.

Principaux caractères psychiques. — Ce qui frappe en particulier dans le caractère des Šumadiens d'aujourd'hui, c'est quelque chose de fort, de hardi, une grande activité et des nerfs sains. Beaucoup d'entre eux sont capables, semble-t-il, de réussir dans toute entreprise. Les natures inertes sont rares. De plus en plus apparaissent des personnalités de grande envergure. Un observateur étranger aurait l'impression que tous marchent en avant avec une ténacité et une obstination indomptables. Le traditionalisme rigide a presque complètement disparu. Tous s'adaptent aux nouvelles exigences de la vie. Ici moins de discours, moins de chants et de dispositions épiques que chez les Dinariques purs.

Actifs et hardis, il y a pourtant chez eux une retenue qui les distingue des populations du type pannonique, parfois trop expansives, des orateurs parfois diserts de la côte dalmate, et de leurs proches voisins de Stari Vlah qui parlent, dit-on, même quand on ne les écoute pas. Cette retenue qu'on peut prendre pour de la rudesse, est en réalité de la dignité et de la mesure: le Šumadien ne veut s'enflammer qu'à bon escient. Quand il le fait, en revanche, c'est ouvertement, face à l'adversaire, les yeux dans les yeux, en homme dont les ancêtres, pendant des siècles, se sont fait justice à eux-mêmes. Et cela, parfois, le mène à la violence; il reste en lui quelque chose du *hajduk* tel que nous retrouvons dans le héros de la Šumadija, Karageorge, le fils de la terre, figure vraiment titanique.

En rapport avec les caractères précédents, il faut noter chez les Šumadiens un grand bon sens, la mesure, le sens des réalités. Ils savent apprécier justement et sans emballement les choses et les événements, quand toutefois ils les connaissent à fond. Les paysans se distinguent souvent par un sentiment de la mesure que leurs compatriotes instruits possèdent plus rarement. Le sens du comique qui dérive de l'observation intelligente et fine des actions d'autrui, et surtout de leurs mobiles est aussi très développé. On dénonce tout ce qui ne plaît pas par des plaisanteries, de l'humour et de la dérision. Malheur à ceux qui prônent leurs qualités, malheur aux arrogants et aux ambitieux, à ceux qui veulent masquer leurs tendances égoïstes sous des motifs sublimes, aux prétentieux sans esprit et sans culture qui veulent en imposer aux autres. A aucun de ces défauts, le Šumadien ne fera la grâce de le regarder « à travers les doigts ». Nulle part, dans les pays yougoslaves,

n'existe plus de franchise à l'emporte-pièce; nulle part, plus de penchant pour la moquerie.

Et ce penchant n'empêche nullement un sentiment très vif de reconnaissance pour les services rendus qui se transforme souvent en une confiance presque illimitée. Nombre d'observateurs étrangers, surtout au cours des dernières années, ont remarqué et décrit ce caractère des Šumadiens capables d'exprimer leur confiance d'une façon touchante et par un dévouement absolu.

Sociabilité, sérénité, goût des chants. — La sociabilité est un caractère très net des Šumadiens. Ils ont tendance à former une *družina*, une compagnie, et ils s'associent dans toutes les occasions. Les rapports entre les membres d'une *družina* sont pénétrés de cordialité. Pendant la révolution de 1804, les paysans insurgés formaient des *družina*, par pays d'origine. Ils marchent souvent deux à deux enlacés. Quand ils s'arrêtent pour prendre leurs repas, ils font toujours table commune. La gourde d'eau-de-vie, *šljivovica*, ou de vin, passe de l'un à l'autre. Au cours d'un *sabor* qui se tient autour de l'église du village, les paysans se groupent : les familles aisées possèdent autour de l'église des installations en bois, des *sobrašice*, maisons de *sabor*, pour y donner l'hospitalité. Même dans les entreprises guerrières, ils apportent parfois cette note de sociabilité, mêlée de sérénité et de gaîté. Ils choisissent pour attaquer le premier, celui d'entre eux qu'ils considèrent comme favorisé de la fortune, et ce choix est accompagné de railleries et de plaisanteries. « C'est Ilija Srdan, dit la *pesma*, le favori de la fortune, qui doit commencer la lutte, et c'est à lui que nous confions notre destinée. »

Nous sommes ainsi amenés à étudier un autre caractère des habitants de la Šumadija : la sérénité, la gaîté qui se sont manifestées pendant tout le cours du XIXe siècle, et jusqu'à nos jours. Toutefois il y a eu des degrés dans ces manifestations. Dans ses *Mémoires*, le protopope, Matija Nenodović raconte la rencontre de paysans qu'il mène au combat avec ceux de Karageorge, qui les appelle ses « faucons serbes ». Quelques-uns pleurent de joie, d'autres chantent; dans la forêt qu'ils traversent, « on aurait dit que chaque buisson, chaque feuille chantait aussi. C'est ainsi que nous arrivâmes à Ostružnica ». La gaîté atteignit son maximum dans les premières décades qui suivirent la libération de la Serbie. Les gens de la Šumadija étaient heureux d'être affranchis du joug turc, et de pouvoir vivre dans l'ordre et la tranquillité. On chantait et on dansait dans tous les villages. Les travaux agricoles les plus pénibles étaient accompagnés de plaisanteries et d'humour. Les voyageurs de cette époque nous parlent de la gaîté générale et des chants qu'ils entendaient

partout dans les villages. Leurs voyages n'étaient souvent qu'une série d'événements joyeux et agréables auxquels participaient, non seulement les paysans, mais aussi les prêtres, les évêques et les voïvodes les plus célèbres. Cette gaîté n'a pas disparu pendant les époques suivantes, mais elle fut, jusqu'à un certain point, comprimée, semble-t-il, par l'esprit d'activité fiévreuse et par le goût des entreprises. Mais malgré ces exceptions, toutefois de plus en plus nombreuses, la gaîté et le goût de la plaisanterie restèrent cependant une caractéristique nationale, même pendant les guerres balkaniques et jusqu'à la retraite à travers l'Albanie.

Les sentiments démocratiques. — Les sentiments démocratiques, communs d'ailleurs à tous les types yougoslaves, sont ici particulièrement développés. La raison de cet instinct démocratique de la Šumadija est, semble-t-il, la suivante.

Les sentiments démocratiques sont innés dans un peuple qui fut, pendant les luttes de la libération, d'une structure sociale homogène, qui formait une société d'agriculteurs et d'éleveurs, dans laquelle n'existait non seulement aucune classe sociale, mais même aucune différence vraiment importante dans le degré d'aisance. C'était une masse de paysans, dont chacun possédait sa terre propre. La seule distinction était d'être pope (prêtre), ou *knez* (maire). Les popes surtout s'élevaient un peu au-dessus du commun. Par suite, on désirait avoir un pope dans sa famille. Aucune autre tendance que les tendances démocratiques n'a pu trouver de fondement dans les traditions nationales. Les Šumadiens, comme tous les Serbes ont une généalogie remontant jusqu'au Moyen-Age, une série de tsars, de rois, de héros, mais ce n'est pas la généalogie de quelques familles comme dans les pays où existe une noblesse. La noblesse serbe a disparu; la seule généalogie qui existe est celle des ancêtres historiques qui appartiennent à toute la nation.

Cependant, on rencontre parfois des caractères autoritaires. La société de la Šumadija se composait en effet de grandes *zadruga*. L'autorité du *starešina* y demeurait parfois héréditaire pendant plusieurs générations, et ainsi se perpétua l'habitude de commander. Mais d'après les mœurs de la *zadruga*, il a toujours été possible de destituer ces chefs et d'en choisir un autre. Les femmes pouvaient être élues *starešina*. Le chef des *hajduk* était désigné par le consentement général ou par l'élection. Le prieur des monastères devrait être élu par les représentants du peuple avant d'être désigné par les hautes autorités épiscopales. Les chefs militaires et administratifs, même les dynasties de la Serbie libérée se sont recrutés parmi les nouveaux venus, parmi les

paysans désignés par l'élection ou le consentement général. A peine le pays libéré, même pendant la longue guerre de libération (1804-1815), on convoqua la *skupština* (une sorte de chambre de députés) et on continua à la convoquer sans attendre le vote d'une Constitution. Le contrôle démocratique fut souvent très énergique, même pendant les guerres de la libération. La *pesma* proclame que les héros doivent se battre pour le peuple et pour la liberté commune. Organe des traditions patriarcales, elle n'admet pas que les chefs militaires s'enorgueillissent et oublient leurs devoirs dans les plaisirs de l'oisiveté. Elle exhorte ceux qui s'oublient : « C'est le peuple qui vous a fait ce que vous êtes. » La *pesma* a un respect particulier pour Karageorge, mais, à cause de sa fuite en 1813, elle le condamne sans indulgence, et dans les termes les plus sévères. Le peuple de la Šumadija exprime en toute franchise ses opinions. Mais cela dégénère parfois en démagogie. N'ayant pas eu pendant des siècles d'État propre, il a dû créer un État moderne et s'habituer à la discipline, aux besoins multiples et aux exigences qu'il entraîne. Cet esprit inné d'égalité a rendu particulièrement difficile l'établissement d'un pouvoir régulier; même le gouvernement réputé le plus fort, celui de Miloš Obrenović, a dû bien des fois se contenter d'être toléré. Dans la suite, il est arrivé que des serviteurs éminents du pays ont été mal appréciés par les masses, surtout quand ils étaient « du pays » : les Serbes et les autres Yougoslaves du dehors bénéficiaient de plus de gratitude. Au contraire, les politiciens sans idées personnelles, mais habiles et sans scrupules qui, avec tact et prudence exploitent les faiblesses humaines, restent longtemps au pouvoir. Malgré la jalousie démocratique et l'instabilité gouvernementale, le pays a fait des progrès, d'abord au point de vue moral et intellectuel, ensuite au point de vue économique. Sous l'agitation superficielle, les autres forces créatrices, stimulées par la liberté, ont travaillé et la masse a progressé.

Caractéristique de l'État et conduite pendant les crises. — Ce sont les paysans qui sont les plus représentatifs de la race et du milieu de la Šumadija. Plus on les approche, plus on éprouve d'estime pour eux. Ils se distinguent en dehors des qualités mentionnées plus haut par une âpreté et une ténacité au travail qui leur permettent de longues heures d'efforts. Leur robuste vitalité n'a pas été atteinte en sa source au cours de la vie pénible de l'époque turque. Ils constituent une immense réserve de forces. La Serbie des paysans est un laboratoire où les éléments serbes de diverse origine, ont réussi à se fondre et à se combiner, où l'unité serbe s'est réalisée dans une région limitée. Ils sont tous pénétrés de l'amour agissant de la patrie. C'est le

caractère propre de la population de la Šumadija comme de celle de l'ancienne Raška de garder l'espérance et la foi en l'avenir et de n'abandonner jamais son idéal national. Ranke a vu dans la libération de la Serbie, par ses propres forces et par des sacrifices sans compter, un des événements historiques les plus importants du XIXe siècle. Et depuis, aux moments les plus douloureux de son histoire, toujours, la Serbie a repoussé les offres étrangères les plus séduisantes pour rester fidèle à son idéal. Les Serbes des autres régions ont senti dès le début de la résurrection de la Šumadija, son importance exceptionnelle et compris qu'elle deviendrait le pays de la mission nationale. Les héroïques Monténégrins ont exprimé les premiers et sans ambage, dans leurs chants populaires, la différence entre leurs efforts et la grande mission destinée à la Serbie qu'ils considèrent comme « héroïque, noble, glorieuse », comme le pays d'où sortira « le soleil levant de la liberté serbe ». Cette opinion s'est perpétuée aux époques postérieures, surtout pendant les guerres balkaniques, elle a pénétré chez tous les Yougoslaves occidentaux. Ceux-ci ont justement apprécié « le sublime altruisme » de la Serbie (Vojinović, *La Dalmatie*, 1917, p. 221).

La conduite des Šumadiens pendant les crises est très significative. Qu'on se rappelle 1813, et l'effondrement de la Serbie après neuf ans de lutte; après quelques mois, la résistance reprit si bien que le pacha n'osait plus sortir de la forteresse de Belgrade. Un nouveau soulèvement commença presque avant que le premier fût réprimé. On a vu quelque chose d'analogue en 1914, lors de l'occupation d'une grande partie de la Serbie par les Austro-Hongrois; après la première appréhension, les Šumadiens rassemblent leurs derniers efforts; ils battent l'ennemi complètement et le chassent de leur pays. La plus terrible parmi ces catastrophes, fut celle de la fin de 1915. Tout le pays était envahi par les Austro-Allemands et les Bulgares. L'armée et une partie de la population civile firent retraite à travers l'Albanie, et cette retraite fut un calvaire. Chacun portait sa croix de martyr, et, affamé, tombait, se relevait, souvent pour mourir. Les fugitifs abandonnaient leurs terres, leurs maisons, leurs familles détruites. Ils luttèrent contre les ennemis, contre la famine, contre les intempéries dans les montagnes albanaises dépourvues de routes, jusqu'au delà des forces humaines. Même alors, ils ne cédèrent pas aux coups du destin. Terrassés, ils ne sont pas vaincus. Arrivés à Corfou, ils meurent par milliers d'inanition, mais après quatre mois, ils se reconstituent et préparent le jour de la résurrection. Ceux qui sont restés dans le pays envahi ont eu une attitude non moins admirable.

Cette fermeté d'âme s'explique par le patriotisme ardent du Šumadien. Dans la Šumadija est condensée la force de tous les pays serbes,

des pays dinariques comme de la région de Kosovo et du Vardar. Le patriotisme est devenu un des traits distinctifs du caractère national. Cette âme nationale a trouvé dans l'État serbe indépendant le terrain le plus favorable. L'héroïsme du type dinarique est ici renforcé par l'organisation militaire dont les nombreux exploits collectifs se sont manifestés dans les guerres balkaniques et pendant la guerre actuelle.

Qualités intellectuelles. — Ce sont les mêmes qualités que j'ai signalées comme une caractéristique du type dinarique en général. Mais c'est dans la Šumadija que j'ai eu les plus fréquentes occasions d'admirer des paysans d'une intelligence large, objective, observant les choses et les événements, ne donnant leur opinion qu'après information complète. En outre, les plus doués saisissent nombre de choses par l'intuition et par le sentiment. Il m'a semblé souvent que des illettrés ayant cette largeur d'esprit pouvaient se former un jugement parfois plus juste que les hommes instruits, troublés par les passions politiques ou autres. Les paysans riches, même les plus intelligents, ne donnent que très rarement à leurs enfants une instruction étendue. Ils restent des paysans; mais leurs terres et leurs prés sont les mieux labourés et les mieux entretenus, leurs maisons sont les plus propres et l'économie domestique y est la mieux ordonnée. C'est chez eux surtout que se conservent les traditions et les mœurs nationales qui font partie du patrimoine commun. Estimés de tous, ils servent d'exemples au village et à la région. La grossièreté dans la vie quotidienne qu'on peut observer en général chez les paysans n'existe presque pas dans ce groupe des paysans de la Šumadija. Sur la base du régime patriarcal s'est développée, surtout dans cette classe des paysans, une haute culture morale, avec le respect mutuel, une loyauté et une probité remarquables.

Cette haute valeur du paysan šumadien se maintient presque intégralement quand il devient commerçant; la sûreté et la probité des commerçants de Serbie sont très appréciées.

Comme les Dinariques en général, les Šumadiens montrent sans aucun doute des dispositions remarquables pour les sciences, la littérature et les arts : la netteté de l'observation, l'imagination vive, l'élan et l'enthousiasme. L'Université de Belgrade s'est élevée par sa valeur scientifique à la hauteur des Universités de l'Europe occidentale. Il y existe une très ferme volonté de contribuer d'une façon vigoureuse au développement des sciences. Des conceptions vastes et originales s'y sont manifestées dans les sciences qui s'occupent de la Péninsule balkanique et des Yougoslaves. La science, en contact continuel avec la vie du peuple, a tracé les bases du programme national. La littérature a fait de grands progrès, surtout la poésie. Il s'est formé un style

nouveau, fort et original, qu'on appelle le style de Belgrade. Belgrade, dans les dernières années, a été le centre d'une force intellectuelle remarquable.

Il est plus difficile d'apprécier justement les qualités politiques du peuple serbe. Le développement de la politique intérieure et surtout de la politique extérieure dépendent de causes qui sont parfois sans rapport avec les qualités politiques d'un petit peuple. Toutefois ces qualités semblent manifestes, puisque le peuple de Serbie a réussi à former un État indépendant, à le maintenir et à l'agrandir malgré une position géographique dangereuse et des circonstances souvent très défavorables. Cet État a fait des progrès réels dans tous les domaines, particulièrement au point de vue moral et intellectuel ; son essor économique a été considérable. Au cours d'une libre vie de cent ans, le peuple serbe a fait plus d'expériences politiques que les autres Yougoslaves et de son sein sont sortis quelques hommes d'État vraiment dignes de ce nom.

CHAPITRE III

VARIÉTÉ D'ERA

Répartition et caractères généraux d'Era. — Groupe des Starovlahs. — Aspect du pays, caractères et origine de la population. — Caractères psychiques spéciaux. — Deux types physiques et psychiques des Herzégoviniens.

Dans la Šumadija et la Bosnie inférieure on désigne les habitants des régions dinariques les plus élevées par le nom d'*Era*, qui n'appartient ni à une tribu ni à une contrée bien déterminée. A ce nom d'Era correspond un type psychique qu'on rencontre dans plusieurs pays dinariques, surtout dans le pays de Stari Vlah, dont nous nous occuperons bientôt. Les Era sont, en général, les représentants les plus typiques des caractères dinariques et du régime patriarcal.

Contrairement aux autres populations dinariques, cette population de montagnards n'a pour ainsi dire pas été pénétrée par d'autres courants de migration. On constate seulement chez elle des déplacements d'une région montagneuse à une autre, mais ce fut entre gens d'une même variété psychique. Au contraire, ces Era ont émigré dans toutes les directions, vers la Šumadija, vers la région adriatique, dans les contrées du type pannonique et même dans les régions du type central. Dans ces pays de colonisation, ils ont pris souvent les caractères, les mœurs et les habitudes des populations parmi lesquelles ils s'établissaient.

Tous les Era parlent le dialecte de *je* ou d'*ije* de la langue serbo croate : l'ancienne voyelle slave, dont la prononciation était comprise entre *e* et *i*, y est remplacée par *je* ou *ije*, au lieu de *e* et *i* des autres dialectes. Ainsi le mot lait se dit *mlijeko*, au lieu de *mleko* et *mliko*. Pour cette raison, les linguistes l'ont dénommé dialecte de *jekavci*. C'est le dialecte de la plupart des chants populaires et du folklore serbe en général. Il semble bien s'accorder avec un des traits psychiques des Era. Nombre de mots deviennent longs quoique plus sonores; l'accentuation est prolongée et lente. Le débit devient ainsi d'une lenteur qui ne convient guère à un milieu actif et agissant.

Jusqu'à ces dernières années, les Era s'occupaient de l'élevage des troupeaux et du *kiridžiluk*, c'est-à-dire du transport par caravanes de chevaux des produits du pays et des marchandises; ils négligeaient à peu près complètement l'agriculture. Leur pays montagneux les prédestinait à la vocation pastorale. La position géographique qu'ils occupent entre l'Adriatique et la vallée de Morava-Vardar, sur les routes transversales, faisaient d'eux des *kiridži* ou *ponosnici*. Le premier de ces mots est d'origine turco-orientale, et c'est le seul qu'on emploie aujourd'hui. *Ponosnici* avait le même sens dans certains documents serbes du Moyen-Age. Il semble que les Era aient reçu en héritage ces deux modes de vie de l'ancienne population romanisée qui se retira après l'invasion slave dans les montagnes dinariques. Les Yougoslaves appelaient la population romanisée, les *Vlah*, les Valaques, c'est-à-dire les Latins. Cette population des montagnes dinariques s'étant assimilée aux Serbes au cours du Moyen-Age, le nom de *Vlah* persista en s'appliquant même aux Serbes dinariques s'occupant de l'élevage des troupeaux et du *kiridžiluk*. Au cours des derniers siècles, on oublia même cette signification du nom Vlah et on l'appliqua parfois à tous les paysans des pays dinariques. Quelques particularités des Era se rattachent à ces occupations séculaires : lenteur des mouvements surtout. Mais les caravanes qui circulaient sur les routes transversales ont introduit sur leur parcours le goût du commerce, et c'est de ces pays de passage que sortent aujourd'hui les meilleurs commerçants yougoslaves. Depuis un certain temps aussi les Era s'occupent de plus en plus d'agriculture.

Mais dans cette population de montagnards dinariques, homogène en ce sens qu'elle n'a pas été altérée par des migrations, qu'elle parle le même dialecte, et qu'elle vit des mêmes occupations, il y a toutefois des différences psychiques. La plus marquée est celle qui existe entre les montagnards dinariques organisés en tribus, surtout au Monténégro, et ceux qui vivent en *zadruga* et en *inokoština*. Dans ces deux groupes on peut noter des différences moins importantes, surtout entre les régions isolées. Enfin, le pays des montagnards dinariques est divisé, plus qu'aucun autre, par les frontières politiques et administratives, et les États qui les englobent ont parfois réussi à modifier certains de leurs caractères psychiques. Pour bien faire ressortir à la fois leurs caractères communs et leur diversité, nous choisirons les groupes d'Era qui se différencient le plus les uns des autres : celui des Starovlah qui constitue les Era proprement dits, celui des tribus dinariques et celui des Ličani dans la Croatie méridionale.

GROUPE DES STAROVLAH

En allant de la Šumadija vers le Sud-Ouest, la région de *Stari Vlah* (littéralement région des anciens Valaques) commence au Sud d'Užice en Serbie et s'étend jusqu'au fleuve Lim en le dépassant par endroits. Elle englobe aussi la population de Sjenica et de Ravna Sjenica, c'est-à-dire le Pešter, et s'étend au Nord jusqu'à Sarajevo ou jusqu'à la montagne de la Romanija.

Aspect du pays. Caractères et origine de la population. — C'est une région de plates-formes élevées, qui dépassent généralement 1000 mètres d'altitude, boisées, coupées par des vallées profondes, souvent en forme de cañon, où coulent des eaux vertes. Le climat y est rude et la population clairsemée. Les villages appartiennent au type dispersé. On rencontre par endroits, dans les clairières entre les forêts de conifères, des maisons presque toujours en bois, très éloignées les unes des autres, chacune d'elles entourée de bâtiments en bois aussi. Au-dessous de ces établissements, dans le fond étroit de la vallée, on entend le bruit du moulin isolé. Au-dessus des maisons, très haut, souvent en dehors de la zone des forêts, se trouvent les chalets et les étables bâtis parfois en troncs non équarris. La plupart des outils servant à l'agriculture et à l'industrie pastorale sont aussi en bois.

Le trait le plus frappant est l'isolement des familles et des maisons dans les terres défrichées. Le voisin le plus proche est presque toujours sur un autre sommet. Cet isolement, plus complet encore pendant l'hiver (plus long ici que dans la Šumadija) et pendant les intempéries, exerce une influence sur le développement des sentiments individualistes, sur la formation des individualités fortes, sur la manière de penser et d'agir. Une autre conséquence de cet isolement qu'accentue le relief très découpé, c'est le grand effort physique auquel les Starovlah sont obligés pour satisfaire leurs besoins quotidiens ; chaque course pour l'approvisionnement en eau et en vivres, pour surveiller le bétail, etc., exige des montées et des descentes continuelles. Le physique s'en ressent. Ces gens sont maigres, élancés et fortement musclés.

Leurs traits sont très accusés. Leur peau est brune et noirâtre, le visage est parfois noirci par la fumée du bois (conifères) dans les maisons mal ventilées. Ils sont basanés, tannés par le vent. Dans leurs vêtements, le noir domine ; leurs culottes noires sont très caractéristiques (*pelengiri*).

Ils mènent en général une vie simple, mais non sans une certaine

aisance patriarcale. Les maisons sont grandes et possèdent souvent des salles à manger particulières. Tout autour se trouvent les *vajat* pour chaque membre marié de la *zadruga*. La cuisine se distingue par des mets particuliers inconnus dans les autres contrées de la Péninsule, mets préparés d'une manière ingénieuse, surtout avec du lait, du beurre et du fromage ; l'agneau, les volailles et les viandes séchées fournissent les principaux plats. Malgré une certaine sévérité, le costume des femmes, les tapis, les ornements en bois, sont d'un effet artistique remarquable. Leurs sentiments moraux sont parfois d'une extrême délicatesse. Ils ont beaucoup de finesse et d'ingéniosité. Les gens d'esprit n'y sont pas rares ; ils ont souvent une façon distinguée d'exprimer leurs sentiments et leurs désirs. Ils font preuve, en somme, d'une grande énergie morale et de précieuses qualités intellectuelles.

Quelle est l'origine des Starovlah? Certaines familles sont là depuis des siècles, mais la majorité de la population est venue du Sandžak de Novi-Pazar, du Monténégro et de l'Herzégovine. S'ils ne vivent plus en tribus, ils ont toutefois encore beaucoup de vastes *zadruga*, et nombreuses sont les familles ramifiées à l'infini, dont tous les rejetons, jusque dans la basse Šumadija où ils émigrent en foule, forment un *brastvo*, une « fraternité » à la façon monténégrine.

Ils sont très prolifiques ; mais ce n'est pas la seule cause des courants de migrations qui vont du Stari Vlah vers la Šumadija. Ces hautes plates-formes, riches en pâturages, sont une étape pour les nombreux émigrants des Brda (monts) du Monténégro qui, après une halte plus ou moins longue, se dirigent vers la Šumadija. C'est d'ailleurs de la Šumadija que les rapprochent leurs mœurs, leurs traditions et l'ardeur de leur sentiment national.

Caractères psychiques spéciaux. — Ils s'en distinguent cependant par quelques traits psychiques spéciaux. Ce qui frappe au premier abord, c'est une certaine lenteur de parole et de mouvements. Les Starovlah s'interpellent et s'entretiennent de loin, même d'un mont à l'autre ; ils chantent des mélopées monotones et traînantes, souvent en se bouchant une oreille.

Le Starovlah a l'esprit vif, souvent inventif, mais parfois porté à la ruse, à la « roublardise », et il en use, à vrai dire, autant pour son plaisir que pour son profit. Malgré sa lenteur, il parle en général plus souvent, mais aussi mieux que le Šumadien ; il sait placer à propos des dictons et des plaisanteries, embrouiller les questions, se perdre en circonlocutions, ne pas comprendre ce qui les gêne. Un Era peut sauver sa peau dans les circonstances les plus difficiles ; il sait même se jouer de ses voisins, situés plus bas dans les vallées, qu'il considère comme

un peu lourds d'esprit. Il circule chez les Era nombre d'anecdotes où la naïveté de l'invention s'allie à l'ingéniosité du détail; elles ressemblent parfois aux fables de Nastradin-Hodža d'origine turco-orientale.

Les héros des Era se distinguent souvent de ceux des autres régions par ce mélange de courage, d'esprit et de ruse.

Citons une des *pesme* des Starovlah. Le Kosovo est enveloppé dans un épais brouillard. Un chevalier, Banović Sekula, chemine sur sa monture. Soudain du brouillard surgit un inconnu monté sur un cheval blanc, boiteux, à trois jambes. Il donne l'impression d'un homme épuisé et sans force. En passant près de lui, Sekula enlève le plumet d'or qui orne sa tête et s'enfuit. L'inconnu se met à sa poursuite et le prie de lui rendre le plumet d'or. Mais Sekula n'écoute pas et s'éloigne de plus en plus. Alors notre homme pique son cheval qui bondit à la hauteur de trois lances et atteint rapidement Sekula, et celui-ci s'aperçoit que l'homme qui avait feint d'être épuisé était un héros redoutable. Il frappe Sekula avec un casse-tête, le précipite à bas de son cheval, mais, avant de lui trancher la tête, il lui demande son nom. Sekula était un chevalier bien connu, neveu de Sibinjanin Ianko, l'ami intime de notre héros. Lui-même, alors, se présente. Il est Iovan de Kosovo, chevalier de la justice de Dieu, qui se déguise souvent et laisse les gens avides et violents faire le mal pour les châtier ensuite, « pour leur trancher la tête à travers tout le Kosovo ». Il ne châtia pas Banović Sekula, le neveu de son ami.

Les Starovlah saisissent facilement ce qu'il y a d'essentiel dans une question, mais n'entrent pas toujours dans les détails et ne prévoient pas les conséquences. Les plus doués savent cependant approfondir les choses et sont capables d'observations psychologiques remarquables. Parfois leur ruse est accompagnée d'une sagesse profonde. Miloš Obrenović, le premier prince de la Serbie moderne avait, au plus haut point, ces qualités.

Tous les Era ont un goût très vif pour l'instruction. C'est plus qu'un simple attrait pour l'étude, comme on le constate souvent chez les peuples jeunes. Nulle part chez les Yougoslaves, les autodidactes ne sont aussi nombreux. Les illettrés sont rares. Ils tiennent à suppléer par eux-mêmes à l'insuffisance des écoles. Ils ont une admiration particulière pour les gens instruits. De longue date, on respecte les familles qui « depuis trois cents ans donnent des popes ». La plupart des imprimeries serbes du XVIe siècle furent fondées dans la région des Era, et les vieux livres sont chez eux extraordinairement estimés, les « vieux et saints livres de Kosovo », *svete kosovske knjige*.

Je crois avoir observé dans la région des Starovlah plus de tempéraments impulsifs et emportés que dans beaucoup d'autres régions dina-

riques, et, comme conséquence, des types plus fréquents de *hajduk*, qui disparaissent d'ailleurs de jour en jour. A l'époque turque le pays du Stari Vlah avait la réputation d'être le domaine par excellence des *hajduk*. Longtemps encore après la libération de la Serbie, les Starovlah gagnaient les forêts et se faisaient *hajduk* quand ils croyaient avoir à se plaindre d'une injustice souvent insignifiante, du moins suivant notre conception moderne.

Une population dont les caractères psychiques sont analogues à ceux des Era, se rencontre en Herzégovine, surtout dans les environs de Bileća, de Gacko, de Nevesinje et dans le Zagorje (Kalinovik) ainsi qu'en Bosnie supérieure, en particulier au sud de Sarajevo, dans la région des grands poljes karstiques de la Bosnie occidentale, dans les bassins des fleuves Vrbas et Rama, en général dans toutes les contrées situées entre le domaine du type bosniaque et celui du type adriatique. On y remarque par-ci, par-là, les traits psychiques d'Era, surtout la vivacité d'esprit, le goût des plaisanteries et de l'humour; les anecdotes y sont les mêmes que chez les Starovlah et caractérisent la mentalité et les occupations principales de ces populations. Il y a toutefois dans cette vaste région plusieurs sous-groupes de la variété d'Era dont les caractères ont été modifiés par les différents milieux géographiques, ou sous l'influence des types voisins (type adriatique et type bosniaque). Parmi ces différences nombreuses, mais peu considérables en somme, nous signalerons celles qui sont propres à la population de l'Herzégovine supérieure, des régions de Nevesinje, de Gacko, de Bileća.

Ces gens sont d'une taille très élevée qui frappe même parmi les Dinariques. On peut aisément distinguer parmi eux deux types correspondant à des complexions différentes. Les uns ont une force physique comme massive et puissante. On l'observe surtout chez les adultes quand ils transportent en montant de lourds fardeaux. Ils les chargent sur leurs épaules, s'inclinent en avant, montent à pas allongés, lentement, et marchent ainsi pendant des heures à une allure régulière, sans temps d'arrêt, et sans repos. Les veines du cou, très fortes presque comme chez les bœufs, se gonflent sous l'afflux du sang. La peau de la face et de la poitrine nue, basanée, tannée, est plissée de nombreuses rides qui se croisent et s'enchevêtrent. Le front, rarement plat, se distingue souvent par des protubérances; des plis verticaux y dessinent des saillies souvent profondes et des bosses ressemblant à des nœuds qui donnent l'impression de l'énergie. Les pommettes sont saillantes. Les moustaches fortes et drues, presque comme une brosse, se confondent avec les gros poils des narines qu'elles cachent. A ces traits physiques s'associent souvent les caractères psychiques suivants : ils sont

tranquilles, taciturnes, ne s'émeuvent pas facilement. Ils n'ont presque pas conscience de leur force physique. Mis en mouvement, ils se comportent presque comme une force de la nature, et acceptent le danger et la mort comme des faits naturels. Ils ont accompli des exploits de premier ordre. Ce sont les héros les plus redoutables. Ils respirent la gloire héroïque. Mais ils ignorent complètement la vanité, et se remettent après leurs exploits à leurs occupations habituelles.

Un autre type est aussi d'une stature élevée, mais d'une taille souple et svelte, sans ces protubérances du front qui appartiennent au type précédent. Très souples, ils grimpent comme des chèvres. On est surpris de les voir apparaître à quelques instants d'intervalle, d'un mont à l'autre. Ils pourraient rivaliser avec les hommes de sport les mieux exercés. Ils ont conscience de leur habileté, des tours de force et des exploits qu'ils accomplissent. Ils deviennent plus nombreux en se rapprochant du Monténégro, où ce type prédomine.

La population herzégovinienne remarquablement prolifique est formée surtout de ces deux types. Ils émigrent dans les directions précédemment indiquées. C'est ce qui a fait dire : « L'Herzégovine a peuplé tous les pays sans se dépeupler » (*Hercegovina ceo svet naseli a sebe ne raseli*). C'est là que se manifestent les meilleures qualités dinariques : l'amour de la liberté, la largeur et la profondeur de la conscience nationale. Quoique l'organisation en tribus n'existe pas, la division en « fraternités », *brastva*, est nettement accusée. Par là et par une série de transitions psychiques, ces Era de l'Herzégovine passent insensiblement au groupe des tribus dinariques.

CHAPITRE IV

TRIBUS DINARIQUES

Domaine et ancienneté. — Formation et développement des tribus. — Organisation et occupations. — Caractères spéciaux des tribus monténégrines. — Début de la désagrégation des tribus.

Domaine et ancienneté. — Le plus grand changement dans l'organisation sociale des Dinariques apparaît au Sud-Ouest de Sjenica, où les Dinariques du Monténégro et ceux de l'Albanie septentrionale jusqu'au fleuve Mati (Mača) au Sud sont organisés en *pleme* ou fysses. Les tribus de l'Albanie septentrionale, souvent d'origine mixte serbo-albanaise, mais aujourd'hui albanisées, ne nous occuperont pas.

Les tribus serbes, qui se trouvent toutes comprises dans les limites actuelles du Monténégro, se divisent en deux groupes. Les tribus monténégrines proprement dites, c'est-à-dire celles de l'ancien Monténégro, du Monténégro historique, entre la vallée de la Zeta et le lac de Scutari d'un côté et la région des Bouches de Cattaro de l'autre. Celles-ci habitent les trois départements ou *nahija*, de Katun, de Lješanska et de Rijeka avec la Crmnica. L'autre groupe occupe principalement la région la plus élevée de la zone verdoyante, entre la Zeta et le fleuve Lim approximativement. On y distingue les tribus herzégoviniennes et celles des *Brda*, des Monts, des « Sept Monts », *sedmoro Brda*. Nous les appellerons toutes deux tribus de la Raška, puisque la plupart d'entre elles se trouvent dans le territoire de la Rascie d'autrefois.

En dehors de ces régions, l'organisation en tribus n'existe plus aujourd'hui nulle part dans la Péninsule balkanique. Mais au début du Moyen-Age, immédiatement après l'invasion slave dans la Péninsule, les documents historiques mentionnent les tribus Brsjaci, Iezerci, Dragovići, et d'autres dans la région du Vardar et du Drim noir; le nom des Brsjaci et celui des Mijaci s'est conservé encore jusqu'à aujourd'hui dans la Macédoine occidentale. Les Slaves de la plate-forme bas-danubienne étaient organisés en tribus avant l'invasion des Bulgares touraniens. On connaît d'après les documents anciens de nombreuses tribus dans la

Dalmatie septentrionale, dans la Croatie littorale, dans la Bosnie méridionale et au S.-O de l'Herzégovine. Elles sont citées encore du XIIe au XVe siècle.

Les tribus dinariques sont mentionnées surtout dans les documents des Archives de Raguse et de Venise au début du XIVe siècle. D'après K. Jireček des tribus monténégrines apparaissent : celles des Ćeklići en 1381, des Ozrinići et des Njeguši en 1435, des Bjelice en 1430; celles des Banjani en 1319, des Drobnjaci en 1354, des Bjelopavlići en 1411, des Piperi en 1416, des Vasojevići en 1444, des Kuči en 1455. Toutes ces tribus existaient donc au XIVe et au XVe siècle.

Il semble que ce soient les anciennes tribus serbes de l'époque de l'invasion qui s'étaient conservées dans les régions isolées par leur situation géographique et qui y étaient diversement modifiées par les événements historiques. Il paraît qu'elles étaient affaiblies et diminuées à la fin du Moyen-Age, ainsi que les *zadruga* et les autres institutions patriarcales, sous l'influence de l'État serbe. A l'époque turque se font sentir deux tendances dans leur développement.

Tout d'abord les tribus dinariques ont été renforcées et élargies par de nombreux réfugiés ou *uskok*, puis les plus petites se sont fondues dans les grandes. Les familles des *uskok* venus des pays environnants sont bien connues dans les tribus rasciennes et monténégrines qui, à l'époque turque, jouissaient d'une demi-liberté et purent leur offrir un asile. Mais ceux-ci durent entrer dans une fraternité, *brastvo*, accepter la *slava* et se plier aux habitudes de la tribu. En outre, sur le territoire actuel surtout des tribus rasciennes, existaient encore aux XIVe et XVe siècles des restes de tribus, d'origine souvent mixte : amalgames de Serbes avec l'ancienne population latinisée. Elles furent assimilées par les grandes tribus, surtout pendant l'époque turque. Dans les environs de Durmitor existait la petite tribu des Kričani ou Kričkovi déjà mentionnée en 1260 et qui fut en partie absorbée par les Drobnjaks, en partie expulsée; les derniers restes des Kričani se trouvent actuellement en face du Durmitor, sur la rive droite de la Tara. Les Lužani ont subi le même sort; ils se trouvaient en 1455 au Nord du lac de Skutari et furent ensuite presque complètement assimilés par les Bjelopavlići, les Piperi et d'autres tribus actuelles. Il en fut de même pour les Malonšići, dans la vallée de la Zeta, que les documents historiques mentionnent encore au XVe siècle, pour les Mataruge, dans les environs de Grahovo (mentionnés en 1318-1398); enfin pour les Bokumire, qui occupaient le territoire actuel de la tribu des Vasojevići. Il y a encore quelques restes de ces anciennes tribus au sein des tribus rasciennes et monténégrines. En outre, dans toute la région des Era, en particulier dans le Stari Vlah et dans la contrée de Sjenica on trouve encore aujourd'hui

nombre de familles dispersées qui portent les noms d'anciennes tribus (Bokumire, Mataruge, Lužani et Varage).

C'est donc à l'époque turque que quelques-unes des tribus devinrent particulièrement nombreuses et puissantes. Elles se sont maintenues après la fondation de l'État monténégrin qui ne fut au début que la fédération des tribus habitant la région karstique. Au cours des dernières années seulement commença la désagrégation des tribus rasciennes et monténégrines. Mais leur organisation est encore bien conservée, comme j'ai eu l'occasion de le constater.

Il résulte de mes études et de celles de mes collaborateurs (Erdeljanović, Tomić, Šobajić) qu'il y a des caractères communs à toutes les tribus dinariques et qu'il y a des différences marquées entre les tribus rasciennes, d'un côté, et les tribus monténégrines de l'autre. Signalons d'abord ceux de ces caractères communs qui se rapportent au but de cette étude.

Formation et développement des tribus. — On a supposé (Dučić, Medaković, Rovinski) que chaque tribu rascienne et monténégrine dérive d'un aïeul commun et qu'elle s'est formée par filiation. Cette opinion n'était que l'expression de la tradition populaire, d'après laquelle tous les membres de la tribu des Vasojevići descendraient d'un ancêtre qui s'appelait Vaso et qui s'égara, après la bataille de Kosovo, dans la région de la Lijeva Reka, en Monténégro; les Piperi dériveraient de l'ancêtre Pipo, les Bjelopavlici de Bijeli Pavle, etc. D'après les recherches indiquées plus haut et partiellement publiées dans les *Naselja*, ceci n'est exact que jusqu'à un certain point. Il y a bien dans chaque tribu quelques anciennes familles apparentées entre elles, qui en forment le noyau. Mais autour de ce noyau se sont groupés des nouveaux venus, d'origine tout à fait différente, formant les *brastva*, et les restes des anciennes tribus. C'est plutôt par agglomération que par filiation que ces tribus se sont formées. Les nouveaux venus sont originaires des régions environnantes, surtout de Metohija, de Kosovo, de l'Herzégovine, de Sjenica, même de la Bosnie et de la Serbie moravienne. La tribu des Piperi est constituée, d'après Erdeljanović, par l'ancienne population (les vrais Piperi), qui en forme l'ossature, puis par les débris de la tribu des Lužani et de la « fraternité » des Mugoši, qui sont eux-mêmes un amalgame de Serbes et de l'ancienne population partiellement latinisée. La grande tribu des Kuči est formée du puissant *brastvo* des Drekalovići et des *ostalije Kuči*, autres Kuči, d'origine tout à fait différente et qui ont la majorité, enfin, d'un groupe de Kuči catholiques, probablement d'origine albanaise. La tribu la plus nombreuse, celle des Vasojevići, est d'origine très complexe. L'ancienne population,

le noyau de la tribu habitant la région de la Lijeva Rijeka, fut renforcé par les *uskok* de Sjenica. Elle élargit son territoire par des conquêtes et s'assimila ainsi l'ancienne tribu serbe des Lužani, ainsi que la tribu des Bokumire, d'origine mixte, puis les habitants du bassin du Lim, population archaïque qui s'occupait d'agriculture et s'appelait les Srbljaci (les Serbes). Enfin, les Vasojevići enveloppèrent et englobèrent l'ancienne tribu serbe de Šekular, située dans la vallée d'un affluent du Lim. Cette petite tribu, quoique bien abritée par le relief, a commencé à s'assimiler aux Vasojevići.

C'est donc souvent par des conquêtes que les tribus se sont agrandies. Mais il existe à ce point de vue une différence entre les tribus monténégrines et les tribus rasciennes. Les premières, limitées à la région karstique, étaient, en outre, entourées, presque de tous côtés, par des territoires appartenant à la Turquie, à Venise ou à l'Autriche, elles n'ont pu agrandir leurs territoires aux dépens de ces États. Le surplus de population qui n'avait pas de moyens suffisants de subsistance, fut contraint d'émigrer continuellement. Ces tribus sont restées petites et le nombre de leurs membres n'a pas sensiblement augmenté au cours des siècles. Au contraire, les tribus rasciennes, habitant la zone dinarique verdoyante, région plus vaste, aux ressources plus variées, ont pu augmenter bien davantage le chiffre de leur population. Situées dans les territoires de souveraineté turque et jouissant d'une sorte d'autonomie, elles ont pu élargir leur domaine, d'autant plus que l'administration turque ne s'occupait presque pas de ces régions. L'élargissement du territoire d'une tribu ne dépendait que de sa vitalité et de sa force. Les mieux placées, à ce point de vue, étaient les tribus des Drobnjaci, des Kuči et des Vasojevići, parce qu'elles possédaient vers les bassins de la Tara et du Lim une frontière ouverte, au delà de laquelle la population dinarique n'était pas organisée en tribus. Les Drobnjaći, qui habitaient primitivement une petite région au Sud du Durmitor (aux environs des villages de Previš, Petnjica, Dobra Sela et d'autres encore), ont décuplé leur territoire en envahissant le Durmitor et surtout la vaste plate-forme de Jezera, en assimilant ou en expulsant l'ancienne tribu de Kričani. Les Kuči ont élargi leur territoire dans deux directions : vers la plaine de Podgorica et surtout dans la vallée de Vrmoša, en expulsant les Klimenti, tribu d'origine serbo-albanaise. La grande extension des Vasojevići, qui s'accomplit au cours des trois derniers siècles et que nous avons mentionnée, ne s'est pas encore arrêtée; ils pénétrèrent au cours des trois dernières années dans la *župa* de Rugovo et vers le bassin de Metohija. Ces trois tribus surtout se sont donc agrandies continuellement malgré l'émigration et sont devenues les plus grandes tribus dinariques.

L'isolement géographique de chacun de ces domaines détermina la séparation des tribus et la formation d'un esprit propre à chacune d'elles. Au début, chaque tribu dinarique habitait une unité géographique bien délimitée; même au cours de ses progrès ultérieurs, elle fut souvent arrêtée par des barrières géographiques difficilement franchissables. C'étaient, dans le Monténégro karstique, les dépressions fermées, les poljes et une série d'uvalas, strictement limités; dans la zone verte des tribus rasciennes, ce furent surtout les vallées profondes, souvent en forme de cañons, rarement les montagnes que les pasteurs peuvent franchir plus facilement que les vallées encaissées. L'organisation sociale des petites tribus de la Katunska Nahija, en Monténégro, reflète précisément les traits du relief karstique, dont elle est la conséquence. Tous les habitants d'une même unité géographique ont un intérêt commun à surveiller ses frontières, pour que les habitants des régions voisines ne pénètrent pas chez eux avec leurs troupeaux et ne les mènent pas sur leurs pâturages, souvent peu étendus. Les luttes qui en ont résulté ont encore renforcé l'union des habitants d'une même unité géographique, et accentué leur opposition avec les habitants des contrées environnantes. Enfin d'autres agents de différenciation, comme la variété de composition ethnique, ont achevé l'œuvre des forces naturelles.

En outre, les mariages se faisaient surtout au sein de la tribu. On ne se mariait que très exceptionnellement au dehors. Il y avait à cela des causes d'ordre économique et d'ordre moral. La dot et les costumes de la femme d'une tribu ne correspondaient pas aux besoins d'une autre tribu. Puis, les diversités de la vie et des mœurs empêchaient l'exogamie, d'autant plus que les femmes étaient les gardiennes principales des croyances et des mœurs. Le croisement par mariage ne s'est opéré, jusqu'à ces dernières années, ni avec les anciennes tribus envahies, ni surtout avec les Kričane, les Bokumire et le Mataruge; on les considérait comme inférieurs et on éprouvait une sorte de répulsion à épouser leurs femmes. Les mariages se faisaient entre les différents *brastva* de la tribu. Par le mariage, les membres de la tribu se soudaient plus intimement encore entre eux. La sympathie réciproque au sein d'une même tribu s'accrut. Et ce fut encore une cause de séparation d'avec les tribus voisines.

Organisation et occupations. — Nous ne connaissons l'organisation des tribus dinariques (*pleme*, pluriel *plemena*) qu'à partir de l'époque turque. Tous les *plemena* étaient alors plus ou moins indépendants. Dans leurs luttes incessantes contre les Turcs, ils se transformèrent en sociétés organisées pour l'attaque et la défense. Le chef du *pleme*

dinarique fut celui qui se distingua par son courage et ses exploits. Il obtint le pouvoir par l'élection ou par un consentement tacite. En principe, cette dignité était héréditaire dans la famille du premier chef; mais si ses descendants dégénéraient, les membres adultes se réunissaient autour de la *zborna glavica*, « la butte des réunions »; ils destituaient l'ancien *vojvoda* et en élisaient un nouveau. Chaque *pleme* est divisé en *brastva* « fraternités », qui, elles du moins, remontent à un ancêtre commun. L'organisation économique des *zadruga* ne fut jamais bien développée ni très répandue dans les *plemena* dinariques. L'unité sociale la plus solide et la plus complète, au sein du *pleme*, était le *brastvo*, constitué par des familles habitant des maisons différentes, formant souvent des villages entiers. Les villages ne sont donc en général qu'une réunion des familles appartenant à un même *brastvo*, et ils portent souvent le nom de ce *brastvo*. Les hommes des tribus, d'après leur mentalité, ne considèrent pas les agglomérations de maisons comme unités administratives ou militaires. Un homme de tribu est originaire de telle ou telle tribu, de tel ou tel *brastvo*, mais il ne dira le nom de son village qu'exceptionnellement. En temps de guerre, ce sont les *brastva* et non pas les villages qui constituent les unités militaires, les *četa*. La notion de village, qui n'existait pour ainsi dire pas, n'a commencé à se répandre qu'au cours des dernières décades.

Le courage et les exploits seuls, et non pas la richesse, provoquaient l'admiration et la considération. Les commerçants et les artisans, d'ailleurs peu nombreux, étaient tenus presque pour une classe inférieure. Conformément à la mentalité du type dinarique la plus accusée, on appréciait surtout les héros humanitaires. Il y a pour l'humanité, au sens moral, un mot spécial : le *čojstvo*. Ce sont les héros qui se distinguaient par le *čojstvo* qui ont eu à toutes les époques le plus d'ascendant sur les hommes des tribus, et c'est surtout parmi eux qu'on choisissait les chefs des *plemena* et des *brastva*. Dans la société des tribus, bien limitées et séparées, on déterminait jusque dans le détail les principes de la conduite et des notions morales. On connaissait ses devoirs; on acquérait la notion exacte de ce que l'on ne devait pas faire, et de la manière dont on devait se comporter en toutes circonstances. Tout cela avait lieu par la force de la tradition, sans lois écrites. Aucun membre d'un *pleme* ne pouvait se soustraire à ces règles souvent rigides et pénibles, à moins de devenir un *nikogović*, un homme de rien, un être méprisable. Les institutions et les mœurs fortifiaient et conservaient le *pleme*, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral. Les grandes lois de la nature tendant à la conservation et à la perpétuité de l'espèce étaient modifiées jusqu'à un certain point : ce n'est pas l'homme physique qu'on doit conserver et perpétuer, c'est l'homme moral,

l'homme d'honneur; en outre, on sacrifie l'homme pour que la tribu se perpétue, surtout l'honneur de la tribu. Les mœurs et les habitudes du *pleme* étaient dominées par le désir de l'approbation des membres de la tribu et par la crainte de leur blâme, avant tout par le désir d'être loué par la postérité. Ce sont les chants populaires qui perpétuent les bonnes et les mauvaises actions des individus et de la tribu tout entière. On ne peut pas se dérober à leur jugement parce qu'ils sont l'expression de l'opinion publique, arrêtée, fixée, et non d'une opinion momentanée. Ils sont implacables. Par suite d'une évolution particulière, toute l'énergie qui dérive de l'organisation militaire et de cet esprit des tribus se concentra dans l'idéal national serbe. A l'époque turque, les tribus dinariques furent ainsi le plus puissant organe de la pensée nationale.

Pendant les périodes de paix, d'ailleurs courtes et provisoires, l'occupation principale des tribus dinariques fut et est restée jusqu'à nos jours l'élevage des troupeaux. On s'y occupa toujours aussi, plus ou moins, du *kiridžiluk*, ou transport par caravanes. Au Moyen-Age et dans les premiers siècles de la domination turque, les hommes des tribus, placés sur les routes transversales de Raguse et de Cattaro vers l'intérieur de la Péninsule, furent les principaux *ponosnici*, c'est-à-dire transporteurs de marchandises.

Jusqu'aux trois ou quatre dernières décades, ils étaient tous pasteurs. L'agriculture n'était alors qu'une occupation accessoire et on ne pratiquait que la culture à la pioche. Dans la grande tribu des Vasojevići, des vieillards se souviennent encore de l'époque où on ne labourait même pas les plaines fertiles des vallées et où l'on ne cultivait que de petits jardins potagers. Les légumes étaient très rares. Tout le blé devait être importé. Cette agriculture minuscule n'occupait que les femmes qui préparaient aussi tous les vêtements nécessaires à la famille.

J'ai eu souvent l'occasion d'observer l'influence de l'élevage des troupeaux sur les hommes des tribus dinariques. Ce qui frappe d'abord, ce sont les loisirs trop nombreux que laisse cette occupation aux adultes. Les hommes en pleine force physique ne s'en occupent que fort peu, laissant ce travail aux femmes et surtout aux enfants et aux vieillards. Il n'existe, semble-t-il, aucune autre occupation où le corps et l'âme se reposent davantage et plus complètement que celle des pasteurs, surtout quand les troupeaux ne quittent pas la région. Tous les adultes, sans occupation proprement dite, montent dans les montagnes, au *katun*, le village d'été, presque uniquement par plaisir et pour passer la belle saison dans une atmosphère pure et fraîche. Il en résulte une accumulation d'énergie physique qu'on peut désormais utiliser

pendant des générations. Dans les loisirs, sur les sommets des hautes montagnes, l'habitude se développe souvent de réfléchir sur le monde et sur la destinée humaine; l'imagination créatrice se développe. J'ai rencontré parfois sur les cimes dinariques, des pasteurs devant un horizon étendu, absorbés dans l'observation des phénomènes célestes. Parfois aussi, ils s'entretenaient des montagnes éloignées dont les noms leur sont familiers, des régions lointaines et de leur population que leur font connaître les migrations transhumantes qu'ils ont pratiquées avec le bétail ou les caravanes. De leurs sommets élevés ils sont capables de désigner les régions qui ont joué un rôle dans l'histoire. La plupart des chants héroïques serbes, des contes, fables et proverbes sont indubitablement d'origine pastorale, au moins dans leur forme primitive, tels qu'ils ont été recueillis par V. Karadžić. On y trouve en effet de fréquentes allusions à la vie des pasteurs. Même les illettrés citent souvent les vers sur la vie et la destinée humaine du plus grand poète serbe, Njeguš, qui fut évêque et prince du Monténégro et qui sans doute a puisé beaucoup de ses pensées dans l'expérience et les réflexions de ses sujets-pasteurs. Aucun groupe ethnique yougoslave n'a une intelligence du monde aussi large et aussi vaste.

Mais la vie pastorale engendre la paresse, l'inertie et la tendance à l'oisiveté qu'on rencontre fréquemment chez les hommes des tribus dinariques, presque jamais chez les femmes.

Le *kiridžiluk*, c'est-à-dire le transport des marchandises par caravanes de chevaux a, lui aussi, une influence sur les caractères psychiques. Nous ne voulons relever que la principale. Ce qui frappe surtout chez les *kiridži* dinariques, c'est la paresse, l'insouciance, la lenteur des mouvements. Les routes des *kiridži* sont les plus mauvaises de la Péninsule. Ils ne font pas le moindre effort pour enlever les obstacles qu'on pourrait supprimer facilement. Souvent un arbre tombe au travers du chemin ou de gros blocs de rochers glissent et s'abattent sur lui, les *kiridži* ne s'en préoccupent pas, tant que leurs chevaux peuvent passer, même avec les plus grandes difficultés, et ils attendent que l'arbre soit complètement pourri ou que le bloc glisse et se dégage de lui-même. Ils ont toujours assez de temps et ne se hâtent presque jamais. Le trajet journalier parcouru par une caravane de chevaux est toujours le moindre qu'on puisse faire. Cependant un trait montre la prévoyance et l'habileté des *kiridži*. Ils veillent à bien s'approvisionner, à emballer et arrimer les marchandises si ingénieusement qu'elles se maintiennent solidement sur les routes les plus mauvaises et malgré les obstacles. Arrivés à destination, ils déballent et déchargent avec le même soin. En les voyant à la besogne, on a l'impression qu'ils ne s'intéressent qu'au départ et à l'arrivée, et que, pendant tout le trajet, c'est la non-

chalance complète qui prédomine. Toutefois, le *kiridžiluk* est devenu aujourd'hui insignifiant par rapport aux époques antérieures.

Après l'élevage et le *kiridžiluk*, l'occupation la plus importante des tribus dinariques était la guerre; les luttes étaient presque incessantes. Les hommes se spécialisaient dans l'art de combattre et cultivaient l'héroïsme. En ce qui concerne l'élevage, ils se bornaient presque exclusivement à empêcher le vol du bétail par les tribus voisines ou au contraire à le pratiquer, mais là encore, ils se comportaient en guerriers, s'exposant au péril. Ils veillaient aussi à garder les pâturages et les prés des incursions du bétail voisin. Il semble que cette vigilance incessante soit le premier des stimulants pour développer les qualités guerrières. Les tribus serbes luttaient aussi parfois entre elles et avec les tribus albanaises, pour diverses causes, surtout pour l'accroissement des pâturages. Par exception et tout à fait rarement, des luttes intestines éclataient au sein d'une même tribu, entre les *brastva*, aux « temps illégaux », *besudno doba*, c'est-à-dire aux époques où l'organisation du *pleme* s'était relâchée et où l'on ne reconnaissait plus aucune autorité. Mais les guerres principales et les plus fréquentes furent celles contre les Turcs.

Caractères spéciaux des tribus monténégrines. — Les tribus rasciennes et les tribus monténégrines habitent deux régions tout à fait différentes au point de vue de la composition géologique, du relief, de l'abondance de la végétation et des ressources.

Quand on s'avance de la région du Starivlah vers la Mer Adriatique, on observe un changement brusque dans l'aspect du relief, un des plus brusques qu'il y ait dans la Péninsule. Ce changement coïncide avec une ligne passant presque par le centre du Monténégro actuel, par le col de Vetrenik, la vallée de la Zeta et le col de Povije au Sud de Nikšić. Au Nord-Est c'est le pays des tribus des Brda et de l'Herzégovine, des tribus rasciennes; au Sud, sont les tribus monténégrines proprement dites, les tribus du Monténégro primitif restées indépendantes ou presque, même à l'époque turque : celles des *nahija* de Katun, de Rijeka, de Lješanska et de la Crmnica.

Le territoire des tribus rasciennes est constitué par des roches de différente nature, surtout par des schistes; les masses calcaires ne font pas défaut, mais elles sont rares. Le territoire des tribus monténégrines est constitué presque exclusivement par des calcaires qui deviennent plus puissants et souvent plus purs au fur et à mesure qu'on se rapproche de la mer Adriatique; alors prédominent les formes du karst. Comme par un coup de baguette magique disparaissent les forêts,

les pâturages et les vastes prairies de la Raška ; le terrain devient nu, rocheux et les herbes n'apparaissent que dans les fissures du calcaire et dans les lapiaz, les prairies uniquement dans le fond des dolines et des uvalas. Au lieu des champs cultivés des vallées rasciennes où prospèrent maintenant toutes les céréales, il n'y a, dans la région des tribus monténégrines, d'autre terrain cultivable que les fonds étroits des dolines et des uvalas où l'on ne peut pratiquer que la culture à la pioche, où la pomme de terre et le maïs sont presque les seules plantes nourricières; toutefois la *terra rossa* que les pluies apportent continuellement est souvent d'une fertilité exceptionnelle. Chaque fond de doline est divisé par des murs de pierres, *suhomedjina*, en nombreux compartiments, qui font contraste avec les vastes propriétés de la région rascienne; une seule de ces petites portions de terrain, presque minuscules, appartient souvent à une famille. Au Sud-Ouest du Vetrenik, il n'y a plus de montagnes à pâturages de type alpin comme dans la Raška. Au lieu de la fraîcheur de la saison chaude, se font sentir les influences climatiques méditerranéennes avec leurs chaleurs estivales accablantes et leurs vents violents qui, sans obstacle, soufflent à travers le terrain dénudé. On n'a plus là sous les yeux les aspects verdoyants de la Raška mais la couleur blanche, aveuglante du calcaire. La maison de bois est remplacée par la maison de pierre et par les hautes *kula* qui sont de petites forteresses.

Ce Monténégro karstique fut, jusque dans ces derniers temps, privé de routes. Il n'y avait d'autres sentiers que ceux marqués par les traces laissées par les piétons sur les pistes calcaires, à travers les rochers à pic et les lapiaz. Dans un de ces sentiers le Monténégrin peut disparaître subitement derrière une roche ou dans un lapiaz. Le terrain karstique dissimule l'homme aussi bien que la forêt dense, et peut-être plus et mieux. Il est très favorable à la guerre de guérilla. La région des tribus monténégrines est donc une forteresse karstique dans laquelle il est presque impossible aux grandes armées de pénétrer, et si elles y pénètrent malgré ces difficultés, elles ne peuvent y demeurer devant l'absence des moyens de communication et de subsistance.

Chaque *pleme* monténégrine habite une série de formes karstiques encadrées de montagnes dénudées, un groupe de dolines ou d'uvalas qui forment une dépression allongée : la *vala*. De même que le relief karstique présente un réseau de formes serrées, ainsi la société monténégrine est constituée par de petites tribus, serrées les unes contre les autres. Les tribus monténégrines n'ont pas eu d'espace libre pour se développer et s'agrandir comme les tribus rasciennes. Le trop-plein de la population a constamment émigré vers la Raška, surtout vers la Šumadija. Le chiffre de la population est resté presque stationnaire, en rapport avec les ressources presque insignifiantes du pays karstique.

Les Monténégrins ont dû s'habituer à la pénurie, à la disette, aux privations les plus dures. Ne pouvant subsister avec les produits de leur pauvre sol, ils étaient contraints d'acheter du blé dans les régions avoisinantes, surtout à Scutari, dans les régions possédées par les Turcs. Quand les Turcs disposaient d'une armée suffisante, ils leur coupaient toutes les routes. Il n'était pas difficile d'encercler une oasis qui ne dépassait pas 5000 kilomètres carrés. On se souvient encore aujourd'hui des années terribles où la famine fit périr les femmes et les enfants. De nombreuses familles fuyaient dans les montagnes de la Raška. Le printemps apportait la délivrance, car on trouvait alors pour se nourrir des racines de plantes et l'écorce des arbres; les hommes des tribus monténégrines se sont ainsi habitués à supporter la faim jusqu'à l'extrême limite. Mais jamais ils n'ont voulu abandonner un pays où la liberté régnait sans limites.

Restées à peu près indépendantes dans leur forteresse naturelle, les tribus monténégrines furent en guerre incessante avec les Turcs. C'est là, avant tout, que se développa, dans la *nahija* de Katun, un lien plus étroit entre les différents *brastva*, qui les premiers commencèrent à obéir à un chef. Les petites tribus de Katun se réunirent et reconnurent pour chef commun le *vladika* (évêque) de Cetinje, de la tribu de Njeguš, du *brastvo* Eraković et de la famille Petrović. C'est l'origine de la dynastie actuelle du Monténégro. Celui des parents du *vladika* qui se distinguait pendant les guerres, devenait le chef militaire. Le petit État théocratique dura ainsi pendant plus de cent cinquante ans et se transforma plus tard en une monarchie civile. Les autres tribus des *nahija* de Rijeka, de Lješanska et de Crmnica consentirent aussi à obéir au *vladika* et à ses parents, d'abord nominalement, puis effectivement. Les luttes contre les Turcs s'organisèrent. Les tribus monténégrines se transformèrent de plus en plus en une société guerrière. Les différentes tribus rivalisèrent d'héroïsme. La *pesma* reconnaît qu'entre toutes, celle des Katuns a accompli les plus grands exploits, elle exhorte les autres à atteindre cet héroïsme et à le dépasser. Une fois affranchies du joug turc, les tribus monténégrines ont senti le besoin constant de conserver l'État qu'elles avaient créé.

Leur histoire des cinq derniers siècles est la plus héroïque qu'on puisse rêver. Certains faits dépassent l'imagination. L'homme s'y développe uniquement dans le sens de l'héroïsme, parfois, semble-t-il, jusqu'à l'égoïsme et la sécheresse de cœur. Il devient héros exclusivement. L'ambition héroïque, la vanité héroïque, la fierté héroïque s'étalent, si l'on peut s'exprimer ainsi, sans limites. Le trait dominant qui remplit la vie de chaque membre des tribus, la pensée maîtresse de la vie, c'est l'héroïsme. A peine sorti du berceau, « l'enfant commence à courir

pour acquérir la gloire et un nom célèbre », dit Marko Miljanov, le célèbre *vojvoda* des Kuči. Les garçons rêvent d'entrer dans une famille héroïque par leur mariage, sinon directement, du moins avec une parente même la plus lointaine. Ils sont tellement susceptibles sur les questions d'honneur et de dignité, et sur celles qui se rapportent au *pleme* et au *brastvo*, qu'on se garde avec soin de toute offense. Si pourtant, il s'en produit quelqu'une, « la tête tombe », même pour les raisons les plus insignifiantes. La vie est sans but si on perd l'honneur : « Chaque homme n'est né, dit la *pesma*, que pour mourir une fois, l'honneur et la honte se perpétuent jusque dans l'éternité. » Les idéals nationaux, le nom héroïque, l'honneur sont plus précieux que la vie. On meurt pour ces idéals, non seulement avec stoïcisme, mais, comme dit la *pesma*, « on doit mépriser et humilier la mort ». Les mères et les épouses préfèrent la mort de leurs fils et de leurs maris à une vie souillée de la tache morale la plus insignifiante. La tristesse et le deuil des parents n'existent pas si les leurs sont morts héroïquement. Ils savent qu'on vit difficilement dans leur pays sans ressources, « mais on y peut accomplir des exploits, bien mourir et être chanté par les *pesme* ».

Ces hommes sont presque sortis de la vie réelle, ils ont négligé toutes les autres occupations; ils méprisent surtout le commerce et la richesse. Les femmes presque seules travaillent et s'occupent des nécessités de chaque jour. Elles sont restées plus rapprochées de la vie, presque plus humaines. Toujours en deuil de la perte de quelqu'un de leurs proches, elles s'habillent de costumes noirs, en mémoire disent-elles de la catastrophe nationale de Kosovo; mais ces costumes correspondent précisément à leur tristesse intérieure, qu'elles ne doivent pas manifester autrement. Quand ces femmes ne sont pas complètement abattues par la misère d'une vie si pénible, elles sont indubitablement le plus noble type de la femme yougoslave.

L'héroïsme, les guerres incessantes, la situation des femmes, accablées par le travail, ont rétréci et appauvri les coutumes si vivantes de la vie dinarique. Toutefois les traditions de Noël, de la *slava*, et celles qui se rattachent au mariage se sont conservées, mais elles ont en général perdu de leur vitalité, beaucoup des cérémonies qui les accompagnaient ont disparu. Le chant, sauf les chants héroïques, le goût de la danse ont aussi presque disparu. C'est le pays dinarique où l'on chante et où l'on danse le moins, c'est aussi le pays des mœurs les plus primitives. Ici pas de vie intime, on ne parle jamais d'amour, à peine ce mot échappe-t-il dans les rêves. D'ailleurs, les songes se rapportent aussi le plus souvent à la vie héroïque. La moquerie et l'humour n'existent pour ainsi dire pas, sauf jusqu'à un certain point, dans les deux tribus des Cuce et des Pješivci; et c'est pourquoi les habitants des autres

tribus les appellent parfois les *sprdačine*, les « bavards insensés ». Les hommes des tribus monténégrines sont très sérieux, graves jusqu'à la froideur.

Deux sentiments étouffent et dominent tous les autres : la gloire et l'honneur de la tribu et la pensée nationale ou « la foi d'Obilić », le héros principal de Kosovo. Les Monténégrins sont pénétrés de la foi en Obilić comme les Juifs de l'Ancien Testament de la foi en Jehovah. Ils nourrissent leur intelligence des traditions de Kosovo et de l'État serbe des Nemanići, et ces traditions sont aussi connues des femmes et des enfants. Tous sont pénétrés de la pensée d'affranchir du joug étranger le pays serbe, « tout ce qui était nôtre dans le passé », dit la *pesma*. Ils en connaissent l'étendue, les villes et les endroits célèbres. Ils y font entrer « la moitié de l'Albanie », la considérant comme une région serbe historique, peuplée de tribus d'origine serbo-albanaise. Ils se considèrent comme apparentés aux Albanais. Pour atteindre à cet idéal national, chaque *pleme* doit être aussi nombreuse que possible. Une femme qui ne donne pas d'enfants peut être remplacée, surtout si elle est mariée à un homme héroïque et célèbre dont la *loza*, la « tige » ne doit pas s'éteindre. Elle peut rester dans la maison auprès de l'autre femme. Un héros connu n'épouse qu'une jeune fille de famille célèbre et réciproquement. Le Monténégrin n'éprouve aucune répulsion à épouser la fille d'un héros albanais; la différence de religion, en particulier s'il s'agit de la religion catholique, ne constitue pas un obstacle, ou du moins ne s'en occupe-t-on pas, d'autant que les Albanais sont considérés en réalité comme apparentés aux tribus monténégrines.

Mais leur héroïsme n'est pas seulement orienté vers ces buts idéalistes. N'ayant pas de moyens de subsistance dans leur pays karstique, les tribus monténégrines forment souvent des *četa*, pour piller les pays avoisinants. Pendant les années de famine, elles se transformaient en sociétés de brigandage, enlevant surtout le bétail. C'était une joie et un plaisir particulier de rentrer avec les troupeaux volés dans la région, et tout le *pleme* fêtait le héros qui avait accompli cet exploit dangereux et utile. Les villages autour de leur pays étaient parfois soumis à un tel pillage qu'on se demandait, dit la *pesma* : « Qui connaît un village non pillé et non brûlé où nous pourrions nous approvisionner? » Avant de partager le butin, on réserve un lot pour les veuves (toujours nombreuses dans cette contrée de guerres continuelles) et pour les plus pauvres. Les pâturages conquis à la frontière deviennent la propriété commune de tous les membres de la tribu : la *komunica*.

Il semble que les hommes des tribus monténégrines soient les moins

démocrates des Dinariques. L'égalité n'existe chez eux qu'entre les héros. Les autres sont les *nikogovići*, les hommes de rien et ils ne jouissent pas des mêmes droits. Les Monténégrins attachent une grande importance à la *loza*, à l'origine. Le culte des ancêtres célèbres est plus enraciné chez eux et même plus fort que le sentiment religieux. Par suite, ils connaissent leurs ancêtres jusqu'à dix générations et plus. Les descendants des familles héroïques et célèbres, des *kućići*, sont les premiers de la tribu. On considère les autres comme inférieurs. C'est seulement après qu'ils ont fait leurs preuves qu'on commence à les apprécier et à les admettre dans la société des *kućići*.

Début de la désagrégation des tribus. — L'État monténégrin primitif était constitué par les tribus monténégrines réunies autrefois par la dynastie des Njeguš. En s'agrandissant au cours du XIXe siècle, surtout en 1878, il a englobé de plus en plus les tribus des Brda et de l'Herzégovine que nous avons désignées sous le nom de tribus rasciennes. Quoique répartis en tribus, ces nouveaux sujets différaient considérablement par leur mentalité du groupe primitif. Leur organisation en tribus n'était pas aussi rigide que celles des tribus du Monténégro karstique. Leur mentalité se rapprochait plutôt de celle des gens de la Šumadija. Ils désiraient s'unir avec la Serbie. L'unité morale primitive du Monténégro fut rompue. Puis ces tribus rasciennes commencèrent à se dissocier et à modifier leur état d'âme. Alors apparurent de plus en plus de nouveaux métiers : les commerçants, même les artisans ne furent plus aussi méprisés. Ces tribus rasciennes appréciaient le bien-être et la richesse plus que les tribus monténégrines. C'est chez elles que pénétrèrent d'abord les idées démocratiques importées de la Serbie.

Depuis 1878, le Monténégro occupe une partie du littoral adriatique avec les ports de Bar (Antivari) et Ulcinj (Dulcigno); les rapports commerciaux avec le golfe de Cattaro sont devenus plus fréquents. De nombreux Monténégrins font leurs études dans les écoles de la Serbie, même à l'Université de Belgrade. L'émigration vers l'Amérique se développe, mais la plupart reviennent dans leur pays. Par suite de ces influences la désagrégation a gagné même les tribus monténégrines. L'âme collective disparaît rapidement et les vertus qui s'y rattachaient s'affaiblissent. Beaucoup se détachent de la collectivité et n'acceptent plus les devoirs qui résultaient de l'organisation et des sentiments de la tribu. Une lutte s'engage entre les traditions et les conceptions nouvelles. L'âme monténégrine se transforme. Quelques-unes des vertus de jadis entravent maintenant le progrès. Au lieu d'un État primitif fondé sur l'existence des tribus commence à se former un nouvel État qui, à

l'instar de la Serbie, accepte quelques institutions démocratiques. Mais à la vieille forteresse manquent les ressources nécessaires pour former un État moderne. Après les guerres balkaniques, les Monténégrins se sont aperçus que les vertus guerrières et l'héroïsme individuel ne suffisent plus à l'époque actuelle, et qu'il faut être organisé et bien approvisionné. La glorieuse mission nationale du Monténégro est terminée. Il ne peut plus jouer son rôle que comme partie intégrante d'une grande unité nationale. Il a conscience de cette nécessité et c'est pourquoi il demande aujourd'hui l'union avec la Serbie.

CHAPITRE V

GROUPE DE LA LIKA

Relief et ressources du pays. — Origine de la population. — Caractères psychiques. — Influence des Confins militaires. — Le nouvel esprit national.

Il est très intéressant d'étudier immédiatement après les tribus monténégrines le groupe de population de la Lika, bien connu sous le nom de Ličani. Dans ces deux régions, très éloignées l'une de l'autre, se rencontrent les mêmes caractères psychiques principaux. Mais les causes géographiques, sociales et historiques leur ont donné un développement différent et un cachet spécial.

Les Ličani sont la population de l'arrière-pays du canal de Quarnero, entre la montagne Velebit et celles de Kapela et Plješevica, à l'Est. C'est la partie Sud-Ouest de la Croatie, région montagneuse, périphérique, isolée, qui, même aujourd'hui, n'a pas de communications suffisantes avec la Croatie pannonique. Les trois routes principales qui conduisent de la Lika vers la mer Adriatique ont à gravir des altitudes de plusieurs centaines de mètres et traversent les contrées ou souffle la *bora* de Senj, la plus redoutable de la côte adriatique, qui interrompt souvent pendant l'hiver les communications. Enfin, les ports adriatiques de la côte de Senj sont petits, primitifs et presque sans importance au point de vue du commerce.

Le relief de la Lika ressemble à celui du Monténégro. C'est un pays karstique, barré à l'Est et à l'Ouest par des montagnes (le Velebit et la Kapela). Entre ces deux barrières, s'étend, dans la direction dinarique, la plate-forme de la Lika avec les poljes karstiques de Gospić, de Krbava et de Gacka et les fleuves de mêmes noms qui se perdent dans des gouffres. Dans la partie orientale, se trouvent les lacs de Plitvice, série de petits lacs d'une beauté impressionnante, échelonnés les uns au-dessus des autres, formés par des barrages de tuf calcaire. Les parties les plus élevées de la plate-forme de la Lika sont percées de nombreuses dolines et uvalas; du fond de quelques-unes, jaillissent à l'époque des pluies et de la fonte des neiges des sources bouillonnantes (*estavelles*)

qui les transforment en lacs provisoires. Sauf les fonds des poljes karstiques et des uvalas, les autres parties de la Lika sont rocheuses, souvent couvertes de lapiaz (*grič*) et cultivables seulement sur de petites surfaces constituées par la *terra rossa*. Mais certains poljes karstiques, comme celui de Gospić sont couverts de cailloux et de sables quartzeux qui ne se prêtent pas à la culture ou ne donnent que de maigres récoltes. Le climat est sévère : en hiver, la neige est abondante et le froid excessif; en automne, les vents sont fréquents et violents; souvent une bruine très froide est apportée par la bora; l'été est frais. C'est une région où la vie est dure. Il faut de très gros efforts pour arracher à cette terre de bien maigres ressources. Dans ce milieu s'est formée une population contente de peu, très résistante, capable de supporter presque aussi bien que les Monténégrins la disette et la pénurie. Elle se multiplie fortement et, comme la terre et les moyens de subsistance ne permettent pas une plus forte densité, elle émigre constamment dans les contrées pannoniques habitées par les Serbo-Croates, dans la Bosnie, dans la Serbie et, depuis les dernières décades, surtout en Amérique. Aussi, pendant cette période, le chiffre de la population est resté stationnaire. En 1910, la Lika comptait 205 000 habitants, parmi lesquels les orthodoxes sont en très faible majorité.

Quelle est l'origine de cette population? Les indigènes ou l'ancienne population antérieure au XVIe siècle sont rares, et c'est parmi les catholiques du dialecte de *čaj* qu'on les rencontre surtout. La très grande majorité est formée d'immigrants de Bosnie et d'Herzégovine; plusieurs parmi ces derniers s'appellent Bunjevac et Bunić et disent avoir émigré du fleuve Buna en Herzégovine. Il y a aussi des descendants des *uskok* de Senj, que les autorités autrichiennes ont établi surtout dans les environs d'Otočac et de Brinj, mais eux-mêmes sont venus à Senj de la Bosnie et de l'Herzégovine. Ce sont donc des Dinariques purs et surtout des Dinariques de la variété d'Era. L'ancienne population ayant émigré devant l'invasion turque vers la Croatie pannonique et vers la Carniole, c'est au XVIe siècle que commença la nouvelle colonisation. Elle continua pendant la domination turque (les beys établirent dans le pays des *kmet*, en particulier des Serbes orthodoxes de Bosnie) jusqu'en 1689 et ne cessa pas après cette date, lors de l'occupation de la Lika par l'Autriche. Ces Dinariques introduisirent dans la Lika le dialecte de *štokavci*, le plus pur. Le dialecte de *čaj* de l'ancienne population, perd continuellement de son importance. Il n'y a dans la Lika d'autres traditions historiques populaires que celle de Kosovo, de Kraljević Marko et des Nemanići, apportées par la population dinarique.

L'âme des Ličani est un tissu des qualités dinariques que nous avons indiquées; on y retrouve les nuances psychiques des Era. Comme chez

les Dinariques, ces qualités ont été modifiées sous la domination turque. Mais elles ont été très fortement influencées par l'organisation des Confins Militaires, et c'est ainsi que les Ličani ont acquis certains caractères psychiques presque nouveaux.

La masse populaire des Ličani a bien conservé les qualités dinariques : sympathie très développée, sensibilité, âme capable de grands mouvements. Ils peuvent se sacrifier et pardonner, de même qu'ils peuvent se venger jusqu'à l'anéantissement de leurs ennemis. Un des plus profonds sentiments qu'ils ressentent est la crainte de causer une injustice à qui que ce soit. Il y a des cas où des hommes ont expié toute leur vie une injustice qu'ils avaient causée. Les « hommes de justice », ceux qui sont « du côté de Dieu » jouissent de la plus haute considération. Aux injustes et aux impies s'applique le terme de *raščovek*, c'est-à-dire celui qui s'est séparé, qui a divorcé d'avec l'humanité.

Il y a chez eux beaucoup de traces de la mentalité de l'*hajduk*, qui s'y est développée, ainsi que chez les autres Dinariques, à l'époque turque. La Lika était divisée entre les beys de la Krajina et de la Bosnie, Serbes islamisés, hommes puissants et violents qui construisaient des *kula* et de petites forteresses pour mieux dominer la *raya*. Les Ličani devinrent *hajduk* et entretinrent une guerre incessante de guérilla pour combattre les beys et leurs salariés. Après la libération de 1689, les islamisés se réfugièrent dans la Bosnie ou se convertirent au christianisme, mais la Lika resta région limitrophe entre la Bosnie turque et la Dalmatie vénitienne, position très favorable au développement du métier des *hajduk* qui pouvaient, en franchissant la frontière, échapper à l'ennemi. Les Ličani continuèrent donc à exercer le métier de *hajduk* pendant toute la période des Confins Militaires, jusqu'en 1871 et même au delà. Les luttes entre les *hajduk* et les Turcs durèrent trois siècles. Elles sont le sujet de nombreux chants nationaux, chants des *uskok* de Senj et des *hajduk* de la Lika. Ces *hajduk* se sont rendus coupables d'actes de violence, même de cruautés. La sainte vengeance était leur devise. Mais ils étaient souvent chevaleresques. Pour eux, la *vera*, la parole donnée même aux ennemis était sacrée; ceux qui ne la respectaient pas étaient des hommes sans foi. Ils aimaient les duels et ne craignaient pas une mort honorable. Ils étaient les protecteurs de la *raya* contre les beys et autres oppresseurs. Très religieux, ils portaient dans la crosse de leurs fusils des reliques de saints et ne commençaient pas leurs repas sans une prière. La population les considérait comme des bienfaiteurs et des saints qui se sacrifiaient pour le bien commun, surtout ceux dont la vie correspondait le mieux aux conceptions de probité et d'honneur. Quoiqu'ils n'aient pas atteint à l'idéal des héros de la Šumadija et du Monténégro, on leur prête souvent des pensées

d'indépendance nationale. Le fusil de l'*hajduk* vengeur de l'injustice était appelé la *kosovka* (fusil de Kosovo). Des traces profondes de cette mentalité sont restées dans l'âme de la population de la Lika.

L'influence des Confins militaires fut plus importante encore. Au xvie siècle, les Turcs commencèrent à pénétrer dans la Carinthie, la Styrie et la Carniole. C'est alors que le gouvernement autrichien organisa ce système de protection. Vers le milieu du xvie siècle, on distinguait deux Confins militaires, ceux de Slavonie avec la ville de Varaždin comme centre, et ceux de Croatie, avec Karlovac (Carlstadt), fondé en 1579. Après la libération, la Lika devint la partie principale des Confins militaires de Karlovac.

Les chefs allemands de ces Confins militaires virent tout de suite le moyen de tirer parti des caractères psychiques dinariques et de la mentalité des *hajduk* et de créer, grâce à ces éléments, une armée d'une haute valeur militaire, pour le service de la dynastie et de l'État. Tout fut organisé militairement : administration, écoles, cours de justice. Chaque homme était soldat. Tout était fixé par décret : époque des semailles, façon de labourer la terre, date de la récolte, emplacements et jours de marchés, etc.... Avant l'organisation des Confins militaires, les Ličani habitaient des villages de type dispersé : le commandement ordonna de grouper les maisons auprès des routes, dans des espaces découverts. C'est alors surtout qu'on commença à remplacer la maison dinarique en bois par la maison du type alpin, semblable à celles de Salzbourg et de la Haute Autriche. Un observateur attentif constate aussi d'autres influences de la civilisation venue des provinces autrichiennes. Afin de tout ordonner et tout organiser, l'administration militaire de la Lika introduisit nombre de pratiques formalistes et mesquines, en particulier dans la classe supérieure et dans les villes. On remarque encore aujourd'hui combien la haute société est sensible au rang, à la position sociale, même pour les détails les plus insignifiants. Pour mieux rattacher cette population à la dynastie et à l'État, l'administration militaire prit aussi des mesures utiles : elle protégea les Serbes orthodoxes contre la noblesse catholique qui voulait les exploiter, et pratiqua largement la tolérance religieuse. Ayant remarqué combien ces Dinariques immigrés tenaient à leur orthodoxie, elle les défendit contre les tentatives de prosélytisme qui ne réussirent que rarement. En prenant ainsi sous sa protection leurs terres et leurs sentiments religieux, l'administration militaire trouva le meilleur moyen de les assouplir et de les dresser dans le sens dynastique et militaire. Ces Dinariques, qui avaient émigré des pays turcs dans la Lika rocheuse et pauvre pour se soustraire à la disette et à l'injustice, étaient faciles à gagner, pourvu qu'on leur accordât de meilleures conditions de vie et qu'on satisfît leurs ambi-

tions héroïques, les ambitions des Dinariques. D'après ses caractères psychiques, la Lika serait devenue sans doute un autre Monténégro, si elle n'avait pas été soumise à l'Autriche-Hongrie. Les mêmes qualités dinariques qui se développèrent dans le Monténégro librement, dans leur sens propre, conformément à l'idéal national, évoluèrent en Lika, dans un sens opposé, contrairement à cet idéal, en faveur de la dynastie des Habsbourg. On prit garde seulement de ménager les sentiments nationaux et religieux de ces populations; on les exalta dans les guerres contre les Turcs, guerres soi-disant entreprises pour affranchir leurs frères du joug « des Turcs sans foi ni loi ».

On a donc réussi à développer chez les Ličani une âme dynastique. Nulle part peut-être, dans les vieux pays autrichiens, on n'aurait trouvé plus de dévouement aux Habsbourg que dans la Lika à l'époque des Confins militaires. La maxime suivante y était en honneur : « On doit obéir à ceux d'un rang supérieur et chacun doit obéir; au-dessus de tous est le tsar (l'empereur), et il n'y a dans la vie rien de plus beau ni de plus sacré que d'être distingué par le Kaiser (*allerhöchste Auszeichnung*). » Les Ličani se considéraient comme les fils les plus chers de leur empereur sacré, du « *presvijetlitsar* ». Leur dévotion allait jusqu'à leur faire porter la barbe à la mode de François-Joseph. Il est curieux que ces Dinariques, si sensibles à leur dignité et à leur honneur, n'aient eu, semble-t-il, que des sentiments d'affection pour le « tsar », même quand il leur appliquait la « justice du bâton ». Ils devinrent ainsi les meilleurs défenseurs de la dynastie sur tous les champs de bataille de l'Europe, soldatesque abrutie, allant jusqu'à commettre des atrocités pour mériter la faveur du maître. Leur ambition unique était de s'élever toujours plus haut dans l'armée. De nombreux Ličani ont obtenu les plus hautes dignités militaires; il y eut toujours, à la cour des Habsbourg, un général au moins originaire de la Lika.

L'abolition des Confins militaires en 1871 fut pour eux un coup de foudre. Dégrisés de leur ivresse dynastique et militaire, ils s'aperçurent que leur pays était le plus arriéré, qu'ils n'avaient aucune éducation réelle, que leur mentalité très inférieure ne s'accordait même pas avec celle des autres régions de l'Autriche-Hongrie où a toujours régné l'esprit du *Polizeistaat*. En outre, malgré la « grâce de l'empereur », ils restaient dans une détresse extrême. Au cours de mes voyages dans les pays balkaniques, je n'ai vu nulle part autant d'hommes et d'enfants mal nourris que dans la Lika. Les Ličani ont compris alors qu'ils n'avaient jamais suivi leur propre destinée ni lutté pour leur idéal; qu'ils n'avaient jamais obéi à ces grands courants historiques qui, dans la pleine lumière de l'indépendance, emportent les peuples et les bouleversent jusqu'au fond de l'âme. Ils virent nettement qu'ils n'avaient été

que des *pandours*. Il serait très intéressant de suivre cette révolte de l'âme de la nation pendant les dernières décades, révolte qui ne fait que commencer.

Libérés de l'organisation militaire en 1871, ces hommes, vivant dans un pays pauvre, de maigres ressources, mais persévérants, obstinés, décidés à gagner une vie meilleure, acceptèrent l'organisation économique d'une société serbe de Zagreb, le Privrednik (l'Économiste). Des milliers parmi eux s'adonnèrent à différents métiers, au commerce, à une agriculture plus rationnelle. Un nationalisme conscient commença à se développer parmi eux. On put constater, dans les dernières décades, qu'ils s'intéressaient de plus en plus aux événements de la vie serbo-croate, et les autorités accusèrent nombre de Ličani de haute trahison. Malgré les menaces, ils ne tardèrent pas à accourir de plus en plus nombreux dans les rangs de l'armée serbe. Quelques-uns des patriotes serbo-croates les plus énergiques, anti-autrichiens et démocrates, sont originaires de la Lika. Tous ceux qui reviennent de l'émigration, surtout d'Amérique, sont inspirés de pensées tout à fait opposées à celles de l'époque des Confins militaires. Il faut reconnaître cependant que quelques-uns des résultats acquis pendant cette période ont été utiles aux Ličani, au cours de leur nouvelle évolution : l'individualisme dinarique s'est trouvé dompté; ils ont apporté plus de soin dans leur travail, acquis des qualités d'organisation, qui s'appliquent rarement, il est vrai, à des œuvres de grande envergure. Parmi les Ličani émigrés en Amérique s'est distingué en particulier Nikola Tesla, électricien de grande valeur. Mais la nouvelle mentalité n'a pas encore pénétré toute la masse des Ličani, particulièrement les catholiques.

Il y a enfin, dans l'âme des Ličani, quelque chose de fermé, de méfiant, avec de l'obstination et de la raideur. Ces caractères leur sont communs avec les Monténégrins, mais avec plus de sécheresse encore. Quelques romanciers, originaires de la Lika, surtout Bude Budisavljević, ont bien noté ces traits distinctifs, où se marque, dit-on, l'influence de leur rude pays, mais plus encore du régime militaire auquel ils ont été soumis. L'homme qui représente le mieux ces traits de caractère des Ličani est le patriote croate Ante Starčević, fondateur d'un nationalisme sec et raide, inspiré de bien des idées fausses, mais qui les défendait avec obstination et une logique toute militaire; d'ailleurs, par sa sincérité, Starčević fut un homme de mérite et il exerça une grande influence.

CHAPITRE VI

VARIÉTÉ BOSNIAQUE

Composition ethnique. — Caractères psychiques des Serbes orthodoxes. — L'arrangement artificiel du Congrès de Berlin et la conscience nationale. — Les trois groupes des catholiques.

Elle occupe la Bosnie verdoyante et pittoresque, surtout les vallées de la Drina, de la Bosna et du Vrbas. La population est composée d'orthodoxes, de catholiques et de Serbes islamisés. Nous nous occuperons de ces derniers dans le chapitre suivant.

Les types d'ancienne population s'y rencontrent plus souvent que dans la Šumadija, moins cependant que dans la variété d'Era. Les immigrants, particulièrement ceux venus dans les premiers siècles de la domination turque, y sont très nombreux. Ce furent d'abord les émigrants de la Šumadija, partis des régions de Smederevo et de Belgrade, et signalés déjà par Kuripešić en 1530. D'autres, plus nombreux, arrivèrent de la Raška, de l'Herzégovine et du Monténégro. Nombre de familles herzégoviniennes y sont venues en passant par la Dalmatie.

En général, la plupart des immigrés sont des Era, transformés par le nouveau milieu géographique et social et adaptés aux habitudes de l'ancienne population. Les habitants du Nord-Est de la Bosnie, ceux de la Semberija (environs de Bijeljina) et du Posavlje se rapprochent beaucoup de ceux de la Mačva et de Valjevo, en Serbie. En raison du relief accidenté et de l'absence de vallée centrale, la population bosniaque présente une grande diversité de caractères. Très expressifs sont ceux des habitants des régions de Banjaluka et de la Krajina de Bosnie qui présentent des ressemblances étroites avec la variété d'Era, surtout avec les tribus monténégrines et les Ličani.

En général, les caractères des orthodoxes sont ceux des Dinariques. Ils vivent tous sous le régime patriarcal; un grand nombre d'entre eux s'occupent d'élevage. Les *zadruga* y sont maintenant plus nombreuses que dans tout autre région yougoslave. Quoique la population ait été opprimée par la noblesse islamisée, sous le régime des *čiflik*, les

types énergiques et indépendants furent fréquents. Ils se rencontraient surtout parmi les paysans orthodoxes qui ressemblaient à ceux de la Šumadija. La grande masse de la population bosniaque faisait, au régime de l'oppression, une opposition sourde, mais obstinée. Vivant dans les campagnes et sur les montagnes, méprisant la noblesse islamisée, n'ayant pas pris part aux guerres de l'époque turque, ces Bosniaques ne sont pas épuisés : il y a en eux une réserve d'énergie latente qu'ils ont accumulée au cours des siècles.

Elle ne tarda pas à se manifester dès que se présenta l'occasion favorable. Les Serbes de la Bosnie-Herzégovine ont fourni beaucoup d'hommes de talent qui se sont distingués dans les diverses branches de l'activité humaine, depuis le poète Sima Milutinović-Sarajlija (originaire de Sarajevo) jusqu'aux plus récents comme Radulović, Nočic, Grdjić. Les commerçants de l'Herzégovine et ceux de Tuzla, de Brčko, de Sarajevo, sont parmi les plus entreprenants des Yougoslaves.

Un trait domine toute la mentalité de ces Bosniaques. Ils tiennent très fermement à ce qu'ils considèrent comme juste et bon. D'une volonté indomptable, ils ont la réputation d'être très entêtés : on les appelle les « dures têtes bosniaques ». Pour cela sans doute les Era les considèrent, et — à juste titre — comme moins souples, au sens intellectuel et moral, plus lourds et d'intelligence moins vive. Ils montrent aussi moins d'enthousiasme et moins d'élan que leurs compatriotes de l'Herzégovine. Dans les anecdotes et les contes qui sont répandus chez les Era, on représente les *Šijaci* ou Bosniaques, comme des êtres inférieurs. Parfois ce n'est d'ailleurs chez eux qu'une apparence, un masque d'impassibilité qui leur servait autrefois à éviter les coups des oppresseurs, une survivance du régime turc.

Le sentiment national, fut toujours vif chez eux, comme chez les Herzégoviniens. Après l'écrasement de la Bosnie et de la Serbie par les Turcs, une mission allemande passa en 1530 par la Bosnie pour se rendre à Constantinople. Un Slovène instruit, Benedict Kuripešić, l'accompagnait. Il raconte que les Serbes de Bosnie accueillirent cette ambassade chrétienne avec une amabilité particulière. Les vieillards serbes qui avaient vécu dans la Bosnie libre disaient aux jeunes : « Notre Seigneurie était telle que ces messieurs; elle a péri dans la bataille de Kosovo, » et ils continuèrent à raconter l'exploit de Miloš Kobilović (Obilić). Trois siècles et demi plus tard, en 1874, un jeune Anglais, Arthur Evans, dont le nom allait devenir célèbre, constata, en parcourant la Bosnie, les mêmes sentiments nationaux, plus ardents, encore. « Les Serbes orthodoxes, dit-il, sont pénétrés de pensées patriotiques; leur désir ardent est que l'État serbe indépendant soit restauré, ou qu'il forme une république démocratique. » Pour atteindre

ce but, ils ont fomenté de nombreuses révoltes. Celle de 1875 amena les guerres serbo-turque (1876) et russo-turque (1877). Mais les arrangements artificiels conclus au Congrès de Berlin décidèrent que ces populations, véritable cœur du peuple serbe, appartiendraient à l'Autriche-Hongrie. On a créé ainsi une situation infernale, qui ne laisse de repos, ni aux conquérants, ni aux pays dont les droits ont été sacrifiés, et contre laquelle toutes les forces d'un peuple sont en état de révolte permanente.

Par la richesse et la beauté de son folklore la Bosnie-Herzégovine tient la première place dans le monde serbe. Le dialecte de l'Herzégovine a été adopté en Serbie comme langue littéraire. Beaucoup parmi les plus illustres représentants de la nation serbe sont originaires de Bosnie-Herzégovine. La presse et la littérature serbes de ces régions sont aujourd'hui à la tête du mouvement pour l'union de tous les Serbes en un État. Il était à prévoir que cette population — la plus représentative de la race — ne supporterait pas le régime austro-hongrois. De plus en plus se développa chez les paysans bosniaques une véritable religion de la Serbie. Grâce à leur imagination dinarique, ils se représentaient la Serbie comme un être vivant, comme une force extraordinaire, bienfaisante, pénétrée d'amour pour eux, les pauvres opprimés. Toute l'ardeur dinarique de la jeune génération intellectuelle se tourna vers l'action. On considéra presque comme une traîtrise toute parole patriotique non suivie d'effet. Les paroles ne doivent servir qu'à s'entendre en vue d'agir. Et l'action, ce fut la lutte contre la domination étrangère, contre l'esprit et l'administration de l'Autriche-Hongrie considérée comme synonyme du mal et du pire. Après les soulèvements de 1882 et 1884 commencèrent en Bosnie-Herzégovine une série d'attentats contre les représentants du régime étranger; le dernier fut celui du 28 juin 1914. L'Autriche-Hongrie se vengea immédiatement sur la population serbe. La police organisa des *pogroms* de Serbes et confisqua leurs biens. Au cours de cette guerre, les autorités autrichiennes ont pendu ou fusillé par dizaines de mille les Serbes de Bosnie. Elles ont eu la rare cruauté de faire pendre presque tous les prêtres serbes des régions de la Bosnie limitrophes de la Serbie, soit dans les gares, soit auprès des voies ferrées pour intimider davantage la population. Beaucoup de ces malheureuses victimes, même des femmes, sont mortes en criant : « Vive la Serbie! » sachant bien qu'elles payaient de leur vie leur attachement à la nationalité serbe. Et c'est ainsi que l'Autriche-Hongrie prétend appliquer le mandat qu'elle a reçu d'un congrès international, en exterminant un peuple qui ne peut supporter sa domination.

J'ai exposé ces faits douloureux parce qu'ils sont révélateurs de l'état

d'âme de cette population. Ils montrent aussi ce que l'Europe ne doit plus faire si elle veut assurer la paix et mettre fin à ce régime de sang.

Les catholiques constituent une forte minorité parmi les gens de la variété bosniaque. Certains appartiennent à l'ancienne population de la Bosnie, ceux surtout de la vallée de la Rama et des régions de mines (Kreševo, Fojnica, Vareš, Kiseljak). D'après certains indices, ils seraient issus d'un mélange de mineurs saxons et de Serbo-Croates. Ils sont encore artisans ou mineurs. Jadis complètement soumis aux beys islamisés, souvent leurs serviteurs aveugles, ils forment aujourd'hui la partie de la population la moins entreprenante et vivent tristement à l'écart de la vie nationale. Au contraire, les catholiques originaires de la Slavonie qui se sont installés dans les plaines de la Save sont une population plus vivante mais très légère, aimant les plaisirs, et de mœurs très relâchées. La fidélité conjugale n'est pas chez eux très en honneur. Aussi, leurs cérémonies les plus pittoresques ne sont-elles pas celles des fêtes de Noël, de Pâques ou de la Saint-Georges, comme chez les autres Dinariques, mais les noces. C'est une série de réjouissances, de repas et de visites, où l'on se fait des cadeaux ruineux. Ces habitudes forment un contraste frappant avec celles des orthodoxes, très sérieux, et d'une simplicité de mœurs extraordinaire. De ceux-ci se rapproche le petit groupe des catholiques originaires de la Dalmatie, qui s'installèrent en Bosnie au cours du XIX[e] siècle. Ils ont les mœurs des Dinariques, parfois même la coutume de la *slava*. C'est la population catholique la plus saine; ses maisons sont remplies d'enfants. Elle a donné naissance à des hommes instruits et à des commerçants d'une valeur incontestable, ceux surtout qui sont originaires du grand village de Dolac, près de Travnik.

CHAPITRE VII

VARIÉTÉ DES ISLAMISÉS

Domaine et composition ethnique. — Survivances préislamiques et influence de l'Islamisme. — Caractères de la noblesse islamisée. — Caractères des paysans islamisés. — Traces de la civilisation turco-orientale. — Le déséquilibre des islamisés. — Nouvelle évolution.

On sait que les Serbes islamisés sont dispersés depuis la Save, à travers la Bosnie et l'Herzégovine et l'ancien Sandžak de Novi-Pazar, jusqu'à Mitrovica dans la région de Kosovo. Ceux qu'on rencontre au delà de Mitrovica sont surtout des émigrés de Bosnie, des Muhadžiri. Les Dinariques islamisés habitent plutôt les villes que les villages. Ils sont à peu près 750 000. Ils descendent le plus souvent de la noblesse de Bosnie et de l'Herzégovine et des Bogomiles ou Patarènes, qui ont adopté l'islam dès l'envahissement de ces régions par les Turcs; la majorité d'entre eux fut islamisée à la fin du xve et au cours du xvie siècle. Déjà Benedict Kuripešič, en 1530, note que la population de la Bosnie est composée d'islamisés et de Serbes. Toutefois, dans la région de Sjenica, de Rožaj, de Novi-Pazar et de Bijelo Polje, il y a des « Turcs » qui ne sont islamisés que depuis le xviie siècle, parfois le xviiie ou le xixe. Les Osmanlis, fonctionnaires, soldats, commerçants, qui s'établirent dans la Bosnie furent assez nombreux, ainsi que ceux qui s'y installèrent après l'expulsion des Turcs de la Hongrie. Mais par les influences du milieu et par les mariages, ils s'assimilèrent aux Serbes islamisés et oublièrent complètement la langue turque.

Les islamisés appartiennent, en général, à la plus ancienne population serbe de ces régions. Avant l'occupation de la Bosnie par l'Autriche, ils n'avaient pas émigré, et les nouveaux venus des autres contrées sont tout à fait rares parmi eux. Ils parlent une langue serbe pittoresque, pleine de figures et de mots caractéristiques anciens; mais ils emploient aussi beaucoup de mots turcs serbisés. Depuis Mitrovica jusqu'à la Narenta, les islamisés parlent le dialecte de *je* (*jekavci*); de la Narenta vers le Nord-Ouest prédomine le dialecte de *i* (*ikavci*).

Il y a parmi les islamisés des différences sociales et des groupes ethniques. Le plus important est constitué par les beys, ancienne noblesse renforcée par ceux qui se sont distingués dans les guerres et que le Sultan a anoblis. Un second groupe est formé par les libres paysans. Un troisième par les *kmets* islamisés, c'est-à-dire par les islamisés qui ne possèdent pas de terres en propre et qui travaillent celles des beys, de même que les *kmets* chrétiens. Il y en a enfin dans le Sandžak de Novi-Pazar qui descendent des Kuči et des Klimenti immigrés des vallées des Prokletije; ceux-ci parlent non seulement le serbe, mais parfois aussi l'albanais.

Ces islamisés sont donc des Serbes dinariques dont les qualités ont été modifiées par l'influence du Coran et de l'islamisme, par la mentalité d'une classe dominante et par la civilisation orientale; ces modifications de l'esprit dinarique ont pris, jusqu'à un certain point, une tournure spéciale, grâce à la position périphérique de la Bosnie-Herzégovine, très éloignée de Constantinople.

Survivances préislamiques et influence de l'Islamisme. — Il semble qu'aucune religion ne modifie aussi profondément la vie entière et le caractère d'un peuple que l'Islam. On le constate depuis la Chine et les Indes jusqu'à la frontière septentrionale de la Bosnie. Même chez ces Dinariques, d'une fierté extrême, l'Islam a relâché les liens créés par la langue et le sang. Il n'a pu toutefois anéantir les caractères dinariques les plus importants. La langue serbe s'est conservée et la noblesse surtout garde le souvenir de son origine slave. Les noms se terminent en *ić*, comme la plupart des noms serbes. La noblesse dinarique islamisée tient à ses ancêtres plus encore, si cela est possible, que les autres Dinariques; elle les vénère et n'a même pas oublié ses aïeuls chrétiens. Suivant la tradition des ancêtres, les islamisés dinariques se rappellent souvent quelle était leur *slava* chrétienne. Une « fraternité » mahométane, aux environs d'Antivari, les Mrkojevići, conserve l'habitude de promener des croix autour des villages aux processions de la Pentecôte, comme les chrétiens. Une autre « fraternité » mahométane dans la même région, les Vučedabić, fêtent, comme *slava*, Saint-Archange. Ces réminiscences sont particulièrement vives chez les islamisés à l'Est de la Neretva. Très intéressantes sont les familles qui, en émigrant, se sont détachées des tribus rasciennes et monténégrines et se sont islamisées au cours des derniers siècles. Quoique musulmanes, elles se considèrent comme appartenant à telle ou telle tribu chrétienne. Fidèles aux mœurs de la vendetta, leurs membres tuent souvent le musulman pour venger des parents chrétiens. Dans bien des cas ces liens de tribus furent une sauvegarde pour les

chrétiens. Si les *kmets* chrétiens, pauvres et opprimés, ont souvent oublié les liens de tribus qui les rattachaient aux beys, et si les beys eux-mêmes n'ont guère souvenir de cette parenté, parfois cependant, on conserve dans des familles musulmanes plus riches une vieille icône, image des saints de la *slava*, une vieille croix, une pièce de vêtement ou une arme datant de l'époque prémusulmane, surtout dans l'ancienne Raška. Ces familles sont souvent mieux disposées envers les *kmets* serbes. Il arrive que les beys et la *raya*, grâce à ces reliques, prennent conscience de leur communauté d'origine. Quoique l'Islam ait bien modifié les Dinariques islamisés, il n'a donc pas anéanti les traces des liens ethniques qui les rattachent aux chrétiens.

Dans quel sens et jusqu'à quel point l'âme des Dinariques islamisés a-t-elle été modifiée par l'influence de la nouvelle religion? Je ne puis donner ici que le résultat de quelques observations, n'étant pas à même de discerner dans quelle mesure les Dinariques islamisés ont adopté le véritable esprit du Coran. Il est certain qu'ils croient avoir mieux compris l'esprit de l'Islam que les Osmanlis qu'ils appellent les *Turkuše*, voulant signifier par là, qu'ils ne sont pas de vrais croyants. Ces « Bošnjak » se considèrent comme les plus orthodoxes des musulmans, plus que les Osmanlis, que les pachas et les vizirs; ils ont pu, parfois, s'imaginer être meilleurs musulmans que le sultan lui-même, leur kalife, l'héritier de Mahomet. Cette croyance s'est manifestée en particulier dans les premières décades du XIX[e] siècle, quand les sultans voulaient introduire dans la Turquie d'Europe des innovations à la mode européenne. Pendant la révolte de 1831, le vizir de Travnik fut contraint par les insurgés mahométans à changer son nouvel uniforme *à la franca*, et, comme s'il avait insulté l'Islam, il dut faire ses ablutions d'après les prescriptions et prier pour se purifier de l'esprit chrétien, de l'esprit *djaur*. Révoltés contre le *djaur-sultan*, le sultan chrétien, ils se dirigèrent alors vers Constantinople avec une nombreuse armée pour voir de leurs propres yeux si le sultan était un vrai musulman; ils voulaient, disaient-ils, savoir s'il avait subi la circoncision d'après les prescriptions de l'Islam. Ils ont adopté comme dogme absolu toutes les promesses de l'Islam, le paradis, le *dženet*, avec ses femmes, ses fleuves de miel et de lait. Mais de toutes les croyances orientales, la prédestination, le *ksmet*, d'après lequel les actions de l'homme et tous les événements de sa vie sont d'avance déterminés par Dieu, est celle qui exerce sur eux le plus d'influence. Le *ksmet* a dans toute leur conduite la même importance que chez les musulmans les plus orthodoxes. Il semble que cette croyance se soit transmise chez les chrétiens dinariques renforçant chez eux les tendances primitives que nous avons mentionnées.

Il résulte du *ksmet* que la plupart des efforts de l'homme, peut-être même tous, sont inutiles. Ainsi s'explique que les beys, la classe dominante, tous ceux qui pouvaient faire exécuter leur besogne par la *raya* se soient déshabitués de travailler, parfois même de penser. L'indolence et l'inactivité se sont enracinées chez eux. Mais, en cas de guerre, ils rompaient avec ces habitudes et retrouvaient souvent toute leur activité. D'ailleurs, nombre de paysans islamisés ont reçu une éducation différente, contraire aux principes du Coran, par suite des exigences de la vie quotidienne; ils sont laborieux et parfois même énergiques.

J'ai été souvent frappé par le degré d'ignorance, d'ignorance extrême, par le manque de sens critique et par la naïveté des Dinariques islamisés. Leurs beys m'ont rappelé le souvenir d'un bey albanais des bords du lac de Prespa, qui suivit pendant quelques jours de sa *kula* les recherches que j'exécutais dans le lac. A la fin, il me demanda pourquoi je me livrais à ce qu'il considérait comme une corvée. Après ma réponse, il me donna l'avis suivant : « Vous, Franks (expression s'appliquant à tous les Européens), vous connaissez beaucoup de choses; il y a tant de choses en dehors de l'empire turc et de l'Islam! mais la vraie seigneurie et le plaisir du *kef*, n'existent nulle part ailleurs qu'en Turquie. »

Ce *kef* on le rencontre aussi chez les islamisés de Bosnie, quoique moins fréquemment. Ils se reposent trop, et leur repos est immobile. Il y a des gens capables de rester assis pendant des heures, immobiles, sans penser, fumant leur grand *čibuk* ou *nargilé*, rêvant et écoutant le murmure d'un cours d'eau. Même les pasteurs des dinariques islamisés, en gardant leur bétail dans la montagne, ne chantent et ne jouent que par exception. Ils s'assoient ou se couchent et demeurent tranquilles, contrairement aux pasteurs chrétiens.

Mais, en général, les Dinariques islamisés sont moins paresseux et moins indolents que les Osmanlis et autres islamisés de la Turquie d'Europe. A travers la mentalité musulmane et son indolence incurable, se fait sentir la vivacité dinarique. Dans la région entre la Save et Kosovo, il y a des commerçants musulmans dont l'activité atteint parfois celle des Serbes orthodoxes, l'élément le plus entreprenant de cette région. Il y a de même des gens actifs et entreprenants parmi les paysans islamisés, moins cependant, en général, que parmi les paysans orthodoxes. C'est surtout dans les villes qu'on rencontre le plus d'oisiveté et de paresse, la pauvreté y est parfois extrême. Cette classe de mendiants, qui ne travaillent presque jamais et vivent de quelques sous par jour, est ce qu'on appelle la *fukara*.

Il est naturel que les Dinariques islamisés aient adopté les mœurs

et les cérémonies de l'Islam. Dans ce milieu, on a souvent l'impression d'être en pays ottoman. Leur nourriture et leur genre de vie sont devenus, jusqu'à un certain point, différents de ceux de leurs frères chrétiens. Leur maison est différente aussi, de même que l'intérieur, l'arrangement et l'ameublement des pièces. Quoique la polygamie soit extrêmement rare, la femme est enfermée et ne travaille généralement pas en dehors de la maison : la valeur économique de la femme est insignifiante. Elle est ordinairement une distraction pour les hommes et reste souvent aussi ignorante que les femmes d'Asie Mineure. Mais parfois aussi il y a chez eux des femmes sages et énergiques qui ont la même influence sur les hommes que chez les Dinariques chrétiens. Par ce genre de vie, qui s'est perpétué pendant des siècles, l'aspect physique des islamisés s'est modifié, semble-t-il, dans la même mesure que leurs qualités intellectuelles et morales.

Caractères de la noblesse islamisée. — Déjà au Moyen-Age, la puissante noblesse de Bosnie et du pays de Hum (postérieurement l'Herzégovine) était violente. Chez elle se sont développées, jusqu'à un degré extrême, quelques-unes des qualités dinariques, surtout la sensibilité et la fierté, qualités qui se sont transformées souvent en orgueil et en violence. Cette noblesse était, en outre, profondément individualiste et séparatiste. L'autorité centrale, les bans, les rois n'ont jamais pu prendre sur elle l'ascendant qu'ils avaient dans les autres régions serbes. Elle était engagée dans des luttes intérieures incessantes. On se battait pour s'arracher mutuellement un territoire quelconque, pour le prestige. Dans ces conditions, elle ne put trouver sa juste orientation politique. En outre, la majorité appartenait, comme une partie du peuple, à la secte des Bogomiles ou Patarènes, et, souvent persécutée par la chrétienté catholique ou orthodoxe, elle s'acharnait encore plus dans sa résistance. Au cours de l'invasion turque, elle se convertit, semble-t-il, très facilement à l'Islam pour conserver ses terres et son prestige, et pour pouvoir se venger surtout des Hongrois, mandataires du pape, qui la combattaient plus spécialement. Islamisée, adoptant les conceptions turques, les conceptions des envahisseurs, cette noblesse devint encore plus orgueilleuse et farouche. Elle se mit en contradiction complète avec le peuple dont la majorité resta chrétienne, et aussi avec le gouvernement turc central qu'elle n'a jamais que toléré. Le sultan fut contraint de laisser le gouvernement de la Bosnie, de l'Herzégovine surtout, à cette noblesse convertie. Le vali de Bosnie résidant à Banjaluka ou à Travnik n'avait qu'une autorité apparente. La noblesse islamisée formait une caste militaire indépendante du sultan, ayant un grand nombre de chefs, de *capitaines* — on en compta jusqu'à 48 — qui

résidaient dans les villes. D'autre part, la noblesse de Bosnie était en relations intimes avec les janissaires, et pouvait souvent faire destituer les grands vizirs qui avaient des velléités de la dominer. Presque toujours elle réussissait à faire donner le pouvoir aux grands vizirs qui la laissaient conduire à sa guise les affaires de la province. Elle aidait souvent très efficacement l'armée du sultan dans les guerres contre Venise, la Hongrie, l'Autriche et contre le Monténégro, mais seulement de son plein gré et si elle le jugeait bon. Les nobles luttaient souvent entre eux, même encore dans la première moitié du XIXe siècle, comme les chevaliers de l'Europe occidentale au Moyen-Age, sans aucun souci des intérêts de l'empire turc. Ayant perdu le sentiment national, la noblesse islamisée n'avait acquis pour les Turcs aucun attachement durable. Elle n'était dominée que par le sentiment religieux et l'idée qu'elle constituait une classe sociale supérieure. C'est ainsi qu'elle put sauvegarder ses intérêts propres malgré ses luttes intestines. Une des causes principales de ce particularisme fut la position périphérique de la Bosnie-Herzégovine, très éloignée du gouvernement central de Constantinople.

Cette organisation politique eut d'autres conséquences. Les nobles firent cultiver par la *raya* la vaste étendue de leurs champs. Ils s'enrichirent aussi du butin des guerres. Grâce à cette aisance, ils purent vivre presque exclusivement de la vie chevaleresque, et continuèrent même après l'occupation de la Bosnie par l'Autriche-Hongrie (1878). Ils élevaient des chevaux de selle de pure race bosniaque et l'équitation devint leur occupation de prédilection. Ce fut une preuve de seigneurie et de noblesse d'avoir les meilleurs chevaux et d'être le meilleur cavalier, d'avoir des selles, des brides et autres harnachements faits des meilleurs matériaux, brodés et incrustés d'or et d'argent. Ils aimaient aussi les belles armes. Ils s'adonnaient aux plaisirs d'amour, à la manière orientale, au *sevdah*, et composaient des chants d'amour à mélodies orientales, pleins de sentiment, d'une vigueur extraordinaire. Les costumes des hommes et des femmes étaient souvent plus magnifiquement ornés que dans l'Orient turc. Des métiers nouveaux furent pratiqués, métiers de luxe surtout. Bien différents des populations chrétiennes de la Bosnie opprimée, ces beys avaient de la dignité, de la politesse, un savoir-vivre particulier. Toute la Bosnie était sous l'influence de cette noblesse violente, chevaleresque, mais ignorante, n'ayant aucune notion du progrès qui s'accomplissait dans le monde. Seuls les Dinariques de l'Herzégovine et de quelques parties de la Bosnie osèrent protester contre ce régime d'oppression et se révoltèrent souvent contre leurs maîtres.

Caractères des paysans islamisés. — La plupart des paysans islamisés possèdent en général leur propre terre. Ils étaient, jusqu'aux dernières décades, plus aisés que les paysans chrétiens. Les femmes ne travaillent pas hors de la maison, ou très peu. Leurs maisons sont en général bien construites et grandes, mais ils habitent parfois aussi des maisons en bois ou en torchis couvertes de planches et même de chaume, surtout dans le Sandžak de Novi-Pazar. Ils ont plus de meubles que la *raya*, en particulier plus de meubles de repos. A cause du genre de vie mahométane et aussi, dans les dernières décades, à cause de l'insécurité, ils restent davantage chez eux et sont plus attachés à la maison que la *raya* qui, aux époques de grande insécurité, errait à l'aventure même jusque dans les montagnes. Les islamisés connaissent moins les montagnes, les forêts, les plantes des champs, leurs noms, leurs parties nutritives, leur valeur médicale. Ils ne montrent aucune finesse dans la connaissance des hommes, ne savent pas distinguer du premier coup, comme c'est souvent le cas de la *raya*, à qui ils ont affaire. L'amabilité, la cordialité pour les hôtes sont souvent plus développées chez eux que dans la *raya*. Il semble d'ailleurs que l'hospitalité dinarique soit rendue plus large par l'aisance plus grande des islamisés. Ils feront les plus grands sacrifices pour plaire à leur hôte et jamais n'accepteront un dédommagement en argent. Il n'y a rien qu'ils refusent à l'ami ou à l'hôte qui a gagné leur affection, même s'il est évident qu'ils ne pourront pas tenir leur parole. Par un excès d'amabilité légère et crédule, ils peuvent souvent approuver des opinions parfaitement insoutenables, et faire les plus belles promesses en reconnaissance du cadeau le plus insignifiant. La générosité dinarique est parfois sans limites chez ces islamisés. Tous, surtout les beys ou les agas appauvris, ont une tendance très prononcée à se faire passer pour plus riches et plus aisés qu'ils ne sont; ils en sont parfois ridicules et cette vanité les conduit souvent à la ruine complète. Ils veulent être flattés et tenus en estime; c'est pour eux un besoin presque morbide que les paysans dinariques de la variété d'Era ont bien remarqué et souvent exploité. Enfin, ils s'intéressent beaucoup plus aux choses religieuses et matérielles, qu'aux questions intellectuelles. Encore leur curiosité pour les choses matérielles ne s'éveille-t-elle que si leurs intérêts immédiats sont en jeu. Ainsi se manifeste l'égoïsme foncier des beys et des paysans islamisés, le *bošnjakluk*, l'étroitesse d'esprit particulière aux islamisés de Bosnie. Ils donnent parfois l'impression de craindre les faits, les connaissances concrètes. Ils ont une prédilection pour le mystère, pour la légende, une tendance très prononcée à imaginer les événements et les faits selon leurs sentiments, en toute fantaisie. Ils croient aux *fama* (légendes) et les répandent, bien qu'évi-

demment fausses, ainsi que les idées les plus absurdes, si elles s'accordent avec leurs désirs. Mais ils y croient obstinément, en vraies « têtes bosniaques ». Toutefois, on rencontre parmi eux des hommes intelligents, doués d'une certaine intuition, qui, sans instruction, pressentent fort bien les événements. D'autres, avec une sagesse et une finesse politique tout orientales, savent fort bien, malgré leur ignorance, comprendre leurs intérêts, même aux époques les plus troublées. Je crois avoir souvent remarqué, en particulier chez les paysans, une tendance très nette, plus nette que chez les chrétiens, à la discipline, à l'obéissance, même à la soumission.

Les qualités dinariques de bonté, de justice, le besoin d'agir dans le sens d'un homme de Dieu, sont parfois développés chez eux jusqu'à l'extrême. Ils sont compatissants pour les faibles, les infortunés, les malades. On rencontre partout, parmi les musulmans, des individus doués de ces qualités. Les *duševni Turci*, les « islamisés d'âme », sont fréquents en Bosnie-Herzégovine, hommes de sacrifice et d'abnégation pure, chez qui tout égoïsme, tout intérêt personnel a complètement disparu. Ces caractères n'appartiennent pas exclusivement aux paysans islamisés; on les rencontre aussi, quoique plus rarement, dans la classe des beys, mais il y a eu aussi, dans la classe des paysans islamisés des types d'oppresseurs, des tempéraments violents, à l'instar des beys.

Traces de la civilisation turco-orientale. — Dans les pays balkaniques, les Turcs n'ont laissé aucune construction remarquable, aucune trace matérielle importante de leur civilisation. Mais ils n'ont pas passé comme une horde nomade. Leur influence a été profonde sur la vie des peuples soumis. Cette influence n'est pas toujours d'origine turque proprement dite. Les Ottomans avaient fait des emprunts aux civilisations de l'Asie antérieure, même de la Chine, des Indes et surtout de la Perse et, dans une certaine mesure, à celle des Arabes et des Byzantins. Mais dans bien des cas on ne peut savoir que par des recherches ethnographiques et historiques minutieuses ce que doivent les peuples balkaniques à l'époque byzantine ou à celle de la domination turque. Toutefois parmi ces acquisitions, il en est qui datent certainement de l'époque turque, et nous les avons désignées ailleurs comme influences de la civilisation turco-orientale.

Parmi les Yougoslaves occidentaux, ce sont ces Dinariques islamisés qui, en adoptant l'Islam et en imitant souvent les Turcs, ont été le plus atteints par le « turcisme ». Mais les influences turques ont été foncièrement modifiées dans leurs adaptations au caractère national si profondément marqué de ces Dinariques. Les islamisés dinariques ont aussi servi d'intermédiaires pour transmettre ce turcisme aux Dinariques

chrétiens. Ils ont pu remplir ce rôle mieux que les Osmanlis parce qu'ils formaient une masse considérable et parlaient le serbe. C'est pourquoi certaines traces de la civilisation turco-orientale parmi les Yougoslaves occidentaux sont plus nombreuses dans la Bosnie-Herzégovine et dans le Sandžak que dans les régions méridionales et orientales de la Péninsule.

On remarque d'abord ces influences turco-orientales dans les villes et les marchés, les *čaršija*, de la Bosnie-Herzégovine et du Sandžak. Ces villes sont souvent plus pittoresques que les villes et les maisons musulmanes des autres contrées de la Péninsule et de l'Asie mineure. La cause en est que les islamisés y formaient le groupe le plus riche, celui dont les demeures étaient le plus ornées. A cela s'ajoute l'émulation des Dinariques et leur penchant pour le pittoresque. Les noms qui servent à désigner les chevaux d'après leur couleur et tous ceux qui se rapportent à l'équitation sont turcs chez presque tous les Dinariques. La plupart des noms serbes désignant les mêmes objets usités avant l'invasion turque furent rejetés de la langue, parce que les islamisés et les Osmanlis purent seuls, pendant des siècles, avoir les meilleurs chevaux et les plus beaux harnachements. Nombre de motifs d'ornements yougoslaves sont d'origine turco-orientale. Sont également désignés par des noms turcs plus ou moins déformés des fleurs et des arbres apportés d'Asie mineure par les Osmanlis. De même pour quelques épices et les aromates. C'est surtout par l'influence des Osmanlis et des islamisés que se sont répandus le café et le tabac. Un grand nombre de mots turcs ont été ainsi adoptés par les Dinariques. Nous avons signalé les mélodies turco-orientales devenues populaires parmi eux, ainsi que l'influence du *ksmet*. Il faut signaler encore les pratiques superstitieuses, les talismans et les amulettes, plus en faveur chez les islamisés.

Les islamisés dinariques subirent aussi l'influence de la littérature turque, surtout des contes populaires, parce que beaucoup d'entre eux allaient étudier à Constantinople et fréquentaient les Osmanlis instruits qui vivaient en Bosnie. Les recherches spéciales manquent ; sur ce point on peut signaler cependant le succès qu'ont eu les nouvelles humoristiques de l'écrivain turc Nazredin-effendi chez les Dinariques islamisés et, par leur intermédiaire, chez tous les Dinariques. Ils les désignent sous le nom de « contes de Nastradin-Hodža ». Ces petits contes bien connus dans le folklore yougoslave sont un mélange d'esprit, de finesse et de ruse et aussi de stupidité ; mais la première qualité l'emporte : elle aide finalement Nastradin-Hodža à remporter quelques succès ou à se tirer d'affaire malgré bien des sottises. Nous avons signalé, dans les pages précédentes, des contes anecdotiques semblables assez en faveur dans la variété d'Era.

Le déséquilibre des islamisés. — Il résulte de ce qui précède que les islamisés dinariques se distinguent nettement des autres islamisés de la Péninsule, surtout des Pomaks des Rhodopes. Il manque à ceux-ci la fierté de la noblesse dinarique, la sensibilité et le goût du pittoresque. Il en résulte des conséquences nombreuses.

Comme tous les renégats, ceux de Bosnie sont des pratiquants très zélés de leur religion nouvelle. Il est probable qu'ils ne se sentaient pas très à l'aise, au début, d'avoir abandonné le christianisme et en même temps leur nationalité, deux notions inséparables chez tous les Serbes de l'époque turque. Les nouveaux convertis ne toléraient guère que leurs compatriotes restés fidèles à l'ancienne religion fissent allusion à leur passé. Pour montrer qu'ils avaient eu raison d'adopter la religion nouvelle, ils s'efforçaient de la représenter comme meilleure, surtout devant leurs anciens compatriotes. Devant les musulmans, ils devaient se montrer dignes de leur croyance nouvelle et des privilèges qui en résultaient pour eux. Il est donc naturel qu'ils aient fait preuve de zèle et ne se soient pas abstenus de travailler, même par des moyens cruels, à la conversion de leurs anciens compatriotes. Il semble que cette tendance ait été plus forte chez les Dinariques, très fiers et très sensibles, que chez les autres islamisés de la Péninsule. Les traditions et quelques faits historiques démontrent que les conversions qu'ils obtinrent par force ne furent pas rares.

J'ai pu observer pendant les guerres balkaniques, en 1913, un exemple probant de ces pratiques; mais la conversion se produisit en sens contraire, de l'Islam au christianisme. Les Monténégrins ayant envahi Plav et Gusinje, un nombre considérable d'islamisés de langue serbe se convertirent au christianisme, même le *hodža* (prêtre turc) de Plav. Il changea de nom et prit désormais le nom historique serbe de Balša Balšić. Les christianisés, surtout le *hodža*, ne purent supporter que leurs coreligionnaires d'hier restassent musulmans. Par tous les moyens il s'efforça d'obtenir leur conversion. Il demanda à être nommé président de la cour martiale et en cette qualité il alla jusqu'à faire exécuter même quelques-uns de ses parents qui hésitaient à adopter immédiatement le christianisme. Les conversions se produisaient dans une large mesure. Ce *hodža* était dans un état d'excitation religieuse et nationale extrême quand je fis sa connaissance, et le gouvernement monténégrin fit bien de l'emprisonner.

Les islamisés de la Bosnie sont restés, même dans les siècles qui ont suivi leur conversion, les musulmans les plus zélés. Nous avons dit qu'ils se considéraient comme les plus sincères, comme les *hak-Turci*, les meilleurs croyants, et comme les seuls juges de l'orthodoxie de leur khalife. Quand, en 1804, les Serbes de la Šumadija se révoltèrent contre

le sultan, c'est la noblesse islamisée de la Bosnie qui les combattit avec le plus d'acharnement. Elle ne pouvait supporter que ces *Djaur*, cette *raya*, de leur langue et de leur sang, osassent se dérober à la domination mahométane, prétendissent être libres et devenir leurs égaux. A ce sentiment s'en associait un autre : l'exemple est contagieux. Leur sécurité et leur autorité en Bosnie se trouvaient menacées. Dans aucune guerre les beys de Bosnie ne sont tombés en plus grand nombre que lors de cette révolte de la Šumadija. Ils écrasèrent de même sans merci l'insurrection de la *raya* de Bosnie-Herzégovine et du Sandžak. Pourquoi ce zèle acharné des islamisés dinariques, qu'on ne peut observer au même degré ni chez les Pomaks ni même chez les Albanais islamisés.

Aux causes ci-dessus mentionnées il faut encore en ajouter une autre. Ces Dinariques islamisés vivaient dans le milieu serbe, dans un milieu qui tenait avec la même fierté à sa religion et à sa nationalité. Par suite des circonstances que nous avons précédemment indiquées, la conscience nationale serbe dans la Bosnie-Herzégovine devint plus profonde à partir de la fin du XVe siècle, et les Dinariques islamisés furent par là même rendus plus hostiles aux orthodoxes. Les Serbes montraient dans leur conduite, puis dans leurs chants et dans leurs contes, qu'ils distinguaient ces renégats des vrais Turcs. Ils leur reprochaient d'avoir conscience, au plus profond de leur âme, de n'être « ni Serbes ni Turcs, ni eau ni vin, mais d'odieux renégats ». Le mépris grandit entre les deux camps.

Il résulte de ces observations que les islamisés dinariques n'ont pas une âme tranquille, ferme et claire. Leur âme est comme déséquilibrée.

Nouvelle évolution. — Seuls les plus généreux ont pu, dans le passé, réconcilier l'Islam et leur origine serbe et obéir, consciemment ou non, aux tendances nationales. Les islamisés furent très influents au divan, et le fait que la langue serbe devint au XVIe et au XVIIe siècle la langue officielle de la chancellerie du sultan pour les relations avec la Péninsule balkanique, et parfois même en dehors de la Péninsule, ne doit pas être sans rapport avec cette influence. Ils occupèrent des places très importantes dans l'administration turque, surtout dans l'armée, dans le corps des janissaires. Quelques-uns des grands vizirs furent des Serbes islamisés. Un des plus importants, Mehmed Sokolović, restaura le patriarcat serbe en 1557, et étendit sa juridiction même au delà de ses limites antérieures, sur presque toutes les régions appartenant à la nation serbe au point de vue ethnographique. Aucune institution, aucune influence de l'époque turque n'ont contribué davantage à développer et à renforcer la conscience nationale serbe que le patriarcat de Peč (Ipek), institué par ce Serbe islamisé. Enfin, quel-

ques-uns des valis et des mutesarifs de l'Empire turc, originaires de Bosnie, ménagèrent, surtout à une époque plus récente, la *raya* serbe et bulgare et entretinrent des relations secrètes avec le gouvernement de la Serbie.

En 1900, étant à Mitrovica, dans la région de Kosovo, je voulus faire des recherches dans le bassin de Metohija, autour de Peć et de Dečani, où les Albanais mahométans s'étaient révoltés contre l'administration turque. Le mutesarif de Mitrovica, un Crétois islamisé, n'osait pas y consentir. Je fus contraint de m'adresser au commandant militaire qui bivouaquait au milieu de l'armée turque sur un plateau près de la ville. Je fus introduit sous une grande tente verte, où je trouvai le général turc entouré d'un grand nombre d'officiers. Le général ne parlant que la langue turque, deux officiers, des Bosniaques islamisés, servirent d'interprètes. Après de longues transactions, je réussis jusqu'à un certain point et revins à Mitrovica, dans mon han (auberge). Une heure après entra dans ma chambre un officier turc de haute stature, qui se présenta comme Sali-pacha, originaire de Tuzla en Bosnie, un Bosniaque islamisé que j'avais remarqué sous la tente verte, mais qui ne s'était pas mêlé à l'entretien. En entrant, il me dit qu'il était « de notre sang », qu'il était le mutesarif de Peć, où il avait protégé « nos monastères », et qu'il avait entendu les promesses du général. Il m'encouragea à faire le voyage et prit toutes les précautions nécessaires. Et en effet, j'ai constaté l'intervention de Sali-pacha. Je ne l'ai plus jamais vu et n'ai plus entendu parler de lui. Il avait agi par affection pure et simple pour un homme de « notre sang ». Plus tard, ayant pris confiance, j'ai causé ouvertement avec beaucoup d'officiers turcs islamisés, originaires du Sandžak de Novi-Pazar ou de Bosnie. J'ai rencontré chez tous les mêmes sentiments que chez Sali-pacha. Ils ont efficacement protégé la population orthodoxe de Kosovo et du Sandžak. Plusieurs d'entre eux étaient prêts à entrer dans l'armée serbe. C'est la conséquence de l'éducation, même de l'éducation dans les écoles turques de Constantinople. Ils connaissent les grands traits de notre histoire nationale et savent nettement qu'ils sont des Serbes islamisés. L'esprit moderne a commencé à pénétrer leurs consciences.

La même évolution s'est accomplie chez les islamisés instruits de Bosnie, malgré les efforts en sens contraire de l'administration autrichienne. La politique de l'Autriche-Hongrie dans les pays yougoslaves est d'accentuer les différences religieuses, pour diviser la population, et dresser un groupe contre un autre. Ce *Polizeistaat* dispose de moyens mesquins et inépuisables pour atteindre son but. Les gouvernants de Bosnie n'ont pas manqué de s'apercevoir de l'état d'esprit de la noblesse islamisée, du mépris mêlé de crainte qu'elle a pour la *raya*.

Ils ont exploité ces sentiments en faisant des islamisés le parti gouvernemental et en l'excitant contre les orthodoxes. Ils ont protégé en outre autant que possible les intérêts économiques des islamisés, et, par suite, la Bosnie est restée le seul pays de la Péninsule balkanique où le régime agraire de l'époque turque ait été conservé. Quoique favorisés, les islamisés se sont à la fin révoltés contre l'Autriche-Hongrie et en bien des cas ont fait cause commune avec les orthodoxes. Malgré son instinct et son esprit d'espionnage, — caractéristique principale de l'administration autrichienne dans les pays yougoslaves — elle ne s'est pas suffisamment aperçue qu'une population a d'autres besoins que les besoins matériels. Les idées nouvelles ont pénétré de tous côtés, par chaque fissure, à mesure surtout que les communications se multipliaient et s'amélioraient. L'Autriche-Hongrie n'a pas pu empêcher l'instruction de se répandre et les moyens d'information de circuler. La jeune génération instruite des islamisés s'émancipe des préjugés religieux et s'inspire tout entière de la conscience nationale. Elle a fondé des sociétés publiques et secrètes et publié des journaux dévoués à la cause de l'unité nationale. Quelques-uns de ces islamisés tiennent une place distinguée dans la littérature serbo-croate. Ils participent au mouvement national qui entraîne toute la jeune génération yougoslave. Les islamisés instruits n'ont pu, malheureusement, ainsi que la jeune génération yougoslave, s'abstenir de participer aux attentats contre les autorités de la monarchie habsbourgeoise, attentats dont les origines ne sont pas toujours claires. Nombre d'islamisés combattent comme volontaires dans les rangs de l'armée serbe. Il y a même parmi eux des révolutionnaires nationaux qui ne se réconcilieront jamais avec une administration étrangère. Toutefois cette évolution n'a pas encore transformé les couches les plus profondes de cette population. Une des principales tâches de l'État yougoslave sera de les instruire.

CHAPITRE VIII

VARIÉTÉ ADRIATIQUE

Domaine de la variété adriatique. — Milieu géographique et composition ethnique. — Zones à évolution différente. — Groupe de la Zagora. — Groupe du littoral. — Caractéristiques de sa civilisation. — Évolution nationale. — Caractères psychiques spéciaux. — Caractéristiques des Dubrovčani.

A cette variété appartient la population des versants dinariques tournés vers la mer Adriatique, c'est-à-dire celle de presque tous les pays compris entre la ligne de partage des eaux du Danube et de la mer Adriatique : ce sont, du sud au nord, les Bouches de Cattaro et la Krajina de Scutari, la Dalmatie tout entière, le littoral de Quarnero ou littoral croate, le karst de Trieste et la Carniole karstique, l'Istrie et les îles de l'Adriatique. Les habitants de ces régions sont des Dinariques indigènes ou immigrés de l'Est; ceux-ci forment la majorité dans plusieurs districts adriatiques.

Cette population yougoslave s'est transformée sous l'influence de la mer et du climat méditerranéen : seuls parmi les Slaves, certains groupes de ces régions se sont adaptés au genre de vie méditerranéen au point de fournir des marins renommés. Seuls aussi parmi les Yougoslaves, ils ont tiré parti des relations maritimes et pris contact avec des peuples d'outre-mer et des civilisations différentes. Les groupes littoraux ont vécu dans un milieu tout imprégné de civilisation romaine; ils gardent encore aussi quelques traces de la civilisation byzantine, datant surtout du VIIe au Xe siècle, et quelques survivances à peine visibles de la civilisation orientale. Les citadins et les hommes instruits ont subi, surtout dans les villes de la zone littorale, l'influence de la civilisation italienne et de la Renaissance.

En général, la variété adriatique, travaillée par des influences nombreuses, nous apparaît avec certaines qualités et certaines aptitudes, différentes de celles des autres variétés dinariques. Dans tous les cas cette population est avec celles de la Šumadija, de l'Herzégovine et du Monténégro, une des plus vigoureuses et des plus actives, parmi les Yougoslaves occidentaux.

MILIEU GÉOGRAPHIQUE ET COMPOSITION ETHNIQUE

Nous avons exposé les caractères géographiques du littoral adriatique et de son arrière-pays ou Zagora. Ce sont des pays de relief karstique et de climat méditerranéen ou fortement influencé par la Méditerranée. Les seules formes du terrain qui se prêtent à l'agriculture sont les petites dépressions karstiques et les vallées très rares, courtes, profondément encaissées et toujours étroites. Les dépressions sont plus petites que les bassins de la région égéenne. Les articulations littorales produites par la submersion des rares vallées et des dépressions karstiques sont incomparablement plus menues que les golfes, souvent vastes et profonds, de l'articulation égéenne. De même, la zone de climat méditerranéen est plus étroite sur le littoral adriatique : en Istrie, elle ne s'élève guère que jusqu'à 50 mètres au-dessus du niveau de la mer; en Dalmatie, elle ne dépasse que rarement 200 mètres. Enfin, la mer Adriatique elle-même est petite, étroite; c'est presque une trouée entre la Péninsule balkanique et l'Italie, un golfe de la Méditerranée, étranglé au sud par le canal d'Otrante et très à l'écart des grandes voies de la navigation méditerranéenne.

Le littoral adriatique est une des régions les plus saines de la Méditerranée; on n'y souffre ni du paludisme (sauf dans la vallée inférieure de la Neretva), ni de chaleurs accablantes en été. Il a contribué à maintenir et à développer encore la vigueur et la force des Dinariques indigènes et immigrés. Le pays est plein de soleil et baigné de lumière. Les terres labourables, quoique très peu étendues, la *terra rossa* qu'on trouve dans les dolines, dans les uvalas et dans les fissures du calcaire, produisent des légumes et des fruits succulents, surtout des raisins et des olives. Les maisons des villes et des villages, qui occupent de petites dépressions et des golfes souvent minuscules, se pressent les unes contre les autres à la manière méditerranéenne. L'air est particulièrement transparent et les formes, ainsi que les lignes du relief, se dessinent sur l'horizon aussi nettement que dans les régions helléniques. Les plus petits détails s'y détachent distinctement. Les hommes, concentrés dans ces petites cellules, sont plus rapprochés que dans les autres régions dinariques; leurs relations sont plus variées et plus nombreuses. Leur mentalité est très évoluée, parfois même raffinée. Le goût artistique est inné chez ces populations littorales. C'est une autre Grèce, mais sans la position géographique de la Grèce.

L'ancienne population romaine et les Illyriens romanisés ont à peine

laissé quelques traces dans la population actuelle. Après les invasions barbares, au début du Moyen-Age, les Romains se retirèrent dans les villes du littoral, surtout dans les villes dalmates. Ces *Romani*, *Latini*, *Dalmati* furent bien connus jusqu'à la fin du Moyen-Age. Ils ont longtemps maintenu les traditions municipales dans les villes dalmates fondées sous l'Empire. Dès cette époque, le littoral adriatique commença à remplir son principal rôle : il devint l'intermédiaire et l'interprète de la civilisation latine auprès des robustes Yougoslaves dinariques. Mais les Romani se sont assimilés aux Yougoslaves ou ont disparu complètement. D'autre part, les Illyriens latinisés de la campagne, devant l'invasion yougoslave, se retirèrent dans les montagnes et se firent pasteurs. D'après les documents historiques, les Mauro-Vlakhi, les Morlaques, les Vlakhi negri, les Latini negri étaient déjà, au Moyen-Age, à moitié slavisés et parlaient un latin mêlé de slave. Toutefois, cette ancienne population s'est maintenue dans certains districts bien abrités, surtout dans l'île de Krk (Veglia), où les documents historiques mentionnent, en 1504, des « Valaques » auprès des Croates. L'évolution semble avoir été à peu près achevée à la fin du XVIII[e] siècle. Alberto Fortis, dans ses voyages très étendus au pays des Morlaques, au XVIII[e] siècle, n'a rencontré chez eux aucune trace apparente de latinité[1].

Au Moyen-Age, les différentes régions de la variété adriatique firent partie du royaume croate et des royaumes serbes. Elles furent ensuite soumises partiellement à la domination hongroise, qui n'y a laissé aucune trace ethnique. L'ancienne population yougoslave qui s'y installa au début du Moyen-Age ne fut pas considérablement modifiée. Il semble qu'entre la Neretva et Scutari ait prédominé la population du dialecte de *što*, au nord de la Neretva, et dans les îles, celle du dialecte de *čaj*, jusqu'au nord-ouest de l'Istrie où l'on rencontrait les Slovènes (dialecte de *kaj*). Ce fut l'époque des relations les plus suivies entre la région adriatique et l'intérieur de la Péninsule. On vit de nombreux Dalmates, originaires surtout de Raguse et de Cattaro, à la cour des rois de Serbie. C'est à Raguse que l'empereur serbe Dušan envoya, au XIV[e] siècle, sa jeune noblesse se former aux manières d'Occident[2].

Les changements ethniques les plus importants s'opérèrent dans la région lorsque la Serbie (1459), la Bosnie (1465), l'Herzégovine (1482) et la Zeta (1499) furent envahies par les Turcs et quand la Dalmatie fut occupée par Venise. Les frontières de la Turquie et de Venise furent en contact. De nombreux flots d'émigrants de la zone dinarique « verte », surtout de Bosnie et d'Herzégovine, pénétrèrent alors dans les régions

1. A. Fortis. *Viaggio in Dalmazia*. Venise, 1774, 2 vol. in-4.
2. E. Haumant. *La slavisation de la Dalmatie*. (*Revue historique*, t. CXXIV, 1917, p. 287-304.)

adriatiques, sur le territoire de l'État chrétien qu'était la république de Venise; et ce fait eut une importance prépondérante sur l'évolution postérieure du littoral.

C'est à prix d'argent que Venise acquit (1409) ses premiers domaines de l'autre côté de l'Adriatique, la ville et le territoire de Zadar (Zara), ainsi que les îles. Elle occupa ensuite (1420) presque toutes les villes du littoral dalmate. Les Vénitiens désignaient ces premières acquisitions sous le nom de *Vecchio acquisto*. Après la bataille de Mohacs (1526), qui décida de la destinée de la Hongrie, les Turcs occupèrent toute la Zagora dalmate, mais les villes du littoral, en dépit d'une menace constante, restèrent sous la domination de Venise. Dès que les Turcs furent chassés de Vienne, les Serbo-Croates de la Zagora se révoltèrent, conduits par leurs chefs nationaux, encouragés et soutenus par Venise. Par le traité de Karlovitz (1699), les Vénitiens obtinrent une partie de la Zagora dalmate avec Sinj et Knin et la plus grande partie des Bouches de Cattaro : c'est le *Nuovo acquisto*. Par le traité de Passarovitz (Požarevac, en Serbie), ils occupèrent toute la Zagora dalmate, la Dalmatie dans ses frontières actuelles, *Nuovissimo acquisto* (1718). Napoléon abolit la République de Venise en 1797, mais par le traité de Campo Formio, la Dalmatie devint autrichienne. La République de Dubrovnik (Raguse) et celle de Poljica restèrent indépendantes, et Dubrovnik s'enrichit considérablement pendant les guerres de l'Empire. En 1807, Napoléon abolit la République de Poljica et en 1808 celle de Raguse. En 1809, la Dalmatie, occupée par les Français, fit partie du royaume d'Illyrie. Quoique l'administration française ait détruit bien des traditions et bien des privilèges, elle favorisa l'union des Yougoslaves adriatiques, exécuta des travaux d'utilité publique et laissa les meilleurs souvenirs dans la population. Aidée par la flotte anglaise, l'Autriche occupa la Dalmatie et le littoral adriatique en 1814 et 1815.

Les nouveaux venus qui immigrèrent dans les régions adriatiques, de la fin du xve siècle jusqu'à la fin du xviiie siècle, appartenaient tous à une population patriarcale, la plupart à la variété d'Era, une très forte majorité au dialecte de *što*. Ils apportaient un caractère plus proprement serbe[1]. Ce sont les nombreux *uskok* ou *prebeg*, les réfugiés, les *outlaws*. C'étaient souvent les meilleurs éléments de la population dinarique qui ne pouvaient supporter le régime turc. Énergiques et indépendants, comme les immigrants du Monténégro, ils préféraient ces pauvres contrées karstiques à des régions plus riches. D'autre part, les Turcs, qui occupaient avant les traités de Karlovitz et de Passarovitz une grande partie des régions adriatiques, installèrent,

1. E. Haumant. *Ibid.*, p. 16.

surtout dans la Zagora dalmate, de nombreux Dinariques de Bosnie pour labourer leurs terres. Dans la Zagora de la Dalmatie septentrionale, un groupe est originaire de la Lika. Les Dinariques « islamisés » restèrent très rarement dans la Zagora après l'expulsion des Turcs, ou redevinrent chrétiens (par exemple dans le village d'Oton). Beaucoup de Dinariques orthodoxes immigrés se convertirent au catholicisme, surtout au nord de la Neretva, dans les environs de Makarska, de Šibenik, dans le polje karstique de Dicmo près de Spljet, etc. Les cinq sixièmes de la population appartiennent aujourd'hui à la religion catholique, le reste est orthodoxe.

Les nouveaux venus se répandirent dans toutes les régions adriatiques et ils forment maintenant la très grande majorité de la population de la Zagora dalmate et des Bouches de Cattaro. Ils sont nombreux dans quelques-unes des îles au sud de Zadar, moins nombreux dans les îles du Quarnero et dans la Carniole karstique. Ils constituent une partie importante de la population de l'Istrie, même de l'Istrie septentrionale (région montagneuse de Cići). L'ancienne population yougoslave de ces régions se mit aussi en mouvement. En général, elle se retira vers le littoral et dans les îles, en Istrie et en Croatie. Elle ne forme aujourd'hui dans la Zagora que quelques oasis insignifiantes et très clairsemées, comme par exemple dans la région de Poljica, dans le terrain karstique de la montagne de Mosor; il semble qu'il y ait même là un groupe de très anciens émigrants de Bosnie. Il est curieux de noter qu'une partie de l'ancienne population des Bouches de Cattaro émigra dans la région au nord de Trogir, par exemple dans le village d'Ubli. Il semble que ce fut au cours de ces émigrations de l'époque turque que les *Vlah*, les Valaques des montagnes dinariques, s'installèrent dans la partie montagneuse de l'Istrie, au Nord de la Ćićaria, — ils y forment encore deux villages (Žejane et Mune) : on les appelle *ćiribirci* — et d'autre part au nord du lac karstique de Čepić, en Istrie (villages de Šušnjevica, Brdo, Jesenovik et Mala Kraska).

Dans les villes du littoral prédominait, même au temps de la domination vénitienne, la population d'origine serbo-croate, sauf dans les villes de l'Istrie occidentale et à Trieste. Les gens de la classe supérieure, surtout les fonctionnaires et une partie de la noblesse, étaient Vénitiens, ainsi qu'un certain nombre de commerçants et d'artisans, en particulier dans la Dalmatie septentrionale et dans les îles. Dès que la domination vénitienne prit fin, la plupart d'entre eux émigrèrent en Italie. Mais le dialecte de Venise demeura sur tout le littoral adriatique, la *lingua franca*; à Dubrovnik on préféra le dialecte toscan. Les Italiens qui restèrent dans le pays après la domination vénitienne ne forment aujourd'hui avec les Slaves demi-italianisés que 5 pour 100 de la popu-

lation. Ils sont d'ailleurs gagnés par l'influence slave, et à la suite des mariages et sous l'action du milieu serbo-croate; leur langue familiale est devenue le serbo-croate. Les nouveaux venus dinariques pénétrèrent de plus en plus dans les villes du littoral et renforcèrent considérablement l'ancienne population en y apportant un esprit plus vigoureux et plus entreprenant. La population de la variété adriatique est aujourd'hui aussi slave de caractère et de cœur que la population de la Šumadija.

Zones à évolution différente. — Les régions de la variété adriatique furent soumises au cours des derniers siècles à des conditions et à des influences diverses. Il en est résulté une évolution différente et la formation de plusieurs groupes ethniques distincts. Un des plus importants est le groupe de la Zagora comprenant toute la population de l'arrière-pays du littoral situé entre le Monténégro et la Lika et dans lequel on peut distinguer la Zagora dalmate et les Bouches de Cattaro. Un autre groupe très important englobe la population du littoral adriatique, dont les caractères psychiques ne sont pas entièrement homogènes. Il se différencie lui-même en groupe du littoral dalmate situé entre Cattaro et le Velebit, et groupe du Quarnero et de l'Istrie; à celui-ci se rattache moins étroitement la population de la Carniole karstique, qui forme en réalité la transition entre la variété adriatique du type dinarique et la variété alpine du type pannonique.

GROUPE DE LA ZAGORA

Les Dinariques qui s'installèrent dans la Zagora n'obéirent pas à des raisons d'ordre économique. Il est évident qu'ils délaissèrent des terrains riches et fertiles pour s'installer dans le pays qui, avec le Monténégro et la Lika, est le plus pauvre de la Péninsule balkanique. Les causes de cette migration sont de nature morale. Ne pouvant se résoudre à supporter l'odieux régime d'oppression qui les accablait, ils abandonnèrent leur pays, au mépris de leurs intérêts matériels, pour chercher une patrie plus hospitalière. Ils révélèrent ainsi les plus beaux traits de leur caractère : la ténacité dans la lutte, l'obstination dans les périls et la foi profonde dans l'avenir. Ils se sont transformés sous l'influence du milieu géographique et de l'évolution historique. Mais leurs traits psychiques essentiels se sont maintenus.

Les Zagorci appartiennent en général au régime patriarcal. Ils se rattachent étroitement à la variété d'Era de l'arrière-pays dinarique. Même aujourd'hui, ils vivent souvent dans des *zadruga* ou *korta*. Dans la région de Bukovica, au nord-ouest de Zadar, on en trouve qui

comprennent 80 personnes. Conformément aux mœurs dinariques, les femmes remplissent assez fréquemment les fonctions de chef : une femme peut donc être la *starešina* de la *zadruga*. Dans la région de Poljica, de l'ancienne république des paysans, près de Spljet, se sont même conservés des *brastva* très ramifiés[1]. Comme les paysans de la Šumadija, les Zagorci préfèrent la vie de village, et la plupart des villes de la Zagora ne sont que de grands villages devenus les centres économiques d'une région. Les villes véritables sont sur le littoral. Les Zagorci, comme les Dinariques du régime patriarcal, ont une sensibilité vive et affectueuse. Ils attachent, comme eux, une grande importance aux liens du sang. Ils ont de nombreux termes pour exprimer les différents degrés de parenté. Ils portent le deuil, le *korut*, pour le décès d'un parent même très éloigné. D'autres mœurs dinariques se manifestent surtout au moment des grandes fetes (Noël, Pâques, la *slava*). La pratique du *pobratimstvo* et du *posestrimstvo* s'exercent ici comme dans les autres variétés dinariques.

Les premiers explorateurs de la région, surtout Alberto Fortis, ont signalé chez eux l'hospitalité, la générosité et aussi la pratique de la vendetta. Ils ont les mêmes superstitions que les Dinariques. « Chaque phénomène de la nature, disent-ils, les moindres choses qu'on aperçoit sont des signes envoyés par Dieu et la *sudbina*, la Destinée. » L'ornementation populaire, surtout la décoration sur bois, est souvent chez eux plus originale et plus primitive que dans aucune autre région yougoslave. Dans la vie, dans toute la mentalité des Zagorci, il y a quelque chose de très archaïque, surtout chez les orthodoxes. Quelques habitudes ont pénétré des villes du littoral dans la Zagora, ainsi celle de célébrer le carnaval, le *čaroice*, inconnu dans la zone dinarique verte; quelquefois aussi, on y peut entendre quelques mots italiens.

Les Zagorci ont une vivacité d'esprit remarquable toute méridionale, qui frappe lorsqu'on arrive de Bosnie. Ils sont souvent primesautiers, enthousiastes, et ces caractères distinctifs sont à peine voilés chez eux par la nonchalance patriarcale. « L'âme nationale, dit le célèbre écrivain italien d'origine serbo-croate, N. Tomaseo, est pleine d'amabilité et de sentiments élevés. Elle est réfléchie; ce n'est pas une force animale, mais quelque chose de doux et de bienfaisant, fondé sur l'amour mutuel et qui engendre l'amour; enterrée au cours des siècles dans l'ignorance, leur intelligence, malgré tout, est restée fine, leur pensée est précise et leur conversation est celle d'un homme libre[2]. » Aussi, les Zagorci sont très aptes aux travaux intellectuels et artis-

1. Sur ces populations, voir les travaux d'Ardalić et de Ivanišević, dans le *Zbornik* de l'Académie de Zagreb.
2. N. Tomaseo. *Iscrice*.

tiques. Quelques-uns des hommes les plus remarquables de la Renaissance serbo-croate, au début du XIX[e] siècle, étaient originaires de la Zagora.

On remarque souvent, dans la Zagora, la mentalité, surtout l'esprit et l'humour de l'Era. Les sobriquets familiers sont ici plus fréquents que dans les autres régions dinariques. Tous, les femmes comme les hommes, et même les enfants, ont des sobriquets traduisant les qualités morales ou intellectuelles plutôt que les caractères physiques. Ils se plaisent à tourner en ridicule les *Boduli*, les habitants des îles adriatiques; mais ceux-ci le leur rendent en les appelant *Vlah* ou *Morlak*[1].

A ces traits psychiques s'en ajoutent d'autres, qui se sont développés sous l'influence de la position géographique particulière de la Zagora, telle qu'elle résulta de l'invasion turque. La Zagora se trouva alors placée entre le territoire turc de Bosnie, d'un côté, et le littoral adriatique, occupé par les Vénitiens, de l'autre. Elle fut ainsi une région contestée, qui changea souvent de maîtres, passant de la domination de la Turquie à celle de Venise. De la fin du XV[e] jusqu'au début du XIX[e] siècle, la Zagora demeura une large zone sans sécurité, où sans cesse se livraient des combats. Là s'installèrent les *uskok* et les *prebeg* dinariques, qui combattirent et repoussèrent les Turcs envahisseurs, et pénétrèrent même en Bosnie. Les *uskok* furent les défenseurs du littoral adriatique soumis à Venise, comme les réfugiés dinariques et l'ancienne population, dans les pays organisés en Confins militaires, furent les défenseurs des territoires de l'Autriche.

La Zagora n'était qu'une partie, toutefois la plus vaste, de la zone de pays adriatiques qui se prolongeait, sans solution de continuité, du Monténégro jusqu'à la Lika et dont la population tout entière formait un rempart vivant contre les Turcs de l'arrière-pays. C'était une sorte de forteresse karstique, gardée par les Dinariques émigrés, dont la mentalité, identique au fond, se différencia pourtant, jusqu'à un certain point. Elle évolua dans le sens de l'indépendance nationale au Monténégro. Dans la Lika et la Zagora les sentiments d'indépendance ne purent au contraire se manifester que rarement; la population de ces deux contrées fut contrainte par les circonstances à se mettre au ser-

1. Au cours de mes voyages dans la Zagora dalmate, on m'a souvent fait remarquer la différence entre les immigrants dinariques et l'ancienne population slave, d'une part, et les Vlah ou Morlak slavisés, de l'autre. Ceux-ci, d'après mes informateurs, constituent la population la plus primitive, d'ailleurs très rare. Ils se distinguent par ce trait particulier que si on les offense, ils ne se vengent pas immédiatement, mais savent dissimuler et attendre. Ils attaquent alors par traîtrise, jouant volontiers du couteau. Leur cruauté aime le secret. La morale, chez eux, est relâchée. Beaucoup ont des enfants naturels.

vice de l'Autriche ou de Venise, et à leur fournir des pandours et des mercenaires. Aussi la domination et l'influence turques ne purent-elles se maintenir dans cette zone de combats séculaires et acharnés.

Toute la Zagora, depuis Fiume jusqu'aux Bouches de Cattaro, devint, à partir de la fin du xv[e] siècle, la *zone des hajduk et des uskok.* Les Vénitiens réussirent, dans la Zagora dalmate, à organiser des compagnies de pandours commandées par les *uskok* les plus réputés. Déjà au début du xvi[e] siècle, ceux de Klis, près de Spljet, étaient célèbres. Les plus connus furent les *uskok* de Senj, du littoral de Quarnero, ainsi que ceux de Ravni Kotari, près de Zadar. Les Bouches de Cattaro, séparées du territoire turc par le Monténégro, furent moins exposées, mais les exploits des *hajduk* de Risan (Risano) égalent ceux des autres. La Zagora et les montagnes voisines de Bosnie et d'Herzégovine étaient parcourues par les *četa* des *hajduk* qui faisaient de fréquentes et vastes incursions en territoire turc. Les routes transversales perdirent toute sécurité. Les beys étaient arrêtés, les caravanes, l'argent provenant de l'impôt, rien ne pouvait passer sans avoir à lutter contre les *četa.* Cette époque d'insécurité générale dura longtemps et laissa des traces dans les sentiments de la population. L'audace, l'héroïsme, l'esprit de sacrifice, la fierté personnelle et l'honneur de la *četa,* tous ses sentiments se développèrent au plus haut degré.

Pendant des siècles, on apprécia surtout la force physique, la fermeté, le courage. Les *pesme* des *uskok* célèbrent les hommes « qui ont été élevés sans berceau, sur les mains de la sœur » ; ceux qui, en dormant sous un arbre, « respirent aussi fortement que les branches de l'arbre se meuvent », ceux « qui, légers comme un cerf, peuvent sauter et courir ». Un *hajduk* de la *četa* doit pouvoir supporter toutes les misères. C'est une honte de se lamenter, même si l'on est blessé mortellement. Un *hajduk* doit discipliner son courage au point d'oser attaquer un adversaire, même si le fusil de celui-ci le met en joue, *na zapetu pušku udariti,* dit la *pesma.* Avant qu'une *četa* soit définitivement constituée, le chef, l'*harambaša,* décrit clairement aux novices les tortures que les Turcs appliquent aux *hajduk.* La *pesma* raconte qu'un jour un *harambaša,* pour donner une idée de ces tortures, écorcha un bouquin puis le laissa s'enfuir dans une forêt de pins. On imagine la douleur et les cris de l'animal blessé au vif par les aiguilles des pins. Plus d'un membre de la *četa* en fut découragé. C'était l'habitude des Turcs, dans la région limitrophe de la Bosnie, de ne pas tuer un *hajduk* avant de l'avoir torturé. On lui brisait d'abord les bras et les jambes, puis on lui crevait les yeux.

Chevaleresques, les *hajduk* ne tuaient pas toujours les Turcs faits prisonniers. Ils leur faisaient grâce de la vie, pour qu'ils puissent

raconter leurs exploits : « Ne mens pas, dis la vérité sur ce qui s'est passé et je te laisse ta vie que j'ai gagnée dans la lutte acharnée. » Les duels étaient fréquents, et avaient lieu à propos de causes insignifiantes. Un bey était-il réputé pour son grand courage, un *hajduk* venait le défier. Des combats se livraient parfois uniquement pour faire l'expérience d'une nouvelle ruse de guerre. Les rapts des femmes par les Turcs et les *hajduk* eux-mêmes amenaient souvent des luttes et des duels interminables. L'amour d'une belle fille créait entre les prétendants des rivalités terribles.

L'occupation principale des *hajduk* et des *uskok* consistait à surveiller les frontières de la Zagora et à protéger la *raya*, leurs compatriotes laboureurs, contre les Turcs. Les paysans paisibles appréciaient hautement ce service. Aujourd'hui encore les Zagorci considèrent comme un honneur d'avoir un aïeul *hajduk*. Les noms et les exploits des plus réputés sont encore bien connus, surtout ceux de Stojan Janković, Ilija Smiljanić, Sinobad, Nakić, et d'autres encore. Dans certaines contrées (en Bukovica surtout), les hommes portent encore l'ancien costume des *hajduk*.

Dans les chants sur les *uskok* et dans les traditions des Zagorci, on ne trouve aucun éloge à l'adresse des Vénitiens. Évidemment on les préférait, comme chrétiens, aux Turcs. On les tolérait, mais leur caractère et leurs méthodes détournées ne plaisaient pas à ces esprits chevaleresques et magnanimes. La *pesma* engage à se tenir toujours sur le qui-vive, car les Vénitiens sont « des menteurs invétérés », *stare varalice*. Aussi aucune confiance réciproque ne put-elle s'établir, d'autant plus que les Dinariques immigrés s'inspiraient de l'idéal national. « Les immigrants, en effet, dit Émile Haumant (*Op. cit.*, p. 16), arrivent avec leurs souvenirs et les propagent; on sait que les féodaux serbes, dépossédés par les Turcs, se sont établis à Raguse, avec leur suite, parmi laquelle il y a des *guslar* qui chantent la gloire des héros serbes. Est-ce par ces *guslar* ou par d'autres, toujours est-il qu'au XVIe siècle, toute la Dalmatie en est instruite. » Les orthodoxes immigrés donnaient le nom de Kosovo, celui de la glorieuse bataille, à un bassin de la Zagora situé entre Drniš et Knin, en Dalmatie. Tous les Serbes de la Zagora s'y réunissent le 15/28 juin. Dans un rapport du gouverneur vénitien de Spalato, en 1574, il est question d'une distribution de vivres au peuple; un vieil *uskok* aveugle, que conduit sa belle-fille, s'en retourne avec sa part en chantant la *pesma* de Marko Kraljević, et la foule la reprend en chœur : personne ne l'ignorait[1]. Les *pesme* qui les célèbrent montrent bien que les *uskok* luttent pour leur

1. J. Tomić. *La Question italo-slave*. Paris, 1915, p. 55.

foi chrétienne et pour la liberté complète, *za krzt časni i slobodu zlatnu.* Kačić Miošić, célèbre prêtre catholique du XVIII[e] siècle, originaire des environs de Makarska, va plus loin. Ses chants populaires sont un véritable enseignement des légendes et du patriotisme serbes, et les nombreuses éditions de ce recueil témoignent de son influence. Il y raconte les exploits des *uskok* de la Zagora et toute l'histoire serbo-croate. Les quatre siècles de domination vénitienne n'ont nullement affaibli l'idéal national. Les sentiments démocratiques du XIX[e] siècle l'ont encore renforcé; aussi la Zagora constitue, avec la Šumadija, la région où la conscience nationale est le plus développée. J'ai été parfois surpris de rencontrer dans les villages les plus reculés de la Zagora des paysans qui suivaient, d'après les journaux serbo-croates, tous les événements qui se passaient en Serbie, et qui étaient prêts à tous les sacrifices pour l'union nationale. Quelques-uns des représentants les plus remarquables de l'unité serbo-croate sont originaires de la Zagora : Pavlinović, Sava Bjelanović; de même le plus grand sculpteur national, Meštrović.

Les catholiques et les orthodoxes ont su garder une tolérance religieuse très remarquable. Au Moyen-Age, ils vivaient paisiblement les uns auprès des autres. L'invasion turque, qui amena les orthodoxes jusque dans la Dalmatie septentrionale, fortifia encore cette solidarité. Réunis dans les *četa* des *uskok*, catholiques et orthodoxes luttèrent pendant des siècles contre les Turcs, leurs ennemis communs. Il y a des exemples curieux de cette tolérance. Les catholiques célèbrent la fête de plusieurs saints exclusivement orthodoxes et jeûnent en leur honneur; les orthodoxes font de même et participent aussi aux prières des curés catholiques renommés pour leurs vertus. De même, les catholiques prient avec les popes les plus estimés. Parfois les orthodoxes, n'ayant pas d'église propre, ont fréquenté, pendant des années, l'église catholique. Mais cette tolérance religieuse n'exclut pas les moqueries qu'explique la vivacité d'esprit de ces populations; il se produit même entre eux des incidents comme ceux qui surviennent entre les partis politiques.

Tels sont les caractères de la population de la Zagora dalmate. Celle des Bouches de Cattaro, les *Bokelji*, les « Boquais », s'en distingue jusqu'à un certain point.

Les *Bokelji* habitent les plates-formes qui sont dans le prolongement du Monténégro et la plage étroite qui les sépare de l'Adriatique. La partie des Bouches de Cattaro située au nord du golfe n'est qu'un karst dénudé, tandis que la partie méridionale, plus basse, renfermant quelques dépressions constituées par le flysch, est plus fertile. Dans

cette région et sur la plage étroite règne le climat méditerranéen. La vigne et l'olivier y prospèrent, même les citronniers, les orangers, les palmiers-dattiers. Au nord. les principales ressources sont l'élevage, puis la fabrication de l'huile; au sud, c'est la production de l'huile qui l'emporte, l'élevage vient ensuite. Mais ni l'une ni l'autre de ces régions ne peuvent vivre des produits du sol. Les Bouches de Cattaro ont été séparées pendant des siècles de l'arrière-pays par la forteresse karstique du Monténégro, complètement privée de routes. La population de cette pauvre région, coupée de l'arrière-pays, négligea la culture des oliviers pour s'adonner aux occupations maritimes et à certains métiers, notamment à celui de maçon qu'elle a pratiqué jusqu'à la fin du Moyen-Age. Les *Bokelji* étaient les maçons les plus réputés des régions dinariques. Les villes du littoral, surtout Cattaro, devinrent des centres d'industrie maritime, de cabotage et de constructions navales. La navigation à vapeur les a ruinées. Comme les Zagorci dalmates, et davantage encore, les habitants de cette contrée se sont mis à émigrer surtout en Amérique. Aussi leur pays est-il le seul, parmi les pays serbes, dont la population n'ait pas augmenté depuis le milieu du XIXe siècle; elle reste stationnaire avec un chiffre de 33 000 à 34 000 habitants. Cette population, sauf peut-être dans quelques classes urbaines, appartient tout entière au groupe de la Zagora et au régime patriarcal.

Grâce aux patientes études de Erdeljanović et de Nakićenović[1], nous connaissons la composition ethnique des *Bokelji* jusque dans ses détails. Cette population est entièrement serbe; mais elle a des origines diverses. Elle se compose de 836 *brastva* ou fraternités. L'organisation en tribus ne s'y est pas conservée; elle n'existait d'ailleurs qu'au sud de Cattaro, chez les Paštrovići et les Mahine. Dans ce nombre, 137 seulement sont des *brastva* indigènes, c'est-à-dire qu'ils comprennent d'anciens habitants qui appartenaient jadis au type de population de la Zeta. Les autres sont constitués par des immigrés, notamment 325 *brastva* du Monténégro, 288 de l'Herzégovine. C'est dans les *brastva* d'origine monténégrine que le nombre des membres est le plus élevé. Tous ont conservé les anciennes traditions serbes, à peine affaiblies par les influences des maîtres successifs de la côte : Vénitiens, Français, Autrichiens. Les Krivošije, au nord du Cattaro, se sont deux fois révoltés contre l'Autriche au cours du XIXe siècle et, joints aux habitants de Cattaro, ils ont émigré au Monténégro et en Serbie (1869 et 1882). Pendant la guerre actuelle, de nombreux *Bokelji* ont trouvé moyen de rejoindre les armées serbe et monténégrine pour prendre part à la lutte

1. *Naselja* t. IX.

commune contre l'Autriche. Parmi ceux qui sont restés dans le pays, des centaines ont été accusés de haute trahison et pendus.

Il y a cinquante à soixante ans, on partait encore des Bouches de Cattaro pour des expéditions de pillage; l'*osveta*, la vendetta, s'y maintenait; il n'y avait point de bon mariage sans bataille entre les *starosvat*, les garçons d'honneur. Ces gens portaient de riches vêtements, et le costume masculin était le plus pittoresque de tous les costumes yougoslaves. La population se divisait en *knežine*, « principautés », grandes communes, dont les chefs, les *knez*, étaient héréditaires. Ceux-ci, ainsi que les chefs des *brastva*, les *glavari*, se montraient toujours bien armés. Ils avaient conscience de leur valeur, et leur fierté se manifestait jusque dans la richesse de leurs costumes. Les anciens *Bokelji* étaient réputés pour leur maintien plein de dignité, qui n'avait d'égal que celui des *glavari* des tribus monténégrines. Le doge de Venise était dans l'admiration quand il apercevait ces *Bokelji*, du moins ce sont eux qui le disent. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, les tribus des Paštrovići jouirent de l'autonomie avec des privilèges particuliers; ils se divisaient en douze *brastva*, dont les *glavari* se réunissaient en un endroit de la plage, Drobni Pijesak, pour régler toutes leurs affaires intérieures. Ces habitudes et mœurs patriarcales, tout à fait monténégrines et herzégoviniennes, se modifièrent lentement au cours du XIXe siècle et jusqu'à nos jours, sous des influences diverses : influence du climat méditerranéen, des occupations maritimes, pêche ou négoce, et surtout des civilisations qui commençaient à y pénétrer.

C'est dans la Boka que se sont le mieux conservées, jusqu'à nos jours, les mœurs dinariques si pittoresques et les formalités cérémonieuses qui ont déjà disparu dans le pays-ruche, le Monténégro karstique et l'Herzégovine voisine. On y assiste à un véritable épanouissement de ces mœurs. Le mariage, la *slava*, sont suivies de brillantes réceptions. Les chants mortuaires, les *jaukalice*, sont plus variés et d'une inspiration plus poétique. Les *Bokelji* expriment leur pensée avec aisance; conteurs charmants, ce sont aussi d'excellents orateurs d'une richesse, d'une élégance, d'une originalité de langue incomparable. Ces qualités des *Bokelji* rappellent celles des *Era*; mais leurs discours sont mieux tournés et souvent plus spirituels. Plus que les autres Yougoslaves ils aiment les contes moraux. Leur thème ne varie guère : il s'agit toujours de savoir adapter sa conduite aux différentes circonstances de la vie. Il en est qui semblent avoir une origine orientale et vénitienne.

Leurs contes à thèses juridiques sont particulièrement intéressants, parce qu'ils montrent comment on peut toujours excuser une action, quelle que soit sa valeur morale.

Les *Bokelji* se distinguent par un équilibre mental et une sérénité

d'esprit remarquables. Leur âme est aussi claire que le ciel de la Boka. C'est vraiment le pays de l'ingéniosité, de l'esprit, de l'humour. On dit qu'il y a en Boka des hommes « capables de ferrer une puce et de couper un cheveu en neuf ». « Dieu a laissé la plaisanterie aux hommes, disent-ils, *šalu je Bog ostavio* ». Même les *vladika*, les évêques, bien qu'on les vénère comme des saints, n'échappent pas à leurs plaisanteries. C'est la tournure d'esprit des Era. Mais tandis que la plaisanterie des Era est souvent acerbe, aiguë, parfois grossière, celle des *Bokelji* est en général aimable et fine. Leur esprit moqueur rappelle davantage celui de Podrinje et de Valjevo, en Serbie.

Depuis quelques années, l'évolution des *Bokelji* est entrée dans une nouvelle phase. Ceux surtout qui sont allés en Amérique reviennent au pays enrichis et plus entreprenants. Ils ont constitué des sociétés de navigation et leur pays reprend l'importance maritime qu'il avait eue avant l'apparition des navires à vapeur. Ils ont créé des hôtels pour les touristes, des sanatoria pour les malades. La culture de l'olivier et l'élevage sont de nouveau en progrès. Mais en même temps disparaissent les vieilles habitudes, les costumes pittoresques, les cérémonies brillantes où l'on aimait à discourir, et jusqu'à l'allure fière et noble de ces populations.

GROUPE DU LITTORAL

Caractéristiques de sa civilisation. — La Zagora tout entière fut comme un rempart mobile qui s'avançait vers l'arrière-pays ou reculait vers la mer Adriatique, suivant les fluctuations de la puissance turque, mais qui, heureusement, ne céda jamais complètement. Par suite, le type du littoral adriatique a pu se développer presque sans entraves. C'est la continuité de civilisation qui le caractérise, continuité qui ne s'est guère interrompue depuis l'invasion des Barbares, au début du Moyen-Age, jusqu'à nos jours. A l'époque turque, le littoral adriatique fut la seule région de la Péninsule qui bénéficia de la civilisation occidentale, tandis que toutes les autres, tombées dans les ténèbres de la domination turque, retournèrent au régime patriarcal ou furent plus ou moins soumises aux influences turco-orientales ou à la civilisation byzantine dégénérée. La population en reçut une empreinte psychique spéciale. C'est la première impression qui frappe l'observateur arrivant de l'arrière-pays balkanique sur le littoral adriatique.

Ces influences civilisatrices se font sentir surtout dans les villes de la côte et des îles, si différentes des autres villes yougoslaves, sans doute aussi parce qu'elles se trouvent en plein milieu méditerranéen.

Le littoral adriatique est la seule région où la civilisation occidentale se soit adaptée à la mentalité yougoslave, par une lente évolution qui commença avec l'invasion slave, à la fin du VIe et au VIIe siècle. Les Serbo-Croates pénétrèrent dans les villes du littoral, habitées par l'ancienne population romaine qui avait conservé, avec l'organisation municipale de l'empire, l'esprit de la civilisation latine. Elle put ainsi garder longtemps l'ascendant sur les robustes populations slaves. Même, quand elle l'eut perdu, les Slaves adriatiques vécurent au milieu des restes de la civilisation romaine que l'on rencontre encore aujourd'hui dans toutes les villes du littoral, de Pola jusqu'à Epidaure, et dont le plus important est le palais de Dioclétien à Spalato. Les nouveaux venus subirent donc une adaptation à cette ancienne civilisation semblable à celle qui s'opéra à Arles, à Nîmes, à Vienne, etc., dans la France méridionale, après l'invasion des Barbares. Les influences civilisatrices qui s'exercèrent pendant la domination vénitienne, du XVe à la fin du XVIIIe siècle, ont laissé aussi des traces nombreuses dans les spécimens de l'architecture du littoral. On trouve enfin dans certains de ces monuments une influence gothique à empreinte allemande et autrichienne, qui date, en Dalmatie, de la domination hongroise, dans l'Istrie et la Carniole, de la domination du Saint-Empire romain germanique et des temps qui ont suivi.

Mais il y a sur les bords de la Neretva inférieure, à Omiš et à Senj, des groupes plus abrités qui ont conservé jusqu'à nos jours une civilisation primitive et des mœurs patriarcales. Ces Neretljani (Narentans) dont le berceau fut le bassin de la Neretva s'adonnaient particulièrement à la piraterie. Ils s'illustrèrent dans leurs luttes contre Venise, à la fin du Xe siècle. Ainsi se manifestait la rivalité de deux peuples adriatiques qui prétendaient tous deux à la domination de la mer. Au début, les Neretljani l'emportèrent et forcèrent les Vénitiens à leur payer tribut; mais les Vénitiens furent définitivement vainqueurs. Ce sont eux qui ont donné aux Neretljani le nom de pirates, nom que ceux-ci auraient sans doute appliqué aux Vénitiens s'ils avaient été vainqueurs[1]. Les Neretljani ne cessèrent pas pour cela de combattre les Vénitiens. La piraterie se développa à Omiš et à Senj. Bien qu'ils aient toujours cherché à échapper à la domination politique de Venise, ces groupes finirent malgré tout par subir eux-mêmes jusqu'à un certain point l'influence de la civilisation vénitienne.

Évolution nationale. — Les traditions historiques se rapportant à l'époque où le littoral méridional appartenait à l'État serbe et le littoral

1. F.-G. JACKSON. *Dalmatia, the Quarnero and Istria*. Oxford, 1887.

septentrional à l'État croate sont encore très fortes, surtout au Sud. Nombreuses sont les églises construites par les rois serbes qui ont été consacrées au culte catholique. Les Serbo-Croates originaires de la Dalmatie furent des architectes renommés à l'époque des Nemanići. L'un d'eux, Vite de Cattaro, dressa les plans d'une des plus belles églises de cette époque, celle de Dečani, en Metohija. Dès la fin du xv[e] siècle, prend naissance, en Dalmatie, une littérature serbo-croate qui atteint son apogée à Raguse à la fin du xvi[e] siècle et au xvii[e] siècle. Ce foyer de civilisation est comparable à celui qui s'est allumé au xix[e] siècle dans les pays serbo-croates du Nord. A mesure que les Serbes dinariques affluent à Raguse et dans les autres villes dalmates, après l'occupation des régions dinariques par les Turcs, les sujets des poèmes deviennent plus nationaux. Les chants populaires de Kačić, mentionnés plus haut, s'inspirent largement des pensées et des sentiments des immigrés. Les arts se développent rapidement, bien que les artistes trouvent en Italie un terrain plus favorable à leur activité et passent pour des artistes italiens, comme Medulić (Andrea Schiavone), le plus illustre élève du Titien et un des plus grands coloristes de l'École vénitienne, et d'autres encore. Parmi les nombreux savants de Raguse se distingua, surtout au xvii[e] siècle, Rudjer Bošković, auteur d'une très remarquable théorie sur la constitution de la matière[1]. D'autres ont produit des œuvres importantes en cartographie (Martin Rota de Šibenik), en histoire; d'autres enfin ont été des hommes d'État remarquables.

Au xix[e] siècle, le littoral vit se produire le réveil serbo-croate. Bien que, au début de ce siècle, les Yougoslaves fussent nombreux dans toutes les villes du littoral adriatique, beaucoup d'entre eux, qui avaient appris l'italien dans les écoles et se servaient couramment de cette langue, appartenaient au parti italien. Ils se sentaient plus estimés, plus respectés, non seulement en dehors de la monarchie des Habsbourg, mais même à Vienne et à Budapest, quand ils se disaient Italiens. Ces italianisés formèrent la majorité du parti italien dans les villes et renforcèrent les familles vénitiennes demeurées après la fin de la domination de Venise. Le réveil yougoslave du début du xix[e] siècle les ramena peu à peu au nationalisme serbo-croate. Les écoles, les lycées de langue serbo-croate, le journalisme, la littérature, les luttes politiques contribuèrent pour une forte part à achever cette évolution. C'est en Dalmatie d'abord que ces idées nouvelles se manifestèrent. Les initiateurs eurent l'habileté de les désigner au début du nom de *slovinstvo*, slavisme, ou *našinstvo* (notre cause, notre langue) pour lui rallier

1. Branislav Petronievič. *Slav achievment in advanced Science*, London, 1917. Dans cette brochure sont citées les opinions très élogieuses de Sir William Thomson (Lord Kelvin), J. J. Thomson, T. Th. Fechner, sur les théories de Rudjer Bošković.

immédiatement tous les Serbo-croates. Puis le mouvement gagna les villes du Quarnero, les îles, et finalement l'Istrie. Les Slovènes se joignirent rapidement à ce mouvement. On sait qu'ils forment aujourd'hui avec les Serbo-Croates un tiers de la population de Trieste et participent très activement à sa vie commerciale et économique. Le parti italien n'a actuellement la majorité qu'à Trieste, à Fiume et dans les villes de l'Istrie occidentale, encore est-il constitué par un grand nombre de Slaves italianisés. La slavisation presque complète du littoral adriatique, ou, plus exactement, la slavisation des couches slaves demi-italianisées est la transformation ethnique la plus importante qui se soit accomplie depuis le milieu du XIX[e] siècle dans le monde yougoslave.

La Dalmatie n'est que le littoral de l'arrière-pays dinarique. Elle ne peut prendre tout son développement sans former un État avec cet arrière-pays. Aux siècles passés, les villes dalmates, et en premier lieu Raguse, ne devinrent vraiment de grandes cités commerciales que lorsqu'elles purent entretenir de libres relations avec la Péninsule balkanique. La population dalmate la plus nombreuse et la plus active est formée par les émigrés venus de l'intérieur. Situées sur la mer, les villes dalmates sont en relations constantes avec le littoral croate, l'Istrie, les pays slovènes, la Croatie. Par suite de ces relations multiples, la Dalmatie bénéficie de précieuses expériences. Il semble que cet horizon intellectuel plus large et l'exemple du *risorgimento* italien aient contribué à y développer de plus hautes pensées nationales. Les mouvements nationaux yougoslaves les plus enthousiastes ont eu souvent leur origine en Dalmatie. Ce pays ne se prêtait pas aux mesquines influences qui s'efforçaient de diviser la nation et de créer un nationalisme étroit; il n'était pas aveuglé par le chauvinisme. J'ai souvent remarqué que les hommes instruits de Dalmatie savent apprécier le grand service que la civilisation italienne a rendu à leur pays; ils comprennent que la Dalmatie doit rester, à l'avenir, l'intermédiaire naturel entre les Yougoslaves et cette civilisation.

Caractères psychiques spéciaux. — Quoique la Dalmatie soit un pauvre pays au point de vue de l'agriculture et de l'élevage, la vie y est cependant moins dure que dans la Zagora ou dans l'Herzégovine. Dans les pays de climat méditerranéen et au voisinage de la mer, il est plus facile à l'homme de s'abriter, de se nourrir. La population du littoral adriatique a plus de loisirs et passe plus de temps hors de la maison et sur la place publique. Elle acquiert ainsi plus de sociabilité que la population de l'arrière-pays. La politesse y est générale, même dans les classes inférieures. Tous sont experts dans l'art de bien dire, et les

orateurs, les controversistes habiles ne sont pas rares et sont plus écoutés que partout ailleurs.

La population littorale a rarement changé d'habitat; elle a vécu sans troubles, la sécurité des biens et de l'individu étant presque toujours assurée. Aussi porte-t-elle l'empreinte d'une civilisation en progrès constant et régulier. Les communautés et les particuliers ont souvent acquis plus de bien-être; ils ont en général plus de stabilité dans la manière de vivre, dans les relations réciproques, plus de pondération, plus d'équilibre, que certaines populations dinariques éloignées du littoral. Celles-ci ont dû bien souvent changer de demeures au cours des derniers siècles, elles ont connu les fuites précipitées et les pillages. Aussi présentent-elles dans beaucoup de leurs éléments quelque chose d'instable. Dans la région littorale, la stabilité des relations entre les habitants est encore accrue par la densité plus grande de la population; resserrés sur de petits espaces, les gens se pressent et finissent par avoir entre eux des relations étroites. Dans leurs loisirs, ils apprennent à se connaître, jusque dans les détails de leur caractère; ils savent toujours ce qu'ils peuvent attendre les uns des autres.

Et ceci est peut-être encore plus vrai dans les îles, où la population vit souvent sur un tout petit espace. Nombreux sont ceux qui ne possèdent qu'un coin de jardin potager, deux ou trois chèvres, un canot et une paire de filets pour la pêche. Les autres composent le groupe des *šjor*, des *signori*, vieilles familles nobles ou commerçantes vivant aussi d'une vie très médiocre. Un pêcheur pêche pour lui et pour un *šjȍr* auquel il est étroitement associé : le *šjor* le considère presque comme un des siens, et le pêcheur répugnera à vendre son poisson à un autre. Le *šjor* travaille peu et se satisfait à bon compte, il mène une vie tranquille, jouissant de l'estime de ses concitoyens, occupant la place d'honneur à l'église ou dans les processions. On dirait un régime patriarcal dans lequel les hommes seraient très rapprochés les uns des autres et dont les relations seraient réglées jusque dans les moindres détails. Ici à force d'être stables, elles se sont comme figées, fixées une fois pour toutes.

Comme toutes les populations de la Méditerranée européenne, celle du littoral, surtout du littoral dalmate, se distingue par ses qualités de vivacité et de souplesse. Elle est moins portée à la résignation fataliste que les autres populations balkaniques. Elle s'adapte facilement aux différentes conditions de la vie, aux différentes manières de penser et d'agir. Mais il semble parfois qu'elle préfère arriver au but et sauvegarder ses intérêts et son droit par la prudence, par d'habiles manœuvres, plutôt que par la lutte ouverte.

Plus d'un orateur sacrifie le fond à la forme. Il y a chez eux, m'a-t-il

semblé, plus de vanité que chez les autres Dinariques; nombre de petites célébrités locales s'imaginent avoir une vaste renommée. On est ici très sensible aux titres de noblesse, aux distinctions honorifiques. De ce groupe sont sortis parfois des aventuriers de grande envergure.

Quelques-uns de ces traits de caractère sont surtout le résultat des conditions médiocres dans lesquelles cette population a vécu au cours des derniers siècles et qui ont entravé son développement. Ils ne sont pas incompatibles avec l'intelligence claire et l'activité native de cette population. En général, elle n'a pu satisfaire, au cours de cette période, que des besoins modestes, surtout des besoins matériels. Une vie intellectuelle supérieure n'a pu s'y développer suffisamment, sauf dans de rares exceptions. Le cadre ne s'y prêtait pas.

Au cours de ces dernières années, un remarquable essor économique s'est produit sur tout le littoral adriatique. L'initiative vint des émigrants revenus d'Amérique, et aussi des générations nouvelles restées au pays. Les uns et les autres ont fondé un grand nombre de sociétés de navigation et de commerce, des banques, etc. On a commencé à exploiter la force hydraulique des chutes de la Krka et de la Cetina et d'autres ressources du pays. La transformation du pays ne consiste pas seulement dans ces acquisitions matérielles, mais bien plus dans le nouvel esprit qui tend à réagir contre les conditions de vie médiocres. L'instruction se répand de plus en plus sur le littoral tout entier et dans les îles.

Ces traits psychiques sont ceux de toute la population littorale, plus particulièrement de la population dalmate. Mais dans les différentes régions isolées par la mer, et qui ont eu leur histoire propre, apparaissent, çà et là, des particularités régionales, même un esprit local très prononcé.

Tel est le cas de l'Istrie et des îles du Quarnero. Il y a en Istrie, au Sud des Ćići, plus de terres labourables qu'en Dalmatie, plus de population ancienne, à peu près la même d'ailleurs que l'ancienne population des îles dalmates. Dans l'intérieur, certaines formes de vie se rapprochent de celles du régime patriarcal; fait curieux, le type psychique rappelle souvent celui des populations des villes de la Serbie méridionale. La mentalité a là quelque chose d'archaïque, de slave. Tous les habitants de l'Istrie et du Quarnero, surtout ceux de Vinodol, à l'est de Fiume, sont très laborieux, tranquilles, équilibrés, souvent étrangers aux grands mouvements qui passionnent l'arrière-pays balkanique. Très pieux, ils aiment le recueillement, la vie intérieure. Les mêmes caractères se retrouvent, mais pénétrés de lyrisme, chez les Slovènes du littoral, les Slovènes du Karst.

Ce sont aussi, en général, les caractères des *Boduli* des îles dalmates, population solide, honnête, loyale, inspirant une confiance absolue. Dans les îles de Hvar (Lessina), de Brač (Brazzo), de Lastovo (Lagosta) et de Vis (Lissa), vivent des gens très entreprenants, avec les qualités brillantes des Dinariques, robustes d'ailleurs, et se rapprochant plus des groupes de Makarska et de Spljet et des Neretljani que des autres Boduli.

Notons la mentalité spéciale des *Podgorci* qui habitent, dans des fermes isolées, les pentes tournées vers le littoral de la montagne du Velebit (la *Morlacca* des anciennes cartes vénitiennes), région dénudée, karstique, presque déserte; la terre ne suffit pas à les faire vivre; d'autre part ils ne sont pas assez près du littoral pour s'occuper habituellement de la pêche. Quelques-uns, infirmes, étant allés mendier en Croatie et en Slavonie en sont revenus avec des sommes relativement importantes. Par suite, la mendicité s'est développée dans le pays presque comme une profession. Beaucoup ont simulé la surdité, le mutisme, la cécité, etc.; pendant ces dernières années, ils sont allés faire le métier de mendiants jusqu'en Amérique. Rentrés chez eux, ils racontent joyeusement à leurs confidents leurs aventures et leurs supercheries.

Nous nous arrêterons plus longtemps aux caractères des Dubrovčani, habitants de Dubrovnik (Raguse).

Caractéristiques des Dubrovčani. — C'est dans cette république qui dura douze siècles, que se sont manifestées quelques-unes des meilleures qualités des Dinariques. Son histoire est bien connue et nous nous contenterons d'en rappeler ici les faits qui se rattachent à notre sujet.

Les premiers habitants de Raguse furent ceux de l'ancienne Épidaure, qui se trouvait dans le voisinage, probablement à Cita Vecchia (Cavtat), et ceux qui s'enfuirent de Salona. Ces populations étaient d'origine gréco-romaine; elles s'assimilèrent à la population slave. Il semble que les Slaves immigrés à la fin du VIe et au VIIe siècle aient habité au début les pentes raides situées au-dessus de l'emplacement actuel de la ville, pentes couvertes de forêts de chênes de *dubrava*. C'est là l'origine du nom serbe de Dubrovnik (la Chênaie, en serbe *dub*), qui s'est substitué à l'ancien nom gréco-romain. Le développement futur de la ville fut marqué de cette double empreinte slavo-romaine. Il s'y fit une fusion entre l'esprit latin et l'esprit slave, fusion qui resta toujours apparente, bien que la population soit rapidement devenue tout à fait serbe. La République ne laissa pas s'affaiblir, pendant les longs siècles de son existence, le goût de la culture classique qu'elle tenait de ses

origines gréco-romaines. Les premières institutions du gouvernement aristocratique de Raguse furent inspirées des anciennes institutions d'Épidaure; son sénat n'était autre que la *curia* romaine.

Les avantages de la situation géographique contribuèrent, autant que cette fusion heureuse entre l'esprit latin et l'esprit serbe, à l'épanouissement des qualités dinariques. Bien abritée, Raguse est bâtie sur le promontoire qui sépare les petits golfes de Porat et de Gravosa (Gruž). Grâce à l'angle que dessinent les côtes adriatiques, Raguse est, avec Scutari, le point du littoral le plus rapproché du centre de la Péninsule et de ses routes longitudinales. Dans le voisinage étaient les États serbes de la Raška et de la Bosnie, avec lesquels se nouèrent les premières relations commerciales qui firent la richesse de la ville. La route qui va de Raguse vers Novi-Pazar est une des meilleures routes transversales de la Péninsule. De plus, la population de l'arrière-pays, surtout celle de Trebinje, de Šume et de Površ, était une des mieux douées parmi les Dinariques et cette population afflua à Dubrovnik.

Sir Arthur Evans a bien remarqué que pendant douze siècles la paix et l'ordre ont régné plus souvent à Raguse qu'à Venise, et que le secret de cette entente était l'esprit de sagesse de la noblesse et du peuple, unis dans un sentiment très haut de patriotisme[1]. La classe dirigeante de la République ne considérait pas son autorité comme un privilège de la naissance, mais comme une marque de confiance qui était sacrée pour elle. Toute l'histoire de Raguse fait ressortir les qualités d'un peuple sérieux qui ne s'enorgueillit jamais de ses succès et qui supporta avec un courage tranquille les coups du destin.

Raguse se développa d'abord comme une puissance maritime et commerciale. A la fin du xve siècle, elle était une des villes les plus riches de l'Europe. En 1450, sa flotte marchande comptait 300 navires; la cité comptait 40000 habitants. Le trésor de la République disposait de 7 millions de sequins. Son commerce avec les arrière-pays balkaniques était très prospère. Les Dubrovčani fondèrent dans toutes les villes importantes de la Péninsule des « factoreries » et des colonies, bien connues au Moyen-Age et à l'époque turque, souvent mentionnées dans les actes de la République, dans les documents des rois serbes et dans les récits des voyageurs. Ils participèrent à l'exploitation des mines situées dans l'ancien État serbe. Ils payèrent au prince serbe Georges Branković 300000 ducats pour l'exploitation des mines de Novo Brdo (Nuovo Monte) et de Janjevo.

Raguse entretenait aussi des relations commerciales avec le Levant et, dès le xive siècle, elle conclut des traités avec les sultans d'Égypte,

1. Arthur Evans. *Through Bosnia and Hercegovina*. London, 1874.

de Syrie, d'Iconium, de Bithynie. Elle avait encore des factoreries à Naples et en Sicile, et l'on rencontrait ses commerçants, non seulement en Espagne et en France, mais encore en Angleterre, d'où ils exportaient des tissus de laine. Cromwell leur accorda des privilèges particuliers. Leurs voyageurs ou leurs commerçants avaient noué des relations avec toutes les nations européennes. Immédiatement après les Portugais, ils doublèrent le cap de Bonne-Espérance. Leurs bateaux de commerce touchèrent à Goa et relâchèrent dans le golfe Persique. Avec les Espagnols, ils visitèrent le Pérou et le Mexique. Au XVIe siècle, ils fréquentaient les Indes et l'Amérique. Nombreux étaient les Ragusains au service de l'Espagne; douze de leurs meilleurs navires, qui faisaient partie de l'*Invincible Armada*, furent anéantis en 1588.

D'après Evans, c'est à Raguse qu'on fonda le premier hôpital public et la première, banque, et c'est la République de Raguse qui, la première, abolit par une loi l'esclavage. Cette petite république « a exercé sur le mouvement général de la civilisation européenne une influence plus réelle et plus considérable que des États cent fois plus populeux »[1].

Enrichis par le commerce, les citoyens de Raguse commencèrent à produire des œuvres littéraires et scientifiques. Dès le dernier quart du XVe siècle il y eut parmi eux des poètes et des écrivains dramatiques. Mais la grande époque, celle qui a fait la gloire de Raguse, fut la fin du XVIe et le début du XVIIe siècle. Les études classiques étaient en honneur : les tragédies de Sophocle furent traduites en serbe, les œuvres de Virgile et d'Ovide furent largement répandues. On ne négligeait pas non plus la littérature italienne de la Renaissance. Dans les familles riches, on envoyait les enfants étudier en Italie, surtout à Florence et à Bologne (plus tard, au XVIIIe siècle, à Salamanque et à la Sorbonne). De nombreux Italiens étaient au service de la République, comme professeurs et secrétaires. La noblesse s'adonna même aux études mathématiques; c'est d'elle et de l'aristocratie commerciale que sont sortis poètes et écrivains. Il y a déjà près d'un demi-siècle, Pavić, dans son histoire du drame à Dubrovnik, ne comptait pas moins de vingt-sept dramaturges; la liste s'est singulièrement étendue depuis et elle est bien loin d'être complète. « La ville entière est alors un vaste atelier d'esprit et de science » (E. Denis). Les plus illustres représentants de cette brillante période littéraire et scientifique furent Gundulić, Palmović, Bošković. Cette haute culture eut comme conséquence la formation d'un esprit national.

La population de Dubrovnik, dont la République ne prit fin qu'au début du XIXe siècle, a conservé beaucoup de ces qualités. En

1. Ernest Denis. Préface au livre du Comte Louis de Vojnović, *La monarchie française dans l'Adriatique*. Paris, 1918.

dehors des traditions communes aux Dinariques, les Dubrovčani tiennent à leurs traditions propres. Bien que les anciennes familles soient actuellement noyées au milieu des immigrants, elles ont conservé leur esprit d'entreprise, leurs tendances littéraires, leurs goûts délicats. Nombreux sont les habitants venus des environs de Konavli et de Župa, de l'Herzégovine, enfin de la Dalmatie. Ces immigrants ne sont pas étrangers à l'esprit qui règne dans la vieille cité. Ils ont tous, ceux surtout de la basse Herzégovine, des aptitudes particulières pour le commerce. A mesure que l'on se rapproche de Raguse, ce génie commercial se manifeste de plus en plus. Installés dans la ville, ces Dinariques y acquièrent très vite un peu d'aisance, ils s'adaptent aux manières et aux goûts des *gospari*, des seigneurs, des anciennes familles, et considèrent comme une haute distinction d'être accueillis dans leur milieu. Dès la seconde génération, ils sont complètement assimilés aux Ragusains.

Les Dubrovčani ont commencé à se remettre du coup qui les a frappés d'abord par le grand tremblement de terre de 1667 qui détruisit la plus grande partie de la ville, puis par l'abolition de leur République et l'introduction des bateaux à vapeur. Ils ont noué des relations commerciales avec quelques contrées de la Bosnie-Herzégovine et leurs bateaux circulent dans l'Adriatique et la Méditerranée. Il y a de grands armateurs ragusains dont les navires fréquentent les ports anglais et ceux des deux Amériques. La richesse publique recommence à s'accroître après une longue crise. C'est la ville du littoral dans laquelle l'aisance est la plus générale; la classe pauvre y est insignifiante. Ces gens ont de la distinction dans leur manière de gagner leur vie. Les *amerikani*, ceux qui reviennent d'Amérique, apportent toutefois dans leurs entreprises plus de hâte et plus d'âpreté : ils sont déjà audacieux et avides.

Presque toute la population se distingue par son caractère doux, policé, par sa politesse, son tact et sa prudence. C'est grâce à ces qualités qu'ils sont arrivés à fonder une République unique en son genre, et qu'ils ont trouvé le moyen de la faire prospérer dans les circonstances les plus difficiles.

Leur langue littéraire n'est pas aussi variée ni aussi riche que celle de Belgrade; mais elle a un accent particulièrement agréable, des sonorités douces, qui font deviner l'influence prolongée d'une civilisation. Les mots italiens qui y sont entrés ont reçu une forme si essentiellement serbe qu'on peut les considérer comme acquis au vocabulaire national.

Enfin et par dessus tout, les Dubrovčani ont conservé leur ancien goût pour l'instruction, particulièrement pour la littérature, bien qu'ils ne possèdent pas d'enseignement supérieur. On est frappé par le nombre

d'hommes cultivés qu'il y a dans cette petite ville adonnée pourtant surtout au commerce et à la navigation. Au cours du XIXe siècle, Raguse a presque toujours eu une revue littéraire; elle a produit une série d'hommes de lettres et de savants qui sont l'honneur de la nation. Les plus connus en Europe occidentale sont le juriste Bogišić et les Vojinović. Presque tous les écrivains de Dubrovnik, en bons humanistes, se distinguent par un soin classique de la forme. Ils se rapprochent en cela des meilleurs écrivains modernes de la Dalmatie, tel le poète Tresić-Pavičić, l'ardent patriote yougoslave, dont la conduite politique est à la hauteur de son talent.

TROISIÈME PARTIE

TYPE CENTRAL

La population de ce type occupe le centre de la Péninsule balkanique, les régions de Kosovo-Metohija et du Vardar ainsi que les contrées adjacentes; elle s'étend de Kosovo à Ihtiman, situé sur la ligne de partage des eaux entre l'Iskar et la Marica, puis de Niš à Salonique. Une partie de la population de la Serbie méridionale appartient donc au type central ainsi que les Šopi ou Torlaci de la Bulgarie occidentale et des régions de Pirot et de Zaglavak en Serbie.

CONDITIONS GÉOGRAPHIQUES ET ETHNOGRAPHIQUES

Ce domaine correspond en majeure partie à la région des Rhodopes, montagnes formées surtout de schistes cristallins, de granits et de roches éruptives. Il s'étend aussi sur des régions de plissements récents composées de roches différentes. La région tout entière a été coupée de failles à une époque géologique récente. Elle est donc, au point de vue morphologique, caractérisée par des bassins d'effondrement dont certains ont jusqu'à 2000 kilomètres carrés et que séparent des massifs montagneux disposés en plates-formes étagées. Ces bassins d'effondrement furent occupés par des lacs : aussi la plupart d'entre eux sont-ils recouverts de dépôts lacustres. Le fond de ces bassins et les anciennes terrasses lacustres qui s'échelonnent sur leurs pentes se prêtent tout particulièrement à l'agriculture. Au cours des époques historiques, ils ont fourni les emplacements les plus favorables pour les installations humaines où le type central s'est le mieux développé.

Dans quelques-uns de ces bassins des lacs ont subsisté, les plus grands de la péninsule (lacs d'Ohrid, de Prespa, d'Ostrovo, etc.). Très poissonneux, ils ont procuré à la population, depuis les temps les plus reculés, un abondant moyen de subsistance. Thucydide mentionne déjà les palafittes des Péones sur le lac Prasias (lac de Dojran) et leur

pêcheries très prospères. Les forêts et les vastes pâturages des plates-formes ont été aussi d'une grande ressource et le voisinage du littoral de la mer Égée et de l'Adriatique a favorisé dans ces régions les migrations de pâtres transhumants les plus importantes de la Péninsule.

La disposition du relief en compartiments distincts a exercé sur la population une influence de séparation très prononcée et contribué à développer la vie régionale. Les grands bassins, séparés les uns des autres par de hautes et vastes montagnes, se prêtaient d'autant mieux à devenir des foyers de vie indépendante que les communications étaient autrefois très difficiles et n'ont commencé à s'améliorer qu'à une époque récente. Aussi rencontre-t-on ici plus que partout ailleurs dans la Péninsule une grande confusion ethnographique, une extraordinaire variété de dialectes, de costumes et de mœurs. Mais en dehors de ces différences ethnographiques qui se rattachent aux bassins, aux « pays » ou *župa*, il y en a d'autres, plus profondes. Elles résultent du fait qu'un groupe de *župa* est séparé d'un autre par des chaînes de montagnes très élevées et très massives : ces grandes régions se différencient par le climat et plus encore par la direction des communications, par les relations géographiques et commerciales, d'où résultent des genres de vie différents et des différences marquées dans les influences civilisatrices. Telles sont, par exemple : les régions de Kosovo et de Metohija, séparées des autres par la Šarplanina; la Macédoine occidentale, région de Monastir et des grands lacs, bordée à l'est par les remparts de la Babuna et de la Jakupica, qui s'élèvent sur la rive droite du Vardar; la Macédoine méridionale, la Macédoine proprement dite, au sud de la gorge du Vardar appelée « gorge des Tsiganes » (*Čingane Derbent*); les régions des Šopi, à l'est du Vardar, qui englobent aussi une grande partie du bassin de l'Iskar; enfin interposés entre ces différents pays, se trouvent une série de bassins le long du Vardar et de la Morava méridionale, dans la région moravo-vardarienne. Les différences que l'on constate entre les populations de ces régions sont si considérables qu'elles ont fourni une base solide à notre tentative pour diviser le type central en variétés.

Moins homogène que la région de type dinarique, celle-ci se distingue par un mélange et un enchevêtrement de peuples divers. Nous avons mentionné déjà deux grandes oasis turques, celle de Kailar, au sud du lac d'Ostrovo, et la longue bande de population ottomane qui s'étend, sans solution de continuité, de Dojran à Skoplje et qui a séparé au cours des siècles les groupes orientaux (composés surtout de Šopi) et les groupes occidentaux du type central. Aux Osmanlis, il faut ajouter les Albanais qui, en pénétrant vers l'est, ont assimilé à l'époque turque de nombreux Yougoslaves. Leur oppression a pesé ici bien plus

lourdement sur les Yougoslaves que celle des Osmanlis. Mais ce sont les Grecs et les Cincares ou Aromounes qui ont souvent exercé sur eux l'influence décisive, d'autant plus qu'ils appartenaient à la même religion orthodoxe et avaient subi le contact de la civilisation byzantine. Disséminés dans toutes les villes, même çà et là dans la campagne, les Aromounes et les Grecs ont constitué au cours des siècles la classe des commerçants; l'église et le clergé étaient grecs; la langue grecque était la langue de l'église et des commerçants : c'était la seule langue littéraire qui rappelât de grands souvenirs, ceux de Byzance et de l'Hellade. Pour toutes ces raisons, de nombreux Yougoslaves du type central se sont assimilés aux Grecs; d'autres, plus nombreux encore, les ont imités. Mais au milieu du XIXe siècle commença une transformation en sens inverse, et les Yougoslaves grécisés retournèrent au slavisme en assimilant de nombreux Aromounes. Ces influences étrangères et ces assimilations ethniques variées se sont accomplies surtout dans les villes. Elles ont laissé des traces profondes dans la psychologie du type central.

CHAPITRE IX

CARACTÈRES PSYCHIQUES

Caractères archaïques et vieux balkaniques. — Caractères distinctifs de la raya. — Influences du mimétisme moral. — Imitation des maîtres. — Influence directe de l'oppression et de la violence. — Caractères psychiques essentiels. — Traits réalistes. — Réserve, tact, maîtrise de soi-même. — Facultés intellectuelles. — Adaptation et perfectibilité.

Le régime patriarcal caractéristique du type dinarique n'est pas répandu dans cette région, sauf dans quelques contrées montagneuses où son organisation s'est jusqu'à un certain point conservée. Le type central a subi incomplètement l'évolution qui a affecté le type dinarique tout entier. Il n'a pas de langue littéraire ni de littérature qui lui soit propre. En général, il a manqué jusqu'à nos jours d'individualité.

Ce qui frappe d'abord quand on compare ces populations aux autres Yougoslaves, c'est l'archaïsme des mœurs, quelque chose de très vieux-slave ou yougoslave, de vieux-balkanique ou turco-byzantin. D'autres traits — ceux d'une classe longtemps opprimée — s'ajoutent à cet archaïsme et s'accordent avec lui. Ils s'accompagnent d'une tendance très nette vers le réalisme, caractère dominant de l'âme du type central.

CARACTÈRES ARCHAÏQUES ET VIEUX BALKANIQUES

L'organisation en tribus existait dans les régions du type central et les noms de ces tribus : Jezerci, Brsjaci, Dragovići, etc., furent souvent mentionnés au début du Moyen-Age. Cette organisation a disparu, probablement sous l'influence de l'administration de Byzance, à laquelle ces contrées et le bassin de la Marica furent soumis plus longtemps que les autres régions yougoslaves. La civilisation byzantine agissait elle aussi de façon destructive sur les organisations patriarcales. On doit y ajouter les influences des États bulgare et serbe qui, avec Byzance, ont établi tour à tour leur domination sur ces régions. Les seuls noms de

tribus des Brsjaci et des Mijaci se sont conservés aujourd'hui mais sans aucune trace d'organisation patriarcale.

Si les tribus ont disparu, les *zadruga*, par contre, existent presque partout et il semble qu'elles aient été renforcées pendant la domination turque. On les rencontre dans les régions de Kosovo, de Metohija, de Tetovo, de Poreč, de Prespa, etc., ainsi que dans le pays des Šopi. On retrouve de même dans toutes ces régions les mœurs de la *slava*. La *zadruga* et la *slava* deviennent plus rares sur les confins orientaux du type central pour disparaître complètement à l'est d'Ihtiman et du fleuve Iskar. Toutefois, la *zadruga* du type central n'est pas tout à fait la même que la *zadruga* dinarique. L'intimité et la chaleur des relations entre ses membres sont moins vives, et cela entraîne d'autres différences.

La population du type central n'a pour ainsi dire pas subi l'évolution qui s'est accomplie, du Moyen-Age jusqu'à nos jours, dans les autres types yougoslaves, surtout dans les types dinariques et pannonique. L'histoire du Moyen-Age n'a pas laissé dans leur conscience de traces nationales profondes : cette histoire ne s'est pas cristallisée dans les traditions, dans les sentiments et dans la pensée nationale, ou du moins très peu, comme si les générations ne s'étaient transmis de l'une à l'autre que des caractères physiques. La conscience est restée à peu près la conscience slave archaïque. Tandis que la langue dinarique a abandonné beaucoup d'anciennes formes pour en créer de nouvelles, la langue du type central au contraire est restée plus archaïque ; elle a conservé d'anciens mots et d'anciennes formes linguistiques. Cependant elle n'est pas restée tout à fait stationnaire ; elle s'est modifiée, elle aussi, au contact des langues étrangères.

Jusque dans sa manière de sentir et de penser, même et surtout dans ses chants populaires, ce type est arriéré, les femmes plus encore que les hommes. Elles ont conservé les vieux costumes si remarquables d'ailleurs par leurs dessins anciens et leurs riches ornements. Au milieu d'une foule de Yougoslaves, l'observateur distinguera bientôt l'homme du type central, moins par son extérieur que par les traits archaïques de sa langue et de sa mentalité. Il s'apercevra aussi qu'il est animé de sentiments slaves un peu vagues, mais incontestables. C'est un type vigoureux, d'une grande vitalité, dont le fond slave est en général moins entamé par les influences étrangères et les assimilations ethniques que le type oriental ou le type pannonique.

On peut encore distinguer chez eux de nombreux restes de l'ancienne civilisation byzantine, parfois comme pétrifiés, mêlés aux influences turco-orientales et aux conceptions morales auxquelles donna naissance la domination turque. Nous les mentionnerons souvent dans les pages qui suivent.

Les régions du type central et le bassin de la Marica sont les contrées de la Péninsule où la population a subi le plus profondément l'influence de la civilisation byzantine. Les causes en sont diverses. D'abord, comme on l'a vu, ces régions sont restées au Moyen-Age plus longtemps que les autres sous la domination directe de Byzance. Elles sont en outre traversées par les principales routes longitudinales ; ce sont aussi les plus rapprochées de Constantinople et de Salonique, les deux anciens centres de la civilisation byzantine. Les villes de la Macédoine étaient complètement byzantinisées et l'on y rencontre, même à l'époque turque, quelques centres où l'ancienne vie balkanique s'est maintenue : Seres, Njeguš, Voden, Muskopolje, Ohrid, etc. Ce sont les régions balkaniques où l'on trouve, surtout dans les villes, le plus de Gréco-Aromounes byzantins ou byzantinisés, descendants des « Romains ». Enfin ces contrées, sous la domination turque sont restées plus longtemps sans communications et sans contacts libres et variés avec la civilisation occidentale.

CARACTÈRES DISTINCTIFS DE LA RAYA

La domination turque a créé là une classe opprimée et inférieure : la *raya*. Ses traits caractéristiques ne sont, il est vrai, ni ethniques, ni permanents. Ils disparaissent au fur et à mesure que les régions du type central s'incorporent aux États balkaniques chrétiens ; mais leurs racines sont assez profondes pour qu'ils subsistent encore pendant plusieurs générations avant de s'effacer complètement.

Sans doute les caractères de la *raya* n'appartiennent pas exclusivement au type central. Leurs traces se retrouvent dans le type dinarique, même dans le type pannonique. Néanmoins, c'est dans les types central et oriental qu'ils sont le plus marqués. Ces régions ont subi plus longtemps une très forte oppression turque. Contrairement à ce qui s'est passé dans les régions des types dinarique et pannonique, les Turcs y ont formé la majorité de la population urbaine ; ce sont aussi les seules régions de la Péninsule où se trouvent de grandes masses de population turque rurale. Ajoutons qu'ici, plus que partout ailleurs, a été en vigueur le système économique des *čiflik*, fermes où les paysans vivaient sur le sol des agas et des beys, sous la domination complète et sous la surveillance constante du maître. Enfin deux variétés de ce type, celles de Kosovo-Metohija et de la Macédoine occidentale, ont subi l'influence des Albanais islamisés, peuple plus fruste et plus enclin encore que les Ottomans à l'oppression et aux violences.

Influences du mimétisme moral. — Parmi les nombreux traits de la *raya* du type central, les plus apparents sont ceux qui dérivent du mimétisme moral. Nous entendons par là l'influence qu'ont eue sur la mentalité de ces peuples les actes de brutalité et de violence de leurs oppresseurs ou même l'imitation de ces maîtres. L'obéissance, l'effort des serfs pour conformer leurs actes aux désirs de leurs maîtres furent les principaux agents de cette transformation.

En pressentant ce qu'on attendait d'eux et ce qu'il leur était utile de faire dans des conditions données, les *čifčije* ou *kmet*, les fermiers, se faisaient une âme de *raya*, c'est-à-dire d'êtres opprimés et soumis. Le mimétisme moral s'est développé dans toutes les régions du type central, surtout dans certains bassins où la population vit en contact avec les Albanais.

Le premier signe de mimétisme dans ces régions fut l'adoption du costume albanais. Puis on adopta les gestes, les allures, la langue même du maître, afin qu'on ne pût pas distinguer le Serbe de l'Albanais sur la route ou au marché; si quelque inconnu entre chez lui, un Serbe de Metohija lui adresse la parole en albanais pour ne pas trahir son origine. Mais pour qui est au fait de cette habitude il est facile de reconnaître si l'on a affaire à un Serbe, ne fût-ce que par le costume des femmes qui ont conservé les vêtements nationaux. Il y a dans la Metohija des Serbes qui ont poussé l'art de ressembler aux Albanais jusqu'à se faire recevoir dans les maisons albanaises et y passer la nuit sans que les Albanais se doutent qu'ils hébergent un Serbe.

Par ce mimétisme extérieur, la population s'est préservée des vexations et des mauvais traitements. Mais il conduit directement à l'islamisation et à l'albanisation. Il y a des familles qui n'ont été islamisées qu'à demi (région de Peć, la Gora, près de Prizren), les hommes adoptant la religion musulmane, tandis que les femmes demeuraient chrétiennes. Je connais des cas où seules les vieilles femmes sont restées chrétiennes, tandis que tous les autres membres de la famille sont devenus musulmans.

Il va de soi que dès qu'un Serbe est devenu musulman, la nécessité du mimétisme cesse : bien plus, pour des raisons psychologiques déjà indiquées il devient par la suite un des plus violents oppresseurs de ses anciens frères. On peut dire que ce sont ces renégats qui ont le plus contribué à réduire la *raya* au dernier degré de l'humiliation.

Au moral, le mimétisme accentue d'abord la soumission devant les beys, devant les forts, devant tous les Musulmans, bref devant tous ceux qui ne sont pas eux-mêmes de la *raya*. La *raya* s'habitue de plus en plus à former une classe inférieure, servile, dont le devoir est de se faire agréer par le maître, de s'humilier devant lui et de lui plaire. Ces

gens deviennent renfermés, cachotiers, sournois, ils perdent toute confiance; ils s'accoutument à l'hypocrisie et à la bassesse parce qu'elles leur sont nécessaires pour vivre et pour se préserver des violences. Les *čifčije*, fermiers, prennent l'habitude de tromper leur aga et de le voler sur le tiers ou le quart des revenus agricoles qui lui reviennent. Dans certaines régions le concubinage des femmes chrétiennes avec les Turcs n'était pas considéré comme une chose très honteuse. A Morihovo près de Bitolj (Monastir), il est devenu habituel. Dans toutes les régions de type central et de type balkanique oriental, ces cas de concubinage plus ou moins isolés ont exercé leur influence sur les caractères anthropologiques de la population slave. Dans d'autres cas, le musulman ravit la femme du chrétien, ou encore la femme chrétienne quitte sa maison pour s'enfuir chez le musulman et embrasser sa religion; mais ces mœurs n'ont pas eu d'influence ethnique sur la population slave.

Le mimétisme moral s'est développé surtout dans certaines villes qui ont souffert des violences et de l'anarchie albanaises, comme par exemple à Djakovica et à Debar. Là, adoptant tout ce qui était turc et albanais, sauf la religion, la population serbe avait été réduite à un véritable rôle de paria. On n'osait pas sortir de la ville sans être accompagné par un Albanais; on ne pouvait posséder ni champs ni vignes, ni maisons ou magasins d'une certaine apparence; on ne pouvait porter que des vêtements misérables, exercer que les métiers inférieurs dont les Turcs et les Albanais ne voulaient point, ceux de ferronnier, de potier, de maçon ou de cordier, de fabricant de sandales ou de chandelles. Dans les derniers temps du régime turc, avant 1912, ces citadins ressemblaient aux petites sectes qui s'éteignent dans les coins les plus reculés des villes de l'Asie antérieure; ils représentaient le plus bas degré d'un peuple descendu au dernier échelon social et économique.

Imitation des maîtres. — Cette imitation s'observait plutôt dans les villes que dans les villages. Elle consistait à copier la manière de vivre des Turcs, jusqu'à un certain point d'ailleurs, car il ne s'agissait pas d'adopter toutes les qualités des Turcs; il va de soi que la *raya* ne devait pas se comporter comme le maître.

Innombrables sont les influences turques dans les villes. Les maisons chrétiennes, de même que celles des Musulmans, sont en général tournées vers l'intérieur, tandis que des murs de briques non cuites et de pierres les séparent de la rue. Même ressemblance à l'intérieur avec les *doksat*, ou balcons; les chambres sont meublées d'ottomanes, et dans les murs sont pratiquées des armoires, etc. Toutes les femmes portent des culottes larges. Elles ne sortent que rarement de la maison et du jardin; les jeunes filles encore moins. Elles s'occupent en parti-

culier à broder des dessins turco-orientaux sur des chemises et sur des mouchoirs, considérant les dessins nationaux aux formes géométriques, comme d'un art inférieur. Les femmes chrétiennes entretiennent des relations avec les femmes turques — les *bula* — et beaucoup d'entre elles parlent le turc. Les hommes, naturellement, le parlent encore plus qu'elles. Beaucoup de coutumes turques ont été adoptées par les chrétiens.

Les chrétiens comme les Turcs s'y abandonnent parfois au plaisir du *kef*. Quelques-uns, plus aisés, s'inspirent des Turcs dans leur manière de jouir de la vie. D'autres pratiquent le despotisme turc, prennent des habitudes tyranniques et parlent en maîtres. Après la libération de 1912, beaucoup de chrétiens qui se rappelaient les procédés turcs ont essayé, une fois libres, de se comporter de même.

L'influence directe de l'oppression et de la violence se manifeste presque chez tous les chrétiens par les sentiments de peur et de crainte. Lorsque les brigands et les malfaiteurs musulmans faisaient leur apparition quelque part, des contrées entières vivaient dans la terreur, souvent des mois entiers. Il y a des régions où la population chrétienne a vécu sous le régime de la peur de la naissance jusqu'à la mort. Dans certaines parties de la Macédoine, on ne vous raconte pas comment on s'est battu contre les Turcs ou contre les Albanais, mais la façon dont on est parvenu à s'enfuir devant eux, ou la ruse qu'on a employée pour leur échapper. J'ai entendu dire en Macédoine : « Même dans nos rêves nous fuyons devant les Turcs et les Albanais. » Il est vrai que depuis une vingtaine d'années un certain nombre se sont ressaisis; mais le sentiment profond des couches populaires n'a pas changé. Même après la délivrance de 1912 on a pu remarquer qu'un grand nombre de chrétiens n'ont pas encore pris conscience de leur nouvelle condition; la peur se lit encore sur leur visage.

Ainsi ont pris naissance les traits moraux distinctifs de la *raya* : surtout le manque de sincérité et de franchise, l'absence de sentiment héroïque ou chevaleresque. Par suite des difficultés de la lutte pour l'existence, il s'est développé dans la *raya* des sentiments d'envie, de jalousie, parfois même de méchanceté. Et certes il ne faut pas se hâter de juger trop sévèrement ces réels défauts; ils ne proviennent pas du fond même de la population, mais du dur régime auquel elle a été soumise. Partout le servage, l'esclavage, ont produit les mêmes effets.

Mais sous cette mentalité acquise transparaît parfois une réelle noblesse de sentiments. Çà et là on constate l'esprit de solidarité avec

cette forme bien connue qu'il affecte chez les opprimés, un mélange de pitié cachée et d'amour-propre particulier aux humbles, aux victimes. Dans certains villages, le niveau moral s'est maintenu plus élevé, surtout lorsqu'ont surgi dans ces milieux des types moraux supérieurs, des *selokrepci* (gardiens des vertus du village).

Déjà au cours des dernières années, on observait des changements considérables dans cet état d'esprit. Ces changements, qui n'ont pas été seulement d'ordre extérieur, ont pu être constatés surtout chez les jeunes gens, en Kosovo, dans la Metohija et dans la Macédoine occidentale. Les hommes, jadis courbés, s'étaient redressés : leurs visages étaient devenus plus sereins, leurs yeux plus clairs. La population s'agitait davantage; on avait par là l'impression qu'elle était plus nombreuse. Ces gens étaient plus ouverts, plus libres, sentant déjà qu'ils s'appartenaient à eux-mêmes; ils portaient des armes et montaient à cheval. La claustration dans les maisons avait disparu ; dans les villes surtout, la vie naguère gênée, comme recroquevillée, se modifiait petit à petit. On entendait déjà des critiques à l'adresse de l'administration serbe et souvent ces critiques étaient fondées. Le contact direct des recrues avec les gens de la Vieille-Serbie a exercé une influence salutaire. Les manières chevaleresques et les sentiments élevés ont eu rapidement des adeptes. Un grand nombre de ces jeunes gens ont su mourir vaillamment et héroïquement au cours des guerres de 1914 et 1915.

CARACTÈRES PSYCHIQUES ESSENTIELS

A côté de cet archaïsme, de ces caractères vieux-balkaniques et des mœurs de la *raya*, on peut observer quelques particularités très répandues parmi ces populations, et tout d'abord le réalisme.

Traits réalistes. — C'est le caractère psychique le plus net du type central. La préoccupation d'un homme de ce type, au cours de toute sa vie, c'est la *rabota*. Ce mot n'a pas seulement le sens de travail physique, mais il signifie la vente ou l'achat, l'accord, le contrat, la fraude en affaires, en un mot tout ce qui rapporte un gain ou un profit; il désigne aussi les procédés employés pour éviter les travaux pénibles et difficiles. Les gens de la *rabota* pensent constamment à leurs intérêts, et voient clairement comment une opération peut se terminer à leur plus grand avantage. Ils possèdent une habileté particulière à se tirer d'affaire ; ils sont pratiques et agiles : on dirait qu'ils n'ont été créés que pour gagner de l'argent. Dans les affaires, ils se décident rapidement,

sans hésitation; beaucoup ont un tempérament actif et entreprenant. Ils sont possédés par la *rabota* comme les Monténégrins par la « foi d'Obilić. » Le bavardage sans but pratique est naturellement contraire à leur nature. Ils dépensent peu leur temps dans les « fantaisies » et les œuvres d'imagination. Rares sont ceux qui aiment à chanter au son des *gusle*, on ne les rencontre que dans les variétés de Kosovo-Metohija et de certaines régions de la Morava-Vardar. Chez les autres, le chant est une affaire de métier; il est abandonné aux *pevci* (chanteurs). Les véritables représentants de ce tempérament du type central parlent peu et sur un ton tranchant, s'emportent souvent lorsqu'il est question de contes ou de chansons, témoignant ainsi qu'ils n'y voient que des futilités, des sornettes, et non pas la *rabota*, véritable occupation des hommes.

Souvent le sens réaliste perce jusque dans les chansons lyriques des gens de ce type. La belle, *ubavica*, se vante de sa beauté, mais elle veut se marier, *da se muži*[1], au fils du roi qui « compte ses trésors pendant la nuit comme pendant le jour », *danju, noću, hazna brojit*. Lorsqu'un jeune homme est « malade d'amour », *bolan od merak*, il dit « qu'il lui plairait d'avoir un magasin à Struga et de s'asseoir sur sa devanture » *na Struga dućan da imam, na Struga dućan da imam, na ćepencite da sedam*, et que la belle vînt se promener devant sa boutique.

Ces chansons sont parfois indiscrètes et sensuelles, ce qui est peut-être une autre forme de réalisme. Les chansons sensuelles s'entendent, paraît-il, tout particulièrement aux alentours des grandes villes; plus on avance vers l'Est, plus elles deviennent fréquentes, même dans les campagnes. Lorsque la belle fille dit à son préféré : « Ne sommes-nous pas parents, par malheur? » *Ne li sme pusta rodnina*? il répond : « Un arbre haut n'a pas de fruits, une belle fille n'a pas de parenté : moi, je vais t'épouser » : *Visoko drvo sem nema, ubava moma rod nema, jaze ću tebe da zemam*[2]. Dans une autre chanson, celle-ci de la région de Bitolj, le jeune homme dit à sa belle : « Ton père et mon père sont frères : ta mère et la mienne sont belles-sœurs; et nous deux sommes cousin et cousine; voyons ô ma belle fille, une belle fille n'a pas de parenté, un agneau innocent ne commet pas de péché. » *Tatko ti tatko dva brata, majka ti majka jetrva, nije dva prve braćedi, dej djidi mome ubavo, ubavo mome rod nema, jagnje sugare gref nema*. Il y a des chansons où la jeune mariée se

1. Ce mot *muži*, qui signifie mariage, n'est employé que dans cette région. Il est curieux de constater qu'il se trouve dans le code de Dusan (XIVe siècle), par. 154 : « *ni da se kto ot njih ni muži ni ženi* ». Edition de Novaković.

2. Près du village Bela, environs de Kočane.

plaint de son mari devant les vieillards : « Ton petit-fils, mon petit mari, ne sait pas aimer, » *Tvoj vnuče, moje momče ne zna da ljubit.* Lorsque la jeune mariée est emportée par la passion, elle va jusqu' injurier même ses parents les plus proches : « Je m'en allai chez ma mère et là, je fus comme auprès d'une chienne; je m'en allai chez mon père, et là, je fus comme auprès d'un chien; je m'en allai chez mon frère, et là, je fus comme auprès d'un chien; je m'en allai chez mon ami, et là, je fus comme avec mon âme ». Souvent, dans ces chansons, il y a des traces de la sensualité orientale : « Tu t'arrêteras chez moi, tu te coucheras près de moi, ô Stamena, belle comme la prairie ondoyante, je brûle, agneau, pour toi, pour que je dorme à tes côtés. »

Si ces traits réalistes se retrouvent partout dans le type central, ils ne sont pas développés partout au même degré. Les gens de ce type qui ont montré jusqu'à présent le plus d'aptitude pour les affaires, sont ceux de la région de Prizren et de la variété moravo-vardarienne, ceux surtout de Leskovac à Veles, puis une partie de la variété de la Macédoine occidentale, en premier lieu à Prilep, à Resen, à Mavrovo. Néanmoins on ne peut pas encore porter sur ce point un jugement définitif, car l'esprit d'initiative a pu être étouffé dans de nombreuses régions, par suite des circonstances défavorables où s'est trouvé le pays avant 1912.

Ce qu'on peut affirmer cependant avec plus de certitude, c'est que ces gens ne montrent pas dans les affaires beaucoup d'envergure; souvent, ils n'ont pas l'audace, l'ardeur de leurs frères dinariques d'Herzégovine, de Bosnie orientale et de Serbie, de ceux qui, parmi eux, sont vraiment doués pour les affaires. Leur esprit s'éparpille, toujours absorbé par l'action immédiate, leur activité est courte, morcelée, presque émiettée, trop souvent appliquée à de petites besognes et à des profits infimes. La plupart de ces « travailleurs » n'arrivent jamais à l'aisance; d'autres, quoique riches, font semblant de ne rien avoir, et c'est à peine s'ils jouissent des avantages de la vie. On ne peut pas dire, il est vrai, que les gens du type central qui ont de l'aisance ne vivent pas mieux que ceux qui n'en ont pas; mais il est tout aussi vrai qu'ils n'ont guère de dispositions pour les jouissances d'ordre élevé, comme c'est presque toujours le cas chez les riches du type dinarique. Ils ne cherchent pas, comme ceux-ci, à faire de leur maison la plus belle et la mieux aménagée, ils n'ont pas le désir que les membres de leur *zadruga* soient les mieux habillés, sauf quand, par exception, une femme réussit à imposer son goût : au contraire, les riches sont souvent mal vêtus, quelquefois même, chez eux, ils sont en haillons. Ils estiment peu ou pas du tout un beau cheval bien harnaché,

et n'éprouvent pas au même degré que les Dinariques le besoin d'un luxe extérieur. Sans aucun doute, l'esclavage qu'ils ont subi sous la domination turque a contribué pour beaucoup à façonner ainsi leur caractère.

Malgré les traits dont on vient de parler, le réalisme des gens de ce type ne se manifeste pas par cette rapacité grossière et brutale qu'on rencontre souvent dans le type balkanique oriental. Ils mènent aussi une vie moins grossière. Ils tiennent, semble-t-il, sous ce rapport, une place intermédiaire entre le type dinarique et le type balkanique oriental.

Réserve, tact, maîtrise de soi-même. — On s'attendrait, d'après sa situation géographique, à trouver dans le type central une vivacité méridionale; il montre au contraire dans sa mentalité, quelque chose de réservé, de contenu. Il ne possède pas au même degré que le type dinarique la faculté d'afficher ses qualités, de les étaler, de les exprimer pour ainsi dire d'une façon vigoureuse et plastique. Seules les variétés de Kosovo-Metohija et de la Macédoine occidentale font exception jusqu'à un certain point.

De là provient la difficulté qu'il y a à discerner la valeur intellectuelle et morale des gens du type central. Il est plus difficile encore de distinguer leurs véritables sentiments intimes. Mais il apparaît clairement qu'ils ont un grand courage passif, le courage de supporter et d'endurer : ils se renferment en eux-mêmes et semblent impassibles, indifférents et insensibles au mal qui s'abat sur eux. Ils ont aussi un sens psychologique très développé, ils savent apprécier les hommes, leurs qualités et leurs passions; mais tandis que les gens du type dinarique échangent souvent leurs observations, eux ne les expriment qu'exceptionnellement.

Il est difficile de gagner leur confiance. Mais grâce à la liberté à laquelle ils ont aspiré durant des siècles, leur âme s'enhardit et commence à s'épanouir. Ils révèlent davantage leur sensibilité, qui restait auparavant généralement limitée à la vie de famille. On remarque alors chez eux une cordialité spéciale, chaleureuse et touchante, mais qui paraît toujours un peu maladroite et gauche. Bien que leur volonté s'oriente de préférence vers l'intérêt personnel, ils peuvent cependant parfois, plus qu'on ne le croit en général, sortir d'eux-mêmes et prendre en considération les intérêts des autres et ceux de la communauté. Mais tout semble indiquer chez la plupart d'entre eux une sorte de neutralité morale.

Les hommes du type central ont beaucoup de tact : ils sont avisés. Nulle part dans les pays yougoslaves on n'entend si peu de paroles

injurieuses que dans cette région ; rares aussi sont ceux qui subissent les invectives avec un calme aussi grand. Ils aiment à excuser les défauts et les faiblesses d'autrui. Souvent même ils n'insistent guère sur les défaillances morales lorsqu'elles ne concernent que les « affaires ». Ils sont maîtres d'eux mêmes et savent imposer silence à leurs sentiments et à leurs désirs pour réfléchir et revenir au besoin sur leur premier mouvement ; il est rare qu'ils s'emportent ; presque toujours ils se montrent prudents et circonspects.

Aussi, dans le type central on trouve relativement peu de ces tempéraments violents, résolus, vigoureux et ardents, incapables de supporter l'injustice. Ils se rencontrent cependant en plus grand nombre dans les variétés de la Macédoine occidentale et de Kosovo-Metohija.

Facultés intellectuelles. — Il n'existe pas de moyens suffisants pour comparer les facultés intellectuelles des gens de ce type à celles des autres types yougoslaves : moins que tous les autres, ils ont eu l'occasion de faire valoir des capacités supérieures. Je ne puis les apprécier que d'après leurs chansons populaires et d'après les observations que j'ai faites, soit dans le pays même, soit sur les gens du type central installés dans les pays balkaniques libres.

Il semble qu'on puisse tirer de l'étude des chansons populaires les observations suivantes.

Ils ont plus de dons pour la poésie lyrique que pour la poésie épique, les poèmes épiques sont plus rares chez eux que dans la région dinarique. Sauf en ce qui concerne Kosovo, ces poèmes épiques n'ont pas l'élan, la force et la valeur des chansons dinariques, et encore moins leur morale nationale si élevée et si pure. Pourtant beaucoup de chants épiques serbes sont indubitablement d'origine macédonienne. Leurs chants lyriques ont plus de valeur, particulièrement ceux de la Macédoine occidentale et de Kosovo. J'ai l'impression que ces deux contrées ont été les centres où la plupart de ces chansons lyriques ont été composées, pour se répandre ensuite à travers toute la région du type central. Ces chants sont souvent profonds, parfois spirituels ; avec leurs mélodies, ils témoignent d'une ardeur et d'une force qui les rapprochent des *rukoveti* (pots pourris) de Mokranjac, qui sont les mêmes chansons adaptées par un compositeur serbe. Néanmoins les meilleurs de ces poèmes manquent souvent de développement et paraissent comme étouffés. D'autre part, le dialecte avec ses sons fermés et ses formes archaïques les rend quelque peu ternes, sans harmonie et sans force expressive. La plupart de ces chansons lyriques expriment les mêmes sentiments — et souvent d'une façon analogue — que les chansons lyriques dinariques ; nous avons précédemment, en parlant

des traits réalistes, fait remarquer les caractères qui les différencient les uns des autres.

Les mélodies de leurs chansons lyriques diffèrent plus ou moins de celles des autres types yougoslaves. Ce qui domine le plus fréquemment dans la mélodie dinarique, c'est une sentimentalité qui se transforme peu à peu en une plus grande fermeté pour s'élever subitement jusqu'à la passion ; néanmoins un grand nombre de mélodies sentimentales passent à la mélancolie pour s'épuiser ensuite. Les mélodies du type central, en particulier celles de la Macédoine occidentale, se distinguent par le rythme, une certaine sentimentalité diffuse analogue à la sentimentalité dinarique, et surtout la richesse orientale de leur coloris. Les refrains mélodiques turcs sont fréquents, tels que : *of, aman, aman-aman* ; et aussi les refrains aromounes tels que : *oj bo bo bo.*

En ce qui concerne leurs facultés intellectuelles, mes observations personnelles permettent de noter les points suivants : il est hors de doute que les gens du type central ont la faculté de saisir le sens des choses rapidement et avec clarté. Ils sont constamment en possession de tous leurs moyens ; ils sont calmes, presque toujours sur leurs gardes. Il n'y a pas chez eux d'esprits paresseux, sauf des cas particuliers dans la variété des Šopi. Néanmoins leur intelligence est le plus souvent tournée vers les considérations pratiques et l'intérêt personnel. Comme leurs yeux sont toujours en éveil, guettant, explorant avec méfiance ce qui se passe autour d'eux, de même tout en eux est toujours en défense, prêt à éviter ou à machiner quelque tromperie. C'est surtout en ce sens que leur esprit se montre souple et pénétrant. Il semble que chez eux cette mentalité s'accuse de plus en plus vers le Sud, vers la frontière grecque où elle prédomine.

Dans les variétés de Kosovo, de la Morava-Vardar et de la Macédoine occidentale, j'ai rencontré plus souvent des hommes pondérés, attentifs, capables d'élever leur esprit à des conceptions plus hautes. Ceux-là sont, pourrait-on dire, des intellectuels naturels, les meilleurs du pays. Ils sont rarement originaires des villes, mais appartiennent pour la plupart aux familles de paysans vivant dans des régions éloignées des grands centres de communication. Il en est même de très instruits et qui ont eu des succès dans la littérature et les sciences serbes.

Un assez grand nombre ont fait leurs études en Serbie, en Bulgarie ou à l'étranger. Mais ils se destinent presque exclusivement aux professions intellectuelles pratiques, surtout à celles de médecin, de pharmacien, d'ingénieur. Beaucoup se consacrent à la politique ; d'autres sont de hauts fonctionnaires ou des gradés de l'armée ; certains sont devenus ministres. Tandis qu'en Serbie les gens de ce type s'adaptent à l'esprit général du pays, sans former une classe à part,

en Bulgarie ils se considèrent comme supérieurs aux indigènes, tendent à former une classe distincte, se faisant remarquer notamment par leur audace politique et par leur tendance à se lancer dans les aventures.

Adaptation et perfectibilité. — Les gens du type central s'adaptent facilement aux milieux sociaux les plus différents. C'est là une conséquence de leur caractère réaliste et de leur rapide compréhension des choses pratiques; peut-être aussi n'y a-t-il pas chez eux cette force de résistance qui provient de vieilles traditions nationales.

Ils acceptent rapidement les progrès de la culture matérielle, les traits extérieurs de la civilisation. Ils parviennent ainsi plus ou moins à se hausser en apparence jusqu'à un niveau très civilisé et réussissent à y faire bonne figure. Habiles et perspicaces, ils s'assimilent les idées et les manières de leur nouveau milieu. Il est vrai que, là aussi, il y a des différences. Il semble que les gens de la variété Vardar-Morava acceptent plus facilement et plus complètement que les autres le costume de la Šumadija ou le costume européen ainsi que les habitudes extérieures : ce sont eux qui s'assimilent le mieux les idées morales et intellectuelles différentes des leurs : l'esprit d'adaptation et de perfectibilité des gens de Leskovac et de Vranje est bien connu. Au contraire j'ai remarqué que les Mijaci du type central prennent difficilement des habitudes nouvelles quand ils séjournent hors de leur pays. Ils gardent précieusement leur antique physionomie et aspirent reprendre leur vie régionale. Les femmes qui ont accompagné leur mari au cours de la *pečalba* considèrent même que c'est commettre un péché que d'entendre des chansons nouvelles qui les choquent. Les gens de la variété des Šopi sont les plus réfractaires aux nouveautés. Tous cependant, même les Šopi, sont unanimes à approuver et à adopter les nouveautés matérielles, morales et intellectuelles qui apportent plus de bien-être et de profit. Cette faculté d'adaptation contribuera certainement à modifier rapidement le caractère du type central.

La plupart des gens du type central, parlant des dialectes qui font la transition entre le serbe et le bulgare, apprennent très vite le serbe ou le bulgare littéraire. J'ai été étonné de constater combien de gens de la Macédoine occidentale, même ceux qui n'avaient pas fréquenté les écoles serbes, avaient rapidement changé leur dialecte pour la langue littéraire serbe, au bout de deux ou trois ans de régime serbe.

CHAPITRE X

COURANTS SPÉCIAUX DE PENSÉE ET DE SENTIMENT

Influence des assimilations ethniques. — Traits émotionnels et moraux. — Influence du genre d'occupation et du changement d'occupation. — Traditions et conscience nationale. — La masse amorphe slave et l'âme balkanique. — Vestiges de la conscience nationale. — Influence récente.

Tandis que les caractères précédents s'appliquent au type central tout entier, il en existe d'autres, tout aussi spécifiques, mais d'un ordre particulier. On les trouve à l'état sporadique, ou limités à certaines occupations, à des groupes, à des classes spéciales. Je veux parler des qualités produites par les assimilations ethniques récentes et de celles qui se sont développées dans les villes pour se propager ensuite à la campagne. Il faut de même mentionner les modifications dues à l'influence de la vie pastorale, du *kiridžiluk*, de la *pečalba*. Enfin, on retrouve çà et là des traditions historiques, et l'on découvre aussi des sentiments nationaux tout nouveaux qui ont commencé à se former sous l'influence des propagandes et des événements historiques récents.

INFLUENCE DES ASSIMILATIONS ETHNIQUES

Il ne s'agit pas ici de vieilles assimilations ethniques dont l'influence sur les qualités psychiques de la population ne peut être établie que d'une manière hypothétique. Nous les avons d'ailleurs indiquées dans les chapitres précédents. Il s'agit seulement d'examiner les influences des assimilations récentes et vivantes, qui se font sous nos yeux ou qu'on peut suivre avec certitude. La transformation des Aromounes en Slaves, qui s'est faite dans de fortes proportions, est très remarquable. Par contre certains groupes slaves ont acquis beaucoup de traits aromounes. D'autre part un assez grand nombre de Slaves de ce type se sont plus ou moins assimilés aux Albanais, aux Grecs ou aux Turcs, sans compter ceux qui sont devenus complètement Turcs, Grecs ou

Albanais, et qui, de ce chef, ne comptent plus parmi les Yougoslaves. Ces assimilations ne se font presque plus dans le type dinarique, depuis longtemps uniforme et stable : elles sont rares et ont un caractère différent dans les types pannonique et balkanique oriental. Elles sont une caractéristique du type central. Par là s'explique dans certaines régions, une sorte de manque d'équilibre.

J'ai été frappé, en Macédoine occidentale surtout, de trouver le type des villages et des maisons slaves identique à celui des Aromounes malgré l'absence dans les environs de modèles aromounes. Ces agglomérations slaves se trouvent dans des régions montagneuses fermées et difficilement accessibles. Elles évitent le fond des vallées, les villages sont régulièrement placés à plus de 800 mètres d'altitude, sur les pentes des montagnes ou sur des plates-formes élevées. Les maisons y ont deux étages; elles sont construites en pierre, bien que la contrée soit boisée. Elles sont contiguës comme dans les villes.

Autour des maisons, il n'y a ni champs, ni prairies, ni vergers. Les gens ne vivent pas des produits de la terre voisine; car ils n'ont là que leur habitation. Ils gagnent leur vie en dehors de leur région : tous s'en vont, depuis les enfants de douze ans jusqu'aux hommes de cinquante à soixante ans, travailler hors de chez eux, et non pas pour un été seulement ou une période assez courte, comme c'est souvent le cas des autres Slaves, mais pour plusieurs années.

Hors de chez eux, ils ne s'adonnent pas comme les autres Slaves, leurs voisins, aux métiers inférieurs tels que ceux de boulanger, de *salebdji* ou *halvadji* (débitant de confiseries orientales) mais ils deviennent cafetiers ou épiciers (c'est le cas le plus fréquent), ou commerçants, entrepreneurs de constructions, banquiers. Ils tracent et dessinent eux-mêmes les plans des bâtiments qu'ils construisent. Certains sont spécialement doués pour la sculpture sur bois et la peinture des icônes. Ils ont en général une intelligence plus vive que les autres Slaves du voisinage.

Ces observations m'avaient fait penser que ces Slaves macédoniens provenaient d'un mélange de Slaves et d'Aromounes. Plus tard j'ai eu l'occasion d'étudier les origines de quelques-uns de ces groupes, et j'ai pu me convaincre qu'il y a eu là assimilation des Aromounes pasteurs et peut-être aussi *pečalbari*, par la masse slave.

Tel est par exemple le cas de la population de Mavrovo, près des sources de la Radika, entre les montagnes de Bistra et Vlahinica, au-dessus des sources du Vardar. Il y a soixante ans, il y avait encore sur le mont Bistra des pasteurs aromounes. Une famille de Mavrovo porte le nom de *Vlahovci* et sait qu'elle est d'origine aromoune; le chef de cette

famille sait encore quelque peu l'aromoune et s'appelle Pandil. Ces pasteurs sont très bruns, petits de taille et ont une mentalité aromoune. Presque tous les habitants de Mavrovo, en vieillissant, prennent une physionomie *cincare* caractéristique. Sauf la langue, on ne pourrait les différencier des vieux cafetiers *cincares*, que l'on rencontre dans les villes et les villages, sur les principales routes balkaniques. Sur la Bistra et dans la Gornja Reka, un grand nombre de noms aromounes ont persisté, tels que Mavrovo, Ničpur, Petilep, Mališor, etc.

La tribu des *Mijaci* dans la région de la Mala Reka, affluent gauche de la Radika, près de Debar, forme un second groupe, analogue au premier, et, dans ce groupe, surtout les habitants de Galičnik, Lazaropolje et Rosoka, villages slaves les plus grands du type central (jusqu'à 800 maisons par groupe). L'emplacement de ces villages, leur type, la construction des maisons rappellent complètement les villages aromounes. Si les habitants ne parlaient pas le slave on les prendrait pour des Aromounes. On sait que quelques-unes des plus anciennes familles de Galičnik ont une origine aromoune. Leurs ancêtres menaient pendant l'été les bestiaux aux pâturages des montagnes environnantes pour descendre en hiver le long de la rivière Galik, près de Salonique. C'est, semble-t-il, du nom de cette rivière que les premières familles aromounes ont baptisé la localité de Galičnik. Il y a dans ce village une famille aromoune qui est venue s'y installer beaucoup plus tard. Elle porte le nom de *Cincarevići*. Enfin parmi ces Mijaci de Galičnik, la plupart sont bruns, avec des yeux brillants, rappelant tout à fait le type aromoune. A Rosoka, les plus anciennes familles, venues de l'Albanie, sont d'origine aromoune. A Lazaropolje, une des familles les plus nombreuses porte le nom aromoune de *Drakuli* : elle est d'origine aromoune et tous ses membres ont un teint très brun. Seule, elle s'occupe encore de l'élevage des bestiaux et descend chaque année avec ses troupeaux dans la plaine de Salonique. Quelques-uns de ses membres vont faire la *pečalba* à l'étranger.

Les femmes des Mijaci ont conservé certaines pièces du costume aromoune. Quelques vêtements portent même encore aujourd'hui des noms aromounes, tels que *sokaj* et *darpna*.

On relève également de nombreuses traces de l'assimilation des Aromounes par les Slaves dans la contrée de Golobrdo, sur la rive gauche du Crni Drim, dans le Drimkol, près de Struga, tout particulièrement autour de la montagne de Jablanica, et aussi à Prespa, à Morihovo, à l'est de Bitolj, aux environs de Prilep, surtout dans le village de Krapa, enfin dans le Meglen et dans la contrée montagneuse de la haute Bregalnica, Dans certains villages de ces contrées, l'assimi-

lation n'est pas encore achevée. Dans le village de Belica, non loin de Struga, les Aromounes sont en train de se slaviser; quelques familles émigrées se sont serbisées complètement (les Cincar-Markovići, en Serbie). Il y a des familles aromounes slavisées et sachant encore le valaque à Resen et à Jankovec, près Prespa. Çà et là des familles récemment slavisées, qui ont déjà oublié leur langue, n'ont pas encore adopté la *slava*, et l'absence de la *slava* dans certaines familles du type central peut être souvent expliquée par leur origine aromoune.

On peut donc suivre ici les traces visibles et récentes du changement ethnographique qui s'est produit après la migration des Slaves dans la presqu'île balkanique. Ces nouvelles assimilations des Aromounes n'en sont que les derniers échos. L'ancienne population balkanique s'est retirée dans les montagnes, abandonnant son ancien genre de vie, elle s'est adonnée à l'élevage des bestiaux. Les masses slaves, de plus en plus nombreuses, ont pénétré jusque dans les coins les plus reculés, et se sont assimilé les Aromounes; quelques groupes n'ont été assimilés que très récemment, d'autres ne le sont pas encore complètement.

Nous avons dit déjà qu'à l'exception de la région proprement dinarique, la Péninsule balkanique comptait une nombreuse population urbaine d'origine aromoune. Ces Aromounes (ou Cincares) ont constitué, avec les Grecs, la classe jouissant sur les marchés balkaniques de la meilleure situation, celle qui a été l'agent principal de la civilisation byzantine. Dans la population urbaine du type central en particulier, les Aromounes byzantinisés avaient la majorité, et ont exercé la plus grande influence. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, de grandes villes purement aromounes ou gréco-aromounes ont existé dans cette région. C'est le cas de Muskopolje et de Seres, qui ont été les principaux foyers du commerce et de la civilisation au centre de la Péninsule. La plupart de ces Aromounes ont été grécisés en ce sens qu'ils savaient le grec, qu'ils étaient dévoués à l'Église orthodoxe dans le sens byzantin, et qu'ils étaient fiers de la sagesse grecque et de l'histoire hellène et byzantine. Tous les Slaves devenus artisans et commerçants, par leur entrée dans les corporations de métiers (*esnaf*) et dans le milieu mercantile, ont acquis la culture vieux-balkanique surtout par l'intermédiaire des Aromounes. En même temps, par des mariages, les Aromounes des villes se slavisaient de plus en plus.

Dès le début du XIXe siècle, les Slaves commencent cependant à devenir de plus en plus nombreux, d'abord dans les villes septentrionales, puis dans celle du sud. C'est l'époque, en effet, où la Serbie se libère; le sentiment national serbe ou bulgare se développe et la sécurité dans les villes devient de plus en plus grande.

La constitution ethnographique des marchés balkaniques a commencé ainsi à se modifier dès les premières décades du XIXe siècle. Alors commence la slavisation psychique des Aromounes, déjà slavisés par le sang. Les Grecs, eux, étaient moins sensibles à cette influence, car la grandeur de leur passé, l'orgueil national et l'Église grecque les rendaient plus réfractaires à l'assimilation. L'assimilation a commencé en Serbie pour s'étendre plus tard à presque toute la région du type central. Tandis qu'au début du XIXe siècle, les Aromounes et les Grecs occupaient, à Belgrade même, les principales situations dans le commerce — la comptabilité et les livres même des commerçants d'origine serbe étaient parfois tenus en grec — ces famille aromounes ou grecques sont maintenant totalement serbisées. Si l'on met de côté un certain nombre de nouveaux émigrés, les Aromounes se sont aussi transformés en Serbes dans les villes de la région moravienne, où ils avaient été auparavant assez nombreux. Avec eux a disparu peu à peu l'ancienne civilisation balkanique.

Après la libération de la Serbie, les Aromounes, pour la plupart aisés, se sont rendu compte des besoins de l'avenir. Leurs enfants avaient fréquenté les écoles plus que les enfants serbes. Aussi parmi les premiers intellectuels balkaniques, beaucoup étaient d'origine aromoune ou d'origine mixte serbo-aromoune ou (en Bulgarie) bulgaro-aromoune. Tous les Aromounes slavisés étaient, plus ou moins récemment, venus de la région du type central. En Serbie, par exemple, un grand nombre d'hommes politiques avaient cette origine. Dans la nouvelle génération, il en est encore qui sont dans ce cas. Plusieurs présidents du conseil des ministres en Serbie ont été d'origine mixte serbo-aromoune. Plus tard les intellectuels d'origine nationale ont relégué plus ou moins au second plan ceux d'origine serbo-aromoune ou bulgaro-aromoune.

Dans les villes du type central, la slavisation des Aromounes a été très rapide. Elle n'est cependant pas achevée, surtout dans la Macédoine occidentale, où des Aromounes arrivent constamment des villages environnants.

Parmi ces Aromounes slavisés, les uns parlent encore l'aromoune en même temps que le slave, d'autres ne parlent que le slave; mais comme les premiers, ils ont conservé le genre de vie et un caractère plus ou moins aromounes. D'autres forment des amalgames slavo-aromounes (groupe de Mavrovo et Mijaci) qui, tout en étant nettement slaves de langue, montrent des vestiges de l'influence aromoune, aussi bien dans le type du village, de la maison et dans le costume que dans la physionomie et les qualités psychiques. Ces amalgames slavo-

aromounes pratiquent plus que les autres Yougoslaves le nomadisme transhumant. Il est vrai que les Slaves eux-mêmes ont pu s'habituer à ce nomadisme en raison du climat; mais il est bien plus probable qu'ils l'ont emprunté aux Aromounes qui sont les plus anciens pasteurs transhumants du type central. Il en est de même de la *pečalba* de longue durée et des métiers spéciaux. Nous avons donc bien ici des Slaves, mais des Slaves ayant une mentalité fortement modifiée et un genre de vie particulier.

Les influences psychiques des Aromounes sont très intéressantes parce qu'ils forment un groupe très expressif et bien déterminé. Ils n'ont pas d'histoire, et cette absence de traditions historiques leur fait une âme vide de toute idée nationale. Ce sont des gens dont la peur est proverbiale. Et, en effet, ils ont subi la terreur pendant des siècles, d'abord au temps des conquête romaines dans la Péninsule balkanique, puis pendant l'invasion des Slaves au cours de tout le Moyen-Age, puis, de nouveau, jusqu'à la disparition du régime turc. Leur âme en a gardé comme une empreinte d'effroi : ils sont méfiants et ont une morale d'opprimés. L'âpreté au gain, la *rabota* perpétuelle dominent toute leur activité. Aucun moyen ne leur semble illicite, pourvu qu'il procure un profit : on dirait même qu'ils préfèrent aux autres les voies et les moyens irréguliers et détournés. Seul le manque d'audace les empêche souvent d'aller trop loin. Ils sont pour la plupart d'impitoyables usuriers. Chez tous, la lésinerie, l'avarice crasse est de règle. Pendant des dizaines d'années, ils se priveront des choses les plus indispensables pour amasser une fortune. Dès qu'ils ont émigré dans les pays libres, ces caractères s'atténuent, mais un trait particulier les distingue immédiatement dans la vie publique, qu'il s'agisse de purs Aromounes ou d'Aromounes slavisés. C'est cette vanité sèche des Cincares, qui les pousse à se mettre toujours en évidence et à faire parler d'eux. Elle s'accorde avec une instabilité étonnante de caractère. Malgré tout, ils ont l'esprit vif, et constituent à ce point de vue, parmi les populations balkaniques, un groupe vraiment remarquable.

Les groupes aromounes slavisés dont on a parlé plus haut ont conservé cette mentalité, mais elle est moins accusée que chez les véritables Aromounes. Plus que les autres Slaves, ils montrent un certain goût, le goût gréco-aromoune, pour le beau, l'achevé, même pour ce qui est « moderne ». Néanmoins leur sentiment national reste souvent indéterminé ou peu profond, il n'est pas, comme ailleurs, guidé par une sorte d'instinct. On peut faire aussi parfois cette remarque même chez ceux qui sont serbisés ou bulgarisés depuis deux générations : ils restent hésitants dans les grandes crises historiques; et s'ils agissent, c'est souvent d'une façon inconsidérée ou confuse.

Bien que ces groupes récemment slavisés aient conservé ou adopté beaucoup de traits aromounes, ils emploient la langue yougoslave à caractère archaïque. Il doit pourtant s'y retrouver quelques influences de la langue aromoune. Les dialectes de la Macédoine occidentale n'ont pas encore été étudiés systématiquement à ce point de vue. Bien que peu au courant des finesses linguistiques, j'ai cependant été étonné d'y trouver des constructions propres aux langues romanes comme : *iman videno*, *čujeno*, *razbrano* (j'ai vu, entendu, compris, avec le verbe auxiliaire « avoir » et le participe passé, alors qu'en yougoslave les verbes principaux auxiliaires sont « être » et « vouloir »). J'ai remarqué aussi l'emploi, d'apparence irrégulière, de l'article, qui prend la signification du pronom démonstratif. Ce parler est d'ailleurs très rapide, avec une accentuation brève toute particulière.

Peut-être l'assimilation des Aromounes et leur imitation par les Slaves ont-elles pu avoir une influence sur le développement des qualités psychiques communes à toute la population du type central.

Les Aromounes des régions centrales de la Péninsule, à demi romanisés d'abord, mais transformés ensuite par les influences byzantines, différaient de l'ancienne population romanisée de la région dinarique qui n'a pas subi ces influences.

Mais dans cette région centrale caractérisée par le mélange de plusieurs peuples, d'autres assimilations encore se sont produites. Par les femmes, du sang turc ou albanais a pénétré chez les Slaves. On trouve chez eux des types physiques albanais et turcs.

Des Slaves aussi ont été hellénisés ou albanisés. Dans les villes surtout, la communauté de religion a favorisé leur assimilation pacifique à l'hellénisme. L'assimilation par les Albanais fut toujours, au contraire, le résultat de la violence. Mais chez ces Slaves hellénisés ou albanisés des traces persistent encore de leur ancienne origine. D'autres en sont à la phase transitoire et leur transformation est plus ou moins avancée. Toutefois ces modifications n'ont atteint que des groupes limités, situés à la périphérie, et c'est naturellement dans ces groupes mixtes que le sentiment national est le plus vague.

L'hellénisation ne s'est produite que dans les régions méridionales où les Slaves sont en contact avec une population grecque compacte. Ce n'est pas que les Grecs soient physiquement plus forts ou plus prolifiques, les Slaves au contraire sont en général plus robustes et se multiplient davantage, mais l'influence de la civilisation l'a emporté : religion grecque, esprit commercial grec et l'on peut dire sagesse grecque. Le climat et le genre de vie ont d'ailleurs fortement contribué à cette hellénisation.

Si l'on fait abstraction des Slaves complètement grécisés, qui, par là même, ne rentrent pas dans le cadre de cette étude, les autres ont subi les modifications suivantes.

Les hommes parlent à la fois le slavo-macédonien et le grec, ils ont presque une mentalité grecque ; les femmes ne parlent que le slave et n'ont été qu'à peine effleurées par l'influence grecque. J'ai observé ces Slaves dans les villages de Gramatik et de Katranica à l'ouest de Karataš entre Salonique et Ostrovo, et dans quelques villages épars au voisinage de Sérès. D'autres ne savent pas le grec ou n'en savent que quelques mots : mais ils sont patriarchistes, c'est-à-dire du parti grec et eux aussi ont plus ou moins une mentalité grecque. Cette catégorie se trouve en grand nombre dans les régions de Salonique, de Sérès et même autour de Bitolj. Par suite de cette hellénisation, la variété sud-macédonienne a acquis certaines qualités psychiques qui la distinguent des autres variétés de ce type.

CARACTÈRES ÉMOTIFS ET MORAUX

Les nombreuses villes, relativement importantes, des régions du type central furent d'abord des centres d'ancienne civilisation byzantine; plus tard, elles ont subi des influences turco-orientales. On y trouve les traditions commerciales héritées des Aromounes, des Grecs et des Turcs.

Mais quelques-unes se distinguent aussi par des particularités qu'elles doivent à leur position géographique et à la composition de leur population. Les gens d'Ohrid, par exemple, sont doux, francs, gais et souvent spirituels. Ceux de Sérès étaient jadis très renommés pour leur esprit entreprenant et leur activité commerciale. C'est là que se sont tenues les plus grandes foires de la Péninsule. Maintenant encore, les habitants de Prilep ont une habileté, un savoir-faire, des aptitudes pour le négoce très remarquables ; là aussi les foires de septembre étaient très fréquentées et la plus grande partie du marché y est disposée pour leur commodité. La population de la petite ville de Resen, sur le lac de Prespa, mérite aussi sa réputation d'intelligence et d'habileté en affaires. L'influence de ces villes sur les régions environnantes s'est heureusement exercée.

A côté de ces qualités, on constate souvent dans les villes certains caractères émotifs et moraux que l'on ne rencontre pas dans les villes des autres types yougoslaves.

La population urbaine du type central se distingue par un singulier mélange de réserve, de calme, de maîtrise de soi, et d'autre part de

sensualité qui va jusqu'à une fureur de plaisir. Ces traits psychiques paraissent avoir des origines distinctes.

Ces Slaves des villes peuvent garder secrets leurs sentiments intimes parfois jusqu'à la mort. Ils sont capables de supporter sans se plaindre, sans manifestations extérieures autres qu'une tristesse silencieuse, les peines morales, les souffrances, les déchirements de l'âme. Ils peuvent ainsi rester brisés moralement, perdre toute énergie, gâcher leur vie. Serait-ce que ces sentiments ne sont pas assez profonds pour se traduire en actes? Il est probable, au contraire, qu'il faut voir là l'influence de l'ancienne civilisation et de la dévotion.

Ils ont une pudeur qui rappelle celle des femmes du type dinarique, mais qui ne s'applique pas seulement à l'amour, une sorte de honte qui pèse sur toute leur vie et qui se manifeste par la gêne, la timidité, la crainte des responsabilités et finalement par l'inaction.

Ces caractères s'opposent à ceux des gens du type dinarique qui, dans la souffrance et dans la joie, donnent souvent libre cours à leurs sentiments, parlent, expriment leur douleur, chantent ou crient, soupirent, gémissent, se vengent et se sacrifient.

Mais sous l'influence de certaines circonstances, cette réserve disparaît soudain ; l'amour s'affiche sans contrainte, avec la sensualité la plus effrénée. L'exaltation amoureuse peut aller jusqu'à prendre des formes morbides.

Le romancier Bora Stanković nous a donné des récits pleins de couleur et de relief de réunions et de festins où se manifeste timidement d'abord, puis avec plus de chaleur, cette passion de volupté, pour atteindre à la fin à une véritable fureur. Peut-être ces orgies s'expliquent-elles jusqu'à un certain point par les mets lourds, fortement épicés, de l'ancienne cuisine balkanique. Pendant les fêtes toutes les maisons exhalent une odeur de graisse. Après le déjeuner, étendus sur le plancher ou sur des nattes, autour des braseros et des poêles, tous font d'abord la sieste. Vers le soir, quand ils ont dîné, ils commencent à relâcher leurs ceintures, à quitter les vêtements qui les gênent. Les boissons fortes circulent, les têtes s'échauffent et l'on assiste à une véritable explosion de sensualité. Ils s'agitent, se démènent, réclament le dahiré (tambourin), trépignent, dansent et se tordent dans un accès d'exaltation amoureuse.

Même les plus tranquilles, les plus religieux, les Aromounes, sont capables de ces accès de frénésie. J'ai assisté à Trnovo, en 1910, pendant les fêtes de Pâques, à une scène de ce genre. Après le festin, ces Aromounes, vêtus de robes ou habillés à l'européenne, se mirent à danser le kolo, la danse du pays, et ces gens d'habitude si calmes, si réservés, tout à leurs affaires et à leurs préoccupations mercantiles, sautaient,

évoluaient, poussaient des cris, forçaient les femmes à se joindre à leurs danses et tombaient dans le *kef*. Ils finirent par sortir de la maison pour aller poursuivre leur sarabande dans les rues, avec une sorte de furie et de délire. Ils ne s'arrêtèrent qu'épuisés de fatigue.

Certains s'y abandonnent plus souvent et complètement, ouvertement, sans respect d'eux-mêmes. Ils ruinent leur fortune, leur santé, leur vie, vivant constamment dans le *kef*, dans une sorte de torpeur intellectuelle, capables uniquement de chanter leurs amours. On compte parmi eux plus d'un poète balkanique, ou mieux de la vie vieux-balkanique. Cette vie de dévergondage s'enveloppe chez eux d'un voile de tristesse. Faibles jusqu'à l'extrême, ils expliquent leur indignité par le destin, le *ksmet*.

Une autre caractéristique de ces populations urbaines, c'est leur orthodoxie byzantine ou gréco-aromoune. La religion exerce là une influence plus forte que dans les autres régions balkaniques. Elle se manifeste surtout par des pratiques de dévotion étroite : nombreuses génuflexions à la manière des Turcs, si violentes parfois qu'on entend résonner le plancher des églises. Les femmes surtout sont pénétrées de la crainte du péché : tous ont en général une peur mortelle des châtiments qui les attendent, non seulement pour les péchés commis, mais même pour les pensées impures. Ils sont souvent poursuivis par la pensée de la malédiction originelle, par la vision d'Adam chassé du Paradis; ils cherchent, par le jeûne et la prière, à acheter leur rédemption. Pour eux, Dieu et la religion sont presque étrangers au monde : ce sont des maîtres, presque des ennemis, qui infligent des châtiments ou accordent des récompenses. Les saints, eux aussi, sont redoutés. Le dévouement aveugle, l'obéissance passive à la religion constituent le premier et le plus grand des devoirs moraux. Ces gens sont pénétrés de soumission et d'humilité, absorbés dans leur dévotion; ils attendent tout de la foi et s'abandonnent aux espérances exagérées que créent chez eux la faiblesse de la volonté, le manque d'initiative et l'absence d'une conception plus juste et plus libre de l'humanité.

Tout semble indiquer qu'il y a là des survivances médiévales, un reste de la vieille piété byzantine.

Le contraste est frappant avec l'orthodoxie dinarique qui procède également de Byzance pour le dogme, mais qui a été modifiée sous l'influence surtout de la vie nationale. Chez les Dinariques, la religion n'est pas une étrangère : elle leur appartient. Ils lui sont intimement attachés parce qu'elle offre à leur dévotion, entre autres saints, saint Sava, qui leur est proche et qui les représente auprès de Dieu et du Christ. Presque tous les Nemanići sont devenus des saints, ainsi que le tsar Lazar, la

tsarine Milica et bien des archevêques serbes. Leur orthodoxie, c'est « la religion serbe », celle de saint Sava, qu'ils considèrent comme leur protecteur et leur soutien. Parmi eux aussi on peut trouver des cas de bigoterie, mais ils sont rares. Souvent la religion ne les retient que par des rites; mais ils sont convaincus qu'ils peuvent se fier à elle. Sauf de rares exceptions, les prêtres (popes) n'ont pas pour leurs supérieurs cette servilité qu'on observe ailleurs. Ils portaient autrefois le costume laïque, vivaient de la vie laïque. Ils étaient non seulement les plus sages, mais souvent aussi les plus courageux. C'est un vrai clergé national qui a combattu avec le peuple pour l'idéal commun. L'orthodoxie dinarique, telle que le peuple la comprend et la pratique, est une religion moins formaliste, moins dévote, plus libre. L'orthodoxie des villes du type central lui apparaît comme une tyrannie de l'église et du clergé, qui le plus souvent n'était pas un clergé national. Les Dinariques la considèrent comme une religion de soumission à une autorité étrangère.

Cette orthodoxie des villes du type central a dans ses traits essentiels quelque analogie avec le catholicisme des Yougoslaves pannoniques, mais il y a aussi des différences. La majorité des catholiques yougoslaves très dévôts eux aussi considèrent comme un péché de manquer à la probité dans la vie ordinaire et dans les affaires; ils sont en général honnêtes et l'on peut se fier à leur parole. Au contraire, ces gens du type central ne voient aucune relation entre l'activité extérieure, la *rabota*, et les prescriptions religieuses; ils n'ont nullement le sentiment d'avoir péché lorsqu'ils ont usé de ruse dans la pratique de leurs affaires. Mais la morale — en restreignant le sens de ce mot aux rapports sexuels des hommes et des femmes — est plus ferme chez les orthodoxes du type central que chez les catholiques. Chez les orthodoxes dinariques, c'est à peine si la morale, dans les deux sens du mot, a quelque rapport avec la religion : ce sont là pour eux des considérations plutôt temporelles que spirituelles, et elles diffèrent d'une région à l'autre suivant l'organisation sociale et la mentalité.

INFLUENCES DU GENRE D'OCCUPATIONS ET DU CHANGEMENT D'OCCUPATIONS

Il y a des régions dans le type central où la population s'adonne tout entière ou en partie, depuis des générations, à des occupations spéciales qui affectent et déterminent les caractères psychiques. Telles sont les occupations des pasteurs transhumants, des conducteurs de caravanes *kiridži* et des émigrants temporaires *pečalbari*.

Dans les premières décades du XIXe siècle, l'élevage était très répandu surtout dans la Macédoine occidentale et sur la Šarplanina; chaque *zadruga* slave, ainsi que chaque groupe d'Aromounes, possédait souvent plusieurs milliers de moutons. Mais cet élevage si prospère devint la cause d'une véritable organisation de rapine. Les guerres devenant plus rares, les Albanais n'eurent plus l'occasion de s'enrôler comme soldats ou de se joindre aux bandes pillardes des *Krdžali*. Leur nombre augmenta de plus en plus; ils s'adonnèrent dès lors en grand à la rapine du bétail, qu'ils avaient déjà pratiquée quelque peu auparavant. Leur principale zone d'opération fut la région occidentale du type central, très proche de l'Albanie. Il était facile aux pillards de passer le Crni Drim (Drim noir), pour se réfugier avec le bétail volé dans les montagnes albanaises. Tous le pays à l'Ouest du Crni Drim, depuis les montagnes des Mirdites, en passant par Lurja, par Mati, et jusqu'au lac d'Ohrid, vivait de ces vols. Ces Albanais formaient des bandes auxquelles se joignaient les Ljumljani de la rive droite du Drim, qui connaissaient mieux la région et tous ensemble partaient en expédition. Ils suivaient presque toujours les mêmes trajets près de la limite forestière, entre la zone de forêts et celle de pâturages alpins. Ces chemins étaient connus des pâtres slaves, qui cherchaient à les éviter. Les expéditions avaient lieu surtout à l'automne, lorsque le bétail était déjà suffisamment gras. C'est ainsi que les Albanais faisaient leurs provisions pour l'hiver. Souvent ils tuaient les pâtres et rançonnaient les riches propriétaires. Leurs bandes s'aventuraient même parfois jusque dans les villages.

Il en résulta une diminution croissante du bétail. La population ne pouvant plus, comme par le passé, vivre exclusivement de l'élevage, s'adonna au transport par caravane, au *kiridžiluk*, et presque en même temps à l'émigration temporaire, à la *pečalba*. Depuis longtemps les pâtres avaient pris l'habitude, au moment de quitter les pâturages d'hiver, d'acheter en grandes quantités dans les villes méridionales, à Elbasan ou à Salonique, des objets de première nécessité, entre autres du sel et de l'huile, pour les revendre ensuite dans les villes et villages septentrionaux. Ils étaient ainsi devenus des commerçants et de véritables entrepreneurs de transports. De là est venue pour eux la nécessité d'entretenir bon nombre de chevaux ou de mulets. Peu à peu ils se transformèrent exclusivement en *kiridži*. Mais les Albanais ne tardèrent pas longtemps à dévaliser aussi les *kiridži*, et à leur enlever marchandises, bêtes et argent. C'est alors que les éleveurs slaves, imitant probablement les Aromounes, changèrent encore une fois d'occupation en s'adonnant à la *pečalba*. Mais ce changement a été déterminé aussi par d'autres causes dont on parlera plus loin. C'est à partir

du début du XIXe siècle, que cette transformation a commencé à se produire.

Par suite des conditions dans lesquelles ils vivent, les pasteurs de la Macédoine occidentale montrent des caractères particuliers. Eux aussi sont des hommes forts et frustes : les traits de leur visage sont accusés et sévères. Ils sont en général plus vigoureux que les agriculteurs des environs, et souvent d'un type ethnographique plus pur. Chez ceux qui se sont adonnés au *kiridžiluk* on remarque seulement une certaine lenteur, une certaine lourdeur, alors que les autres demeurent plus agiles et plus vifs, même si on les compare aux pasteurs dinariques. Mais leur déplacement hivernal vers le littoral les a aussi habitués à un autre genre de vie, et il n'est pas rare qu'ils aient appris le turc et le grec. Au retour, ils apportent des idées nouvelles dans leurs villages, qui commencent à se transformer. Le contact avec les Albanais n'a pas, en général, développé chez eux l'esprit guerrier. Il en est cependant qui ont su braver leurs ennemis et résister à leurs déprédations; les autres se sont laissé piller. Le changement d'occupations a favorisé le développement de l'esprit d'entreprise dont on a parlé plus haut. C'est surtout la *pečalba* qui les a rendus plus agiles, plus souples d'esprit, mais aussi moins scrupuleux.

L'influence de la *pečalba* est plus considérable que celle de l'élevage et du *kiridžiluk*. Ces deux occupations disparaissent peu à peu, tandis que la *pečalba* s'est étendue à toute la population. Il n'y a pas de région, et dans certaines contrées, presque pas de village ou de maison, où quelqu'un ne s'en aille à l'étranger pour travailler et gagner sa vie. Depuis quelques années, les femmes accompagnaient de plus en plus les hommes, surtout lorsqu'ils ne sortaient pas de la Péninsule. Nulle part dans les pays yougoslaves, la *pečalba* n'est pratiquée aussi longtemps et aussi généralement que dans les pays du type central.

Cela tient à des causes géographiques, économiques et sociales. Exception faite de certains bassins, ces régions ne sont pas aussi fertiles que les pays balkaniques septentrionaux. Lorsque la densité de la population augmente au point de rendre la vie plus difficile, l'émigration temporaire devient presque une nécessité. On s'en va pour gagner sa vie, pour travailler, avec l'espoir de faire fortune. Il faut aussi faire la part de l'état économique, du *čiflik*. Nombreux sont ceux qui n'ont pas de terres à eux. Ces fermiers (*čifči*) n'ont pas d'intérêt à perfectionner les méthodes d'agriculture. Même dans les plaines les plus fertiles, comme celles de Tetovo, de Sérès, de Meglen, etc., cette population ne pourrait que difficilement pourvoir à sa subsistance; ils émigrent donc

temporairement et vont chercher à l'étranger les ressources qu'ils ne trouveraient pas chez eux. Mais cette émigration entraîne aussi pour le pays des conséquences fâcheuses : la main-d'œuvre y fait défaut, au point que dans certaines régions des territoires entiers restent en friche.

Quant aux pasteurs, on sait déjà qu'ils se sont adonnés à la *pečalba* surtout à cause de l'insécurité du pays et de l'appauvrissement qui en résultait.

Dans bien des cas c'est l'imitation qui a provoqué la *pečalba*. On a imité en particulier les Aromounes.

Il y a très longtemps que les Aromounes émigrent ainsi pour un temps. On a la preuve de ces déplacements au cours de l'époque turque. Ils existaient probablement déjà au Moyen-Age. En particulier, il semble que les tenanciers des auberges (*stanjani*) aient été alors des Aromounes ou des Grecs. Leur exemple fut d'abord suivi par les Mijaci (ceux surtout des villages de Galičnik et de Lazaropolje) et le groupe de la population de Mavrovo. Ailleurs, la *pečalba* est de date plus récente et les villages ont conservé leur caractère d'agglomérations agricoles. En particulier, les habitants de Tetovo ont appris des gens de Mavrovo à pratiquer l'émigration temporaire. Ils accompagnèrent d'abord ceux-ci pour les servir. Plus tard seulement ils se hasardèrent à émigrer pour leur propre compte. La *pečalba* s'est répandue ensuite dans le domaine de l'ancienne tribu de Brsjaci, descendant progressivement des villages les plus élevés vers ceux de la plaine. On peut suivre nettement, au cours des dernières décades, ce progrès régulier de l'émigration. D'autre part, les *pečalbari* s'éloignent de plus en plus de leur pays d'origine et vont dans des régions qu'ils ne fréquentaient pas d'abord.

Jusqu'à la guerre serbo-turque de 1876, les *pečalbari* du type central allaient travailler surtout dans les différentes parties de la Turquie d'Europe. Un grand nombre se rendaient déjà en Serbie, qui, quoique vassale, était en réalité libre depuis 1815. Après 1878, ils commencent à affluer vers la Bulgarie. L'émigration du type central dans les pays balkaniques est vraiment caractéristique de cette époque. Mais depuis 1880 ils commencent à accompagner les Grecs et les Aromounes sur le littoral de l'Asie Mineure, surtout à Smyrne et à Brousse ; plus tard ils se dirigent aussi vers l'Égypte, sans cesser de fréquenter les pays balkaniques. Dans cette seconde période, la *pečalba*, tout en continuant à être balkanique, s'étend sur les pays méditerranéens d'Asie et d'Afrique. Mais en même temps quelques groupes s'en vont aussi en Roumanie. Vers la fin du XIXe siècle, imitant la grande émigration européenne, les *pečalbari* du type central prennent en masse le chemin de l'Amérique, les premiers qui aient passé la mer sont ceux de la Macédoine

méridionale et occidentale. Les Albanais du type central sont restés fidèles au contraire à leur *pečalba* balkanique.

Les *pečalbari* ont commencé à gagner leur vie par des occupations de genre inférieur et peu lucratives. Ils ont abordé ensuite des opérations de grande envergure. Beaucoup sont encore marchands de boissons et de bonbons (*salepdži, šećerdji*), ouvriers maçons; d'autres ont déjà réalisé un progrès et sont devenus épiciers ou cafetiers. Les Albanais restent en général fidèles à ces métiers et à celui de bûcheron et de scieur de bois dans les villes. Mais quelques-uns, surtout dans les pays balkaniques libres, sont aujourd'hui entrepreneurs de constructions, de bâtiments et de ponts; il en est même qui ont fait fortune dans le grand commerce et dans la banque. Ceux des variétés moravo-vardarienne et de la Macédoine occidentale se sont élevés les premiers à ces occupations supérieures, surtout les Mijaci, les gens de Mavrovo et de Resen; rarement ils pratiquent les métiers inférieurs, tout au plus ceux d'épicier ou de cafetier.

Rien n'a plus contribué à notre époque que la *pečalba* à modifier le type central, d'autant qu'elle se pratiquait dans des régions très différentes. Cette transformation apparaît d'abord dans le costume, le genre de vie, les méthodes de travail et par là elle s'est étendue à la mentalité. Ceux qui ont fait fortune à l'étranger, de retour chez eux, contribuent à augmenter la richesse de leur village et de la contrée; ils introduisent dans les métiers, dans les affaires, de nouvelles méthodes. Beaucoup ont modifié leur façon de se loger, de s'habiller et de se nourrir. Surtout les *pečalbari* commencent à perdre leur mentalité de *raya*. Les habitudes de dissimulation et de ruse disparaissent peu à peu par le fait qu'elles ne trouvent plus leur emploi, ou beaucoup moins, dans leur nouveau milieu. Ils deviennent plus ouverts, plus expansifs. La peur et la crainte, innées chez eux, s'évanouissent, à mesure qu'ils ne sentent plus menacées leur vie ou leur fortune.

Quelques exemples de ces transformations ne seront pas inutiles.

Au cours de mes voyages à Mavrovo et à Nikiforovo, au-dessus des sources du Vardar, j'étais accompagné de trois indigènes qui avaient vécu de nombreuses années à Belgrade, l'un comme cafetier, le second comme boucher et exportateur de viande, et le dernier comme maçon; ils avaient l'habitude de revenir chaque été chez eux pour un court séjour. A Belgrade, ils fréquentaient soit les classes moyennes, soit leurs nombreux compatriotes exerçant les mêmes métiers qu'eux ou des métiers analogues. L'un deux, le maçon, avait conservé encore à cette époque son costume de Mavrovo. Tous trois avaient cette conception de la vie qui pousse à l'action et aux entreprises, et qui est caractéristique des classes moyennes dans les villes de Serbie. Ils portaient aux choses

publiques de Serbie le même genre d'intérêt que leur portent ces classes moyennes et les comprenaient comme elles. Ils connaissaient les personnages plus ou moins importants de la capitale. Ils avaient déjà adopté avec une grande énergie les revendications nationales serbes. L'enthousiasme patriotique était poussé chez eux jusqu'au point où il fait accepter tous les dangers et tous les sacrifices. J'ai trouvé la même mentalité chez quelques Mijaci de Tresonče qui travaillent comme maçons à Belgrade.

Dans ce village de Mijaci, j'ai connu de très près un « Américain » c'est-à-dire un homme ayant passé plusieurs années comme ouvrier en Amérique et qui s'est installé ensuite comme entrepreneur à Belgrade. Il a l'esprit ouvert à toutes les initiatives qui créent des entreprises nouvelles, transforment les modes de travail, à tous les progrès économiques qui peuvent être réalisés dans son pays natal. Il n'a pas pour cela perdu le sens de la vie paysanne et ne dédaigne ni les mœurs populaires ni les vieilles traditions de ses compatriotes. Il aime l'esprit démocratique de la Serbie, mais il n'approuve pas que tant d'hommes vivent aux « dépens de l'État ». J'ai vu, de même, un autre « Américain » dans le village de Vratnica, près de Tetovo. C'est aussi un homme entreprenant : il a doté le village d'eau potable, il s'est mis à défricher le *sredselo*, place libre au centre du bourg ; ayant travaillé dans les mines en Amérique, il recueille des échantillons de minerais et croit que l'avenir de la région est dans l'industrie minière. Tous deux sont enchantés de ce que la libération de leur pays ait ouvert le champ libre au travail et à l'émulation.

Dans le village de Botun, à Debrar, aux environs de Struga et d'Ohrid, certains paysans ont fait un court séjour dans la partie serbe du Banat. L'un d'eux y a passé plusieurs années et n'est revenu chez lui qu'à la veille de la guerre de 1914. Il s'est transformé complètement, peut-être parce qu'il avait émigré très jeune. Soigneusement rasé, portant le costume du Banat, il donne plutôt l'impression d'un homme du Banat ou de la Slavonie que de la Macédoine. Non seulement il parle la langue littéraire serbe, mais il a même pris l'accent du Banat.

Dans les dernières décades, nombreux sont ceux qui sont allés en Bulgarie soit pour y travailler, soit pour y étudier et devenir instituteurs ou prêtres destinés à se vouer à la propagande bulgare. Plusieurs ont exercé en Bulgarie les métiers de *halvadji* et de *bozadji*, c'est-à-dire de marchands de *halva* (pâte sucrée à l'orientale) ou de *boza* (boisson acidulée faite de millet ou de maïs) dans des boutiques que fréquentent même les gens de la bonne société. En général ils sont entrés en rapport avec les organisations des comitadjis et ont acquis leur mentalité ; d'après eux la Macédoine a été suffisamment travaillée par l'école et

l'église pour qu'il faille l'incorporer au plus tôt à la Bulgarie, avant que la propagande serbe ne soit fortement développée : par des insurrections, par la force, par la violence, il faut attirer l'attention de l'Europe; tous les moyens sont bons pour agir rapidement et sans scrupule. Les *pečalbari* qui ont reçu quelque instruction ont adopté ces idées. Quelques-uns se sont sacrifiés à la cause bulgare. D'autres ont exploité les chefs (*deici*), les organisations des comitadjis et l'État bulgare pour leur profit personnel. Mais d'autres qui ont résisté ont été rançonnés par les organisations terroristes.

J'en ai connu aussi plusieurs, deux surtout qui avaient passé de nombreuses années en Roumanie comme épiciers ou cafetiers : l'un à Trgu Jiu, l'autre à Giurgievo sur le Danube. Le premier est de Mavrovo, le second de Galičnik. Ils ont pris l'apparence physique du Roumain, s'habillent « à l'européenne » et parlent le roumain. Quoiqu'ils fassent étalage de patriotisme serbe, leur enthousiasme national est superficiel; il semble que ce soit pour eux une affaire de mode. Ils se plaignent que les guerres les empêchent de reprendre leur commerce et les obligent à vivre longtemps dans des villages perdus, loin de toute civilisation. Le dernier, venu en Roumanie avec son père alors qu'il était tout enfant, avait suivi le cycle d'études entier de l'école primaire roumaine, ce qui d'ailleurs est rare. Il reproche à son père de l'avoir ramené au pays à l'âge d'homme. En Roumanie, dit-il, on vit mieux et plus facilement. A l'entendre, il n'y a pas en Roumanie de difficulté, de quelque nature qu'elle soit, dont on ne puisse venir à bout par les moyens généralement employés en Turquie. A l'encontre des autres *pečalbari*, ceux qui reviennent de Roumanie paraissent avoir des conceptions morales assez relâchées.

Ces émigrations ont introduit parmi les gens du type central des conceptions différentes et souvent contradictoires, de vivre, de travailler, de sentir, de penser; elles ont produit parfois un véritable déséquilibre.

TRADITION ET CONSCIENCE NATIONALE

La masse amorphe slave et l'âme balkanique. — Ainsi, entre Prilep, Salonique et la Mesta (peut-être plus loin encore vers l'Est) le type central a conservé les qualités physiques et psychiques qu'il avait reçues des générations précédentes. Là est demeuré en général un type archaïque, une masse amorphe, qui a conservé, par-ci par-là, des traces de traditions serbes, mais qui en général est dépourvue de conscience nationale.

Cependant, dans les villes et dans certains villages du midi, les You-

goslaves primitifs avaient été si fortement pénétrés par l'ancienne civilisation balkanique qu'on a pu constater chez eux, ainsi que chez les autres populations chrétiennes, au début du XIXe siècle, les premiers indices de la formation d'une âme balkanique. Dans le type central comme dans l'empire byzantin, c'est la religion bien plus que la nationalité qui a servi de lien. Ayant les mêmes conceptions morales, parvenus au même niveau de civilisation matérielle, tous les chrétiens des villes étaient unis par la religion orthodoxe et sous le nom générique de *Risjani* (chrétiens) ils formaient un bloc très compact en face des Turcs. Ils avaient les mêmes communautés ecclésiastiques, les mêmes organisations de métiers (*esnaf*), souvent les mêmes intérêts.

Dans les villes encore des croisements par mariage étaient fréquents entre les Grecs, les Aromounes, les Albanais orthodoxes et les Slaves. Les Grecs eux-mêmes dont les sentiments patriotiques étaient assez vifs ne les manifestaient guère à cette époque d'une façon offensive. Cet état de choses durait encore vers 1860, et les vieilles gens parlent aujourd'hui du temps où, tous étaient unis dans une même foi (*naša, edna vera, risjani ljudi*). Sauf dans la région de Kosovo et de Metohija et jusqu'à Prilep, ces gens ne se donnaient dans leurs chansons populaires aucun nom national : ils n'étaient que des « chrétiens ». Leurs chants lyriques traduisent aussi cet état d'âme : « Je suis née chrétienne, je mourrai telle, vivante je ne deviendrai pas turque ». (*Risjanka sam se rodila, Risjanka pak ću zaginam Turčinka živa ne bidvam.*)

Il n'y a donc pas eu, au cours des derniers siècles, d'influences extérieures assez fortes pour assimiler la majorité de ces Yougoslaves. Tout au plus peut-on relever quelques traces, quelques survivances d'une conscience nationale, héritage d'un lointain passé. Quels sont ces vestiges? Et y a-t-il des différences, à ce point de vue, entre les divers groupes ethniques de ce type?

Vestiges de la conscience nationale. — On sait que les Bulgares, d'origine turco-finnoise, après avoir conquis la partie septentrionale de la Bulgarie actuelle, ont fondé dans les Balkans le premier État slavo-bulgare organisé militairement, et qu'ensuite ils se sont fondus avec les Slaves qu'ils avaient subjugués. Plus rapproché de Constantinople que l'État serbe, l'État bulgare du Moyen-Age avait aussi bien avant lui engagé des luttes avec Byzance. Sous le règne de Siméon (893-927) cet État bulgare avait étendu sa domination sur tout le domaine du type central, et c'est alors que les Slaves de ce type subirent l'influence de l'amalgame slavo-touranien. Après la disparition de l'État bulgare, un seigneur de Trnovo fonda dans la partie occidentale du type central

(Prespa, Ohrid) un nouvel État, qui, sous le règne de Samuel, étendit ses conquêtes jusqu'aux régions danubiennes. Avec la soumission de cet État par Byzance cessa à peu près l'influence des Bulgares sur les Slaves du type central. On ne trouve dans les régions de ce type aucun vestige important d'une civilisation matérielle datant de la domination bulgare. D'après les enquêtes que j'ai poursuivies sur place, j'ai pu constater qu'il n'y a plus là aucun souvenir de ce passé historique bulgare. Admettre que ce passé historique a dû laisser des traces et créer des liens intimes entre le pays central et la Bulgarie, c'est faire une supposition toute gratuite.

Plus tard, l'État serbe a étendu sa domination sur ces mêmes régions, surtout sous le règne du roi Milutin et du tsar Dušan à la fin du XIIIe et au XIVe siècle. A ce moment a commencé entre l'État serbe et Byzance une lutte pour l'hégémonie dans la Péninsule. De cette époque datent les monuments les plus importants de la région centrale, notamment des églises et des monastères ; les plus connus sont ceux de Gračanica, de Dečani et de Banjska, en Kosovo et dans la Metohija, puis les nombreuses églises et les monastères de la région de Skoplje, construits par les souverains de la dynastie des Némanići : le monastère de Lesnovo au sud de Kratovo, dû à Oliver, grand gentilhomme du tsar Dušan; les églises de Nagoričino, près Kumanovo; le monastère de Treskavac, près Prilep, etc. Les capitales de l'État serbe de l'époque des Nemanjići, comme Skoplje, Prizren, Priština se trouvaient dans cette région. C'est dans ces centres et à Sérès que se tenaient les « *Sabor* » (assemblées) du pays serbe ou « *Sabor* serbes ». Ils se réunirent une dizaine de fois sous le règne de Dužan. Ces *Sabor* édictaient des lois qui n'étaient au début que des traductions ou des adaptations des codes ecclésiastiques byzantins, les « Nomo-Canons » ; on y introduisit plus tard les prescriptions du droit coutumier populaire et d'autres qui convenaient au caractère du peuple et à l'état social de ces régions (V. Bogišić). Le plus complet et le plus original est le « Code de Stefan Dušan, tsar des Serbes » promulgué d'abord à la Grande Assemblée de la noblesse et du clergé tenue à Skoplje, en 1349, augmenté ensuite à l'assemblée de Sérès en 1359. Le plus ancien manuscrit du code de Dušan a été découvert à Struga, sur le lac d'Ohrid. Aujourd'hui encore subsistent chez les populations du type central certains usages juridiques dont quelques-uns avaient passé du code de Dušan dans le droit coutumier, tandis que d'autres suivant la voie inverse, avaient été codifiés à titre de coutumes (S. Novaković). Le langage des gens de ce type a conservé aussi de nombreux mots employés dans le Code de Dušan, tels que *mužiti*, *pristav*, *podložnik*, etc. Notons enfin que, même à l'époque turque, il s'est tenu autour des monastères

des assemblées populaires et qu'on y rencontre une population qui joint à un plus grand dévouement à l'église et à la nationalité serbes des manières plus affables et plus polies.

C'est sans doute à ces multiples restes d'une civilisation serbe du Moyen-Age, au souvenir plus récent de cette domination serbe et des luttes qui marquèrent la conquête turque, que le pays doit d'avoir conservé des traditions historiques serbes. Ce sont les seules qu'on rencontre dans la région centrale. Elles ne sont pas partout également vivantes ou également conservées, parfois même elles sont presque effacées.

Les plus fortes, les mieux conservées, se trouvent dans la variété de Kosovo-Metohija; puis sur la Morava supérieure (Gnjilane), dans les environs de Niš et de Vranje, dans la région de Skoplјé; à l'est de Skoplje, vers Kratovo, à l'ouest vers Debar, et au sud vers Prilep. Ce sont surtout des contes — les chansons sont plus rares — relatifs à la bataille de Kosovo, à l'époque des Nemanići, et surtout au tsar Lazar, à Dušan le puissant (*silen* Dušan) et au « Kral Marko ».

Les traditions nationales serbes ont été propagées surtout par les *pevci* (chanteurs) de Prilep qui chantaient, en s'accompagnant sur les *gusle*, les principaux épisodes de l'histoire serbe : la construction de Dečani, la bataille de Kosovo, la vie du héros serbe Kraljević Marko. Au sud de Prilep, les souvenirs historiques s'affaiblissent de plus en plus. Toutefois dans la plaine de Bitolj (Monastir) on sait encore les « chansons royales » (*kralske pesme*) serbes et on a gardé la mémoire de la bataille de Kosovo où le « sang répandu montait jusqu'aux genoux » (*pala krvnina do kolena*). Ce souvenir s'est conservé de même à Prespa. C'est à l'occasion de la slava, la fête du saint patron, coutume proprement serbe de cette région, qu'on entend généralement ces chants. Notons encore une chanson sur Karageorge et l'insurrection serbe de 1804, très répandue dans toute la Macédoine occidentale et le pays moravo-vardarien[1].

Influences récentes. — Tel fut à peu près l'état du sentiment national parmi ces populations jusqu'aux premières années du XIX[e] siècle, même jusqu'en 1870. A cette époque, les villes vardariennes, même Sérès, entretenaient des relations commerciales très étroites avec la Serbie. Les Macédoniens possédaient alors à Belgrade des entrepôts de laine, de *šajak* (drap grossier), et c'est par Belgrade qu'ils commerçaient avec Budapest et Vienne. Un grand nombre de vieilles familles macédoniennes (de Veles, de Prilep, d'Ohrid, etc.), installées en Serbie,

1. Kraj Morava bel čadore, Kara Djordji, Karadjordjija bre, pod čadore, etc. (Auprès de la Morava une tente blanche est dressée; Kara George est dans cette tente....)

se sont toujours considérées comme Serbes. De leur sein sont sortis non seulement des négociants de marque, mais aussi des ministres, des présidents du conseil, des généraux.

Plusieurs villes du type central, Prilep, Veles, même des villages avaient fondé des écoles serbes, uniquement en vue de l'instruction des enfants. Les Slaves macédoniens en demandaient au gouvernement serbe plus qu'il n'en pouvait donner. Lorsqu'en 1898, je visitai pour la première fois Salonique, de vieux commerçants, dont les fils sont devenus Bulgares, m'ont raconté qu'ils étaient allés vers 1870, à Belgrade pour prier le régent de leur envoyer des instituteurs et des livres scolaires serbes. Il s'y refusa. A cette époque précisément arrivèrent des instituteurs bulgares qui, tout en fondant des écoles, travaillèrent à faire naître l'antagonisme entre les Slaves et les Grecs. Il n'y avait alors presque aucune opposition entre leur action et celle des instituteurs serbes. Bien mieux, la tendance à réaliser un État commun serbo-bulgare était générale.

Tout changea lorsque la Russie commença à s'intéresser à la question bulgare. En 1782, elle avait conclu avec l'Autriche un accord en vertu duquel la sphère d'influence russe comprendrait à peu près la moitié orientale de la Péninsule, l'autre moitié étant réservée à l'Autriche. Mais ces deux zones n'étaient pas délimitées d'une façon précise, et chacun des deux États tendit à agrandir son domaine. De cette époque date surtout leur antagonisme dans les Balkans.

S'inspirant de ses propres intérêts, et pour donner satisfaction aux vœux des Slaves balkaniques encore sous la domination turque, la Russie entreprit une campagne diplomatique pour faire créer une église slave indépendante du patriarcat grec. La Porte y consentit en 1870, et cette église autonome prit le nom d'Exarchat bulgare. Les Bulgares eurent du même coup le droit d'ouvrir des écoles. Par ce double moyen, ils commencèrent à travailler la masse slave en majorité amorphe et à l'orienter dans le sens bulgare.

Survint la guerre de 1877. Victorieuse, par le traité préliminaire de San Stefano, la Russie obtint la création d'un État comprenant à la fois la Bulgarie et presque toute la région centrale. Ce fut la « Bulgarie de San Stefano ». Mais le Congrès de Berlin ne reconnut pas cette création. Pendant les guerres de cette époque et au cours des délibérations du Congrès, les représentants officiels de la Russie ont constamment affirmé que les intérêts russes étaient identiques aux intérêts bulgares.

Constamment, ils se sont efforcés de réduire les territoires attribués à la Serbie pour les incorporer à la Bulgarie[1]. Considérée comme com-

1. J. Cvijić. *Questions balkaniques*. Paris et Neuchâtel, 1916. P. 24.

prise dans la sphère des intérêts autrichiens, la Serbie ne fut même pas consultée. D'ailleurs toute l'activité déployée jusqu'à ces derniers temps par la Russie dans la Bulgarie libérée a montré son intention d'en faire une province russe. Pour écarter ce danger, la Bulgarie a dû se livrer à des despotes comme Stamboulov.

Mais tout en se détachant de la Russie elle gardait le même programme : la réalisation de la Bulgarie de San Stefano.

Le traité de San Stefano livrait à l'influence bulgare la Macédoine tout entière. C'est dans ce sens qu'on travailla à Sofia, et la propagande se fit plus intense après l'union de la Bulgarie avec la Roumélie orientale en 1885. L'exarchat devint alors un simple instrument de propagande bulgare. Les écoles fondées en Macédoine n'eurent d'autre but que de bulgariser le pays. Par la violence, par l'assassinat des partisans les plus influents de la Serbie, des bandes de comitadjis servirent les mêmes desseins. L'Angleterre soutint la Bulgarie, pour s'en faire une arme contre les Russes.

Les écoles serbes de Macédoine antérieures à l'Exarchat avaient été supprimées. Privés de leur propre église, les Serbes commencèrent à les rouvrir seulement après 1886, cette fois sous l'égide du patriarchat œcuménique. Ils avaient réussi à réinstaller à peu près 300 écoles serbes dans ces régions avant la guerre de 1912. Tous les Serbes instruits considéraient le mouvement bulgare en Macédoine comme une création artificielle et politique. Sans doute les conditions dans lesquelles les Serbes travaillaient en Macédoine étaient rendues bien difficiles par le fait qu'outre la Bulgarie deux grandes puissances contrariaient leurs aspirations. Mais un peuple qui tient, comme le peuple serbe, à son histoire et à ses sentiments nationaux ne peut se laisser arrêter par l'injustice, par les intérêts politiques, par des violences comme celles des comitadjis.

Les vallées de la Morava et du Vardar forment une unité géographique et économique. C'est la voie maîtresse qui unit étroitement Serbie et Macédoine. Séparée par les Rhodopes et le Pirin de la vallée du Vardar, la Bulgarie n'a pas de liens avec cette vallée, sa vie économique est orientée dans d'autres directions, vers les ports de la Thrace et la mer Noire. C'est pourquoi la Macédoine fut, pendant la domination serbe au Moyen-Age, l'une des principales régions de l'Empire, tandis que, au cours de l'occupation bulgare, elle n'était qu'une province très éloignée du centre national.

La population de la Macédoine proprement dite au sud de Veles et de Prilep n'est pas un obstacle à l'expansion serbe vers le Sud. Si elle n'a conservé que des traces très vagues d'une conscience nationale serbe,

elle n'a aucune tradition historique qui la rattache à la Bulgarie. C'est en général une masse archaïque slave, une masse flottante, sans conscience nationale déterminée : ce sont les Slaves macédoniens.

Aucun savant ayant étudié la question sur place ne pourrait aujourd'hui admettre que la langue et l'ethnographie des Slaves macédoniens les désignent comme bulgares. Le folklore, la *slava*, l'organisation sociale en *zadruga* sont indubitablement chez eux d'origine serbe. De plus en plus on se rallie à l'opinion de V. Jagić, d'après laquelle les dialectes macédoniens au sud de Prilep forment la transition entre le serbo-croate et le bulgare. Les Šopi de la Bulgarie occidentale sont incontestablement plus proches des Serbes par la langue, que des Bulgares. C'est en vain que les propagandistes bulgares s'appuient aujourd'hui sur d'anciennes cartes ethnographiques, dressées à une époque où l'on ne savait à peu près rien de la langue et de l'ethnographie des Slaves macédoniens. Ces cartes sont sans valeur comme les statistiques falsifiées mises en avant par les mêmes propagandistes.

Un revirement commençait cependant à se dessiner de plus en plus dans la politique européenne en faveur des aspirations serbes. La Russie ne soutenait plus avec autant d'insistance la cause bulgare et son antagonisme avec l'Angleterre allait s'atténuant. Comme conséquence, l'Angleterre ne s'intéressa plus autant à la cause bulgare. Il apparut de plus en plus clairement que la situation géographique de la Serbie faisait de ce pays un rempart naturel contre les ambitions de l'Europe centrale en Orient. Cela devint évident surtout pour la France, qui avait tout à craindre des puissances de l'Europe centrale. Tandis qu'auparavant l'Angleterre et la Russie suscitaient des obstacles presque insurmontables aux progrès de la Serbie vers le sud, la situation politique amena ces deux grandes puissances à cesser toute opposition à cette extension.

Serbes et Bulgares cherchèrent alors à s'entendre, et les négociations aboutirent au traité de 1912. Il fut conclu dans des circonstances très difficiles pour la Serbie. Dans la région entre la Šarplanina et la Struma, la Bulgarie disposait non seulement de l'organisation ecclésiastique mais aussi d'autres moyens de propagande qu'elle s'était forgé elle-même. Elle avait pour elle l'opinion publique, surtout la presse. L'Europe aussi croyait, en 1912, l'armée bulgare bien mieux préparée et organisée que l'armée serbe. Sans appuis, ne pouvant compter que sur elle-même, la Serbie accepta la frontière de 1912, arrangement qui a provoqué, une fois connu, une explosion de mécontentement dans le pays. Pourtant elle avait réussi à faire accepter par la Bulgarie la clause qui désigne toute la région entre la Šarplanina et la Struma comme une région de transition ethnographique.

Après la guerre serbo-bulgare de 1913, la paix de Bucarest attribua à la Serbie la vallée du Vardar et la région de la Macédoine occidentale. On constata alors que la propagande bulgare de 1870 à 1912, soit pendant une période de 42 ans, était restée superficielle. La Bulgarie n'avait atteint de résultats appréciables que dans certaines villes où de nombreux Slaves avaient été gagnés au parti bulgare. Après 1913, la population commença à se dégager rapidement de tout ce qui lui avait été imposé par la propagande. On peut dire que, sans la guerre mondiale, la Macédoine serait complètement gagnée à la Serbie. Il convient de reconnaître que l'administration serbe n'a pas toujours été à la hauteur de sa tâche, et qu'il y a eu des mécontents, surtout dans les parties orientales, limitrophes de la Bulgarie, et ce mécontentement fut entretenu et attisé par les bandes bulgares qui passaient clandestinement la frontière.

Les événements actuels n'ont pas achevé leur cours : ils sont trop connus pour que nous ayons besoin d'en parler.

CHAPITRE XI

VARIÉTÉS DU TYPE CENTRAL

Différence psychique entre l'Est et l'Ouest. — Variété de Kosovo-Metohija. — Variété de la Macédoine occidentale. — Variété moravo-vardarienne. — Variété des Šopi ou Torlaci. — Variété de la Macédoine méridionale.

Différences psychiques entre l'Est et l'Ouest. — Nous ferons d'abord la distinction entre les populations de l'Est et celles de l'Ouest. Leur limite ne peut pas être tracée avec une précision absolue. Constituée par une large bande de territoires dirigée du Nord au Sud, elle coïncide à peu près avec la zone de population turque, qui, partant de Dojran, va vers le Nord, à l'Est du Vardar, et se prolonge jusqu'à Skoplje. Très nette en Macédoine, cette limite psychique peut être suivie vers le Nord jusqu'au Danube.

Nous avons signalé à plusieurs reprises qu'il y a dans la variété occidentale du type central certaines particularités rappelant les traits analogues du type dinarique. Quelques-unes de ces particularités psychiques se retrouvent même chez tous les peuples balkaniques de l'Ouest. Par elles, les Serbes, les Albanais, les Aromounes et les Grecs de l'Épire s'opposent à la population balkanique de l'Est. Ils ont en général plus de sensibilité, plus d'émotivité, de gaieté. Cette population est plus hospitalière et plus cordiale, plus vive et plus alerte. Elle chante aussi plus volontiers. En Macédoine occidentale on aime la gaieté des Šumadiens et tout ce qu'il y a de généreux, de chevaleresque dans leur caractère. L'Ouest a plus de goût; les costumes féminins y sont plus riches, plus finement ornés et brodés.

La limite psychique sur la rive gauche du Vardar est si nette que j'avais d'abord pensé à ne distinguer dans le type central que deux variétés, celle de l'Ouest et celle de l'Est. Mais des différences, souvent très importantes, m'ont amené à en distinguer cinq. Ces variétés sont celles de Kosovo-Metohija, de la Macédoine occidentale, de la Morava-Vardar, des Šopi ou Torlaci, enfin celle de la Macédoine méridionale.

VARIÉTÉ DE KOSOVO-METOHIJA

Cette variété comprend la population du Kosovo, de la Metohija, de la Podrima et des *župa* de la Sredska et du Sirinić.

Cette population habite un des plus vastes bassins de la péninsule, divisé lui-même en plusieurs petits bassins par des barrières peu élevées et faciles à franchir. La Šarplanina et la Crna Gora de Skoplje (Karadag) séparent cette variété du reste du type central. Mais la population de Gnjilane, dans le bassin de la Morava-Binča (haute Morava), forme la transition entre celle du Kosovo et celle de la région Morava-Vardar. Au Nord-Ouest, la population de Mitrovica sert d'intermédiaire avec le type dinarique. La limite entre le type dinarique et la variété de Kosovo-Metohija n'est point la haute montagne de Rogozna (entre Mitrovica et Novi-Pazar), au nord-Ouest de Mitrovica, mais la rivière Lab, en plein Kosovo. On rencontre, il est vrai, dans les villages situés entre le Lab et le Rogozna, des familles du type Kosovo, mais les émigrants des régions dinariques sont bien plus nombreux. C'est surtout dans les villes que cette différence est sensible. Tandis que la population serbe de Priština appartient nettement au premier type, celle de Vučitrn et de Mitrovica est en majorité composée d'émigrés dinariques.

La région comprise entre le Lab et la montagne Rogozna, correspond à la zone de transition entre la variété de Kosovo et le type dinarique. Sous l'influence des familles de Kosovo, la population y a adopté le dialecte serbe oriental ou l'*ekavski*, mais on y entend souvent aussi des mots prononcés à la manière du dialecte *jekavski*. Quant au costume féminin, c'est celui du type dinarique qui est généralement en usage, quoiqu'on puisse voir çà et là, dans quelques villages, celui de Kosovo. Ces émigrés dinariques, qui ont apporté leur costume dans la région entre Lab et Rogozna, sont appelés par les gens de Kosovo, *Erci* ou *Erići* (la variété d'Era) ; ce sont précisément les mêmes noms que leur donne la population de Kosovo émigrée à Župa et à Levač.

Il était plus facile aux pasteurs dinariques de franchir la haute Rogozna que de traverser le Lab, au lit profond, au fond vaseux, aux rives marécageuses et bordées de saules et d'osiers, qui n'est guéable, et encore difficilement, que sur de rares points de son parcours.

Sur la rive gauche du Lab on trouve la population de Kosovo ; et chez elle on est frappé dès l'abord par la beauté et la richesse des vêtements féminins puis par son dialecte particulier.

Le bassin de Kosovo est une unité physique remarquable. Au milieu de ses vastes champs ondulés serpentent lentement des rivières pares-

seuses. De hautes montagnes l'encadrent : Šarplanina, Prokletije, aux cîmes aiguës, dentelées comme les Alpes. On voit presque de chaque point du Kosovo, s'ouvrir de larges horizons. Le sol est composé de couches épaisses d'humus; sur les flancs et les sommets des montagnes voisines s'étendent des vastes pâturages. Pendant la majeure partie de l'année, le ciel est clair et serein. Cette nature a fait une forte impression sur les gens qui y vivent. Le *čifči* le plus opprimé connaît les noms des cimes les plus lointaines. Elles reviennent dans les chansons épiques, comme tous les traits de ce paysage. Dans aucun cycle des chansons épiques la topographie des grandes régions n'est représentée avec autant de précision et de clarté que dans celui de Kosovo. De toute la partie yougoslave de la Péninsule balkanique, le Kosovo est la région historique la plus riche en souvenirs des temps passés. La plupart des belles églises et des monastères de l'ancien État serbe y sont situés : Gračanica, Dečani, Banjska, la Patrijaršija de Peć, etc. Là se trouvent Prizren, la capitale du tsar Dušan, Priština et Paun-Polje, capitales du roi Milutin, Novo Brdo le centre minier le plus important de l'État serbe du Moyen-Age. Entre le Lab et la Sitnica, tout près de Priština, est le Mazgit Polje (le champ de Mazgit) où se livra la bataille de Kosovo (1389), et d'où l'on aperçoit la butte conique du Zrečan, près de Mitrovica, ancien fort du temps des Némanići. Tout près de Mazgit sont les ruines de l'église de Samodreža où l'armée serbe communia avant de livrer la bataille. Aux confins de cette région s'élève la Šarplanina, la montagne si souvent célébrée par les chansons populaires serbes. C'est là que Miloš Vojinović, le neveu du tsar Dušan, faisait paître ses troupeaux, là, que d'après la légende nationale dort Kraljević Marko, qui doit se réveiller lorsque renaîtra l'empire serbe. Tous les paysans de cette région connaissent ces vestiges de l'ancien État serbe et ces traditions nationales d'une si haute portée morale.

Le dialecte est une variété du dialecte *ekavski*, spécial à Kosovo; il se distingue surtout par des archaïsmes. Quoique la population actuelle de Kosovo ne semble plus compter qu'un cinquième d'indigènes, — le reste étant composé d'immigrés venus de toutes parts surtout des régions dinariques — elle a pourtant adopté dans son ensemble ce dialecte. Il s'est particulièrement conservé dans les *župa* montagneuses de Sredska et de Sirinić. Par les migrations il s'est répandu en se modifiant à travers la *Župa*, le *Temnić*, le *Levač*, la *Resava*, en Serbie, et de l'autre côté de la Save et du Danube, dans le *Banat*, la *Bačka* et le *Srem* (Syrmie).

Le costume féminin adopté également par les immigrés est d'une richesse et d'une beauté sans égales. Il rappelle celui des *vladika*, femmes des gentilshommes serbes du Moyen-Age. Faite surtout de des-

sins géométriques, la décoration en est rehaussée par des ornements qui rappellent ceux des anciens vêtements sacerdotaux et qu'on voit encore sur les murs des anciennes églises de Kosovo-Metohija.

Les pièces les plus anciennes de ce costume sont remarquables par l'harmonie discrète de leurs couleurs. Il serait superflu de les décrire toutes ici et nous nous bornerons aux plus caractéristiques. Notons d'abord les chemises des jeunes mariées, la *djurdjevajka*, brodées sur le devant, en bas et surtout sur les manches, qui sont d'une grande élégance. En général un hiver ne suffit pas à une jeune fille pour broder une de ces chemises. Ce sont ces broderies qui donnent toute leur valeur à cette pièce, car la toile et toutes les fournitures employées ne reviennent pas à plus d'une trentaine de francs. La pièce la plus belle de ce costume avec la calotte (*kapa*) est le *prevez*, que portent encore les femmes de Sirinić et de Sredska, et qu'on voyait naguère à Drsnik, à Kijevo, et à Loćani, dans la Metohija. Les plus beaux de ces *prevez* sont ceux dont les broderies représentent de vieux dessins, sans paillettes et sans fils d'argent (*srma*). Le *prevez* descend de la tête sur le dos, presque jusqu'à la ceinture. Le motif le plus fréquent, qui se répète avec de nombreuses variantes, porte le nom de *bistri-krst* (croix limpide) et rappelle ceux des anciens vêtements sacerdotaux.

Les traces de cette ancienne civilisation serbe se retrouvent aussi dans les autres traits distinctifs et dans les mœurs de cette variété.

Les *zadruga* des Serbes de Kosovo-Metohija se distinguent par les règles rigoureuses de leur organisation intérieure. Semblables à celles de l'ancienne population qui habitait la Serbie moravienne, il règne entre leurs nombreux membres la plus grande cordialité. La politesse, la douceur dans les manières, s'y font remarquer plus que dans toute autre région habitée par le peuple serbe.

Ce sont les mœurs de la vieille population qui occupait aussi la Šumadija et les contrées de la Drina, antérieurement à l'immigration dinarique. La sensibilité et la délicatesse de cette population de Kosovo se traduit avec d'infinies nuances, surtout chez les femmes qui ont été moins exposées au contact des Turcs et des Albanais. Ces femmes s'expriment avec un naturel, une réserve où l'on retrouve quelque chose de la distinction des anciens temps. Et l'on est d'autant plus frappé qu'elles vivent le plus souvent dans les pauvres dépendances des fermes (*čiflik*).

Le sentiment national serbe est peut-être plus belliqueux chez les gens du type dinarique, mais il n'est nulle part plus profond que chez les habitants de Kosovo. Ils sont vraiment, dans tout leur être, serbes et orthodoxes. D'ailleurs, il y a toujours eu parmi eux des combatifs, surtout à Sredska et à Sirinić, et encore plus à Podgor et à Prekorupјe dans la Metohija. C'est à ces deux dernières régions que se

rattachent « ces gens irascibles de Peč » (*ljuti pećanci*) qui ont émigré et se sont installés dans les régions de la haute Toplica et la Kosanica (bassin de la Morava méridionale). Par leur esprit d'initiative et de sacrifice et par leur héroïsme, ils ne le cèdent en rien aux meilleurs des Dinariques. Il y a dans leur caractère quelque chose de recueilli et de lucide. Dans les contrées où ils habitent avec des Monténégrins émigrés, ils se distinguent toujours de ces derniers par leur esprit plus vif et plus ingénieux.

Il existe encore d'autres traits communs à la population de Kosovo et à l'ancienne population de la Šumadija et des contrées de la Drina. Les uns et les autres emploient les mêmes mots pour désigner même dans leurs moindres détails les parties d'une charrue, d'un char ou d'une machine agricole. Ils ont les mêmes motifs d'ornementation et les désignent de façon identique; ces mêmes motifs se retrouvent d'ailleurs dans les régions de Sjenica, de Novi-Pazar et dans la vallée de l'Ibar. Tout semble indiquer que les populations de ces contrées étaient identiques à celles de la Šumadija, à celle aussi qui vit actuellement à Kosovo. La vieille civilisation serbe paraît ainsi avoir été uniforme; mais, dans la suite, cette vieille population indigène a été débordée et noyée dans le flot des émigrants dinariques plus rudes.

La population de la variété de Kosovo-Metohija se distingue donc par des caractères psychiques différents jusqu'à un certain point de ceux du type dinarique et du type central. Et ceci est en rapport avec les particularités physiques de la région et aussi avec le grand passé historique et la vieille civilisation serbes. Elle est, en outre, caractérisée par une empreinte plus archaïque. L'évolution qui a transformé le type dinarique au cours des derniers siècles ne l'a qu'effleurée. Elle a subi plus directement l'influence du régime turco-albanais d'oppression et de violence, et par là elle se rapproche plus du type central que du type dinarique. A côté de la variété moravo-vardarienne et mieux qu'elle, la variété de Kosovo représente la transition entre le type dinarique et les autres variétés du type central.

VARIÉTÉ DE LA MACÉDOINE OCCIDENTALE

La population qui correspond le plus complètement au type central, est celle de la Macédoine occidentale, depuis les montagnes de Jakupica et Babuna, à l'Est, jusqu'à la côte ouest du lac d'Ohrid et la rive gauche du Crni Drim, en englobant la région de Golobrdo. Vers le sud, elle s'étend jusqu'au bord méridional du bassin de Bitolj et à la Malka Niče, où commence la variété de la Macédoine méridionale.

Son domaine est composé de larges bassins autour desquels s'élèvent de hautes montagnes, qui, presque toutes, dépassent 2000 mètres. Le fond de ces bassins y est plus élevé que partout ailleurs dans la Péninsule. Elle est en bordure de l'Albanie dépourvue de routes et demeurée presque sauvage.

Quelques-uns des caractères de cette population sont incontestablement en rapport avec la situation géographique et le relief de la région. Ici prédomine la vieille population, et les émigrés serbes d'Albanie qui sont venus s'établir dans ce pays surtout au cours des deux ou trois derniers siècles y formèrent des groupes plus importants qu'ailleurs.

La population de la Macédoine occidentale est demeurée très fidèle aux anciennes mœurs slaves. Sa langue, son costume sont très archaïques. Quoiqu'on y trouve çà et là quelques oasis du régime patriarcal, il ne s'est pas conservé aussi pur que dans le type dinarique. La variété occidentale est en général pénétrée et modifiée par les influences de l'ancienne civilisation balkanique ; et cela d'autant plus que les Aromounes qui ont été les agents principaux de cette civilisation, y ont vécu en grand nombre. D'autre part, ces Aromounes ont été en nombre considérable assimilés par les Slaves. Aussi, la plus grande partie de la population de cette variété a-t-elle subi des modifications psychiques importantes. Nous les avons mentionnées dans l'exposé des caractères psychiques du type central.

La limite orientale de cette variété, près de Prilep, est particulièrement intéressante. Ici s'intercale entre elle et celle de Morava-Vardar une zone large de 15 à 20 kilomètres, rocheuse et déserte. En partant de Prilep pour franchir le col Prisat et descendre dans la région de Veles, de la Babuna et du Has on s'élève d'abord sur des pentes douces, parsemées de blocs de granit aux formes bizarres, puis sur des schistes et des calcaires cristallins. Le versant opposé, celui de Veles, plus abrupt, apparaît tout verdoyant avec ses buissons et ses forêts d'arbres à feuilles caduques. Le contraste dans l'aspect du pays, l'existence de cette zone rocheuse (*hrid*) déserte établissent une ligne de démarcation très nette. Les gens de Prilep désignent ceux de la région de Veles sous le nom générique de *Prekoridjani*.

Dès qu'on arrive à ces groupes de population moravo-vardarienne, on constate la disparition du costume occidental, si riche en couleurs et en broderies. Les femmes ne portent plus ici que des chemises et des vêtements sans ornements. Les hommes ont les mêmes vêtements de drap noir (*sukno*), de fabrication indigène, que ceux de la Šumadija, mais la forme en paraît quelque peu différente et rappelle celle des gens de Vranje. Le dialecte même est moins archaïque. Toute la vie de la po-

pulation est aujourd'hui influencée par la voie ferrée moravo-vardarienne.

VARIÉTÉ MORAVO-VARDARIENNE

Cette variété pourrait être appelée plus exactement la variété de la Morava méridionale (Morava Binča) et du Vardar supérieur. Son domaine est la vallée de la Morava méridionale, de Niš à Gnjilane, et le Vardar depuis sa source (Vrutok) jusqu'à Demir-Kapou. Elle comprend aussi la population des vallées de la Treska près de Skoplje, dont le bassin porte le nom de Poreč, de la Markova Reka, de la Pčinja avec la Kriva Reka, des bassins de la Babuna et de la Topolka à l'ouest de Veles, etc. Elle est séparée des Šopi par la bande de population turque que nous avons signalée à l'Est du Vardar. Au Nord, elle touche au groupe de la Šumadija.

Plus que toute autre, la variété moravo-vardarienne a une composition ethnique variée. Outre un vieux fond indigène, elle renferme des populations immigrées appartenant à toutes les variétés du type central, même au type dinarique. Dans les vallées de la Toplica, de la Kosanica et de la Pusta Reka, dominent les émigrés venus du Monténégro, de l'Herzégovine, puis de la Metohija et du Kosovo. Ces derniers se rencontrent aussi autour du défilé de Grdelica et à Zaplanje près de Niš tandis que les Monténégrins sont venus s'installer depuis un certain temps jusque dans le bassin de Leskovac. Dans la partie orientale de la région, il y a de nombreux émigrés venus de la variété des Šopi et de la Macédoine occidentale. Inversement, les gens de la variété moravo-vardarienne ont émigré en grandes masses vers le Nord et entrent aujourd'hui pour un très fort pourcentage dans la population de la vallée de la Morava, depuis Niš jusqu'à Smederevo et celle de la Šumadija orientale autour de Kragujevac (vallée inférieure de la Lepenica) et de Jagodina. Elle n'a d'ailleurs pas seule alimenté cette émigration. Grâce à l'action centralisatrice de la grande vallée moravo-vardarienne, à la fertilité de ses bassins et au développement des voies de communication, la population de toutes les régions environnantes est venue s'y déverser pour s'écouler ensuite vers le nord, surtout depuis la libération de la Serbie en 1815. Nous avons montré plus haut comment ce courant moravo-vardarien est venu influencer les caractères psychiques du groupe de la Šumadija.

Bien que mélangée aux populations environnantes, la population indigène a conservé quelques-uns des traits originaux de l'ancienne civilisation serbe, surtout dans la vallée de la Morava-Binča (Gnjilane), dans

le Poreč, dans le bassin de Tetovo et dans la Crna Gora de Skoplje. Les traditions de l'ancien État serbe ont subsisté là sous forme de contes et de légendes célébrant la bataille de Kosovo, le tsar Lazar ou Dušan le puissant, etc. L'ancien costume féminin s'y est conservé avec bon nombre de coutumes et de croyances.

Le groupe de la Morava méridionale fut englobé presque tout entier dans les limites de la Serbie après 1878. Au cours des guerres de 1912-1917, il a donné à l'armée serbe quelques-unes de ses meilleures troupes.

Mais l'ancien genre de vie est en train de se transformer sous l'influence des modifications profondes qui se sont produites, nous l'avons vu, dans la Šumadija. Les idées modernes, une vie économique plus intense, les aspirations nationales ont fait leur œuvre. Les anciennes mœurs tendent à disparaître et avec elles les derniers restes de la vieille civilisation balkanique et turco-orientale. C'est le costume de la Šumadija, fait de drap noir (*sukno*), qu'on trouve aujourd'hui jusque dans les vallées de la Topolka et de la Babuna, près de Veles. L'esprit d'entreprise a partout pénétré, surtout dans le bassin de Leskovac, et plus au Sud, jusqu'à Veles. Dans le Tikveš seulement, au Sud du défilé de Veles, ces influences venues du Nord se sont moins fait sentir.

VARIÉTÉ DES ŠOPI OU TORLACI

Elle est nettement séparée de la variété moravo-vardarienne par la bande vardarienne de population turque. Mais au nord, ces deux variétés se confondent insensiblement, surtout dans le bassin de la Morava méridionale.

A l'Est, la limite est également très nette. Elle est formée par une large zone située entre l'Iskar et l'Osem, prolongée au sud du Balkan par la ligne de partage des eaux de l'Iskar et de la Marica et se terminant entre les localités de Vakarel et d'Ihtiman. Au delà, c'est le domaine du type balkanique oriental. L'ancienne population prédomine; les immigrés sont descendus des bassins supérieurs de la Nišava, du Timok, de l'Iskar, de la Bregalnica et de la Struma, et se sont répandus jusqu'au Danube, en Bulgarie. Serbes et Bulgares leur donnent le nom de *Torlaci* entendant par là qu'ils ne parlent bien ni le serbe ni le bulgare; on les nomme aussi les *Šopi*, c'est-à-dire à peu près les « rustiques ». Mais ils n'acceptent pas volontiers ces dénominations. Les auteurs serbes ont considéré depuis longtemps les Šopi comme des Serbes. Pour eux, c'est une masse slave plus pure que celle qui se trouve à l'Est de l'Iskar; elle parle en effet un dialecte qui se rapproche

beaucoup de la langue serbe. Dans ces derniers temps, des études minutieuses (Olaf Brock, Belić) ont démontré que le dialecte des Šopi possède en effet tous les caractères essentiels de la langue serbe, mais les auteurs bulgares affirment que, sur dix caractères essentiels de la langue des Šopi, trois seulement sont serbes, les autres étant bulgares (Zonef). D'autre part, Rista Nikolić a retrouvé chez ces Šopi la *zadruga*, la *slava* et autres caractéristiques des mœurs serbes[1].

C'est chez les Šopi que l'influence de l'ancienne civilisation byzantine est la plus faible, et pour cette raison leur région est celle où dans le type central le régime patriarcal est demeuré le plus pur. Il faut toutefois excepter les contrées de la Bregalnica et de la Struma où l'influence de l'ancienne civilisation balkanique est plus marquée.

On rencontre rarement chez les Šopi l'esprit d'entreprise des autres variétés du type central. Ils sont souvent apathiques et engourdis. Leur vie patriarcale est plus arriérée que celle des Dinariques. Leurs maisons ont une forme grossière, l'intérieur est plus pauvrement meublé que dans toute autre maison yougoslave. Les mets, toujours les mêmes, sont préparés de la façon la plus primitive; la cuisine est bien différente de celle des Era, si succulente et si variée. Les Šopi n'ont pas, dans leurs maisons, de pièce spéciale pour les repas (*trpezar*) comme en ont souvent les Dinariques. Chez eux, presque pas de belles broderies, de dessins harmonieux, comme dans les autres variétés du type central. Il est d'autant plus surprenant de constater que c'est dans le pays des Sopi que s'est développé le tissage des tapis de Pirot (de ceux aussi de Ciprovac, qui sont d'une qualité inférieure) ornés de dessins orientaux et nationaux. Mais cette industrie est limitée presque exclusivement à la ville de Pirot et doit probablement être considérée comme importée d'Orient.

Les hommes portent des grands manteaux de drap blanc grossier, très chaud, qui leur donnent un aspect lourd.

Solidement bâtis, bien développés physiquement, les Šopi se distinguent par leur grande endurance au travail et une persévérance tenace vers les buts à atteindre. Leur développement intellectuel est très lent et continue même à un âge avancé. Toutefois, ceux qui ont reçu de l'instruction s'habituent souvent à la discipline intellectuelle et au travail méthodique.

Comme tous les gens du type central, les Šopi, à l'exception jusqu'à un certain point de ceux qui vivent en Serbie, ont conservé bien des caractères de la *raya*, sa morale très inférieure, sa dissimulation, sa ruse parfois grossière. Il semble que cette variété compte plus que

1. *Naselja*, t. IX, Belgrade, 1912.

toute autre des gens à l'esprit étroit, d'un entêtement caractéristique et dont on ne peut que difficilement avoir raison. On constate aussi chez eux une sorte de sensibilité comme comprimée et refoulée et un orgueil spécial qu'ils ne laissent que rarement paraître. Ils savent garder pendant des années, comme une blessure toujours ouverte, le souvenir d'une offense. Pourtant ils ne pratiquent pas la vendetta, et rien dans leurs traditions n'indique qu'ils l'aient jamais pratiquée.

La population des Šopi n'est cependant pas uniforme. Dans certains groupes on constate des traits analogues à ceux de la Šumadija : une plus grande vivacité d'esprit, plus de disposition à la gaieté, à la plaisanterie. Tels sont par exemple les groupes qu'on rencontre dans le Visok de Pirot, dans les environs de Trn, de Breznik et de Kula.

Jusqu'à ces derniers temps, ils sont restés fidèles à la vieille coutume de la *slava*, mais par suite de l'influence du clergé et des autorités bulgares — qui considèrent, avec raison, cette coutume comme spécifiquement serbe — elle disparaît dans les régions appartenant à la Bulgarie.

Autant qu'il y a chez eux de souvenirs du passé, ils sont uniquement serbes, et se sont conservés plutôt dans des contes, rarement dans des chansons. Jusqu'à Ihtiman, quand on vient de la Šumadija, la langue et les traditions historiques rappellent tout à fait la Serbie, c'est seulement au delà d'Ihtiman qu'on trouve une population avec laquelle il est plus difficile de s'entendre, bulgare dans le vrai sens du mot, à commencer par l'apparence extérieure. Néanmoins, dans certains pays habités par les Torlaci — comme notamment dans la plaine de Sofia — on rencontre plus de gens à face mongoloïde que dans les autres régions du type central. Là commencent à apparaître certains caractères qui ne prennent tout leur développement que dans le type balkanique oriental. D'une façon générale cependant on doit dire que les Šopi sont animés d'nn antagonisme souvent très vif contre les Bulgares.

La capitale de la Bulgarie est située en plein pays Šopi. C'est pourquoi il y a dans ses environs un grand nombre de Šopi bulgarisés, quoique les vrais Bulgares, ceux du type balkanique oriental, les considèrent comme différents d'eux-mêmes. Par contre beaucoup de familles de Sofia, de Vraca, de Berkovica, de Vidin, qui ont émigré en Serbie, comptent aujourd'hui parmi les meilleures familles serbes. D'elles sont issus les seuls Šopi qui se soient jamais distingués dans la vie publique.

VARIÉTÉ DE LA MACÉDOINE MÉRIDIONALE

Cette variété correspond à la variété adriatique du type dinarique. Mais la masse yougoslave est ici différente et elle a subi l'influence d'une autre civilisation.

Il est difficile de délimiter avec précision, au nord, la contrée où commence cette variété, car en se dirigeant de Skoplje vers le sud on ne rencontre pas de limite nette. Il en est comme des influences du climat méditerranéen, qui s'infiltrent le long du Vardar vers le nord et s'atténuent de plus en plus.

Le vieux fonds yougoslave se révèle par beaucoup d'archaïsmes dans la langue et les caractères psychiques : mais sur ce fonds sont venues se superposer les influences de l'ancienne civilisation byzantine, de la vie turco-orientale et gréco-levantine. En cherchant la limite septentrionale de cette variété, on peut être tenté de la trouver à la Ciganska Klisura (Cingane Derbent) au nord de la campagne de Salonique, ou plus au nord, à Demir-Kapija (Demir-Kapou) ; parfois aussi elle paraît remonter jusqu'à la gorge du Vardar au nord de Veles. Mais plus on va vers le nord, plus le type s'atténue bien qu'on rencontre au delà, surtout dans les villes, bien des individus qui lui appartiennent. Si, toutefois, en descendant du nord, on avait à choisir entre ces trois défilés pour marquer la limite, c'est à Demir-Kapija qu'on la placerait plus volontiers. L'hiver ou aux premiers jours du printemps, le voyageur y trouve une température plus douce ; les rayons du soleil sont plus ardents. Les froids excessifs des régions septentrionales ne se font plus sentir, sauf par exception, quand souffle le *vardarac*, le vent violent qui descend des sommets neigeux de l'intérieur. C'est à partir de ce défilé qu'on trouve des maquis méditerranéens. La plaine est couverte de prairies où paissent de nombreux troupeaux transhumants. A Demir-Kapou commence la région aux étés brûlants et presque sans pluie ; le voisinage de la mer rend la chaleur humide et étouffante ; elle irrite la peau et fatigue l'organisme. L'atmosphère est souvent lourde et suffocante autour des marécages et des lacs peu profonds. C'est une cause fréquente de maladies pour les pasteurs septentrionaux et le petit bétail qui souvent périt en masse. Là poussent les mûriers et les vignes qui couvrent de grands espaces, et aussi le tabac, le coton, le riz, les figuiers et les oliviers, cultures méditerranéennes et subtropicales.

C'est surtout depuis Demir-Kapija qu'en venant du nord on constate de notables différences dans l'aspect des villages et des maisons. Les villes sont plus nombreuses. Les villages eux-mêmes sont plus impor-

tants et plus rapprochés : ce sont presque des bourgades, avec des magasins d'épicerie et des *han* ou auberges. Dans beaucoup d'entre eux se tiennent de véritables marchés. Au pied des montagnes, les maisons sont construites en pierre, tandis qu'au milieu des plaines, elles sont en briques non cuites (*ćerpič*). Ces maisons sont plus vastes et d'aspect de plus en plus oriental et byzantin. Elles ont des auvents (*doksat*) et des balcons. Quand on y pénètre, on trouve d'abord une grande pièce, appelée *polatna* (une sorte d'*atrium*), qui est la plus vaste de la maison. C'est là que les hommes et les femmes passent la plus grande partie de la journée. Il y a toujours dans les chambres des divans bas et larges ; mais on couche sur des matelas placés directement sur le plancher. Il n'y a pas de poêle ; on se sert pour le chauffage d'une sorte de brasero, le *mangal*. La propreté est irréprochable. La vie matérielle des villages libres est identique à celles des villes septentrionales, qui ont subi l'influence de l'ancienne civilisation balkanique.

Presque la moitié de la population vit dans les villes et les bourgades. L'influence de la mentalité spéciale à Salonique y est évidente, mentalité de commerçants âpres au gain, toujours en quête de bénéfices faciles, n'ayant de considération que pour la *rabota*, les affaires. On sait la place que tiennent à Salonique les Juifs, les Grecs et les Levantins de toute origine. Ceux des classes inférieures croupissent souvent à l'écart dans une oisiveté apparente, mais sans cesse à l'affût des occasions de gain et de profit : dès qu'il s'en présente une, ils s'y ruent, se la disputent, gesticulent, crient et se bousculent. Les gens aisés exercent une influence très grande sur la population de la campagne, parce qu'ils détiennent plus de terres *čiflik* que les Turcs. Depuis les temps les plus reculés l'orthodoxie grecque de Salonique a une très forte emprise sur les Slaves de la Macédoine méridionale, avec ses églises des premières époques chrétiennes, qui par leurs vastes proportions, leur architecture et leur style sont justement considérées comme les plus belles constructions orthodoxes : telles l'église de Saint-Démètre, (patron de Salonique), celles de Saint-Georges, de Sainte-Sophie. Signalons encore l'influence du mont Athos avec ses nombreux monastères, les magnifiques processions religieuses et le nombre incalculable de moines et de prêtres qui parcourent le pays.

Après Salonique, Seres et Cavalla tiennent le premier rang comme villes gréco-levantines ; mais les petites villes comme Njegoš (Niausta), Ber (Verria, Karaferia), Voden (Vodena), Drama, Pazar, Kailar, etc., ont plutôt exercé leur influence dans un sens gréco-aromoune et turco-oriental. Citadins et paysans libres doivent au contact de cette civilisation urbaine le sentiment qu'ils appartiennent à une classe plus élevée.

Cependant à côté des villages libres, des bourgs et des villes, il y a

dans cette Macédoine méridionale beaucoup de *čiflik* slaves appartenant à de grands propriétaires. Ces villages se groupent dans les plaines fertiles qu'on a mises en culture, aussi sont-ils plus nombreux là que dans les autres parties de la Péninsule. Les maisons sont réunies en groupes sous un même toit : ce sont de petits logements alignés les uns à côté des autres, formant un carré ou un rectangle avec une cour commune au milieu de laquelle est bâtie la haute maison du maître, son *čardak*, d'où il surveille la rentrée de la récolte. Cette forme de *čiflik* n'existe que rarement en dehors de la variété de la Macédoine méridionale. Les habitants de ces villages ont conservé plus que les autres des traits archaïques slaves soit dans leur langue, soit dans leurs mœurs et dans tout leur être. Néanmoins ils n'ont pu échapper entièrement à l'influence des vieilles civilisations et à celles plus récentes de Salonique.

Les Slaves de la Macédoine méridionale appartiennent pour la plupart à l'ancienne population. Au sud de Demir-Kapija ils ont peu émigré, moins que toute autre variété du type central. Au nord, par contre, la population a émigré considérablement, se dirigeant plutôt vers la Serbie et la Bulgarie. Il y a cependant un courant migrateur important qui s'est dirigé vers le sud, c'est celui des pasteurs transhumants et des *pečalbari* du type central, surtout de la variété de la Macédoine occidentale, parmi lesquels beaucoup ont fini par s'installer dans le pays. Ces gens du Nord, de stature plus élevée et plus solidement charpentés, venant souvent de régions de hautes altitudes et de climat plus rigoureux, où le genre de vie était très différent, ont dû, dans ces régions basses méridionales à climat méditerranéen, s'adapter à un milieu tout autre. Il serait très intéressant d'étudier de près cette adaptation d'autant plus qu'il y a là un courant migrateur très ancien. Dès le Moyen-Age, des émigrés du type dinarique, les *Rašani* (les Serbes de la Raška), sont venus s'établir dans cette région. Cantacuzène a noté que des milliers de ces Rašani se sont installés autour du Ber pendant le règne du tsar serbe Dušan (XIVe siècle).

La variété de la Macédoine méridionale nous apparaît donc en général comme une région passive ayant reçu plus de population qu'elle n'en a fourni, population provenant des autres variétés du type central.

Les différences que l'on constate dans le tempérament, dans les traits psychiques, dans la façon de comprendre la vie chez cette variété méridionale sont indubitablement en rapport avec le climat, et surtout avec les influences de l'ancienne civilisation byzantine, qui s'est maintenue ici presque sans aucune interruption. Mais d'autres aussi s'y sont fait fortement sentir, celles de l'Orient, de l'Asie Mineure, surtout de la Syrie et de la Palestine, et, pour une moindre part, de l'Afrique septentrionale; mais ce qui domine c'est l'esprit gréco-levantin

La population de cette variété est en général d'un tempérament plus vif, souvent impulsif, même irascible. Son intelligence est presque toujours très ouverte, même chez les *čifči*, mais elle est souvent tournée vers la tromperie et la ruse. Là, comme à Salonique, c'est l'esprit de la *rabota* qui prévaut. Tandis que les Dinariques, les gens du Kosovo et de la Macédoine occidentale mettent dans leurs rapports, dans leurs sentiments, leurs amitiés et leurs amours, une sensibilité souvent très vive, ces méridionaux restent toujours des gens pratiques; ils n'ont d'ardeur que pour le gain; comme à Salonique, on les voit partout se disputer âprement, jusqu'à en arriver aux coups, les occasions de bénéfice. Ils savent, eux aussi, frauder sur le poids ou sur la mesure, manquer à la parole donnée, s'ils doivent y trouver un profit. Au besoin leur imagination très vive leur permet de se représenter l'état d'esprit de leur victime. Ils sont même capables de lui exprimer leur profonde compassion; mais ces sentiments affectés ne partent guère du cœur, encore moins de la conscience. Ils ont beau être très pieux, fréquenter assidûment l'église, prier deux ou trois fois par jour, observer le jeûne du mercredi et du vendredi, et du carême orthodoxe, tapisser leurs chambres, surtout dans les villes, d'images et de sentences qui leur rappellent les châtiments divins, tout cela, pour eux, n'a aucun rapport avec la *rabota* qui est une chose à part.

S'ils font donner de l'instruction à leurs enfants, c'est plutôt pour des buts pratiques, pour leur procurer des métiers lucratifs : médecine, pharmacie. Si parfois ils consentent à les laisser s'adonner à des études plus désintéressées, c'est presque toujours lorsque les œuvres de propagande des États balkaniques prennent toute la dépense à leur charge. Il s'agit toujours en somme de se préparer à pratiquer un métier dont on tirera tous les profits. Quelle différence avec l'idéalisme des jeunes gens appartenant au type dinarique ou aux régions patriarcales du type central! Ce matérialisme ne doit pas être sans rapports avec l'absence constatée chez eux de tout idéal national. Car la masse de la population n'a vraiment aucune conscience nationale. Seuls, s'élèvent à cette conception ceux qui ont fait des études ou les gens des villes, les bourgeois qui trouvent leur intérêt particulier dans le nationalisme bulgare, grec ou serbe. Encore changent-ils parfois cette étiquette nationale s'ils jugent qu'ils peuvent y trouver profit.

Je n'ai pas remarqué dans les classes urbaines de véritable ambition, mais souvent, et bien plus que dans toute autre variété yougoslave, une vanité poussée à l'extrême. Ils tâchent de se mettre en avant, aiment qu'on parle d'eux, veulent être considérés comme des personnages : ils sont surtout jaloux de tous les signes extérieurs du respect et sont capables de toutes les habiletés pour les obtenir. Quoi d'étonnant, avec

cet état d'âme, qu'ils deviennent en général mécontents et insupportables. Ils se font à eux-mêmes une vie pleine d'amertume et sans joie. Cette vanité exaspérée est surtout répandue dans la bourgeoisie et dans la classe instruite.

La population slave de la Macédoine méridionale ne s'étend pas jusqu'à la mer, ou n'y arrive du moins qu'en proportion minime. Il existe le long du littoral une étroite bande de population grecque, en liaison d'un côté avec la masse grecque de Thessalie et de l'autre avec celle de Thrace; dans la plupart des villes, les Slaves sont en minorité, et ce sont les Grecs, les Turcs, les Juifs et les Levantins qui ont la prépondérance. Contrairement aux Slaves adriatiques, ceux-ci non seulement ne sont pas marins, mais vivent très rarement de la mer. Dans les villes et dans beaucoup de villages, ils n'ont été que partiellement hellénisés. Toutefois, pour ceux qui ont été, en 1913, incorporés à la Serbie, ce mouvement vers l'hellénisme s'est spontanément arrêté; il a continué pour ceux qui ont été incorporés à la Grèce. Il peut se faire qu'ils ne soient pas absorbés complètement par les Grecs à cause de la difficulté qu'il éprouvent à apprendre la langue. Si un changement politique survenait, rattachant ces Slaves méridionaux à un État yougoslave, ils s'assimileraient très vite à cet État.

CHAPITRE XII

QUELQUES GROUPES ETHNIQUES

Groupe de Bitolj-Prilep (variété de la Macédoine occidentale). — Groupe de Mavrovo et de la Gornja Reka (variété de la Macédoine occidentale). — Groupe des Mijaci (variété de la Macédoine occidentale). — Groupe de la Morava-Binča (variété Moravo-vardarienne).

Le type central est le plus compliqué parmi les types yougoslaves, et une grande partie de cette population est revendiquée par les Serbes et les Bulgares. Aussi croyons-nous devoir insister encore sur certains groupes, en exposant, au risque de paraître tomber dans le détail, quelques-uns des résultats des patientes enquêtes que nous avons faites sur place. Elles montreront comment se justifient les conclusions énoncées dans les pages précédentes. Nous serions heureux que cette étude faite sans parti pris, avec le seul souci de la vérité, puisse contribuer à éclairer l'opinion sur des questions ethnographiques si controversées et si litigieuses.

LE GROUPE DE BITOLJ-PRILEP

(VARIÉTÉ DE LA MACÉDOINE OCCIDENTALE)

Ce groupe occupe le bassin central de la Macédoine occidentale — bassin de Bitolj-Prilep — et il a fortement influencé la population des autres bassins et des vallées de la région.

La partie nord de ce bassin, depuis le Bakarno Gumno près de Topolčani jusqu'à Prilep et Kruševo, est habitée par des Slaves qui appartenaient à l'ancienne tribu des Brsjaci. Cette tribu s'étendait aussi sur les régions de Železnik et de Poreč, et il semble bien que les populations slaves de la plaine de Bitolj, celles qu'on appelle les Poljani, en aient fait partie. Ces Brsjaci avaient même traversé la Babuna pour aller peupler Bogomila, Nežilovo et les autres grands villages de la région de Veles, à l'exception toutefois de ceux d'Oreše et de Papradište, qui sont peuplés par des Mijaci.

Ces Brsjaci, qui ont constitué une puissante tribu, ne sont plus unis aujourd'hui par aucun lien. Parmi eux se sont glissés de nombreux émigrés venus de Prespa, de Struga-Ohrid, de Castoria, de l'Albanie centrale, de Skadar etc.... Leur nom même, avec le temps, s'est perdu. On sait seulement les régions qu'ils habitaient. Ainsi les paysans des environs de Prilep et de Kruševo ignorent qu'ils sont des Brsjaci. Certains groupes se sont même si fortement différenciés que ceux des régions de Poreč ou de Bogomila présentent des caractères qui les distinguent sensiblement des Bršjaci de Prilep. On assiste ici à la phase terminale de la dissolution d'une tribu.

Nous rangeons donc parmi les Brsjaci les Slaves du bassin de Bitolj, bien qu'il puisse rester un doute sur cette origine, et aussi les habitants de la vallée de Dragor, de Šemnica, de Morihovo et des régions méridionales, vers l'Ostrovo et le Saridjol. Mais on ne peut pas dire qu'il y ait dans toute cette région d'unité ethno-psychique. La population s'y divise en divers groupes, d'après la nature physique, les occupations auxquelles elle se livre et les influences civilisatrices qu'elle a subies. Le plus important est celui des Poljani du bassin de Bitolj-Prilep. D'autres sont formés par les campagnards de Železnik, qui ont beaucoup d'affinité avec les Poljani, par les villages de la vallée de Dragor et de la Šemnica, par les gens de Morihovo, par ceux de Saridjol. Les habitants du Poreč (le bassin de la Treska) sont plutôt liés à la variété moravo-vardarienne.

Presque tous les villages de la plaine sont des *čiflik* les maisons construites en pierres non taillées, en torchis ou en briques non cuites, sont simples et presque vides. Les habitants vivent souvent réunis en grandes *zadruga* comprenant jusqu'à quarante membres. Tout dernièrement seulement ils sont devenus *pečalbari* et sont allés travailler en Roumanie, en Bulgarie, en Serbie et, plus récemment encore, en Amérique. Bien bâtis, avec une ossature très apparente, ils sont surtout agriculteurs. Je n'ai pas constaté parmi eux de types mongoloïdes. Les gens de ces contrées sont renfermés et, du moins en apparence, d'esprit paresseux; pourtant lorsqu'ils s'attachent à une idée ou à une entreprise, ils mettent à les poursuivre un entêtement opiniâtre.

Le costume des femmes est couvert de dessins et de broderies qui semblent remonter à des époques fort reculées. Les manches et le bas de la chemise portent principalement des dessins géométriques remarquables, brodés en laine rouge. Les *prevez* aussi, très beaux, sont faits en toile de lin, avec des dessins rouges se terminant en longues franges de laine. Les *velikodenske pregače,* sorte de tabliers de fête, avec leurs dessins et leurs couleurs discrètes, sont d'un goût exquis. La pièce la plus caractéristique du costume féminin est ce qu'on appelle le *pojas*, immense ceinture de laine, si longue qu'elle double l'embon-

point de la femme qui la porte. Les ceintures à ganses du groupe de Struga-Ohrid ne sont rien à côté de celles-ci. De toutes les régions balkaniques, c'est ici que les femmes portent sur elles le plus de vêtements. Le costume de fête d'une femme ne pèse guère moins de 40 à 50 kilos, et on voit des femmes ainsi attifées danser avec aisance.

Ce n'est qu'après un séjour prolongé parmi eux ou par l'effet du hasard qu'on réussit à pénétrer leur caractère intime. Nous avons vu déjà que dans leurs chants lyriques, il n'est jamais question de nationalité. Ils vous diront parfois, en causant, qu'ils sont *bugari* ou *raya*, mais il est hors de doute que ces dénominations ne s'appliquent pour eux qu'à leur classe sociale et ne désignent pour eux que de pauvres diables condamnés à de pénibles travaux manuels. D'autres (village de Topolčani, région du Poreč) diront qu'ils sont Serbes. En fait de traditions historiques, aucune n'est bulgare, et celles dont on peut trouver la trace sont serbes, mais elles sont vagues, effacées. On rencontre pourtant, mais très rarement, quelques vieillards connaissant les chansons serbes, les *kralske pesme* sur les Nemanići et Kosovo. J'en ai trouvé dans le village de Topolčani; on m'a dit dans plus d'un village du bassin de Bitolj qu'on n'y sait pas de chansons mais qu'on a entendu celles des chanteurs (*pevci*) de Prilep.

Le rôle de Prilep. — Cette ville a exercé sur la population du bassin plus d'influence que Bitolj. Celle-ci, bien qu'aujourd'hui plus importante et plus commerçante, n'a pas d'unité ethnique et psychique. On y distingue parfaitement des éléments turcs, aromounes, gréco-aromounes et slaves. Prilep, au contraire, forme un bloc ethnique, malgré quelques familles aromounes slavisées ou non. On la considère comme la ville macédonienne où la population a le plus de souplesse d'esprit et de sens commercial. Seule, la population de Resan l'égale à cet égard.

Ce n'est pas seulement par le caractère de sa population urbaine que Prilep a exercé une influence sur toute la Macédoine; c'est aussi par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, comme patrie de Kraljević Marko et plus encore par son commerce.

Il semble que l'origine des foires de Prilep remonte au Moyen-Age; avec celles de Seres, elles ont été pendant toute l'époque turque les plus importants rendez-vous de commerce de la Péninsule balkanique. Elles avaient lieu au commencement du mois de septembre et duraient quinze jours. On voit encore à Prilep quelques-unes des boutiques où, de toute la Turquie d'Europe, on venait acheter des marchandises européennes et orientales. Ce n'étaient pas seulement les marchandises qui faisaient l'objet de ce trafic, mais les produits agricoles et le bétail.

Le *Kuršumli-han*, où les commerçants séjournaient pendant la durée de la foire, existe encore. La Tour de l'horloge, qui date de ces vieux temps de richesse et d'opulence, est certainement, avec son élégant campanile, une des plus belles de la Péninsule. On sait encore les places qu'occupaient les négociants de Dubrovnik qui fréquentaient ces foires. J'ai connu des commerçants de Niš et de Leskovac qui, du temps des Turcs, se rendaient aux foires de Prilep.

A mesure que la Turquie d'Europe diminuait d'étendue, l'importance de ces rendez-vous est allé décroissant. Elles sont en pleine décadence depuis que les chemins de fer sillonnent la vallée du Vardar et la région de Salonique-Bitolj.

Cela ne veut pas dire cependant que Prilep ait perdu toute son influence. Elle demeure encore aujourd'hui un centre commercial, et son marché du samedi est très fréquenté, surtout depuis qu'on y a bâti des halles. C'est du moins le nom qu'on peut donner à une série d'auvents (*sačak*), abris divisés en compartiments, élevés au milieu de la ville sur un vaste terrain libre, et où les paysans viennent exposer leurs produits : blé, fromage, laine, etc.

Depuis que l'importance des foires de Prilep a diminué, ses commerçants se sont dispersés un peu partout. Ils se sont plus particulièrement dirigés vers la vallée de la Morava : on en trouve dans toutes les villes jusqu'à Niš, à Aleksinac et même à Belgrade. Il y en a relativement peu en Bulgarie et ils sont d'origine plus récente.

L'existence des *pevci* de Prilep semble avoir été liée à celle de ces foires, du moins c'est pendant ces grandes assises commerciales qu'ils exerçaient surtout leurs talents et en tiraient profit. Ils ne se contentaient pas de chanter à Prilep et aux environs, mais se répandaient dans toutes les localités du pays. A Bitolj, par exemple, on connaissait les auberges où ils descendaient la veille des jours de marché et le public allait les y entendre.

Les temps nouveaux ont fait disparaître ces chanteurs. J'ai eu l'occasion d'en entendre un, peut-être le dernier. C'était un aveugle qui savait toutes les chansons connues sur Kraljević Marko et d'autres poèmes se rapportant à l'histoire serbe (*kralske pesme*) ; pas une seule de ces chansons ne s'inspire de l'histoire bulgare. Elles sont en général très longues, surchargées d'épisodes, de variantes, mais au fond les motifs sont les mêmes que dans les chansons recueillies par Vuk Karadžić. Il en est une qui célèbre le partage de l'empire par le roi serbe Stefan (*srpski kral Stefane*) et son fils Dušan : « ils partagent la Roumélie » (c'est-à-dire la Macédoine et les autres régions qui appartenaient jadis à Byzance), « la plaine de Šumadija » (*ravna Šumadija*) et « notre Albanie » (*naši Arnautluk*). Une autre raconte

comment le roi Stefan (*Krale Stepanine*) a fondé Dečani « une maison éternelle » (*edna večna kuća*) entre Peć et Djakovica, c'est l'architecte Petar (*neimare Petre*) qui l'a construite. Dans une chanson analogue à celle du recueil de Karadžic, Kraljević Marko reconnaît le sabre de son père « de Vukašin de Skoplje la vaste » (*Vukašine od široko Skoplje*), mais ici les souvenirs de la bataille de Kosovo et de celle de la Marica sont curieusement mélangés. Il y en a d'autres encore, très longues et très embrouillées quant aux personnages historiques, comme celles sur Kraljević Marko et le berger de Levendine (*Levendinče čobandinče*) qui « garde dix troupeaux de superbes moutons » (*čuva deset stada silni ovci*). On y mentionne les localités de Katranica au pied de l'Olympe et de Krčingrad près de Prilep: il semble qu'il y ait là une combinaison de chants aromounes et serbes.

Tandis que les Poljani de Bitolj-Prilep et les Brsjaci de Demirhisar et du Poreč sont un vieux fonds de population slave peu mélangée d'éléments étrangers et à peine effleurée par l'influence turco-orientale, les habitants des pentes des bassins du Dragor, de la Šemnica et du Morihovo, sont moins purs de race et de composition différente. Ces groupes se différencient d'ailleurs aussi entre eux.

Parmi les Slaves des alentours de Bitolj il y a des Mijaci immigrés (village de Smiljevo, ville de Kruševo). Les Aromounes sont aussi très nombreux; plus du tiers des Aromounes de la Péninsule se trouve dans cette région. Ils se sont mélangés à la population slave et l'ont fortement influencée par leur genre de vie. Les Albanais et les Turcs ne sont qu'un élément secondaire.

Les habitants du Dragor et de la Šemnica sont plus vifs et plus entreprenants que les Poljani. La *pečalba*, ici, a commencé plus tôt; ils s'en vont en très grand nombre dans les pays étrangers, où ils exercent des métiers plus lucratifs que les Poljani. Leurs habitations sont plus propres, leur vie plus confortable. Ces traits s'observent surtout à la bordure occidentale du bassin de Bitolj et au nord de Prilep, tout particulièrement dans les villages de Slepče et de Krapa, qui renferment beaucoup d'Aromounes si récemment slavisés qu'ils n'ont pas même adopté la *slava*.

Cette population s'occupe relativement peu de culture et d'élevage; c'est elle qui fournit les meuniers du Dragor, les boulangers et les petits débitants de Bitolj. Ils ont appris ces métiers des Aromounes de Trnovo et de Magarevo. Beaucoup vont à la *pečalba*, même depuis peu jusqu'en Amérique.

Ces gens sont de caractère ouvert, doux, docile, plus traitable que les Poljani. Ils n'ont aucun sentiment national. Avant la libération (1912)

la majorité d'entre eux appartenait au parti grec : ils étaient patriarchistes. En général, ils s'adaptent facilement.

Morihovo, qui a joui à l'époque turque d'une certaine autonomie, est une région montagneuse propre à l'élevage des bestiaux, assez semblable à la région des Mijaci. Elle comprend un si grand nombre de types valaques qu'on est porté à croire à l'origine slavo-aromoune de cette population. Tout autour de ces montagnes et sur le Niče habitent des pâtres valaques à demi slavisés, et le Meglen qui en est voisin est peuplé d'Aromounes qui s'y sont installés en permanence.

Le costume des femmes de Morihovo est orné de dessins analogues à ceux des femmes des Mijaci, mais ici c'est la couleur noire qui prédomine. Comme chez les Mijaci, il y a des franges caractéristiques sur les manches des chemises et autour de la ceinture.

Le concubinat, comme nous l'avons dit, a produit aussi un certain mélange avec l'élément turc. Les beys du bassin Bitolj-Prilep et surtout ceux de Prilep se rendaient souvent ici pour s'amuser et s'adonner au *kef*. Nulle part, dans le type central, autant qu'à Morihovo les femmes n'ont souvent abandonné leur maison pour aller se convertir à l'Islam. Certaines années, ces conversions se faisaient par dizaines. Ainsi le sang des beys s'est mêlé au sang slave, comme au sang turc et albanais s'est mêlé celui des habitants de Morihovo.

GROUPE DE MAVROVO ET DE LA GORNJA REKA

(VARIÉTÉ OCCIDENTALE)

C'est la Vlahinica, une montagne de schistes cristallins, formant une plate-forme de 1500 à 1600 mètres d'altitude, qui constitue la ligne de partage entre le Vardar et la Radika, affluent du Drim noir. Les pentes sud-est de la Vlahinica tournées vers le Polog (bassin de Tetovo) sont couvertes jusqu'à une grande hauteur de chataîgniers; puis viennent des forêts clairsemées et des broussailles de chênes (*hrastalak*), enfin des pâturages. Sur les pentes occidentales, du côté de Mavrovo et de la Radika, le climat est rigoureux, l'été court et frais, de sorte qu'on n'y peut guère cultiver que le seigle et l'avoine. C'est une région de pâturages qui se prête à l'élevage du bétail, contrairement à la région agricole et fruitière du Gornji et du Donji Polog. Jusqu'à ces derniers temps le pays n'était traversé que par un seul chemin que suivaient les bêtes de somme, et, quoique pénible, ce chemin était cependant très fréquenté. La Vlahinica est une frontière ethnopsychique entre les Serbes de Debar et ceux du Polog, deux groupes qui cependant n'ont pas été sans avoir entre eux des liens parfois très étroits.

La région de Mavrovo et des Mijaci, située à l'ouest de la Vlahinica, ne suffit pas à sa subsistance. Gostivar est le marché où l'on achète les céréales, les haricots, les choux et autres vivres nécessaires; c'est là que se concentrent tous les produits agricoles du Gornji Polog et des contrées environnantes.

Quand on traverse la Vlahinica, on pénètre d'abord dans le bassin de Mavrovo, qui s'étend du nord-est au sud-ouest. Le fond en est à 1000 ou 1100 mètres d'altitude. Il est coupé par trois torrents qui viennent former la rivière Mavrovska, affluent de la Radika, qui prend sa source dans le Korab au-dessus du village de Štirovica. Le bassin de Mavrovo paraît entièrement fermé, il ne s'ouvre à l'ouest que par une gorge profonde qui donne passage à la Mavrovska.

Le fond du bassin est couvert de prairies; sur ses pentes on ne cultive que le seigle; mais le brouillard intense qui y règne souvent (*sinjak*) n'y permet guère qu'une récolte très irrégulière. Au-dessus, sont des forêts touffues dont la limite est nettement tranchée; plus haut s'étend la vaste zone de pâturages de la Bistra. Quoique ces hauts pâturages soient très favorables à l'élevage du bétail, la population ne s'y adonne que dans une mesure très restreinte.

Il n'y a, dans cette région, presque aucun lien entre la population et le sol. Les habitants ne tirent aucun profit des ressources économiques que la nature pourrait leur fournir. Tous vivent en partie de ce que leur procure le travail hors du pays. Le métier de *pečalbari*, qui a pris une grande extension, date ici de longtemps; il y a 150 ans au moins que les gens de cette région vont gagner hors de chez eux leur pain et celui de leur famille restée au pays. Avant cette époque ils ne sortaient encore que très peu de leur pays.

Les trois grands villages de cette contrée, Mavrovo, Nićiforovo et Leunovo, sont situés comme ceux des Aromounes *pečalbari*. Ils se trouvent à une altitude de 1 000 à 1 200 mètres, exposés à tous les vents.

Les maisons sont hautes et construites en pierre : les chambres, la disposition intérieure, l'ameublement, tout rappelle l'habitation des Aromounes *pečalbari*. La propreté et le confort sont poussés plus loin que dans les maisons des Polog.

On n'aperçoit autour de ces villages ni champ de blé ni de maïs. Mavrovo n'a même pas les jardins potagers qui existent autour de Nićiforovo et de Leunovo. La vie agricole n'existe pas : il faut tout acheter. Aussi chaque maison a-t-elle un cheval ou un âne pour le transport des vivres et autres produits, depuis le marché de Gostivar.

Jusqu'au premier tiers du XIXe siècle, l'élevage des bestiaux était largement pratiqué, bien que la population allât déjà chercher fortune au dehors. Il disparut plus tard, à la suite des pillages des Albanais et

de l'absence de sécurité; c'est à peine, actuellement, si de rares familles possèdent quelques têtes de bétail. L'occupation principale est l'émigration temporaire.

La population du groupe de Mavrovo est en grande partie d'origine mixte.

Elle comprend d'abord une population slave, différente de celle des Mijaci, dont elle n'est séparée que par la montagne de Bistra; aujourd'hui encore les gens de ce groupe ne se marient pas avec les femmes des Mijaci, mais s'unissent entre eux ou avec les Albanais orthodoxes de la Gornja Reka. Le costume est analogue à celui du Gornji Polog, sans dessins, et très différent des costumes des Mijaci. On affirme qu'une seule famille, celle de Stanišovci, est originaire de Janče dans la Radika, où existent encore à côté des Mijaci islamisés quelques familles de Mijaci orthodoxes. Il y a aussi d'anciens émigrants de la région de Debar, même de la rive gauche du Drim. Une famille de Nićiforovo très ramifiée, les Matiševci, est originaire de Mati, d'où l'on sait qu'elle a émigré il y a cent cinquante ans pour venir se fixer ici. Ce sont probablement des restes de la population serbe qui habitait l'Albanie au Moyen-Age.

Un autre élément entre dans la composition de la population de ces villages (surtout de Mavrovo), ce sont les Aromounes venus sur la Bistra pour faire paître leurs troupeaux. L'assimilation date d'une époque antérieure, car il y a plus de soixante ans que les pâtres aromounes ne viennent plus sur la Bistra. Il y a à Mavrovo une famille, celle des Vlahovci, qui connaît son origine aromoune et dont les membres les plus âgés parlaient récemment la langue de ses ancêtres. Tous sont bruns, de petite taille et ont une psychologie complètement aromoune. Beaucoup de noms, dans cette région, sont aromounes : Korab, Mališor (montagne au-dessus de Mavrovo), Petilep (source au-dessus de Nićiforovo); noms de villages aussi : Mavrovo, Ničpur, peut-être le hameau de Tolen du village de Duf. Les noms de presque tous les quartiers (*mahala*) de Mavrovo ont des suffixes aromounes, comme Dabeska (15 maisons), Trimčeska (20 maisons), Kičikoska (4 maisons), etc.

L'emplacement des villages semble indiquer qu'ils ont été fondés par des Aromounes. Le mode d'élevage des bestiaux est le même que chez ces pasteurs. Parmi les vieillards, il en est qui ont le type physique de l'Aromoune, si caractéristique que tout le monde les prendrait pour des Aromounes authentiques. Mais on rencontre aussi parmi eux le type blond des Slaves.

Il résulte de ce qui précède qu'un certain nombre au moins de ces familles sont d'origine aromoune et qu'elles se sont slavisées pour des

causes qu'on peut résumer ainsi : 1° Situation au milieu de populations slaves; 2° immigration parmi elles de colons slaves venus surtout de Debar et de Mati; 3° communauté de religion.

Le type psychique est en partie la conséquence de cette composition ethnographique. Il est déterminé aussi par le genre de vie très spécial de cette population (vie pastorale et *pečalba.*)

Le « Mavrovac » jouit d'une bonne réputation. Les gens de ce groupe sont réputés pour leur activité, leur esprit d'entreprise et l'aisance de plus en plus grande acquise par les *pečalbari* en Serbie. Ils s'entendent fort bien à faire fortune et ont le goût de l'épargne. Mais l'avarice est rare parmi eux. Ils sont plus ouverts, plus accueillants, plus hospitaliers que ne le sont habituellement les gens du type central. Ils sont pieux : chaque village a au moins une église, qui est très fréquentée. Ils aiment à explorer la région pour y découvrir les ruines des vieilles églises : ils les entourent d'une clôture ou dressent sur leurs emplacements supposés de grandes croix de pierre. Sur la colline qui domine les *han* de Mavrovo, les habitants viennent souvent se réunir près des ruines d'un monastère, au voisinage duquel se trouve une source sacrée (*vodica*) qui guérit les maux. Tous sont comme imprégnés d'une piété ancienne et très fervente. Ils font souvent aux églises des dons considérables, ou en construisent à leurs frais. Ils sont capables d'enthousiasme désintéressé. Beaucoup, parmi les femmes — *srbinje*, comme elles s'appellent elles-mêmes — se font remarquer par leur affabilité et leur intelligence.

Le plus grand nombre a habité la Serbie : il en est qui sont allés en Roumanie, très peu en Bulgarie. Tous sont animés des sentiments patriotiques des milieux dans lesquels ils ont vécu. Les premiers ont adopté tous les caractères, les façons de penser et de sentir des faubourgs de Belgrade, surtout de la Palilula (banlieue de la capitale serbe), ou des villes et des villages de la Morava.

Tous aiment leur sol natal. Ceux-mêmes qui ont quitté le pays pendant des années ont conservé l'amour de leur village et de leur montagne. Ils aiment l'air des cimes et se plaisent à la vie des pâtres.

Mais à travers ces traits de caractère on retrouve toujours la mentalité du *pečalbari*, qui se résume en une conception très matérialiste de la vie. Chez eux, même parmi ceux qui habitent la Serbie depuis de longues années et y vivent dans l'aisance, même dans la richesse, on constate très peu de besoins intellectuels. Leur intelligence reste plutôt tournée vers les affaires.

Les Mavrovci pratiquent généralement le métier d'entrepreneurs ou de maçons, à Belgrade, dans les villes et les villages de la Morava. Honnêtes, laborieux, ils parviennent à pénétrer dans tous les milieux.

Bien qu'ils sachent se contenter de gains modiques, ils n'en arrivent pas moins à s'enrichir.

Pendant l'insurrection de la Šumadija en 1804-1815 les régions de Mavrovo et de la Reka ont fourni quelques-uns de ceux qui ont le plus activement travaillé à la libération de la Serbie : Zikić, qui fortifia Deligrad était de Mavrovo, Ćardaklija de Leunovo, Konda Bimbaša qui pénétra le premier dans la forteresse de Belgrade était originaire d'un village de la Gornja Reka.

Le groupe de la Gornja Reka. — Cette contrée est située entre le Korab, la Šarplanina méridionale et la Bistra. Elle comprend douze à quatorze villages situés le long du cours supérieur de la Radika, qui s'appelle ici Gornja Reka. Leurs habitants portent le nom de *Rekanci*.

La Radika avec ses ravins profonds, ses hauts pâturages, ses neiges, qui persistent en été dans les cirques, ressemble tout à fait aux vallées encaissées des Alpes. Depuis sa source jusqu'au monastère de Jovan Bigorski, il n'y a nulle part de fond plat le long de la rivière. Profonde de 300 à 400 mètres, la Radika entaille les schistes paléozoïques et les couches calcaires qui s'y intercalent. Les pentes sont très raides, presque verticales jusqu'à une hauteur de cent mètres au-dessus de la rivière, ce qui indique un rajeunissement récent de la vallée. Exception faite pour son cours supérieur dans le bassin de Mavrovo, la Radika est un torrent très rapide présentant de nombreuses chutes ; et c'est encore une preuve que la vallée a été rajeunie.

Les vallées affluentes sont aussi des gorges étroites, qui, souvent n'ont pas pu s'approfondir autant que la vallée principale : dans ce cas ces affluents se précipitent en cascades. Seule, la vallée de la Žrnonica a des pentes plus douces.

Avant d'arriver au monastère de Jovan Bigorski, on ne rencontre dans la Radika aucune habitation, c'est l'absolue solitude. Les villages sont situés sur les plateformes, dans la zone forestière; quelques-uns sont à la limite de la forêt et des pâturages. Tous sont agglomérés; quelques-uns possèdent des hameaux (*mahala*).

Par leur emplacement et leur type, tous ces villages donnent la même impression que les agglomérations aromounes. Ils ne sont reliés à la voie principale de communication qui passe le long de la Radika que par des sentiers qui sont souvent de véritables sentiers de chèvres.

Au point de vue économique, ces villages ressemblent à ceux du bassin de Mavrovo, mais ils possèdent plus de prairies et de bétail. Tous les habitants sont cependant *pečalbari*, et vont travailler plus particulièrement à Constantinople. Il n'y en a qu'un petit nombre qui aille en Serbie.

La population est orthodoxe mais ne parle que l'albanais, sauf d'assez rares exceptions. Il y a trois villages de véritables albanais : Trnica et Dubovo qui surplombent la route qui suit la Radika, et Štirovica au pied du Korab. La population albanaise de ces trois villages a été renforcée dans la suite par les Albanais récemment immigrés et quelques islamisés. Les orthodoxes considèrent les véritables Albanais comme leurs pires ennemis. Il n'y a pas longtemps, les beys, entre autres un certain Sabrija, de Trnica, se construisaient des tours (*kula*) sur les hauteurs dominant la route, et dévalisaient les voyageurs qui passaient à leur portée. Ceux de Štirovica s'entendaient avec les Albanais de Debar et de Lurja, et les aidaient lorsqu'ils venaient faire des razzias de bestiaux dans la contrée. En 1912 encore, à la veille de la guerre balkanique, ils enlevaient à un riche paysan de Brodec 6000 moutons et lui extorquaient 2500 livres turques (62 500 francs). Ces incursions ont rendu l'élevage difficile; c'est pour cela que les Rekanci l'ont abandonné de plus en plus pour s'adonner à l'émigration temporaire.

Ce qui frappe dans la Gornja Reka, c'est d'une part l'hostilité de la population albanaise orthodoxe pour les Albanais d'au delà du Korab, et d'autre part ses relations amicales très étroites avec le groupe de Mavrovo. Des mariages fréquents se contractent entre Rekanci et Mavrovci.

Les Rekanci ont une grande vénération pour le monastère orthodoxe de Jovan Bigorski, qu'ils ont défendu eux aussi aux côtés des Mijaci. Bien des gens, et notamment un prêtre orthodoxe originaire de Duf, m'ont affirmé que les Rekanci ont été Serbes et n'ont parlé jadis que le serbe. Un grand nombre de volontaires (*krdžalije*) de cette région ont passé pendant l'insurrection de la Šumadija du côté de Karageorge. Les villages ont des noms serbes, sauf celui de Ničpur. Un vieillard de Beličica, âgé de 110 ans, m'a dit se souvenir du temps où les vieilles gens de la Reka parlaient encore le serbe. Pendant la domination turque, les Rekanci ont conservé la liturgie en langue slave. Non seulement les noms des villages sont serbes, mais encore bien des expressions topographiques sont purement serbes (par exemple : Goleme livade, Trnosliva, Brazde, Govedarnik, etc.).

Quelle est l'origine de ces Rekanci?

Il est indubitable qu'ils ressemblent au groupe de Mavrovo. Ils n'ont pas de lien commun avec les Mijaci. Tout semble indiquer que c'était au moins pour une grande partie une population mixte serbo-aromoune. Mais on se demande ce qui les a obligés à adopter la langue albanaise tout en gardant leur religion, alors qu'on sait d'autre part que les Torbeši de la Radika qui habitent immédiatement au-dessus d'eux, ont au contraire perdu la religion orthodoxe et conservé la langue serbe.

Peut-être pourra-t-on trouver l'explication de cette anomalie dans leur position géographique et ethnographique, étant donné que, sauf Mavrovo et la région en aval de la Radika, ils ne sont, de toutes parts, entourés que d'Albanais. Il y a même, dans leur région, trois villages albanais très anciens.

Malgré l'identité du type et du genre de vie avec le groupe de Mavrovo, les *pečalbari* de la Reka n'exercent à l'étranger que des métiers moins lucratifs; ils manquent de cet esprit d'initiative qui caractérise les gens du groupe de Mavrovo.

GROUPE DES MIJACI

(VARIÉTÉ DE LA MACÉDOINE OCCIDENTALE)

Le groupe des Mijaci, du moins ceux qui se donnent et à qui la population environnante donne ce nom, est limité surtout à la région de la Mala Reka, affluent de gauche de la Radika. Il peuple les villages de Galičnik, Lazaropolje, Tresonče, Selce, Rosoka, Sušica, Gare et Osoj, et l'on en trouve encore dans la Radika, autour du monastère de Jovan Bigorski, où de rares villages, tels que Bituša, Gornje Kosovrasti, Gornje Melničane sont entièrement chrétiens, tandis que d'autres ont une population mixte chrétienne et musulmane comme Trebište, Radostuš, Janče, etc. La population de ces villages, musulmans et chrétiens parle le dialecte serbe de Debar, et sans doute ils sont tous des Mijaci. Parmi eux les chrétiens donnent aux islamisés le nom péjoratif de *Torbeši*.

Dans la vallée de la Radika, du côté de Debar, les Mijaci atteignent les villages de Kosovrati et Melničane. Au nord de Debar, toujours, sur la rive droite de Crni Drim on trouve encore des villages mixtes serbo-albanais, qui s'étendent vers le nord presque jusqu'à Piškopeja où ils touchent à la masse compacte albanaise de la Ljuma. On appelle ces habitants les *Poljani*. Ils se distinguent des vrais Mijaci par leurs occupations, leur costumes et leur caractères psychiques.

La contrée et le genre de vie des Mijaci sont identiques à ceux de la Radika. Le terrain est constitué par des schistes paléozoïques avec des calcaires intercalés. Les monts Rusin et Govedarmik, au-dessus de Galičnik sont formés de calcaire. Le relief est fortement disséqué. Au-dessus des sources de rivières et des vallées profondes, en dehors de la zone forestière se trouvent de vastes plates-formes correspondant aux pâturages de Stogovo, de Bistra, de Jama et de Dešat. On trouve là, par endroits, des phénomènes karstiques, avec pertes de rivières

(Tonivoda sur la Bistra). C'est un des coins les plus cachés et les mieux abrités de la Péninsule.

Les villages sont situés soit sur les pentes des vallées, soit sur des plates-formes, comme Galičnik, Lazaropolje, Rosoka, Gare, soit dans les parties élargies des vallées, comme Tresonče, Selce, Kosovrasti, Melničane. Ils se trouvent non seulement à de grandes altitudes, et dans une région montagneuse d'accès difficile, mais encore dans les endroits les plus dissimulés. On ne peut pas les apercevoir de la vallée de la Radika, pas plus d'ailleurs que de la Mala Reka. Il faut s'élever à plusieurs centaines de mètres au-dessus du fond de la Radika pour parvenir au village principal, Galičnik, et encore ne le voit-on qu'au moment d'atteindre ses premières maisons. Par ce caractère, cette région rappelle beaucoup celle des agglomérations aromounes du Pinde. Aucune route ne conduit à la région des Mijaci, l'on n'y accède que par des sentiers accessibles seulement aux bêtes de somme et aux piétons. Le meilleur est celui qui va de Lazaropolje à Mala Reka, en passant au-dessus du village d'Osoj. Du haut des sommets élevés, on voit de nombreux sentiers partant des villages et gravissant les pentes en faisant d'innombrables lacets, pour aller se perdre dans les montagnes. En 1914 seulement, les Serbes ont construit à travers la Radika une route à laquelle se raccordent les sentiers qui descendent de la région des Mijaci. Ici les chars étaient complètement inconnus, même les charrettes à deux roues. Tous les transports se faisaient à dos de cheval ou d'âne. Personne ne peut vivre dans ce coin reculé de la Péninsule sauf les *pečalbari* professionnels ou les pâtres avec leurs troupeaux, aussi a-t-on l'impression qu'ils n'ont choisi l'emplacement de leurs villages que parce que seuls ils y peuvent vivre.

Outre les grandes difficultés d'accès que présentent ces villages — le plus difficilement accessible est Galičnik ; Lazaropolje l'est un peu moins — ils sont toujours exposés aux vents et aux froids les plus vifs. Au mois d'août déjà se montre le givre et l'hiver commence en septembre.

La plupart des villages sont de type identique à celui des villages aromounes. Tel est surtout Galičnik.

A l'exception du laitage (fromages et lait caillé qu'on conserve dans des ustensiles de cuivre fermant hermétiquement en le couvrant d'une couche de beurre) tout doit être acheté, depuis le blé jusqu'aux légumes les plus communs, comme les poivrons. Sans cesse des caravanes franchissent la Bistra pour déboucher sur les *han* de Mavrovo, et de là, en escaladant la Vlahinica, gagner le marché de Gostivar. Il importe de se pourvoir de tout avant l'automne et d'entasser les provisions dans les maisons, car l'hiver ne tarde pas à venir, pendant lequel la neige bloque tous les sentiers. Le village n'a ni auberge ni boulangerie. On

prépare dans chaque maison tout ce qui est nécessaire à la subsistance; ils sont d'ailleurs assez hospitaliers et le voyageur trouve toujours chez les particuliers le gîte et la nourriture.

Tresonče, Selce et Osoj occupent des emplacements qui rappellent ceux des villages de montagne en Serbie moravienne. Ils sont à des altitudes moindres que celle de Galičnik. On y voit des potagers et, par endroits, des champs et des prairies qui deviennent de plus en plus nombreux à mesure qu'on descend dans la vallée de la Radika et qu'on s'approche de Kosovrasti et de Melničani. Les habitations sont analogues aux maisons slaves des régions environnantes. Çà et là on aperçoit autour d'elles quelques dépendances, une grange ou une étable. Malgré ces différences, leurs habitants, comme ceux de Galičnik, de Lazaropolje, etc., ne vivent pas de la culture du sol : quelques-uns sont pâtres, tous les autres sont *pečalbari*.

C'est un curieux spectacle que celui de ces grands villages presque sans attache avec le sol, dont les habitants gagnent leur vie et achètent tout au dehors. Ce genre de vie presque anormal constitue le trait essentiel et caractéristique de la tribu entière des Mijaci. Quoique la population de la Macédoine s'adonne en général à la *pečalba*, c'est ici, parmi toutes les agglomérations slaves, qu'on en trouve le type le plus parfait. Tous les mâles, dès l'âge de 10 à 12 ans, vont à la *pečalba*. Ils ne craignent pas d'aller dans les contrées lointaines s'ils y trouvent l'occasion de gagner davantage. Leur séjour dure en général plusieurs années, après lesquelles ils reviennent au pays pour deux ou trois mois; puis ils repartent. Rares sont ceux qui reviennent passer chaque année un mois ou deux chez eux. C'est seulement quand ils sont devenus vieux qu'ils rentrent définitivement au pays pour y finir leurs jours. Quelques-uns s'établissent à l'étranger et ne reviennent plus.

Tous les pays balkaniques, la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, Constantinople sont fréquentés par les *pečalbari* de ce groupe; ils vont en Asie-Mineure, en Égypte, et, depuis quelques années, en Amérique. On en rencontre en été un grand nombre dans leurs villages; on s'aperçoit alors que leur mentalité a été transformée d'après les pays où ils ont vécu; plusieurs en ont adopté les sentiments nationaux. Souvent, ils ont envoyé leurs enfants à l'école en Serbie ou en Bulgarie. Quelques-uns se sont rendu compte des tendances des diverses propagandes des États balkaniques et ont immédiatement su en tirer profit. Un habitant de Galičnik, par exemple, avait reçu des sommes assez considérables du consulat autrichien de Salonique pour convertir les Galičanci au catholicisme. Très consciencieusement il avertit ses compatriotes de la mission qu'il avait reçue, mais c'est à cela que s'est bornée son intervention : il en a gardé le surnom de « catholique ».

Les Mijaci exercent tous les métiers; ils sont épiciers, cafetiers, entrepreneurs, débitants de bonbons orientaux; ils travaillent à la journée et deviennent même ouvriers dans les usines et dans les mines d'Amérique. On ne voit régulièrement dans leurs villages que des vieillards qui vivent de l'argent envoyé par les *pečalbari*, des enfants au-dessous de 10 ans, et des femmes. Celles-ci, après avoir accompli à la maison leur tâche journalière (tâche bien légère) passent le reste du temps à confectionner ou à réparer leurs vêtements et ceux de leurs maris. Des tailleurs-voyageurs passent de temps en temps pour compléter ce que n'ont pu faire les femmes.

Dans chaque village, néanmoins, il est resté quelques familles qui possèdent du bétail. Celles-ci, tout en envoyant un ou plusieurs de leurs membres travailler à l'étranger, s'occupent aussi de l'élevage et en vivent. Après la Saint-Georges (23 avril), ces pasteurs vont dans la montagne, y construisent des habitations temporaires, fabriquent du fromage et du beurre, vendent la laine et les moutons; dès l'approche de l'hiver, ils descendent vers le littoral de la mer Égée avec leurs troupeaux, qu'ils font paître dans des prairies affermées. Ils s'en allaient autrefois à Musakija, en Albanie, sur le littoral de la mer Adriatique. Comme les Aromounes, ils faisaient un peu de commerce en remontant de la plaine. Ils achetaient, surtout à Elbasan, du sel et de l'huile qu'ils transportaient pour les revendre à Gostivar et à Tetovo. Plusieurs avaient fini par se spécialiser dans ce commerce, mais tout cela a disparu par suite de l'insécurité.

J'ai rencontré deux ou trois de ces anciens pasteurs, âgés de plus de 60 ans, qui n'ont jamais fait le métier de *pečalbari*. Ce sont des hommes vigoureux, que les intempéries du climat des montagnes ont rendus durs et résistants. Leur intelligence est fraîche et lucide. C'est le vrai type des vieux Mijaci.

La vie des Mijaci a donc passé par les phases suivantes :

Jusque vers le milieu du XIXe siècle, ils furent pasteurs transhumants et toutes les maisons possédaient du bétail. L'élevage des bestiaux a diminué d'importance, pour disparaître aujourd'hui presque complètement, à cause des rapines albanaises, des assassinats de pasteurs et de l'insécurité toujours croissante. Ces razzias étaient surtout le fait des Albanais habitant la région comprise entre la Ljuma, la Malsija de Debar et le lac d'Ohrid, population très pauvre, souvent affamée, sauvage, chez laquelle la misère et l'anarchie avaient fait naître cette « industrie de rapine ». Plus l'élevage diminuait, plus le *kiridžiluk* se développait. Pourtant cette occupation aussi a dû cesser parce que les Albanais s'attaquaient aux caravanes et s'emparaient des marchandises, des bêtes et de l'argent qu'ils trouvaient sur les conducteurs. De tout

temps, les Mijaci avaient eu leurs *pečalbari*, on ne se souvient pas que des villages ne se soient pas adonnés à la *pečalba*. Mais c'est depuis le milieu du XIXe siècle, à défaut d'autre ressource, que l'émigration temporaire a pris chez eux les proportions considérables qu'elle a aujourd'hui. C'est ainsi que les Mijaci ont dû changer d'occupations ; l'argent comptant est plus facile à dissimuler qu'un troupeau, et l'on n'est pas tenu de le porter avec soi.

Le costume des Mijaci, surtout le costume féminin, est des plus caractéristiques. La pièce la plus curieuse du costume masculin, dont l'usage s'est répandu dans certains coins de la Macédoine, est le *ćepare* ou le *ćepe*, sorte de veston de drap noir grossier qui couvre surtout les épaules et le dos et qui a quelque analogie avec la pèlerine. Dans quelques villages on l'appelle *zobonče*. La calotte des Mijaci qui ressemble à celle des Monténégrins s'appelle *ćulavče*. Le reste des vêtements est pareil à ceux qu'on porte partout en Macédoine, mais ici tout est en drap grossier de couleur noire. Dans la *župa* de Debar, limitrophe de la région des Mijaci, la veste ou *ćepe*, est garnie de franges : on ne la confectionne pas à la maison, mais on l'achète. Ce sont les tailleurs de Bitolj qui la fabriquent.

Si chez les hommes la couleur noire est de règle, chez les femmes et les enfants les costumes et les broderies sont rouges, d'un rouge cramoisi qui est la couleur spécifique des Mijaci. Aucun costume de la Péninsule balkanique n'est aussi voyant que celui de cette tribu. Par une belle journée d'été, quand tout le monde est dehors, on est frappé par tout ce rouge qui tranche sur le gris du sol, des maisons en pierre et des toits d'ardoise. A Galičnik surtout, c'est un curieux spectacle que celui des enfants petits, mais bien portants, entièrement vêtus de rouge : pantalon (*čakšire*), veste (*zobonče*) et dolman (*dolama*).

Toutes les pièces du costume féminin ont la même couleur cramoisi foncé. Les broderies des chemises en particulier sont caractéristiques : toute la manche, depuis l'épaule, est élégamment brodée à jour avec des dessins géométriques ; il en est de même du col et du devant de la chemise. Toutes ces broderies exigent un travail très minutieux et demandent beaucoup de temps. La *tnoka* surtout, la chemise de jeune mariée est garnie de broderies de grande richesse. Après le mariage la jeune mariée ne la porte plus que peu de temps, pendant les fêtes et les solennités, puis elle la met de côté pour ses filles quand elles se marieront à leur tour.

L'ancienne forme de la *darpna*, le grand châle de laine qu'on portait sur la tête, est tout aussi caractéristique que la *tnoka*. Sauf un petit carré au milieu, le châle est entièrement orné de broderies de couleur

cramoisie. Dans la *darpna* moderne, le carré du milieu s'agrandit graduellement, tandis que les bordures brodées deviennent de plus en plus étroites.

Le *prevez*, appelé ici *sokaj*, est aussi très intéressant. On le porte sur la tête en le laissant pendre sur le dos. Il est raide, en laine cramoisie grossière, avec des franges rouges dans le bas : il est souvent orné de paillettes blanches et brillantes. Les jeunes femmes ne portent le *sokaj* que pendant les trois premières années de leur mariage. Il n'est pas spécial au costume des Mijaci, car il était porté naguère dans toute la Macédoine occidentale où certaines vieilles femmes l'ont conservé. C'est surtout chez les Mijaci et les Golobrdjani de la rive gauche de Crni Drim que le *sokaj* s'est maintenu aujourd'hui.

Les bas et les ceintures sont aussi de couleur cramoisie; mais la ceinture des femmes des Mijaci est moins longue et moins incommode que dans le reste de la Macédoine occidentale.

Le vêtement de dessus, le *ktašnenik* ou le *zubun* est en laine blanche et couvert d'ornements et de broderies rouges.

Dans son ensemble, ce costume ne se retrouve dans aucune autre région balkanique. Il appartient en propre aux Mijaci, qui le conservent même lorsqu'ils émigrent, comme c'est le cas de ceux qui sont installés à Smiljevo, près de Bitolj, et à Kruševo.

De même que le métier de *pečalbari*, le costume des Mijaci fournit une preuve des liens qui existent entre ceux-ci et les pasteurs aromounes; les noms mêmes des différentes parties du vêtement, tels que *darpna*, *sokaj*, etc., sont d'origine aromoune.

La sculpture des Mijaci est également très caractéristique. On ne peut guère parler de l'origine de ses motifs et de sa valeur artistique sans y avoir consacré des études spéciales. Ce qu'il importe de dire, c'est que, de tous les Yougoslaves, ce sont les Mijaci qui ont fabriqué le plus d'objets en bois sculpté. Dans de nombreuses maisons on voit des chaises, des dossiers de bancs, des plafonds sculptés. Aujourd'hui encore il y a des sculpteurs au village d'Osoj, comme il y a des peintres d'icônes à Lazaropolje. L'iconostase du monastère de Jovan Bigorski, qui est de très grandes dimensions et date de 110 à 120 ans, est l'œuvre de deux artistes d'Osoj. Certaines de ces sculptures comportent des motifs d'une grande élégance. Pour le reste, ce sont des images tirées de l'Histoire sainte. Mon attention a été éveillée par la couronne (guirlande) de Sanzovini, d'origine italienne. L'église de Saint-Sauveur à Skople est, elle aussi, ornée d'objets en bois sculpté, dus aux artistes Mijaci; d'autres églises de la Macédoine occidentale renferment aussi de ces objets, de valeur plus ou moins grande. Les Mijaci ont pratiqué leur art en dehors même de leur propre région; on trouve des objets

en bois sculptés par eux dans beaucoup d'églises de la Serbie moravienne. Ces sculptures des Mijaci m'ont rappelé celles qu'on rencontre en grand nombre dans les maisons et les églises des Carpathes.

Tous ces artistes n'ont en général d'autres maîtres que les anciens, dont ils ont appris leur art par imitation. Le fait qu'ils ont adopté la guirlande de Sanzovini prouve que quand ils séjournaient à l'étranger, ils savaient regarder et s'instruire.

Pas plus chez les Mijaci que dans le groupe de Mavrovo, je n'ai remarqué de type mongoloïde. Par contre il y a beaucoup de bruns, au teint souvent très foncé, et cela particulièrement à Galičnik et à Lazaropolje. Mais si les châtains prédominent, il y a par endroits, comme à Tresonče, des types tout à fait blonds.

Ils sont de taille moyenne, même petits ; les gens de haute taille et à forte carrure sont très rares. Les femmes sont en général plus corpulentes que les hommes. On voit fréquemment des ménages où la femme est plus grande et plus robuste que le mari.

Les Mijaci ne se marient généralement qu'entre eux. On ne connaît aucun cas de mariage avec les Brsjaci qui sont pourtant leurs voisins à Kopač, à Kičevo, etc. Ils les considèrent comme des gens trop simples, vulgaires, frustes, sans goût. Ils emploient souvent le nom de *Brsjačište* comme terme géneral de mépris. Les Mijaci se croient de même très supérieurs à tous leurs voisins : aux paysans de la *župa* de Debar, aux Poljani de Debar, et surtout aux Golobrdjani de l'autre côté du Drim. Ils appellent dédaigneusement ces derniers *Ulufi* ou *Keckari* (gardiens de chèvres), et leurs prêtent des mœurs primitives et sauvages.

Aucune autre population du type central ne semble avoir une plus haute idée d'elle-même et tenir davantage à sa liberté que celle des Mijaci. Fiers de porter ce nom, ils montrent en général une allure indépendante qui leur est propre. Calmes, tranquilles, modestes en apparence, beaucoup parmi eux ont fait preuve de beaucoup d'intelligence, de sens, d'activité et ont su défendre les intérêts de leur tribu et la conduire avec sagesse. Néanmoins, il y a aussi chez eux des gens violents, indomptables, rappelant certains Dinariques. On se rappelle encore Jovan Oputa, du village de Bituše, qui avait su en imposer aux Turcs au point que ceux-ci se levaient de leurs places pour le saluer lorsqu'il passait monté sur son cheval. C'était un riche pasteur qui possédait plus de 2000 moutons. Il sacrifia toute sa fortune pour défendre la foi chrétienne. Avant ses premiers exploits, quelques villages peuplés de Mijaci avaient commencé à embrasser l'islamisme. Par sa seule autorité il fit revenir au christianisme trois familles islamisées à

Galičnik, une à Melničane, et plusieurs autres encore, dit-on, dans le village de Tresonče. Il fut tué en 1840.

Le monastère de Jovan Bigorski, dont le nom est revenu à plusieurs reprises, est une des créations principales des Mijaci ; ce sont eux qui l'ont restauré et entretenu. D'après une chronique conservée dans ce monastère, il aurait été fondé en 1020, abandonné et démoli à l'époque des Turcs. C'est en 1743, du temps de l'archimandrite Hariton que les Mijaci l'ont relevé ; en 1796, ils ont construit l'église qui existe encore aujourd'hui. Le prince serbe Miloš Obrenović offrit en 1837 les premières cloches ; deux autres furent envoyées en 1850 par les Karageorgević. Les moines les plus célèbres de ce couvent ont été des Mijaci. Le service divin y a toujours été célébré en langue slave, il est donc antérieur à l'Exarchat. C'est grâce à ce monastère qu'a pu être conservée la liturgie slave chez les chrétiens de la Mala Reka, qui parlent la langue albanaise. Les Mijaci sont très dévoués à l'orthodoxie. Chaque village a une église fréquentée assidûment par les paysans ; quelques-uns en ont deux. Leur piété ressemble à celle des Gréco-aromounes.

Lorsqu'on examine une carte ethnographique, on constate que c'est la région la plus occidentale où les Serbes orthodoxes se soient maintenus. Les Albanais ont pénétré assez profondément au nord, dans la vallée du Crni Drim, et, par delà la Ljuma, dans la Metohija ; de même au sud du lac d'Ohrid. Ici, autour de ce monastère, l'élément chrétien a pu se maintenir, même au delà du Drim. On voit par là le grand rôle qu'ont joué les Mijaci et leur monastère, dans l'endiguement de la pénétration albanaise vers l'Est.

Les Mijaci sont très intelligents. Je n'en ai jamais trouvé un seul qui fût borné ou d'esprit paresseux. Ils sont clairvoyants, comprennent vite et bien ; ils savent rester maîtres d'eux-mêmes. Ces qualités ne viennent pas de leur métier de *pečalbari*. Le fait même que ce sont eux qui réussissent le mieux à l'étranger, prouve leurs aptitudes plus remarquables. Ils ont su acquérir de belles fortunes et des positions considérables, surtout ceux de Galičnik, disséminés dans tous les pays balkaniques. Un signe plus sûr encore de leurs qualités intellectuelles est dans l'application et la vivacité d'esprit dont leurs enfants font preuve. Les instituteurs qui ont enseigné dans les diverses régions du type central affirment qu'ils n'ont constaté nulle part autant d'intelligence que chez les enfants des Mijaci. Les rares vieux pasteurs qui n'ont pas voyagé m'ont rempli d'étonnement par leurs réflexions judicieuses et la vivacité de leurs conceptions. J'ai connu, particulièrement à Tresonče, certaines familles de types blonds doués d'une sensibilité très développée et très portés à la méditation. Chez eux l'intelligence n'est point dirigée vers les affaires et le gain. Le goût et les dispositions artistiques dont nous

avons parlé, prouvent que, malgré toutes les difficultés au milieu desquelles ils ont dû se débattre, les Mijaci ne sont pas en général dominés par la « rabota » du type central. Plus que toute autre catégorie de ce type, ils sont francs et ouverts. Ils sont en outre accueillants et hospitaliers. Au point de vue psychique ils se rapprochent donc du type dinarique.

La région habitée par ces Mijaci entre la Vlahinica et la gorge du Drim, est, comme on l'a vu, la plus fermée de la Péninsule balkanique. Jusqu'à ces derniers temps, sauf les sentiers de mulets, aucune route ne conduisait encore ni vers Gostivar, ni le long de la Radika, ni vers, Struga. La route de Struga a été commencée au temps des Jeunes Turcs, tandis que les deux premières n'ont été construites qu'après la libération par la Serbie (1912). Privée de relations avec la grande voie vardaro-moravienne, cette région n'a pas pris part en masses importantes aux migrations qui ont affecté même les Polog. De même l'obstacle de l'Albanie inaccessible et infranchissable, l'a empêchée d'avoir aucune liaison avec l'Adriatique. De toute la population du type central, celle des Mijaci a été la moins affectée par l'évolution postérieure de la langue, du costume, du genre de vie et des mœurs, évolution qui a fortement entamé la variété moravo-vardarienne et a produit des transformations profondes dans le type dinarique.

C'est là surtout que s'est maintenue la vieille population balkanique, et tout y rappelle encore un lointain passé.

Dans la région de la Radika, on a conservé l'ancien mode d'élevage des troupeaux et le nomadisme transhumant, que ces Yougoslaves ont emprunté probablement aux Aromounes. Le costume, décoré des plus vieux dessins slaves et aromounes, est certainement un des plus anciens costumes yougoslaves. La langue aussi est tout à fait archaïque. Il y a des sons muets. Le « *jus* » vieux slave se prononce ici de différentes façons, comme *e*, *a*, *o* (*reka*, *raka*, *roka*, la main). L'emploi de l'article décèle ainsi que certaines constructions (*imam čujeno, imam videno*) une influence étrangère probablement celle des langues latines, peut-être celle de la langue aromoune.

Mais à côté de ces archaïsmes, on constate des influences nouvelles provenant de la *pečalba*, sensibles surtout sur les hommes, mais qui affectent aussi de plus en plus les femmes et les enfants.

La maison et la vie des Mijaci présentent plus de confort que celles des autres paysans du type central. Leurs maisons contiennent même quelquefois nombre d'objets caractéristiques de la vie moderne.

La *pečalba*, qui développe l'individualisme, a ruiné les *zadruga*. De toutes les régions du type central, c'est là qu'elles sont le moins nom-

breuses : il n'en est resté que quelques-unes chez les populations qui s'occupent d'élevage.

La façon de penser s'est modifiée chez les hommes selon les pays où ils ont travaillé : il en en est de même de la langue. On y remarque les influences du serbe et du bulgare. Les écoles, et, après la libération, le service militaire, les contacts divers, ont eu pour résultat de faire adapter par beaucoup d'enfants et de jeunes gens leur dialecte à la langue de la Šumadija, en conservant son ancienne accentuation.

En fait de conscience historique, il n'existe chez eux que des traces du vieux passé serbe. Les gens âgés connaissent la tragédie de Kosovo et le tsar Lazar. Pendant les fêtes patronales, les *služba* (slava), on chante encore les chansons qui glorifient cette période. Mais après l'intense propagande bulgare qu'on connaît, on chante aujourd'hui moins qu'auparavant. Les Mijaci sont très renseignés sur Kraljević Marko qu'ils disent originaire de « Legen-grad ». Au-dessus du village de Prisojnice (habité par des Torbeši) existent les ruines d'une tour ; les Mijaci racontent que c'est de là que partit le vojvode Damjan pour aller prendre part à la bataille de Kosovo. On chante aussi des chansons sur la construction du monastère serbe de Hilander au mont Athos.

Chaque famille a sa *slava*.

Le centre de la vie intellectuelle des Mijaci est le monastère de Jovan Bigorski : tout ce qui s'y trouve est lié, au point de vue national, avec l'histoire serbe. Il y existe un très ancien manuscrit sur parchemin, remarquable par son exécution, qui contient l'histoire du monastère ; il ne mentionne que les rois serbes de la famille des Nemanići et les archevêques serbes. De même, parmi les peintures qui ornent la face extérieure des murs du monastère, on ne voit que des portraits des souverains serbes jusqu'à la bataille de Kosovo. Ces portraits ont été dessinés par un artiste-paysan de Lazaropolje. Mais l'histoire de ce monastère, comme celle des Mijaci eux-mêmes, révèle des habitudes d'indépendance. L'hostilité à l'emploi de la langue grecque dans le service divin y a été constant. Lorsque l'Exarchat bulgare a voulu s'imposer à eux, les moines des Mijaci ont su garder une pleine liberté vis-à-vis de la nouvelle église et ils sont parvenus à conserver toutes les reliques serbes qui se trouvaient dans leur monastère.

Il n'y a rien de bulgare dans la conscience et les traditions des Mijaci. On constate même avec étonnement que la propagande bulgare, bien plus vieille et plus active cependant que celle des Serbes n'a pu les intéresser à l'histoire bulgare, ni par les écoles, ni par l'église. Mon impression est que l'Exarchat n'a presque jamais envoyé dans ce pays que des gens d'une instruction rudimentaire, et que la propagande sco-

laire et ecclésiastique n'a été pour ces agents qu'une manière de gagner de l'argent, une sorte de *pečalba*.

Les musulmans, très rares dans la Mala Reka, sont au contraire nombreux dans la Radika. On leur donne le nom péjoratif de Torbeši. Ils font suite, géographiquement, à la zone peuplée par les orthodoxes parlant l'albanais. Les plus grandes agglomérations de ces musulmans sont Žrnonica, Boletin, Viduša, Prisojnica, Hadžiovo, Skudrinje et Donje Kosovrasti. Il y a aussi des villages mixtes, peuplés de musulmans et de Mijaci orthodoxes. Ce sont : Trebište, Radostuš, Velobrdo, Janča et Mogorče.

Il semble que les Torbeši soient venus à l'islam en même temps que les Gorani dans la Šarplanina. Tous savent qu'ils ont été chrétiens; le *hodža* (prêtre musulman) de Žrnonica me l'a dit lui-même. Les derniers Mijaci orthodoxes qui aient habité quelques villages des Torbeši se sont islamisés ou enfuis postérieurement à 1863, car à cette date on mentionne encore des habitants orthodoxes et portant des noms serbes à Prisojnica, Žrnovnica, Štirovica et Dubrovo, où il n'y a plus à l'heure actuelle aucun chrétien. Un quartier de Žrnonica porte encore le nom : *Popovska mahala* (quartier des prêtres). La mentalité de ces gens islamisés est vraiment surprenante : c'est toujours au monastère de Bigorski que leurs femmes et leurs enfants vont chercher des remèdes pour leurs maladies. Seul le saint chrétien a la vertu de guérir les malades musulmans.

Les physionomies slaves prédominent. Il est impossible de distinguer les Mijaci islamisés des orthodoxes. Femmes et enfants ne savent que le serbe; mais les hommes parlent en outre le turc et l'albanais; ils ont appris l'albanais grâce au contact avec les Albanais, et le turc par l'habitude qu'ils ont d'aller travailler à Salonique, à Sérès, à Drama et à Constantinople.

A l'étranger, les Torbeši pratiquent des métiers divers, notamment celui d'épicier. Mais comme ils n'ont que des petits commerces, ils ne deviennent pas aussi riches que les chrétiens de Galičnik, de Lazaropolje ou d'autres villages. De même que les Mijaci chrétiens, les Torbeši ont beaucoup souffert des incursions albanaises venues de l'autre côté du Dešat et du Korab. Ces brigands ont pillé et dévasté toute la région sauf Žrnonica qui, chef-lieu d'arrondissement à l'époque turque, avait des gendarmes et quelques détachements de troupe.

Les Torbeši, comme tous les renégats, sont très attachés à la religion musulmane. Ils n'ont pourtant pas la fierté des Serbes islamisés de Bosnie parce que, parmi eux, il n'y a pas de noblesse islamisée.

Les villages des Torbeši sont du type aggloméré, comme aussi la

bourgade de Žrnonica. Les maisons sont pour la plupart à deux étages et construites sur le plan des maisons turques.

L'origine des Mijaci n'a pas encore été suffisamment étudiée. Voici, cependant, les observations que j'ai pu faire au cours de mes voyages. A considérer le relief du sol, cette région n'a pu être vraiment favorable qu'aux pasteurs aromounes : ils s'y trouvaient probablement au début du Moyen-Age et certainement plus tard. Ils y passaient l'été dans les pâturages, pour redescendre en hiver dans le midi balkanique vers le littoral de l'Égée ou de l'Adriatique. Il est de tradition que le village des Galičani fut fondé par les pasteurs aromounes venus de la région de la rivière Galik, près de Salonique. Les plus anciens habitants de Rosoka sont des Valaques venus d'Albanie. A Lazaropolje existe, comme nous l'avons déjà vu, la grande famille des Drakuli, originaire de Rosoka, qui est venue s'installer il y a cent vingt ans dans ce village. Presque tous sont bruns et de teint très foncé. A Galičnik une famille porte le nom de Cincarevići (Cincar=Aromoune). Parmi les Mijaci, c'est en général à Galičnik qu'on renconte le plus de bruns-foncés, aux yeux brillants, rappelant beaucoup les types aromounes. La plus ancienne famille de Galičnik, une de celles qui ont du émigrer de la région de Galik, porte le nom de Puljevci. Tout ce que nous avons dit plus haut du costume, des noms que portent certaines de ses pièces, du genre de vie, du type des agglomérations, rappelle les Aromounes.

Ces Aromounes ont dû s'assimiler à une population sédentaire slave. Les plus vieux villages de cette région, Tresonče, par exemple, ont un type et une physionomie nettement slaves. Les noms topographiques sont en grande majorité slaves (Bistra, Jama, Tonivoda, Jastrebac, Srbinovica, Kamenice, Zla Strana, etc.). Ce sont là des formes, qui n'ont rien d'archaïque.

Le vieux fonds slave a été renforcé par de nombreuses immigrations de Slaves d'Albanie. C'est probablement l'élément serbe du Moyen-Age qui, abandonnant l'Albanie, par suite des conditions de plus en plus difficiles de la vie, s'est retiré vers l'est. A Lazaropolje, par exemple, existe une grande famille, les Kokajevići, qui y est installée depuis 150 à 170 ans, venant du Mati, du village de Macukal. Ceux qui sont restés dans ce village de Macukal se sont albanisés et islamisés et s'appellent maintenant des Kokaje; ils comptent 45 fusils. Jusqu'à ces derniers temps les Kokaje islamisés et les Kokajevići de Lazaropolje demeurés chrétiens entretenaient des relations étroites et se rendaient visite lors des grandes fêtes. La solidarité entre les Kokaje islamisés et leurs parents de Lazaropolje allait jusqu'à payer ensemble le « prix du sang » en cas de *vendetta* et à venger en commun les outrages ou les

meurtres. Il est intéressant de noter que, pendant l'insurrection de Karageorge, la grande aïeule des Kokajevići, alors jeune fille, fut prise dans la région de Paraćin (Serbie) et emmenée à Debar comme captive. Le grand aïeul des Kokajevići l'ayant vue chez un bey la prit comme femme.

Les Džungulovci ou les Hadžijevci de Lazaropolje sont originaires de la région de Bulčizi, de l'autre côté du Drim noir, aux sources de la Zvezda (Vat-Zega). Ceux qui sont demeurés à Bulčizi se sont islamisés et albanisés. D'après les dires d'un instituteur serbe qui était en 1914 et 1915 employé de la mairie, les gens de cette région savent qu'ils ont été Serbes et ont conservé de nombreux usages chrétiens. On y voit des églises en ruines. La veille de l'Assomption, ces mulsumans pratiquent le jeûne à la façon des chrétiens, et non pas à la mode des Turcs pendant le Ramadan; ils enterrent aussi leurs morts suivant le rite chrétien, les pieds dirigés vers l'est et les bras croisés, et non pas, comme les Musulmans, les pieds au sud et les bras le long du corps.

Il y a à Galičnik une famille serbe — les Duruzovci — venue il y a plus de 180 ans de Durazzo (en albanais Duruz) ou des environs de cette ville. Il y existe aussi des colons serbes émigrés de la région Cermenika, qui se trouve dans le bassin de la Škumbija, à 50 kilomètres au nord-est d'Elbasan.

On rencontre donc parmi les Mijaci beaucoup de ces colons serbes d'Albanie que nous allons retrouver aussi dans d'autres régions. Pour éviter l'albanisation et l'islamisation, ils ont abandonné en partie l'Albanie pour se retirer vers le centre de la Péninsule.

En résumé, les Mijaci, qui possèdent aujourd'hui un type défini, bien différent de celui des autres Slaves environnants, sont le produit d'une fusion entre l'ancienne population slave, les colons serbes de l'autre côté du Crni Drim, et les Aromounes.

La fusion a dû s'opérer de la manière suivante :

Dans les temps reculés la région était peuplée de pasteurs aromounes vivant dans des installations provisoires d'été. Les Slaves y ont pénétré au Moyen-Age et se sont mélangés à ces indigènes, tout en fondant probablement leurs propres villages. Par suite de ce mélange, les Aromounes ont commencé à se slaviser. Les Slaves leur ont emprunté le nomadisme transhumant, le type de leurs villages, la *pečalba*, en même temps que certaines parties du costume féminin. Plus tard de nouvelles pénétrations se sont produites : des colons aromounes sont venus d'Albanie. Mais d'autre part l'élément slave a été renforcé aussi par les colons serbes venus d'Albanie au cours des deux ou trois derniers siècles.

Il semble que les migrations des Mijaci ne remontent pas à plus d'un

siècle et qu'elles n'aient commencé que lorsque l'élevage tombé en décadence, les eut obligé à changer d'occupation. Ce mouvement coïncide avec la disparition de certains de leurs villages, comme Orehovo, près du monastère de Jovan Bigorski, Staro Selo, près de Sušica, Glavino Selo, non loin de Lazaropolje, Lopužnik, au-dessus de Tresonče. Quelques émigrés de Glavino Selo et de Lopužnik se sont établis à Lazaropolje. Certains se sont arrêtés dans le voisinage immédiat à Ehlovce, à Kopač; les plus nombreux ont poussé plus loin, vers la région de Bitolj et de Prilep; le grand village de Smiljevo, non loin de Gopeš, près de Bitolj, habité surtout par des Mijaci, doit toute sa populaion soit aux villages abandonnés que nous venons de mentionner, soit au village de Rosoka. Le type de Smiljevo est identique à celui des villages habités par les Aromounes du voisinage. La population, surtout les femmes, a conservé le costume des Mijaci. Il y a encore d'autres colons à Kruševo; ils sont mêlés aux Aromounes, auxquels ils s'assimilent rapidement par mariages. Le village de Slepče, au nord de Prilep, a aussi des colons Mijaci. Enfin un certain nombre de ceux-ci ont poussé jusqu'à la région de Veles, où ils ont fondé, au-dessus de Bogumila, près des sources de la Babuna, les villages d'Oreše et de Papradište. Les villages des Mijaci émigrés sont toujours situés à des altitudes assez fortes ou au pied de hautes montagnes, dans des endroits où l'on peut s'adonner à l'élevage.

GROUPE DE LA MORAVA-BINČA

(VARIÉTÉ MORAVO-VARDARIENNE)

Cette population occupe un des plus grands bassins du centre de la Péninsule, celui de la haute Morava ou Morava-Binča.

Au sud-est et à l'est, le bassin de la Morava-Binča est fermé par les grands massifs cristallins de la Crna Gora de Skoplje (Karadag) où la Morava-Binča prend sa source ; les pentes en sont entaillées par des vallées nombreuses et couvertes de forêts, à l'encontre des versants dénudés tournés vers Skoplje. Au nord, le bassin de la Morava-Binča est limité par des montagnes, le Stol, la Lisica et le Goljak, qui le séparent de la région de Vranje et des anciennes frontières de la Serbie.

Ce bassin comprend trois parties distinctes :

La *Gornja Morava*, qui commence à Kamenoglava, près de Ferizović, et s'étend jusqu'à la rivière Prilepnica, à l'est de Gnjilane. Cette partie supérieure de la Morava s'appelle Jezava jusqu'au village de Vitina, et prend au delà le nom de *Morava* tout court.

La *Donja Morava* ou *Izmornik*, qui va de la Prilepnica au défilé de Končulj, où la Morava se resserre entre les contreforts de la Crna Gora et

de Karpina, pour déboucher près de Bujanovce, dans la vallée moravo-vardarienne suivie par la ligne du chemin de fer.

Le bassin de la *Kriva Reka*, au nord-ouest de l'Izmornik, très étendu et situé entre la Velika Planina de Novo Brdo et la frontière du département de Vranje. Cette partie est en général couverte de buissons et de forêts.

La population de la Morava-Binča est donc divisée en trois groupes correspondant à ces trois parties distinctes : les *Moravci* (habitants de la Gornja Morava) les *Izmorničani* et les *Krivorečani*.

Le bassin de la Morava Binča, comme la plaine de Kosovo, est remarquable par sa fertilité. Il renferme aussi les mines de Novo Brdo qui ont été exploitées surtout au Moyen-Age. D'autres mines se trouvent dans la vallée supérieure de la Kriva Reka et de la Prilepnica. C'est grâce à ces ressources diverses que la population, comme celle du Kosovo, n'a pas été obligée d'aller chercher fortune au dehors.

Situé à l'écart des grandes routes, le bassin de la Morava-Binča possède de nombreux recoins solitaires dans des vallées profondes. Il fait contraste avec le bassin de Kosovo, largement ouvert et environné de pentes presque nues.

La région de la Morava-Binča a peu de voies de communication, et celles qui existent sont en mauvais état. Tout le transport se faisant à dos de cheval, il n'y avait là autrefois que des routes de *kiridži* qui menaient en Kosovo et à Priština, ou, par le défilé de Končulj et de Karpina, à Vranje et Bujanovce. Un sentier allait aussi vers le défilé de Kačanik. Plus tard on a construit des routes plus ou moins carrossables, dont l'une va vers Ferizović, station du chemin de fer de Kosovo, et une autre vers Bujanovce, en longeant le défilé de Končulj, pour aboutir à la voie ferrée moravo-vardarienne.

Dans ce bassin abrité et riche, s'est formé un centre assez important, la ville de Gnjilane, où a pris naissance un genre de vie quelque peu différent de celui de Kosovo ou de la région moravienne qui entoure Bujanovce et Vranje.

On peut rattacher à cette région une petite vallée des plus pittoresques débouchant dans le bassin de Kosovo, celle de la Gračanica avec le monastère du même nom. Elle est creusée, près des villages de Badovce et Novo Selo, dans des serpentines, plus haut dans des schistes, des conglomérats, des grès et des calcaires. La ligne de partage, près de Labljane, est dans les serpentines.

Malgré ses pentes escarpées et bien qu'elle soit par endroits très étroite, cette petite vallée est partout à fond plat. La rivière y coule très limpide, en faisant des méandres. De nombreux moulins se pressent sur ses rives fertiles et bien cultivées. A Mramor commencent des prés

verts. Les pentes sont couvertes de buissons et de forêts jusqu'au village de Labljane, et ce n'est qu'à partir de cet endroit que la rive droite, constituée par des serpentines, est déboisée. On voit par endroits, dans la vallée de la Gračanica et particulièrement près du village de Slivovo, des scories abondantes, vestiges d'anciennes mines qui ont été exploitées au Moyen-Age et depuis.

La vallée est très peuplée et comprend un grand nombre de villages (Laplje Selo, Gračanica, Badovce, Novo Selo, Mramor, Slivovo, Dragovac, Labljane).

Les habitants des villages situés dans la partie supérieure appartiennent à la population moravienne et s'occupent plutôt d'élevage, tandis que ceux du cours inférieur, appartenant à la population de Kosovo, sont agriculteurs. Il s'est passé ici un phénomène analogue à celui des Era du type dinarique; de même que ceux-ci sont descendus des montagnes pour atteindre la vallée du Lab en Kosovo, de même les Moravci ont dépassé la ligne de partage entre la Morava et Kosovo, et sont descendus dans la plaine de Kosovo.

Les deux villages situés en aval de la Gračanica, Badovce et Novo Selo, appartiennent encore à la région de Kosovo. Ce sont de petits villages d'agriculteurs, du type aggloméré, formés de petites maisons en torchis, couvertes en chaume ou en tuiles. Au-dessus d'eux se trouve, dans un terrain défriché, le village albanais de Mramor, dont la population s'occupe de l'élevage des bestiaux et de l'exploitation des forêts; plus haut, dans un autre terrain défriché, se trouve le village d'Androvce, habité par des Albanais catholiques qui sont en général des pasteurs. Ces deux villages sont du type disséminé. Dans les clairières s'espacent de grandes maisons pour la plupart à deux étages, au toit de tuiles, et entourées de leurs dépendances. Jusqu'en 1912, Mramor a été le principal centre des brigands et des pillards. Ses habitants se sont enrichis en agrandissant le territoire de leur village au détriment de leurs voisins. Ils étaient en outre les seuls à pouvoir exploiter les vastes pâturages et les forêts des environs. De tout temps, sous le régime turc, Mramor a abrité des insoumis; ceux de Kosovo allaient s'y réfugier pour se soustraire aux autorités turques. Jašar-Pacha, un des notables les plus puissants de Kosovo, s'y est caché lui-même lorsqu'il se trouva en conflit avec le Sultan. Il y a 150 ans, le village a été habité par des Serbes du groupe moravien; mais ceux-ci ont été refoulés petit à petit par les Albanais, qui sont venus s'y installer. Ces Albanais sont originaires de Kosovo, de Drenica et de Metohija. La frontière des groupes moravien et kosovien était donc située antérieurement entre Novo Selo et Mramor. Maintenant, grâce à ces Albanais qui sont venus s'intercaler entre les deux groupes serbes, c'est au village de Slivovo que commence la popu-

lation moravienne, pour continuer par Dragovce et Labljane, ce dernier village étant habité par des Albanais et quelques familles serbes.

Dès que l'on dépasse la zone frontière, on remarque immédiatement le changement du costume féminin. Les broderies et les costumes riches de Kosovo disparaissent et sont remplacés par des vêtements très simples et sans ornements. Cette limite du costume à broderies est à noter, car on ne le rencontre plus dans les régions de l'est; vers le sud le costume brodé n'apparaît que dans la région de Kumanovo.

Par-dessus la chemise sans broderies, les femmes portent un tablier tissé, *bojča* ou *pregača*, qui ne couvre que le devant et le bas du corps; la taille est serrée par une ceinture tissée, très simple. Une sorte de veste courte, *dolaktica*, en drap grossier noir, rappelle le *gunče* des Mijaci; les manches ne dépassent pas le coude. La tête est couverte d'un fichu de fabrication industrielle et non pas indigène, généralement gris-olive ou verdâtre. La parure des jeunes filles et des mariées aux jours de fête manque parfois de goût : la *dolaktica* est remplacée par un gilet de fabrication industrielle qu'accompagne une ceinture ornée de plaques de maillechort et de sequins d'argent. La tête, le cou, les bras sont parés de clinquant en verroterie. Les mariées plus riches portent un diadème (*tepeluk*), sorte de bonnet orné de sequins d'or ou d'argent appliqués autour d'un fond de métal jaune, et d'où pendent autour des tempes, en forme de franges, de petites pièces de monnaie, alternant avec de longues tresses de cheveux. Le devant de ce bonnet est garni d'un haut panache. La jeune mariée porte ce diadème aussi longtemps qu'elle n'est pas astreinte aux gros ouvrages de la maison, habituellement pendant deux ou trois ans. Les filles riches seules ont ces couronnes. Les autres en portent une plus commune. Les familles s'associent pour acheter cet ornement que les jeunes filles portent à tour de rôle au moment de leur mariage.

La pièce la plus caractéristique du costume féminin est l'ornement appelé *nakit* ou *rep*. C'est une pièce d'étoffe d'un demi-mètre de longueur tout au plus, qui s'attache à la partie postérieure de la ceinture et fait le pendant du tablier (*bojča* de Kosovo, ou *skutnik* de Tetovo). Cette pièce n'est composée que de franges en trois ou quatre rangées superposées, faites de laine finement filée et tordue comme des ganses très élégantes. Toutes les femmes, jeunes ou vieilles, riches ou pauvres, portent cet ornement qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans les Balkans.

La *krpa*, composée de deux étroits morceaux d'étoffe, ressemble au *prevez* des autres contrées. Elle est toujours noire, sans franges ni broderies.

Ainsi le costume féminin moravien, comparé à celui de Kosovo, est

simple et manque un peu de goût. La femme moravienne vous explique qu'ayant à s'occuper tout l'hiver du bétail, elle n'a pas le temps de broder, comme la femme de Kosovo, dont c'est l'unique occupation pendant la saison froide.

Comme les femmes de la Morava n'apportent en dot aucun costume riche et coûteux, les garçons de Kosovo ne se marient pas avec elles. Par contre, les gens de la Morava recherchent volontiers en mariage les Kosoviennes, dont le beau costume, quand elles l'auront porté dans ce nouveau milieu, passera ensuite à leurs filles.

Le sol des plaines voisines de la Morava-Binča, comme celui des collines peu élevées et des terrasses, est composé de sédiments lacustres, sablonneux ou argileux, qui favorisent l'agriculture. C'est là que sont situés les principaux villages des Serbes agriculteurs, en majorité des *čiflik*. Dans les vallées latérales, surtout du côté de la Crna Gora, se trouvent des villages en majorité albanais.

Une culture presque inconnue en Kosovo est spéciale à cette vallée : celle du chanvre. Elle commence au premier village moravien et s'étend de plus en plus en aval. C'est en Izmornik, dans la Morava-Binča, qu'elle occupe la plus grande étendue. En dehors de cette région, plus on descend la Morava, plus les chènevières sont nombreuses jusqu'à Leskovac. Le chanvre est ici un des produits les plus importants de la campagne, et les cônes de chanvre sont caractéristiques de bien des villages de la Morava-Binča. Les principaux marchés de ce produit sont Gnjilane et surtout Bujanovce.

La région moravienne a beaucoup plus d'arbres fruitiers que celle de Kosovo. La vallée de la Morava, étant à une altitude inférieure, est en effet beaucoup plus à l'abri des vents.

Ce riche bassin, dépourvu de chemin de fer et de grandes voies de communication, administré par des agents subalternes du gouvernement turc qui n'avaient aucune autorité, était tout indiqué pour tomber complètement à la merci des beys. Ceux-ci vivaient pour la plupart dans la ville de Gnjilane, mais il y en avait aussi dans les campagnes. Ils étaient souvent entourés de pillards albanais prêts à toutes les exactions. Les beys de la famille des Džimić, entre autres, étaient les maîtres absolus à Gnjilane. Le régime de violence et d'arbitraire fut ici bien plus insupportable qu'en Kosovo, où existait du moins, grâce à la ligne du chemin de fer, une autorité turque plus ou moins forte, notamment à Priština et à Mitrovica.

Exception faite de l'Izmornik, où les Serbes plus nombreux étaient en état de résister et se laissaient moins terroriser, tout le reste de la région de la Morava a souffert, au temps du régime turc, un lamen-

table martyre. A côté des beys, les Albanais du Karadag harcelaient aussi sans trêve ni merci la population serbe ; méfaits et crimes étaient innombrables, et il n'était pas rare de voir les oppresseurs s'attaquer à l'honneur des femmes. Le rapt et l'islamisation des femmes serbes étaient ici bien plus fréquents qu'en Kosovo.

Indigènes ou immigrés, les habitants de cette région changeaient de domicile, passant de la propriété d'un bey à celle d'un autre, d'un village à un autre, de la Gornja Morava en Izmornik et inversement. La population de la Kriva Reka se dirigeait aussi vers la Gornja Morava et l'Izmornik. A ce point de vue, le Kosovo, comparé à la région de la Morava, semble avoir eu une population plus stable. Vu l'insécurité et les exactions, de nombreuses familles moraviennes erraient à la recherche d'un « maître plus fort » qui les mettrait à l'abri des vexations des Albanais. Très souvent les paysans ne restaient chez le même bey ou dans le même village qu'un hiver et un été, puis s'en allaient en quête d'un maître plus clément ou plus apte à les défendre. Il va de soi qu'à mener cette vie, les paysans n'arrivaient jamais à posséder quoi que ce soit en propre (*svojština*). Un paysan de Pasjane, actuellement à son aise, me racontait que son grand-père avait changé huit fois de résidence. Venu de Rajčić (aux environs de Kumanovo) pour s'établir finalement à Pasjane, il avait, au cours de ces déplacements successifs, constamment passé d'un maître à un autre. Un autre, originaire de Vrtogoš (Vranje), en est parti pour s'établir temporairement dans de nombreux villages de l'Izmornik notamment à Ropotevo où il a fait un séjour un peu plus long, pour se fixer définitivement à Pasjane. Il y eut des paysans moins mobiles qui surent acquérir un lopin de terre, sans pour cela cesser de travailler les terres des beys, soit pour augmenter leurs revenus, soit pour s'assurer des protecteurs. Pour ces raisons, la population est fortement mêlée et presque uniforme, si bien qu'il n'y a pas de différences sensibles entre les habitants des villages même le plus éloignés.

Les indigènes forment ici plus de la moitié de la population. Les colons et les immigrés se sont fondus le plus souvent dans cette population indigène en adoptant son costume et ses mœurs. On constate cette adaptation même chez les colons les plus récents. Parmi les immigrés, qui sont en général des colons de vieille date, les plus nombreux sont venus des autres parties de la région moravo-vardarienne : de Jagodina, du Pomoravlje de Vranje — ces derniers très nombreux —, de la région de Kumanovo, de la Crna Gora de Skoplje (Karadag) et même du bassin de Tetovo. Tout aussi nombreux sont les émigrants venus de certaines parties de la Macédoine occidentale, notamment des environs de Prilep et de Poreč ; ceux de la région de Bitolj sont en moins grand

nombre. Les immigrés de Kosovo, y compris la région de Novo Brdo, Sirinić, Sredska, Podrima et Metohija, sont moins nombreux que ceux de la région moravo-vardarienne. Les colons originaires du pays des Šopi sont rares et semblent venir presque exclusivement des contrées montagneuses situées au-dessus de Kočane.

Malgré la présence de tant de colons, la langue est complètement unifiée; plus on est près de la région d'Izmornik, plus elle se rapproche de la langue littéraire serbe. Le langage de la Morava n'a qu'un très petit nombre d'archaïsmes. Dans toute la région on emploie une forme interrogative, inverse de la forme littéraire : *tuj li je*? (langue littéraire : *je li tu*?) et cette autre tournure incomplète : *će mu kažem*, *će nadjem* (au lieu de *kazaću mu*, *naći ću*).

Par suite du régime lamentable qu'ils subissaient et du manque de sécurité, beaucoup de Moraviens, notamment ceux de la Kriva Reka, ont abandonné leurs foyers pour aller s'établir ailleurs. Ils sont en nombre en Kosovo, sur la Moravica, même autour de Kumanovo; mais la majorité est allée se fixer au delà de l'ancienne frontière, dans les vallées de la Jablanica et de la Veternica. Le groupe le plus important des colons de la Jablanica est formé par des gens de la Kriva Reka. En général et surtout depuis la guerre de 1878, la population a suivi la Morava méridionale pour pénétrer vers le nord dans la Serbie moravienne.

Au point de vue physique, les Moraviens sont semblables aux gens de Kosovo, et l'on ne peut pas saisir de différence entre ceux-ci et ceux du Pomoravlje de Vranje ou des régions environnantes. Les châtains prédominent, mais il y a aussi des bruns dans la Gornja Morava, ainsi que dans le village de Ropotevo dans l'Izmornik. Les blonds sont plus rares que les bruns. Je n'ai rien remarqué quant au physique qui indique les suites d'un mélange de sang avec les Albanais, lesquels sont d'ailleurs en majorité des Serbes albanisés et islamisés. On a l'impression que l'ancienne population est la même que celle de Kosovo ou du Pomoravlje de Vranje, modifiée sous l'influence de la vie toute particulière qui s'est développée dans ce bassin. Comparés aux gens de Kosovo, les *Moravci* paraissent être des montagnards d'aspect plutôt rude; ils reconnaissent eux-mêmes aux premiers un goût plus raffiné et des manières plus douces. Sauf les gens de l'Izmornik, presque tous les *Moravci* avaient un air triste, héritage de l'oppression et des violences subies. Cependant ils se sont ressaisis depuis la libération (1912) et font preuve maintenant de vivacité et d'intérêt pour ce qui les entoure. Ils ont conservé toutes les traditions historiques serbes, celles de Kosovo et celles de Kraljević Marko. Les vieilles gens se souviennent d'avoir chanté les chansons nationales avec accompagnement de *gusle*, ce qui a presque

disparu aujourd'hui. Les *Moravci* ont aussi leurs traditions propres qui se rapportent surtout à Novo Brdo, qu'ils appellent *Zlatno Brdo* (la montagne d'or); ils racontent que le tsar Lazar est né à Prilepnica. Près du village de Podgradje, au-dessous de Pasjane, il y a dans la Morava un gouffre qu'on appelle Goven; c'est là qu'une jeune fille s'est jetée dans la rivière après la bataille de Kosovo, ne voulant pas « servir les Arabes » qui avaient envahi le pays, et préférant servir « l'eau elle-même ». Maintenant encore, le jour de la Saint-Georges, cette jeune fille sort de l'onde, monte sur la rive et peigne ses cheveux auprès du gouffre.

A en juger d'après Gnjilane, le caractère réaliste et l'esprit d'entreprise sont particulièrement développés chez eux. Malgré toutes les violences et tous les excès des Turcs et des Albanais, les artisans et commerçants serbes ont su prendre dans les affaires une importance plus grande que celle des Musulmans. Même au temps de la domination turque, Gnjilane était une importante ville serbe. Le peuple est agile, leste. Comme dans les autres villes, les femmes ont adopté en partie le costume des femmes turques.

Il n'y a pas dans cette région d'Aromounes. Il est cependant hors de doute qu'il y en avait au Moyen-Age. D'anciens documents mentionnent leur existence, et le nom du village de Stanišor, près de Gnjilane, en est un vestige.

Il est intéressant de mentionner encore l'existence d'une pièce du costume, le *nakit* (l'ornement) ou le *rep* (la queue), ainsi que ces fichus noirs, semblables au *prevez* et qui n'existent nulle part ailleurs chez les Serbes. Nous ignorons si cette pièce a été créée et inventée, dans le pays même, par une femme de goût, et s'est répandue ensuite, ou si elle est un héritage d'une ancienne population disparue et remplacée aujourd'hui par les habitants actuels de cette région.

On hésite, pour classer ce groupe, entre la variété de Kosovo ou celle de Morava-Vardar. Par le costume féminin il se distingue de la première autant que de la seconde, tandis que des traits psychiques et linguistiques l'unissent intimement à l'une et à l'autre. Par l'intensité des sentiments nationaux, les *Moravci* se rapprochent de la population de Kosovo au point de ne former qu'un seul groupe avec elle, mais par ses caractères réalistes, par le type des maisons, par une certaine « manière d'être » plus fruste, ce groupe se sépare de la population de Kosovo et s'apparente aux groupes plus rudes de la Morava-Vardar, auxquels le relie d'ailleurs sa position géographique.

QUATRIÈME PARTIE

TYPE BALKANIQUE ORIENTAL

CHAPITRE XIII

GÉNÉRALITÉS SUR LE TYPE ORIENTAL

Influences du milieu géographique. — Quelques particularités de ce type. — Assimilations touraniennes. — Assimilation des tribus thraces. — Les Bulgares sont-ils des Yougoslaves ?

La population du type balkanique oriental occupe les régions à l'est de l'Iskar et de la ligne de partage des eaux entre l'Iskar et la Marica, c'est-à-dire la plate-forme bas-danubienne, le bassin de la Marica avec la Thrace et les vallées des Rhodopes et du Pirin qui s'ouvrent vers la mer Égée. Son berceau primitif fut la plate-forme bas-danubienne. C'est là que s'est formé le peuple slavo-bulgare et que s'est développé l'État bulgare.

Influences du milieu géographique. — Elles sont ici très nettes. La plate-forme bas-danubienne, région d'un seul tenant, beaucoup moins accidentée que toute autre partie de la Péninsule, très déboisée et soumise pour une grande part à un climat de steppe, a fait de la population qui y est fixée depuis le début du Moyen-Age, un peuple d'agriculteurs. Elle a favorisé l'installation d'un pouvoir central, capable de maintenir une forte discipline, mais plus tard aussi la mainmise sur ce pays par une domination étrangère. Par sa position géographique, cette région s'est trouvée en rapports avec Byzance, l'Asie Mineure, la Russie méridionale et avec les peuples touraniens.

Son histoire a toujours été mêlée à celle de ces contrées et de ces peuples.

Aux Slaves qui avaient occupé la plate-forme bas-danubienne sont venus successivement s'ajouter les Bulgares touraniens, les Petchénègues, les Koumanes, les Tatars de la Horde d'or qui se sont plus ou moins fondus dans cette population slave. Il en est résulté une différence de composition ethnique entre le type balkanique oriental et les autres Yougoslaves. Plus que toutes les autres populations de la Péninsule, celles-ci ont eu à lutter contre Byzance, et ce sont elles, les premières, qui ont subi l'invasion turque. C'est aussi parmi elles que les Ottomans se sont installés en plus grand nombre. Comme conséquence de cette situation géographique, l'histoire bulgare, quoique parfois brillante, a eu des pages sombres, souvent tragiques, depuis les Khans Asparouh et Kroum jusqu'à Stamboulov. Rude était le boïar bulgare du Moyen-Age; plus rude encore était et est resté le paysan du type balkanique oriental. Leurs relations avec les autres Yougoslaves ont été moins étroites. Elles ne se sont vraiment développées qu'aux temps de la plus grande extension de la Bulgarie.

C'est encore du fait de leur position géographique que les Bulgares n'ont même pas été effleurés par l'influence civilisatrice de la Renaissance qui s'est fait sentir chez les Yougoslaves occidentaux. Plus que tous autres au contraire, ils ont été pénétrés par les influences turco-orientales. Tandis que leurs voisins de l'Ouest subissaient la domination de la Turquie, de Venise, de l'Autriche-Hongrie, ils demeuraient entièrement sous la domination turque. Aussi leur civilisation est-elle restée plus homogène. Ajoutons qu'ils appartiennent presque en totalité à la religion orthodoxe.

Quelques particularités de ce type. — Nous avons signalé déjà à l'est du fleuve Iskar et de la ville d'Ihtiman, en Bulgarie, la présence d'un grand nombre de mongoloïdes. Ce type s'accuse de plus en plus à mesure qu'on avance vers la mer Noire.

Tandis que les Dinariques de l'Ouest sont d'une stature très élevée, — ce sont avec les Écossais et certains montagnards alpins les hommes les plus grands de l'Europe, — la taille diminue à l'est de l'Iskar. Mais ces paysans sont solidement bâtis et fortement musclés; on leur donne, en Serbie, le nom de *tokmak*. Les blonds et les bruns au teint clair deviennent chez eux de plus en plus rares. Les Bulgares ont les cheveux, les moustaches et les yeux en général noirs et brillants; leur teint est mat et foncé. Ils ont les pommettes saillantes, le bas du visage large, les mâchoires très fortes, les yeux souvent rapprochés et enfoncés sous l'arcade sourcilière.

Au lieu du costume léger et flottant des Yougoslaves occidentaux, les hommes portent un vêtement lourd fait avec un grossier drap de laine (*šajak*), coupé sans goût, mais tenant chaud. C'est le costume le plus chaud de la Péninsule. Même en été, ils s'habillent chaudement. On a l'impression, à les voir ainsi vêtus, qu'il y là comme des attaches avec les hauts plateaux de l'Asie.

Citons encore d'autres particularités. Si les Bulgares et les Yougoslaves occidentaux ont un fonds linguistique commun, les deux langues serbe et bulgare présentent des différences. Elles sont le résultat d'une évolution divergente qui s'accuse, semble-t-il, dès le début du Moyen-Age. L'organisation sociale aussi est autre, surtout depuis l'invasion turque, et peut-être différait-elle déjà à l'époque de l'État bulgare, au Moyen-Age. En Bulgarie, plus de tribus ni de *zadruga*, ce qui entraîne des conséquences évidentes pour la vie de famille. Plus de *slava*, avec les mœurs douces et aimables qui s'y rattachent. Le Bulgare ne se souvient guère de ses ancêtres éloignés et ne songe pas à les commémorer.

Assimilations ethniques. — Sur la plate-forme bas-danubienne, plusieurs groupes de population d'origine touranienne vinrent s'installer parmi les Slaves, et tout d'abord les Bulgares.

C'était un peuple asiatique, apparenté aux Tatars, aux Huns, aux Avares et au Petchénègues. Partis de l'Asie, ils s'établirent sur la Volga où leur État s'appela la Grande Bulgarie ou Bulgarie Noire. Elle existait encore au XVe siècle. Une partie de ces Bulgares émigrèrent derechef vers le Sud-Ouest et s'installèrent après de nombreuses aventures et un séjour prolongé sur la rive gauche du Danube, de l'autre côté du fleuve. Les Khans bulgares étaient des monarques absolus, séparés de leurs sujets par une étiquette orientale très sévère. Ils avaient une armée bien disciplinée. En s'imposant aux Slaves bas-danubiens, ils renforcèrent cette armée, en puisant dans ce nouveau milieu, et commencèrent à se répandre dans la Péninsule. Ces nomades s'assimilèrent aux Slaves par croisements, surtout en pratiquant l'agriculture et en adoptant le genre de vie de la plate-forme bas-danubienne. Ils adoptèrent aussi leur langue. Mais les Bulgares touraniens ont donné aux Slaves leur nom et leur ont sans doute communiqué aussi quelque chose de leur mentalité.

Pendant la première période de leur histoire, depuis 660 jusqu'au roi Boris (852-888), ce sont les Bulgares touraniens qui président aux destinées du nouvel amalgame, sous les khans Asparouh, Trebel, Kroume et Omortag. Les Slaves soumis n'interviennent à aucun degré dans les affaires de l'État. La domination des Touraniens, déjà for-

tement slavisés, se fait sentir encore après la mort du roi Siméon : pendant la minorité de son fils Pierre, la Bulgarie est gouvernée par un Touranien, Sursuvul.

Une nouvelle invasion mongole, celle des Petchénègues et des Koumanes, modifia encore au XI[e] siècle l'amalgame slavo-bulgare. Elle se répandit même à l'ouest de l'Iskăr, sur une partie du pays des Sopi. Ce fut en quelque sorte un rajeunissement des influences mongoles. En 1048, le Khan petchénègue Kelen adopta le christianisme avec 20000 de ses soldats et s'installa au milieu des Slavo-Bulgares dans les environs de Silistrie (Drstar). En 1064, de nombreux Koumanes franchirent encore le Danube ; environ 60000 d'entre eux se fixèrent dans la Bulgarie du Nord et dans les environs de Philippopoli et d'Andrinople. De nombreux Koumanes pénétrèrent en Dobrudja. La Bulgarie du Nord fut presque « koumanisée » ; le bassin de la Marica était rempli de Koumanes. En acceptant le christianisme, Koumanes et Petchénègues se sont lentement slavisés. Mais ils se maintenaient encore en masses compactes sous les règnes des tsars bulgares Asen I[er] et Peter, d'origine valaque (1186-1196), et ils constituaient alors une grande partie de l'armée bulgare. Même en 1206, l'armée bulgare du tsar Kalojan était composée presque exclusivement de Koumanes. Les Koumanes immigrés étaient encore très puissants au XIII[e] siècle. Un de leurs chefs, Georges Terter, fut couronné roi de Bulgarie en 1280. Mais d'autres prétendants, soutenus par les Tatars de la Horde d'or, pénétrèrent en Bulgarie et Terter fut contraint de marier sa fille au fils du Khan Nogay et de payer un impôt à la Horde d'or (1285). A cette époque, le boïar Šišman, d'origine koumane, fonda le royaume de Vidin en 1290[1].

Une troisième phase de la touranisation commence avec l'invasion turque (1361-1396). Il y avait déjà en Bulgarie, dans la région de Deli Orman, une population de Tatars, apparentés aux Turcs ; mais les véritables Turcs s'installèrent pendant la domination ottomane. D'autre part, il se fit un mélange entre ces populations et des Bulgares islamisés qui oublièrent la langue slave. Au commencement du XIX[e] siècle, Turcs et Tatars prédominaient encore à l'Est de la Jantra, et dans presque toutes les villes au Nord et au Sud des Balkans les Turcs étaient en majorité. Cette classe dominante s'est mélangée à la population bulgare, mais elle a formé à ses mœurs et à ses habitudes les Bulgares soumis qui l'imitaient.

1. F. Chalandon. *Jean II Comnène et Manuel I Comnène*, Paris, 1912, p. 48-51 et 324. K. Jireček. *Einige Bemerkungen über die Uberreste der Petchenegen und Kumanen, sowie über die Völkerschaften der sog. Gagauzi und Šurgači* (*Sitzungsber. K. böhmischen Gesellsch. d. Wiss.*, Prague, 1889). G. Songeon, *Histoire de la Bulgarie*, Paris, 1913, p. 247 et suivantes. Ce livre est très tendancieux.

L'amalgame slavo-bulgare se distinguait nettement, au Moyen-Age, des autres Yougoslaves. On était frappé surtout par le teint foncé de ces orientaux. Dans le folklore serbe, les Bulgares sont toujours appelés « les Bulgares noirs » (*crni Bugarine*). La population bulgare elle-même (dans les environs de Razgrad, par exemple) distingue encore aujourd'hui les Bulgares noirs et les Bulgares blancs. Le folklore yougoslave fait aussi des Bulgares un groupe très différent au point de vue psychique.

L'assimilation des Koumanes et des Petchénègues n'est pas encore complètement achevée ; on en rencontre les derniers survivants dans la Bulgarie orientale et dans la Thrace ; ce sont les Gagaouses et les Šurgači, chrétiens de langue turque.

Une autre assimilation importante fut celle de la plus ancienne population, celle des Thraces, qui occupaient, au début du Moyen-Age, une grande partie de la région orientale de la Péninsule, les plaines des deux rives du Danube, les Balkans, les Rhodopes, et s'étendaient jusqu'en Asie Mineure ; mais les documents ne nous permettent pas de suivre les progrès de cette assimilation qui s'opéra surtout dans les premiers siècles du Moyen-Age.

On constate aussi, dans les Balkans et les Rhodopes, la présence de Valaques, très nombreux encore aux XIe et XIIe siècles. Ils y furent renforcés par ceux que l'empereur de Byzance Alexis Ier Comnène (1081-1118) installa dans ces régions en même temps que des Arméniens. Les Valaques des Balkans, qui formaient probablement une masse compacte, s'insurgèrent contre Byzance au XIIe siècle et fondèrent, avec les Bulgares, le royaume vlaquo-bulgare d'Assen Ier. Son frère Janica ou Kalojan fut couronné par un délégué du pape Innocent III, à Trnovo, comme *dominus blacorum et bulgarorum*. Des villages aromounes existaient encore au XVIIIe siècle, dans la Srednja Gora et les Rhodopes. Ils se sont ensuite bulgarisés et on n'y rencontre plus que des Aromounes nomades. Mais de nombreuses familles bulgares, surtout dans les Balkans et dans la Srednja Gora, sont certainement d'origine aromoune. Il semble d'ailleurs que la population de ces deux régions soi restée plus slave, ait moins absorbé d'éléments touraniens, mais son mélange avec de nombreux Aromounes est certain.

Enfin, la population balkanique orientale s'est assimilée de nombreux Grecs, Arméniens, Syriens, etc., déjà installés dans ces régions, ou qui s'y installèrent au cours du Moyen-Age et à l'époque turque, surtout dans le bassin de la Marica.

Les Bulgares sont donc différents, au point de vue de la compo-

sition ethnique, des autres Yougoslaves. Ils sont surtout le résultat d'un mélange avec divers peuples d'origine touranienne, et forment ainsi un groupe slavo-touranien. Ils sont même, à certains égards, si différents des autres Slaves de la Péninsule, qu'on serait tenté de ne pas les compter parmi ces Slaves. Eux-mêmes reconnaissent ces différences, et leurs savants ont parfois proposé de les considérer comme un peuple touranien. Mais ces théories paraissent le plus souvent inspirées de préoccupations politiques. La langue, en tout cas, les rattache aux Yougoslaves, et, en dépit de différences nombreuses, il paraît plus rationnel de les rattacher à la grande famille yougoslave.

CHAPITRE XIV

VARIÉTÉS DU TYPE BALKANIQUE ORIENTAL

Variétés bas-danubiennes. — Variété de la Srednja Gora. — Variété méridionale ou de la Roumélie-Thrace. — Variété pomaque.

Il résulte de ce qui précède que les éléments qui composent le type balkanique oriental n'ont pas été partout également mélangés. Le brassage n'a pas été complet, d'où certaines variétés qui correspondent d'ailleurs à des régions physiques et sur lesquelles, avant d'aller plus loin, il convient d'insister.

La différence la plus considérable est celle qui existe entre la population du Nord et celle du Sud des Balkans. Entre ces deux groupes s'interpose une variété très intéressante, celle de la Srednja Gora. Dans le Rhodope se trouvent les Bulgares islamisés, ou Pomaques. Il y a, en outre, dans chacune de ces variétés des groupes qui se distinguent par certaines particularités psychiques.

Variété bas-danubienne. — Elle occupe la plate-forme bas-danubienne depuis l'Iskar jusqu'à la mer Noire. Le relief de cette région s'atténue de plus en plus quand on va vers l'Est et vers le Nord ; le climat revêt vers l'Est le caractère steppique.

C'est dans cette partie orientale de la plate-forme et sur le littoral de la mer Noire que s'est formé l'État slavo-bulgare, dont les capitales successives furent les villes fortes d'Aboba, Drstar (Silistrie), Preslav et Trnovo. Au xe siècle encore, Byzance envoyait des expéditions contre ces centres de l'État bulgare. A mesure que cet État s'agrandissait, au Moyen-Age, l'appellation de Bulgare s'étendait de plus en plus. C'est surtout dans cette variété que s'est accomplie l'assimilation des Bulgares touraniens aux Slaves. L'ancienne population slavo-touranienne est ici plus nombreuse que partout ailleurs. En outre, avant la libération de la Bulgarie, les Ottomans étaient en majorité à l'Est de la Jantra. Un autre groupe important comprend les immigrants originaires des

hautes vallées des Balkans, qui sont descendus, surtout à partir du début du XIXe siècle, vers les plaines du bas-Danube.

C'est la variété qui incarne le mieux le type balkanique oriental, et c'est surtout d'après elle qu'on peut déterminer les caractères psychiques des Bulgares. Sa population est laborieuse et rude; elle est très fortement atteinte par les influences orientales. C'est elle, après la libération de 1878, qui a donné sa marque à l'État bulgare moderne.

Malgré l'uniformité du relief, il existe des différences sensibles entre les populations des diverses vallées : celle des environs de Trnovo, d'Orjehovica et de Ljaskovec, dans la vallée de la Jantra, est plus ouverte, plus gaie, elle a même une sorte d'humour plutôt grossier.

Variété de la Srednja Gora. — C'est, en général, une variété montagnarde. Elle s'étend à peu près du village de Stolpnik, dans le bassin de Sofia, jusqu'à Žeravna, dans le bassin de la Kamčija. Elle comprend les populations de la Srednja Gora, de la dépression sub-balkanique et même une partie de la population du Balkan central et oriental. Elle occupe presque le centre de la Bulgarie. Si le mélange avec les Bulgares touraniens est ici peu sensible, par contre, il y a eu une forte assimilation d'éléments aromounes. Les Vlah, les Aromounes de ces régions, étaient bien connus au Moyen-Age, et leurs derniers représentants n'ont disparu qu'au cours du XIXe siècle. Les noms des localités aromounes sont assez fréquents, surtout dans la Srednja Gora (Bunaja, Ursulica, etc.). Nombre de petites villes et de villages dans les montagnes ont conservé le type des agglomérations aromounes (par exemple, Klisura, Kotel, Žeravna, etc.).

Jusqu'à la libération de la Bulgarie, la population de cette région pratiquait surtout l'élevage des troupeaux et le *kiridžiluk*. Beaucoup de villes et de villages y jouissaient, à l'époque turque, d'une certaine autonomie. Le régime patriarcal s'est partout maintenu, mais les traces de l'ancienne civilisation balkanique ne sont pas complètement effacées, surtout dans les villes. Bien qu'il n'y ait là ni *zadruga* ni organisation en tribus, le genre de vie se rapproche cependant assez de celui des Dinariques. Ce sont les mêmes mœurs, les mêmes croyances, avec un goût plus marqué pour la musique, le chant et la danse que dans les autres variétés du type balkanique oriental ; mais la générosité est rare et l'hospitalité n'est guère pratiquée. Ce qui caractérise surtout ces populations, c'est leur vivacité intellectuelle. Elles ont plus de sensibilité, plus d'imagination, plus d'ouverture d'esprit que celles de la plate-forme bas-danubienne. C'est peut-être pour cette raison que les gens de la Srednja Gora ont joué un rôle prépondérant avant la libération de la Bulgarie, surtout à l'époque du réveil national. Les principaux

hajduk, les propagandistes, les lettrés de cette époque étaient originaires de la Srednja Gora. Les politiciens nés dans ces régions montrent souvent un certain goût littéraire et se distinguent de ceux qui sont originaires de la plate-forme.

Ces régions ont fourni un fort contingent à l'émigration, surtout vers le bassin de la Marica et le littoral pontique de la Dobrudja.

Variété méridionale ou variété de la Roumélie-Thrace. — Elle comprend les populations qui habitent au Sud du Balkan, à l'exception des Pomaques. Son domaine est surtout le bassin de la Marica, qui jouit d'un climat méditerranéen modifié. Plusieurs plantes nourricières font ici leur apparition, qui n'existent pas au Nord du Balkan. Les maisons et les villages se rapprochent du type turco-byzantin. Le genre de vie devient de plus en plus gréco-égéen. Mais l'influence du milieu se fait ici sentir plutôt sur l'élément grec que sur l'élément bulgare, sauf toutefois dans les villes. Jusqu'à ces derniers temps, les Bulgares, dans toute cette région, pratiquaient surtout l'agriculture et l'horticulture. Ils habitaient des villages de čifčis. D'ailleurs toute cette population a subi l'influence des civilisations byzantine et turco-orientale. Elle était, avant la libération, fortement hellénisée.

La composition ethnique est certainement assez différente de celle de la plate-forme bas-danubienne. Les mongoloïdes sont beaucoup moins nombreux qu'au Nord du Balkan. Il y a eu là toutefois une forte assimilation de Koumanes. Il en reste même qui ne sont pas complètement assimilés : les Šurgači actuels. Il semble que l'ancienne population de cette région soit plutôt un amalgame slavo-thrace, fortement modifié par l'élément grec indigène et par l'assimilation de nombreux immigrés d'origine arménienne, parfois aussi d'origine syrienne. Car les empereurs byzantins ont, à plusieurs reprises, transféré des Arméniens de l'Asie Mineure dans le bassin de la Marica. Au xe siècle seulement, 200 000 Arméniens ont été installés dans les environs de Philippopoli. A ce vieux fonds de population très mélangée sont venus s'ajouter les émigrants modernes de la Srednja Gora et du Balkan.

Pour toutes ces raisons, la population de la Roumélie-Thrace se différencie fortement de celle de la plate-forme bas-danubienne. Elle a plus de vivacité d'esprit, elle est plus individualiste et plus policée surtout dans les villes. On y rencontre des Bulgares qui ont tout à fait la mentalité grecque. Ils ont plus de goût pour la mise en scène et pour les cérémonies que les Bulgares septentrionaux. Ces différences se font sentir dans la vie publique et dans la littérature. L'union est loin d'être faite entre les deux variétés bas-danubienne et méridionale : il règne même entre elles un antagonisme très prononcé.

La variété pomaque des vallées des Rhodopes et du Pirin se compose de Bulgares islamisés qui correspondent aux Serbes islamisés de la Bosnie. Il est probable qu'ils appartenaient à la secte des Bogomiles (Patarènes) avant l'invasion turque, et qu'ils formaient, en majorité, un amalgame slavo-thrace, et non pas slavo-bulgare. Ce sont des musulmans zélés qui parlent souvent turc, ou dont le langage bulgare archaïque contient de nombreux mots turcs. C'est de tous les groupes yougoslaves la population la plus arriérée. Son ignorance est presque complète : pendant des siècles elle n'a pas subi d'autre contact que celui des Yourouks, pasteurs ottomans habitant le massif du Rhodope. Il semble que ce soient seulement les classes inférieures de cette population slave qui se soient les premières converties à l'islam, ce qui expliquerait qu'il n'y ait pas là de noblesse islamisée comme en Bosnie. Aussi ne retrouve-t-on pas chez les Pomaques cette fierté, cet esprit chevaleresque, qui ont permis aux islamisés de Bosnie d'exercer une grande influence politique.

CHAPITRE XV

L'ÉVOLUTION DES CARACTÈRES PSYCHIQUES AU COURS DE L'HISTOIRE

Avant l'invasion turque. — La raya bulgare à l'époque turque. — Symptômes de réveil national. — La libération et l'État bulgare.

Il nous faut suivre maintenant, au cours de l'histoire, l'évolution subie, dans leur mentalité, par ces populations du type balkanique oriental, et nous demander dans quelle mesure cette mentalité explique l'État bulgare actuel. C'est une question difficile à traiter pour un Serbe dans les circonstances présentes, et j'aurais préféré que d'autres, dont l'impartialité ne pourrait être suspecte, se chargeassent de cette tâche. Je ne pouvais cependant me dérober à cette partie de mon sujet. Tout ce que je puis dire c'est que j'ai apporté à cette étude le même esprit critique qui m'a guidé pendant la préparation et la rédaction des autres parties de cet ouvrage.

Avant l'invasion turque. — L'histoire bulgare est très remplie, militairement et politiquement. Avant l'invasion turque, les Bulgares connurent plusieurs périodes de puissance et d'expansion, surtout sous le roi Siméon (893-987) et sous Asen II (1216-1240). Les masses bulgares obéissaient à leurs chefs, sans beaucoup d'enthousiasme, semble-t-il, mais avec une complète discipline. C'était une force massive, dirigée par une seule volonté. Ainsi s'explique qu'ils aient pu malgré leur petit nombre — car ils sont les moins nombreux de la Péninsule après les Albanais — jouer dans l'histoire, au cours des siècles, un rôle parfois prépondérant.

Pendant cette longue période, ils envahirent de vastes étendues de la Péninsule, s'avancèrent au Nord du Danube, et, au Sud, menacèrent Byzance. Mais, leur élan brisé, ils redevenaient une masse inerte et comme engourdie, et ces accès d'activité étaient en somme de peu de durée. L'expansion bulgare fut d'ordinaire comme un orage qui passe

sans laisser de trace. On ne trouve aucune preuve qu'ils aient rien créé, au Moyen-Age, ni sur la plate-forme bas-danubienne, ni dans le bassin de la Marica, ni dans les régions envahies. Après la tourmente, ces différents groupes ethniques restaient sans rapport les uns avec les autres. Les plus brillants épisodes de l'histoire bulgare n'ont pas eu de retentissement dans la conscience populaire.

De cette très ancienne histoire il y a un fait à retenir, c'est l'apparition d'individus doués d'une volonté extraordinairement puissante, absorbant pour ainsi dire en eux celle de toute la masse, demeurée amorphe et inerte. Aussi ces tempéraments autocratiques n'eurent-ils pas de peine à s'imposer. La prépondérance de ces fortes individualités nous frappe encore dans les époques plus récentes de l'histoire bulgare, même après la libération. Le personnage le plus représentatif à cet égard fut Stefan Stamboulov. Les politiciens bulgares paraissent aujourd'hui encore doués d'une force de volonté plus agissante que ceux des autres types yougoslaves. Ils sont, en outre, plus rudes, plus autoritaires, capables souvent de volte-faces invraisemblables.

Alors que chez les autres Yougoslaves les hommes doués de forte volonté prennent souvent des allures démocratiques et même démagogiques, les chefs politiques bulgares sont toujours des autocrates. Leur volonté est tendue vers la conquête de l'influence, de l'autorité. Dans les autres groupes, l'élite dirigeante cherche le progrès intellectuel et moral, et montre souvent aussi un goût très prononcé pour la littérature et pour l'art; les chefs bulgares poursuivent surtout des buts matériels.

La raya bulgare à l'époque turque. — Ainsi le rôle historique qu'ils avaient joué jadis n'avait guère survécu dans les souvenirs des Bulgares, très différents en cela des Serbes pour qui les temps lointains de leur histoire sont toujours restés présents. Les souvenirs historiques n'ont exercé aucune action sur les Bulgares, au cours de la longue domination turque qu'ils ont subie pendant près de cinq siècles. Mais cette époque de la domination turque a imprimé sa marque sur leur mentalité.

Les Bulgares de la plate-forme bas-danubienne et du bassin de la Marica devinrent alors de véritables serfs : la *raya*, qui vivait exclusivement dans les *čiflik*, sous la surveillance constante des beys ottomans et subissait le régime économique et l'oppression morale les plus pénibles. Le nom de Bulgare perdit son sens national et ne s'appliqua plus qu'à toute cette masse de laboureurs asservis. Il se répandit même, comme nous l'avons déjà dit, avec cette signification, en dehors de la plate-forme bas-danubienne et du bassin de la Marica, dans les régions où régnait ce régime économique si rigoureux, jusque dans quelques

contrées centrales de l'ancien État serbe. Non seulement ceux auxquels on l'appliquait ainsi, sans égard pour leur nationalité, ne pouvaient pas protester, mais ils trouvaient même avantage à accepter une qualification qui les faisait considérer comme des gens inoffensifs, d'une classe sociale inférieure et qui ne comptait pas aux yeux de leurs maîtres.

Au cours de la domination turque, tous les peuples balkaniques employèrent le terme « bulgare » comme synonyme de lourd et de grossier. Ce furent d'abord les Grecs et les Turcs qui lui donnèrent cette signification. Il semble qu'elle ait été répandue dans la partie centrale de la Péninsule par les Serbes islamisés de la Bosnie et du Sandžak de Novi Pazar, très nombreux dans l'administration. A la forme bulgare : *blgar*, *blgarin*, ils substituèrent la forme serbe : *bugar*, *bugarin*, toujours dans le même sens de *raya*.

Dans les régions du type central, cette forme serbe *bugar* a fini par désigner tout ce qui est simple, intellectuellement ou matériellement. On dit de certaines populations, pauvres, rustiques, n'ayant rien à offrir, qu'elles sont « *asli Bugari* » de véritables Bulgares. D'un travail grossier, commun, on dit qu'il est : « *bugarska rabota* » un travail bulgare. Les Macédoniens disent « raconter comme des Bulgares », c'est-à-dire sans art, comme des paysans. Dans le Sud de la Macédoine, à Kufavolo, près de Salonique, j'ai entendu des gens employer l'expression « *izbugari se* » en parlant du blé qui se gâte, qui n'est pas bon pour la semence, et l'expression « *pobugari se* » pour dire d'une chose qu'elle s'abîme, se détériore. « *Bugarka* » est l'espèce de blé la plus ordinaire.

Telle était la seule signification du mot « Bulgare » dans toutes les régions dinariques avant la libération de la Bulgarie actuelle. On ne considérait pas les Bulgares comme un peuple, mais seulement comme une masse populaire se distinguant jusqu'à un certain point des Serbes par un idiome particulier, une manière de parler plus rapide, et surtout par l'absence de générosité et l'avarice.

Quand elle chante un héros qui quitte ses habits de soie et de velours pour revêtir la « défroque bulgare », la pesma dit qu'il se mue en un pauvre misérable[1]. Un autre qui pour certaines raisons se dissimule sous de grossiers habits bulgares n'est pas admis dans une bonne auberge[2]. La coupe à vin en bois la plus grossière se nomme la coupe bulgare « *bugarska kopanja* ».

1. Je cite les vers en serbe :

Junak svlači svilu i kadifu
Pa ponese budak na ramenu
I oblači bugarske haljine
Učini se golema sirota.

2. Comme Milos Vojinovic, dans la chanson : *zenidba cara Dusana.*

En Dalmatie et en Croatie, les chansons populaires les plus simples, connues seulement des paysans, sont appelées les « *bugarštice* », les chansons bulgares. Dans le Zagorje, près de Zagreb, on dit : il pleut à la bulgare « *dosadno bugari* », quand la pluie ne s'arrête pas. En Monténégro (Ljubotin) et dans les Bouches de Cattaro, le paysan qui ne respecte rien appelle même « *bugar* » le moins noble de ses animaux domestiques.

Peut-être retrouvons-nous un écho de cette signification dans le mot français : bougre[1].

Le nom de Bulgare eut en somme le même sort que celui de Valaque de « Vlah », après l'invasion slave de la Péninsule. Ce nom qui s'appliquait à l'ancienne population latinisée finit par perdre toute signification ethnique, pour désigner une classe considérée comme inférieure.

Beaucoup de traits particuliers de la mentalité bulgare datent sans doute de cette époque, sans qu'on puisse dire cependant qu'ils soient exclusivement un résultat de l'état de servitude qui correspondit à la domination turque, car la servitude n'a pas produit les mêmes effets sur la *raya* des autres types, même du type central. Peut-être certains des caractères du type oriental que nous allons indiquer sont-ils très anciens, antérieurs à l'époque turque, peut-être même sont-ils les caractères innés des Bulgares.

La population est saine et forte. Malgré le régime séculaire des *čiflik*, elle est restée laborieuse. Les Bulgares sont d'infatigables travailleurs, mais ils sont grossiers et vulgaires à l'extrême. L'écrivain bulgare Aleko Konstantinov, dans son ouvrage *Baja Ganje*, dit de ses compatriotes qu'ils sont aujourd'hui encore « crus et brutaux, grossiers et communs jusqu'à la moelle »…. « Les Bulgares mangent voracement, ne s'occupant que de ce qu'ils absorbent ; ils ne se dérangeraient pas, quand trois cents chiens s'entre-tueraient à leurs côtés. La sueur qui leur perle du front menace de tomber dans leurs assiettes[2]. » Tant de plats nous étaient offerts « que je me suis hâté de manger à en crever », dit Baja Ganje (c'est le sobriquet par lequel les Bulgares se désignent familièrement entre eux). Aleko Konstantinov a parfaitement décrit ce qu'il appelle « les turpitudes et les bassesses de la vie bulgare ». On nous permettra de renvoyer pour plus de détails à son ouvrage.

C'est sans doute par suite de cette position sociale inférieure et de cette vie vulgaire et purement matérielle que s'est développé ou peut-être revivifié chez eux un égoïsme très prononcé qui va parfois jusqu'à

1. Ce mot a fini cependant par prendre le sens d'individu, et on lui ajoute un qualificatif : bon bougre, mauvais bougre.
2. *Baja Ganje*, p. 42.

la rapacité. C'est le trait fondamental des Bulgares. Il s'atténue, il est vrai, chez les paysans, exposés aux mauvaises récoltes et contraints à pratiquer l'entr'aide économique. Leur solidarité a été renforcée aussi par leur haine commune des Turcs et des Grecs. Elle est entretenue encore de nos jours par l'aversion que les paysans bulgares éprouvent pour les gens des villes et la classe instruite. Mais cet égoïsme atteint des proportions invraisemblables chez les pseudo-intellectuels et la plupart des politiciens. Il a pour conséquence l'envie et la haine qui deviennent très souvent un motif d'action dans leur vie individuelle et collective. Les Bulgares ne tiennent aucun compte du tort qu'ils peuvent causer à leurs voisins; seule la crainte d'être lésés dans leurs intérêts peut les arrêter. Ils n'apprécient que la force, et la force seule, semble-t-il, peut leur imposer le respect du droit et de la justice. Tout chez eux paraît être calcul. Les qualités de cœur si remarquables chez les autres Yougoslaves paraissent leur faire à peu près défaut.

Les Bulgares sont sérieux, sans gaîté, souvent sombres. Ils sont en général ennemis de la plaisanterie. Ils ont, en somme, un tempérament spécial, une manière à eux, qui est la manière bulgare. Tandis que les Yougoslaves occidentaux mettent dans leurs travaux ou leurs occupations les plus difficiles plus ou moins de joie, et dans toutes leurs relations de la générosité, même de l'affection, les Bulgares n'en font rien et traitent tout cela de plaisanteries serbes, « *srpska rabota* ». Par contre, les Serbes appellent leur froid égoïsme, leur besoin inquiet et constant de gagner, d'acquérir des biens matériels, leur avarice et leur absence totale de la générosité, la « façon bulgare ».

Les Bulgares se moquent des actes chevaleresques ; ils les considèrent comme des enfantillages. L'un d'entre eux, cultivé, qui avait visité le Monténégro, me parlait avec une humour rare parmi ses compatriotes de l'impression que lui avaient faite ces gens, jaloux et fiers de leur dignité, grands seigneurs d'ailleurs, malgré leur extrême pauvreté. Il considérait comme une comédie leur attitude, leurs gestes, leurs paroles. Il n'y comprenait rien.

On ne trouve pas, chez les Bulgares, ce goût pour la musique et le chant qui est inné chez les gens de certaines variétés du type central. Ils sont, en comparaison de ceux-ci, lourds et raides, sans souplesse intellectuelle.

A l'oppression turque s'associèrent le clergé grec et de nombreux usuriers bulgares, les *čorbadži*, et cela ne contribua pas à relever le niveau moral de la *raya*. Les paysans bulgares, par imitation, en reçurent une nouvelle empreinte. Ils s'approprièrent certains traits de leurs oppresseurs. Beaucoup de proverbes et de préceptes moraux répandus chez les Bulgares sont d'origine turco-orientale.

La ruse bulgare, dit K. Jireček[1], rappelle la ruse des eunuques turco-byzantins.

Symptômes de réveil national. — Dans cet état de complet abaissement, comment la masse populaire se serait-elle révoltée? Pourtant, après la libération de la Serbie, des émigrés bulgares en Serbie, à Odessa, à Bucarest, essayèrent de fomenter des révoltes. Mais avant d'éclater, les conspirations étaient dénoncées aux Turcs par les Bulgares eux-mêmes et rapidement étouffées. Celles qui reçurent un commencement d'exécution étaient insignifiantes. Ces mouvements n'étaient pas d'ailleurs des révoltes populaires, mais les entreprises de quelques isolés, dont l'idéalisme faisait exception. La plus connue est celle de 1876. Dénoncée aux Turcs, elle fut violemment réprimée. Les Turcs mirent dans cette répression une telle cruauté, notamment à Panadjurište, à Peruštica, à Batak, qu'il provoquèrent par leurs atrocités un mouvement bulgarophile en Europe occidentale, surtout en Angleterre.

Sans abandonner l'espoir d'une révolution qui libérerait leurs compatriotes du joug turc, les émigrés bulgares tournèrent d'ailleurs leur activité plutôt vers la propagande: propagande pour l'église nationale et les écoles; ils cherchèrent surtout à attirer l'attention de la Russie et de l'Europe occidentale sur la triste situation de leur pays.

Cette propagande commença par les récits historiques, d'ailleurs sans aucune valeur, du moine Pajsije. Le Russe Vénéline (1839) contribua par ses écrits au réveil des classes instruites. Neofit Rilski publia des manuels pour l'enseignement primaire en langue bulgare, par les soins de l'imprimerie d'État à Belgrade (1835), et ce fut lui qui fut chargé de diriger la première école bulgare moderne, fondée à Gabrovo. A la même époque, Neofit Bozveli, de Kotel, faisait imprimer à Kragujevac, en Serbie, six tomes de son Encyclopédie scolaire. L'année suivante, l'instituteur Krizant Pavlović, de Dupnica, publiait à Belgrade les livres scolaires destinés à l'école de Svištovo. Le nombre des écoles bulgares augmenta alors rapidement, surtout dans la Srednja Gora et le Balkan central. Les hommes de lettres deviennent de plus en plus nombreux : Petko Slavejkov, Ljuben Karavelov, Georges Rakovski et d'autres encore, dont la plupart ont vécu à Belgrade ou ont entretenu des relations intimes avec les cercles intellectuels serbes. Marin Drinov, historien, originaire de Panadjurište, enseigna à l'Université de Kharkov, en Russie, et contribua par quelques publications remarquables à la connaissance de l'histoire bulgare.

1. *Das Fürstenthum Bulgarien*, p. 290.

Tous les efforts des patriotes bulgares se concentrèrent, vers 1870, dans la lutte contre l'église grecque et l'hellénisme, en vue de faire prévaloir la liturgie et le clergé slaves. De cette époque date le vrai réveil bulgare. Ch. Eliot a fort bien remarqué[1] que ce réveil ne fut ni romantique, ni héroïque ; il prit la forme d'une querelle religieuse entre les Slaves restés sous la domination turque et les Grecs. Ce mouvement fut efficacement soutenu par la Russie et même par la Serbie[2]. Pour ne pas compromettre ces aspirations aux yeux des Turcs, la Serbie laissa même prendre à ce mouvement l'étiquette de bulgare, car les Turcs ne se méfiaient pas de ce nom. D'autre part, le gouvernement serbe considérait Serbes et Bulgares comme un même peuple. Il était persuadé qu'ils formeraient tôt ou tard un même État. Désireuse, avant tout, de diviser profondément les Slaves et les Grecs, la Turquie consentit, par le firman du 28 février 1870, à la création d'une église indépendante du patriarcat grec qui prit le nom d' « exarchat ». Au sein de l'exarchat, les Bulgares s'organisèrent rapidement en une sorte de parti religieux.

Parmi ceux qui les premiers travaillèrent à l'émancipation révolutionnaire, hommes de lettres, propagandistes, il en est dont la mentalité était bien différente de celle qui domina dans les générations suivantes. Ayant vécu pour la plupart à l'étranger, ils avaient, avec la passion révolutionnaire, la foi, l'enthousiasme, l'esprit de solidarité. Ils étaient d'ailleurs surtout originaires de la Srednja Gora et du Balkan central.

La libération et l'État bulgare. — Ce ne fut malheureusement pas par ses propres moyens que la Bulgarie parvint à se libérer du joug des Turcs. Elle doit son affranchissement à la Russie et à la guerre de 1877-78. Il faut le regretter, car un peuple grandit en acceptant, pour conquérir sa liberté, toutes les misères et toutes les épreuves. La lutte pour l'indépendance est la meilleure école d'idéal.

L'idéal n'apparut guère pendant cette guerre de 1877-78, et les offi-

1. *Turkey in Europe*. 2e édit. London, 1908.

2. Ne voulant aucunement entraver le mouvement slave, le gouvernement serbe précisa néanmoins nettement son point de vue dans les instructions suivantes à son chargé d'affaires à Constantinople, le 23 mai 1869 :

« Vous n'ignorez pas que quatre patriarcats ont existé autrefois dans notre Péninsule : celui de Constantinople pour les Grecs, celui de Petch pour les Serbes et celui de Tirnovo pour les Bulgares, tandis que celui d'Ochrida a été mixte et qu'il a été conquis par les Turcs comme serbe. Vous saurez aussi que les patriarcats de Petch et d'Ochrida n'ont pas été supprimés dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, mais simplement rattachés à celui de Constantinople.... Vu qu'il s'agit aujourd'hui de la séparation de l'un de ces anciens patriarcats de la communauté, il ne peut y en être question que de celui dont la circonscription est au-dessus de tout doute, c'est-à-dire de celui de Tirnovo. Toute autre cession à l'Église bulgare soulèverait la question du transfert du patrimoine national serbe à ceux auxquels il n'appartient à aucun titre. » Cité par P. de Sokolovitch. *Le mirage bulgare et la guerre européenne*. (*Revue d'Histoire diplomatique*, Paris, 1917, p. 40.)

ciers russes eurent souvent à noter l'ingratitude, l'égoïsme féroce et la cruauté des Bulgares. Joseph Reinach, qui put alors les observer directement, émit sur eux un jugement sévère : « Dès qu'on eut lancé parmi eux, dit-il, le grand mot de liberté, ils ont compris qu'être libres, cela signifiait qu'on pouvait impunément s'approprier le bien d'autrui et se débarrasser d'un voisin gênant »[1]. Cette conception, ils la mirent largement en pratique.

C'étaient là, disait-on, les mœurs de la *raya* et l'héritage du passé : la pratique de la liberté allait affiner toute cette barbarie. Voyons ce qui est advenu.

Croyant travailler dans son propre intérêt, la Russie, au traité de San Stefano, avait essayé de créer une « Grande Bulgarie », qui aurait englobé avec de nombreux Turcs, Albanais, Grecs une grande partie des régions serbes. En réalité les Bulgares auraient été en minorité dans la Bulgarie de San-Stefano. Cette combinaison échoua au Congrès de Berlin, mais elle devint le programme de la Bulgarie nouvelle. Ce n'est pas impunément qu'on flatte ainsi la mégalomanie d'un peuple.

Les Bulgares, nous l'avons dit, avaient complètement oublié leurs luttes du Moyen-Age contre les Serbes. Ils parlaient presque la même langue qu'eux, pratiquaient la même religion, avaient subi le même joug. Tout semblait devoir les rapprocher de ces frères. Mais, dès qu'une frontière fut tracée, on vit se manifester et se développer chez les politiciens et dans les classes cultivées, l'esprit de rivalité et l'antagonisme. Ils firent échouer un projet qui tendait à la simplification de l'orthographe bulgare et à l'adoption, comme langue littéraire, du dialecte occidental, très voisin du Serbe. L'antagonisme se manifesta en bien d'autres circonstances et, par réciprocité, gagna aussi certains Serbes. Le fantôme de San Stefano se dressa désormais entre les deux États.

L'ambition bulgare n'a fait que grandir sous le roi actuel. Devenu chef d'un petit peuple balkanique, il a toujours été hanté par l'idée de créer un grand État et d'imposer son hégémonie dans les Balkans. Très habilement, il a réussi à tendre vers ce but toutes les forces populaires, à exciter, par ce ferment, une masse indolente et docile. Et ce n'est pas seulement contre la Serbie que s'est manifestée la mégalomanie bulgare. L'âpreté de ses convoitises l'a mise en contradiction avec le droit de tous les peuples balkaniques.

Profitant de toutes les circonstances, les Bulgares travaillèrent à se concilier les sympathies des nations occidentales. N'étaient-ils pas le peuple malheureux, celui qui avait tant souffert de l'oppression turque ? En toute occasion, on rappelait ces souvenirs, sans insister sur les

1. Joseph Reinach. *Voyage en Orient*, 1879, I, p. 148.

représailles exercées pendant la guerre de 1877-78. En Angleterre, surtout, la cause bulgare était populaire. Le *Times* la défendait dans d'interminables colonnes, et, à son exemple, la plupart des journaux européens. L'Angleterre semblait reconnaissante aux Bulgares de la manière, très réaliste, dont ils avaient récompensé les Russes du service rendu. Elle ne voyait, dans le jeune royaume, qu'un obstacle à l'avance des Russes vers Constantinople, son éternel cauchemar. Des incidents, comme l'expulsion de Battenberg, l'assassinat de Stamboulov, de Panica et des autres, passèrent presque inaperçus.

Sans doute, la Bulgarie avait fait des progrès. Elle s'était donné des écoles et des institutions modernes, et cela encore lui servait de réclame. Il se trouvait des écrivains et des journalistes pour dire que « ces progrès colossaux » équivalaient à ce qui ailleurs avait demandé des siècles. Couramment, on appelait les Bulgares : les Prussiens ou les Japonais des Balkans. On leur prédisait le plus brillant avenir. Leurs revendications les plus injustes paraissaient naturelles. Ils trouvaient surtout des encouragements en Autriche-Hongrie et en Allemagne, où l'on voyait en eux des alliés contre la Serbie.

On ne résiste guère à un tel concert de louanges, et les Bulgares n'y ont pas résisté, d'autant que leur roi et leur gouvernement y jouaient habilement leur partie. Leur mégalomanie n'a plus connu de limites.

Ainsi s'explique la mentalité actuelle des politiciens, des hommes instruits, des officiers bulgares. Le militarisme est plus développé en Bulgarie que dans tous les autres États balkaniques, un militarisme prétentieux, plein de morgue, à la prussienne. Le culte de la force, de la brutalité a tout naturellement trouvé dans ce milieu de fervents admirateurs, et aussi le mépris de tout ce qu'ailleurs on considère comme sacré. Par le service militaire, par les journaux, par les écoles, la contagion a gagné le peuple lui-même.

Dans leurs discours, leurs journaux et leurs livres, les Bulgares se vantent d'être le premier peuple des Balkans, et, comme tels, l'hégémonie leur revient de droit. Il y a, prétendent-ils, en Europe, peu d'hommes aussi sobres aussi bien doués qu'eux, aussi clairvoyants. Le monde entier admire leurs qualités civilisatrices. Ils incarnent le génie des Balkans. Depuis la guerre, ils ne cessent de dire la profonde estime qu'a pour eux l'empereur Guillaume; il les considère, répètent-ils sans cesse, comme le premier peuple de l'Europe, non pas après les Allemands, mais au même rang qu'eux.

Cette mentalité a trouvé pour se développer un terrain tout préparé : l'égoïsme de ce type oriental, l'égoïsme de la *raya*, longtemps courbée sous l'oppression. Les Bulgares s'accordent à penser qu'on ne doit agir que pour un profit matériel. On n'admet d'actes désintéressés que ceux

qui ne coûtent aucun sacrifice, qui « n'obligent pas à donner de l'argent » (*ako para ne saka*, dit le proverbe bulgare). Un utilitarisme poussé jusqu'à l'impudence est la seule règle. Il est sans défaillances. C'est la principale force du type balkanique oriental.

Au cours de son histoire, ce peuple ne s'est jamais sacrifié pour un idéal désintéressé. Lorsque des forces supérieures se sont abattues sur lui, il a cédé, sans se révolter contre ses oppresseurs : il a trouvé moyen de s'adapter aux circonstances. Les Bulgares n'ont pas connu dans leur histoire de ces catastrophes sanglantes qui peuvent pour un temps accabler un peuple, mais fortifient sa conscience nationale. Ils n'ont pas eu de Kosovo.

La fierté, la sensibilité morale, les sentiments élevés de l'âme, tout a été subordonné chez eux à un but matériel. La reconnaissance n'existe qu'autant qu'on en peut tirer profit. Le mensonge, la ruse sont admis, s'ils peuvent procurer un avantage.

Les exceptions sont bien rares; les gens capables d'idéal restent isolés, sans influence. L'égoïsme, chez les hommes cultivés, n'est tempéré ni par la bonté, ni par la sensibilité. Nulle part, parmi les Yougoslaves, les parvenus ne sont aussi nombreux que dans le type balkanique-oriental.

Qu'on me permette d'appuyer mon opinion sur le témoignage d'écrivains qui ont pu observer de près ce peuple. Leurs appréciations compléteront le portrait que j'ai essayé de tracer.

Le Dr Dillon, qui a longtemps séjourné dans les Balkans, dit des Bulgares : « Leurs qualités militaires sont admirables, mais ils ne comprennent que peu la poésie de la vie, les sentiments humains et doux. La ténacité, la méfiance et la dissimulation sont les traits particuliers de leur caractère »[1].

Un correspondant du *Figaro* écrit dans ce journal en 1917 : « Les Bulgares sont d'excellents soldats, disciplinés, très braves, mais sans témérité, obstinés, mais sans enthousiasme. C'est la seule armée qui ne sache pas de chansons de route. Les hommes avancent, têtus, silencieux, durs à la peine, indifférents, cruels sans violence et vainqueurs sans joie ; ils ne chantent pas ! Dans leur structure générale, dans leur façon de se tenir, de marcher, on remarque tout de suite je ne sais quoi d'épais, de gourd, de mal raboté. Ce sont des hommes inachevés. Ils n'ont pas l'air, pour ainsi dire, d'avoir été faits individuellement, mais à la grosse, par bataillons. Lents à comprendre, ils sont laborieux, patients dans l'effort, âpres au gain, très économes. Ils sont dénués, à

1. Dr J.-P Dillon. *Bulgaria and the Entente Diplomacy*. (*The Fortnigthly Review*, May 1915.)

un point surprenant, de tout instinct spéculatif, de tout pouvoir et de tout désir de progrès, d'amélioration morale. »

K. Jireček, savant éminent, qui fut ministre de l'Instruction publique en Bulgarie, écrit : « Je suis bulgarophile, mais je sais que beaucoup de savants et d'hommes d'État, en Europe, considèrent les Bulgares comme un peuple fort, mais sans aucune valeur intellectuelle ». Enfin, le ministre hongrois de Kalay, écrit « qu'on exagère le mérite des Bulgares, que le talent politique d'un Stamboulov reste isolé, et que les intellectuels bulgares sont sans talent » [1].

L'habileté à se faire valoir, qui est un trait du caractère bulgare, est peut-être, elle aussi, une vieille habitude, car la *raya* se lamentait toujours. C'est ainsi qu'ils ont réussi à passer pour un peuple martyr, ce qui était vrai, avant la libération, mais ce qui a cessé de l'être. Ils ont continué à se donner comme de prétendues victimes, victimes des ambitions de tous leurs voisins. Ils savaient que dans le monde européen si affairé, les affirmations comptaient autant que des preuves. Obstinés et actifs, ils ne se lassaient pas de répéter quelques arguments, toujours les mêmes, de les faire imprimer et réimprimer. Ils excellaient à utiliser des opinions émises sans connaissance de cause, et notamment de vieilles cartes ethnographiques, publiées il y a plus de cinquante ans, alors qu'on ne savait rien de précis sur les Yougoslaves balkaniques. Ils profitaient des moindres occasions pour se donner les apparences du bon droit.

A côté de cette propagande, une autre se développa, bien différente, surtout depuis Stamboulov. Les Bulgares commencèrent à étaler leurs progrès devant le monde entier, à insister sur la force de leur armée, à prendre souvent une attitude agressive et menaçante. En combinant ces deux méthodes avec une remarquable souplesse, le roi a su pousser cette propagande jusqu'à la virtuosité.

Il n'est pas possible de passer sous silence la barbarie et la cruauté dont les Bulgares ont fait preuve dans la guerre actuelle. Ce sont là des faits connus, qui ne peuvent être niés. Il me sera permis de dire que nulle part, depuis la tourmente qui s'est déchaînée sur l'Europe, il n'a été commis autant de crimes que dans les régions serbes occupées par les Bulgares. Ils ont voulu profiter de ce qu'ils échappaient à tout contrôle moral pour exterminer dans l'ombre un peuple qui était un obstacle à leurs appétits de conquête.

Pour comprendre comment ils ont pu se livrer à de pareils forfaits, il faut se rappeler la rudesse foncière et la docilité séculaire de ce

1. D'après l'article de K. Jireček, publié dans la *Münchener Allgemeine Zeitung* et traduit dans la *Samouprava* du 14 septembre 1914.

troupeau. Conduit par quelques meneurs, ils ont pu accomplir les crimes collectifs les plus abominables. La responsabilité en pèse surtout sur leurs politiciens, sur leurs chefs militaires, sur celui qui prétend aujourd'hui diriger les destinées de la Bulgarie dans le sens de ses ambitions effrénées. Ces hommes ont lâché la bride à tous les instincts à peine endormis d'un peuple ignorant et brutal.

Malgré tout, les Bulgares sont un peuple sain, laborieux, très économe. Grâce à leurs facultés d'imitation, ils ont réalisé, dans les derniers temps un progrès matériel incontestable. Toutefois, imiter les civilisations de l'Europe occidentale n'est pas faire preuve de puissance créatrice. Une période de paix prolongée engendre forcément le progrès matériel. Seul le progrès qui résulte d'inventions techniques dépend en réalité des facultés intellectuelles. Tel n'est pas le cas des Bulgares, qui n'ont rien inventé. Peut-être arriveront-ils, dans l'avenir, à contribuer pour leur part au progrès. Il semble, d'après leurs aptitudes, que dans le futur monde yougoslave le domaine qui leur conviendra le mieux sera celui de la civilisation matérielle.

Malgré l'état d'oppression et de servilité dans lequel ils ont été tenus à l'époque turque, une fois organisés en État, ils ont montré des qualités militaires indiscutables. La force de l'armée bulgare est fondée sur l'esprit de discipline inné dans la masse populaire. Bien encadrée, cette armée est capable d'un élan collectif, elle marche à l'assaut comme un troupeau bien conduit. Mais ce qui lui manque, d'après les officiers serbes, c'est l'initiative individuelle : l'héroïsme personnel est très rare. Une fois ébranlée, cette armée perd sa force de résistance.

Ce qu'il faut accorder aussi aux Bulgares, ce sont des qualités politiques réelles. Ils sont des négociateurs habiles, sûrs de ne jamais perdre de vue leurs intérêts. S'ils savaient s'affranchir de leur mégalomanie actuelle, ils deviendraient, mais toujours en visant uniquement leurs intérêts, les meilleurs diplomates parmi les Yougoslaves.

Certes on ne peut comparer un peuple jeune comme le peuple bulgare aux vieilles nations de l'Europe occidentale ; c'est avec ses voisins seulement qu'on peut établir un parallèle, avec ceux qui ont vécu à peu près dans les mêmes conditions.

Au cours du Moyen-Age, les Bulgares ont réussi à former à plusieurs reprises un État aussi puissant que l'État serbe des Nemanići. Mais il est remarquable qu'ils n'aient pas construit d'églises et de monastères et n'aient pas eu d'art propre comme celui des Serbes à la même époque. Dans la Macédoine, où les Bulgares et les Serbes ont dominé successivement, il n'existe d'autres monuments que des monastères et des églises d'origine serbe et byzantine. Même à Trnovo et à Preslav,

on ne trouve aucun vestige important de la période des tsars bulgares.

Les études sur la littérature bulgare du Moyen-Age ont prouvé sans aucun doute qu'elle n'était qu'une imitation servile de la littérature byzantine. Les Bulgares ont cependant leur folklore, mais on chercherait en vain dans leurs poésies populaires la composition artistique et la haute inspiration des chants des Yougoslaves occidentaux.

Après le réveil national et la libération de la Bulgarie, le type balkanique oriental a fourni de nombreux autodidactes. Mais on n'en peut citer aucun qui ait même approché des grands autodidactes dinariques comme Vuk Karadžić et Njeguš. Les Bulgares ont créé par imitation de l'Europe une Université, une Académie des Sciences, un théâtre, une École des Beaux-Arts, mais ils n'ont pas produit d'écrivains ni d'artistes de la valeur de ceux des autres Yougoslaves. Leur langue littéraire et leur orthographe ne sont ni élaborées, ni même bien fixées. Leur État est solide, bien organisé, peut-être même bien adapté à l'esprit national, mais il ne repose sur aucune institution démocratique, bien que le peuple vive dans les mêmes conditions que les Serbes. Peut-être cela tient-il à ce manque d'idéalisme qui est le fond de leur caractère. Et c'est peut-être encore par cet égoïsme foncier que s'explique leur manque d'aptitude pour les grandes entreprises où il faut savoir faire la part des risques. Dans le domaine intellectuel, ils se distinguent surtout par leurs qualités d'imitation. Ils apporteront au travail scientifique, dans la voie qui leur sera ouverte, la persévérance et l'application qui assurent les résultats.

CINQUIÈME PARTIE

TYPE PANNONIQUE

CHAPITRE XVI

VARIÉTÉS DE RELIEF ET DE VIE ÉCONOMIQUE LE PEUPLEMENT

La plaine du Banat-Bačka. — La basse plate-forme aux îlots montagneux de Syrmie-Slavonie. — Les pays slovènes. — Types économiques. — Communications. — Histoire et peuplement.

La plus grande partie du territoire occupé par ces populations est en dehors de la Péninsule balkanique. Il comprend la plaine pannonique à l'Est et une partie des Alpes orientales à l'Ouest. On y peut distinguer nettement trois régions de relief différent.

La plaine du Banat-Bačka s'étend au voisinage du Danube, de la Save, de la Theiss, du Moriš (Maros) et du Tamiš (Temes). C'est la région la plus basse. Elle est surtout caractérisée par les nombreux méandres anciens ou récents de ses fleuves, surtout par ceux de la Theiss[1]. Ces marécages étaient encore couverts de *lug* et de buissons à la fin du XVIIe siècle; la rude tâche du défrichement et du dessèchement fut exécutée surtout par les immigrants, et ce sont maintenant les terres les plus fertiles, le véritable grenier à blé de la région.

Des plaines, souvent inondées, on passe insensiblement à une plate-

1. Voir l'excellent travail de P. Vujević (*Geog. Abhandlungen v.* A. Penck. VII, 4, 1906).

forme constituée par des sédiments fluviatiles d'âge diluvien. Des argiles et des sables reposent souvent sur les cailloux et les sédiments néogènes. Tels sont le relief et la constitution géologique de la Bačka jusqu'à une ligne tirée de Senta (Theiss) vers Baja (Danube). Au Nord de cette ligne apparaissent des dunes de sable régulièrement alignées suivant une direction Nord-Ouest-Sud-Est. Les dunes de Deliblat, dans le Banat méridional, sont orientées dans la même direction et se continuent même sur l'autre rive du Danube, en Serbie, entre Gradište et Golubac. Dans la monotonie de ce relief, le regard est attiré par les escarpements du *plateau de Titel*, qui s'élève, au Nord-Ouest de Belgrade, dans l'angle formé par le Danube et la Theiss ; il est formé d'argiles et de sables d'âge diluvien. C'est une autre zone agricole, produisant surtout du blé, le blé réputé du Banat et de la Bačka.

En allant vers l'Est, dans la direction des montagnes du Banat, on trouve une large zone constituée par les cônes de déjection[1] plus ou moins anciens des fleuves Moriš, Tamiš, Karaš (Körös) etc. C'est encore une région fertile, le plus souvent, elle aussi, ensemencée en blé. Au centre, sont situés Temišvar (Temesvar) et Čakovo.

La basse plate-forme aux îlots montagneux de Syrmie-Slavonie. — Située entre la Save, le Danube et la Drave, elle est limitée au Sud par les collines et les premières montagnes de la Bosnie. Elle est formée surtout par du lœss à l'Est, des sables et argiles diluviens, ainsi que par des couches néogènes au centre et à l'Ouest. De cette plate-forme émergent de petits massifs isolés, constitués surtout par des schistes cristallins : Fruška Gora (539 m.), Bilo (288 m.), Papuk (865 m.), Moslavačka Planina (489 m.). Les formes de terrain sont les mêmes qu'en Šumadija et en Bosnie septentrionale, mais toute la région a été affectée par l'effondrement du bassin pannonique. Il y a eu là des mouvements tectoniques très récents : les dépôts lacustres d'âge pliocène sont fortement redressés, parfois plissés. La Slavonie est séparée de la région plus élevée, qui commence au Nord-Ouest de Zagreb (Agram), par une dépression transversale allant de la Save à la Drave, de Zagreb à Zakanj, et qui est utilisée par la voie ferrée Zagreb-Budapest. A l'Ouest de cette ligne, se trouvent des bassins isolés entourés de montagnes : Kalnik (673 m.), Sleme, Zagrebačka Gora (1035 m.) montagne d'Uskoks ou Gorjanci (1181 m.). Par son relief, cette partie de la Croatie se rattache étroitement à la Styrie. Le plus important de ces bassins isolés est celui du Zagorje, dont le fond accidenté est découpé par la Krapina et ses nombreux affluents.

1. Cholnoki, *Die Oberflächengestalt des Alföld* (Bullet. Soc. hongroise de Géog. Edit. intern., XXXVIII, 1910).

Les pays slovènes, situés plus à l'Ouest, ont un relief très varié; ils se composent de trois unités géographiques bien distinctes.

Au Sud de Ljubljana (Laibach) commence la Carniole Blanche ou Carniole karstique, avec les *polje* et les *uvala* de Planina, de Zirkniz, de Lož (Laas), de Kočevje (Gotschee), etc., alignés dans la direction des chaînes dinariques.

Au centre se trouve le bassin de Ljubljana, ou bassin de Carniole. Il commence à Bled (Veldes) et se prolonge par Radovljica (Radmannsdorf), Kranj (Krainburg), jusqu'à Ljubljana orienté du Nord-Ouest au Sud-Est, comme la Save qui le traverse. Dans sa partie septentrionale est situé Kamnik (Stein), sur la Bistrica. C'est un bassin d'effondrement. La partie supérieure de ce bassin, surtout entre Bled et Radovljica, est couverte de moraines et de sédiments d'origine fluvio-glaciaire et fluviale d'où émergent des buttes dolomitiques isolées. Ces sédiments forment, dans les environs de Kranj et de Kamnik, une terrasse caillouteuse d'origine fluvio-glaciaire qui s'élève à 30 mètres environ au-dessus de la Save. Les bords alpins du bassin sont caractérisés par les vastes cônes de déjection des rivières qui descendent des Alpes Juliennes et des Karavanke. La plaine de Ljubljana est en partie constituée par le cône de déjection de la Save. Au Sud, immédiatement au pied des escarpements du Karst, se trouve la tourbière de Ljubljana. Les influences du climat méditerranéen cessent ici complètement de se faire sentir et font place à celles du climat alpin. Les précipitations dépassent un mètre. Les variations de température sont très fortes. L'hiver est rude et caractérisé par des brouillards qui durent pendant des semaines entières. L'été est chaud et favorable à la culture des céréales. A part la tourbière, presque tout le fond du bassin est cultivé. 30,5 pour 100 de sa superficie est ensemencé en seigle, en blé, et plus tard, dans l'été, en sarrasin et en millet[1]. L'élevage est largement pratiqué. L'industrie se développe de plus en plus, surtout à Kamnik et à Kranj. La densité de la population — Ljubljana excepté — est de 80 à 100 habitants par kilomètre carré. Grâce à sa position centrale, ce bassin a joué un rôle important. L'ancien centre urbain était non pas Ljubljana, mais Kranj. C'est surtout au cours du XIXe siècle que Ljubljana a pris son essor. C'est aujourd'hui, avec ses 55 000 habitants, une ville purement slovène, centre économique et carrefour de voies ferrées se dirigeant vers le Karst et la mer, vers Zagreb, les pays alpins et Vienne.

Le bassin de la Savinja ou bassin de Celj (Cilli), qui s'étend sur 25 kilomètres de longueur, avec une largeur de 4 kilomètres, a beau-

1. N. Krebs. *Landerkunde der österreichischen Alpen*. Stuttgart, 1913.

coup d'analogie avec celui de Ljubljana. Il est limité au Nord par les Karavanke et le Bacher. Sur ses pentes, bien abritées des vents du Nord, prospèrent la vigne et les arbres fruitiers, avec les noyers et les châtaigniers. Le fond est cultivé en blé, maïs et houblon. Le sarrasin et le millet y viennent également en abondance. L'élevage du bétail est insignifiant, sauf celui des porcs, qui se développe de plus en plus, et celui de la volaille. La densité de la population dans les régions agricoles atteint 83 à 100 habitants par kilomètre carré. Au Sud de Celj, dans la région des mines de charbon de Trbovlje (Tüffel) et Zagorje (Sagor), elle s'élève à 335 habitants par kilomètre carré[1].

La Vallée de la Drave constitue une troisième unité et comprend les villes de Beljak (Villach), Celovec (Klagenfurt) et Maribor (Marburg). Le fond de la vallée est souvent recouvert de moraines et de sédiments fluvio-glaciaires. Située au centre des Alpes orientales, cette région a un climat alpin typique, avec brouillards d'hiver et d'automne, très denses et très froids. Il est remarquable que les agglomérations y occupent toutes des cônes de déjection. Cette vallée est cultivée en maïs et en seigle, mais seulement sur les pentes ensoleillées; on y trouve même des arbres fruitiers. Les pentes opposées sont couvertes de forêts qui descendent jusqu'au fond de la vallée. Cette région est moins industrielle que celles de Celj et de Ljubljana. La densité de la population n'y dépasse nulle part 50 habitants par kilomètre carré.

Au point de vue économique on distingue également, dans cet ensemble des pays pannoniques, trois régions différentes. A l'Est, la Syrmie, la Bačka et le Banat sont complètement agricoles ; les autres ressources n'y tiennent qu'une place insignifiante.

La Slavonie montagneuse et la Croatie proprement dite forment un second groupe. Par opposition au type agricole uniforme de l'Est, ce sont des pays d'économie mixte. En dehors de l'agriculture, l'exploitation des forêts qui s'étendent sur 36 à 37 pour 100 de la superficie totale est d'un très bon revenu. Les plus belles sont celles de la Slavonie : forêts de chênes s'étendant même jusque dans les plaines marécageuses; forêts de conifères de Gorski Kotar couvrant tout le massif montagneux entre Ogulin et le bord escarpé de l'Adriatique. L'élevage des porcs est très développé en Slavonie. Les arbres fruitiers, pruniers surtout, sont très répandus, en particulier dans le bassin du Zagorje près de Zagreb.

Les pays slovènes appartiennent à un troisième type économique, où l'agriculture, quoique très rationnelle, n'a pas la même importance

1. Krebs. Ouvrage cité

que dans le bassin pannonique. Les forêts occupent presque 50 pour 100 du terrain. Les mines, surtout les mines de charbon et de mercure (Idrija), sont une des grandes richesses du pays. L'industrie y est plus développée que dans les deux autres régions.

Au point de vue des communications, les pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie n'ont pas de voie maîtresse; il n'y a pas là un courant commercial unique. Le commerce se dirige d'un côté vers les différents centres économiques de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne, de l'autre, vers l'Adriatique, Trieste et Rijeka (Fiume). La voie ferrée destinée à attirer la production de la plus grande partie de ces pays est celle de Belgrade à Zagreb, qui diverge ensuite vers Ljubljana, Trieste et Fiume. Mais pour des raisons politiques et surtout par suite de l'opposition de la Hongrie, cette ligne n'a pas l'importance qu'elle devrait avoir. Néanmoins Rijeka devient de plus en plus le port d'une grande partie du bassin pannonique, surtout de la Croatie-Slavonie. C'est le débouché des pays dinariques septentrionaux dont les vallées et les routes s'ouvrent sur la voie ferrée qui unit Belgrade à ce port.

Trieste ne semble pas devoir attirer les courants commerciaux de l'Italie, à cause de sa situation trop excentrique; par contre ce port est bien placé pour servir de débouché aux pays slovènes et aussi à certaines régions austro-allemandes plus encore que Rijeka. C'est surtout le point où convergent toutes les relations commerciales des côtes dalmates. Spljet, Dubrovnik, Kotor, même Skadar et Durazzo ne sont, au point de vue commercial, que des dépendances de Trieste et de Rijeka. Ces attaches avec les populations du littoral et avec l'arrière-pays, habité exclusivement par les Slovènes, expliquent l'accroissement régulier de la population slave à Trieste dans ces dernières années. Trieste est habitée par une minorité yougoslave très importante. Les banques et les organisations économiques slovènes y progressent rapidement; elles ont fusionné avec les banques du littoral adriatique.

Il faut distinguer deux époques dans l'histoire des Yougoslaves du type pannonique : la première va jusqu'à l'invasion turque de la Péninsule; l'autre est postérieure à cette invasion qui provoqua l'immigration des Yougoslaves balkaniques dans ces régions.

Au cours de la première période, l'histoire des Yougoslaves des pays pannoniques se rattache à celle de l'Allemagne et surtout de l'Autriche et de la Hongrie, sauf au XIe siècle, époque de l'indépendance nationale croate. Les Slovènes introduits dans ces régions par la grande invasion slave et bientôt convertis à la religion catholique furent soumis aux Allemands dès le début du Moyen-Age; ils mirent

d'ailleurs toute leur énergie à sauvegarder leur individualité nationale. C'est ainsi que, jusqu'au milieu du xve siècle, les chefs allemands durent jurer sur le Gosposvetsko polje, près de Celovec, de maintenir la langue et les institutions slovènes. Au milieu du xvie siècle, beaucoup de Slovènes embrassèrent la Réforme, mais ce mouvement protestant fut étouffé par le clergé et les souverains catholiques. En 1573, il y eut une insurrection des paysans slovènes et croates, une vraie jacquerie, dirigée contre la noblesse et l'administration, sous la conduite de Matija Gubac. Le souvenir en est encore vivant et s'accompagne de ce besoin de mystère particulier aux Yougolsaves occidentaux. D'après la tradition, Matija Gubac n'est pas mort; lui et son armée ont été ensevelis sous deux montagnes qui se sont refermées sur eux. Il passe son temps, avec les autres chefs, autour d'une immense table de pierre; sa barbe enveloppe lentement la table tout entière et quand elle l'aura enveloppée pour la neuvième fois, les montagnes s'ouvriront de nouveau, Matija Gubac et son armée se réveilleront pour assurer définitivement la liberté aux paysans.

Les Slovènes occupaient non seulement les pays alpins et la Carniole, mais aussi une grande partie de la Croatie civile (les comitats de Varaždin, de Zagreb et de Križevac) et de la Slavonie, où ils étaient mélangés à l'ancienne population croate. Toutefois cette ancienne population serbo-croate, au Nord de la Save et du Danube, était bien clairsemée avant l'invasion turque. Elle provenait, elle aussi, de la grande invasion slave du début du Moyen-Age; plus tard arrivèrent des émigrants de la Serbie et de la Croatie historique. Le Banat, la Bačka étaient moins peuplés encore que la Croatie-Slavonie, à cause de leurs marais et des *lug*. Les documents historiques magyares mentionnent des Serbes dans le Banat en 1190. Il semble qu'ils aient été nombreux dans le comitat de Krašovo, où ils furent convertis au catholicisme à plusieurs reprises : 1360, 1366 et 1379 et depuis[1].

Cette ancienne population serbo-croate n'a pas joué de rôle important jusqu'à l'invasion turque. La Croatie historique — l'État Croate du Moyen-Age — était située plus au Sud, dans la Dalmatie septentrionale, dans la Lika et dans la Krajina croate (partie N.-O. de la Bosnie). Cet État fut réuni à la Hongrie en 1102. Le centre politique de la vie croate se déplaça alors vers le Nord, et Zagreb devint la résidence du ban croate. C'est là, dans les environs immédiats de Zagreb et le bassin du Zagorje, que se développa la conscience nationale croate au cours des derniers siècles. Le nom de croate, par suite de l'immigration venue du Sud et par l'influence de Zagreb, s'étendit ensuite de plus en plus aux

1. Czoernig. *Ethnographie*, tome II, p. 152.

populations catholiques voisines qui n'avaient pas à l'origine de traditions historiques, et avec lui s'est éveillé le sentiment national croate parmi ces catholiques de la Slavonie.

Lorsque les Turcs envahirent le royaume de Hongrie, en 1526, la plus grande partie de la Croatie-Slavonie resta en dehors de leur domination. C'est alors que les Croates se donnèrent un gouvernement monarchique héréditaire. Ils prirent pour roi Ferdinand Ier d'Autriche, espérant trouver dans les Habsbourg un appui contre les Turcs. Mais la Slavonie fut bientôt envahie par les Turcs (1536) et resta sous leur domination jusqu'en 1699.

A la fin du xve siècle commencèrent à affluer dans les pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie les émigrés balkaniques, pour la plupart Serbes orthodoxes. Il en résulta un changement dans la composition ethnique de la population. Un nouveau type se forma.

Devant l'invasion turque l'ancienne population de la Slavonie parlant le dialecte de *kaj* avait émigré en Carniole et en Styrie. Elle ne s'était maintenue que dans la Croatie civile, surtout dans le Zagorje et le Turopolje, près de Zagreb, régions souvent menacées par les Turcs, mais qui ne tombèrent jamais sous leur domination. Au cours de cette occupation de la Slavonie et après son affranchissement, des émigrants catholiques et orthodoxes venus de l'autre côté de la Save y affluèrent en grand nombre. En Slavonie occidentale, à l'Ouest de Vinkovci, prédominèrent des catholiques originaires de la Bosnie et de l'ancienne Croatie. Mais ces nouveaux venus, en même temps que les restes de l'ancienne population, émigrèrent aussi partiellement plus loin vers le Nord, sur l'autre rive de la Drave, en Hongrie, et jusque dans les environs de Vienne et en Moravie. Ainsi se forma l' « archipel croate », les colonies dispersées des *Wasserkroaten* des documents autrichiens.

Plus nombreux furent les émigrants serbes qui vinrent s'installer dans la Croatie civile, dans la Slavonie occidentale jusqu'à Vinkovci, mais surtout dans la Syrmie, le Banat et la Bačka, où ils se trouvèrent en majorité. Devant eux, les Magyars, très clairsemés, se retirèrent vers le Nord ; les Roumains aussi étaient alors très rares dans la plaine du Banat. Les émigrants serbes se répandirent même en dehors de ces régions, dans le Banat montagneux, la Transylvanie et jusqu'en Roumanie. Les Serbes étaient nombreux aux xvie et xviie siècles dans les environs de Lugoš et Karansebeš ainsi que dans le comitat de Krašovo-Severin. Arad devint la résidence d'un évêque serbe. Le diocèse orthodoxe de Transylvanie était administré par l'évêque serbe siégeant à Budim (Budapest). Le savant roumain J. Barbulesco a fait des études

approfondies sur les Serbes de Roumanie à cette époque[1]. Ils occupaient, d'après Barbulesco, les premières places dans l'Église et dans l'État et dirigeaient la politique roumaine. La langue serbe était alors, non seulement la langue diplomatique, mais aussi celle de toutes les classes cultivées. Au début du XIXe siècle encore, le protopope Nenadović, passant par la Roumanie pour se rendre en Russie, trouva des Serbes originaires d'Užice et de Kraljevo (Serbie moravienne) à Focsani, en Moldavie. Dans cette région s'est maintenu un village serbe qui s'appelle Serbi, dont la population est presque « roumanisée » ; d'autres existent aussi en Petite Valachie près de Craiova.

Une partie de ces Serbes de Roumanie, ceux surtout qui s'étaient installés au Nord du Moriš, en Hongrie, émigrèrent dans la Russie méridionale (migrations serbes de 1751 à 1853, sous les chefs Šević, Tekelija et Horvat) ; les autres Serbes du Banat montagneux, de la Transylvanie et de la Roumanie furent complètement « roumanisés ». Au début du XVIIe siècle, les Roumains commencèrent à descendre des montagnes vers la plaine du Banat, et ce mouvement s'accentua au XVIIIe siècle. Au début du XIXe siècle encore, « dès qu'une troupe de Turcs passait le Danube, tous ceux qui avaient quelque chose à perdre se réfugiaient dans les forêts de la Hongrie ou en Transylvanie ; les boïars donnaient toujours l'exemple. Dans l'espace de quarante ans, la population valaque prit sept fois la fuite[2] ». Dans la région au Nord du Moriš, les Roumains prirent la place des Serbes après le départ de ceux-ci pour la Russie méridionale. Ils se mêlèrent aussi aux Serbes et s'enchevêtrèrent avec eux dans la partie orientale du Banat. Enfin au cours du siècle dernier surtout, de nombreuses colonies allemandes venues du Wurtemberg, de la Bavière ou de la Saxe se sont implantées dans le Banat et la Bačka.

Les Serbes qui s'installèrent dans la Slavonie occidentale furent souvent désignés sous le nom de *Vlah* (Valaques). C'était le nom de l'ancienne population latinisée de la Péninsule, et il s'était étendu à tous les pasteurs balkaniques, du XIIe jusqu'au XIVe siècle. La partie occidentale de la Slavonie s'appelait dans les documents autrichiens (à cause des Serbes) *Parva Valachia*, la Petite Valachie, ou Valachie noire. Les comitats de la Syrmie et de Torontal dans le Banat furent aussi désignés au XVIe siècle et beaucoup plus tard sous le nom de Rascie (Raška) parce que la plupart de ces émigrés étaient originaires de l'ancienne Raška. Les documents autrichiens appellent cette population *Serviani seu Rasciani*. Plus tard, la bureaucratie autrichienne commença à désigner tous les Serbes du nom d'Illyriens. Il y eut à la

1. *Relations des Roumains avec les Serbes, les Bulgares, etc.* Jassy, 1912, p. 371.
2. De Moltke. *Lettres sur la Turquie*, traduction française. Paris 1877, p, 5.

cour de Vienne une « chancellerie illyrienne » pour s'occuper des Serbes immigrés.

Ces migrations reculèrent vers le Nord la frontière ethnique des Serbes. Il se fonda de l'autre côté de la Save et du Danube une nouvelle Serbie, d'autant plus puissante que la noblesse serbe immigrée avait obtenu des rois de Hongrie de grands domaines et même des villes. Ces nouveaux venus tendirent à former une unité autonome. Les principaux groupes d'immigrants, avant de s'installer, demandaient des privilèges pour leur nationalité et leur église. Les plus importants furent ceux que leur accorda le roi Léopold Ier, le 6 avril 1690. On leur donna, avec le droit de choisir leurs chefs (vojvodes), la liberté du culte et même l'exemption d'impôts. Ils fondèrent dans le Banat de nombreux monastères, ainsi qu'en Bačka et en Baranja. De la Fruška Gora en Syrmie, les Serbes firent leur sanctuaire national; ils y élevèrent de nombreux monastères, y transportèrent les reliques nationales balkaniques, surtout les ossements de leurs rois et de leurs patriarches. Les églises et les monastères fondés par les Serbes en Slavonie sont bien connus. Lorsque le grand vizir Sokolović restaura le patriarcat de Peć, en 1557, tout ce pays, qui était alors sous la domination turque, lui fut attribué. Au XVIe siècle, il y avait au Nord de la Save douze évêchés serbes.

Après que la Slavonie eut été libérée, en 1699, et sous la menace toujours présente d'un retour de l'invasion turque, un problème se posa pour les hommes d'État autrichiens : comment protéger les frontières méridionales de la monarchie, exposées sans cesse aux incursions des Turcs? Ils le résolurent en créant les *Confins militaires*, bande étroite de territoires qui s'étendait des Velebit et de la Lika jusqu'aux Carpathes. Karlovac devint le centre des Confins militaires croates, Varaždin, celui des Confins militaires de la Slavonie. Ces Confins militaires formaient une unité administrative, indépendante du ban et du *sabor* de la Croatie, soumise à une direction spéciale. Le territoire des Confins militaires fut divisé en unités territoriales appelées régiments. Tous les hommes âgés de 16 à 60 ans y étaient soldats. Après avoir rempli leurs devoirs militaires, ils quittaient le fusil pour la charrue et redevenaient paysans. Les officiers libérés du service remplissaient les fonctions de juges. Les chefs militaires comprirent que l'organisation en *zadruga*, antérieurement existante et renforcée encore par les Serbo-Croates de la Péninsule, contribuerait efficacement à la défense du territoire; ils la favorisèrent et la protégèrent par des lois. Il y avait donc là une société militaire organisée de façon à pouvoir subvenir à ses besoins propres. Mais la mentalité spéciale à des soldats de

profession se trouvait atténuée par les habitudes agricoles et les instincts paisibles de ces paysans. Les immigrants balkaniques, surtout, ont pu satisfaire, grâce à cette institution, à la fois leurs penchants héroïques, leur désir de vengeance contre les Turcs, leur amour de la terre et leur attachement pour la vie collective en grandes *zadruga*. Tout le long des frontières méridionales de l'Autriche furent construits des postes de défense. En cas d'alerte, les sentinelles donnaient l'alarme et sonnaient le tocsin; les paysans prenaient leur fusil et rejoignaient rapidement leur poste. Ils se battaient d'autant plus vaillamment qu'ils défendaient leurs maisons et leurs terres.

Quand la puissance turque fut brisée, après la libération de la Serbie moravienne, l'institution des Confins militaires n'eut plus de raison d'être. Elle fut abolie vers 1870. Mais cette organisation, adaptée aux circonstances et à l'esprit des Balkaniques, leur a laissé de bons souvenirs. Beaucoup de paysans se vantent encore d'avoir été, eux ou leurs ancêtres, *graničari* (c'est le nom qu'on donnait aux habitants des Confins). En fait, ils étaient plus libres que les autres paysans de la monarchie : la terre leur appartenait en propre et la tolérance religieuse était chez eux très large. Ces populations se distinguent encore aujourd'hui par leur esprit guerrier et par de nombreuses survivances du régime patriarcal.

La domination austro-hongroise pesait cependant sur l'esprit national, et les révoltes ne laissaient pas de se produire, malgré la lutte contre les Turcs, qui unissait cette population à l'Autriche-Hongrie. Telle fut la conjuration de Zrinjski et de Frankopan, qui furent décapités en 1671 par les Autrichiens. On suspendit ensuite la constitution en Croatie et on organisa un régime de terreur. Marie-Thérèse (1740-1780) et Joseph II (1780-1790) entreprirent la germanisation de la Croatie. La diète croate dut se soumettre au ministère hongrois en 1790, mais la lutte sourde continua.

C'est surtout contre les Magyars, qui voulaient leur imposer leur langue dans l'administration et dans les écoles, que les Serbo-Croates ont entrepris les luttes les plus récentes. En 1848, ils déclarèrent la guerre au ministère hongrois révolutionnaire. Les Croates, conduits par le ban Jelačić, et les Serbes par le patriarche Rajačić, s'unirent alors contre les Magyars et réclamèrent leur complète autonomie. Sous la pression des événements, la cour d'Autriche consentit à la fondation de la *Vojvodina* serbe, avec Temišvar comme centre. Mais dès 1860, cédant aux injonctions magyares, la cour d'Autriche annula cette concession.

En 1868, la Croatie conclut avec la Hongrie un arrangement qui

assurait à la Croatie-Slavonie une administration complètement autonome et lui reconnaissait une situation économique spéciale. Mais ce compromis ne fut jamais observé, et ce fut la cause de difficultés et de révoltes, qui toutes furent étouffées, comme celle d'Eugène Quaternik, en 1873, à Rakovica. La constitution croate finit par être suspendue, et Kuen Hedervary fut nommé ban de Croatie ; mais il fut contraint d'abdiquer sous la pression des Serbo-Croates unifiés, qui fondèrent la « coalition serbo-croate », devenue, depuis 1905, le parti politique le plus puissant en Croatie-Slavonie.

Le sort des Serbes du Banat, de la Bačka et de la Baranja, soumis, après l'abolition de la Vojvodina, à un effort intense de magyarisation, fut d'autant plus pénible que les Roumains qui, jusqu'en 1864, avaient eu avec eux une organisation religieuse commune, fondèrent alors une église indépendante. Les Serbes de Hongrie, abandonnés à eux-mêmes dans leurs luttes contre la magyarisation (surtout sous le chef Svetozar Miletić), n'obtinrent aucun avantage réel. Après avoir pénétré dans les écoles, la magyarisation s'attaqua même à l'église serbe et aux institutions littéraires. Mais, parmi les Serbes de la Hongrie, s'est manifesté, depuis une vingtaine d'années, un essor économique remarquable qui, petit à petit, a revivifié la vie nationale. Il se rattache à un mouvement économique semblable en Croatie-Slavonie.

CHAPITRE XVI

ÉVOLUTION INTELLECTUELLE ET CARACTÈRES GÉNÉRAUX

Bases de la civilisation balkanique chez les Serbes pannoniques. — Influences des idées de l'Europe centrale et occidentale. — Novi Sad, centre national. — Mouvement unitaire à Zagreb. — Caractères patriarcaux et balkaniques. — Conséquences d'une civilisation continue. — Influence de l'esprit autrichien. — Évolution de la mentalité.

La noblesse et la classe cultivée en Croatie-Slavonie connaissaient l'histoire croate. Mais ces vieilles traditions n'étaient ni vives, ni profondes dans les masses populaires. Celles-ci ne s'éveillèrent guère au sentiment national qu'au début du XIX[e] siècle, sous l'influence de la littérature, de l'école et du développement économique. Les Serbes pannoniques, au contraire, comme ceux du type dinarique, avaient gardé le souvenir de leur passé ; le sentiment national était déjà très fort chez eux quand la littérature nouvelle commença à se développer. La grande majorité des Serbes, au Nord de la Save et du Danube, étant des nouveaux venus, n'avaient aucun rapport avec l'Autriche-Hongrie. La religion les séparait encore davantage de cet État et faisait d'eux un corps étranger dans la Double Monarchie. Ils étaient profondément attachés à l'idée de constituer, avec leurs compatriotes balkaniques, un État indépendant. La littérature n'eut qu'une influence secondaire sur ces aspirations.

La population serbe de la Hongrie méridionale se composait, en dehors des masses populaires, de nombreux commerçants et artisans originaires surtout des villes du Kosovo et de la Metohija. Ils s'enrichirent rapidement. Dispersés dans toutes les villes, depuis Zemun (Semlin) jusqu'à Budapest, ils furent le plus souvent à la tête du mouvement national, surtout à partir du XVIII[e] siècle. Le savant allemand Otto Pirch fut surpris de rencontrer, en 1829, des artisans qui connaissaient la littérature serbe contemporaine et aidaient efficacement à sa diffusion. En 1792, un commerçant de Karlovci (Dimitrije Anastasijević) fonda dans cette ville un gymnase serbe ; deux ans plus tard était créée, au même endroit, la première école théologique serbe. En 1810, on orga-

nisa à Novi Sad (Uj-Videk, Neusatz), sur le Danube, sous les auspices et grâce à la subvention d'un commerçant (Sava Vuković), un autre gymnase serbe. En 1812 la première école d'instituteurs fut ouverte à Saint-André; transférée en 1816 à Sombor (Bačka), elle existe encore. En 1825, quelques commerçants serbes fondèrent à Budapest une société littéraire : la « *Matica Srpska* ». Elle fut bientôt après transférée à Novi Sad, et sa revue « Letopis » compte trois cents volumes. Ce furent surtout les commerçants et les artisans qui subventionnèrent largement l'enseignement primaire et les nombreuses imprimeries qui s'installèrent un peu partout.

Le rôle du clergé ne fut pas moins important, surtout après la grande migration serbe conduite par Čarnojević à la fin du XVII[e] siècle. Le patriarche était alors, non seulement le chef spirituel, mais encore le chef temporel de tous les Serbes. Les privilèges que les monarques autrichiens leur accordèrent semblaient s'appliquer plutôt à une confession religieuse qu'à une nation. La religion orthodoxe devint ainsi pour les Serbes émigrés le symbole de leur nouvelle patrie, et les persécutions religieuses auxquelles ils furent exposés jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle contribuèrent à les grouper davantage encore autour de leurs pasteurs. Beaucoup, parmi eux, connaissaient l'ancienne littérature slavo-serbe, et c'était un droit au respect de tous que de transcrire les anciens livres. Vers 1700 les documents font mention des copistes *Račani*, du nom du monastère de *Rača* en Serbie, où l'on s'occupait activement de ces transcriptions. Un grand nombre de moines avaient appris aussi le métier d'imprimeur dans les imprimeries serbes qui existaient dès la fin du XV[e] siècle à Obod (1494), près de Cetinje, à Goražde et Mileševo, en Bosnie, à Scutari, dans la région de Stari Vlah, au monastère du Gračanica (Kosovo), à Belgrade, etc.

C'est sur la base de cette civilisation d'origine balkanique que se développa la vie intellectuelle des Serbes dans le pays qu'ils étaient venus coloniser. Les centres en étaient Novi Sad et Karlovci. Mais, tout en restant fidèles à l'ancien esprit balkanique, ils modifièrent leur langue littéraire. L'ancienne langue slavo-serbe, la langue littéraire des Serbes dans les Balkans, se pénétra de plus en plus de mots russes. Dans les nouvelles régions, qu'ils occupaient, les Serbes pannoniques étaient plus près de la Russie slave et orthodoxe. Exposés aux persécutions religieuses, ils recherchèrent son appui. Les Serbes émigrés en Russie et entrés dans la noblesse militaire, dans la bureaucratie et le clergé, leur envoyèrent des instituteurs, des livres ecclésiastiques, des objets pour le culte. D'après Jovan Skerlić[1], l'influence de l'église

1. *Histoire de la littérature serbe*. Belgrade, 1912 (en Serbe).

et de la littérature russes se fit surtout sentir depuis 1740 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Une sorte d'idiome mélangé d'éléments russes pénétra non seulement dans l'église, dans l'école, dans la littérature, mais encore dans la conversation, du moins parmi les classes instruites.

A cette époque commençait déjà à se faire sentir l'influence de l'Europe centrale et occidentale, favorisée par la position géographique de ces contrées. Ce furent d'abord les influences allemandes, surtout austro-allemandes, puis en général celles des idées philosophiques de l'Occident. La civilisation et les mœurs balkaniques des Serbes immigrés en furent profondément transformées. Le représentant le plus typique de cet esprit nouveau est le grand écrivain Dositej Obradović qui contribua plus que tout autre à orienter le peuple serbe vers les civilisations occidentales.

Le premier, il s'efforça d'introduire la langue populaire dans la littérature et proclama l'unité des Yougoslaves en dehors de toute considération religieuse. Mais la réforme de la langue et de la littérature serbes dans le sens national ne fut réalisée que par Vuk Karadžić. Il exerça surtout son action sur les Serbes de l'Autriche-Hongrie, qui donnaient alors le ton à la littérature et à la vie intellectuelle de toute la nation.

Novi Sad fut le centre intellectuel de la nation serbe pannonique jusqu'au milieu du XIXe siècle et même quelques années plus tard. En dehors du « Letopis » de la Matica Srpska, qui tenait le premier rang dans cette littérature nouvelle, beaucoup d'autres revues et des journaux furent publiés dans cette ville. C'est là qu'on fonda le premier théâtre serbe. C'est là que se concentrèrent les manifestations d'unité nationale. La *Société de la Jeunesse serbe unifiée*, qui avait des comités dans toutes les régions serbes, choisit Novi Sad pour centre de son activité.

Zagreb, à la même époque, jouait le même rôle pour les Croates. C'est surtout la littérature qui donna le branle à ce mouvement, littérature qui s'éloignait de plus en plus des tendances régionales et proclamait l'unité de tous les Yougoslaves. La position de Zagreb était particulièrement favorable à ce mouvement. Après les migrations, Serbes et Croates s'y étaient mélangés. Là se trouvait comme la frontière entre le domaine serbo-croate et celui des Slovènes. Au Sud-Ouest jusqu'à la mer Adriatique, l'attraction de Zagreb s'exerça sur la population de la Croatie historique. Les Serbes de la Lika et de la Slavonie-Syrmie y affluèrent et y forment un groupe très entreprenant où se recrutent beaucoup de grands commerçants.

Grâce aux routes et aux voies ferrées qui conduisent de Zagreb vers

les pays slovènes et surtout vers l'Adriatique, cette ville entra en contact avec la population serbo-croate du littoral et avec Raguse. Les hommes instruits de ces régions vinrent s'installer à Zagreb. Ce sont les cercles scientifiques de cette ville qui, les premiers, s'appliquèrent à l'étude de la littérature ragusaine. C'est par Zagreb que se répandirent les principes de Vuk Karadžić parmi tous les Yougoslaves occidentaux. De là partit le grand mouvement d'illyrisme et de yougoslavisme de Ljudevit Gaj, de Rački et de l'évêque de Djakovo Štrosmaier. Ivan Mažuranić, le plus grand poète croate, originaire du littoral adriatique (Novi en Vinodol), vécut à Zagreb et publia, dès 1846, son œuvre la plus importante, *La mort de Smail-aga Cengič.*

Ce mouvement fut aidé par la fondation d'institutions scientifiques, qui s'inspiraient de conceptions très larges. Telles étaient surtout l'Académie yougoslave des Sciences et des Arts, fondée en 1867, et l'Université (1874). L'Académie yougoslave prépara l'édition du grand dictionnaire serbo-croate, sous la direction des meilleurs linguistes, ainsi qu'une édition très remarquable des documents concernant l'histoire de tous les Yougoslaves. Enfin les bases de l'Encyclopédie yougoslave furent posées, grâce aux efforts communs des Académies de Zagreb et de Belgrade. Toutes les Sociétés scientifiques et littéraires de Zagreb, de Novi Sad et de Belgrade sont en rapports continus. Aux revues serbes ou croates collaborent des hommes de lettres et des savants des deux pays.

La population du type pannonique, composée d'un grand nombre des Balkaniques immigrés, surtout de Dinariques, se rapproche très étroitement, par sa mentalité, du type dinarique. Elle vivait encore, vers le milieu du XIX[e] siècle, sous le régime patriarcal. Même après cette époque, la population des Confins militaires resta essentiellement patriarcale. On y trouvait les mœurs, le folklore et les conceptions dinariques, avec l'organisation sociale en *zadruga*. Des traits particuliers du caractère balkanique, dus à l'influence de l'histoire et de l'ancienne civilisation balkanique, y apparaissent aussi, en particulier chez les Serbes. Ils sont beaucoup plus rares dans l'ancienne population au Nord-Ouest de Zagreb, qui a été modifiée par d'autres facteurs.

Ainsi un Balkanique, franchissant la Save et le Danube, est frappé tout d'abord par les caractères psychiques de la population, qui sont identiques à ceux de ses compatriotes ; il n'aperçoit qu'ensuite les modifications que ces caractères ont subi sous l'influence d'un milieu géographique différent et d'une autre civilisation.

Ce sont, en général, des hommes de la plaine, d'esprit moins vif que les montagnards dinariques, et moins entreprenants. Dans le Banat,

la Bačka, dans la Slavonie-Syrmie, la terre fertile fournit d'abondantes ressources, et la facilité de la vie a contribué à atténuer la belle ardeur dinarique. Le sentiment national est demeuré plus intact dans les classes agricoles, moins soumises aux influences étrangères, et parmi l'élite des hommes instruits que dans la population urbaine et certains milieux moins cultivés. La langue de ces derniers est moins pure. Au lieu de créer dans leur propre idiome des mots pour désigner des objets nouveaux ou des idées nouvelles, ils adoptent des mots étrangers sans changements ou avec des modifications insignifiantes.

Cette population du type pannonique n'a presque pas subi, ou très peu, l'influence de la domination turque; elle a bénéficié d'une civilisation plus continue dans son développement. On observe chez elle plus de politesse et plus de décence, des manières moins frustes que chez les Balkaniques. On admire, à Zagreb en particulier, l'ordre et l'esprit de suite qui règnent dans les institutions et dans la ville tout entière, la tournure d'esprit littéraire et artistique et le goût d'une vie policée.

Les Slovènes se recommandent surtout par des qualités d'organisation remarquables. Ils se sont toujours montrés particulièrement aptes aux entreprises économiques. Ils sont persévérants, obstinés même dans l'effort. Ils ont le respect des institutions établies. La classe moyenne est très instruite. En Croatie, on considère avec raison l'homme de Carniole, le *Kranjec*, comme le représentant de la civilisation de l'Europe centrale.

Ces qualités d'organisation qu'ils ont reçues des Austro-Allemands, les Slovènes les appliquent dans la lutte pour l'indépendance. Il semble que ce peuple, longtemps soumis à la domination étrangère et dont l'évolution nationale s'est trouvée ralentie, fasse preuve, en s'éveillant, d'une résistance plus acharnée, comme un ressort qui se détend après avoir été longtemps comprimé. La lutte sans trêve ni repos contre l'oppression étrangère a d'ailleurs marqué d'une empreinte spéciale la mentalité de tous les Yougoslaves pannoniques, car l'ennemi était ici particulièrement habile et retors.

En Autriche-Hongrie, c'est la dynastie qui est l'État. L'armée, la bureaucratie, l'église ne sont que ses organes. La conception que l'État doit servir les intérêts du peuple est étrangère à la Double Monarchie. Elle considère, au contraire, que les peuples sont à son service : au service de la dynastie. A cette condition, l'État ne met pas obstacle au développement matériel des peuples, mais en les maintenant toujours sous une surveillance étroite.

Avec cette conception médiévale de l'État est en rapport direct la grande puissance de l'Église catholique, la seule Église d'État en

Autriche-Hongrie. Naturellement conservateur, le cléricalisme autrichien devient, à l'occasion, agressif, même jusqu'à la violence. Il consiste essentiellement dans l'asservissement de la religion et des organisations religieuses aux buts politiques de la Monarchie.

La police, même l'armée, ont pour fonction principale de veiller sur la fidélité à la dynastie des sujets des Habsbourg. D'après leur degré présumé de fidélité, ils se trouvent ainsi rangés en citoyens de premier, deuxième ou troisième ordre, les derniers étant naturellement les Serbes orthodoxes, qui sont, pour ainsi dire, en dehors de la Monarchie et restent toujours extrêmement suspects. Tout mouvement patriotique, toute pensée d'indépendance, l'emploi même des caractères cyrilliques et jusqu'au choix de motifs traditionnels serbes dans l'ornementation populaire ont été considérés par la police et par l'armée comme des indices de « haute trahison ». Par tous les moyens : emprisonnement, pendaison, fusillades, ces défenseurs de l'État et de la dynastie ont voulu mettre les Slaves à la raison. On sait jusqu'où est allée, dans ces dernières années, cette fureur de répression. Mais ce qu'on ignore, ce qu'on ne peut imaginer, ce sont les procédés vexatoires, la surveillance et l'espionnage de tous les instants qui exaspèrent même les plus paisibles, ce sont les moyens d'intimidation, de corruption, apparents ou cachés, inépuisables dans leur variété, tout ce que les Serbes ont appelé la « tyrannie sèche » (*suvi zulum*) par quoi les organes de la Monarchie essaient de tuer l'âme des individus et des peuples.

Ce régime ne pouvait qu'attiser la haine dans les différentes classes de la population, d'autant que la fameuse maxime : *divide et impera*, diviser pour régner, est devenue depuis longtemps, en Autriche-Hongrie, un principe de gouvernement. Elle s'applique aux individus aussi bien qu'aux peuples. Le fonctionnaire le plus puissant n'est jamais sûr d'y conserver son poste, surveillé et espionné comme il l'est à tout instant. A plus forte raison le subalterne, toujours à la merci de la dénonciation d'un concurrent. La liberté de conscience n'existe pour ainsi dire pas.

Peut-être ces principes s'appliquent-ils avec moins de rigueur dans l'Autriche proprement dite, particulièrement à Vienne, où les mœurs douces et aimables d'une population depuis longtemps civilisée exercent, malgré tout, leur influence. Mais dans les provinces méridionales de la Monarchie, au Sud de Ljubljana surtout, le gouvernement autrichien ne connaît plus de mesure, et la brutalité dans la répression est la règle. Il n'est pas de moyen qu'on n'ait employé pour dissocier les Yougoslaves, — *divide et impera*, — à les dresser les uns contre les autres, et l'arme la plus employée a été pour cela la religion.

L'Autriche a surtout cherché à gagner les Croates. Il semblait, aux organes de la Monarchie, qu'ils seraient les plus faciles à assimiler. Les Croates sont catholiques ; ils ont, avec la dynastie, des attaches séculaires. C'est aussi, il est vrai, le cas des Slovènes ; mais les Croates ont des traditions historiques distinctes. On croyait donc pouvoir exploiter ces tendances particularistes et dresser plus facilement les Croates contre les autres Yougoslaves, surtout contre les Serbes. Leur position géographique se prêtait à ces desseins, pris, comme ils l'étaient, même enchevêtrés, entre les Serbes et les Slovènes.

L'État croate a un très vieux passé. Les Croates se sont donnés à la Hongrie en 1102, à l'Autriche en 1526. Ils estimaient que les engagements pris devaient leur garantir une vie indépendante. Leurs luttes séculaires ont toujours tendu à la reconnaissance de ces droits historiques, et, pendant de nombreuses générations, leurs revendications ont gardé une forme juridique. Il se trouvait, récemment encore, des Croates pour penser que leur avenir pouvait dépendre d'une organisation garantie par des formules juridiques bien définies. L'Autriche, toujours opposée à ces tendances, semblait parfois les approuver. Mais ce n'était chez elle qu'une habileté de plus. Elle s'appliquait, en particulier, à tenir la balance égale entre la Hongrie et la Croatie, défendant la Croatie pour l'empêcher de devenir un simple comitat de la Hongrie, et, par là, contenir les ambitions magyares, mais l'abandonnant dès que ces mêmes Magyars faisaient mine de devenir menaçants.

En encourageant le cléricalisme chez les Croates, l'Autriche travaillait surtout à les séparer des Serbes orthodoxes. Dupes de ces apparences, les Croates, trop confiants, ne semblaient pas toujours apercevoir leur propre intérêt. Et c'est ainsi qu'ils ont pu longtemps passer pour un groupe clérical et dynastique.

En réalité, les classes dirigeantes de la Croatie visaient, avant tout, à éviter tout conflit qui aurait pu leur être funeste. Elles préféraient la méthode des compromis, montrant en apparence un esprit conciliant, s'abstenant d'afficher des opinions trop radicales. En s'adaptant aux exigences d'un État étranger, en travaillant au développement économique et intellectuel de la Croatie-Slavonie, ces opportunistes visaient à lui conserver, en attendant des temps meilleurs, le caractère d'un État distinct de la Hongrie et de l'Autriche et à réserver « le droit historique croate ».

Néanmoins, les inconvénients de cette méthode ne manquèrent pas de se faire sentir sur la mentalité de beaucoup d'hommes instruits. Ils ne participaient pas aux arrangements internationaux qui pouvaient concerner leur pays ; dans le cadre même de la Monarchie, leur activité était limitée aux questions régionales et locales. La vraie action poli-

tique leur échappait. Il est naturel, dans ces conditions, que le sens des réalités se soit affaibli chez eux au profit de l'imagination. Ils s'abandonnaient à un goût excessif pour la déclamation, les beaux discours qui n'aboutissent pas à l'action, pour les cérémonies et pour toute espèce de formalisme. Leurs adversaires ont pu, semble-t-il, les diriger parfois à leur guise, en permettant à ces patriotes de parler pour soulager leur cœur et leur conscience.

Il s'est trouvé cependant, parmi les Croates, des hommes supérieurs qui ne se sont jamais soumis à l'esprit et à l'influence austro-hongroise. Ce sont eux qui ont créé les institutions et les organisations nationales et défendu avec ténacité la cause de l'unité yougoslave.

Les dispositions, conciliantes en apparence, signalées plus haut, ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir. La nouvelle génération s'est complètement émancipée de l'influence austro-hongroise. Elle a élaboré, au cours des dernières décades, un idéal national précis, unitaire, démocratique, anti-autrichien. Elle a réussi à gagner à ces idées les masses populaires et à acquérir ainsi la prépondérance politique.

Quelques principes fondamentaux, nés de l'expérience, se sont imposés à tous les esprits réfléchis dans toutes les couches de la société croate. Ils peuvent se formuler ainsi : Il n'y a pas d'indépendance économique, ni même d'indépendance intellectuelle, sans indépendance politique. Les groupes yougoslaves séparés les uns des autres sont trop faibles pour pouvoir constituer des groupements politiques indépendants. Ce ne sont pas les « droits historiques » conduisant au particularisme qui leur donneront la force de réaliser l'unité yougoslave. Au contraire, c'est sur la base du principe des nationalités, dominant toutes les traditions particularistes, qu'ils conquerront leur unité et leur indépendance nationale. Ce but, on ne l'atteindra pas par une politique opportuniste, mais par la lutte et le sacrifice, par la persévérance dans la lutte et le sacrifice. Adoptée par les masses populaires, l'idée de l'unité yougoslave reposait désormais sur une base solide. Le clergé national la propageait de toutes ses forces. C'est ainsi qu'a pris naissance le courant puissant qui entraîne aujourd'hui vers la complète indépendance de la Yougoslavie toutes les classes de la population croate.

CHAPITRE XVIII

VARIÉTÉS PSYCHIQUES

Principales différences psychiques chez les Yougoslaves pannoniques. — Variété de Slavonie. — Variété de la Syrmie-Banat. — Variété slovène ou alpine. — Groupe de Zagreb et du Zagorje. — Groupe slovène proprement dit.

PRINCIPALES DIFFÉRENCES PSYCHIQUES CHEZ LES YOUGOSLAVES PANNONIQUES

Il faut distinguer, dans le type pannonique, les populations de l'Ouest, celles des pays slovènes jusqu'à Zagreb, et les populations à l'Est de Zagreb.

La variété occidentale peut être appelée slovène ou alpine, parce qu'elle comprend surtout des Slovènes, habitant les Alpes ou les régions montagneuses qui en dépendent. Dans cette variété prédomine l'ancienne population, celle qui provient des anciennes invasions slaves. A l'Est de Zagreb, au contraire, ce sont les immigrants balkaniques, surtout les Dinariques, qui sont en majorité. Aussi les caractères balkaniques sont-ils plus accusés dans cette région orientale. Elle a subi plus directement les influences de la Péninsule, tandis qu'à l'Ouest de Zagreb se font plutôt sentir les influences de l'Europe occidentale adaptées toutefois au vieux fonds national.

Mais la population, à l'Est de Zagreb, n'est pas absolument uniforme. Les habitants des bassins et des petits massifs de la Slavonie, jusqu'à Vinkovci, diffèrent de ceux de la Syrmie, de la Baranja, de la Bačka et du Banat. Il faut donc distinguer là deux variétés psychiques : celle de la Slavonie et celle de la Syrmie-Banat. Dans la Slavonie, prédominent les immigrants originaires de Bosnie-Herzégovine ; dans la Syrmie-Banat, ceux qui sont venus du Kosovo, de la Metohija, de la Serbie moravienne et vardarienne. En Slavonie, orthodoxes et catholiques sont mêlés, mais la majorité appartient aux catholiques. En Syrmie-Banat ce sont les orthodoxes qui l'emportent. Dans la variété de Slavonie prédo-

mine le dialecte de *i* et de *je*; dans celle de Syrmie-Banat, le dialecte de *e*.

Entre ces deux variétés, la transition est d'ailleurs insensible. De Vinkovci à Mitrovica, s'étend une large bande de territoire dont la population pourrait être indifféremment attribuée à l'une ou à l'autre. Nous commencerons par la variété de Slavonie.

VARIÉTÉ DE SLAVONIE

Ce qui frappe d'abord dans cette variété, ce sont ses sentiments expansifs, sa bonté poussée parfois jusqu'à la faiblesse. Ces traits de caractère rappellent l'âme russe. Dans les mœurs et le folklore, on trouve aussi beaucoup d'influences balkaniques. Par là, cette population se rattache à celle de la Mačva, en Serbie, et à celle de la Bosnie septentrionale.

Nous avons indiqué les diverses ressources de la Slavonie : terres fertiles, forêts, pruniers, bestiaux, les porcs surtout. Quoique la terre appartienne en grande partie à la noblesse, parfois d'origine étrangère, la plupart des paysans sont propriétaires, mais souvent de lopins de terre insignifiants, qui ne leur permettent pas de vivre aussi largement que les paysans de la Serbie moravienne. Il y a là de nombreux villages bien bâtis, surtout au pied des montagnes, où les maisons, assez éloignées les unes des autres et entourées de pruniers, s'alignent le long de rues interminables. Dans les villages de la plaine on trouve aussi ces longues rues couvertes d'une épaisse couche de poussière ou de boue, selon les saisons. Les maisons sont petites, en général; il en est de type alpin, mais couvertes de chaume. Les villes sont peu nombreuses et n'ont que quelques milliers d'habitants. Les Allemands et Juifs y tiennent une place importante, mais les Croates les ont à peu près assimilés.

La population, laborieuse, est très avide de plaisir. Elle traverse une phase de transition; à peu près sortie du régime patriarcal, elle n'est pas encore complètement adaptée à la vie moderne. Tous, les femmes plus que les hommes, s'inspirent de cette pensée qu'on doit jouir de la vie. Cette mentalité, qui s'accorde bien avec l'indolence russo-slave, est peut-être aussi la conséquence d'une existence facile, dans un pays où sans trop de peine la terre prodigue ses dons.

Le costume des hommes, avec leurs larges pantalons, est moins pittoresque que celui des femmes. Celui-ci se distingue par un ornement national dont les couleurs différentes sont parfois combinées avec beaucoup de goût. Cette population vivait, il y a quarante ou

cinquante ans encore, en grandes *zadruga*, qui ont presque complètement disparu aujourd'hui. Le chef de la *zadruga* s'appelait le maître, le *gazda*. L'organisation et la vie intérieure étaient les mêmes que dans les *zadruga* de la Mačva, en Serbie. Les catholiques ont leur fêtes de famille qui correspondent à la *slava* des orthodoxes, et tous célèbrent également Noël, Pâques et la Pentecôte. L'hospitalité est très largement pratiquée. D'après Lovretić[1], les chants épiques étaient ici les mêmes qu'en Syrmie et dans les pays balkaniques, il y a quelques années. Aujourd'hui, les vieillards seuls connaissent les poèmes de Kraljević Marko, du tsar Lazar et du capitaine Mandušić Stanko ; mais ils les récitent sans accompagnement de *gusle* et sans aucune musique.

Les chants lyriques ont beaucoup de succès. Certains sont semblables à ceux de la Serbie moravienne. D'anciens chants d'une haute inspiration se sont également conservés, ainsi que d'autres qui sont évidemment d'origine bosniaque.

Mais tous ces chants disparaissent, emportés par la vague des chansons modernes ou des chants balkaniques adaptés aux goûts actuels. Ceux-ci s'inspirent des événements de la vie contemporaine, même de la vie quotidienne. Ils sont très courts. Ces chants modernes de la Slavonie célèbrent surtout l'amour-passion et une sensualité souvent effrénée, d'ailleurs sans aucune hypocrisie. La vie sensuelle y est déchaînée. Dans cette sorte d'épanouissement passionné, ce sont les femmes qui donnent le ton. Les hommes, semble-t-il, ne font que les suivre. Au reste, dans aucune autre région yougoslave, les relations des sexes ne sont aussi libres, ni la morale féminine aussi relâchée. Le parvenu, l'infatué de lui-même reviennent souvent dans ces chansons, ce sont des types copiés sur le vif.

Dans les classes moyennes règne un luxe exagéré, imitation grossière de celui de Vienne et de Budapest. Il faut signaler aussi l'abus de l'alcool. Très heureusement, dans ces dernières années, la population de la Slavonie a commencé à s'habituer à une vie plus saine, grâce aux associations agricoles serbo-croates qui se propagent de plus en plus de Zagreb et à la classe instruite qui s'efforce par tous les moyens d'élever le niveau moral du peuple.

VARIÉTÉ DE LA SYRMIE-BANAT

Cette variété très voisine de celle de Slavonie, a conservé plus de caractères balkaniques. En dehors des Serbes originaires de Kosovo-

1. *Zbornik za narodni zivot i obicaje Juznih Slovena, Iogoslovenska Akademija Zagreb*, tome II.

Metohija et de la Serbie propre, elle comprend aussi des immigrants venus de Bosnie-Herzégovine, même de Dalmatie ; on sait, par exemple, qu'en 1774 de nombreux Serbes de la Dalmatie s'installèrent dans les environs de Mitrovica, Golubince, Surduk, Petrince, et même aux alentours de Karlovci en Syrmie.

La plus grande partie des terres de culture appartiennent aux Serbes, surtout dans la Syrmie, dans le Banat occidental et dans la partie de la Bačka située dans l'angle formé par la Theiss et le Danube qui s'appelle la Šajkaška. La classe paysanne serbe est souvent riche. Elle habite de grands villages agglomérés, à longues rues régulières, ou des habitations dispersées, les *salaš*. C'est surtout dans les *salaš* que se sont conservées les *zadruga*, derniers restes des grandes *zadruga* des Confins militaires. Ces plaines sont beaucoup plus vastes que les plaines balkaniques et le sol y est gras et fertile.

L'influence d'une administration étrangère a souvent modifié sans les détruire certains caractères des Dinariques et Balkaniques immigrés ; même dans les villes on rencontre de ces tempéraments balkaniques puissants et indomptables. Dans ce nouveau milieu social, ils donnent l'impression de déracinés. Leur énergie ne pouvant s'exercer contre les oppresseurs, comme c'était le cas dans les pays balkaniques, se donne néanmoins libre cours. Même ceux qui semblent tranquilles et mesurés deviennent énergiques et violents si l'on s'en prend à leur nationalité ou à leur religion. Il subsiste dans ce milieu des traces du tempérament des *hajduk*, de leur violence et de leur enthousiasme. Pendant l'assaut magyare contre Sentomaš, en 1848, les insurgés serbes reculèrent d'abord. Alors un prêtre courut à l'église et fit cette prière : « Dieu ! Si les Serbes ne sont pas vainqueurs, tu n'es pas Dieu. » On pourrait citer bien des exemples de cette impétuosité de sentiments, surtout pendant la guerre actuelle.

Ce caractère passionné se manifeste aussi dans la vie privée. Les jeunes filles préfèrent les jeunes gens fiers et braves, qui triomphent dans les jeux de force et sont les plus habiles cavaliers. Elles font passer ces qualités avant la richesse.

Toute la population est d'un patriotisme ardent. Aucun doute ne peut exister sur l'idéal national qui anime les Serbes de ces régions. Là, comme dans tout le peuple serbe, les traditions historiques sont très fortes : on récite encore les poèmes épiques d'origine balkanique, surtout en Syrmie. Vuk Karadžić a entendu et noté dans ces régions beaucoup des meilleurs chants populaires, surtout des chants lyriques. Ces populations ont toujours vécu de la même vie intellectuelle que celles de la Serbie, soit que le centre intellectuel fût à Novi Sad, ou Karlovci, soit qu'il fût à Belgrade. Les hommes instruits de ces régions

sont accourus en masse à l'aide de la Serbie après sa libération. Je citerai parmi les plus connus le philosophe Obradović, le linguiste Daničić, les poètes Jakšić et Zmaj Jovan Jovanović et le généralissime de l'armée serbe pendant les guerres 1912-1915, le vojvode Putnik. Nombre de professeurs de l'Université de Belgrade sont originaires de ces régions, plus nombreux encore les professeurs de l'enseignement secondaire, les instituteurs, les fonctionnaires qui sont au service de l'État serbe. M. Pupin, originaire du Banat, professeur de physique à l'Université Columbia de New-York, est resté un des patriotes serbes les plus décidés. Les paysans venaient de là, comme en pèlerinage, assister aux fêtes nationales de la Serbie, pour voir « leur roi » et « leur armée », malgré les difficultés et les dangers qui les attendaient au retour. Ces visites se sont surtout multipliées après la libération du Kosovo. Chaque paysan serbe voulut connaître cette région sainte et rapporter en souvenir une parcelle de la terre sacrée.

Sous l'influence du milieu hongrois, des modifications se sont cependant produites dans la mentalité de ces immigrés.

Exclus de toute vie publique, réduits au rang de citoyens d'ordre inférieur, ils n'ont guère eu l'occasion de manifester leurs sentiments patriotiques que dans les discours et les cérémonies. L'enthousiasme y a gagné, mais un enthousiasme de parole, comme chez les Croates, parfois sans répercussion profonde. Dès le milieu du XIX[e] siècle on pouvait constater déjà des traces de cette ardeur superficielle même dans les discours et dans les actes de la « jeunesse serbe unifiée ».

Dans les villes se manifestent d'autres tendances qui se développent toujours sous un régime d'oppression : l'habileté à déguiser ses sentiments intimes, à feindre d'approuver des actes que profondément on réprouve, une certaine politesse banale allant parfois jusqu'à l'absence de dignité. Ces défauts n'ont d'ailleurs pas atteint la population rurale, restée foncièrement saine.

Mais tout cela tend à disparaître, par suite de l'essor économique qui s'est produit dans ces derniers temps. La population urbaine s'est ressaisie, comme il apparaît à la dignité et au sérieux de sa vie. Elle oppose aux influences étrangères le solide rempart de son organisation financière et économique. De vigoureuses aspirations nationales se sont manifestées dans la jeune génération urbaine, grâce aux efforts de Vasa Stajić à Sombor. Elles trouvent un écho jusqu'en Amérique, où P. Radosavljević, de l'Université Columbia, s'est donné pour tâche d'entretenir le patriotisme des émigrés serbes qui n'ont pas renoncé à retourner au pays.

VARIÉTÉ SLOVÈNE OU ALPINE

Groupe croato-slovène de Zagreb et du Zagorje. — Cette variété commence avec le groupe de Zagreb et du Zagorje, qui se rattache aux Slovènes par le dialecte et les caractères ethnographiques; mais il se disait croate depuis des siècles et il a adopté comme langue littéraire la langue serbo-croate. Nous le distinguerons donc du groupe slovène proprement dit. Politiquement ce groupe de Zagreb et du Zagorje dépend de la Hongrie, tandis que le groupe slovène proprement dit dépend de l'Autriche.

Le groupe de Zagreb-Zagorje est constitué par la population des trois comitats de la Croatie civile : ceux de Varaždin, Zagreb et Križevac, qui étaient pour la plus grande part en dehors des Confins militaires et n'ont jamais subi l'invasion turque.

L'ancienne population est nombreuse; surtout dans le Zagorje, le Prigorje et le Turopolje. Un groupe de nouveaux venus est formé par les immigrés croates originaires de la Croatie historique, située plus au Sud, du littoral adriatique de la Lika et de la Krajina de Bosnie. On rencontre aussi des Serbes balkaniques immigrés qui se sont convertis au catholicisme. Moins nombreux sont les émigrés venus de l'Ouest, de la Carniole et de la Styrie. La population, presque exclusivement catholique, parle le dialecte slovène de *kaj*. Il y a d'ailleurs dans la langue, comme partout en pays slovène, des mots allemands plus ou moins modifiés.

Les paysans, les *muži*, furent jusqu'en 1853 de simples métayers, ne possédant pas en général de terres en propre, vivant comme les *kmet* du régime turc. Ils ne jouaient aucun rôle dans la vie politique. Seule la noblesse, originaire en majorité de l'ancienne Croatie historique, s'occupait des affaires du pays, surtout la noblesse du Zagorje. La terre appartenait généralement à cette noblesse, à laquelle se rattachaient les paysans libres ayant acquis eux-mêmes des privilèges spéciaux. On appelait souvent les nobles du Zagorje : les cultivateurs de pruniers, les *šljivari*, d'après leur principale source de richesse.

Djalski a parfaitement dépeint, dans ses nouvelles et ses romans, les caractères de cette noblesse tels qu'ils se sont conservés jusqu'à la fin du XIXe siècle. Ils rappelaient de très près ceux des Dinariques, mais avec des modifications dues au nouveau milieu social. Ce qui frappait chez eux, c'était la sensibilité, l'ardeur, l'enthousiasme. Leur conduite, leur attitude étaient pleines de dignité. Ils jouissaient d'un grand prestige auprès des paysans qui les appelaient : « notre puissante seigneu-

rie, *zveličajna i zmožna* ». L'hospitalité d'une « vraie demeure seigneuriale » dépassait même la plus large hospitalité dinarique. C'étaient des amis dévoués, dont le dévouement était sans limites. Ils aimaient la chasse, menaient joyeuse vie, donnaient de nombreux banquets mêlés de danses et de chants et aussi de toasts un peu trop fréquents en l'honneur des « belles et de la patrie ». Ils tenaient en haute estime les bons orateurs, ceux qui savaient faire vibrer les beaux sentiments.

Cette vie de fêtes devait, à la longue, influer sur leur mentalité, et leur conduite politique varia fréquemment sous l'influence de la cour et de la noblesse austro-hongroises. Au XVIIIe siècle et au début du XIXe, ils commencèrent à subir la contagion des mœurs germaniques; dans leurs assemblées, ils parlaient souvent latin, et chez eux ils mêlaient à leur dialecte de *kaj* des phrases latines et allemandes. Par contre, dans la première moitié du XIXe siècle, ils se lièrent étroitement aux Magyars, commencèrent à célébrer « l'héroïque peuple magyar..., les Magyars qui luttent avec nous comme des frères depuis 800 ans pour la constitution ». Au cours de la campagne pour l'adoption de la langue serbo-croate comme langue littéraire, les uns se joignirent à ce mouvement, les autres le combattirent, sous prétexte que le latin était la langue de la noblesse. Les parlers populaires manquaient pour eux de distinction. Les immigrés dinariques leur déplaisaient : ils les appelaient des Vlah. Ils méprisaient presque les Slovènes, les *Kranjci*, « ces aubergistes et ces usuriers ». Tout ce qui venait de ces *Kranjci* était pour eux contaminé par l'esprit occidental. Mais ces nobles s'appauvrirent de plus en plus vers le milieu du XIXe siècle et la plupart finirent par tomber dans une complète déchéance.

Au contraire, les paysans, les *muži*, après l'affranchissement de 1853, firent de très grands progrès matériels. Cette région est devenue la plus peuplée de la Croatie-Slavonie; dans certaines vallées du Zagorje, la densité de la population atteint 114 à 167 habitants par kilomètre carré, dans le Turopolje, 117, dans les environs de Zagreb 66 (1910). Et cependant ils s'occupent presque exclusivement d'agriculture et d'horticulture. L'aspect du pays rappelle celui de la Šumadija par le relief, par le type des villages à demi dispersés et par l'abondance de pruniers. Certains traits psychiques rappellent aussi ceux de la Šumadija. Les paysans restent attachés à la terre bien que la vie soit devenue très difficile par suite de l'accroissement de la population; ils n'émigrent pas, ils affluent seulement dans les villes du voisinage et viennent y renforcer l'élément slave. Ils sont très laborieux, sobres et obstinés au travail. Les hommes de talent ne manquent pas parmi eux. V. Jagić, professeur à l'Université de Vienne, le meilleur linguiste slave contemporain, est un des plus éminents.

Mais ces paysans ont l'esprit exclusif. Ils se considèrent comme les seuls vrais Croates, les *Horvati*. Celui qui ne parle pas leur dialecte est pour eux presque un étranger; ils appellent *Vlah* les habitants de Žumberak et Karlovac, leurs voisins immédiats. Tout étranger portant le costume européen est un *Kranjec*, un Slovène. La condition de métayers, très analogues aux *čifči* balkaniques, qui fut la leur pendant des siècles, leur a donné certains traits de caractère qui les rapprochent du type central. Ils sont souvent méfiants. La solidarité de ces paysans est une solidarité d'opprimés. Les traditions historiques croates sont complètement ignorées parmi eux. Ils ne possèdent que quelques pauvres contes sur Kraljević Marko (par exemple que Kraljević Marko pouvait manger 50 kilos de viande, qu'un comte l'a empoisonné, etc.). Leur dialecte n'a pas dans les expressions et les figures le pittoresque de la langue dinarique. Leur passé explique suffisamment pourquoi les sentiments démocratiques n'ont guère eu de prise sur eux. Les hommes du Prigorje considèrent que « ce sont les autorités et la noblesse qui doivent s'occuper des affaires de l'État; ils sont plus avisés que les paysans, les *muži* ; les seigneurs doivent commander et les *muži* obéir; sans les seigneurs aucun ordre n'existerait. Les paysans abandonnés à eux-mêmes voudraient tous commander, ce serait l'anarchie; actuellement ils n'osent pas; il est sage qu'ils soient contraints à faire ce que les seigneurs ordonnent »[1]. Cette population est donc docile et disciplinée. Elle obéit absolument à ses chefs.

Les sentiments religieux sont très développés et très forts. « Chaque homme, disent-ils, doit vivre selon la loi divine. On ne doit pas faire de tort à son prochain, c'est un péché ; celui qui aura vécu dans le bien sera récompensé dans l'éternité; quant aux autres, ils subiront le châtiment de Dieu. Le suicide est défendu. « Dieu nous a mis au monde. Lui seul peut nous en retirer. » Cette dévotion se faisait volontiers agressive contre les autres religions. Mais heureusement, le clergé, inspiré de plus en plus par l'idéal national, est devenu plus libéral. Il contribue pour beaucoup à éclairer les paysans et même à faire pénétrer chez lui les idées démocratiques.

Groupe slovène proprement dit. — Dans la Carniole Blanche et la Styrie, la transition est insensible entre le groupe du Zagorje et le groupe slovène proprement dit. Là aussi prédomine l'ancienne population à laquelle sont venus se mêler les immigrants balkaniques, aujourd'hui complètement assimilés. Au Nord de Ljubljana, dans la Carinthie, on ne rencontre presque que l'ancienne population slovène.

1. Rožić. *Prigorje* (*Zbornik Jugoslovenske Akademije*, XIII, p. 118.)

Elle se donne à elle-même le nom de *Slovenci*, Slovènes (singulier, *Slovenec*; féminin : *Slovenka*). Les Allemands les désignaient encore, il y a quelque temps, sous le nom de *Wenden* ou *Winden*.

Leur répartition géographique actuelle est figurée sur la carte ethnographique. Les Slovènes prirent une très grande extension dans les premiers siècles du Moyen-Age. Avant l'installation des Hongrois dans le bassin pannonique, ils occupaient la partie occidentale de ce bassin, surtout les environs du lac Balaton (Blatno Jezero). Le centre de la vie slovène était alors Blatni Grad. Ils se rattachaient aux Slovaques et aux Tchèques sans solution de continuité. Aujourd'hui, les Slovènes ne se trouvent plus, en Hongrie, que dans les environs de Szala, Vas et jusqu'à Szopron. Ils occupaient non seulement la Carniole, mais aussi presque toute la Styrie et la Carinthie, débordant même dans le Tyrol, surtout dans le Pusterthal jusqu'à Lienz. Au Nord, ils pénétraient jusqu'au Dachstein et au Todtengebirge. Ils occupaient enfin au Sud-Ouest, une partie de l'Italie actuelle jusqu'au Tagliamento. Ils ont perdu du terrain dans toutes ces directions, surtout dans les régions alpines, où ils étaient en contact avec le puissant peuple allemand. Ils ne se maintinrent que dans la Carniole, dans la partie méridionale de la Styrie et de la Carinthie; même dans ces régions, les villes étaient fortement germanisées à la fin du XVIIIe siècle. Au début du XIXe siècle, commença le réveil slovène provoqué par le progrès intellectuel et plus encore par des causes économiques.

L'occupation française du pays, quoique éphémère, eut une grande importance. Ljubljana devint le chef-lieu du royaume d'Illyrie. L'administration française introduisit la langue slovène dans l'enseignement et créa de nombreuses écoles; un journal fut même publié en langue slovène. Le réveil national croate influença fortement les Slovènes qui, à partir de cette époque, se lièrent étroitement aux Serbo-Croates. Ils cherchèrent avidement à s'instruire, et c'est parmi eux que se sont trouvés les plus grands linguistes slaves de la première moitié du XIXe siècle : Kopitar, Miklošić et le poète Preširn.

Mais c'est surtout grâce aux progrès économiques que les Slovènes se sont ressaisis, qu'ils ont pris conscience d'eux-mêmes et qu'ils ont acquis la prépondérance dans beaucoup de villes jusqu'alors presque complètement germanisées.

Ce mouvement économique fut provoqué par de nombreuses causes. L'insuffisance des ressources agricoles, alors que la population augmentait, orienta beaucoup de Slovènes vers l'industrie et les professions libérales. Beaucoup devinrent fonctionnaires, avocats, ou se firent prêtres. Aucune des régions yougoslaves de l'Autriche-Hongrie n'a fourni autant d'instituteurs, de professeurs de lycées, mais surtout de

prêtres catholiques. C'était en allemand qu'ils faisaient leurs études, dans les écoles allemandes, qui n'ont été remplacées que dans ces derniers temps par des écoles slovènes. Comme les Tchèques, ils se mirent ainsi au courant des méthodes et de l'organisation allemandes. Dès que le réveil slovène se produisit, il trouva ses plus fervents adeptes dans cette armée d'hommes instruits. Le clergé slovène, devenu national, joua et joue aujourd'hui surtout un rôle considérable.

L'émigration contribua grandement à favoriser ce mouvement national. Par suite de l'essor de l'industrie, du rapide développement des villes et de la construction des chemins de fer, au cours du XIX[e] siècle, les paysans affluèrent dans les villes, où ils firent une concurrence victorieuse aux ouvriers allemands et italiens. Au début, ils arrivaient isolément ou par petits groupes, aussi furent-ils souvent germanisés ou italianisés ; mais ensuite, restant plus unis, ils commencèrent à prendre conscience d'eux-mêmes et de la cause slave. Même les citadins d'origine slovène à demi germanisés ou italianisés, revinrent à leur nationalité. Sous cette poussée, les Allemands disparurent presque complètement des villes de la Carniole et furent très affaiblis dans les autres centres slovènes. Nous avons indiqué les grands progrès des Slovènes à Gorica et à Trieste. Partout ils apparurent de plus en plus nombreux, comme commerçants, entrepreneurs et banquiers. Ils possèdent aujourd'hui, dans chaque ville, de puissantes organisations économiques et scolaires. Ils ont cessé d'être les Carnioliens « toujours contents », et contents de peu, comme disait d'eux le poète Vodnik, à la fin du XVIII[e] siècle. Ils sont devenus énergiques, entreprenants, combatifs ; décidés à conquérir la place qui leur appartient dans leur pays, ils acceptent la lutte avec tous les éléments étrangers. La discipline à laquelle ils étaient habitués les a singulièrement aidés dans cette tâche patriotique. Leur essor économique dépasse celui de tous les autres Yougoslaves d'Autriche-Hongrie (caisses d'épargne, associations de crédit, mouvement des affaires) ; dans certains domaines, il dépasse même celui des Tchèques.

Le progrès économique et, avec lui, la conscience nationale, ont pénétré presque dans tous les villages. On a fondé partout des associations agricoles ; de nombreux journaux s'occupent de l'économie rurale et des intérêts des paysans. Les écoles subventionnées par l'État étant insuffisantes, les Slovènes ont constitué des sociétés privées pour en augmenter le nombre. Les illettrés sont rares. Chaque famille slovène tient à faire partie d'associations patriotiques, et les éditions de la société littéraire la *Matica* de Ljubljana sont partout répandues.

Quoiqu'ils ne possèdent pas d'Université et que le nombre des lycées soit chez eux très limité, les Slovènes s'adonnent très souvent aux

études supérieures. Les Universités de Zagreb et de Belgrade recrutent parfois leurs professeurs parmi eux. On en trouve dans les Universités d'Autriche, même d'Allemagne.

L'idée de l'unité yougoslave a pénétré partout, même dans la masse paysanne. Il n'y a plus là de représentants du particularisme régional. Les sympathies pour la Serbie sont devenues aussi fortes que touchantes. Les Slovènes considèrent la Serbie comme leur Piémont; ils ont suivi avec anxiété les luttes qu'elle a soutenues pour son indépendance économique et l'extension du territoire national. L'enthousiasme fut immense pendant les guerres balkaniques de 1912-1913. Même en Carinthie, sur la frontière la plus septentrionale du pays slovène, les autorités autrichiennes emprisonnèrent, en 1913, un grand nombre de paysans qui avaient témoigné ouvertement de leur sympathie pour la Serbie et recueilli des dons pour la Croix-Rouge serbe. Malgré toutes les persécutions et toutes les menaces, les Slovènes, depuis la guerre actuelle, n'ont pas cessé de manifester leur volonté indomptable de former un État indépendant avec les Serbes et les Croates.

Presque dépourvus de traditions historiques, mais entièrement gagnés à l'idée yougoslave, ils en sont aujourd'hui les plus fermes soutiens. Laborieux, persévérants, vigoureux, méthodiques, ils ont le sens de l'organisation. On retrouve chez eux les mêmes qualités que chez les Dinariques, mais souvent plus affinées. Ils sont foncièrement démocrates. Par toutes ces qualités, autant que par leur position géographique, ils sont destinés à jouer un rôle très important dans le futur État yougoslave. Ils en constitueront le groupe le plus industriel et le plus occidental.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

RÉGIONS NATURELLES

TROISIÈME PARTIE

INFLUENCES GÉOGRAPHIQUES ET INTERVENTION DES ÉLÉMENTS SOCIAUX

QUATRIÈME PARTIE

PRINCIPAUX FAITS ETHNOGRAPHIQUES ET SOCIOLOGIQUES

LIVRE SECOND

CARACTÈRES PSYCHIQUES DES YOUGOSLAVES

REMARQUES GÉNÉRALES — UNITÉ ETHNIQUE ET TYPES PSYCHIQUES — TYPE DINARIQUE
TYPE CENTRAL — TYPE BALKANIQUE ORIENTAL — TYPE PANNONIQUE

PREMIÈRE PARTIE

UNITÉ ETHNIQUE ET TYPES PSYCHIQUES

DEUXIÈME PARTIE

TYPE DINARIQUE

TROISIÈME PARTIE

TYPE CENTRAL

QUATRIÈME PARTIE

TYPE BALKANIQUE ORIENTAL

CINQUIÈME PARTIE

TYPE PANNONIQUE

TABLE DES CARTES ET CROQUIS

TABLE DES CARTES HORS TEXTE

ERRATA

Page 176, ligne 38. — Au lieu de : Morava *intérieure*, lire : Morava *inférieure*.

Page 184, ligne 22. — Au lieu de : *Aromunes*, lire : *Aromounes*.

Page 196, dernière ligne. — Au lieu de *celle* de : Larissa, lire : *celles* de Larissa.

Page 199, ligne 1. — Au lieu de Fiume, lire : *et* Fiume.

Page 230, ligne 25. — Au lieu de : *enêtres*, lire : *fenêtres*.

Page 255, lignes 17 et 21. — Au lieu : de *hadjuks*, lire : *hajduks*.

Page 258, ligne 17. — Au lieu de : *du* XIXe siècle, lire : *au* XIXe siècle.

Page 433, ligne 30. — Au lieu de : *du* Ber, lire : *de* Ber (Verria).

PARIS

MPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

RUE DE FLEURUS, 9

